REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité, ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE. — 1892

PARIS

SOCIÉTÉ DE LIBRAIRIE SPIRITE FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

Siège et Administration : 1, rue Chabanais

—

La REVUE SPIRITE paraît du 1[er] au 5 de chaque mois, par cahiers de deux feuilles et demie, au moins, grand in-8°, formant 48 pages

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an; Union postale, 1[re] partie, 12 francs; Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

Tous les abonnements partent du 1[er] janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro. séparé : 1 franc, *franco* pour toute la France ; pour l'étranger le port en sus.

On peut s'abonnenr par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à vue sur Paris, à l'ordre de M. **Leymarie**, administrateur.

On ne recoit que les lettres affranchies.

Les bureaux d'abonnements sont situés à Paris, 1, rue Chabanais, à la Librairie Spirite.

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 34 premières années, 1858 à 1892, prises ensemble, 5 francs *franco* le volume ; 35° année, 1892, 10 francs *franco* pour la France et l'Algérie ; Etranger, port en sus, pour l'abonnement.

Un volume seul, 5 fr. 60 *franco* Collection reliée, 2 fr. 50 cent. de plus par volume.

Nous offrons comme prime à nos anciens et nouveaux abonnés la collection de la revue depuis 1858 à raison de 2 fr. 50 par volume.

Le Catalogue des Livres est envoyé à toute personne qui en fera la demande au siège de la librairie, 1, rue Chabanais, Paris.

OUVRAGES SUR LE SPIRITISME PAR ALLAN KARDEC

Le Livre des Esprits (partie philosophique), comprenant les principes de la doctrine spirite; 1 vol. in-12, 34e édition, prix : 3 fr. 50.
Edition allemande : Vienne (Autriche). — Deux volumes : 3 fr. 50. — *Edition anglaise :* 7 fr. — *Édition italienne :* 4 fr.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12, 23e édition, 3 fr. 50.
Edition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille; prix : 3 fr. 50, port payé. *Edition anglaise :* 7 fr.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 23e édition; prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou *la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 14e édition, prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les miracles et les prédictions, *selon le Spiritisme*, 12e édition, prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, prix : 3 fr. 50.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 20e édition, prix : 1 fr.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 centimes; vingt exemplaires, 2 fr., par la poste, 2 fr. 50.
Editions en langues anglaise, espagnole, russe, portugaise.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 centimes, vingt exemplaires, 2 francs; par la poste 2 fr. 50 cent.

OUVRAGES DIVERS

Recherches sur les phénomènes spirites, par William Crookes, prix : 3 fr. 50.
Choses de l'autre monde, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50
Les grands mystères, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50.
Nos bêtises, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50.
L'âme et ses manifestations à travers l'histoire par Eug. Bonnemère, prix : 3 fr. 50.
Le spiritualisme dans l'histoire, par R. de Giustiniani, prix : 3 fr. 50.
La raison du spiritisme, par M. Bonnamy, juge d'instruction, prix : 3 fr.
La réalité des esprits et le phénomène de leur écriture directe, avec figures très curieuses, par le baron de Guldenstubbé, prix : 6 fr.
L'Esprit consolateur, par le père Marchal, prix : 3 fr. 50.
Thérapeutique magnétique, par Cahagnet, prix : 4 fr.
Causeries spirites, par Louise Jeanne, prix : 2 fr. 50.
Conférences spirites, par F. Vallès, 3 volumes, prix : 5 fr.
Recueil de prières et méditations spirites, prix : 1 fr. 50.
Guide pratique du médium guérisseur, prix : 0 fr. 75.
La médiumnité au verre d'eau, par Antoinette Bourdin, prix : 3 fr.
Quelques essais de médiumnité hypnotique, par MM. F. Rossi, Pagnoni et Dr Moroni, traduit par Mme F. Vigné, : 2 fr.
Du somnambulisme, des tables tournantes et des médiums considérés dans leurs rapports avec la théologie et la physique ; examen des opinions de MM. de Mirville et de Gasparin, par l'abbé Almignana, docteur en droit canonique, théologien magnétiste et médium ; prix : 0 fr. 50.
La religion de l'avenir, par Alexis de Wartzeff, prix : 0 fr. 50.
Compte rendu du Congrès spirite et spiritualiste international tenu à Paris en 1889, prix : 3 fr. 50.
Compte rendu du 1er Congrès spirite tenu à Barcelone en 1888 ; prix : 2 fr.

Tous ces ouvrages se trouvent à la LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITES, 1, rue Chabanais, à Paris, qui les expédie contre un mandat-poste, à l'ordre de M. P.-G. Leymarie, gérant de la librairie.

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35e Année | No 1. | 1er Janvier 1892.

ASSOCIATION BRITANNIQUE

CONGRÈS SCIENTIFIQUE POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES.

Discours de M. J. O. Lodge,

Président de la section des sciences mathématiques et physiques.

Nous avons pris, dans ce discours, la partie essentielle pour nous, qui traite du mode possible des communications qui peuvent exister entre des esprits en dehors des moyens ordinaires de perception et des organes sensoriels connus.

Nos vieux amis pensent avec nous, que la *Revue Spirite* doit publier ces remarquables paroles qui tracent nettement la voie dans laquelle la science doit entrer pour étudier ce sujet important; M. J. O. Lodge affirme que, si la question des esprits plaît à certains chercheurs de qualité elle déplaît à la grande majorité des scientistes.

Nous devons tous méditer ce discours adressé à un aréopage de maîtres en savoir et comprendre, avec M. Lodge, que les conseils à donner doivent l'être avec précaution, avec l'esprit de sagesse et de justice.

Comme les années précédentes, nous aurions pu faire le compte-rendu des travaux spirites dans le monde, pendant l'année écoulée; nous préférons attirer l'attention de nos lecteurs sur les paroles de l'éminent Anglais, paroles qui prouvent, avec surabondance, que la science acculée par les faits, ne peut plus ignorer qu'elle doit trouver le problème de la libre-recherche des lois (mystérieuses pour elle) qui régissent la vie et l'esprit.

Cette affirmation caractéristique du célèbre physicien et mathématicien, vaut bien, ce semble, nos comptes-rendus, puisqu'elle incite ses confrères à l'étude suivie du fait spirite.

On a répété, à satiété, que nos doctrines étaient dangereuses, partant inutiles; néanmoins on ne leur peut contester qu'elles ont aidé à implanter le magnétisme dans nos facultés de médecine, lesquelles l'ont adopté sous le nom d'hypnotisme; de plus, grâce à elles, le sanctuaire des académies scientifiques semble s'ouvrir pour sanctionner les rapports entre les vivants et les morts, cette découverte si importante pour l'humanité.

En conséquence, nos efforts, dont on a médit, et pour cause, sont féconds en résultats.

A tous nos confrères de la presse spirite, à nos F. E. S. chercheurs de vérités, nos vœux de nouvel an. Puissent leurs travaux être féconds et c'est là notre carte de visite.

Voici les paroles prononcées par M. O. J. Lodge, empruntées aux *Annales des sciences psychiques* :

« Ceci m'amène à élargir mon sujet et à parler de questions qui n'ont pas encore reçu asile sous le giron de la science orthodoxe. Peut-être serait-il plus sage à moi de les laisser de côté, néanmoins, je me risquerai à vous présenter le nouveau venu, malgré sa mauvaise réputation, dans l'espérance — ferme conviction, pourrais-je dire — qu'il n'est pas aussi mauvais qu'on le dit et que sa condition misérable actuelle est due bien plutôt au mépris que l'on témoigne à son égard qu'à une tare indélébile. Toutefois, je tiens à établir de la façon la plus nette que ce que j'ai à dire — et, après tout, ce sera peu de chose — n'engage que moi et ne saurait être interprété en aucune façon comme un témoignage de faveur ni même de sympathie de la part de l'Association, en tant que corporation, à l'égard du paria. Je serais très fâché que les observations que je vais présenter sur ces sujets défendus puissent tirer quelque poids de cette circonstance qu'elles ont été présentées du haut de cette chaire. Je tiens d'autant plus à faire des réserves expresses à cet égard, que c'est le seul reproche que je craigne. Pour le reste, je suis prêt à affronter les réprobations que ne peuvent manquer de soulever ceux qui pénètrent dans une région où les feux de la controverse ne sont pas encore éteints et à propos de laquelle l'unité de vues, peu désirable d'ailleurs, est absolument impossible.

Ce serait une platitude que de dire que nos aspirations nous portent toujours vers la vérité et que jamais celle-ci ne nous a été voilée. Nos ancêtres ont beaucoup lutté et beaucoup souffert pour conquérir le droit de libre examen, et arriver à pouvoir poursuivre leurs recherches libre de toute entrave ; aussi les voyons-nous toujours prêts à examiner en lui-même tout phénomène qui se présente à eux et à le suivre dans toutes ses conséquences. Aujourd'hui, cette disposition d'esprit s'est affaiblie ; l'amas des connaissances déjà acquises, la nécessité de consacrer le labeur de nombreux travailleurs à leur coordination et à l'étude de leurs relations intimes en sont la cause. Mais ce serait grand dommage si notre attention était tout entière absorbée par ce que nous savons déjà, et si nos yeux perdaient l'habitude de sonder l'au-delà et en venaient à se refuser à percevoir l'existence de régions auxquelles ces mêmes procédés d'investigation, qui se sont montrés

si féconds déjà, peuvent être étendus, et qui nous promettent des résultats inappréciables et peut-être complètement inattendus. Pour moi, ma conviction est faite : nos procédés ordinaires d'observation et d'expérience établissent d'une façon nette l'existence d'une telle région dans laquelle se produisent ces phénomènes que la science refuse pourtant d'admettre et auxquels tout savant bien pensant ferme ses oreilles.

Telle est, par exemple, la question de savoir s'il a été établi ou non, par expériences directes, qu'un mode de communication existe entre des esprits en dehors des moyens ordinaires de perception et des organes sensoriels connus; si ce mode existe, comment l'expliquer? L'hypothèse de quelque organe sensoriel inconnu paraît peu probable; peut-être y a-t-il influence directe particulière sur l'éther, peut-être le phénomène est-il plus subtile encore. On ne sait rien à cet égard. Pour abréger ce discours, on a baptisé ce phénomène du nom de *télépathie* ou transmission des pensées; mais rien ne dit que des recherches ultérieures ne montreront pas que cette dénomination est incorrecte. C'est justement ces recherches ultérieures qui sont nécessaires.

Cette transmission est-elle une vérité? est-elle une fiction? Il n'est pas, je crois, de société scientifique reconnue qui accepte la lecture d'une note sur un semblable sujet (1). Sans doute, certains savants ont étudié ces questions pour leur propre satisfaction; d'autres ne demandent qu'à se rendre à l'évidence, et, tenant leur esprit ouvert, suspendent leur jugement; mais ce ne sont que des exceptions. La grande majorité, je crois être en droit de le dire, est hostile à ces recherches et délibérément opposée à leur discussion. Et cela, non pas après un examen prolongé, ce qui justifierait l'opposition, mais souvent sans examen du tout. Quelques supercheries dans des séances publiques, les artifices d'un charlatan, cela suffit pour décliner tout examen ultérieur.

Que des individus tiennent cette ligne de conduite, cela est, en somme, assez naturel, occupés et intéressés qu'ils peuvent être par d'autres recherches. Personne n'est tenu d'examiner toutes choses; mais il est d'usage, dans la plupart des branches de l'activité humaine, que ceux qui sont restés en dehors des recherches faites dans une spécialité s'en rapportent à ceux qui s'en sont occupés.

Quelques-uns, il est vrai, fondent leur refus d'examen des nouveaux faits sur quelques résultats négatifs obtenus; mais quel monceau de résultats négatifs ne faudrait-il pas pour contre-balancer un seul résultat positif? Au

(1) Ce n'est là cependant qu'une simple supposition, Je ne sache pas que l'essai ait été fait.

surplus, ce n'est pas des individualités que je veux m'occuper, mais de l'attitude des corps scientifiques. Ces associations d'hommes de science sont les gardiennes des tradition chèrement acquises d'observation libre et sans contrainte des faits de la nature, et leur refus d'accepter l'évidence, laborieusement acquise et discrètement présentée par des observateurs de compétence incontestée dans d'autres branches, serait un coup terrible porté à leurs prérogatives et marquerait un retour aux erreurs d'une école qui a soulevé déjà tant et de si âpres luttes.

Lors de l'apparition de la théorie de Copernic, Galilée, quoique pleinement convaincu de la justesse de cette théorie, s'abstint de l'enseigner pendant quelques années, voulant, avant de soulever la tempête de controverses que ne pouvait manquer de provoquer l'abandon du système de Ptolémée, attendre que sa situation universitaire fût mieux assise. La même prudence se retrouve aujourd'hui. Je connais des hommes qui hésitent à témoigner quelque intérêt (je ne veux pas dire à accorder foi, ce serait prématuré, mais à témoigner quelque intérêt) pour les phénomènes dont il s'agit, avant d'avoir conquis une situation incontestée par leurs travaux dans d'autres voies.

En matière scientifique, la prudence est nécessaire et le vrai progrès est lent; mais, je ne crains pas de le dire, cette hésitation que j'ai recontrée chez beaucoup, en face de faits non orthodoxes, n'est pas d'accord avec les hautes traditions scientifiques.

Nous sommes, je suppose, un peu effrayés de ce que pensent les autres; nous tenons en grand respect les opinions de nos aînés et de nos maîtres, et comme le sujet leur est désagréable, nous restons silencieux. Cette attitude expectante s'allie du reste fort bien avec la défiance que nous ressentons à l'égard de nos propres forces. Nous sentons bien que, au delà de nos connaissances actuelles, s'étend une vaste région en contact avec plusieurs branches déjà connues de la science et qu'un esprit cultivé est à même d'aborder; mais nous savons aussi que, faute d'explorations scientifiques, des imposteurs se sont emparés de ce domaine depuis des siècles et que, aujourd'hui, à moins d'une attention excessive, nous risquons, à nous y aventurer, de tomber dans quelque fondrière.

Voyons donc ce qu'est ce domaine dont l'exploration est jugée si dangereuse. Limitrophe à la fois à la physique et à la psychologie, cette région, intermédiaire entre l'énergie et la vie, entre l'esprit et la matière, est bornée au nord par la psychologie, au sud par la physique, à l'est par la physiologie et à l'ouest par la pathologie et la médecine. Un psychologue tente-t-il de s'y avancer en tâtonnant, il se transforme en métaphysicien. Un physi-

cien qui s'y est aventuré a perdu pied et est devenu l'objet de la répulsion de ses anciens frères. Les biologistes regardent ce territoire d'un mauvais œil et en nient l'existence; quelques médecins praticiens, après avoir gardé longtemps cette attitude malveillante, commencent à annexer une partie de la frontière occidentale. Toute la contrée paraît habitée par des sauvages adonnés encore, autant qu'on en peut juger à distance, à de grossières superstitions. Peut-être quelques hardis voyageurs ont-ils traversé le pays à la hâte et en ont ils relevé le plan grossier, mais leurs récits paraissent peu dignes de foi.

Pourquoi ne pas laisser cela aux métaphysiciens ? Je le déclare, ce territoire ne leur a été que trop longtemps abandonné. Ils ne l'ont exploré qu'avec des moyens insuffisants. Chez les grands philosophes, les connaissances physiques étaient nécessairement limitées. C'étaient des hommes de génie, et leurs écrits, convenablement interprétés, peuvent en dire long; mais ils ne sauraient nous suffire, à nous autres physiciens ; les méthodes de ces philosophes ne sont pas nos méthodes. Ils sont un peu dans la situation de quelqu'un qui lancerait un ballon au-dessus d'une contrée et jugerait cette contrée d'après les images partielles et fugitives que lui renverrait un miroir attaché au ballon. Peut-être ont-ils vu plus que nous ne pensons, mais ils semblent avoir deviné beaucoup plus encore qu'ils n'ont vu.

Notre méthode est toute différente. Nous progressons lentement en partant d'une base d'opérations bien établie et en organisant le pays à mesure que nous avançons ; nous établissons des forts, nous traçons des routes et nous explorons le pays de fond en comble. Nos conquêtes sont plus lentes, mais aussi plus sûres. Peut-être, sur ces nouveaux territoires, rencontrerons-nous les psychologues; j'espère qu'ils viendront à notre rencontre, mais ne faut-il pas que quelqu'un commence ?

Sur notre frontière, la relation entre la vie et l'énergie paraît offrir un point d'attaque. La conservation de l'énergie est devenue un lien commun ; la relation entre la vie et l'énergie est encore incomprise. La vie n'est pas de l'énergie : la mort d'un animal n'affecte pas le moins du monde la somme de l'énergie; toutefois, un animal vivant exerce sur l'énergie une action qu'il n'exerce plus mort. La vie est un principe nirigeant qui n'a pas encore trouvé sa place dans le domaine de la physique. Si le transfert de l'énergie s'explique par l'accomplissement d'un travail, la direction de l'énergie n'exige aucun travail, elle ne demande que de la force. Qu'est-ce donc que la force ? et comment les êtres vivants la dépensent-ils ? La totalité des rhoses par lesquelles chacun doit admettre que les actions sont guidées ne renferme-t-elle pas le futur tout comme le passé, et nos tentatives de déduc-

tion des actes du seul passé ne sont-elles pas des tentatives vaines (1) ? De quelle façon la matière peut-elle être déplacée, guidée, dérangée par l'intermédiaire des êtres vivants? Comment s'exerce la puissance directrice qui règle les événements?

Peut-être le temps n'est-il qu'un mode relatif d'envisager les choses; nous progressons à travers des phénomènes à une allure définie, et nous interprétons objectivement l'avancement subjectif des faits comme si les événements se produisaient successivement, quand, au contraire, ils existent peut-être aussi bien dans le futur que dans le passé. Qui dit que ce n'est pas nous qui arrivons vers eux et non eux qui se produisent successivement? Est-ce qu'un voyageur, montant dans un train à vitesse invariable et n'en sortant jamais ne serait pas tout à fait incapable de concevoir la coexistence des paysages dont la succession lui apparaîtrait, au contraire, comme nécessaire? Qui dit que, si nous pouvions une fois arriver à concevoir l'existence actuelle du passé et du futur, nous ne reconnaîtrions pas plus aisément que tous deux peuvent avoir une influence sur toute action présente et que leur ensemble constitue le « plan maximum », ce *tout* que, me semble-t-il, nous semmes poussés à rechercher, et qui apparaît comme la fin définie et préconçue de l'action des êtres?

La matière inanimée est régie par le *vis a tergo*; elle n'est influencée que par le passé (2) : Réalisez certaines conditions et l'effet suivra. Les tentatives faites pour étendre le même principe aux êtres vivants et conscients ont eu peu de succès. Ces êtres semblent travailler dans un but déterminé et être régis par quelque chose qui n'est pas encore palpable. Réalisez avec eux certaines conditions, et vous ne pourrez pas prédire à coup sûr leur action, car ils ont un sens d'option et de libre arbitre. Leurs actes sont-ils réellement arbitraires et indéterminés — ce qui est fort peu probable — ou sont-ils régis par le futur, aussi bien que par le passé ? Imaginons qu'il en soit ainsi, ces êtres seraient, si vous voulez, des automates, mais des automates vivants, et présenteraient tous les caractères de la vie. Mais, avec leurs connaissances purement expérimentales, nécessairement limitées par la capacité de la mémoire et bornées au passé, ils seront incapables de prédire les actes parce qn'ils ne disposeront pas de l'ensemble des renseigne-

(1) J'ai entendu l'expression « régi par le futur », pour la première fois, dans une conversation avec G.-F. Fitzgerald, qui paraissait la considérer comme applicable à tous les événements, sans exception.

(2) Naturellement ce n'est pas une affirmation, mais une suggestion. Il peut être erroné d'établir une telle distinction entre la matière animée et la matière inanimée.

ments nécessaires à cet effet. Ne peut-on arriver ainsi graduellement à une conception plus claire de la vie?

Comment la force s'exerce-t-elle, et qu'est-ce, en définitive, que la force? C'est là une question qui ne peut guère être posée ici d'une façon intelligible, sauf pour ceux qui ont abordé et médité ces questions. Mais, j'ose le dire, il y a là quelque chose que n'a pas prévu la physique orthodoxe; oui, je le déclare, la physique moderne n'est pas complète et, dans la voie que j'indique, de grands progrès sont possibles.

Mais, allons plus loin. Cette dépense de force, déterminée par un acte de volonté, par quel mécanisme s'effectue-t-elle? N'existe-t-il pas une lacune dans nos connaissances entre l'idée consciente d'un mouvement et la libération de l'énergie musculaire nécessaire à son accomplissement? Et s'il en est ainsi, comment pouvons-nous savoir si un corps ne peut être mis en mouvement par un acte de volonté sans le contact matériel auquel nous sommes habitués? Je n'ai pas constaté le fait; deux ou trois tentatives que j'ai faites dans ce sens ne m'ont pas donné satisfaction, mais d'autres peuvent avoir été plus heureux. En tout cas, ne convient-il pas d'attendre de nouveaux faits avant de nier la possibilité des phénomènes? La découverte d'un nouveau mode de communication par une action plus immédiate peut-être à travers l'éther n'est nullement incompatible, il faut le dire, avec le principe de la conservation de l'énergie ni avec aucune de nos connaissances actuelles, et ce n'est pas faire preuve de sagesse que se refuser à examiner des phénomènes parce que nous croyons être sûrs de leur impossibilité. Comme si notre connaissance de l'univers était complète!

Tout le monde sait qu'une pensée éclose dans notre cerveau peut être transmise au cerveau d'une autre personne, moyennant un intermédiaire convenable, par une libération d'énergie sous forme de son, par exemple, ou par l'accomplissement d'un acte mécanique, l'écriture, etc. Un code convenu d'avance, le langage, et un intermédiaire matériel de communication, sont les modes connus de transmission des pensées. Ne peut-il donc exister aussi un intermédiaire immatériel (éthéré peut-être)? Est-il donc impossible qu'une pensée puisse être transportée d'une personne à une autre par un processus auquel nous ne sommes pas accoutumés et à l'égard duquel nous ne savons rien encore? Ici j'ai l'évidence pour moi. J'affirme que j'ai vu et je suis parfaitement convaincu du fait. D'autres ont vu aussi. Pourquoi alors parler de cela à voix basse comme d'une chose dont il faille rougir? De quel droit rougirions-nous donc de la vérité?

Après tout, quand nous nous y serons accoutumés, cela ne paraîtra plus aussi étrange. Ce n'est peut-être qu'une conséquence naturelle de la com-

munauté de vie ou des relations de famille entre tous les êtres vivants. La transmission de la vie peut être comparée à beaucoup d'égards à la transmission du magnétisme, et tous les aimants sont reliés sympathiquement, de sorte que, s'ils sont convenablement suspendus, toute vibration de l'un d'eux se répercute sur tous les autres, fussent-ils éloignés de 150 millions de kilomètres.

On objecte quelquefois que, si la télépathie existe, elle ne se produit qu'avec les formes inférieures de vie et que nous y échappons à mesure que les hémisphères cérébraux se développent ; que les faits que nous relevons sont les restes d'une faculté en décadence et non le germe d'un sens nouveau et fécond ; qu'enfin le progrès n'a rien à espérer de l'étude de ces phénomènes. Il peut être exact que nous soyons, en effet, en présence d'un mode primitif de communication d'êtres vivants moins parfaits que nous ; mais que n'avons-nous pas à apprendre dans l'étude de ces âges primitifs ! L'objection, si elle était admise, ne pourrait-elle pas être retournée contre l'embryologie, et ces phénomènes ne peuvent-ils, d'un autre côté, être considérés comme une indication d'un mode plus élevé de communication qui survivra à l'état temporaire auquel nous sommes habitués ?

J'ai parlé de l'action directe apparente de l'esprit sur l'esprit et d'une action possible de l'esprit sur la matière. Mais nous sommes ici en pays neuf, et on peut concevoir aussi que la matière puisse réagir sur l'esprit, suivant un mode qu'actuellement nous ne pouvons imaginer que d'une façon assez obscure. Pourquoi la barrière, qui jusqu'ici a séparé l'esprit de la matière, ne pourrait-elle pas être écartée graduellement comme l'ont été déjà tant d'autres barrières ? Pourquoi ne pourrions-nous pas arriver à une perception plus complète de l'unité de la nature telle que les philosophes l'ont déjà rêvée ?

Je ne m'inquiète pas des résultats. Ce qui m'importe, c'est que nous fassions des recherches et que, quittant les sentiers battus, nous ne laissions pas à des profanes le soin d'ouvrir de nouveaux horizons scientifiques aux yeux qui ne veulent pas voir.

On dira peut-être que les recherches de ce genre ne sont pas des travaux de physique et ne nous regardent pas. Qu'en savez-vous, tant que vous n'avez pas essayé? En cela, je me fie à mon instinct ; je crois qu'il y a quelque chose dans ces régions qui nous concerne comme physiciens. Cela peut aussi concerner d'autres sciences ; mais peu m'importe. Ainsi la biologie s'en occupera quelque jour, mais les biologistes ont leur région, nous avons la nôtre, et nous n'avons pas besoin d'ajourner nos recherches pour savoir ce qu'ils feront. Notre science, la physique ou philosophie naturelle, dans

son sens le plus large, est la reine des sciences : nous devons conduire, et non nous laisser guider.

Et, je le répète, ayons foi dans l'intelligibilité de l'Univers : c'est le grand credo qui a guidé toutes les tentatives intellectuelles et assuré les progrès scientifiques.

Tout d'abord les choses paraissent mystérieuses. Une comète, la foudre, l'aurore, la pluie sont autant de phénomènes mystérieux pour qui les voit la première fois. Mais vienne le flambeau de la science et leurs relations avec d'autres phénomènes mieux connus apparaissent ; ils cessent d'être des anomalies, et si un certain mystère plane encore sur eux, c'est le mystère qui enveloppe les objets les plus familiers de la vie de chaque jour.

Conduites au hasard, les opérations d'un chimiste ne seraient qu'un mélange indescriptible d'effervescences, de précipités, de changements de couleur et de nature ; mais, guidées par la théorie qui groupe et coordonne les faits, ces opérations deviennent intelligibles, et les explosions mêmes qui peuvent se produire sont susceptibles d'explications.

D'ailleurs, la doctrine de l'intelligibilité ultime devrait être adoptée aussi dans les autres branches de la science. Jusqu'à présent, nous avons trop hésité à pénétrer dans ce nouveau domaine, mais bientôt nous l'envahirons. Déjà les aberrations mentales, les anomalies de l'hypnotisme, double personnalité, et autres phénomènes analogues, préoccupent la science officielle ; les phénomènes du crime, la conception scientifique et l'explication de l'altruisme, d'autres sujets encore sont ou vont être attaqués par les forces de la science.

Des faits si étranges qu'ils ont été considérés comme miraculeux ne sont plus regardés comme entièrement incroyables. Tout paraît raisonnable contemplé du point de vue convenable. Et d'ailleurs n'accorde-t-on pas foi à des faits d'essence absolument merveilleuse? Quel résultat plus incroyable peut-on imaginer que celui qu'on obtient en soumettant à l'action d'une chaleur déterminée un œuf d'oiseau, et quel ne serait pas l'étonnement de celui appelé à le constater pour la première fois ? Les possibilités de l'Univers sont infinies comme son étendue physique. Pourquoi chercher toujours par en bas et nier *a priori* l'impossibilité de choses qui sortent de notre conception ordinaire ?

Si le libre arbitre est un énigme, attachons-nous à en trouver la clef. Qui dit énigme dit demi-science ; avec le temps nous arriverons à serrer de plus près la vérité. Pour moi, il n'y a pas de doute, nous ne devons reculer devant aucun problème quand le moment paraît venu de s'y attaquer ; nous

ne devons pas hésiter à poursuivre librement la recherche des lois mystérieuses encore qui régissent la vie et l'esprit.

Ce que nous savons n'est rien auprès de ce qui nous reste à apprendre, dit-on souvent, quoique parfois sans conviction. Pour moi, c'est la vérité la plus littérale, et vouloir restreindre notre examen aux territoires déjà à demi conquis, c'est tromper la foi des hommes qui ont lutté pour le droit de libre examen, c'est trahir les espérances les plus légitimes de la science.

Me voici bien loin, en apparence, des travaux de notre section. Peut-être m'en suis-je écarté plus que de coutume, plus qu'il ne convenait. C'est que je considère que ces larges échappées sont utiles et que de telles excursions sont nécessaires pour arracher les esprits à l'action énervante de notre besogne quotidienne, pour les soustraire à l'influence alourdissante que finit par exercer la tension continuelle de l'esprit absorbé par l'analyse des petits faits. Mais nos travaux s'attaquent à la trame rigide des faits, au squelette de l'Univers, et quoiqu'il soit bon de rappeler de temps en temps que la texture, la couleur et la beauté, que nous laissons généralement de côté, n'en existent pas moins, il nous faut revenir bien vite à notre point de départ, et reprendre la marche lente et laborieuse à laquelle nous sommes habitués et que l'expérience a justifiée. J'en suis convaincu, cette marche systématique peut aujourd'hui être dirigée dans une voie nouvelle et inattendue ; c'est pourquoi j'ai essayé d'attirer votre attention sur un sujet qui, si mes prévisions sont exactes, peut devenir d'un intérêt tout particulier pour l'humanité. »

LA DOCTRINE SPIRITUALISTE

de Sir Alfred Russell Wallace. (*Suite.*)

Après cette revue des faits physiques les plus importants, Sir Wallace aborde la série des phénomènes mentaux par *l'écriture automatique*, tracée, par le médium sans le concours de sa volonté, souvent en dehors de ses connaissances. Puis, viennent ceux de clairvoyance et de *clairaudience* : le sujet voit ou entend les esprits et ce qui se passe à distance ; — la médiumnité parlante, concurremment avec celle d'incarnation ; on pourrait dire de transfiguration, qui montre le médium *entrancé*, au pouvoir d'une personnalité différente de la sienne, reproduisant l'esprit qui se manifeste de manière qu'on le reconnaisse. En cet état, la bouche du médium sert d'instrument à un langage dont il n'a pas conscience, et qui à l'état normal peut lui être inconnu. Enfin, la médiumnité guérissante, découverte, à travers le voile de l'organisme, de la maladie, et indication du remède approprié, ou guérison par le contact des mains.

C'est un ensemble de douze classes distinctes de phénomènes : « douze grands groupes dont chacun renferme une variété énorme de phénomènes séparés, variant quelquefois d'un cas à l'autre. Dans chacune des classes, les faits ont été soumis à l'examen le plus sévère, pendant les trente dernières années par des milliers de personnes ingénieuses et sceptiques. Dans chacune des classes, les faits ont été démontrés complètement réels, autant que le sont les grands faits de la science physique ».

Cette analyse, — où se déroulent méthodiquement classés, les phénomènes du spiritisme, — menée à bien, l'éminent auteur en étudie synthétiquement l'imposant système. Il y trouve une uniformité générale de types avec une variété de détails de laquelle il conclut « qu'ils sont naturels, produits sous l'action des lois générales qui déterminent les rapports entre le monde spirituel et le monde matériel, et qu'ils sont ainsi d'accord avec l'ordre établi dans la nature. »..... « Ensuite, et c'est là peut-être le plus important caractère de ces faits, depuis le premier jusqu'au dernier ils sont *essentiellement humains*. Ils se présentent sous forme d'actions humaines, d'idées humaines, il y est fait usage du langage, de l'écriture, du dessin humains ; on y voit se manifester un esprit, une logique, un humour, une émotion que nous pouvons tous apprécier et juger ; les communications varient de caractère, comme le font celles qui émanent des hommes, tantôt triviales, tantôt tout à fait élevées, elles sont toujours essentiellement humaines ; quand les esprits parlent, la voix est une voix humaine, lorsqu'ils deviennent visibles, les mains et les visages sont absolument humains, quand nous pouvons toucher les formes, les examiner complètement, nous les trouvons humaines, et non pas comme celles qu'auraient des êtres d'une autre espèce que la nôtre.

« Les photographies sont toujours celles de nos semblables, jamais celles de démons ni d'anges. Quand des mains, des pieds ou des visages se produisent dans des moules de parafine, ce sont, jusque dans les plus petits détails, ceux d'hommes ou de femmes, bien que ce ne soient pas ceux du médium.

« Tous ces phénomènes variés ont ce caractère humain : il n'y a pas deux groupes ou deux classes, des manifestations humaines et des manifestations extra-humaines, ils sont tous semblables.

« En face de cette écrasante masse de preuves, que penser du bon sens ou de la logique de ceux qui nous disent que nous sommes tous abusés ; que presque toutes ces communications et manifestations émanent de ce qu'ils appellent des esprits élémentaires ou plutôt des esprits inférieurs qui n'ont jamais été des hommes ? *Je ne trouve aucune espèce de preuve de cette croyance qui ne soit de la plus faible valeur.*

A l'appui de ces constatations d'une netteté absolue et d'un bon sens imperturbable, Sir Wallace signale « les nombreuses preuves de l'identité des esprits qui se manifestent, preuves qui *montrent qu'ils sont des hommes ou des femmes qui ont vécu sur la terre* ».

« D'abord nous avons une preuve générale dans le fait des langues particulières employées dans ces communications. Dans les pays où l'on parle l'anglais, le français, l'allemand ou quelque autre langue, la masse des communications est dans ces langues, chacune respectivement. Les esprits qui, aux États-Unis, dans leur pays natal, sont si souvent les guides des médiums, parlent habituellement en mauvais anglais, ou en anglais mélangé d'Indien; des communications écrites sont en beaucoup de langues, ordinairement intelligibles pour ceux qui les reçoivent.

« Quelquefois, comme je l'ai dit, il n'en est pas ainsi; elles sont alors données comme preuves du pouvoir de l'esprit, mais elles sont toujours en quelque langue connue.

Supposer qu'une classe d'êtres inférieurs se soit ainsi assimilé toutes les formes des idiomes des peuples civilisés, semble un fait grossièrement absurde.

L'auteur cite plusieurs exemples de démonstrations d'identité d'esprits, puisés dans ses expériences personnelles, « ou dans celles d'amis particuliers de qui il les tient directement ». (Les Miracles et le Moderne Spiritualisme, pages 377 et suivantes.)

« On pourrait, ajoute-t-il, remplir un volume de faits semblables et même encore plus frappants prouvant l'identité personnelle.

Cependant, il est des gens qui ont à peine effleuré ce sujet, et nous disent : oui les faits peuvent être vrais, mais ces choses ne sont certainement pas produites par les esprits des morts, car c'est absurde. — Je réponds : Pourquoi absurde? *Je n'ai, je l'avoue, jamais reçu de réponse raisonnable, et je n'ai jamais su pourquoi c'était absurde.* »

Il était impossible de mettre en relief, avec plus d'autorité, de netteté et de franchise, l'inanité des hypothèses au moyen desquelles nos contradicteurs tentent vainement d'enrayer les progrès du Spiritisme, dont le savant auteur souligne, en passant, l'importance historique, philosophique, scientifique et morale et à la lumière duquel nombre de faits, rejetés comme faux et illusoires, redeviennent intelligibles et acceptables.

Tels, le démon de Socrate qui n'était autre que le guide spirituel de ce grand philosophe,de cet homme vénérable et sublime dans lequel les matérialistes voient un halluciné, un fou !

Les oracles de l'antiquité reprennent leur valeur, et ne sont plus tous classés au rang des impostures ; de même, les faits spirites, dits mira-

cles, (1), si nombreux dans l'ancien et le nouveau testament; et les faits réels de sorcellerie, que le spirite sait distinguer des superstitions et des pratiques absurdes ou criminelles.

Le spiritisme montre qu'il existe des formes de matière et des modes d'existence inconnus de la « pure science physique », et prouve que « l'esprit peut exister sans un cerveau ».

Il démontre par des preuves directes que les morts vivent, faisant de l'existence d'outre-tombe une certitude absolue.

Il enseigne enfin, après une interprétation rationnelle du problème du mal que « par chacun de nos actes, chacune de nos pensées, nous nous formons une nature mentale et spirituelle qui sera bien plus importante pour nous après la mort du corps que maintenant, exactement selon que cette construction mentale sera bien ou mal bâtie, notre progrès et notre bonheur seront activés ou retardés; exactement en proportion de ce que nous aurons développé et élevé notre nature mentale ou morale ou que nous l'aurons laissée dépérir par un mauvais usage ou une coupable faiblesse pour les jouissances physiques ou sensuelles, nous nous trouverons bien ou mal préparés pour une existence plus haute; « en un mot: « nous supporterons les conséquences naturelles et inévitables d'une vie bien ou mal employée. »

(*A suivre.*) *Commandant Dufilhol* (*en retraite*).

ENTRE DEUX VIES

CONTRIBUTION A LA RENAISSANCE SPIRITUELLE.

Les manifestations et la matérialisation à Naples, quelques jours après sa désincarnation, de l'Esprit de César Podesti (2) reportent tout naturellement l'attention sur cette question, psychologique, biologique et physiologique à la fois, de la séparation de l'esprit et du corps, et les problèmes transcendants qui s'y rattachent.

Dans cet ordre, que des devoirs spécifiques, en rapport avec nos connaissances acquises et nos croyances, existent pour nous, spirites, on ne saurait sérieusement le contester; pas plus que la place trop étroite réservée jusqu'ici, dans nos préoccupations, à ces obligations morales et positives à

(1) Il faut, pour éviter tout malentendu, connaître la définition que l'auteur donne du terme *miracle* : « un acte, un fait inférant nécessairement l'existence et la fonction d'intelligences supra-humaines », considérant l'âme, l'esprit de l'homme dès qu'il est manifesté hors du corps comme une de ces intelligences. — On le voit, pour Sir Wallace, le miracle n'est pas une dérogation à la loi naturelle.

(2) *Revue Spirite*, décembre 1891, p. 562.

la fois. Le côté moral en a été traité in-extenso dans les ouvrages spirites ; reste le point de vue physique, et en quelque sorte technique, auquel nous entendons nous placer ici, et que nous essayerons de déterminer.

Devoirs, obligations!... voilà, ne va-t-on pas manquer de dire, de bien grands mots, de nature à jeter l'alarme au plus profond des esprits, à bon droit jaloux de leur indépendance et chez lesquels le respect du célèbre *mur de la vie privée* s'élève à des hauteurs hyperboliques. Ce projet d'assistance — disons plus, d'intervention au chevet des malades et des moribonds, ne serait-ce pas une métamorphose, — laïque, mais non moins haïssable, de l'obsession *in extremis* des clergés patentés; l'autonomie de la famille menacée, la liberté individuelle foulée aux pieds, etc., etc.

« Chat échaudé craint l'eau froide », d'accord, mais ce chat, au fond excusable, manque de sang-froid..., nos alarmistes aussi. Devoirs et obligations soit..., sous la réserve qu'ils ne sauraient avoir d'autre loi que la libre volonté de chacun, ni d'autre sanction que la conscience. Voilà, il faut l'admettre, tout prétexte de malentendu écarté. De réglementation en pareille matière, il ne saurait davantage s'agir, à si faible degré que ce fût; mais d'opinions, d'indications dégagées de la discussion comparée des inconnues. Profondément convaincu de l'insuffisance des vues individuelles en général, et particulièrement des nôtres, notre bonne volonté et, il faut le dire, le conseil des esprits nous ont seuls amené à exposer sur ce sujet, nos idées dans la Revue créée par Allan Kardec, et répandue à l'étranger autant qu'en France. Notre plus vif désir est d'induire quelques-uns de nos frères en spiritisme, plus compétents que nous, à renouveler l'étude attentive de ces problèmes, dans le but d'y répandre toujours plus de lumière, et, avant tout, de favoriser l'application de nos humanitaires doctrines.

Ceci posé entrons dans le vif de la question.

Prenons l'exemple d'un malade dont la vie se trouve en danger, qui est, pour ainsi dire, *suspendu entre deux vies*; il n'y a pour lui que deux alternatives : ou guérir, ou mourir, en dépit de tous les efforts des proches, des amis et des médecins.

Dans l'un et l'autre cas, que paraît-il y avoir de mieux à faire, dans l'intérêt bien entendu du patient?

Le recours au magnétisme ne serait-il pas ce qu'il y aurait de plus rationnel? L'expérience, malgré des préjugés invétérés, ne le montre-t-elle pas? L'efficacité du magnétisme curatif n'est plus contestée, même par la science. Il existe nombre d'exemples de malades, considérés comme perdus, que le traitement magnétique a conservés à leur famille, et préservés des conséquences, plus graves qu'on le pense, d'une mort prématurée. En

effet, cette mort avant terme empêche, d'une part, l'esprit incarné de suivre jusqu'au bout son épreuve terrestre, ce qui surchargera d'autant sa réincarnation prochaine; et, de l'autre, elle le fait renaître dans l'au-delà avant l'heure, par suite, dans un état pénible de déséquilibration, de nature à entraver sa croissance spirituelle normale, et à le faire s'attarder dans le groupe si nombreux des avortés de l'erraticité (1). Si l'on avait bien présentes à l'esprit les misères qu'il serait possible, avec plus d'initiative, en connaissant et sachant utiliser les moyens que la nature nous met sous la main, d'épargner aux nôtres, certes, on n'hésiterait pas. On sait que le magnétisme comporte le concours des esprits, dont l'action fluidique combinée avec la nôtre, peut, par un redoublement de puissance, produire des effets véritablement merveilleux.

Entre plusieurs exemples, en voici un, extrait du Journal du magnétisme de Dupotet, année 1858, tome 17, 2e série.

« Le dernier cas que j'ai à signaler est celui de Anna E. Brush. Elle était malade de consomption lente; elle employa les ressources de la médecine jusqu'à ce que son médecin déclarât qu'aucun traitement ne pouvait plus lui être utile; et il la laissa avec ses amis dont les bénédictions étaient le seul soulagement qu'elle pût recevoir. C'était le cas d'éprouver la puissance des esprits guérisseurs. Tout le côté gauche du corps était paralysé; elle ne pouvait remuer un doigt; sa parole était embarrassée, de sorte qu'il était difficile de comprendre ce qu'elle demandait. Elle devint plus faible de jour en jour, et il semblait qu'elle allait tomber en dissolution. On ne pouvait apercevoir aucun mouvement des muscles, ni aucune pulsation. Elle avait toutes les apparences d'un cadavre, si ce n'est que ses lèvres conservaient une légère teinte de rose, et, qu'en mettant l'oreille près de sa bouche, on pouvait encore entendre le souffle de sa respiration. Toutefois, un membre de notre cercle déclara qu'elle pouvait être encore guérie par le secours des esprits. On choisit dans notre cercle (qui depuis a atteint le nombre de trente-cinq à quarante) six membres pour former chaque jour une chaine autour d'elle. Peu de temps après, il y avait une amélioration déjà visible. En une semaine, les membres paralysés recouvrèrent le mouvement; au bout de quatre semaines, elle put marcher autour de sa chambre. Il y a maintenant six à sept semaines qu'elle était au plus bas, et hier, je l'aidais à descendre d'une voiture où elle s'était promenée l'espace d'un demi-mille; elle me disait : « Je rentre à la maison, je me sens forte, tout va bien.

(1) Des communications d'outre-tombe signalent ce fait, d'ailleurs logique, sur lequel nous aurons à revenir.

Elle est un monument vivant du pouvoir des esprits guérisseurs. Elle n'a pris aucun médicament depuis que son médecin l'a abandonnée... »

Campville, 1er mars 1858. S. N. VICKERY (1).

Nos frères d'Amérique, on le voit, grâce à l'organisation de leurs groupes, à leur activité et à leur sens pratique, ont ouvert depuis longtemps la voie féconde où le moment semble venu d'entrer à notre tour résolument, en parfaite connaissance de cause. Nul dute que plus d'un cas de guérison du mê ordre ne soit à citer sur notre continent. A nos frères de nous les faire connaître. La *Revue Spirite* reproduira ceux qui, venant à l'appui de notre thèse, présenteront des garanties d'authenticité. Les noms ne seront publiés que sur autorisation expresse.

Si, en dépit de tous les efforts, la mort arrive pas à pas, inéluctable, n'est-on pas du moins en droit d'espérer, grâce à un entraînement progressif, suite de magnétisations régulièrement répétées, qu'on pourra parvenir à graduer, à régler en quelque sorte le travail de dégagement du périsprit?

Ne pourra-t-on user avec fruit de la suggestion pour stimuler la conscience psychique du moribond, au moment où sa conscience physique dont la base, le cerveau, s'effondre, entre en lutte avec la première, et se trouble avant de s'évanouir pour jamais? (*Bien entendu, il ne saurait ici s'agir de deux consciences effectives, mais de deux modes divers d'une conscience unique.*)

A cette période de la maladie, l'intervention d'un somnambule lucide, ou mieux, d'un médium hypnotique, — selon le terme usité par M. le professeur Rossi-Pagnoni, — réfléchissant, dans ses moindres détails, l'état pathologique et émotif du patient, ne serait-il pas indiqué pour permettre d'agir sur ce dernier en toute connaissance de cause (2), et constater, au besoin, les interventions extra-humaines qui se produisent fréquemment au moment de l'agonie?

Par le concert de ces moyens et grâce à la puissance anesthésique toute spéciale du magnétisme, — en dirigeant, par la suggestion, les efforts incohérents ou inconscients de celui qui va mourir, pour s'arracher aux étreintes du cadavre en voie de formation, — n'est-il pas permis de penser qu'on parviendra à atténuer, sinon à supprimer tout à fait, les tortures et les

(1) Communiqué par M. Rouxel.

(2) Il arrivera, peut-être plus souvent qu'on ne pense, que le patient lui-même, magnétisé et usant de cette double vue si fréquente aux approches de la mort, suppléera à ce somnambule, qui, si on l'avait sous la main, servirait au premier de contrôle utile, sinon indispensable.

angoisses de l'agonie? L'importance et l'humanité du but conseillent au moins quelques essais. On a pu, il y a de cela quelques mois, au moyen de l'hypnotisme et du magnétisme minéral combinés avec la suggestion, faire disparaître les douleurs de l'accouchement, au grand profit de l'enfant et de la mère; pourquoi donc serait-il impossible de vaincre celles de l'enfantement à la vie spirituelle? Parce que le corps n'est plus en état de réagir, dira-t-on? C'est là un argument du plus pur matérialisme. Liés au corps qui n'a été que leur instrument, l'esprit et le périsprit nous restent. Or, l'action du magnétisme sur le périsprit est manifeste.

En enregistrant, dans un nombre suffisant de cas, les phénomènes physiques et mentaux qui caractérisent la mort, on prendra sur le fait les divers modes de la séparation de l'esprit et du corps, et l'on en pourra induire la loi naturelle qui les régit.

Il est admissible aussi, — grâce à cette propriété de la photographie de reproduire des objets non perçus par notre œil, — qu'on arrivera, sur les indications d'un médium voyant, à fixer, sur la plaque sensibilisée, des images du périsprit aux principaux stades de son dégagement, ce qui donnera la preuve scientifique de la réalité de l'Ego, et de sa survivance. Les résultats déjà acquis en photographie rendent cette hypothèse plausible.

Certes des résultats si considérables ne sauraient être atteints d'emblée, il y faudra beaucoup de temps, de dévouement, joints à un concours de circonstances difficiles à rencontrer. Au début, les difficultés et les insuccès ne feront pas défaut. Raison de plus pour se mettre à l'œuvre avec confiance et sans différer. La question est mûre; notre humanité majeure ne saurait rester longtemps encore divisée sur l'immortalité de l'âme que la solution des problèmes proposés mettrait au-dessus de la discussion.

Nous avons parlé de l'insistance que mettent les esprits à nous conseiller de nous occuper des devoirs envers les mourants, mal compris et surtout trop négligés, selon eux, et dont les spirites doivent être les premiers à donner l'exemple. Voici un extrait des communications sur ce sujet données spontanément en 1890 :

« Au moment de la mort, l'âme qui sait qu'elle va rentrer dans le milieu d'où elle est sortie, il y a quelques années, avec des épreuves à subir, retrouve la conscience, sinon très nette, du moins à l'état latent de cette situation, et du changement qui va s'opérer dans son mode d'existence. Si elle a agi selon la vérité et la justice, si ces actes n'ont pas contredit essentiellement les règles que lui dictaient la raison, mises au point et interprétées par le sentiment intime qui éclaire chaque cas particulier de la vie de relation ; en un mot, si la vie qui va finir a été consacrée au bien, elle

reste calme, au milieu même de ses souffrances. Cette âme s'efforce de se recueillir et de fixer ses idées sur la transformation qu'elle sent venir. En même temps, les forces psychiques dont elle est le centre de groupement, et qu'elle avait jusque-là utilisées à construire, développer et conserver l'organisme que l'esprit s'était donné, doivent être retirées du corps, pour rendre à l'être individuel, dont l'homme qui va disparaître n'était qu'une des personnalités, son intégrité d'avant l'incarnation.

« Le rappel des forces psychiques à la monade domine cette phase extrême de la vie terrestre que vous nommez l'agonie. L'esprit, pour la réaliser, n'a pas d'autre moyen direct que sa volonté. Or, il est facile de comprendre que ce changement radical dans l'orientation de la volonté ne peut se faire sans oscillations. Le courant qui, pour les besoins de la vie corporelle, allait du centre à la périphérie, doit cesser de se produire dans un temps relativement court ; il en résulte comme des remous, des ondulations en sens inverse, semi-automatiques, et en partie issus des intermittences de la volonté chez l'être complexe en voie de dédoublement.

« Car ce qui caractérise cette période terminale, c'est, d'une part, la force d'inertie qui réside dans la matière corporelle concrète; de l'autre, les défaillances et les aberrations de volonté de l'esprit qui hésite à s'abstraire du corps, et ne discerne plus, au milieu des désordres et des ruines de sa forme physique, les moyens de se retrouver, de se ressaisir tout entier.

« C'est un devoir pour les survivants de venir au secours de cet être en détresse. L'emploi, par une méthode positive et scientifique du magnétisme spirite peut atténuer, dans une large mesure, ces souffrances et ce trouble, impressionner dans un sens favorable le public directement intéressé, et pour ces motifs, ne doit pas être différé plus longtemps. »

Paris, 3 avril ; Pougues, 21 septembre 1890.

Nous avons reçu de M. le capitaine Volpi, l'honorable directeur du *Vessillo spiritista*, à qui nous avions demandé avis et conseils, une très intéressante réponse. Les encouragements que veut bien nous donner un adepte si versé dans les choses du spiritisme sont du meilleur augure. Espérons que son exemple sera suivi, et qu'un résultat utile et pratique sortira de nos communs efforts pour les progrès de la doctrine et le bien de l'humanité.

Nous nous occuperons de la lettre de M. Volpi dans le prochain numéro.

Commandant Dufilhol (*en retraite*).

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 10 décembre.

Président : M. Camille Chaigneau ; secrétaire : M. Puvis ; membres présents : Mme Poulain, MM. Auzanneau, Bouvéry, Boyer, Mongin, René Souchet, capitaine Boulle et Leymarie.

M. Laurent de Faget s'excuse, par lettre, de ne pouvoir assister à la réunion.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et donne lieu à une observation de M. Chaigneau, qui demande qu'il soit mentionné que s'il a répondu par lettre à la question posée récemment par le Comité, c'est parce qu'il était absent de Paris. Après cette rectification, le procès-verbal est adopté.

M. le Président donne lecture d'une courte note de M. Volpi sur la question relative au futur Congrès de Bruxelles. M. Volpi est d'avis, avec nos frères d'Italie, que l'intervention des autres écoles dans nos congrès spirites n'a qu'une action dissolvante pour nous ; nous devons fuir les dissensions inévitables et pour obtenir un bon résultat il faut l'homogénéité de fluides produite par les mêmes convictions.

M. Mongin demande qu'une souscription soit organisée pour répandre à profusion des brochures de propagande telles que *Le pourquoi de la vie*, *Le Spiritisme a sa plus simple expression,* ou tout autre opuscule du même genre sérieusement pensé et dans lequel la science soit alliée à la philosophie.

Il rappelle à ce propos que l'année dernière, le Comité avait mis au concours une brochure de propagande mais que, faute sans doute d'une publicité suffisante, on n'avait pas obtenu de résultats satisfaisants. Il croit qu'il serait opportun de renouveler l'épreuve en lui donnant cette fois la plus grande publicité possible.

M. Bouvery appuie cette motion et demande qu'il soit remis, par les soins du secrétaire, aux journaux spirites ainsi qu'à tous les journaux de la France et de l'étranger que la question pourrait intéresser, une note rappelant le programme du concours ouvert l'année dernière, programme qui a été rédigé, on se le rappelle, par M. Chaigneau et qui a été reproduit *in extenso* dans le numéro de juillet 1890 de la *Revue spirite.*

Le Comité adopte cette proposition et fixe la date du 31 décembre 1892 comme dernier délai pour l'admission des œuvres présentées au Concours.

Conformément au vœu formulé par M. Mongin, il est décidé qu'on priera tous les journaux, qui voudront bien insérer le programme du concours, de rappeler trimestriellement à leurs lecteurs, jusqu'au mois d'octobre, le sujet du susdit concours.

M. Auzanneau émet personnellement le désir que M. Chaigneau se charge de publier l'œuvre dont il a su si parfaitement élaborer le programme.

M. Chaigneau répond que puisqu'il y a concours, il ne pourra se mettre, s'il s'y décide, que sur les rangs des concurrents.

Différentes questions de propagande sont ensuite agitées et mises à l'étude.

Au sujet de la situation financière, M. Warchawski fait connaître que pour l'établir exactement on attend d'avoir reçu l'état des comptes du Crédit Foncier.

L'étude de la propagande active est mise à l'ordre du jour de la prochaine réunion.

La séance est levée à 11 heures. Le Secrétaire : PUVIS.

TATONNEMENTS SPIRITES

(*Suite*) Voir la *Revue* de décembre 1871.

UN MÉDIUM INCRÉDULE. — SUSPENSION DE TABLES. — ÉCRITURE DIRECTE. — TRANSPORT D'OBJETS.

Quelques jours après la séance de Keeler j'en parlais par hasard (était-ce bien par hasard?) à M. André C... artiste peintre français, nouvellement arrivé à Baltimore, et lui décrivis les phénomènes que j'avais vus. Il en fit des gorges chaudes : « Comment vous, homme sérieux, vous avez pu vous laisser prendre à cette fantasmagorie! Votre médium est un mystificateur habile. Robert Houdin en a fait bien d'autres!

— Avez-vous vu quelques séances de spiritisme?

— Jamais! Je ne sais de ces farces que ce qu'en ont raconté les journaux.

— Eh bien, cher Monsieur, il ne faut pas nier ce qu'on ne connaît pas. Je n'insiste pas sur l'honorabilité de M. Keeler, bien que je n'aie d'autre alternative que d'y croire ou d'admettre que je suis un halluciné. Mais comme, chez moi, avec l'aide de ma femme et d'une autre dame seulement, j'ai obtenu nombre de communications intelligentes et intéressantes de parents d'amis, d'esprits inconnus, très éclairés, qui veulent bien nous aider de leurs conseils, j'affirme, en toute sincérité, que la communication entre les vivants et les morts est une vérité prouvée.

— Chez vous !... Je dois vous croire..., mais je voudrais bien être témoin de ces choses. Je n'y ai jamais songé.

— Il ne tient qu'à vous. Je ne vous promets pas de musique ni de mains mystérieuses, mais nous pourrons causer avec des invisibles au moyen de la table. »

Nous prîmes jour.

Le soir du 9 décembre 1890 nous étions réunis,C..., Mme L..., ma femme et moi autour de notre table de sapin. Cette table, à quatre pieds, mesure environ 85 centimètres carrés; dessus étaient placés un cahier de papier, des crayons et deux ardoises liées ensemble par une ficelle. Un des esprits chez Keeler m'avait dit de me procurer des ardoises et que nos amis tâcheraient de s'en servir.

A peine avions-nous posé les mains sur la table qu'elle commença de se mouvoir avec une violence et un bruit inaccoutumés. Elle se mouvait surtout du côté d'André C... — Mais, dis-je à celui-ci, vous êtes médium! — Allons donc! Je n'y crois pas!

Disons ici, ce que je n'ai su que plus tard, c'est que C., enfant du siècle, non seulement ne croyait pas au spiritisme, mais n'avait aucune croyance religieuse. Il était matérialiste.

Un esprit manifesta sa présence. Il voulait communiquer avec C. Celui-ci sous prétexte qu'il n'y connaissait rien, me pria de poser les questions pour lui.

Interrogé, l'esprit nous fit connaître qu'il était l'esprit d'une femme : qu'il n'avait pas connu C. sur la terre; qu'aucun lien de parenté ne les unissait; que C. étant doué de facultés médianimiques remarquables, ii voulait s'en servir pour le convaincre. Invité à épeler son nom, il épela par coups frappés Julia.

« Ne pourriez-vous pas écrire vous-même ce nom sur l'ardoise? »

Après un moment d'hésitation, la table frappa trois coups : oui. — Faut-il que M. C. tienne les ardoises? — Oui.

Quelques minutes d'attente; le bruit du crayon grinçant sur l'ardoise, et le signal : c'est fait.

Nous dénouâmes la ficelle. Le nom « Julia » était bien là au milieu d'une des ardoises. C. n'en revenait pas!

Tout à coup, il se fit un mouvement singulier d'oscillation dans la table, elle trembla, gémit, puis lentement, elle quitta le sol des quatre pieds à la fois et resta quelques instants suspendue à une hauteur d'environ 25 centimètres. Par trois fois ce phénomène se répéta, puis la table resta immobile.

Mais Julia ayant réussi dans sa première tentative d'écriture directe, ne voulait pas s'arrêter en si bon chemin. Nous entendîmes le grincement du crayon, elle écrivait volontairement. Les petites phrases suivantes nous furent données à diverses reprises. Les premières était presque illisibles; l'écriture devenait ensuite plus ferme; il y avait progrès. C'était une écriture française du siècle dernier, une sorte de demi-bâtarde, d'une régularité parfaite, si fine que bien souvent nous dûmes nous servir d'une loupe pour bien lire certains passages.

« Espérez (deux mots illisibles) moi... amie. Julia ».

« Espérez, la vie est sombre; la mort est lumière ».

« Songe à moi. Marche droit dans la vie, je te guide, je suis là. Julia ». (Chaque phrase est signée.)

« Je l'ai choisi. Croyez et priez, l'ombre est lumière ».

André C. ne pouvait en croire ses yeux. Il y avait là un mystère qu'il eût voulu pénétrer.

12 *décembre*. — Les mêmes quatre personnes réunies.

Pour commencer,la table s'élève, non plus à quelques centimètres du sol, mais si haut que nous sommes forcés de nous lever pour ne pas la quitter des mains. Ainsi suspendue, elle oscille comme une barque sur les flots, redevient immobile et tombe avec fracas. — « Quel bruit! s'écrie ma femme,

cela doit s'entendre dans toute la maison ». La table reprend son mouvement d'ascension, monte encore plus haut et redescend doucement en se balançant. Elle touche le plancher sans bruit.

Nous causons avec Julia au moyens des coups frappés, entremêlés d'écriture sur l'ardoise. Les phrases qu'on va lire ont été données ainsi une à une, parfois en réponse à une question, ou comme une réflexion sur le sujet en discussion. Détail remarquable : en essuyant les ardoises avant la séance, on avait oublié d'y remettre le petit bout de crayon. Or, à notre grand étonnement, les communications vues à un certain angle de lumière, paraissaient écrites au crayon de mine. Vues sous un autre angle elles semblaient tracées avec une boue noire, comme qui dirait de la suie délayée.

« Pourquoi douter? Vous troublez les Esprits par vos doutes ».

« Ne troublez pas l'au-delà par le doute »

« Vos amis sont là. Moi, traduisant leurs pensées, je parle pour eux; toutes les âmes sont une âme ».

« Les hommes sont vices et doutes; les Esprits sont lumière ».

« Priez, croyez, espérez. Je suis là. J'étends ma main sur vos têtes et je vous bénis en souriant. Il y a de la joie dans les larmes! »

Ces phrases, comme les premières, sont toutes signées, mais Julia a ajouté à son nom une petite fleur en guise de paraphe. Depuis il en a toujours été ainsi.

Nous voulons connaître l'histoire de Julia. Elle nous dit qu'elle a péri pendant la Terreur. Elle a beaucoup souffert sur la terre. Elle jouit d'un bonheur ineffable. Le spiritisme a été révélé, *de nouveau*, pour démontrer l'immortalité de l'âme. Mais l'erreur est obstinée. De purs esprits ont entrepris la mission de convaincre les incrédules. Elle a choisi C. Elle en fait son médium ; elle le sauvera malgré lui.

17 *décembre.* — Ascension de la table à la hauteur de nos têtes. Nous avons discuté les phénomènes obtenus dans les dernières séances. C. dit : Je ne comprends pas tout cela. Il y a évidemment là une force inconnue. Mais rien ne prouve que nous ayons affaire à des âmes.

La table s'élève, redescend, se renverse lentement du côté de C., reprend son aplomb. Julia donne le signal qu'elle va écrire.

C'est fait. Nous ouvrons les ardoises et nous lisons :

« Que tes doutes m'ont fait souffrir! De ma demeure radieuse j'ai versé des larmes sur toi! Mais puis-je t'abandonner dans l'ombre où tu te traînes?... Va sans crainte, je te suis, crois et vois. Vois avec l'œil de l'âme et non avec l'œil de chair... Ne nie pas l'évidence, plus de défaillances! jamais.....

« Les esprits élevés s'éloignent quand les vulgaires esprits se montrent...

Un esprit vient qui me trouble par sa joie. Je pars, adieu, je vais consoler ceux qui souffrent... Julia. »

Nous discutons sur cette communication, il est ébranlé ; il ne sait que dire de ce message si direct. D'autres esprits se présentent et un assez long temps se passe.

Julia annonce son retour. Elle écrit :

« Fleur-des-Rochers viendra (1). » Puis à son médium : « Ton œil s'effarera devant les splendeurs de l'infini. Je veux que tu croies. Quand tes cheveux devraient blanchir de frayeur et tes genoux se dérober sous toi, l'infini se dévoilera devant tes yeux. Je te tiens dans mes poings puissants : tu croiras ou tu mourras désespéré !

« Aime, aime et crois, mon médium aimé. Je t'apparaîtrai bientôt. Attends-toi à tout, fortifie ton courage. — Julia. »

Et, plus bas :

« Fleur-des-Rochers est là, près de moi qui l'aide. »

21 *décembre*. — La table fait son ascension ordinaire. Julia est là. Nous causons quelques instants, puis ma main droite s'agite, je prends le crayon et j'ecris :

« Je veux te faire écrire, puisque c'est le don que tu as et qui doit être développé. Il me sera parfois plus facile de communiquer mes avis et mes idées de cette manière que d'avoir recours à l'ardoise..... »

Suit un autre message dans lequel Julia nous donne de bons conseils. Il se termine par cette phrase : « Elevez vos âmes vers Dieu de qui nous dépendons tous et sans la permission de qui nous n'aurions pas le bonheur de vous apporter la bonne nouvelle »

Nous reprenons la conversation. Julia veut que je fasse quelque chose, mais elle s'obstine à ne pas me dire quoi. Il faut deviner. Nous y parvenons enfin. Je dois me lever, aller prendre la lampe, revenir à ma place, me tenir debout la lampe à la main, me retourner, regarder au mur. Là, derrière ma chaise, à 1 mètre 50 du sol, il y avait écrit sur la muraille « Julia », au-dessous une petite fleur, et plus bas « Fleur-des-Rochers ! »

Tous se levèrent pour examiner ces inscriptions. Nous allions en voir bien d'autres.

Nous étant remis à la table, je dis à Julia que Fleurs-des-Rochers avait promis de m'apporter une fleur et je lui demandai si elle pouvait aider cet esprit à tenir sa promesse, ou nous faire elle-même cet apport. Elle répondit affirmativement.

(*A suivre.*) P. F. DE GOURNAY.

(1) Je dirai plus tard qui est Fleur-des-Rochers.

TOUJOURS LES REVENANTS

Il ne manque pas, de nos jours, où toutes les questions sont tirées au clair, de gens qui, imbus des doctrines de Voltaire, traitent très irrévérencieusement les revenants d'institution démodée. Institution démodée ! Cela tombe bien. Jamais on n'a autant parlé des revenants que de notre temps, jamais ils n'ont été aussi à la mode, jamais,jamais ils n'ont été autant fêtés. Il n'est pour ainsi dire pas de journal qui n'enregistre le témoignage d'une personne sérieuse et éclairée qui déclare avoir revu tel ami ou tel parent décédé depuis plusieurs années. Parbleu ! répliquera un de ces douteurs opiniâtres, je voudrais bien en voir. Si les revenants sont si communs, s'il y a tant de gens qui prétendent avoir vu revenir de l'autre monde des personnes qui leur sont chères, pourquoi n'ai-je pas la même bonne fortune ? Il est tel de mes amis défunts dont j'ai conservé un affectueux souvenir et que je serais heureux, ne fût-ce qu'une seule fois, de voir réapparaître. Pourquoi suis-je privé de cette faveur alors que d'autres l'obtiennent malgré eux ? Je désire m'instruire et m'éclairer, faites-moi apparaître n'importe qui, à votre choix, et je me déclare satisfait. Je ferai observer à ce sceptique que le plus grand nombre de ceux qui ont quitté la terre pour un monde meilleur s'y trouvent bien et que vraisemblablement ils ne tiennent guère à revenir sur le théâtre de leurs misères, ni à nouer des rapports avec des personnes qui se sont facilement consolées de leur perte, qui n'ont pas un désir bien ardent de les revoir.Pour qu'un trépassé quitte le nouveau séjour où il se trouve heureux, il faut qu'on désire passionnément sa visite, et il faut en outre que la presonne qui pense constamment à lui, qui concentre sa pensée sur son souvenir, ne soit pas une personne trop nerveuse, trop impressionnable.Autrement l'apparition ne serait plus une faveur, une récompense accordée à celui qui vous regrette sincèrement, mais une douleur, une surprise cruelle. On cite des histoires de parents et d'amis décédés qui ont apparu à ceux qui souhaitaient de bonne foi et avec passion les revoir et qui ont produit en eux des désordres physiques graves et cela au point que leur moral profondément bouleversé a eu bien de la peine à reprendre son équilibre.Un certain nombre de ces téméraires en revoyant l'ami ou le parent qu'ils rappelaient de l'autre monde, ont été si terriblement impressionnés qu'ils en ont perdu pour toujours la raison. Tel père est devenu insensé en apercevant très distinctement devant lui l'image du fils qu'il ne cessait de regretter et de pleurer. Une raison puissante qui probablement empêche des défunts de réapparaître sur terre, c'est, comme je viens de le dire tout à l'heure, qu'ils se sentent tellement à leur aise dans leur nouvelle demeure qu'ils ne peuvent se résigner à la quitter, même pour

un court instant. Pour qu'un fantôme vous réapparaisse, il ne suffit pas que vous désiriez ardemment le voir, il faut également qu'il ait de son côté le même désir passionné d'entrer en relation avec vous.

Parmi les morts il en est qui regrettent ce monde terrestre où ils se trouvaient si heureux, ils n'ont pu encore se faire à leur nouvelle existence, ils ont toujours à la pensée l'image des amis ou des parents qu'ils ont quittés avec douleur. Ils veulent revoir les lieux qu'ils ont habités longtemps, où ils sont nés, où ils ont été élevés et où ils ont goûté une constante félicité. Ceux-là se montrent volontiers, mais à la condition de ne pas jeter le trouble dans l'âme de ceux qu'ils veulent revoir et de n'être pas pour eux un objet de terreur et même de dégoût. Il arrive aussi que l'impitoyable faux de la mort arrache à cette vie terrestre un cœur qui battait à l'unisson d'un autre. Malgré la félicité dont jouit ce cœur dans le monde spirituel, il songe encore et sans cesse au cœur qu'il a laissé isolé sur la terre et qui est inconsolable d'être privé de sa présence; quoique séparés, quoique dans des mondes différents, ces deux cœurs continuent de battre l'un pour l'autre, une irrésistible attraction les pousse l'un vers l'autre, et alors dans cette condition, il est tout naturel que le défunt s'empresse de se faire voir au survivant. Mais la simple curiosité ou le désir modéré de revoir un ancien ami défunt n'ont pas assez de puissance pour rappeler celui-ci sur terre. Je viens de dire que quand deux personnes se sont aimées tendrement ici-bas, et que l'une d'elle vient à mourir, c'est une condition qui favorise singulièrement l'apparition de la dernière. Une anecdote racontée par un journal américain et citée dans le *Lux* de Rome semble confirmer ce que j'avance et me donner raison. Voici cette anecdote puisée dans le journal occultiste romain et traduite par moi de l'italien. C'est une Américaine qui habitait Rome qui raconte l'aventure dont elle a été l'héroïne. « Laissez-moi, dit-elle, vous « faire le récit de ce qui vient de m'arriver. J'avais chez moi une jeune Ita- « lienne appelée Rosa, qui, après plusieurs années de service, fut forcée de « me quitter à cause de sa santé fort altérée et de retourner chez sa mère. « Cette séparation nous fut cruelle à toutes les deux car nous avions l'une « pour l'autre une telle affection que dans mes fréquentes promenades je ne « manquais jamais d'aller la voir. Dans une de mes visites, je la trouvai plus « animée et plus gaie que d'habitude et quoiqu'elle n'eut aucun espoir de « guérison, rien, absolument rien, n'annonçait sa fin prochaine. Je la laissai « avec l'assurance que je la reverrais bientôt. Pendant le reste du jour je « restai occupée chez moi. Le soir, je me couchai avec d'excellentes dispo- « sitions de corps et d'esprit et je m'endormis bien vite pour me réveiller de « mon profond sommeil avec le sentiment pénible qu'il y avait quelqu'un

« près de mon lit. Je cherchai à secouer cette idée en regardant autour de « moi pour m'assurer que j'étais bien seule, mais je ne pus rien distinguer « à cause de l'obscurité. Je supposai que ma porte n'était pas bien fermée, « ma clé, placée sous mon oreiller, me prouva le contraire : ce n'était donc « qu'une sorte de cauchemar. En faisant ce raisonnement j'essayais de me « rendormir. Je ne pus y réussir, j'étais trop impressionnée par la pensée « que quelqu'un était dans ma chambre, et j'attendis l'aurore avec impa- « tience pour me lever et reprendre mes occupations. Je pus enfin distinguer « les meubles de ma chambre, entendre les pas des domestiques et le son « d'une vieille pendule qui me donnait l'heure. Je comptai une, deux, trois, « quatre, cinq heures, mais au moment de détacher ma tête de l'oreiller, je « vis Rosa qui me regardait en souriant. L'idée du surnaturel ne me vint « pas à l'esprit, je me contentai de manifester de la surprise, et je m'écriai : « Comment, Rosa, avez-vous pu venir jusqu'ici, malade comme vous l'êtes? « — « Je suis bien maintenant, me répondit-elle. » J'allais me lever pour la « recevoir comme je le devais, mais je ne vis plus personne. Etonnée, je « cherchai machinalement sous le lit, puis dans le cabinet à côté pensant « qu'elle s'y était peut-être glissée. Mes recherches furent perdues : Rosa « n'était plus là. A midi je dis à la dame qui habitait avec moi : « Rosa est « morte. — Est-il possible! répliqua-t-elle, ne m'avez-vous pas dit qu'hier « elle se sentait mieux? » Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé le matin. « Rosa était morte, bien morte. »

Rosa était aimée, elle aimait ; après avoir quitté son corps, elle a voulu revoir une personne qui lui était particulièrement chère et qui pensait sans cesse à elle. Cette histoire sert en même temps, comme tant d'autres racontées dans quantités de journaux français et étrangers, à démontrer que les revenants sont moins que jamais une institution démodée et que bien au contraire, ils sont aujourd'hui plus à la mode qu'en aucun temps, on ne cesse de s'occuper d'eux.

HORACE PELLETIER,
conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à
Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

SÉANCE DE TYPTOLOGIE

Le 6 novembre 1891, me trouvant à La Vacquerie (Hérault), chez une parente de ma femme, Mme E. V. ; la conversation tomba sur les grandes questions scientifiques du siècle : Le spiritisme, le magnétisme ou « l'hypnotisme », auxquelles je consacre bonne partie de mes veilles ; je fus prié de

confirmer les théories d'Allan Kardec, que j'avais exposées en termes clairs et précis, à l'aide de preuves matérielles, dégagées de supercherie.

La famille V... avait entendu parler des *tables tournantes*, mais n'avait pu assister aux expériences où l'existence de l'âme, sa survivance au corps et son immortalité sont démontrées d'une façon naturelle et irréfutable. Elle avait donc quelque peine à concevoir la production des manifestations spirites; elle voulait « *voir pour croire* ».

Après le repas du soir, d'un commun accord, je fis asseoir autour d'un guéridon, M. J. V... et Mlle L. V...; j'y pris place ainsi que ma femme; debout le chef de famille assistait à la séance.

La chaîne magnétique établie suivant la méthode ordinaire, au moyen des mains posées à plat sur le guéridon, ce dernier se mit à tourner, d'abord lentement, puis assez vite, tantôt sur trois pieds, tantôt sur deux, même sur un seul, changeant de pied suivant le désir que j'exprimais.

Ayant mentalement, puis à haute voix, évoqué les esprits, je demandai s'il y en avait un de présent; le guéridon se souleva de mon côté, répondit affirmativement en frappant de son pied le parquet. « M'avez-vous connu sur cette terre? » Le guéridon ne remuait pas : « As-tu connu la famille de ma femme? » — « Oui », fut-il répondu, en soulevant le meuble qui frappait le sol. — « Veuille bien, Esprit, nous dire ton prénom et ton nom. » l'Esprit souleva le guéridon, s'en servit comme d'un instrument pour communiquer sa pensée et nous apprit qu'il s'appelait *Cyprien D...*; son lieu de naissance, était *Bouzigues*. Ma femme m'apprit alors (elle ne m'en avait jamais parlé), qu'il y avait plusieurs familles de ce nom à Bouzigues (Hérault), lieu qu'elle avait habité avec ses parents antérieurement à son mariage.

Lorsque l'Esprit eut épelé son prénom, M. E. V... dit : « C'est sans doute Cyprien V...? » — « Ne dites rien, mon cousin, je vous prie, laissez à l'Esprit le soin de nous dire son nom, il nous le dira bien, car vous pourriez parfaitement vous tromper »; en effet l'esprit nous donna un autre nom.

Je priai l'esprit de pencher le guéridon dans quatre sens divers, de manière à saluer chacun des expérimentateurs, ce qu'il fit exactement; je le priai de saluer par trois fois Mlle L. V... assise dans un fauteuil près de la cheminée. Le guéridon se dirigea vers la personne désignée; arrivé auprès d'elle, il s'inclina trois fois.

M. E. V... très ému me pria d'évoquer l'esprit d'un de ses amis, camarade d'enfance et son compagnon d'armes, qu'il avait perdu de vue dans les dernières années de sa vie terrestre : « Je désire qu'il ne dise que son nom de famille, cela me convaincra mieux. » L'esprit souleva le guéridon, épela,

lettre par lettres son propre nom : M... M. E. V... s'écria : « C'est çà ! il s'appelait bien M... C'est bien lui, et je le sens près de moi en ce moment. »

Ce nom était inconnu aussi bien à moi qui agissait médianimiquement, qu'aux autres membres de la famille ; M. E. V... ne leur avait jamais parlé de ce camarade d'enfance.

« Demandez-lui s'il se rappelle de moi. » L'esprit répondit affirmativement. « Demandez-lui son grade dans l'armée à sa mort. » L'esprit dicta : « capitaine ».

Quinze jours après la séance, me trouvant chez M. E. V..., il ouvrit l'annuaire 1854 et montra, parmi la liste des officiers, le nom et les prénoms de son ami, ancien compagnon d'armes, M... (P. A.) sous-lieutenanl, alors, ainsi que l'année de sa promotion. L'orthographe du nom de famille était exactement celle du nom dicté par l'esprit.

M. E. V... conclut ainsi : « Si j'avais désiré qu'il me donnât ses prénoms, il l'eût fait. Quant à son grade de capitaine, M... dut le gagner à la guerre de Crimée. M. E. V... me fit part du désir de s'instruire dans cette « reine des sciences ! » Voulant d'abord en posséder les premières notions, je lui donnai le *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* d'Allan Kardec, qu'il lut avec intérêt ; sa conviction était faite. De sceptique et d'incrédule, il est adepte de cette science qui élève l'âme et lui fait envisager sa destinée future ; elle l'a ramené au Créateur de l'Univers, Maître infini de tous les Esprits, lui-même Esprit infiniment pur, tout-puissant, le commencement et la fin de tout, l'alpha et l'oméga.

Nous vous louons ! nous vous bénissons ! nous vous glorifions ! ô mon Dieu, pour avoir dans votre infinie justice mis en rapports les esprits désincarnés et les esprits incarnés, à l'aide d'intermédiaires (médiums), hommes de foi, de charité, de dévouement qui, sans intérêt matériel, ni récompense cherchent la vérité ; ils arrachent les uns aux profondes ténèbres du matérialisme et de l'athéisme, relèvent la foi chancelante et hésitante des autres, et portent partout, à l'humanité, la consolation, la force et l'espérance, sous le bienveillant concours des esprits.

GASTON DE MESSIMY,
Médium et médecin à La Vacquerie (Hérault).

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

Chapitre XV.

Jansénistes, Molinistes, Quiétistes, Port-Royal.

(1588-1709.)

(Voir la *Revue* du 10 décembre 1891.)

Les jésuites étaient les ennemis acharnés des jansénistes ; aussi après avoir obtenu du roi la révocation de l'Édit de Nantes, il n'eurent ni trêve

ni repos avant d'avoir obtenu du roi la destruction de leurs ennemis. Ils étaient fort bien placés pour avoir l'oreille du roi, puisque c'était la Société de Jésus qui fournissait toujours le confesseur et, pour employer l'expression des jésuites le *Directeur de conscience du roi.*

Aussi à la mort du P. Lachaise, Louis XIV reçut des mains de Mme de Maintenon le P. Letellier. C'était un homme de taille médiocre et fort laid, il avait le teint bilieux, des yeux faux et méchants, surmontés d'épais sourcils poivre et sel drus, serrés, broussailleux ; son nez était fort long et sa bouche avait des lèvres minces et pincées. La démarche de Letellier était lente et d'une gravité étudiée. Louis XIV, amateur de beaux visages, avait montré une forte répugnance à accepter cet affreux jésuite pour confesseur, mais Mme de Maintenon, gagnée à la cause de l'aspirant, fit observer au Roi que refuser le Père Provincial serait contrevenir aux intentions de l'Ordre, or, comme sa Majesté, depuis son mariage avec la veuve Scarron, n'eut jamais d'autres volontés que celle des jésuites, elle accepta, mais non sans rechigner quelque peu, le P. Letellier. Sa Majesté se rappelait-elle aussi un passage de la lettre que lui écrivait deux jours avant de mourir le P. Lachaise? C'est fort croyable.

« Sire, lui disait son confesseur, ma Compagnie est fort attachée à Votre Majesté, mais elle est nombreuse et composée de caractères différents tous passionnés pour la gloire du corps ; *on n'en pourrait pas répondre dans une disgrâce et un mauvais coup est bientôt fait.* »

Il était difficile de remémorer plus clairement au grand roi, l'assassinat du dernier des Valois et du premier des Bourbons, son aïeul, le *vert-galant.*

Aussi le grand despote Louis, bien et dûment averti, baissa pavillon et accepta pour confesseur l'horrible jésuite que nous venons de portraiturer. Véritable génie du mal, ce prêtre en effrayant le roi-vieillard par de sinistres fantômes souffla la discorde dans la France entière (1).

Le P. Lachaise fut relativement tolérant, mais avec son successeur les choses vont bien changer.

Il n'abordait jamais le roi sans lui parler des jansénistes, il en montrait des légions contrecarrant tout dans l'État : Eugène et Malborough refusent la paix, parce qu'ils sont jansénistes ; Philippe V lutte contre la fortune même, c'est parce que des jansénistes délibèrent dans son conseil ; si l'État

(1) Les jésuites qui, par leur constitution renonçaient en apparence à toutes les dignités ecclésiastiques, ambitionnaient comme compensation, d'être les confesseurs des grands; du reste l'article 12 des *Secreta monita* recommande entre autres choses *d'entretenir dans la Société* (de Jésus) *les confesseurs des grands et de tous ceux qui savent des secrets.*

obéré se voit refuser de l'argent par les financiers, c'est que ceux-ci sont jansénistes et la conclusion est celle-ci : Le roi devrait bien les détruire pour épargner au royaume de nouvelles calamités, mais ce qu'il faut surtout, c'est détruire Port-Royal, cet infâme foyer de jansénisme, cette peste qui cause tout le mal ; c'est là le *delenda carthago* du jésuite Letellier.

Qu'est-ce donc que le jansénisme et Port-Royal ? Nous allons le voir !

Un docteur flamand, Janson, dénommé aussi *Jansonius*, s'avisa, comme beaucoup de docteurs d'alors d'ergoter et de composer un livre : *Augustinus*, dans lequel il crut devoir résumer la doctrine d'Augustin dit le *Saint*, sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination.

Le docteur devenu évêque d'Ypres mourut bientôt sans avoir pu faire imprimer son livre, mais ses héritiers le publièrent.

Dès l'apparition de l'ouvrage, l'esprit de contreverse qui se cramponne à tout se mit en devoir de discuter les phrases et les mots. Or, le livre de Jansenius se trouvait tout à fait contraire aux idées exposées par un jésuite espagnol Molina (ne pas confondre avec Molinos) dans son livre intitulé : *De liberi arbitrii cum gratiœ donis concordia* (1), livre publié vers la fin du XVI[e] siècle par son auteur.

Dans ce livre dédié à l'archiduc d'Autriche, inquisiteur général du royaume, Molina expose son système, il n'admet pas la grâce efficace par elle-même, il prétend que la même grâce est tantôt efficace et tantôt inefficace selon que la volonté y coopère ou y résiste. Le système de Molina fut vivement attaqué par les dominicains espagnols fidèles à la doctrine de Thomas dit le *Saint*, puis par les calvanistes, enfin comme nous allons le voir par les jansénistes. — Il n'en fallut pas davantage pour créer deux camps ennemis : les *jansénistes* et les *molinistes* qui prenaient textes des œuvres de leurs protégés pour discuter et se quereller, mais le fond de la querelle vraie, c'est que les Molinistes étaient partisans des jésuites, tandis que les jansénistes non-seulement ne l'étaient pas, mais les détestaient même cordialement.

Le pape Urbain VIII vivement sollicité par les jésuites condamna *in globo* l'*Augustinus* sans l'avoir lu, bien entendu ; tandis que la Faculté de théologie de Paris se contenta de condamner cinq propositions, qu'elle produisit encore fort dénaturées. Les jansénistes furieux clamèrent contre la mauvaise foi de la Faculté, nièrent l'exactitude des propositions incriminées et soixante docteurs jansénistes appelèrent au Parlement comme d'abus. La Chambre des vacations ordonna la comparution des parties, qui ne voulurent point comparaître, mais continuèrent à disputer.

---

(1) *De la concorde, de la grâce et du libre arbitre* ; 1 vol. in-4° 1588.

Antoine Arnaud, disciple de l'abbé Sant-Cyran, introducteur du jansénisme en France,défendit avec talent et sa fougue habituelle les jansénistes contre Hubert qui combattait pour les jésuites.

Il est fort probable qu'aucun des deux camps ne connaissait au juste les cinq propositions incriminées. Quatre-vingt-huit évêques qui ne les connaissaient pas davantage demandèrent au pape de juger la question, tandis que onze autres écrivirent à sa *Sainteté* pour le prier de vouloir bien s'abstenir ; cependant le pape d'alors, Innocent X, condamna les cinq propositions. — Dès lors, tous ceux qui admettaient que les cinq propositions étaient bien dans Jansenius étaient les amis des jésuites ; quant aux autres, ce n'étaient que des athées, des huguenots, pire encore, car le P. Letellier avait toujours dit que : le jansénisme était le grand chemin qui mène au *Calvinisme*.

La persécution dont Arnaud fut l'objet lui créa un grand nombre de partisans ; aussi quand il se retira à Port-Royal,à six lieues de Paris,entre Chevreuse et Versailles, la plupart de ses partisans le suivirent. On restaura le vieux bâtiment ; on en construisit bientôt un nouveau, on repeupla les eaux et on se mit à cultiver les jardins. C'est dans ce nouvel asile de paix, que les jansénistes,qu'on nommait les *solitaires*, firent d'un vain sujet de dispute une morale, une philosophie, qu'ils jurèrent de pratiquer avec rigidité. La vie des solitaires de Port-Royal était austère ; ils ne buvaient que de l'eau, se nourrissaient de mets grossiers, n'avaient pour vêtement qu'un cilice ; enfin pour lit le sol. — Leur plaisir était l'étude, leur délassement, la culture de leur jardin. Malgré l'austérité de cette existence, si différente de celle des jésuites, le nombre des jansénistes s'accrut très rapidement ; des militaires des gens de lettres, des savants, des prédicateurs distingués se réunirent aux jansénistes. Le grand Pascal composa chez eux les *Provinciales*, chef-d'œuvre de plaisanterie éloquente qui couvrit les jésuites de ridicule ; mais si leurs adversaires triomphaient par l'esprit, les jésuites devaient bientôt les écraser par la force.

Pascal, une fois mort, les jésuites obtinrent du Parlement d'Aix, un arrêt ordonnant l'autodafé des *lettres provinciales*.

A côté des solitaires de Port-Royal vivaient de saintes filles, les religieuses de Port-Royal-des-Champs, qui louèrent la piété de leurs voisins. Elles admiraient leur sagesse, aussi demandèrent-elles des préceptes et des avis qu'elles transmettaient aux religieuses de Port-Royal de Paris. Ce fut pour Antoine Arnaud le signal des nouvelles persécutions.

Les jésuites obtinrent un ordre qui prescrivait aux religieuses des deux monastères de signer ce qu'on nommait le *Formulaire*. C'était un modèle

de déclaration dressé par les évêques; le voici : « Je condamne de cœur et de bouche les cinq propositions contenues dans le livre de C. Jansenius, laquelle doctrine n'est point celle de saint Augustin, que Jansenius a mal expliquée. »

Les religieuses répondirent, fort sensément, qu'elles ne pouvaient condamner aucune partie d'un livre écrit en latin qu'elles ne connaissaient point.

Ce refus obstiné retomba sur les solitaires; le lieutenant civil reçut l'ordre de se rendre à Port-Royal-des-Champs et d'expulser les jansénistes; les religieuses allaient subir le même sort, mais elles furent sauvées cette fois par un miracle de la *Sainte-Épine*. Voici ce que c'était : une épine de la couronne du Sauveur avait guéri d'un mal d'yeux, par un simple attouchement, une nièce de Pascal.

Après la paix de l'Église en 1669, les deux monastères de Paris et des Champs furent séparés l'un de l'autre. Le roi nommait à l'abbaye de Paris. mais les religieuses étaient dans un état perpétuel de révolte envers les bulles papales et les ordonnances du roi. Louis XIV, fatigué de cet état de choses, demanda au pape la suppression de ce couvent qui était le centre d'une agitation déplorable. Clément XI y consentit en 1708; la bulle fut exécutée en 1709 et les religieuses, enlevées de leur couvent, furent déversées dans divers monastères.

Mais le couvent, même désert, continua à entretenir l'irritation dans l'âme de sa Majesté, parce que le sombre Letellier montrait toujours Port-Royal prêt à sortir de ses ruines, prêt à renaître de ses cendres, et à devenir un nouveau foyer de rébellion, où Malborough et le prince Eugène entretiendraient de faciles intelligences. Aussi un arrêt du Conseil, en date du 22 janvier 1710, ordonna sa démolition. Le roi, effrayé par Letellier, manda sur le champ M. d'Argenson :

« Prenez, lui dit-il, mille pionniers, courez à Port-Royal-des-Champs, que le couvent, l'abbaye, l'église, toutes les constructions enfin, soient démolies de fond en comble. Allez, vous avez dix jours, et, qu'après ce délai, il ne reste pas dans ce lieu pierre sur pierre. »

D'Argenson obéit : les bâtiments furent rasés, les jardins arrachés, dévastés, les pièces d'eau comblées; et forfait inouï, sur la recommandation expresse de Letellier, les tombes des saintes filles furent fouillées. On exhuma leurs ossements et ces débris, amoncelés dans de vils tombereaux, furent transportés au loin.

On ne fut pas plus indulgents pour les solitaires, car le sol nu de leur couvent renfermait les dépouilles des Lemaistre, des Arnaud, des Racine

et de tant d'autres personnages illustres ; on exhuma leurs restes et on les dispersa dans divers cimetières ou églises de Paris.

Ces horribles exécutions terminées, Letellier avait satisfait sa vengeance féroce : mais la malignité publique s'exerça au dépens du roi, car on fit circuler à la Cour cette sanglante épigramme :

Tandis que l'ennemi, par plus d'une action
Cherche à pénétrer en Champagne,
Louis, que la gloire accompagne
Au sein de la dévotion
Prend dans une seule campagne
Avec le général d'Argenson,
Port-Royal à discrétion.

Letellier avait donc triomphé de ses ennemis; dans toute cette affaire, il faut bien le dire, le jansénisme était bien moins en cause qu'une question de boutique, une inimitié personnelle, une question de monopole.

Pour faire pièce aux jésuites, maîtres alors de l'éducation, les jansénistes avaient fondé *les petites Ecoles*, d'abord à Port-Royal-des-Champs, puis aux Granges, ensuite au château des Trous, près de Chevreuse, enfin au Chesnai près Versailles, et à Paris à l'impasse Saint-Dominique d'Enfer. Ces écoles ne vécurent que jusqu'en 1670, car elles succombèrent avec les solitaires mêmes. Elles avaient eu pour principaux maîtres : Lancelot, Nicolle, Guyot, Courtel sous la direction de Wallen, de Beaupuis, elles firent de nombreux élèves parmi lesquels nous devons une mention spéciale à Du Fossé, Bignon, Harlay, Tillemont et Racine.

Pour cet enseignement, les Arnaud, Le Maistre, Sacy, Léricourt et d'autres encore avaient produit des ouvrages de valeur : la géométrie, la grammaire générale, la logique, le jardin des racines grecques. Mais en même temps parallèlement à l'enseignement des jeunes gens, les religieuses se livraient de leur côté à l'éducation des jeunes filles. Voilà ce qui avait amené l'orage qui, éclatant sur Port-Royal, le démolit de fond en comble et sans espoir de résurrection possible.

Telle est l'histoire fort abrégée du jansénisme. Occupons-nous du Molinisme.

Voici son origine : un théologien espagnol du nom de Molinos, né à Saragosse en 1627 et mort à Rome le 29 décembre 1696, publia, en 1675, un livre intitulé : *La Guide spirituelle*, dans lequel il développe une doctrine des plus mystiques, dont les principes fondamentaux sont : que la perfection chrétienne consiste dans la tranquillité de l'âme (*quies animæ* d'où le nom de *quiétistes*); dans ce renoncement à toutes choses extérieures et maté-

rielles, dans un amour pur de Dieu exempt de tout intérêt ou récompenses.

Le livre de Molinos fut censuré; son auteur jeté dans les prisons de l'inquisition, d'où il ne sortit qu'au bout de deux ans pour son procès, qui se termina par la condamnation de 68 propositions que contenait le livre de Molinos (28 août 1687); enfin son oraison : *La Quiétude* fut déclarée contraire à la pureté de la doctrine chrétienne.

Le même nom de *Quiétistes* fut également donné aux partisans du P. Quesnel dont nous parlons dans le chapitre suivant à propos de la fameuse *Bulle Unigonitas.*

(*A suivre.*) J. MARCUS DE VÈZE.

LE SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Tiré de la Touraine Républicaine du 9 décembre.

Nous annoncions récemment les conférences que devait faire à Toulouse M. Léon Denis, le vice-président du Cercle Tourangeau de la Ligue de l'enseignement.

Les journaux de Toulouse nous apprennent, ce à quoi nous nous attendions bien, que ces conférences ont obtenu le plus éclatant succès.

Il est bon tout d'abord de faire ressortir cette particularité importante : qu'un conférencier n'appartenant pas au monde universitaire, n'étant un savant breveté ni en *us* ni en *x*, a été admis à exposer ses idées dans un monument académique, à parler magnétisme, suggestion, télépathie, spiritisme, en plein amphithéâtre d'une Faculté !

Et la Faculté en question ne s'est pas écroulée ! Et les professeurs n'ont pas crié au scandale, n'ont pas couvert leurs têtes de cendres ! Pas du tout. Ils ont été les premiers à aller entendre l'apôtre du « spiritualisme moderne », à le couvrir d'applaudissements.

C'est que, dans ce charmant pays du Midi, la science n'a point les allures hautaines, revêches, qu'elle affecte en d'autres régions, hélas ! trop nombreuses, et qu'on s'imagine sans raison lui être indispensables pour maintenir son prestige.

Il y a donc quelque part une autorité académique à l'esprit intelligent, ouvert, accueillant, qui se rit des vieux préjugés, qui estime que la philosophie professée par M. Léon Denis, si pleine de grandeur et de véritable poésie, peut sans péril pour la dignité de l'Université, être développée dans une enceinte dont les échos furent habitués à répéter les enseignements de Platon, d'Aristote, de Cicéron et de Sénèque !

On a compris, à la Faculté des lettres de Toulouse, que l'éloquence si chaude, si entraînante, mais en même temps si parfaitement littéraire, de

M. Léon Denis, méritait d'être écoutée et goûtée d'un auditoire d'élite. On y a compris surtout que sa doctrine toute de justice, de charité et d'amour, bien que reconnue officiellement, coordonnait et faisait s'accorder, sous une évidente inspiration du monde spirituel, et en même temps avec une logique rigoureuse, s'appuyant sur des faits scientiquement démontrés, les plus magnifiques conceptions des théogonies et des religions de tous les pays et de tous les temps.

Nous félicitons à la fois l'autorité académique de Toulouse, dont la largeur de vues et le mépris du qu'en dira-t-on sont dignes d'unanimes éloges, et notre ami Léon Denis, qui par la force de ses convictions et son talent d'orateur, a su conquérir, dans un monde qu'on pouvait croire fermé, des amitiés aussi puissantes.

Et nous félicitons aussi ses heureux auditeurs, professeurs, savants, hommes du monde, magistrats, ecclésiastiques, qui se sont empressés, attentifs, sympathiques, autour d'un « prédicateur » que, il n'y a pas deux cents ans, la science aurait honni, la magistrature condamné et l'Église brûlé.

LA RECHERCHE DES DESTINÉES

Sous ce titre « à la recherche des destinées », M. Eugène Nus auteur « des *Dogmes nouveaux* », *des Grands Mystères* », de « *Choses de l'autre monde* » « *de nos bêtises* », ouvrages tous appréciés à juste titre par les adeptes des doctrines spirites en particulier, vient de faire paraître tout récemment à la librairie Flammarion un nouveau livre qui les intéressera non moins et dont je crois devoir pour cette cause faire une analyse succincte qui puisse autant que possible donner une idée de la valeur réelle de l'œuvre.

Elle est le fruit de recherches laborieuses ainsi que de déductions absolument logiques qui témoignent des nombreuses et bien diverses connaissances que possède son auteur. « A la recherche de nos destinées » se divise en trois parties dont deux sont elles-mêmes subdivisées en plusieurs chapitres traitant différents sujets :

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre premier : « *Jeune science et vieille métaphysique* » Un monde finit, un autre commence : nous sommes au début d'une évolution qui marquera dans nos annales Les races occidentales se débattent en dehors et au-dessus d'un vieux moule religieux, politique social et immoral, composé de judaïsme, de paganisme et de bien peu de christianisme, la masse moutonnière, elle, veut aller actuellement de l'avant ; et cela, malgré ses bergers aveugles, sacerdoces, académies et gouvernements. La science bon

gré mal gré se voit pousser à s'aventurer sur des terrains qu'elle a refusé d'explorer jusqu'à ce jour ; et tout en plongeant dans l'inconnu, ses représentants officiels se défendent comme des diables de toucher à la métaphysique. Certains sacerdoces, eux, continuent impertubablement de lancer des anathèmes devenus à notre époque le « *telle imbellum* » des Latins.

Chapitre II « L'Inconnaissable. » Partout l'inconnu au premier abord, à commencer par nous-mêmes. Tout n'est-il qu'illusions ? Existons-nous, nous-mêmes ; comme intelligence? ou, tout n'est-il dans la nature, à commencer par l'homme, qu'un groupement fatal de molécules, mues d'une façon intelligente par des forces aveugles et inconscientes ? Telle est l'opinion de certaines écoles. L'auteur ajoute avec raison que Descartes et le bon sens sont absolument d'accord pour dire : je pense, donc je suis, ce à quoi ce même gros bon sens suffit pour faire ajouter : je sens, je souffre, je ris et je pleure, donc je suis intellectuellement : pas d'effets sans causes, à moins que, comme le prétendent certains, l'effet ait bien pu produire la cause. Guidés par notre jugement et les tâtonnements de la science, disons avec l'auteur : l'inconnaissable n'est pas humain.

Chapitre III « La Nature. » La science jusqu'ici n'a étudié que la structure et la conservation des espèces, l'individu dont elle n'a cure se tirant d'affaire comme il peut. Après avoir passé en revue différentes opinions scientifiques, M. Nus conclut avec raison que la nature n'est pas une simple mécanique, jeu du hasard, mais un composé de rouages et d'effets intelligents ayant forcément pour créateur une cause intelligente comme les effets qu'elle produit et que l'on constate.

Chapitre IV « La Philosophie de l'inconscient » A notre époque de dissolution disent les uns, de transition disent beaucoup d'autres, certains en sont arrivés à tout rapporter à l'acte de volonté aveugle et inconsciente d'elle-même, ce qui explique disent-ils, l'existence fatale et perpétuelle du mal. La vie ne serait qu'une vaste déception, sans aucun but : à chacun dans ce cas de s'en tirer au meilleur compte pour lui-même. Conséquences fatales : abaissement de la personnalité humaine et anarchie sociale inévitable.

Chapitre V. « L'Inde antique. » L'inconscient est la fille dégénérée de la grande métaphysique hindoue, dit M. Nus qui est amené ainsi à écrire dans ce chapitre des pages bien intéressantes sur les croyances scientifiques et philosophiques de l'Inde ancienne.

Elles devinrent en partie celles de l'antique Egypte, ainsi que de la Perse des premiers âges. Plusieurs nations, la Grèce par exemple, y ont emprunté

beaucoup et leur doivent les enseignements de Pythagore, de Socrate et de Platon.

Plusieurs religions y ont pris plus ou moins directement des dogmes et des pratiques qu'elles imposent encore de nos jours à leurs fervents.

Chapitre VI « Le Bouddhism exotérique moderne ». L'auteur fait un historique très instructif de la vie de celui qui sous le nom de Bouddha a fondé cette religion philosophique qui compte actuellement ses adeptes en très grande majorité sur notre globe.

Il indique ce que fut à son origine cette doctrine bouddhiste; n'était-elle en réalité qu'une réforme de l'ancien Brahmanisme.

Chapitre VII « La Doctrine. » M. Nus décrit de façon aussi claire qu'instructive ce qu'était la doctrine secrète de ces anciens cultes brahmistes et bouddhiques : elles constituent en partie les enseignements de « l'occultisme actuel » A ce deuxième point de vue surtout, une lecture très attentive de ce chapitre apprendra nettement aux adeptes spirites les rapports mais aussi les différences radicales qui existent entre eux et les adeptes occultistes.

Chapitre VIII. « La Métaphysique chinoise. » L'auteur y donne un aperçu bien intéressant des croyances philosophiques de ce grand peuple Chinois et de certaines de leurs conséquences sociales pour lui.

M. Nus a puisé certains renseignements à ce sujet, dit-il dans un livre remarquablement écrit sur la Chine par un diplomate de profession qui y a séjourné pendant plusieurs années au cours de l'exercice de ses fonctions. Le nom de ce diplomate est M. Eugène Simon : le titre de son ouvrage : « La Cité chinoise. »

Chapitre IX « La Gaule celtique. « Ce chapitre contient un résumé bien complet des enseignements druidiques qui étaient la foi de nos ancêtres les Gaulois et le mobile de beaucoup de leurs actes dans bien des circonstances de la vie. Cet enseignement peut se résumer dans ceci : immortalité de l'âme, son point de départ et ses débuts dans des cycles inférieurs à l'humanité arrivée à ce degré, le cercle des transmigrations ou vies corporelles successives dans le but de progresser et d'arriver à des cercles de plus en plus supérieurs.

Chapitre X « La Kabbale » exposé de l'enseignement admis autrefois par les purs judaïsants et transmis comme chez d'autres peuples, oralement et sous le sceau du secret absolu. Inutile presque de rappeler cette défense de Moïse qui se trouve mentionnée dans toutes les bibles « d'*avoir commerce avec les âmes des morts* », ce qui établit nettement que ce fait était bien connu de l'universalité du peuple hébreu qui venait de quitter l'Egypte.

Chapitre XI « L'Esotérisme chrétien. » Mélange de mazdéisme, de brahmanisme, de bouddhisme et de l'idéalisme de Platon; la grande religion occidentale est presqu'exclusivement aryenne.

Ainsi commence ce chapitre. dans lequel l'auteur donne tous les renseignements tirés de la tradition et de l'histoire à l'appui de sa thèse. On acquiert en la lisant la connaissance des différentes phases par lesquelles a passé le christianisme depuis sa fondation.

Chapitre XII. « Le Spiritisme. » Force psychique, neurique, odique, spiritique, peu importe le nom : écrit l'auteur : il n'y a pas à dire les tables tournent comme la terre de Galilée.

M. Nus fait la description sommaire de tous les faits dits « *spirites,* » examinés scientifiquement déjà par certains savants étrangers, W. Krookes, sir Russell Wallace et Zoëllner par exemple ; et sur lesquels ils ont conclu nettement dans des ouvrages écrits par eux, fruit de leurs laborieuses et impartiales recherches. Sauf un stock de docteurs éclopés et de journalistes fourbus qui n'ont pu sortir de l'ornière, écrit l'auteur, on a cessé de rire et l'on n'ose presque plus nier.

Pour faire pièce aux magnétiseurs déclarés fourbes et charlatans, jusqu'à une époque bien récente, par les académies officielles, on a commis l'imprudence d'ouvrir la porte à ce que l'on a appelé l'hypnotisme, façon de s'approprier sous un autre nom ce que ces magnétiseurs avaient écrit et pratiqué depuis Mesmer, Puységur et Deleuze. Mais on ne se doutait pas que cet hypnotisme tirait après lui toutes ces fantaisies qualifiées illicites, du spiritisme, dont il n'est qu'un mince filon. Certains élèves ont été désireux dit M. Nus, de voir si l'on ne pouvait pas aller au delà de la borne plantée en toute hâte par leurs maîtres dans l'étude « des *forces non définies* ». Une autre école scientifique étudie actuellement tout un ordre de faits spirites bien connus et absolument niés jusqu'à ce jour : on a cru devoir aussi leur donner une étiquette scientifique sous la dénomination de « *télépathie* ». M. Nus dit avec raison que tous ces faits spirites ont été connus et pratiqués dans le monde entier depuis un temps immémorial. Ils constituaient ainsi que les faits du magnétisme, une partie de l'enseignement secret des antiques pagodes et des anciens temples. Pour lui personnellement il écrit ceci : « pour qui croit à la survivance de l'esprit, les « communications entre les deux mondes n'ont rien d'inacceptable.

« La raison et le sentiment peuvent s'accorder pour les admettre.

« Quel que soit le mode d'existence de ceux qui ont quitté la terre, le cœur « ne peut s'imaginer que leurs affections soient éteintes et si la froide logique intervient dans cette matière, c'est plutôt pour supposer qu'en con-

« formité avec les lois de la vie connue, où tous les ordres se relient, un « lien d'affinité quelconque doit unir l'invisible au visible, malgré l'abîme « apparent qui sépare la vie de la mort. Tous ceux qu'on nomme spiritua- « listes n'ont donc pas d'objection à faire sur le fond même de cette croyance. « Pour le moment, nous ne nous occupons pas des autres qui, niant la « persistance « *du moi*, » s'évitent de poser la question. »

Chapitre XIII « *Les Œuvres de l'inconscient.* » Dans ce dernier chapitre de la première partie, M. Nus parle de l'inconscient : les adeptes spirites étant pour la plupart au courant de cette question, inutile je crois d'en faire l'analyse. L'auteur cite certains ouvrages spirites dont le sujet inspiré ou dicté médianimiquement dépasserait entièrement les connaissances de ceux qui avaient reçu ces sortes de communications, par exemple « *La Clé de la vie* » ouvrage formant deux gros volumes parus en 1856 et signalés urbi et orbi à cette époque par le *Siècle* dans un article de Louis Jourdan; *la Revue Britannique* et *la Presse* du 22 septembre 1838 avaient déjà signalé des faits analogues, notamment les merveilleuses facultés médianimiques et somnambuliques d'un jeune pâtre de la Provence. Explique qui pourra, clairement et logiquement bien entendu, à l'aide de l'inconscient, cela et beaucoup d'autres choses.

DEUXIÈME PARTIE

Elle est subdivisée en trois chapitres.

Premier chapitre. — M. Nus le commence en écrivant : là finit notre voyage d'exploration dans ce que les religions formées et les philosophies officielles d'accord avec le positivisme scientiste, appelleront les aberrations de la pensée; il le continue en déclarant repousser hautement le matérialisme et le néantisme dont il fait ressortir les nombreux dangers pour l'état social.

Deuxième chapitre. — L'auteur y conclut : à l'existence certaine et démontrée d'un esprit créateur intelligent et d'une création providentiellement organisée et dirigée qui est son œuvre; à l'âme constituant la personnalité et accomplissant alternativement son immortelle carrière dans ce qu'il appelle dans un autre de ses ouvrages « *le monde pondérable et le monde impondérable* ». Chaque vie est pour chacun le résultat du mérite ou du démérite de ses propres actes au cours de sa vie terrestre précédente : chaque âme accède ainsi plus ou moins vite à un état plus parfait :

Les paradis et enfers enseignés par les religions passées et présentes sont donc un « état individuel » et non des lieux spéciaux de récompenses ou de châtiments. Le paradis peut donc coudoyer l'enfer et réciproquement.

Troisième chapitre « sur la route. » L'auteur y expose dans quelques pages

empreintes de raison et de cœur ce que peut devenir dans la suite l'état social et général des humanités : ce sera le résultat naturel, dit-il, du progrès intellectuel acquis et surtout de la transformation des croyances générales et des destinées individuelles de chaque incarné.

Sans doute, on a beaucoup à faire, dit-il, mais on est snr la route, et on arrivera. En bon Français, M. Nus espère que notre pays se trouvera à la tête de ce mouvement en avant, comme dans bien d'autres circonstances de son histoire. Beaucoup partagent entièrement les convictions de M. Nus concernant l'avenir de notre humanité.

TROISIÈME PARTIE

Cette troisième partie est exclusivement composée de quelques notes, lesquelles, pour la plupart, sont des citations textuelles à l'appui des différents sujets que l'auteur a traités au cours de son ouvrage.

En terminant cette analyse qui ne peut donner qu'une faible idée de la valeur de l'œuvre, je déclare en avoir fait déjà plusieurs lectures attentives, ainsi que j'ai toujours été amené à le faire en lisant les différents ouvrages écrits par M. Nus. A l'école de cet auteur, on augmente la somme de ses connaissances générales et aussi celle de son propre savoir sur les matières spéciales qu'il traite à la fois par la science, l'histoire et une logique rigoureuse.

Capitaine BOULLE.

LES HARMONIES UNIVERSELLES (1)

SYNTHÈSE DE LA NATURE

Tome deuxième de l'*Omnithéisme*, par Arthur D'ANGLEMONT, 1 vol. in8, de 600 pages, avec tableaux sériaires, 6 francs.

Comment analyser une œuvre de cette importance, qui embrasse la nature universelle, comme le *Fractionnement de l'Infini*, tome premier de *l'Omnithéisme*, embrasse l'universalité des êtres ? Aussi nous bornerons-nous à un rapide coup d'œil sur l'ensemble des *Harmonies*, et nous sommes persuadés que cette étude à vol d'oiseau suffira cependant à intéresser le lecteur et à lui faire comprendre que ce nouvel ouvrage est à lui seul tout un monde nouveau à explorer.

Nous annoncions récemment la publication de : *L'Hypnotisme, le Magnétisme, la Médiumnité scientifiquement démontrés*, brochure extraite par avance

(1) Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec la brochure intitulée : *L'Hypnotisme, le Magnétisme, la Médiumnité scientifiquement démontrés*, dont le compte rendu, paru dans la *Revue* du 1er octobre, portait par erreur ce même titre : *Les Harmonies Universelles*.

des *Harmonies Universelles*, et parue à son heure pour donner les lois de ces trois grandes sciences. Mais cette brochure ne renferme qu'une partie du traité de la substance : or, le deuxième volume de l'Omnithéisme qui paraît aujourd'hui, contient dans tout leur développement les trois principes fondamentaux de la nature, c'est-à-dire, d'après le classement de l'auteur lui-même : la *substance*, la *vie* et la *loi*.

Nous avons vu, dans le *fractionnement de l'infini*, que les principes fondamentaux de l'être, parallèles à ceux de la nature, sont : la *corporéité*, *l'âme* et la *divité*.

« La corporéité, lisons-nous dans le chapitre sur la *Nature intégrale*, qui ouvre les *Harmonies Universelles*, la corporéité, nous ne l'avons entrevue encore que dans le vague de la pensée, sans lui attribuer de formes définies, comme l'âme nous est apparue indépendamment de la puissance qui la fait mouvoir, comme enfin nous avons eu la conception de la *divité*, n'ayant que la notion très incomplète de l'élément qui la guide elle-même.

« Ainsi, la corporéité, l'âme et la divité n'ont été pour nous jusqu'ici que des formes abstraites auxquelles il s'agit de donner la réalité concrète, en unissant la corporéité à la substance, l'âme à la vie, la divité à la loi. »

Voilà le plan de l'auteur exposé : il va pouvoir unir, dans une magnifique synthèse, l'être à la chose, l'esprit à la matière, le principe divin à la loi même de la nature ; il va faire fusionner, par sa méthode sériaire analogique, toutes les grandes inconnues qui, de tout temps, ont sollicité l'attention respectueuse des penseurs et devant lesquelles la science restait presque toujours impuissante.

La *substance*, la *vie* et la *loi* sont données comme les principes *originels* de la nature intégrale ; mais celle-ci trouve ses principes *originels-constitutionnels* dans *l'atomicité*, génératrice de la *substance ;* dans la *motilité*, génératrice de la *vie ;* dans la *mathématique*, génératrice de la *loi*.

L'ATOMICITÉ est composée : par les *atomes minéraux*, correspondant à toutes les formations de la *matière* proprement dite ; par les *atomes végétaux*, s'appliquant à tous les *fluides vitaux*, ou fluides physiques générateurs de la vie ; par les *atomes animaux*, engendrant les fluides nommés *fluides psychiques*, générateurs de la pensée.

La MOTILITÉ a également trois générateurs sans le concours desquels elle ne pourrait être constituée, ce sont : la *force*, le *mouvement* et la *vitesse*.

La MATHÉMATIQUE à son tour trouve ses éléments de formation dans *l'étendue*, la *durée* et le *nombre*.

On le voit, la loi du ternaire est en quelque sorte le seul guide auquel l'auteur ait recours pour classer tous les éléments de la substance, de la vie

et de la loi, comme elle a été son unique guide pour classer dans l'étude de l'Etre, ceux de la corporéité, de l'âme et de la divité.

Les principes originels et les principes originels-constitutionnels, que nous venons d'entrevoir, ne suffisent pas à la nature intégrale pour apparaître dans toute sa splendeur : il lui faut encore des principes constitutionnels proprement dits, qui ne sont autres que les propriétés de la nature elle-même, c'est-à-dire les propriétés de la substance, de la vie et de la loi.

L'auteur découvre les principes constitutionnels de la LOI dans le *plan divin*, la *direction* et *l'ordonnancement universels*; mais ceux-ci se divisent et se subdivisent en groupes et sous-groupes ternaires dont chaque terme est l'objet d'une étude spéciale.

Les principes constitutionnels de la VIE résident dans la *formation*, la *fonction* et l'*évolution*. Au milieu des nombreux termes qui composent leur tableau sériaire, nous avons eu la satisfaction de rencontrer, après la *production créatrice*, *l'hygiène* et la *vitalité*, au-dessus des fonctions *internes*, *externes* et *dirigeantes supérieures* : LE TRANSFORMISME, LES CARRIÈRES CORPORELLES ALTERNANTES ET LA TRANSMIGRATION DES AMES.

Les principes constitutionnels de la SUBSTANCE sont également décrits. Nous y voyons que les éléments généraux de la matière humaine donnent lieu, par leurs combinaisons réciproques, aux *sciences chimiques*, que la substance fluidique vitale est génératrice des *sciences physiques*, et qu'aux fluides psychiques se rapportent les *sciences psychiques*, se rattachant à toutes les manifestations de la pensée.

On nous pardonnera la sécheresse de cette exposition. Dans un ouvrage aussi considérable que les *Harmonies Universelles*, nous n'avions guère que des termes à énumérer. Ceux que nous citons, bien que n'étant que les chefs de séries qui se divisent et se subdivisent, sont suffisants pour donner à penser que l'auteur a vu et étudié la nature avec cette conscience, cette rectitude qu'il avait apportées dans l'étude de l'être. Les deux premiers volumes de l'Omnithéisme constituent donc par eux-mêmes une philosophie scientifique dont, sans doute, les volumes qui doivent suivre reprendront analytiquement les diverses parties. Cet ensemble magistral, cette double synthèse de l'être et de la nature, démontrant l'âme, prouvant Dieu et l'ascension perpétuelle des êtres, est bien faite pour attirer l'attention des savants; mais elle doit surtout être utile à ceux qui luttent, en proie aux maux de la vie. Ils y trouveront, avec de nobles aspirations vers des destinées meilleures, une foi calme et raisonnée, qui les touchera et les éclairera, leur rendant l'espoir en l'avenir.

Les spirites, en particulier, y verront nos doctrines acceptées, classées

méthodiquement et rationnellement développées. Ils ont déjà fait connaissance avec les œuvres d'Arthur d'Anglemont : nous croyons devoir leur recommander tout spécialement les *Harmonies Universelles.*

La Rédaction.

LA DAME VERTE

Sous le titre ci-dessus indiqué, l'*Express de Caen,* — numéro du dimanche 13 et lundi 14 septembre 1891 — raconte en ces termes, l'histoire suivante:

« La famille Le Gonidec possède, dans les environs du Mans, un vieux « château que l'on prétend hanté par des esprits. Depuis longtemps, on « assure qu'une dame, vêtue en vert, apparaît chaque nuit dans une des « chambres du manoir. Tous les membres de la famille et un grand nombre « d'étrangers affirment ce fait assez curieux.

« D'après un portrait de famille conservé dans la galerie du château, M. Le « Gonidec croit pouvoir affirmer que la dame serait une aïeule.

« Depuis quelque temps, un fait extraordinaire, qui rappelle celui de la « maison du boulevard Voltaire, se passe dans le même château.

« Les meubles du salon font pendant la nuit un bruit sinistre.

« Des expériences ont été faites, et l'on a constaté que les bruits étaient « bien réels, mais que les meubles ne changeaient pas de place.

« Devant cette situation, il s'est produit un fait bizarre. On a voulu faire « exorciser la maison par un évêque, qui a voulu être brave et coucher dans « la chambre habitée par la dame verte. Celle-ci a rendu sa visite nocturne « au prélat qui en a été malade.

« Nous livrons ces faits sans les commenter; ils font le sujet de toutes les « conversations des châteaux et chaumières de la Sarthe ».

Il s'agit là, bien entendu, d'un fait entre mille. Chaque jour, nous lisons des histoires analogues à celle de « la dame verte », les spirites savent depuis longtemps que penser à ce propos, et nous ne reviendrons pas ici sur ce que nons avons écrit, maintes fois, nous-même, en pareille circonstance.

Contentons-nous d'une simple réflexion.

Si un article tel que celui que la *Revue spirite* vient de relever avait été écrit, il y a deux ou trois siècles seulement, l'auteur, sans nul doute, eût été impitoyablement arrêté, poursuivi devant les tribunaux sous l'accusation de complicité de sorcellerie, et peut-être brûlé ensuite.

Il y a quelques années encore, une publication de ce genre aurait pu

occasionner les plus graves ennuis à un journaliste assez osé pour écrire des choses pareilles.

Aujourd'hui, enfin, grâce au progrès, nous n'en sommes plus là. Quoiqu'il se rencontre souvent des railleurs de bonne foi pour se moquer de ces histoires, lesquelles ne manqueront pas aussi d'attirer les quolibets de quelques bons badauds, les symptômes que nous constatons sans cesse, autorisent à penser, qu'en somme on commence à réfléchir.

Oui, spirites que nous sommes, sachons nous montrer tolérants. Evitons la violence, rappelons-nous, surtout, l'antique devise : *Suaviter et fortiter*, et l'avenir nous appartient.

EDOUARD MICHEL.

CATÉCHISME DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE CHRÉTIENNE

PAR UN ADEPTE PRÉCURSEUR.

Plan et programme.

Puisque l'humanité actuelle, sauf quelques esprits d'élite, n'est pas encore assez avancée pour se passer 1° d'une religion, 2° d'une religion avec un culte extérieur et 3° que, d'autre part, le christianisme est actuellement, parmi toutes les religions existantes, la religion des peuples civilisés, il faut donc logiquement en conclure qu'une croyance est nécessaire à l'homme, qu'il lui faut une religion avec un culte extérieur, et qu'il faut maintenir le christianisme comme la religion civilisatrice de l'avenir.

Mais, comme le christianisme actuel n'est plus à la hauteur de nos connaissances nouvelles, c'est donc un devoir de chercher à édifier, sur lui et avec lui, une religion de l'avenir qui puisse être, tout d'abord, acceptée par tous les chrétiens, *qui sont l'immense majorité,* et s'accorder ensuite, *progressivement*, avec la science, la raison et la justice.

Pour arriver à la construction pratique de cet édifice, il faut, *en premier lieu,* introduire dans ce christianisme les grands principes de la préexistence de l'âme, de la pluralité des existences, de la réincarnation, avec toutes leurs conséquences logiques et rationnelles qui en découlent, lesquelles conséquences débarrassent le christianisme actuel, du diable, de l'enfer éternel, du péché originel et de beaucoup d'autres croyances incompatibles avec la justice de Dieu. Voilà l'essentiel.

D'autre part, qu'importe, pour le moment, si dans ce christianisme ainsi modifié, on maintient encore les dogmes de la Trinité et de la divinité du Christ *expliqués théologiquement,* puisque ce christianisme de l'avenir doit être *éminemment* PROGRESSIF, et, qu'au moyen de CETTE SOUPAPE DE SURETÉ, il peut redresser, *en temps voulu,* et *au fur et à mesure,* les erreurs de sa doctrine, lorsqu'elles seront reconnues telles, et qu'il pourra les corriger et les remplacer plus tard, *au moment opportun,* par des explications, *non plus théologiques, selon la lettre,* mais *par des enseignements* ÉSOTÉRIQUES, SELON L'ESPRIT DE LA LETTRE.

L'opportunisme de cette réserve provisoire, est d'autant plus compréhensible et acceptable que le christianisme actuel, *plutôt que* de RENIER *ses dogmes théologiques de la Trinité et de la divinité du Christ,* REJETERAIT ABSOLUMENT, et, A PRIORI, les

principes de la préexistence de l'âme, de la pluralité des existences, de la réincarnation, et PRÉFÉRERAIT conserver encore son diable, son enfer, etc., etc.

Dans cette situation délicate, il est donc prudent de maintenir encore ses dogmes, sous leur forme théologique, et le *Temps* qui est le *grand novateur*, fera le reste dans l'avenir.

Il en est de même pour le culte extérieur et pour le maintien de certains sacrements, tels que ceux du Baptême, de la Confirmation et de la Sainte-Cène, *selon que* LEURS MOTIFS *et leurs effets* sont expliqués dans ce cathéchisme.

Les manifestations extérieures sont indispensables à toute croyance. L'idée ou l'opinion contraire est un IDÉAL *très élevé*, mais INACCESSIBLE AUX FOULES.

Pour l'immense majorité, travailleurs, paysans, ouvriers, artisans et pour cette grande multitude des petites intelligences, *à part quelques âmes d'élite,* pour eux, plus d'Église, plus de Dieu !

Quant au Credo qui est le résumé général de ce catéchisme, il est libellé et rédigé de telle façon que l'*avenir progressif* de ce nouveau christianisme modernisé soit complètement *sauvegardé* et que toutes les portes soient ouvertes aux modifications futures.

En outre, ce catéchisme proclame ce nouveau christianisme comme devant être représenté par une *Église libre dans l'État libre*, et il dit que comme conséquence de cette séparation et de cet échange de liberté réciproques entre l'État et la religion, cette église doit recevoir de l'État toutes les libertés, notamment la liberté de conscience, la liberté d'enseignement, la liberté de la presse, la liberté d'association, et demander la plus grande extension des droits de suffrage.

Ce nouveau christianisme, basé sur les larges vues de la solidarité et de la fraternité humaines, donnera un large essor à un vrai socialisme chrétien qui en sera la conséquenee et deviendra ainsi la vérité de l'avenir.

De cette façon, *dans chacun des États*, pourra se former une ÉGLISE NATIONALE séparée, dont les rites, les cérémonies extérieures du culte, les prières dans la langue nationale, pourront varier selon les mœurs, le climat et le tempérament ou caractère de chaque pays, de chaque peuple ou nationalité.

Ces diverses églises nationales seront reliées ensemble par des délégués que chacun des pays ou églises élira pour les représenter dans un *synode général* qui constituera ainsi l'*Église centrale* chrétienne, dont l'unité de doctrine rayonnera sur le monde entier.

Ce synode central aura seul le droit, en assemblée générale, de modifier la doctrine d'ensemble ou un point de doctrine, selon le temps et l'opportunité du moment.

Et, si ce christianisme, ainsi modernisé, doit encore être une religion avec des pasteurs et NON *des prêtres*, c'est-à-dire des hommes de bonne volonté, mariés ou non, s'offrant librement et volontairement à l'instruction de leurs semblables, frères en Dieu, s'offrant avec abnégation et dévouement à les diriger, à les soutenir et à les consoler dans leurs épreuves, ce christianisme, dit ce cathéchisme, ne présentera plus le caractère *d'une religion sacerdotale*, dans le sens absolu du mot, avec des prêtres *professionnellement* ap-

pelés, dès leur jeunesse, à ces fonctions si délicates, qui demandent une si grande expérience du cœur humain et un cœur ardent de charité, plutôt qu'un bagage plus ou moins théologique dont l'inutilité pratique se fera de plus en plus sentir.

Le sacerdoce de ce nouveau christianisme sera donc un *sacerdoce libre*, soumis, pour plus tard, et, en principe, à l'élection.

Le pasteur de ce christianisme modernisé doit être un homme, riche en expérience, sagesse et vertu, au cœur brûlant d'amour pour ses semblables, sachant pratiquer la loi d'amour, de justice et de charité. Il doit s'offrir lui-même, volontairement, au sacrifice, alors qu'il aura senti, en lui, après les combats de la vie pratique, la maturité nécessaire, et la vocation indispensable à ce nouveau sacerdoce libre.

Il est bien évident que cela ne veut pas dire que dans les religions actuelles, chrétiennes ou autres, les prêtres et pasteurs ne réunissent pas, personnellement, ces éminentes qualités.

Beaucoup d'entre eux, certainement, seraient très aptes à remplir ces mêmes fonctions dans ces diverses Eglises nationales où on les accueillerait sans doute avec une grande déférence pour leurs vertus.

On les y convie fraternellement. Telles sont, dans leurs grandes lignes, les quelques explications sur le plan et le programme du projet d'un christianisme modernisé.

Querens.

N. D. L. R. — L'insertion de ces lignes prouve notre indépendance.

Les *Hallucinations télépathiques*, par MM. Gutney, Myers et Podmore, traduit et abrégé des *Phastasms of the Living*, par L. Marillier, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes, avec une préface de M. Ch. Richet, 7 fr. 50.

Cet ouvrage fera connaître au public français tout un ordre de questions très nouvelles encore pour lui et qui préoccupent vivement, depuis plusieurs années les psychologues et les penseurs anglais et américains les plus éminents.

Le livre de MM. Myers, Gurney et Podmore est consacré à l'étude de ces actions, mystérieuses encore pour la science, qu'un esprit semble pouvoir exercer sur un autre esprit. Les résultats les plus nouveaux des expériences sur la transmission des pensées y sont résumés, mais ce n'est là que l'introduction de l'ouvrage; les auteurs se sont donnés pour âche principale l'étude des hallucinations véridiques, c'est-à-dire des hallucinations qui coïncident avec un événement réel. Ils cherchent à prouver que la véritable cause de l'hallucination est alors l'état d'esprit particulier où se trouve la personne qui apparaît. Ce livre contient peu de théories : c'est un ensemble de documents recueillis dans de bonnes conditions critiques et soigneusement choisis ; les auteurs ont tenu à laisser parler les faits, plus éloquents que tous les raisonnements.

En vente à la Librairie spirite, 1, rue Chabanais.

NÉCROLOGIE

L'ingénieur et poète, maître en gai savoir, le savant et aimable D. Dalmaso Calvet de Bulladès, est décédé à Barcelone, en novembre dernier; notre frère en spiritisme est célèbre en Catalogne par son poème héroïque de la *Conquête des Baléares*, poème qui l'a placé au premier rang des poètes espagnols. Un bon souvenir à cet ami, homme de bien, spirite éclairé qui fut l'ami intime de Don José de Fernandez et du vicomte de Torres Solanot.

A Rouen, s'est désincarné un bon esprit, celui de Mme Henry née *Dauphin*, à l'âge de 69 ans; elle fut une mère modèle; sa fille, excellent médium et poète, son père le vénérable capitaine Henry, étaient les amis fidèles de Mlle et M. Lieutaud, aussi de M. Guilbert, les anciens fondateurs de la Société spirite de Rouen. A ces frères si éprouvés, notre sympathie et nos vœux sincères.

M. Charles Lemonnier, l'octogénaire toujours jeune qui, jusqu'au dernier souffle a rédigé les *États-Unis* d'Europe, et fut le président honoré de la Ligue internationale de la paix et de la liberté, est décédé en décembre courant. En Europe, en Amérique, C. Lemonnier, était grandement estimé, car toutes les œuvres féminines, tout ce qui intéresse le développement intellectuel du plus grand nombre, le trouvait au premier rang. Quelle belle et intéressante physionomie morale, et quelle pratique de la plus sincère spiritualité.

La *veuve* du regretté Dr Lerch, notre fidèle ami (le spirite de la première heure) est décédée le 8 décembre dernier. Cette femme très charitable, sage-femme de premier ordre, donnait aux pauvres des soins gratuits. Elle aimait les animaux quelle considérait comme des frères cadets. Elle croyait que les âmes, avant la venue du corps humain, avaient toutes accompli des stages successifs dans les corps des êtres qui ont précédé l'homme. La Société protectrice des animaux dont elle fut un membre fidèle avait envoyé une délégation.

M. P. G. Leymarie a rappelé ces choses, tant au nom du Dr Lerch que de sa veuve. Le vénérable *M. Henricy*, a voulu aussi, prononcer de bonnes et belles paroles, celles que son cœur lui dictait sur la tombe d'une amie sincère.

Un ami d'Allan Kardec, le plus ancien des spirites de la France, *M. A. Pierre*, ancien maître de pension, est décédé, à 93 ans, à Villars Saint-Pancrace où il s'était retiré; ce fut une riche et belle nature, petrie de bonté, que ses anciens élèves adoraient en le considérant comme un père; aussi depuis longtemps lui faisaient ils une pension, pour permettre

à ce très estimable octogénaire de ne plus avoir les soucis matériels. Notre librairie lui servait la *Revue* et lui remettait tous les nouveaux livres édités.

L'unité de la vie passée, présente et future, ou l'immortalité individuelle et collective, par Pierre Félix Courtépée. — (*Prix* 1 *fr.* 50.)

Cette œuvre est spirite et principalement réincarnationiste ; Mme Grange l'édite, le nom de l'auteur, jurisconsulte éminent, offre toute garantie, car il est un investigateur persévérant et consciencieux depuis 1858. Nous recommandons vivement l'œuvre de notre respectable ami M. Courtépée.

L'inspiration profonde active inconnue en physiologie, par Sofia, *marquise* A. Ciccolini. (*Avec figures dans le texte.*)

Il ne s'agit point ici de l'inspiration spirituelle, mais de la manière de respirer pour s'éviter toutes les maladies, triompher de l'anémie, de la débilité et vivre longtemps. On en était arrivé à la fin du XIX[e] siècle sans avoir encore compris toute l'importance du mécanisme de la respiration ; il a fallu qu'une femme de cœur, émue des souffrances de l'humanité, fît à ce sujet des remarques extraordinairement lucides et entreprît un réel apostolat contre les préjugés, la routine et les mauvaises habitudes. L'air peut nous donner la mort ou la vie, tout dépend de la manière de l'absorber et les preuves en sont données scientifiquement. Il y est beaucoup question de l'influenza. De grands médecins ont reconnu l'importance et l'utilité de l'ouvrage en question. L'inspiration spirituelle n'est peut-être même point étrangère à la production de ce livre sur une question physiologique, car la marquise Ciccolini a des amis dans l'espace, comme en ont toutes les âmes éminemment philanthropiques. N'écrivit-elle pas aussi un livre pour eux, les bons de l'espace! Un livre en hollandais : « Spiritisme, Spiritualisme », *La philosophie de la vie et l'harmonie entre le visible et l'invisible,* duquel un éminent critique dit ceci :

« Cette brochure, écrite par une dame, n'a pas moins de valeur que le livre du très célèbre professeur Wallace sur le même sujet. (Amsterdam, 1883). Chose remarquable, l'ouvrage, l'*Inspiration profonde*, a été écrit par cet auteur hollandais, en français net et pur comme si la langue lui eût été familière. »

Guidée par un grand enthousiasme humanitaire et désirant propager la connaissance de son livre, la marquise Ciccolini en abandonne tout le produit au profit d'œuvres humanitaires. Le dépôt principal est à la *Lumière,* qui est chargée d'exécuter les volontés de la donatrice et le vend à moitié de sa veleur par unité : 1 franc au lieu de 2 francs (1).

Conditions exceptionnelles pour la vente en nombre.

L'éditeur Masson n'est plus dépositaire de l'*Inspiration profonde.*

(1) *La Lumière*, Boulevard Montmorency, 97, Paris-Auteuil.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35e Année | N° 2. | 1er Février 1892.

Les séances du Vendredi, en février, auront lieu le 5 et le 19.

LES MIRACLES ET LE MODERNE SPIRITUALISME

Un livre qui fera époque dans l'histoire du spiritisme, c'est celui dont la *librairie des Sciences psychologiques* vient de publier la traduction française : *Les Miracles et le moderne Spiritualisme*, par sir Alfred Russell Wallace (1). L'auteur n'a pas besoin d'être présenté au public : il est connu de tout le monde comme l'une des sommités scientifiques du Royaume-Uni. Si les savants sont seuls capables d'observer les faits, de constater qu'un chat est un chat et Rollet un fripon, celui-ci ne pourra pas être récusé sans examen. S'il faut aussi que les observateurs des faits spirites ne soient imbus d'aucun préjugé, dominés par aucune conception religieuse. M. Russell Wallace est encore dans les conditions voulues — non pas pour être cru sur parole, nous n'avons jamais demandé cela à personne — mais pour que son témoignage mérite d'être pris en considération. M. Wallace est, en effet. un libre-penseur avéré et, jusqu'à preuve du spiritualisme, il a été un matérialiste résolu.

« A partir de l'âge de 14 ans, nous dit-il, dans sa *Préface* j'ai vécu avec un frère aîné d'opinion libérales et philosophiques avancées, et j'ai perdu tôt (pour ne la recouvrer jamais depuis) toute capacité d'être dominé dans mes jugements, tant par des influences cléricales que par des superstitions religieuses, jusqu'à l'époque où je me trouvai pour la première fois en présence des faits du spiritualisme, j'étais un sceptique philosophique avéré, me complaisant dans les œuvres de Voltaire, de Strauss, de Karl Vogt, et ardent admirateur (comme je le suis encore), de Herbert Spencer. J'étais un matérialiste si parfait et si éprouvé que je ne pouvais en ce temps trouver place dans ma pensée pour la conception d'une existence spirituelle, ni pour celle d'aucune autre fonction que ce soit dans l'univers que la matière et la

(1) *Les Miracles et le moderne Spiritualisme*. par sir Alfred Russell Wallace, traduit de l'Anglais avec portrait de l'auteur, un vol. in-8° Paris. Librairie des Sciences psychologiques, rue Chabanais 1.

force. Les faits néanmoins sont choses opiniâtres. Ma curiosité fut d'abord éveillée par des phénomènes minimes, mais inexplicables, constatés dans la famille d'un ami, et mon désir de savoir et mon amour de la vérité m'excitèrent à poursuivre l'enquête. Les faits devinrent de plus en plus manifestes, de plus en plus variés, de plus en plus éloignés de tout ce qu'enseigne la science moderne ou de tout ce qu'a discuté la philosophie contemporaine. Ils me vainquirent. Ils me contràignirent à les accepter COMME FAITS, longtemps avant que je pusse en admettre l'explication spiritualiste : il n'y avait pas alors, « dans mon système de pensée de place dont cela pût s'accommoder. » Par lents degrés une place fut faite ; seulement cela ne résulta aucunement d'opinions préconçues et thérapeutiques, mais de l'action continue des faits, sans qu'il fût possible de se débarrasser d'eux par quelque autre moyen que ce soit. »

C'est ainsi que d'un sceptique avéré, d'un matérialiste parfait, M. Wallace est arrivé à un spiritualisme rationnel, fondé sur l'expérience. C'est effectivement par cette voie que nous y arrivons presque tous. Un peu de science éloigne de Dieu, a dit Bacon, mais beaucoup de science y ramène. Qui de nous n'a pas été plus ou moins matérialiste pendant un certain temps ? La manière dont les prétendus spiritualistes mettent leur conduite en contradiction avec leurs principes ne peut guère conduire qu'à ce résultat. Ce n'est que par un examen plus approfondi des faits que l'on revient à son point de départ.

Dans le volume que nous avons sous les yeux, M. Russell Wallace résume la doctrine à laquelle les phénomènes spirites (spiritualistes pour les Anglais) l'ont conduit. Les objections contre la doctrine spirite et contre les miracles en particulier y sont réfutées de main de maître ; l'aspect scientifique du spiritisme y est établi ; les faits constatés par l'auteur et par une foule d'autres savants d'Angleterre, d'Amérique, etc., y sont relatés avec toutes leurs circonstances et dans un style qui captive le lecteur ; enfin les conséquences morales, sociales et religieuses qui en découlent sont exposées avec la réserve d'un savant qui tient à ne pas s'écarter de ce qui est expérimentalement démontré, mais qui ne recule pas devant ces conséquences quand elles sont évidentes.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans les détails de son argumentation, mais nous allons tâcher d'en donner une idée générale, afin d'engager les lecteurs à remonter à la source.

On a tant abusé des miracles pour exploiter la crédulité publique, que les matérialistes sont plus qu'à demi excusables de les avoir niés d'une manière absolue. Les penseurs les plus modérés eux-mêmes conviendront sans

peine, avec Montaigne et Helvétius, que les miracles sont plus rares que les mensonges. Mais si rares qu'ils soient, il s'agit de savoir s'il y en a quelques-uns; un seul, bien constaté, suffit pour qu'on soit obligé de reconnaitre que le surnaturel existe.

Mais, d'abord, qu'est-ce que le surnaturel ? Qu'entend-on par miracle ? Il faut suivre M. Wallace dans sa polémique contre Hume, Lecky et autres adversaires des miracles.

Hume donne deux définitions du miracle :

1° Un miracle est une violation des lois de la nature ;

2° Un miracle est une transgression de la loi naturelle due à une volition particulière de la Divinité ou à l'intervention de quelque agent invisible.

Ces définitions, dit M. Wallace, sont toutes deux mauvaises ou du moins imparfaites.

La première nous attribue implicitement la connaissance de toutes les lois de la nature; elle affirme que tel effet particulier ne saurait être produit par quelque loi naturelle inconnue troublant la loi non connue ; elle prétend, par exemple, que, si un être intelligent invisible tenait une pomme suspendue en l'air, la loi de gravité serait par là violée.

La seconde n'est pas précise ; elle devrait spécifier « quelque agent *intelligent* invisible », autrement l'action du galvanisme ou de l'électricité, alors que ces agents venaient à peine d'être découverts, et avant que l'on se fût assuré du rôle qu'ils jouent dans la nature, eût répondu exactement à cette définition du miracle.

D'ailleurs les mots « violation » et « transgression » sont tous deux employés improprement, et ne sont en réalité qu'une pétition de principe. Comment Hume peut-il connaître que tel miracle particulier est une violation de la loi naturelle ? Il affirme cela sans l'ombre d'une preuve.

M. Wallace propose la définition suivante du miracle :

« Un acte ou fait inférant nécessairement l'existence et la fonction d'intelligence supra-humaines », considérant l'âme, l'esprit de l'homme, dès qu'il est manifesté hors du corps, comme une de ces intelligences supra-humaines ».

Ainsi entendu, le miracle n'a rien de surnaturel, il n'est surnaturel que parce qu'il dépasse les bornes actuelles de notre intelligence, — tout est miracle pour l'ignorant, — mais il est naturel en réalité, parce que ces êtres invisibles, ces intelligences supra-humaines qui l'opèrent, sont compris dans la nature et obéissent à ses lois, chacun suivant son espèce.

Un autre adversaire des miracles est pris à partie par M. Wallace, c'est M. Lecky, l'auteur de l'*Histoire du nationalisme* et de l'*Histoire des mœurs.*

D'après M. Lecky, les personnes instruites sont d'une incrédulité absolue et moqueuse à l'égard des miracles ; la croyance aux miracles se forme invariablement autour de toute personne ou institution éminente ; « lorsque les hommes sont dénués d'esprit critique, lorsque la notion de loi uniforme extérieure à naître et que l'imagination est encore incapable de saisir des idées abstraites, des histoires de miracles sont toujours formées et toujours crues, et elles continuent a fleurir et à multiplier jusqu'à ce que ces conditions soient altérées. Les miracles cessent quand les hommes cessent de les croire et de les attendre.

A ces arguments M. Wallace répond : « L'Eglise de Rome a toujours été le grand théâtre de miracles anciens et modernes. La plus éminente personne dans l'église de Rome est le Pape ; la plus éminente institution est la papauté. Nous devrions donc nous attendre, si l'assertion de M. Lecky était exacte, à ce que les Papes soient par excellence des opérateurs de miracles. Mais le fait est que, à l'exception d'un ou deux pontifes très près de l'origine de l'institution, nul miracle d'aucune sorte n'est rapporté de la grande majorité des Papes. Au contraire, c'est généralement parmi les membres les plus humbles, clercs ou claïcs,de l'église romaine, que le pouvoir d'opérer des miracles s'est manifesté, et que des hommes ont été canonisés comme saints pour cette raison.

« Et encore, pour prendre un autre exemple, la plus éminente personnalité liée aux églises réformées est Luther. Lui-même il croyait aux miracles. Tout le monde à son époque y croyait ; et des miracles, bien que généralement d'un caractère démoniaque, continuèrent à être accrédités dans toutes les églises protestantes durant maintes générations après sa mort ; pourtant il n'y a eu nulle accrétion de miracles autour de cet homme remarquable. »

M. Wallace montre ensuite, avec exemple à l'appui, que bien des hommes qui ont cru et qui croient encore aux miracles ne sont point dénués d'esprit critique ni dépourvus de la notion de loi,et que les miracles ne cessent pas de se reproduire quand les hommes cessent de les croire et de les attendre.

A l'objection si souvent répétée que jusqu'à ce que les hommes de science les aient examinés et prouvés, les phénomènes spirites ne sont dignes d'aucun crédit; M. Russell Wallace répond judicieusement : « Chaque fois que les hommes de science, de quelque époque que ce soit, ont créé d'après des bases *a priori* les faits signalés par des investigateurs de hasard *ils ont toujours été convaincus de tort.* » A l'appui de cette assertion M. Wallace cite diverses découvertes scientifiques qui ont été violemment contestées par les savants contemporains, à qui elles semblaient absurdes et incroyables et qui n'en ont pas même fait leur chemin.

Si l'humanité attendait pour progresser le mot d'ordre de la science officielle, elle n'aurait jamais fait un pas en avant, puisque son premier et son dernier mot est de nier tout ce qui sort du cercle étroit des connaissances surannées que les savants se transmettent les uns aux autres de génération en génération, sans y jamais rien ajouter que par force.

Mais les phénomènes spirites ont été observés et étudiés avec soin par un grand nombre de savants des deux mondes, et ce n'est qu'à la dernière extrémité que ces savants se sont rendus à l'évidence. M. Wallace en cite plusieurs : Robert Hare, Adolphe Troloppe, James M. Gully, William Howitt, le colonel Welbraham, Nassau William Senior, S. C. Hall, William Kerr, Trackeray, le feu chancelier lord Lindhurst, Drs Elliotson, l'archevêque Whàtely, le capitaine Burton, le professeur Challis, etc., lesquels, comme lui, ne se sont rendus qu'à l'évidence : prenant d'abord en considération les attestations de témoins dignes de foi ; s'assurant ensuite de la réalité des phénomènes par leurs propres observations ; et finalement arrivant à admettre la th éorie spirite ou à ne la repousser que pour « réserver leur opinion ».

Dans le premier de ces cas (croire sur les témoignages d'autrui), se trouve le professeur Challis.

« Bien que je n'aie, dit-il, aucun fondement d'observation personnelle, pour prêter crédit à ces mouvements de tables que l'on affirme spontanés, j'ai été incapable de résister à la somme considérable de témoignages qui sur de tels faits sont venus de sources indépendantes les unes des autres, et d'un nombre si énorme de témoins. L'Angleterre, la France, l'Allemagne, les États-Unis d'Amérique et la plupart des autres nations de la chrétienneté ont apporté simultanément leur contingent d'évidences... *Bref, les attestations ont été si abondantes et si parfaites, qu'il faut, ou admettre les manifestations telles qu'on les représente, ou renoncer à la possibilité de certifier quelque fait que ce soit par une déposition humaine.*

La raison, l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons de nous assurer par nous mêmes de tous les faits, nous oblige en effet à nous en rapporter au témoignage d'autrui dans les trois quarts des objets de nos connaissances ; et cela est non seulement vrai en histoire, mais dans les sciences naturelles : quel est le physicien ou le chimiste qui ait seulement fait lui-même la dixième partie des expériences auxquelles il croit ?

Le Dr Elliatson qui pendant bien des années, fut un des plus déterminés adversaires du spiritualisme, fut, avec le temps, converti par l'irrésistible logique des faits ; il reconnaît l'objectivité des phénomènes, mais il s'abstient de se prononcer sur la nature de leur cause.

« Je suis, dit-il, absolument persuadé aujourd'hui de l'objectivité des

phénomènes. Pourtant je ne suis point prêt à admettre qu'ils soient dus à l'action d'esprits. Je ne nie point qu'on puisse les attribuer à une cause telle, puisque je suis incapable de rendre par aucune autre hypothèse raison satisfaisante de ce que j'ai su. Les suppositions que l'on a faites pour expliquer ces phénomènes ne me contentent point, mais je désire pour l'instant réserver mon opinion sur ce point. Je suis libre, toutefois, de dire que je regrette que la latitude d'étudier ces questions ne se soit pas offerte à moi à une période moins avancée de ma vie. Ce que j'ai vu en ces derniers temps a produit une profonde impression sur ma pensée, et la constatation de l'objectivité de ces manifestations, quelle que soit leur cause, tend à révolutionner mes idées et mes sentiments sur la plupart des sujets.»

On voit par ce témoignage, et par beaucoup d'autres du même genre qu'on peut lire dans l'ouvrage de M. Wallace, que ce ne sont pas des étourdis, des exaltés, des hallucinés qui conviennent de la réalité des faits. C'est le point capital. Quant à l'explication qu'en donne le Spiritisme, elle est si éloignée de l'ordre d'idées que l'on nous inculque dès notre plus bas âge, avec garantie du gouvernement, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si elle n'entre pas facilement dans l'esprit des hommes et si elle y entre d'autant plus difficilement qu'ils ont été plus matérialistement endoctrinés. Mais il faut prendre patience : le temps est un grand maître ; il a déjà fait beaucoup de choses, il en fera encore plus qu'on ne pense.

Nous n'entrerons pas dans le détail des expériences faites par M. Wallace et par d'autres savants de ses amis et connaissances dans le but de s'assurer de l'objectivité des phénomènes spirites, c'est-à-dire de l'intervention d'une cause intelligente invisible. Ces expériences ont été réglées et conduites avec un soin et une rigueur absolument scientifiques; les lecteurs pourront s'en assurer en lisant l'ouvrage. Nous allons seulement dire quelques mots de l'expérience qui fournit la preuve matérielle de l'intervention des esprits : la photographie des esprits et le moulage de leurs matérialisations.

Les photographies ont été prises en grand nombre par des photographes de profession et par des amateurs en prenant toutes les précautions possibles pour qu'il n'y ait pas de supercherie. Elles n'en ont pas moins réussies. Tous ces photographes s'accordent à dire que, les choses étant placées sous leur contrôle, des images fantômales, en outre de l'image du modèle, parurent sur les plaques, sans cause mécanique ou chimique que l'on pût constater ou concevoir.

Ce qui ajoute encore à l'authencité de ces expériences, c'est que, fréquemment, et toujours dans les dernières expériences faites, le médium spontanément décrivait ce qu'il voyait, et que l'image prise à cet instant, donnait toujours la figure même dont il parlait.

M. Wallace attache, avec raison, une grande importance à ce genre d'expériences. C'est, dit-il, une preuve appportée par des experts, dans une opération dont tous les détails leur sont parfaitement familiers; elles établissent comme fait scientifique l'existence objective des formes humaines et des images actiniques définies invisibles.

Il est à remarquer que l'action actinique des formes spirites est particulière et bien plus rapide que celle de la lumière réfléchie provenant des formes matérielles ordinaires; en effet, les figures émergent au moment où le fluide de développement les touche, tandis que la figure du modèle apparaît beaucoup plus tard. M. Beattie a noté le fait durant le cours de ses expériences, et j'en ai été moi-même, dit M. Wallace, très frappé en surveillant le développement de trois épreuves récemment tirées par M. Hudson. La seconde figure, bien qu'elle ne fût nullement brillante, sortait toujours longtemps avant une autre partie quelconque de la photographie.

Un autre fait singulier, observe notre auteur, est l'abondance des draperies dans lesquelles ces *formes* sont presque toujours enveloppées, de manière à ne montrer que juste ce qui est nécessaire pour qu'on reconnaisse le visage et la personne. L'explication donnée de ceci, est que la forme humaine est plus difficile à matérialiser que la draperie. Le « *spectre en blanc linceul* » traditionnel, n'est pas tout imagination, car il a une base dans un fait d'une signification profonde dépendant des lois d'une chimie encore inconnue.

J'ai cru devoir extraire du livre ces détails un peu abstraits pour le commun des lecteurs, afin d'appeler l'attention des photographes français vers cet ordre d'idées.

« En dehors des photographies il y a aussi un autre phénomène merveilleux : la production de moulages de mains, de pieds et même de figures de ces êtres spirituels temporairement formés. Ces moulages ont été obtenus avec de la parafine fondue. La parafine est fondue dans une grande quantité d'eau bouillante, les mains viennent s'y tremper puis se retirent, et les moules restent flottants dans un autre vase d'eau froide voisin du premier. On trouve ces moules entiers, avec leur ouverture au poignet beaucoup plus petite que la main; certainement aucune main humaine n'en peut faire autant. Des pieds se sont produits de la même manière, et doivent avoir été formés par quelque pouvoir invisible. »

En résumé, tout concourt à prouver que ces agents invisibles et intelligents qui opèrent les phénomènes spirites ont bien réellement une existence objective et que ce sont des âmes humaines désincarnées.

Tous ces phénomènes ont un caractère essentiellement humain. Ils se

présentent sous forme d'actions humaines, d'idées humaines, il y est fait usage du langage, de l'écriture, du dessin humain : on y voit se manifester un esprit, une humeur, une émotion que nous pouvons tous apprécier et juger; des communications variant de caractère comme le font celles qui émanent des hommes; tantôt triviales, tantôt tout à fait élevées, elles sont toujours essentiellement humaines; quand les esprits parlent, la voix est une voix humaine; lorsqu'ils deviennent visibles, les mains et les visages sont absolument humains; quand nous pouvons toucher les formes, les les examiner complètement, nous les trouvons humaines, et non pas comme celles qu'auraient des êtres d'une autre espèce que la nôtre.

Les photographies sont toujours celles de nos semblables, jamais celles de démons, ni d'anges. Quand des mains, des pieds ou des visages se produisent dans des moules de parafine, ce sont jusque dans les plus petits détails, ceux d'hommes ou de femmes, bien que ce ne soient pas ceux du médium.

« En face de cette écrasante masse de preuves,conclut M. Russell Wallace, que penser du bon sens ou de la logique de ceux qui nous disent que nous sommes tous abusés; que presque toutes ces communications émanent de ce qu'ils appellent des esprits élémentaires ou plutôt des esprits inférieurs, qui n'ont jamais été des hommes? Je ne trouve aucune espèce de preuve de cette croyance qui ne soit de la plus faible valeur. Si nous recevions une lettre du centre de l'Afrique, écrite en bon anglais, sur du papier américain ou européen, avec une plume métallique, de la bonne encre chimique, simplement parce qu'elle serait signée *Satan* ou *Elémental*, devrions-nous en conclure que toute cette région est habitée par des démons ou des esprits élémentaux? »

Le spiritisme n'a donc rien de commun avec le dogmatisme et l'occultisme; les spirites ne sont pas des marchands de mystères ou de secrets magiques. Le spiritisme est une science dans la plus pure acception du mot; il est basé sur l'observation des faits; il ne fait pas appel à la crédulité mais à la raison; il ne propose pas des croyances mais des expériences.

« Les spirites, dit Augustin de Margon, cela est hors de doute, sont sur la voie qui a conduit à tout avancement dans les sciences physiques; leurs adversaires sont les représentants de ceux qui ont lutté contre le progrès.

« J'ai dit que ces hallucinés de Spirites sont sur la voie droite; ils ont l'esprit et la méthode de la grande époque où furent frayés à travers l'obscure forêt ces sentiers où il est à présent de la routine quotidienne de marcher. Quel est cet esprit? Ce fut l'esprit d'universel examen absolument effréné parce que l'on redoutait d'être accusé de non sens dans l'investigation. »

Mais, dira-t-on, à quoi sert le spiritisme?

Nous pourrions retourner la question et dire : à quoi sert le matérialisme?

Le matérialisme nie, sans preuves, la survivance de l'âme humaine à sa séparation du corps.

Le spiritisme, muni de preuves d'observation et d'expérience, affirme que l'âme survit au corps.

La question est capitale.

« Si la réponse à cette question était finalement négative, dit M. Wallace, si tous les hommes, sans exception, en venaient à estimer qu'il n'y a pas d'existence au-delà de celle-ci; si les enfants étaient élevés dans la croyance que le seul bonheur dont on puisse jouir se trouve sur cette terre, il semble que la condition de l'homme serait tout-à-fait désespérée, par ce qu'il n'y aurait plus de raison d'agir conformément à la justice, à la loyauté, au désintéressement; il n'y aurait plus pour l'indigent, le méchant et l'égoïste, de motif suffisant pour qu'il ne recherche pas systématiquement son propre bien-être aux dépens de celui des autres.

« Le bonheur de la race, dans l'avenir éloigné que quelques philosophes nous font entrevoir, n'influencerait certainement pas la majorité des hommes, puisque, de par la science, il est enseigné que l'espèce humaine tout entière, et la planète qu'elle habite, doivent tôt ou tard mourir. »

Il est aisé de prévoir où conduirait une pareille doctrine si elle venait à prévaloir définitivement. Les fruits qu'elle a déjà portés depuis que l'État emploie l'argent des contribuables à la propager, le débordement des cupidités auquel nous assistons, les progrès du vice, du crime, du suicide, de la folie, etc., qui nous sont démontrés par les statistiques nous indiquent assez que, si le naturel n'était pas plus fort que l'éducation, la civilisation, l'humanité même toucherait à son déclin.

S'il était scientifiquement démontré, — par l'expérience et par la raison — que l'âme ne survit pas au corps, que le matérialisme est la vérité absolue, il faudrait bien prendre son parti des conséquences qui découlent de cette opinion, car rien ne peut prévaloir contre la vérité. Alors, il serait très exact de dire avec Hobbes que les hommes sont des loups pour les hommes.

Mais cette opinion néantiste est indémontrée et indémontrable. Elle ne subsiste et ne se soutient que grâce au secours que l'État lui accorde. Il en est d'elle comme du Paganisme au temps de Tertulien et comme du Christianisme dégénéré de nos jours. Si l'État ne dépensait pas des centaines de millions pour la propager, la doctrine s'évanouirait instantanément; dès son premier pas elle arriverait à sa fin, qui est le néant.

Une autre preuve non moins palpable de la fausseté de la doctrine matérialiste, c'est sa couardise. Elle n'ose pas examiner, pas même voir, les faits qui sont contraires à ses idées préconçues. Sous une fausse apparence de liberté de penser, le matérialisme est cent fois plus intolérant et plus dogmatique qu'aucune autre religion. Avec une emphase grotesque, il en appelle toujours aux faits, il se recommande de la méthode baconnienne, mais quand on lui en présente les faits, il ferme les yeux et, faute de pire, il organise la conspiration du silence.

Le spiritisme, au contraire, est fondé sur des faits réels et sur des déductions logiques, qui sont, d'ailleurs, diamétralement opposées à celles de la science officielle. Il vit et progresse en toute liberté, au grand jour, sans protection de l'État, sans fuir la discussion. Il est possible qu'il se trompe dans les conséquences qu'il tire de ses expériences, — qui est infaillible ? — mais il en conviendra quand on lui en aura fourni la preuve et pas avant.

« L'assertion si souvent répétée que le spiritisme est le reste et le renouvellement de vieilles superstitions, est si absolument dénuée de fondement qu'il est à peine nécessaire de la mentionner... Le spiritisme, — dit M. Russell Wallace qui parle — est une science expérimentale et fournit la seule base rationnelle d'une vraie philosophie et d'une religion pure. Il abolit les termes *surnaturel* et *miracle* en étendant la sphère d'action des lois et du règne de la nature. En ce faisant, il prend et il explique ce qu'il y avait de vrai dans les superstitions et les prétendus miracles de tous les âges. Lui, et lui seul, est en mesure de faire concorder les croyances opposées. Il doit, finalement, faire naître dans l'humanité l'accord en matière de religions, ces dernières étant depuis tant de siècles une source incessante de discorde et de maux incalculables ; il pourra le faire parce qu'en faisant appel aux preuves au lieu de s'adresser à la foi, il substitue les faits aux théories ; il est, de la sorte, en mesure de prouver quels sont l'origine et le nombre de ces enseignements que les hommes ont si souvent considérés comme émanant de la divinité. »

Restons sous cette impression et, pour la compléter, engageons les lecteurs à lire avec une attention particulière les deux chapitres suivants du livre de M. Russell Wallace : *Les enseignements moraux du spiritualisme* et *La morale du Spiritisme*. Ces enseignements ne sont pas de ceux qui tendent à développer le despotisme des uns et la servilité des autres ; c'est même là leur principal défaut, si c'en est un.

ROUXEL.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 12 janvier.

Président : M. P.-G. Leymarie; secrétaire : M. Laurent de Faget; membres présents : Mme Poulain; MM. Boyer, Gabriel Delanne, Mongin, Puvis, René Souchet, Warchavsky.

MM. Auzanneau, Bouvery, Camille Chaigneau et Alexandre Delanne s'excusent par lettre de ne pouvoir assister à la réunion de ce jour.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté, après rectification de M. Warchavsky qui était présent à cette séance et dont le nom n'a pas figuré au procès-verbal.

Le Président donne lecture de la correspondance générale : Mme Raymond-Pognon, que son état de santé empêche de se rendre à nos réunions en exprime ses regrets et prie le Comité de pourvoir à son remplacement.

M. le Commandant Dufilhol recommande plusieurs moyens de propagande :

1° La création d'une bibliothèque populaire d'éducation spirite (série de petits livres à bon marché dont le spiritisme, avec son idéal élevé, formerait l'âme, et qui comprendraient progressivement les connaissances les plus utiles et les plus variées, mises à la portée de tous);

2° Les ouvriers et les pauvres, dit M. Dufilhol, en sont encore réduits à osciller entre deux extrêmes : le néantisme et le cléricalisme. C'est à nous de les soustraire à cette double influence également funeste, à les rendre à eux-mêmes et à les relever à leurs propres yeux en leur faisant connaître le but de la vie, et leur rendant le sentiment de leur dignité. Il faut donner aux spirites prolétaires la mission de répandre nos principes dans les ateliers. Quant aux désespérés, il y a dans nos rangs des femmes, c'est-à-dire des cœurs dévoués, pour trouver le chemin de leurs réduits, et leur rendre force et courage;

3° Enfin, il convient qu'au point où il est arrivé, le spiritisme ne se désintéresse d'aucune question religieuse, philosophique, scientifique, politique ou sociale. Pour cela il a la puissance des puissances : la presse. Le jour où le *journal spirite à un sou*, non confiné dans sa spécialité, mais traitant toutes les questions d'actualité, et leur donnant la caractéristique de nos principes, pourra vivre, l'heure de la victoire décisive ne sera pas éloignée.

M. P. Monclin expose également ses vues. Comme il n'est pas possible, dit-il, de relier tous les groupes de France sur un seul point — Paris — ne pourrait-on créer des points centraux par région, suivant l'importance des groupements, lesquels seraient, *eux*, reliés directement avec le siège central à Paris? Ces points régionaux seraient l'objet des visites d'orateurs-confé-

renciers, prépareraient les réunions régionales, organiseraient au besoin, dans les localités voisines, tout ce qui est nécessaire à la propagande, les inhumations civiles et spirites, etc. De plus, il serait urgent de trouver, dans chaque centre régional, une personne qui serait à même de créer un dépôt d'ouvrages spirites. La librairie de province ne tient pas cette catégorie de livres : il faut de toute nécessité y pourvoir.

Le Comité prend en sérieuse considération les vœux exprimés par MM. Dufilhol et Monclin, mais, avant tout, il faut que la caisse de propagande soit munie de fonds suffisants pour réaliser une partie de ces projets.

M. Monclin propose d'établir un tronc pour la propagande dans chaque groupe spirite. Ou bien ces groupes pourraient grossir la cotisation de leurs membres d'une petite somme destinée à la caisse de propagande.

M. Gabriel Delanne pense qu'une quête dans le même but devrait-être faite dans les séances. M. René Souchet croit qu'on pourrait faire payer un droit d'entrée dans les conférences.

M. Warchavsky a visité plusieurs grandes salles en vue de la conférence publique sur le spiritisme dont il a été question. Ces salles sont louées à des prix exorbitants: Le Comité estime qu'il serait peut-être plus profitable à notre cause d'employer le coût de cette location à faire venir à Paris un de ces médiums remarquables par l'intermédiaire, desquels les phénomènes les plus importants du spiritisme se produisent d'une façon irréfutable. Toutes ces questions seront mûries et discutées à nouveau. La séance est levée à onze heures.

Le secrétaire,
A. LAURENT DE FAGET.

LE SPIRITISME A ATHÈNES

Grâce à notre ami et F. E. C. M. Léfakis, le spiritisme se répand de plus en plus en Grèce. Depuis quelque temps toute la presse de ce pays insère des articles plutôt en faveur que contre notre belle doctrine. Comme les journaux grecs ne sont point lus en France, je m'empresse de vous mettre au courant de quelques faits très intéressants de force psychique qui ont eu lieu dernièrement à Athènes.

Il existe actuellement dans la capitale de la Grèce, un jeune poète, M. Polémi, âgé de 30 ans à peu près, et possédant au plus haut degré plusieurs facultés médianimiques.

Les étranges phénomènes que ce médium obtient, dans l'ordre physique comme dans l'ordre intellectuel, ont fini par éveiller l'attention publique et par convaincre plus d'un sceptique à Athènes.

M. Léfakis, dans son dernier voyage en Grèce, a eu l'occasion de connaître

M. Polémi et d'assister à quelques séances spirites. Ces séances avaient lieu chez M. Soùri, propriétaire et seul rédacteur du fameux journal grec le *Romios*, journal satyrique et humoristique. Il faut vous dire que M. Souri est aujourd'hui un des sceptiques convaincus et que son journal est unique dans le monde. Il est rédigé en vers depuis le titre jusqu'à la dernière annonce, et il paraît chaque vendredi, jour consacré par le rédacteur à la composition de ce curieux journal.

Cette facilité de versification est inouïe et il n'y a rien d'impossible que l'étonnant rédacteur du Romios ne soit, à son insu et malgré son incrédulité passée, un puissant médium intuitif.

Les séances qui ont eu lieu dernièrement chez lui furent presque toutes présidées par M. Léfakis.

C'est devant une assistance composée de médecins, de journalistes, d'avocats, de professeurs et de M. Rangabé, le doyen des savants et des littérateurs grecs, ancien ministre plénipotentiaire de Grèce à Paris et à Berlin, que d'étranges phénomènes se produisirent.

Les esprits évoqués ont pu deviner les pensées les plus secrète des assistants, lire des phrases entières, inconnues au médium, déchiffrer des mots impossibles comme orthographe et prononciation, retrouver des objets perdus et deviner, sans jamais se tromper, le contenu exact des porte-monnaie et des portefeuilles. Plusieurs expériences en télépathie eurent lieu, ainsi que des ascensions de table et, à chaque ascension, les assistants voyaient au-dessous de la table, une lumière phosphorescente ondulant comme une flamme, etc. M. Souri, chez lequel eurent lieu ces étranges phénomènes, défend aujourd'hui dans son journal et en très beaux vers, la cause du spiritisme.

Il le faut bien, car il est impossible, maintenant que la première impulsion est donnée, que le spiritisme ne soit pas apprécié en Grèce par des personnes capables de le comprendre et de le défendre contre la morgue de certains soi-disant savants qui, dans ce pays, comme partout ailleurs, croient qu'il n'y a plus rien au-delà de la petite sphère où s'agite leur intelligence.

La Grèce a eu jadis ses sibylles et ses oracles et, à part quelques rares exceptions, tous ses grands philosophes étaient spiritualistes. Aujourd'hui elle sera, malgré elle, entraînée dans ce grand mouvement qui se produit partout en Europe, et si elle commence à peine à être initiée au spiritisme, elle saura plus tard démontrer par des faits et des expériences la réalité des phénomènes psychiques. Les Grecs sont tenaces, et il n'y a rien d'étonnant qu'ils ne donnent encore en Orient la première impulsion vers des croyances

plus rationnelles, plus consolantes et plus philosophiques des véritables destinées de l'homme. On verra encore peut-être reparaître le polythéisme, mais ce ne sera plus celui de la mythologie, mais bien celui de la science. Les dieux imaginaires disparaîtront pour faire place aux Esprits, les seuls êtres réels qui vivent dans l'au-delà. R. de GUISTINIANI.

ENTRE DEUX VIES

CONTRIBUTION A LA RENAISSANCE SPIRITUELLE (*Suite*).

Voir la *Revue* de janvier 1892.

A la fin de notre précédent article, nous annoncions au directeur du *Vessillo spiritista*, une réponse à nos questions. M. le capitaine Volpi nous donne à espérer qu'il ne s'en tiendra pas là. Nous lui en témoignons toute notre gratitude, non pour nous, qui ne sommes rien, mais à cause de l'issue d'une tentative qui, avec son appui, a plus de chances de devenir bonne ; et aussi, pour l'exemple.

Le concours de nos volontés en vue de réaliser le bien centuplera nos forces, et il importe, plus que jamais, que les spirites agissent avec la conscience profonde de leur solidarité cosmopolite.

Voici ce qu'écrit M. Volpi :

1° Certes, *lorsque nous le pouvons*, c'est notre devoir de venir en aide par le magnétisme à une personne en danger de mort.

2° Lorsque la guérison ne pourra être obtenue, *je crois* que la magnétisation influerait sur la libération du périsprit dans ses efforts pour dénouer les liens qui l'unissent à l'organisme ; et j'appuie mon avis sur ce fait que la magnétisation procure ce dégagement aux incarnés somnambules.

3° En ce qui concerne la suggestion, je ne sais si, dans l'état de trouble où se trouve le malade, lorsqu'il est en proie à la lutte entre sa force ou conscience psychique, elle exercerait sur lui son action. L'expérience seule pourra en décider (1).

4° A cette période de la maladie, il est certain qu'un bon somnambule lucide pourrait être utile pour décrire le progrès du mal, celui de l'agonie,

(1) Le sommeil, le somnambulisme, la mort sont trois degrés de plus en plus élevés d'un même phénomène : le dégagement de l'être supérieur de son enveloppe physique. Or, l'homme endormi, et, mieux encore, le somnambule, sont suggestionnables, pourquoi donc le moribond qui, au milieu des agitations et des luttes de la dernière heure, manifeste souvent une lucidité supérieure, et, en raison inverse de son affaiblissement physique, ne serait-il pas accessible à la suggestion. C'est l'esprit qu'on suggestionne, — le corps n'est qu'un obstacle; moins il existe plus la suggestion doit agir. Ct DUFILHOL.

indiquer le moyen de les rendre moins pénibles, et aussi pour voir s'il existe une intervention extra humaine qui seconde nos efforts; mais je crois très difficile, au moins pour le moment, d'avoir sous la main des somnambules d'une si grande lucidité. Cependant, je crois que, si on l'avait, on pourrait, dans une limite donnée, atténuer les tortures de l'agonie en favorisant le *dégagement* (1) du périsprit, ainsi que je l'ai dit plus haut.

5° Je suis convaincu que : *en enregistrant et contrôlant dans un nombre suffisant de cas les phénomènes de la mort, on pourrait prendre sur le fait les modes de séparation de l'esprit et du corps ; il est même admissible (grâce à cette propriété de la photographie de reproduire des objets non perçus par notre œil, qu'on pourrait, sur les indications d'un médium voyant, fixer sur la plaque des images du périsprit aux principaux stades de son dégagement* (1). Je le répète : je suis convaincu que TOUT CELA EST POSSIBLE ; la difficulté consiste à trouver un sujet approprié (2).

La question traitée touche indirectement *à la crémation au point de vue spirite*, sur laquelle le *Vessillo* va publier une série d'articles.

— Certes, — c'est une heureuse coïncidence, — nous y trouverons, sans aucun doute, des indications de nature à éclairer notre thèse.

« Il me semble, ajoute M. Volpi, que ce sont là les questions que nous devrions discuter dans notre prochain congrès, entre beaucoup d'autres qui intéressent notre science et la doctrine kardéciste. »

On le voit, notre honorable correspondant, sans chercher à nier les difficultés, est convaincu que ce que nous proposons peut se faire.

Il est un point spécial sur lequel son adhésion a une importance particulière : la possibilité de photographier le périsprit à diverses phases de son dégagement. Les spirites savent la notoriété que s'est acquise M. Volpi par ses remarquables photographies d'invisibles. Un praticien expert, tel qu'il l'est, ne s'est certes pas prononcé à la légère, ni mépris sur les conditions dans lesquelles on devra tenter l'opération. Entrons dans quelques détails.

Lorsqu'un photographe obtient l'image d'un esprit à l'état libre, celui-ci le plus souvent se place devant l'objectif à la suite d'évocations préalables, avec le concours de médiums déterminés. L'esprit est de moitié dans l'expérience, et a porté consciemment son périsprit au degré de matérialisation voulu pour impressionner la plaque.

(1) Les mots soulignés sont en français dans l'original.

(2) Difficile, soit, mais possible. Il se rencontre, à Paris, plus d'un somnambule, — surtout parmi ceux qui n'en font pas métier, — qui remplirait ces conditions. A. Pesaro, Isabelle Carzetti, l'ouvrière illettrée, a manifesté, à un haut degré, les aptitudes voulues. C[t] DUFILHOL.

Les choses se passeront-elles de même pour un esprit en voie de désincarnation ? Si, en celui qui va quitter la terre, la spiritualité prédomine au point qu'il agrée la mort, et va, pour ainsi dire, au devant d'elle, si l'entraînement magnétique et la suggestion ont élevé au-dessus de la douleur sa lucidité, s'il est un fervent adepte du spiritisme, il est permis d'admettre que, par un acte de dévouement suprême, il veuille se prêter à la représentation photographique de son périsprit en voie de dégagement (1). Si, à ce moment de crise, sa volonté ne peut se concentrer à un degré suffisant sur l'appropriation de son périsprit, il pourra y être suppléé par la coopération de bons esprits qui jamais ne fait défaut devant un but généreux et désintéressé. Il convient d'observer que ces difficultés paraissent au moins compensées par ce fait que jamais, par lui-même, le périsprit n'est plus tassé ni plus matériel qu'à sa sortie du cadavre. Les faits dits télépathiques le prouvent : ne nous montrent-ils pas l'*âme humaine visible*, *le plus souvent*, dans une limite très rapprochée de la mort?

Dans un tout autre ordre d'idées, supposons qu'on ait à opérer dans un cas de mort subite ; que l'esprit, désorienté et comme étourdi sous le coup de ce brusque arrêt des fonctions de la vie corporelle, reste étranger, même se montre réfractaire à l'expérience. Il existe, on le sait, de nouvelles méthodes où le *ne bougeons plus* ! n'a pas de place. L'âme troublée, affolée, meurtrie n'aura donc pas à compter avec la traditionnelle injonction. Mais, eût-elle l'intention maligne qu'on lui prête de se dérober à l'objectif, — et son lien avec le cadavre serait, dans une certaine mesure un obstacle, — les procédés merveilleux de la photographie transcendante qui réduisent à un millième de seconde le temps de pose ; et l'ultra sensibilité de la pellicule qui saisit, avec cette foudroyante rapidité le vol de l'oiseau, viendraient sans doute à bout de cet imaginaire mauvais vouloir.

Au cours de ses études sur Reichenbach, le colonel de Rochas a pu, pour la première fois, obtenir la photographie d'un minéral enveloppé de ses effluves odiques. N'y a-t-il pas, dans ce fait de la photographie de l'*âme d'une chose*, un précédent et comme une analogie qui conseillent de demander à des moyens d'ordre équivalent, l'image de l'homme et de son âme au moment propice où le dégagement commence. C'est en vue d'un tel résultat que nous appelons l'attention des spirites sur l'opportunité d'une coopération. Il y a, au fond de ces phénomènes de la renaissance spirituelle, des

(1) A ceux qui rejetteraient comme contre nature un pareil acte, rappelons qu'au moyen âge, en dépit de la foi et du *veto* de l'église, il s'est trouvé des hommes qui ont légué leur cadavre à l'anatomiste. Ct DUFILHOL.

mystères que les invisibles pénètrent mieux et voient autrement que nous. La médiumnité en indiquera la voie; à nous de l'ouvrir et de la suivre jusqu'au but.

Encore une fois, merci à M. le capitaine Volpi de sa réponse empressée et si nettement formulée. Au prochain numéro la suite de ces études.

De nouvelles notes reçues montrent que notre appel est entendu. Nous accueillerons avec reconnaissance toutes celles — pour ou contre, — qu'on voudra bien nous adresser.

Commandant Dufilhol (en retraite),
rue Neuve, à Vannes (Morbihan).

LES MARTYRS DE L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE

CHAPITRE PREMIER

Antiquité grecque.

Eschyle (525-456 av. J.-C.)

Le premier martyr de l'intolérance en Grèce fut Eschyle, le père de la tragédie grecque, né à Eleusis en 525. — Poète éminemment religieux, mais esprit fier et indépendant, ses idées philosophiques le firent accuser d'impiété. — Nous savons par Aristote (1) qu'il était accusé d'avoir révélé aux profanes les rites des mystères, mais sans savoir que c'était défendu. Elien (2) nous rapporte le même fait, enfin Clément d'Alexandrie (3) écrit : « qu'Eschyle ayant exposé sur la scène, les cérémonies des mystères de Cérès, le poète fut traduit devant l'Aréopage, et il aurait été certainement condamné à mort, sans l'intervention de son frère Aminias, qui par un véritable coup de théâtre, étala devant les juges son bras mutilé au service de la patrie, en déclarant que son frère s'était également montré intrépide à Salamine et à Marathon et même de ce dernier combat, Eschyle avait été rapporté couvert de blessures. Achille fut bien acquitté, mais malgré cela, le peuple, excité par les prêtres, l'aurait assommé très certainement, si le poète n'avait eu le temps de se réfugier au pied de l'autel de Bacchus.

Après avoir acquis une brillante réputation comme poète tragique, Eschyle quitta Athènes dans un âge assez avancé, il se retira auprès de Hiéron, tyran de Sicile. A la mort de ce dernier, survenue en l'an 467, le poète retourna à Athènes et y mourut en l'an 456 avant l'ère vulgaire.

Anaxagore (500-428 av. J.-C.).

Anaxagore naquit à Clazomène 500 ans avant l'ère vulgaire. Pendant trente années, il enseigna la philosophie; il passait pour un des successeurs

(1) Aristote, *Ethictad Nicom.* Liv. III, c. J.
(2) Elien, *Hist. divers.* Liv. V, ch. 19.
(3) Clément d'Alexandrie, *Strom*, Liv. II.

de Thalès de Milet. Le premier, il expliqua la cause des éclipses, enseigna que le soleil était un peu plus grand que le Péloponèse et prétendit que la lune était habitée. Il eut de nombreux disciples parmi lesquels : Thémistocle, Thucydide, Démocrite, Empédocle, Euripide, Périclès et d'autres encore. C'est en haine de ce dernier, qui, arrivant au pouvoir, protégea le philosophe, qu'on le jeta en prison, où il séjourna de longues et douloureuses années. C'est surtout en haine de ses enseignements qu'on lui fit subir un si long martyre, qu'on ne le relâcha que quand on le vit à moitié fou. En sortant de son cachot il se rendit à Lampsaque, où, abreuvé d'amertume et de tristesse, il se laissa mourir de faim ; il avait alors 72 ans (428 av. J.-C.).

Protagoras (444 ans env. av. J.-C.).

Un contemporain d'Anaxagore, Protagoras naquit à Abdère en Thrace, on sait par Diogène Laërce qu'il vivait vers 444 ans avant l'ère vulgaire. Disciple de Démocrite, ce n'est que dans un âge assez avancé, qu'il étudia la philosophie. Il avait tout d'abord exercé la profession de lecteur public ; suivant d'autres il n'était que portefaix et s'il faut en croire Athénée, c'est à cause de ce métier qu'il devint disciple de Démocrite ; voici comment ce dernier, parcourant un jour Abdère, rencontra Protagoras chargé d'un lourd fardeau de bois ; il paraissait le porter fort allègrement, parce que les pièces de bois étaient disposées par un procédé géométrique si bien compris que Démocrite en fut émerveillé. A cause de ce fait, le philosophe prit Protagoras en amitié, lui enseigna la géométrie et les sciences philosophiques. Le disciple put bientôt parcourir les villes et les bourgs des environs d'Abdère et y enseigner à son tour.

Le premier voyage de Protagoras à Athènes paraît remonter à l'année 444 ; il s'y fit beaucoup d'admirateurs et parmi eux Périclès qui fut séduit par le charme de sa parole et l'originalité de sa doctrine. Le philosophe d'Abdère prétendait en effet, que la matière est fluide et que par son écoulement constant, elle opère des additions pour remplacer ce qui s'est écoulé.

D'Athènes, Protagoras se rendit dans les principales villes de la Grèce, puis il passa en Sicile, de là en Italie, enfin, il revint à Athènes probablement vers l'an 422, mais son séjour dans cette ville ne fut pas de longue durée, car ayant fait lire en public par son disciple Archagoras son Traité des Dieux (1) il fut accusé d'impiété, condamné au bannissement et forcé de quitter Athènes. Ses livres furent brûlés sur l'Agora (place publique) après avoir été réunis par la voix du héraut, faisant commandement à tous ceux

(1) Πρωτον των λογων εαυτοῦ τοςπεριδεων.

qui possédaient des œuvres de Protagoras de les apporter sur la place publique.

Expulsé d'Athènes, il voulut bien retourner en Sicile, mais le vaisseau qui le portait fit naufrage suivant les uns, ou, suivant d'autres, Protagoras mourut pendant la traversée.

Avait-il été empoisonné? Le doute est bien permis devant l'intolérance qui poursuivit le philosophe!

PRODICUS OU PRODICOS (430 ans env. av. J.-C.)

Prodicus le philosophe grec naquit à Julis, île de Céos, l'une des Cyclades de l'archipel grec; on ignore la date certaine de sa naissance, mais on sait, qu'élève de Protogoras, il tint une école d'éloquence à Athènes vers l'an 430 avant l'ère vulgaire (1). — S'occupant surtout de philologie, Propicus se montra orateur habile, ce qui le fit députer par ses concitoyens à l'assemblée d'Athènes.

La science des mots ne lui fit point négliger la philosophie, puisque, au dire de Sextus Empericus et de Cicéron, Prodicus faisait dériver la religion d'un sentiment de reconnaissance fondé sur les phénomènes bienfaisants de la nature. Il fut cependant traduit en justice accusé d'impiété et d'athéisme et condamné à boire la ciguë comme plus tard Socrate. Un philosophe qui avait de pareilles idées était-il un athée? Non certainement, d'autant que Prodicus se montre un sage moraliste dans *Hercules ad bivium*, le célèbre apologue moral dans lequel le héros sollicité à la fois par la vertu et par la volupté, n'écoute et ne suit que la première de ces déesses.

Platon dans son *Protagoras*, fait figurer le philosophe Prodicus, comme interlocuteur parmi d'autres sophistes, tels que Critias, Hippias et Protagoras même; aussi eut-il comme lui l'honneur d'être raillé dans les *Nuées* et les *Oiseaux* d'Aristophane.

EURIPIDE (480 à 402 ans av. J.-C.).

Euripide, un des trois grands poêtes de la Grèce, naquit à Salamine, le jour même de la célèbre bataille de ce nom, livrée à l'embouchure de l'Euripe ce qui lui aurait fait donner le nom d'Euripide. Il naquit donc l'an 480 avant l'ère vulgaire et mourut d'une façon tragique, comme nous allons le voir auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine.

D'après quelques-uns de ses biographes, il était fils d'un simple cabaretier du nom de Mnésarchos; sa mère Clitho était marchande de légumes. —

(1) D'après Tennemann, *Tables chronologiques*, Prodicus vivait vers 432 à 428 ans avant l'ère vulgaire.

D'après d'autres auteurs, parmi lesquels l'historien Philocoros, Euripide aurait été le fils d'une noble famille, mais comme on ne nous dit point le nom de ces nobles parents, nous sommes bien obligés de nous en rapporter à la première version, d'autant qu'Aristophane dans ses comédies fait de fréquentes allusions à la basse condition de la mère de notre poète.

En général, dans ses tragédies, Euripide sape le vieux préjugé polythéisme il fait de grands efforts pour l'épurer et cette atteinte portée à la religion populaire froisse les prêtres de l'antique religion, surtout parce que cela porte un préjudice direct à leur caisse et ce fut là la principale cause des persécutions qu'eut à subir Euripide. — Voici un échantillon des dialogues du poète qui par la voix d'Ion (1) s'exprime ainsi sur les dieux de l'Olympe : « Puis-je m'empêcher de blâmer Apollon? Abandonner une femme après l'avoir séduite, et laisser mourir l'enfant dont il est père! Ah! cette conduite est indigne de toi! Et puisque tu règnes sur les mortels, sois fidèle à la vertu. Les dieux punissent parmi les hommes ceux dont le corps est pervers ; est-il donc juste que vous qui avez écrit des lois qui nous gouvernent vous soyez vous-même violateurs des lois? S'il arrivait, chose impossible, je le sais, mais je le suppose, s'il arrivait qu'un jour, les hommes vous fissent porter la peine de vos violences et de vos criminelles amours, bientôt toi Apollon et Neptune et Jupiter roi du ciel, vous seriez contraints de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos fautes. En vous livrant à vos passions, au mépris de la sagesse, vous êtes coupables. »

Euripide avait le premier provoqué une véritable révolution dans le théâtre; en profond observateur du cœur humain, il avait substitué l'empire des passions à l'aveugle loi du destin. Le premier de tous les poètes il a su exceller dans l'analyse du jeu des passions et dans cet art sublime de remuer l'âme humaine; il semble même s'être complu un peu trop dans la peinture du vice et des plus viles passions, il n'a eu que de trop nombreux imitateurs jusqu'à nos jours. — Dans un style clair, harmonieux, élégant, mais parfois empreint de trivialités excessives, il a ridiculisé la femme, ses faiblesses et ses vices et cela sans aucune pitié. Ce fut là aussi une des causes de ses malheurs, que les prêtres surent exploiter contre lui.

Ce poète a beaucoup produit, Aulu-Gelle (2) rapporte qu'au dire de Varron, Euripide n'aurait pas composé moins de 75 tragédies, malheureusement, il ne nous en reste que 12 et un drame satirique: *le Cyclope*.

Notre poète avait eu deux maîtres : Prodicus et Anaxagore ; avec le pre-

(1) Euripide, *Ion*, v. 434-450

(2) Aulu-Gell, liv. XXVII, C. 4.

mier, il étudia la rhétorique, avec le second la philosophie. Ses talents oratoires et ses idées philosophiques auraient pu lui ouvrir la voie des honneurs; mais il comprit qu'il pouvait courir les mêmes dangers qu'Anaxagore, anssi préféra-t-il s'adonner à la tragédie espérant masquer par des personnages fictifs, ses idées et ses hardiesses de langage. Malgré tout, il fut trop compris de ses contemporains; il eut une existence des plus tourmentées et des plus misérables. Marié deux fois, il fut deux fois malheureux et, chez ses concitoyens, il trouva toujours des dispositions malveillantes; les poètes comiques le tournèrent en ridicule avec une violence acerbe et, à l'instigation des prêtres, il fut souvent menacé de la justice pour son impiété. Les assauts que la caste sacerdotale lui livra furent même si violents que, pour éviter un jugement, c'est-à-dire une condamnation à mort, il dut fuir sa patrie et se réfugier auprès du roi de Macédoine Archélaüs. C'est dans ce refuge où il périt misérablement à l'âge de 78 ans, déchiré par des chiens furieux qu'on avait lancés sur lui; une autre version veut qu'il mourut lapidé par des femmes qui vengèrent ainsi leur sexe des invectives du poète.

CONFÉRENCES A ROUEN ET TOULOUSE

M. Leymarie : Deux fois, au mois d'avril et au mois d'octobre 1888, M. Léon Denis vint, sur la prière de quelques adeptes, donner à Rouen les premiers enseignements du spiritisme. La parole si convaincue, si persuasive de l'orateur porta ses fruits, car, si inculte encore que fût le terrain, il se forma bientôt dans la grande cité normande une Société d'études, désignée sous le nom d'*Union spiritualiste.*

Mais ce n'était pas assez pour les membres de l'*Union* de posséder un peu de cette lumière qui est un acheminement vers la vérité : ils résolurent de la répandre autour d'eux, pour en faire bénéficier le plus grand nombre possible. Ils firent appel, pour cela, au dévouement de M. Léon Denis, leur président d'honneur, dont les récentes conférences données à Bordeaux et à Toulouse avaient eu un si éclatant succès. L'ardent apôtre du spiritisme accéda volontiers à leur désir et, le dimanche 27 décembre et le mardi 29, il fit deux nouvelles conférences publiques à Rouen, dans la salle du Casino, où se pressèrent chaque fois de 600 à 700 personnes.

La première conférence avait été annoncée sous ce titre : *Le Matérialisme et le Spiritualisme devant l'Histoire et devant la Révolution.* Voici en quels termes le *Journal de Rouen* en rendait compte dans son numéro du 28 décembre :

« Il y avait, hier, un public très nombreux réuni dans la salle du Casino,

pour y entendre exposer les problèmes difficiles et ardus que comporte la lutte entre *Le Matérialisme et le Spiritualisme* contemporains, fort clairement présentés en un langage excellent par M. Léon Denis, un conférencier intéressant, qui se présentait sous le patronage de l'*Union spiritualiste* de Rouen.

« D'après l'orateur, à l'heure actuelle, deux problèmes pèsent sur le monde moderne : le problème politique, que la démocratie a peu à peu résolue, grâce à ses efforts; le problème religieux, qui, lui, reste suspendu comme une menace sur nos têtes. Si la solution du problème religieux n'a pu être trouvée, c'est qu'il y a antagonisme entre la religion, qui s'enferme dans ses dogmes, et la science enivrée de ses conquêtes matérielles, qui s'est désintéressée du monde moral. De là provient une guerre sourde dans les esprits et un déchirement dans les âmes.

« Selon M. Denis, la démocratie s'est trompée en s'alliant au matérialisme, quand elle a voulu renverser les obstacles que lui opposaient les superstitions ; elle a eu le tort de ne pas se préoccuper des questions de l'au-delà, de rejeter la croyance en Dieu et en l'immortalité des âmes. C'est pour n'avoir pas su répondre à ces tendances éternelles de l'âme humaine, que la femme et l'enfant ont été se réfugier dans des religions caduques qui ne peuvent cependant répondre à leurs besoins d'infini.

« De là provient le mal moral qui pèse si lourdement sur les esprits contemporains et qui a amené l'affaissement des caractères. Pour réagir contre ces doctrines matérialistes, qu'il trouve résumées dans Moleschott, Büchner, Taine, Jules Soury, M. Denis propose d'en revenir au philosophisme révolutionnaire, dont la tradition spiritualiste s'est continuée jusqu'à nous avec Quinet, Louis Blanc, Barbès, Esquiros et Pelletan.

« Entre les deux pôles qui se partagent la pensée moderne : intolérance d'une foi aveugle, et intransigeance de la négation, il y a place pour le règne de la justice et de la solidarité, pour la philosophie qui a inspiré Rousseau et la Convention et qui peut se résumer en ces trois mots : « Dieu, progrès, immortalité. »

« Cette immortalité de l'âme, qui jusqu'à présent avait été considérée comme une entité philosophique un peu vague, M. Denis — et c'est là le côté le plus intéressant de sa conférence — estime qu'elle est prouvée expérimentalement par les manifestations psychiques et spirites qui attestent la survivance de l'être. Il y a là dans ce nouveau domaine moral encore inexploré, des faits manifestes qui ont attiré l'attention du monde entier, en dépit des contradicteurs qui se rencontrent toujours à l'origine de toute science nouvelle.

« La réalité de ses faits psychiques est de reste constatée par mille obser-

vations et par les travaux de savants, comme William Crookes, découvreur du quatrième état de la matière, comme Russell Wallace, comme Flammarion, Paul Gibier, Zolnner. Elle est encore attestée par cette tradition de l'intervention de l'occulte dans les choses humaines, qui va du démon de Socrate à l'esprit de Tasse et aux *voix* de Jeanne Darc. Ces faits, autrefois considérés comme surnaturels, sont aujourd'hui reconnus régis par des lois. C'est là un monde non surnaturel, mais un domaine nouveau de la vie, que l'orateur se propose d'étudier en une nouvelle conférence qui portera sur les faits d'expérience du spiritisme et sur les enseignements philosophiques qui en découlent.

« La conférence d'hier n'était donc que le prélude théorique de celle qui aura lieu mardi prochain ; malgré l'aridité d'un exposé philosophique toujours difficile à faire devant un public non familiarisé avec ces hautes questions, l'orateur s'est fait souvent applaudir, grâce à la netteté de son langage; il ne le sera pas moins prochainement, lorsqu'il étudiera de plus près ces mystérieuses questions qui préoccupent si fort les esprits de la génération contemporaine. »

Le sujet de la seconde conférence était celui-ci : *Le Spiritisme devant la Science et devant la Raison.* Un public plus nombreux encore qu'à la première, s'était empressé de venir entendre le sympathique conférencier, qui, durant plus d'une heure et demie, l'a tenu sous le charme de sa parole.

M. Léon Denis rappelle d'abord que le spiritisme a son apparition à eu le sort de toutes les découvertes à leur origine : il n'a été accueilli que par l'ironie et l'incrédulité. Cependant les premiers adeptes ne se sont pas découragés ; leur parole a été entendue, et déjà on compte en Europe et en Amérique des millions de partisans de la doctrine nouvelle.

La réalité des phénomènes psychiques est constatée par mille observations, et par les travaux de savants renommés, qui démontrent d'une façon irréfutable la survivance de l'être et la possibilité de communiquer avec les morts. C'est alors que l'orateur parle de certaines expériences concluantes, telles que les apparitions photographiées, le moulage, dans la paraffine, de mains non humaines, l'écriture directe, etc. Il entretient ensuite son auditoire attentif de la matière radiante, du magnétisme, de l'hypnotisme, de la suggestion mentale, toutes découvertes qui rapprochent la science du domaine du spiritisme et expliquent la vie de l'espace.

D'autre part, la pluralité des existences de l'âme explique les causes des inégalités de facultés et de conditions qui se rencontrent parmi les hommes, et elle est la preuve d'une justice distributive dans l'univers. L'être retrouve au-delà de la tombe, soit dans l'espace, soit dans une nouvelle réincarnation, la situation qu'il s'est préparée par ses actes, bons ou mauvais.

L'exposé de ces théories, longuement développé, a été suivi d'une éloquente leçon de morale, interrompue souvent par les applaudissements d'un auditoire heureux d'entendre un si beau et si pur langage, mis au service de la meilleure des causes.

Le soir du mercredi 30 décembre, au siège de l'*Union spiritualiste de Rouen*, se réunissaient une centaine de personnes, le plus grand nombre appartenant à cette Société, pour entendre M. Léon Denis dans une conférence privée.

L'orateur, s'adressant aux membres de l'Union, leur donne des encouraments et des conseils. Il ne suffit pas de connaître la vérité, il faut la répandre et fonder des groupes d'études et de propagande. Nous rendrons compte un jour des lumières que nous aurons reçues, et c'est notre conscience même qui sera notre juge. Les obstacles ne doivent pas nous arrêter : nous ne sommes pas seuls d'ailleurs à combattre; dans l'espace, à nos côtés, sont des légions de puissances qui luttent avec nous.

Nous devons imiter l'exemple de nos frères de Belgique, de Catalane, de Barcelone, qui ont créé des fédérations spirites dont les bienfaits sont immenses.

L'orateur parle ensuite des devoirs du vrai spirite, qui consistent en ces trois conditions : vouloir, savoir, aimer.

Vouloir : Il faut se fixer un but et le poursuivre sans relâche. Ce but, c'est celui de la sagesse, de l'intelligence. La volonté a une puissance que trop souvent nous méconnaissons; par elle nous pouvons réfréner les passions et acquérir la supériorité, seule capable d'attirer à nous les grands esprits.

Il faut savoir, et pour cela étudier avec persévérance, par l'observation et au moyen des livres. Chaque pas que nous faisons dans cette voie est suivi de résultats inappréciables, dont nous pouvons faire bénificier nos frères.

Il faut aimer aussi. Sans amour, nous nous consumons dans l'égoïsme, ce fléau qui pèse si lourdement sur le genre humain, et qui fait que, livrés aux forces occultes, tant d'expérimentateurs tombent sous le joug des mauvais esprits. L'amour, au contraire, écarte de nous les obstacles et ouvre nos cœurs aux sensations du beau, du bien, et du vrai. Tel est le résumé, trop succinct, de cette charmante causerie, qui a valu à M. Léon Denis les approbations unanimes des assistants. Il peut être assuré que ses sages conseils porteront leurs fruits.

Un membre de l'UNION SPIRITUALISTE.

A TOULOUSE. — Cher monsieur Leymarie, honoré frère en croyance. — Nous avons eu la bonne fortune de posséder à Toulouse, M. Léon Denis, de Tours; les conférences publiques qu'il nous a données ont été pour notre cause et pour lui l'occasion d'un grand succès.

L'autorité universitaire, avec une bienveillance dont nous ne saurions trop la remercier, avait mis à notre disposition le grand amphithéâtre de la Faculté des Lettres qui contient plus de 600 auditeurs. Dans cette salle, MM. les professeurs de nos facultés font pour les étudiants et les gens du monde des conférences philosophiques et littéraires fort suivies ; M. Léon Denis, inaugurant pour ainsi dire la série des conférences de cet hiver, a, pour la première fois, à Toulouse, parlé publiquement sur le spiritisme.

Il a développé dans les deux réunions des 18 et 22 novembre, les sujets arrêtés d'avance entre nous : *Le Spiritualisme dans l'histoire*, — et *le Spiritisme devant la Science et devant la Raison.*

Il l'a fait dans la forme le plus littéraire, la plus distinguée, avec cette éloquence persuasive et entraînante qu'il possède à un haut degré ; il a obtenu des applaudissements unanimes.

La salle était comble et représentait largement dans son ensemble *toutes* les classes de la société ; les jardiniers des environs de Toulouse, les fonctionnaires, les étudiants, les professeurs des lycées et des facultés, des magistrats même y étaient venus. Dans cette assistance, dont les trois quarts au moins, étaient étrangers ou indifférents à notre cause, chacun a écouté le conférencier sans qu'il se soit produit la plus légère marque d'hostilité ; au contraire, il y avait sympathie et bienveillance.

— Toute la presse, sans distinction d'opinion, avait annoncé nos conférences. Quelques journaux ont publié sur la première, quelques légères appréciations bienveillantes pour la plupart. Et s'ils n'ont rien dit de la deuxième, c'est, apparemment, pour éviter toute discussion ou polémique sur la doctrine. Quels que soient les motifs de leur réserve, il est revenu, de part et d'autre, que la parole de M. Léon Denis a produit une vive impression sur la plupart de ses auditeurs, et non des moins qualifiés.

Dans sa troisième conférence, celle-ci privée et spéciale pour les spirites, qui avaient en grand nombre répondu à l'appel du Cercle de la Morale spirite fondé par J. Pommiés, M. Léon Denis en nous citant l'exemple des groupes de Belgique et de nos voisins d'Espagne, supérieurement organisés en vue de la propagande, soit par la presse, soit par l'action fédérative de leurs sociétés, a particulièrement insisté sur la nécessité de s'organiser et de se réunir dans un centre commun, l'union étant, surtout pour les spirites, un devoir absolu et la condition de tout progrès.

« Vous avez, a-t-il dit, dans votre ville, une des plus anciennes sociétés « spirites légalement organisées en France. — Votre Cercle de la Morale « spirite dont la fondation remonte à l'année 1868, a maintenu son œuvre « malgré des fluctuations diverses. Aujourd'hui que nos idées ne soulèvent « plus l'opposition de jadis, aujourd'hui que notre doctrine s'impose non « aux croyants mais à tous les chercheurs de bonne foi, comme la seule « solution rationnelle du problème de la vie, il importe que des éléments « nouveaux viennent lui apporter le contingent de leurs forces, afin qu'il « puisse étendre comme il convient son rayon d'influence et ses moyens « d'action. »

Il nous a engagés ensuite à multiplier les séances particulières, ou réunions de famille, dans lesquelles l'étude de tous les phénomènes psychologiques peut et doit être poursuivie avec suite, ordre et précision. Ces groupes intimes sont, par leur nature même, susceptibles de réunir les meilleures conditions pour l'obtention de bons résultats, — mais il est indispensable de ne point se renfermer dans un milieu, parfois trop exclusif aussi, les travaux élaborés et les faits recueillis ne pouvant que gagner a être contrôlés et étudiés à nouveau en présence de tous. M. Denis à terminé son intéressant entretien par des considérations très élevées sur le rôle de la femme dans la société actuelle, et plus particulièrement dans la famille spirite.

Les bravos chaleureux et réitérés de nos frères et sœurs en croyance ont amplement prouvé à M. L. Denis que sa parole lui avait gagné les cœurs, et que ses conseils porteraient leurs fruits.

Le président de la réunion, se faisant l'interprète de tous, a remercié notre éloquent ami, et du dévouement avec lequel il se consacre à répandre nos idées, et de la sympathie qu'il a témoignée aux Toulousains, en venant leur porter ses conseils et ses encouragements. Tous les spirites de Toulouse et des environs garderont de lui le meilleur souvenir.

Nous l'espérons, M. L. Denis reviendra parmi nous continuer son œuvre, dès que les circonstances lui permettront une nouvelle campagne de propagande dans le Midi.

Nous avons constaté, à notre réunion mensuelle du premier dimanche de décembre, que la visite de M. Léon Denis et ses conférences donneront une impulsion nouvelle à l'étude de la doctrine dans notre ville. Plusieurs adhésions nouvelles à l'œuvre de notre Cercle nous sont annoncées pour notre assemblée générale annuelle du premier dimanche de février 1892.

L. Cadaux.
Secrétaire du Cercle, 13, rue Arnaud-Bernard.

LA MAISON HANTÉE DES CATACOMBES

« Une brave femme de 66 ans, Mme Boll, qui occupe un petit logement au rez-de-chaussée, 38, rue Du Couëdic, est absolument terrifiée par les évènements qui se passent chez elle.

Depuis dimanche, meubles, verres, vaisselle, tableaux, globes, tout se brise, tout est projeté sur le sol avec un bruit infernal, tandis qu'il semble qu'une pluie de sable coule le long des murs.

Mme Boll habite avec deux orphelins qu'elle a recueillis, un garçonnet de douze ans et une fillette de quatorze. Dimanche soir, alors qu'elle attendait l'arrivée des enfants qui étaient au théâtre, elle se retourna brusquement en entendant un bruit de verre brisé. C'était son pot à eau qui venait de se fendre en trois morceaux.

Elle n'eut pas le temps de se lever pour examiner la cause du bris: un petit bol placé sur une table venait de décrire un arc de cercle et de se briser dans la chambre. Ce fut alors une danse folle de tout ce qui était vaisselle et verrerie.

Un globe, sous lequel Mme Boll gardait précieusement la couronne de fleurs d'oranger de son mariage, se fendait en quatre morceaux; la lampe à pétrole se brisait avec un bruit sourd.

Affolée, la vieille dame appela au secours.

Une voisine Mme Berthe Muller arrivait aussitôt avec M. Guener, un tourneur en optique, qui habite le logement au-dessus de celui de Mme Boll.

Les phénomènes ayant alors cessé, ces messieurs ajoutèrent d'abord peu de foi au récit qui leur était fait. Ils crurent que la locataire du rez-de-chaussée était devenue subitement folle.

Mais au bout d'un moment, voilà que deux gravures sous verre, accrochées au mur tombent en même temps; un vase intime qui se trouvait dans une table de nuit ouverte s'élance — c'est le mot — dans la chambre et vient se briser près de la porte d'entrée.

Stupéfait, M. Guener cherche à approfondir le mystère. Il sonde le mur, il ouvre les placards, il examine les planches. Rien !

Tout étant rentré dans l'ordre, Mme Boll se coucha tremblante, et une partie de la nuit se passa sans incident.

Le fils adoptif de la vieille dame se couche également. Vers trois heures du matin, il est réveillé par un bruit de vitre brisée. Il se lève, allume la bougie, et s'aperçoit que la boule de son lit de fer vient de sauter. Elle a traversé le carreau de la porte d'entrée, pour aller tomber dans la cour, à côté du robinet de la pompe.

C'est à la suite de ce dernier phénomène que Mme Boll se décida à aller

prévenir le lendemain M. Percha, commissaire de police du XIVᵉ arrondissement.

Celui-ci, comme les voisins, commença à rire et demanda à son interlocutrice si elle n'avait pas quelquefois des hallucinations.

Pourtant sur les explications claires, précises de Mme Boll, il se rendit 38, rue Du Couëdic.

Il n'eut pas de peine à constater les dégâts. Du reste, les phénomènes se reproduisirent devant lui. Il dut empêcher de tomber une armoire pleine d'objets de ménage ; il assista à la danse de la table et des chaises qui semblaient être mues par une machine électrique.

Mieux que cela encore. Le commissaire avait fermé la porte derrière lui et il lui fut impossible de la rouvrir, malgré sa force. Il dut sortir par la fenêtre. Ces faits sont confirmés par M. Bugeot, épicier, rue Du Couëdic, par M. Georges et M. Havenard, cordonnier et boulanger habitant la maison.

Le réveil-matin, posé sur la commode, a fait des siennes. Arrêté à six heures il se mit à marcher à quatre heures de l'après-midi et à sonner six heures.

C'est toujours ainsi que se passe cet ordre de phénomènes : attendons-nous à voir chaque journal épiloguer à perte de vue sur la portée de ce fait. »

N.D.L.R. — Les groupes spirites sans au préalable s'être entendus, s'en vont à la débandade (exactement comme les scientifiques), évoquer, faire des procès-verbaux laborieux, sans avoir rien de précis, n'ayant rien obtenu et rien à mettre sous la dent.

Sachant ce dont il s'agit, et devant le parti-pris de chacun d'être plus au fait, plus précis que tout le monde, nous nous sommes abstenus, ne voulant pas nous fourvoyer.

Lorsqu'il sera décidé, avec raison, que l'union fait la force, nous aviserons car rien ne se fait de bien sans entente et prudence.

Les esprits nos guides, n'occasionnent point le phénomène pour les spirites ; ils veulent avant tout inviter les négateurs à chercher ce que c'est que la vérité. Laissons donc les investigateurs néantistes se rendre compte, sans notre intervention zélée et trop intéressée qui nuit à la libre recherche.

HENRI III ET LA PRINCESSE MARIE DE CLÈVES

Les magnétistes ne sont pas tous les amis très fervents du spiritisme ; tant s'en faut ; il en est qui soutiennent qu'il n'y a aucun lien qui rattache le magnétisme au spiritisme. Ils croient fermement au magnétisme qu'ils professent, ils ont une conviction forte, inébranlable, ils sont même quelque peu fanatiques, mais gardez-vous bien de leur parler du spiritisme, le nom

seul les fait bondir jusqu'au plancher. Et cependant quand on y réfléchit, il est certains faits qui semblent appartenir à la fois et au spiritisme et au magnétisme et qui prouvent qu'il n'existe pas entre ces deux branches de sciences un abîme infranchissable et que l'on peut insensiblement passer de l'une à l'autre, comme on va de plein pied de France en Belgique. Voici une histoire charmante que j'ai puisée dans les *Essais sur l'Histoire de Paris*, de Sainte-Foix. Cette histoire relève-t-elle du spiritisme ou simplement du magnétisme? Je laisse à vos lecteurs le soin de la classer, je me contente, quant à moi, de la raconter le moins mal que je pourrai.

Marie de Clèves, âgée de 16 ans, qui brillait à la cour de Catherine de Médicis par sa rare beauté et par ses grâces irrésistibles, avait épousé le prince de Condé. Ses charmes incontestables, aussi bien que l'aménité de ses manières, lui avaient conquis tous les cœurs et attiré autour d'elle de nombreux admirateurs. Les princes de la famille royale n'étaient pas des derniers à lui faire la cour, un seul, le duc d'Anjou, qui fut depuis Henri III, lui accorda peu d'attention, il semblait tout à fait indifférent à ses attraits. Un soir, la princesse assistant à un bal de la cour où elle était fort remarquée, eut grand chaud. Elle avait beaucoup dansé et sa chemise était toute trempée. Une femme de la reine l'engagea à passer dans la garde-robe pour se changer. La princesse, en effet, se retira pour se déshabiller, changea de chemise et laissa la sienne qui était tout humide. A peine la princesse était rentrée pour reprendre sa place dans le bal, que le duc d'Anjou à son tour, ayant chaud, pénétra dans la garde-robe et voyant dans le vêtement quitté par la princesse un linge blanc, il le prit machinalement et s'en essuya le visage où la sueur perlait. A partir de ce moment il se sentit tout autre à l'égard de la princesse et son attitude envers elle changea du tout au tout. Il ressentit instantanément une violente passion et se montra aussi vif, aussi empressé autour d'elle qu'il avait paru jusque-là froid et indifférent. Il ne négligea rien pour lui faire connaître ses sentiments; sa passion le dévorait et il paraissait insensible à tout ce qui ne se rapportait pas à elle. C'est dans ces circonstances qu'on lui offrit la couronne de Pologne, et l'amour qu'il portait à la princesse fut la cause principale qui le fit hésiter à l'accepter. Ce ne fut que pressé par les sollicitations de son frère et de la reine-mère qu'il se décida à partir pour ce royaume lointain qu'il considérait comme un lieu d'exil. Bien loin d'affaiblir son amour et d'effacer de son cœur l'image de celle qu'il adorait, l'éloignement ne fit que renforcer les sentiments qui l'obsédait. Toutes les fois qu'il voulait écrire à la princesse, il se piquait un doigt et les caractères tracés étaient de son sang. La mort de Charles IX survint et le jour même que le duc d'Anjou mettait le pied sur

le sol de France pour prendre possession de la couronne il apprit qu'un mal aussi prompt que cruel venait de lui enlever l'objet de sa tendresse, et le priver pour toujours de celle avec laquelle il avait projeté de partager le trône de France. Sa douleur, son désespoir furent inexprimables. Il passa des journées entières dans les pleurs et dans les gémissements et il ne parut en public que dans le plus grand deuil. Quatre mois après que la princesse était morte et enterrée à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, Henri III fut invité à un grand souper dans cette même abbaye. A peine entré, le roi éprouva un tel malaise, de telles douleurs internes et un si cruel saisissement de cœur qu'il fallut absolument transporter ailleurs le corps de l'infortunée et regrettée princesse. Henri III ne cessa de l'aimer tant qu'il vécut, malgré tout ses efforts pour étouffer cette passion malheureuse et sans issue.

Je demanderai maintenant aux personnes compétentes, lequel des deux est cause que Henri III, alors qu'il n'était que duc d'Anjou, conçut une passion violente pour une personne à laquelle il avait fait d'abord peu attention tout de suite après avoir essuyé son visage avec le vêtement qu'elle venait de quitter? lequel des deux est cause qu'Henri III invité à souper dans l'abbaye même où était enterrée celle qu'il pleurait de toutes les larmes de son corps, ressentit un malaise étrange et de cruels saisissements de cœur? Est-ce le magnétisme? Est-ce le spiritisme? Réponse, s'il vous plaît. HORACE PELLETIER,

Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Condé par les Montils (Loir-et-Cher).

TATONNEMENTS SPIRITES

(*Suite*). Voir la *Revue* de Janvier 1892.

Après un moment d'attente, il se fit un travail extraordinaire dans la table : elle s'agitait dans tous les sens et tremblait comme si elle eût été placée sur une machine à vapeur. Cela dura un bon quart d'heure. Puis on me dit de prendre le crayon. J'écrivis dans une obscurité presque totale :

« Je voudrais bien vous faire faire un apport, mais nous ne pouvons y réussir aujourd'hui.

« Regardez sur le marbre du bureau-toilette, vous y verrez la preuve de notre désir de vous être agréable et en même temps celle de notre pouvoir ! »

L'un de nous alla examiner le marbre de la toilette et ne trouva rien. Pendant ces recherches la table affirmait toujours; elle frappait surtout joyeusement quand on approchait d'un certain coin du meuble. Enfin, on découvrit derrière la glace, une jolie petite fleur dessinée au crayon sur le rebord du marbre. Etant retournés à nos places, nous trouvâmes cette

même fleur reproduite sur le cahier de papier qui était resté sur la table!

Nous n'étions que quatre personnes. Aucune n'avait quitté sa place. Un être invisible se promenait donc autour de nous tenant un crayon invisible aussi? Ce nom de Julia a été écrit dix fois peut-être, sur les murs, sur la porte, presque au ras du sol et presque au plafond.

André C... était ébranlé. Il ne pouvait nier les faits, il ne pouvait non plus les expliquer. Il se demandait « où cela le mènerait? » Il craignit peut être d'être amené à *croire et*, sous prétexte de travaux urgents, il s'absenta tout un mois de nos séances.

Pendant cette absence, Julia continua à se manifester à nous, mais seulement par les mouvements de table et l'écriture inspirée. Aucun de nous, dit-elle, ne possédait les éléments nécessaires pour produire les autres phénomènes. Elle nous répéta qu'elle ne renonçait pas à convertir son médium.

18 *janvier* 1891. — Enfin, C... s'est décidé à affronter de nouveau le danger. La table s'élève légèrement, se balance, s'incline de côté et d'autre. Quelqu'un fait la remarque qu'elle a l'air de se réjouir.

Julia répond :

« Oui, je me réjouis de voir mon médium revenu. Mais ce n'est pas là le seul but de ces démonstrations. Elles doivent contribuer à compléter votre croyance, à affermir votre foi. En même temps, elles servent à une œuvre utile pour vous tous et que vous ne comprenez pas encore. Je veux vous donner tout le développement possible. Attendez! »

La table vibre, s'élève, monte, monte toujours. Nous nous levons, nos mains quittent la surface et glissent le long des pieds. Va-t-elle toucher le plafond? Non, elle plane, flotte dans l'espace. Nous la suivons. Elle revient et redescend doucement à sa place. Julia reprend :

« Que ce mouvement ascensionnel soit un emblème... Oui, que vos âmes s'élèvent aussi par la force de la volonté et planent dans l'espace, tendant toujours vers le but désiré, Dieu, qui vous attend et à qui nous voulons vous conduire.

« Croyez, priez, espérez!... Julia ».

20 *janvier*. — Mme L. absente. Nous ne sommes que trois, C., ma femme et moi. Nous causons. Nos propriétaires habitent l'étage au-dessous; ce sont des méthodistes, très pieux, qui sont très intrigués de nos réunions fréquentes et des bruits mystérieux qu'ils entendent parfois. S'ils savaient que nous nous occupons de spiritisme ne nous donneraient-ils pas congé?

La table s'agite, s'élève, se promène, va à la porte et nous force à l'ouvrir. Elle veut absolument descendre; nous nous y refusons; elle se renverse sans dessus-dessous, elle semble rivée au plancher, tous nos efforts ne par-

viennent pas à l'ébranler. Nous cédons. Elle se remet sur ses pieds et nous descendons. Arrivée au bas de l'escalier, elle veut entrer dans le salon. C'est là qu'aura lieu la séance. Je représente à Julia que le propriétaire et sa femme peuvent rentrer d'un moment à l'autre, que nous n'avons pas le droit de nous installer dans leur salon. Elle consent à remonter, mais quand nous voulons recommencer la séance elle nous déclare *qu'il faut* que nos propriétaires sachent que nous sommes spirites. Il n'en arrivera rien de désagréable. Nous croyons le contraire. Sur l'ardoise que je venais de poser sur la table, une main invisible écrit : « Si vous doutez je vous abandonne. Obéissez ! Julia ».

Sur ces entrefaites, j'entends rentrer le propriétaire ; je propose comme compromis, de l'inviter à assister à la séance comme à une chose curieuse. Julia consent. Le propriétaire prend très bien la chose ; il en plaisante. Lui présent, nous n'obtenons rien de remarquable, sauf une légère ascension de la table. Il en rit, croyant à une mystification. La soirée s'est écoulée, nous terminons cette séance très fatigante. Comme adieu, Julia a écrit sur le bois de la table : « Croyez, espérez ! »

Depuis, nous avons fait comprendre à nos braves gens de propriétaires que cela était sérieux ; que nous sommes des spirites convaincus et que cherchant la vérité nous trouvons de grandes consolations dans ces pratiques. Leur curiosité n'a pas été éveillée, mais à notre étonnement et très grande satisfaction, ils nous ont dit : « Si vous y croyez et que vous vous en trouvez bien, vous avez raison de vous y adonner. »

Ne semble-t-il pas clair que l'intervention de l'esprit de Julia avait pour motifs : *primo*, de nous encourager à confesser notre foi, et en second lieu de chasser de notre esprit une préoccupation troublante que nous apportions à nos séances ?

22 *janvier*. — Julia me fait écrire une longue communication remplie de bons conseils, tant pour notre conduite privée que pour nos recherches en spiritisme.

La table, après son ascension habituelle, fait des mouvements extraordinaires, elle vibre sous nos mains, se meut de droite à gauche, frottant le parquet avec une force régulière ; on entend des coups, tantôt sourds, tantôt éclatants, dans les murs, dans la table. Julia nous dit de faire l'obscurité complète. Les bruits et les vibrations augmentent d'intensité. Des lueurs fugitives se groupent dans un coin de la chambre, de légers nuages flottants s'unissent et commencent à prendre une forme. Nous allons avoir une apparition.

Je me sens toucher le genou, j'en fais la remarque ; ma femme qui n'a

pas entendu me demande ce que j'ai dit, je veux élever la voix et comme je souffre d'un enrouement, il en résulte un éclat de voix, un son rauque et bizarre. Tout bruit cesse. J'ai fait manquer la manifestation. Un esprit aux mouvements rudes nous dit, de la part de Julia, de regarder sur l'ardoise ; nous y trouvons écrit : « Je pars, hélas ! J'allais vous apparaître. L'harmonie est brisée. Je vous pardonne, je reviendrai. Croyez, espérez. — Julia. »

25 *janvier*. — Cette séance, attendue avec tant d'impatience, a été très intéressante. Nous avons d'abord eu des communications de plusieurs de nos amis, soit directement, soit par l'entremise de Julia. Puis le moment tant désiré est venu.

Encore l'obscurité complète. Les mouvements, les coups frappés sont plus marqués qu'à la dernière séance. Parfois on dirait un lourd marteau qui frappe la table à la briser, puis de légers tapotements, le tic-tac d'un appareil télégraphique, des grattements, des craquements. On nous dit de diriger nos regards vers un angle de la chambre. Nous attendons, muets, retenant notre souffle... Malheur ! On frappe trois coups très forts sur le dossier de la chaise d'une de ces dames. Effrayée, elle jette un cri perçant. Tout bruit cesse. Encore une séance manquée !

Pendant la première partie de la séance nous avions eu la visite d'un esprit malheureux cherchant un soulagement à ses maux et nous avions parlé des mauvais esprits, nous demandant s'il ne s'en introduisait pas parmi les bons qui nous visitaient. On nous dit alors de regarder sur la table de marbre. Il y avait : « Je suis là qui vous garde. Par ma présence à la porte j'éloigne les mauvais esprits. » Je découvris plus tard le nom de Julia sur le chambranle de la porte, au dehors, et sur la voûte de l'escalier, en lettres d'un pouce, encore « Julia ».

Après la séance venant prendre la lampe sur la table de marbre, nous lûmes : « Je veille sur la maison et je la protège. Je suis toujours fidèle. C'est ma maison, soyez bénis et remerciez mon médium. »

1er *février* 1891. — Troisième tentative avortée ! La séance avait bien commencé, cependant nous avions eu plusieurs communications, entre autres une de ma mère. « Si c'est bien ma mère, dis-je, je la prie instamment de m'en donner une preuve, comme elle me l'a promis à la dernière séance. Qu'elle écrive quelques mots ou même son nom seul, sur l'ardoise. Ou, si elle n'est pas dans des conditions à écrire elle-même, qu'elle demande l'aide de Julia ». Aussitôt on écrivit sur l'ardoise « Hélène de Gournay », et plus bas « Julia ».

Julia devait nous apparaître. Fleur-des-Rochers aussi m'avait fait annoncer par un médium étranger qu'elle viendrait se faire voir dans des conditions

nouvelles. Nous avions demandé que, si possible, Julia employât des moyens moins effrayants, les nerfs de nos deux dames ne pouvant résister à ces bruits insolites.

La table commença de se mouvoir moins violemment et moins bruyamment. Des bruits légers se faisaient entendre dans diverses parties de la chambre. Il semblait que des êtres invisibles se mouvaient dans cette obscurité, touchant et déplaçant des objets.

Ma femme sent soulever sa chaise; surprise, elle ne peut retenir un cri : « Quelqu'un tire ma chaise! » — Un bruit léger comme un vol d'oiseau, et tout se tait.

Après avoir inutilement interrogé l'esprit, nous fîmes apporter de la lumière. Une surprise nous attendait.

Une grande et lourde pelote à épingles avait été prise sur la toilette et posée sur un canapé à l'autre bout de la chambre; un bouquet placé dans un vase sur un petit guéridon près de moi, avait été transporté à côté de la pelote,mais deux fleurs,un œillet blanc et une ramille d'héliotrope,en avaient été détachées et étaient là devant moi, sur la table. Sur la table aussi était une loupe à manche très lourd qu'on avait prise sur le guéridon. Une bougie et sa bobèche de cuivre avait été retirée du chandelier et portée sur le canapé.

Quelles autres merveilles n'aurions-nous pas vues sans ce malheureux contre-temps! C'était désolant, d'autant plus que C. devait partir en voyage quelques jours après.

A son retour il renonça à suivre nos séances. Julia ne nous a pas abandonnés; elle vient de temps à autre, communique par coups frappés ou en me faisant écrire, mais elle ne peut produire les autres phénomènes sans la présence de son médium ou d'une autre personne également douée. Elle dit qu'elle ne renonce pas à sa mission, elle veut sauver André C: « il croira, où il mourra désespéré! »

P. F. de Gournay.

SÉANCE DE TYPTOLOGIE

(Suite.)

Le 12 décembre 1891, c'est-à-dire trente-six jours après notre séance de typtologie, M. E. V... que j'étais allé voir chez lui, me fit part tout à coup du désir qu'il avait de s'entretenir amicalement avec l'esprit de M..., son camarade d'enfance et ancien compagnon d'armes.

« Je suis convaincu, me dit-il, touchant ces phénomènes spirites, mais je « voudrais savoir si c'est bien réellement l'esprit de M... mon ami qui vient « ici manifester sa présence et s'entetenir avec moi de son passé et des cir- « constances dans lesquelles je l'ai connu sur cette terre. »

Là-dessus, M. E. V. se leva, prit à deux mains un petit guéridon, et l'approchant de la cheminée, s'assit devant, et moi j'en fis autant.

Nous posâmes nos mains à plat sur le guéridon, et au bout de quelques minutes de silence et de recueillement, nous priâmes le Tout-Puissant, puis nous évoquâmes par trois fois l'esprit de M... qui ne tarda pas à manifester sa présence au milieu de nous en faisant craquer, tourner, balancer en tous sens le guéridon.

Lui demandant son nom, il nous répondit M... C'était le même nom, avec la même ortographe qu'il nous avait dicté dans la séance du 6 novembre.

Alors, M. E. V... posa à l'esprit de son ami une série de questions auxquelles l'esprit répondit parfaitement, ne se trompant jamais sur les dates de ses années de promotion dans l'armée, ainsi que sur les numéros des régiments où il avait été incorporé.

M. E. V... qui n'avait pas présent à la mémoire ces dates et ces numéros, se levait, prenait l'annuaire militaire pour vérifier si l'esprit ne s'était pas trompé, et se rasseyait avec joie, convaincu que c'était bien son ami M... qui était là, invisible, à ses côtés, lui parlant du temps passé, des souvenirs de leur enfance et du régiment.

Voici les principales questions que nous posâmes à l'esprit, suivies de ses réponses :

« Dans quel régiment étais-tu, lorsque tu avais le grade de sergent-major? Dans le 1er de ligne. »

« Et quand tu fus nommé adjudant? Dans le 1er de ligne. »

« Où étais-tu alors en garnison? A Paris, à la caserne de l'école militaire. »

« En quelle année as-tu été promu sous-lieutenant? En 1849. »

« Dans quel régiment as-tu été incorporé, une fois nommé? Dans le 78e de ligne. »

« Quelles ont été tes garnisons? Lyon, Grenoble. »

« En quelle année as-tu été promu lieutenant? En 1854. »

« Dans quel régiment? Dans le 7e de ligne. »

« As-tu fait la campagne de Crimée? Oui. »

« As-tu été blessé sur le champ de bataille? Non. »

« Es-tu mort en Crimée? Non. »

« En France? Oui. »

« Dis-nous, nous te prions, le nom de la ville où ton esprit a quitté sa dépouille mortelle? Paris. »

« Es-tu mort chez toi? »

L'esprit ne répondant pas, nous lui dîmes :

« Es-tu mort chez des amis ou des connaissances que tu avais à Paris? »

Nouveau silence de l'esprit.

« Es-tu mort à l'hôpital? Oui. »

« Dans quel hôpital? Val-de-Grâce. »

« Quelle est la maladie qui t'a emporté? Typhus.

« Où se trouvait ton régiment au moment de ta mort? Versailles. »

« Dans quelle ville ton père, ancien capitaine de gendarmerie, a-t-il pris sa retraite et est-il mort? Nîmes. »

Le tout fut reconnu conforme à la vérité par M. E. V..

Puis à la question suivante : « Quelle est la planète que tu habites présentement? » le guéridon se mit aussitôt à frapper du pied le parquet et dicta toutes les lettres de l'alphabet de A à Z, ce,rapidement,puis reprit-il l'alphabet le dictant de même, l'esprit voulant dire par là qu'il n'habitait aucune planète, mais l'infini où les régions éthérées entourant notre globe.

« Ton esprit n'est pas encore réincarné? Non. »

Et en effet il ne pouvait guère l'être.

« Es-tu heureux d'avoir quitté cette terre? Oui. »

M. E. V... lui demanda alors s'il s'était trouvé depuis sa mort en communication avec les esprits de ses parents. L'esprit répondit affirmativement.

Puis, M. E. V... causa avec l'esprit de son ami, lui demandant s'il se rappelait diverses particularités de leur vie quand ils étaient sur les bans du collège et plus tard, tous deux dans l'armée.

L'esprit répondit affirmativement ainsi qu'à diverses questions posées par M. E. V...

Il est à noter que M... m'était complètement étranger, ne l'ayant ni connu ni entendu parler de lui, j'ignorais donc tout ce qu'il nous répondait.

Quant à M. E. V. qui agissait comme moi médianimiquement,il ne pouvait être que de bonne foi puisqu'il voulait se convaincre, lui-même, de l'identité de l'esprit. D'autre part, il lui paraissait impossible que le hasard seul pût jouer un rôle dans les réponses toujours exactes de l'esprit.

D'ailleurs, quand il lui semblait, parfois, que l'esprit se trompait, il le reprenait, mais l'esprit répétant toujours la même chose, alors M. E. V... après réflexion, et ayant consulté de nouveau l'annuaire militaire, reconnaissait que c'était lui qui se trompait et non l'esprit.

Il y avait donc une intelligence ou esprit autre que celui de M. E. V... et autre que le mien.

« Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. « La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de « l'effet, » a dit notre vénéré maître Allan Kardec.

Or ici cette cause intelligente ne pouvait être que l'esprit de l'ami de

M. E. V... qui venait se communiquer à nous, par la volonté du Dieu des esprits, nous donnant ainsi une preuve irréfutable de l'immortalité de l'âme et des manifestations spirites ou communications entre esprits désincarnés. — Te Deum laudamus!... *La Vacquerie (Hérault)*,

Dr Gaston de Messimy.

UN DÉSINCARNÉ QUI TROUBLE SA FAMILLE

M. F. Figuier, chef de groupe, avec Mme Coste et nos FF. MM. Raymond Planès et Ulysse Campagne, ont cherché à connaître dans la famille X..., de Béziers, quel était le médium dont se servait un esprit pour imiter le cri de la chouette, de sept heures du soir au lever du jour? Cet esprit fouille dans les meubles sur lesquels, à un signal donné, on frappe avec force; chacun peut vérifier le fait. « Portes et fenêtres closes, ce cri de chouette nous venait par un son presque imperceptible, qui peu à peu, devenait effrayant et s'éloignait de même venant de côtés divers, nous dit M. Viguier; comme nous étions tous autour d'une table, pour évoquer la cause de ce désordre, provoquée avec bienveillance elle nous donnait ce phénomène étrange. Nous avions fait une enquête sévère et connaissant le pourquoi de ces manifestations, nous avions dit à cette famille de se transformer moralement, de prier pour la morte, que ces actes lui donneraient la paix, et de lire l'évangile selon notre doctrine; la famille est fortunée et voudrait être débarrassée de ces bruits qui l'ont chassée de sa maison, qui troublent son sommeil et ses repas.

Serons-nous écoutés? Nous sommes désintéressés, et ces gens-là nous considèrent comme des charlatans. »

Il y avait sept personnes dans la maison X...; Mme X. ayant perdu la raison, à cause des souffrances morales que son mari et les autres membres de sa famille lui faisaient subir, soufflait dans un entonnoir ou dans le goulot d'une bouteille vide, produisant ainsi un cri de chouette. Le jour du mariage de sa fille, elle se pendit, ce qui n'empêcha pas la noce de battre son plein. Depuis, cet esprit les tourmente à juste titre; ce cri et les coups sur les meubles ont commencé après le mois de mai, époque du suicide de la dame X.; ils tourmentent ces incarnés qui ont bravé sa mort en dansant irrespectueusement au lieu de s'attrister. C'est un châtiment plus que mérité, et, c'est ce que pensent les assistants justement renseignés.

LES ORIGINES ET LES FINS

UN APERÇU DES MONDES FLUIDIQUES

Voir la *Revue* du 1er septembre 1891.

Amis, avant de vous donner un faible aperçu des mondes fluidiques où s'accomplit le travail de pénétration des dualités reconstituées, laissez-nous

dire tout d'abord aux doctes de la science officielle qu'aucune conception humaine ne peut dépasser les limites du possible. Ce qui, en métaphysique, ne s'explique pas aujourd'hui et paraît du domaine de la fiction, entrera demain dans celui de la réalité. Le temps est l'inépuisable trésor qui, chaque jour, apporte un enseignement nouveau avec l'explication plausible des problèmes les plus ardus.

Les dualités, parvenues à leur complète reconstitution, se retrouvent telles qu'elles étaient avant leur subdivision en innombrables parcelles créatrices, c'est-à-dire : flamme bleue, l'idéal ou amour, flamme rouge, la volonté ou savoir.

Les mondes fluidiques sont, par leur proximité du brillant foyer de l'Infini, des mondes lumineux dans lesquels aucune ombre, telle que la conçoivent les habitants des mondes matériels, ne peut se glisser.

Tous les règnes de la nature y existent, mais transparents et diaphanes. La vie, dans ses moindres comme dans ses plus grandes circulations, peut y être observée et comprise. Rien de lourd et d'opaque ne la dérobe aux investigations. L'analyse y devient synthèse, aucune cause ne pouvant échapper.

La parole qui, a-t-on dit, n'a été donnée à l'homme que pour dissimuler sa pensée, la parole ou voix est, sur les mondes fluidiques, un heureux mélange de notes mélodieuses se fondant dans la grande harmonie de l'ensemble ; sorte de harpe éolienne dont les accords troublants charment et émeuvent.

La pensée, cette haute expression de l'esprit, dépouillée de toute entrave, rayonne, et sa lueur, perçue de tous, constitue le langage usuel de ces mondes heureux.

L'idée régénératrice plane, visible, livrant à toutes les investigations la pensée intime de chaque être transparent comme elle.

L'Idéal enveloppe la Volonté et, caressant et pressant, ne cesse de lui représenter que la procréation de l'androgyne, qui doit être formée par leur ensemble, ne peut s'accomplir que par le travail de pénétration.

C'est donc en se pénétrant que les dualités forment, par degrés, la divine androgyne se fécondant elle-même, en puisant dans le milieu lumineux où elle se meut, le germe fécondant qu'elle désire s'assimiler.

La Volonté, plus fortement imprégnée que l'Idéal de ce *moi* tenace qui, pendant de si longues séries de siècles, les a violemment enserrés dans son terrible étau, la Volonté oppose une vive résistance, cause des luttes intestines qui les troublent passagèrement.

Nous ne pouvons, amis, vous faire concevoirla grandeur de cette lutte

personnelle de chaque dualité où le dévouement, dans sa plus large expansibilité, se sacrifie pour aider le vouloir à accomplir les merveilles qu'enfante leur commun génie; dévouement ayant pour but de l'amener, par la satisfaction, à cette complète pénétration, qui doit les conduire à la conquête de leur Unité glorieuse à qui la mort est inconnue.

Les œuvres inimitables que cette lutte fait accomplir aux dualités nous ne pouvons, amis, vous les décrire, n'en saisissant nous-mêmes ni le grandiose ni le parfait.

De l'espace où nous vous inspirons, nous ne pouvons vous dépeindre ces étincelantes lueurs où la suprême science de toutes les étapes parcourues se résume avec une netteté prodigieuse.

Voir clairement; comprendre sans effort; s'assimiler avec la plus étonnante facilité les longues et pénibles études d'un passé encombré d'obstacles et de souffrances que la mort cruelle emportait après chaque étape dans ses voiles de deuil; pressentir le départ des Unités glorieuses, s'élançant sans douleur et sans effroi dans le deuxième degré de l'Infini; percevoir dans ces immensités lumineuses des œuvres incomparables dans leur idéale magnificence; tout cela nous attire dans de telles proportions, nous vos inspirateurs, que, pour avoir le droit de nous en approcher, nous nous attachons avec le plus louable acharnement à nos parcelles retardataires; parcelles qui nous imposent, par leur indifférence à nous écouter, le martyre toujours nouveau de l'aspiration inassouvie, du désir impuissant.

Merci à vous, amis bien chers, qui avez confiance en nous et écoutez nos avis; notre cause est la vôtre; en venant à nous c'est votre aide que vous nous apportez.

L'accès des mondes fluidiques nous est interdit jusqu'à la complète reconstitution de nos dualités respectives; aidez-nous, vous le pouvez, car, dans votre entourage terrien, vous vous trouvez parfois en contact avec des groupements inférieurs de nos dualités; groupements que vous pouvez éclairer à votre tour. Aimez! aimons ensemble! Unissons nos efforts. C'est l'amour qui fait le véritable apôtre. C'est l'Unité radieuse qui est la récompense de tous les efforts!

O nuit dont l'ombre opaque obscurcit notre route, allume à tous les yeux qui veulent voir, à tous les regards qui veulent percer tes profondeurs, les innombrables feux de tes mondes lumineux! dis à tous que les ténèbres seront vaincues, que les invisibles d'aujourd'hui seront les visibles de demain!

Dans les mondes fluidiques tout est lueur, tout est rayonnement, tout est splendeur visible pour tous. Au sein de cette lumière éclatante la pensée

honteuse serait vue et jugée par tous, mais la conscience solidement constituée ne saurait s'amoindrir.

Une seule devise :

Tous contrôlés par tous! Sublime application de la loi solidaire, frein divin qui empêche tout retour en arrrière.

Si parmi vous, ô nos frères terriens, la vertu est conspuée et méprisée, si elle doit s'effacer devant l'orgueil éhonté, c'est que la force brutale règne encore en souveraine ; c'est que le mensonge se dérobe dans l'ombre ; c'est que les plus criminelles machinations peuvent se dissimuler aux regards investigateurs. L'ombre, toujours l'ombre!

Flots étincelants de lumière dans lesquels se baignent les dualités en travail de pénétration, vous êtes le but que poursuivent les innombrables humanités qui peuplent les mondes matériels de l'espace. Resplendissez encore! resplendissez toujours! afin d'apporter à tous, même aux plus retardataires, un doux rayon d'espoir!

LA VISION. — Enveloppés dans le fluide éthéré de nos chers invisibles, nous nous trouvâmes transportés sur un navire aérien dont la forme élégante et gracieuse nous charma.

Enlevés par lui dans les airs, nous contemplâmes avec ravissement le plus magnifique panorama qu'il soit possible d'imaginer. Baignés dans des flots d'azur, nous planions au dessus de nuages floconneux qui, dans leur course folle, semblaient s'enfuir à notre aspect, se heurtànt en tous sens.

Protégés par nos amis et mollement assis dans la flottante embarcation qui nous emportait dans l'espace, nous écoutions les paroles de nos guides vénérés. Leurs voix nous arrivaient comme une douce et suave harmonie. Sublimes inspirations ou chants sacrés dont aucune expression humaine ne peut rendre l'imposante grandeur!

Dans ce doux ravissement nous commencions à oublier qu'humbles mortels de la *planète Terre* notre extase ne pouvait avoir qu'une durée passagère; ce dont nous avertirent doucement les voix amies.

Quittant alors les espaces élevés, nous nous sentîmes descendre sans secousses et pour ainsi dire bercés par les vagues de l'éther dans lequel nous planions. A nos pieds nous aperçûmes un océan aux flots tumultueux et pressés aux vagues bouillantes dont la blanche écume nous cachait les reflets d'émeraude.

Sur cette immensité liquide nos regards inquiets distinguèrent un point imperceptible qui grandit peu à peu et nous apparut bientôt comme une vaste contrée où la vie se montrait sous les formes les plus variés.

« Amis, nous dirent les voix aimées, sous notre égide protectrice, venez

étudier l'organisation physique, intellectuelle et sociale d'un monde supérieur à la terre. Contemplez, du point élevé où nous sommes, cet ensemble où règne en souveraine la simple et douce harmonie que nulle désolation ne vient altérer.

Ici s'élèvent des cités florissantes reliées entre elles par des voies aériennes ; l'électricité née de la foudre est le docile agent qui supprime toutes les distances.

De grands fleuves, des cours d'eau, de nombreux canaux facilitent encore les communications.

Plaines fertiles, vallons ombreux, monts verdoyants et boisés, sommets neigeux, tout se relie par voies aériennes.

Partout règnent la fertilité et l'abondance, filles du travail, de la science et du progrès.

Éblouis et ravis, nous contemplions ces formes supérieures de la vie qui nous paraissaient dégagées des obstacles que nous sommes habitués à rencontrer sur notre chétive planète.

Les nuages et la foudre semblaient obéir à une volonté directrice ne laissant déverser leurs fécondantes pluies que sur les parties altérées de ce pays dont les bornes nous échappaient.

Les vents eux-mêmes semblaient suivre une impulsion combinée avec la plus parfaite entente par la même volonté directrice.

Nulle part nous ne vîmes de plaines désolées et stériles, de torrents impétueux, de rochers inaccessibles. Les campagnes productives s'étendaient à perte de vue, coupées seulement par des bois espacés ou par de grands fleuves sur lesquels glissaient les électriques embarcations montées par de nombreux voyageurs ou chargées des produits venant de tous les points de cette heureuse contrée.

Bientôt le navire aérien qui nous avait portés disparut à nos yeux, mais, toujours soutenus par le fluide de nos chers invisibles, nous nous arrêtâmes au-dessus d'une vaste cité dominant l'Océan et dont l'immense port s'étendait au loin. Superbe dans son ensemble nous admirions ses larges voies plantées d'arbres gigantesques dont les branches touffues tamisaient les étincelants rayons d'un radieux soleil, ses vastes places, ses grandioses monuments, ses constructions solides et légères qui semblaient pourvues du plus grand confort.

Tout nous semblait féerique ! partout l'étendue, l'air, la lumière. Le beau simple du grand style dans ses plus merveilleux effets !

Nous rapprochant toujours, nous vîmes les habitations les plus modestes saines et aérées, témoignant la plus extrême propreté et ce bien-être naturel, résultat du travail bien compris et bien ordonné.

C'était le jour du repos; invisibles comme nos protecteurs, nous nous mêlâmes à la foule, ne pouvant, à la vue de cette population contenir notre admiration!

Les plus beaux types de notre humanité terrienne ne peuvent donner une idée de l'idéale beauté de ceux que nous frôlions sans qu'ils s'en aperçussent; majesté du maintien, grâce de la démarche, rayonnement du regard où la bienveillance s'unissait à la dignité, régularité des traits, tout contribuait à la perfection de la forme dans ce qu'elle a de moins matériel.

(*A suivre.*) F. H. S.

LES GRANDEURS HUMAINES

Toutes les grandeurs de la terre ne valent pas l'ombre des perspectives infinies qui s'offrent aux regards de l'homme appréciateur des beautés harmoniques de l'univers. Les édifices épars sur la surface du globe, élevés à grands frais par les puissants de la terre, ne sont que des prisons somptueuses. Dans ces sombres demeures ne brillent pas les grandeurs véritables, celles qui sont un reflet de l'infini, les parfums de la vie éthérée ne s'y exhalent pas ; la plupart de ces superbes monuments sont des momies qui ne représentent que la triste tradition du passé et le souvenir mutilé des hommes et des événements qui ne sont plus. Ces souvenirs sans liens avec l'avenir des hommes, reposent sur la poussière de ceux qui les ont précédés. Les créations les plus somptueuses, sorties de la main des hommes, ont une durée finie. Les villes fameuses, les monuments prétendus éternels, ont disparu. Ces sanctuaires, échos de la foi de nos pères et symbole d'unité qui abritaient le pauvre comme le riche, se sont écroulés comme la prison fétide, comme la forteresse établie sur le roc. N'importe la région du globe où les hommes portent leurs pas, ils marchent sur les décombres des monuments élevés par leurs pères et sur les cendres de leurs ancêtres. Partout l'homme qui sonde le passé trouve des débris de gloire éclipsée, illusoire et vaine pour le bonheur de l'homme sur la terre. On ne voit partout que des trophées d'une vaine gloire, que des travestissements d'une puissance fugitive et que l'ombre de la véritable grandeur.

Ah! le bonheur sur la terre ne peut se trouver dans les grandeurs humaines. C'est dans l'unité et l'harmonie que se trouvent la paix et les douces jouissances terrestres; c'est dans la rénovation morale et sociale que l'humanité trouvera l'équilibre qu'elle a jusqu'ici cherché vainement. Mais l'espérance, ce phare toujours brillant de l'humanité, révèle à l'homme l'infini dans ses aspirations.

Il est temps toutefois que ceux qui se sont égarés sur la route de la vie

abjurent le passé et rompent anec le sophisme et l'erreur. La loi d'intégration à l'harmonie universelle, en dehors de laquelle il n'y a que dangers et précipices, est immuable.

Pourquoi le bonheur fuit l'humanité comme une ombre décevante ? C'est parce que l'homme s'écarte constamment de la loi des harmonies universelles et des destinées terrestres. Répondons à l'appel des esprits bienfaisants qui nous convient au bonheur.

Bienheureux sont ceux qui ont compris leur mission terrestre et qui répandent à flots les vérités éternelles et appellent le monde à la lumière. Mais tandis que les apôtres de la bonne nouvelle révèlent les merveilles de l'infini, les sceptiques répandent le doute et préparent les déceptions à ceux qui les écoutent. Les douaniers du progrès sommeillent sur des idées mortes. Pour eux les innovations sont toujours des utopies irréalisables. Ils n'avancent que lorsqu'ils sont traînés par la force des choses qui les submergent.

Il est dans le cours de la carrière de l'humanité des époques d'initiation, de régénération morale et sociale auxquelles il n'est pas toujours donné à toutes les générations d'assister ni à tous les contemporains de prendre une part active. Heureux donc sont ceux qui écoutent la voix de la raison et qui sont dociles aux inspirations de leurs guides et de leurs protecteurs, car les conséquences des égarements humains causent généralement de dures et longues épreuves.

Heureux donc sont ceux qui sont fidèles à la voix de paix et d'harmonie qui les convie au bonheur.

Les joies et les plaisirs ne peuvent être isolés. C'est l'ensemble des satisfactions qui en fait tout le prix et toute la réalité.

L'isolement qui produit la désharmonie est le signe néfaste des peines et des tribulations de la vie.

Vivons donc tous pour un et un pour tous. DÉCHAUD.

MAISON DE RETRAITE SPIRITE

A différentes reprises la *Revue* a donné des renseignements sur le « projet *d'un centre de retraite, pension internationale pour les spirites* » et a sollicité l'attention de nos frères en Spiritisme au sujet des avantages que présenterait la réalisation de cette idée.

Depuis, le temps a marché et ce qui n'était, en 1890, qu'un « projet », est entré dans l'exécution. Beaucoup de spirites ont répondu à mon appel et se sont si bien trouvés de leur séjour à Genève, qu'ils y sont revenus et ont amené de nouveaux voyageurs, qui sont devenus de nouveaux adhérents.

Mais la *maison de retraite* n'existe toujours pas. Le moment semble venu, en raison surtout des bonnes volontés déjà assurées, de faire un pressant appel à toutes les autres et d'essayer de transformer en réalité ce qui n'est encore qu'une espérance.

Les spirites sympathiques à cette œuvre trouveront dans les numéros de la *Revue* de janvier, février, mars, mai et juillet 1890, notamment, l'indication des grandes lignes du projet. Nous insistons sur ce point que ce n'est pas une *affaire*, que le but à atteindre est plus haut ; qu'après avoir, tout naturellement, assuré les soins et la sympathie aux premiers souscripteurs, nous essaierons, si les spirites nous aident, de faire profiter nos frères pauvres et infirmes, des avantages de notre institution.

Dans un précédent article (*Revue* du 1er mai 1890), nous posions les bases de la question ; je crois devoir les rappeler ici :

« 1° Formation du Comité de surveillance et de direction ;

« 2° Au lieu d'acheter un terrain et de faire bâtir, ce qui est long et toujours onéreux, se contenter, provisoirement, de louer une maison de campagne bien située (il n'en manque pas sur les bords du lac de Genève) et y installer, le plus tôt possible, les premiers adhérents.

« Il suffirait, pour réussir dans ces proportions réduites, d'une quinzaine de mille francs, qui seraient consacrées, sous la haute surveillance du Comité, à louer le bâtiment et à l'aménager en appartements confortables. »

Un autre article (*Revue* du 1er mars 1890) posait en principe que les actions seraient de 250 francs, entièrement libérées. Nous nous en tenons à ce chiffre, qui a été accepté par tous nos correspondants. Il est modique, en effet, et donne un droit de préférence aux premiers souscripteurs.

Nous avons en vue une affaire magnifique, qui permettrait le fonctionnement de la pension dès l'année prochaine. Tout y est réuni : beauté de site, aménagements superbes, facilités de communication, etc.

C'est donc le moment de saisir cette occasion remarquable. Aussi faisons-nous appel à nos amis pour les prier de nous envoyer, sans retard, leur adhésion et le nombre exact d'actions qu'ils entendent souscrire. Il n'y a rien à payer d'avance ; c'est un engagement d'honneur qu'ils contracteront. Sitôt un chiffre suffisant de souscriptions recueilli, le comité sera constitué et s'occupera des formalités à remplir. ANTOINETTE BOURDIN.

Adresser les lettres à Mme A. Bourdin, école de filles du quartier neuf, à Sidi-Bel-Abbès, Algérie. 0 fr. 15 *pour réponse.*

CATHOLICISME ET SPIRITISME

Tiré du *Patriote* de Troyes du 12 octobre.

Sous ce titre nous venons de lire avec le plus grand intérêt une curieuse brochure d'un jeune et sympathique journaliste de Douai, M. Jésupret fils.

L'auteur traite tout spécialement la question religieuse, et nous constatons qu'il le fait avec une remarquable force de logique, en même temps qu'avec une modération fort louable.

Il s'adresse aux hommes de bonne foi, aux esprits sérieux que n'ont point faussé l'éducation, les préjugés de caste, de race ou des intérêts égoïstes ; à ceux qui ne pouvant se former par eux-mêmes une conviction sur la valeur des doctrines religieuses, désirent pourtant obtenir des solutions sur lesquelles ils puissent se reposer avec confiance, à tous ceux enfin qui ont assez d'indépendance dans le caractère pour renoncer à l'erreur dès qu'elle leur est clairement démontrée.

Avec notre éminent confrère, nous nageons en plein spiritisme. Il nous initie aux mystérieuses évocations d'outre-tombe. Il développe en des pages admirables, la théorie de la réincarnation et de la pluralité des mondes habités.

Nous ne sommes ni spirites ni assez fort en théologie, pour donner sur ces grands problèmes notre modeste opinion personnelle, mais constatons néanmoins que séduits par la lecture de ce charmant petit livre nous avons senti nos convictions religieuses s'ébranler en tournant les feuillets. Il nous a fait délicieusement rêver de l'inconnu; aussi engageons-nous les chercheurs, les curieux, les amateurs de sciences occultes, les affamés d'idéal à se le procurer, ils n'en seront certes pas fâchés.

LUMEN.

Prix 1 fr. 50. En vente à la librairie des sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, à Paris et chez les principaux libraires.

NÉCROLOGIE

M. DUJOUR, ANCIEN SPIRITE

(Tiré de *La dépêche Algérienne*, du 21 décembre 1891.)

La cérémonie était purement civile ; derrière le cercueil, le maire d'Alger, les adjoints, les conseillers municipaux et de nombreux employés des diverses administrations. De modestes travailleurs suivaient aussi le convoi funèbre. Sur la tombe, trois discours ont été prononcés. M. Génella, secrétaire général de la Mairie, ami d'enfance du défunt, s'est exprimé le premier, en ces termes :

« Messieurs,

« Que dirai-je qui ne soit dans vos cœurs !

« Son inséparable de tous les jours, depuis vingt ans, je connaissais le tréfonds de cette grande âme ; cette étude était d'autant plus facile, qu'il se livrait tout entier.

« Je ne parlerai point de sa valeur, de son travail, de ses facultés organisatrices, de la probité instinctive qu'il inoculait à tous ses suborbonnés. Il avait conquis à nos côtés la place qu'il méritait, sans se heurter à un jaloux. Il n'avait que des amis parmi les membres de notre corporation et des amis affectueux et dévoués.

« C'est qu'aussi il entretenait, avec une sorte de religion, les liens de solidarité existant entre nous tous. Le moindre nuage obscurcissait-il quelques relations? soudain, il s'interposait et ramenait la sérénité dans les âmes ; ce tempérament le portait magnétiquement vers un but idéal.

« Il avait, au point de vue de la reconstitution de l'édifice social, des aperçus étonnants dont la justesse frappait, et ne pouvait souffrir qu'une fraction de l'humanité pût avoir des besoins — même par sa faute — alors que les fractions les plus nombreuses possédaient quelquefois le nécessaire à l'excès, et c'est ce qui le conduisait philosophiquement vers ces organisations de bienfaisance dans lesquelles il apportait ce désintéressement, cette modestie et cette compétence lucide qui étaient les signes prédominants de son caractère. On lui doit l'œuvre de la *Bouchée de Pain*; on allait lui devoir une autre institution tout aussi méritoire.

« En politique il était foncièrement républicain sans ostentation ; solide patriote, il a bravement fait la campagne de 1870. Élevé à la dure école du malheur, il y avait puisé une force invincible ; dans sa famille, il apportait les soulagements qu'il prodiguait à d'autres !

» Chaque jour nous conversions des destinées de l'Algérie, de ses grandeurs, des regrets que nous éprouvions à voir les partis se déchirer au détriment de la force de nos revendications. Et sur ce thème favori nous formions des projets.

« Si dans d'autres milieux, au point de vue de la colonisation et du peuplement de ce pays, on rend d'éclatants services, ceux qu'a rendus Henri Dujour, l'administrateur éclairé de l'*Algérie agricole*, pour être modestes, n'en sont pas moins réels.

« Que de colons a-t-il placés après les avoir fait venir de France?

« Henri Dujour, spiritualiste convaincu, apportait dans la démonstration de sa philosophie cette éloquence familière et persuasive qui le distinguait.

« Récemment dans une réunion d'amis intimes, il développait ses théories, fit plébisciter sur la valeur de sa thèse et il eut la majorité. Quel rayonnement sur son visage !

« Il croyait à une vie future, à une existence dans le monde sidéral ; la mort pour lui constituait un accident qu'il ne regrettait qu'à cause de la rupture des liens qui l'unissaient à sa compagne bien-aimée et dévouée,

« Il y est sans doute aujourd'hui, dans ce monde immense sans limites et sans nom précis, et de là il doit voir dans la sérénité de sa conscience que s'il goûte un repos désormais éternel, il emporte dans sa tombe la reconnaissance de tous ceux qui ont profité, sous toutes les formes, des libéralités de son âme généreuse. »

M. Guillemin a retracé brièvement la carrière trop courte, mais si bien remplie, du fonctionnaire qui savait s'acquitter de ses délicates et multiples fonctions avec un tact parfait.

Enfin, M. Dalaize, entrepreneur de la Compagnie des Train-Omnibus, que sa situation mettait en fréquentes relations avec M. Dujour, a parlé de son urbanité, de sa franchise et surtout de son bon cœur si fécond en charitables inventions.

M. Leboucher, ancien notaire, spirite éclairé, est décédé à Paris, Sainte-Périne-Auteuil ; c'était un noble et sage esprit, qui fut toujours heureux d'être utile à ses F. E. S. Studieux, réfléchi, ce vénérable et bel octogénaire inspirait le respect. Il a voulu que son enterrement soit civil.

M. Enrico Dalmazzo, savant Italien, publiciste distingué, correspondant d'Allan Kardec dès 1860, propagateur du spiritisme chrétien en Italie, est décédé à Turin, le 8 janvier, à l'âge de 75 ans. Quelle belle et généreuse nature que celle de E. Dalmazzo, notre vieil et fidèle ami et correspondant ; il voulait que le catholicisme se fondît dans le spiritisme, œuvre capable d'user 100 vies telles que la sienne. Il avait la foi, cet homme respecté et si connu dans tout le Piémont, l'un des fondateurs et présidents de la célèbre typographie Torinese, société d'éditions savantes. A Mlles Adèle, Eugenia et Emilià, ses filles, à sa chère veuve, à ses gendres, le souvenir affectueux et attendri des amis de Paris.

A Dunkerque, est décédée une spirite de la première heure, *Madame Jeanne Dorothée, veuve Deconninck*, à l'âge de 84 ans. En allant voir notre S. E. S. Mme Vve Deconninck de Rosendael, et Mlle Vermesch, la Muse dunkerquoise, nous conversions, rue Royale, des heures entières avec la sage et judicieuse Jeanne Dorothée ; il y avait profit de causer ainsi avec une âme simple, si intelligente, si éprise des beautés de notre doctrine.

Depuis trois ans, voici trois Deconninck, nos frères, désincarnés pour revenir au pays des ancêtres ! Qui renouvellera cette lignée de braves gens ?

M. le capitaine Edoardo Viola, notre frère, une belle et solide intelligence, a laissé sa dépouille mortelle le 16 janvier, à Vercelli, Piémont; nous prions M. le capitaine Volpi, le Directeur du *Wessiglio*, de porter à la famille de notre ami. et en notre nom, les paroles de paix et d'espérance que sa belle âme saura éloquemment exprimer.

M. Machet, spirite de la première heure, est décédé le 29 janvier, à l'âge de 74 ans; la cérémonie était spirite.

Mme Ve Duparc s'est désincarnée le 28 janvier, à l'âge de 69 ans. C'était une femme de bien, une intelligence éclairée.

M. le Dr Chaigneau, est décédé à Villeneuve-la-Comtesse (Charente). La lettre de notre ami, M. Camille Chaigneau est arrivée après la mise en page. Le cahier prochain de la *Revue* contiendra un article nécrologique sur ce grand honnête homme, M. le Dr Chaigneau.

M. Charles Albrecht, ancien et très, intelligent spirite, est parti pour l'erraticité, à Constantine, le 9 janvier 1892, à l'âge de 71 ans; à sa veuve, notre sœur en spiritisme, et ses enfants nos vœux fraternels et notre meilleure pensée.

Le cahier prochain de notre Revue contiendra la relation très intéressante des séances de la Société spirite d'Odessa, sous la présidence si intelligente de notre frère M. Bourkser; l'importance des manifestations nous impose ce renvoi à un mois, nos frères y auront profit et intérêt.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35e Année | N° 3. | 1er Mars 1892.

Les séances spirites du Vendredi, en mars, auront lieu le 11 et le 25.

DOCTRINE SPIRITUALISTE DE SIR A. R. WALLACE (*fin*).

Voir la *Revue* de décembre 1891 (1).

Sir Wallace ne s'est pas contenté de montrer l'authenticité des faits, il n'a en réalité laissé debout aucune des objections contre la doctrine du moderne Spiritualisme. Les membres de la Société des Recherches psychiques ont prétendu expliquer, au moyen de l'hypothèse télépathique, les divers modes d'apparition des fantômes. Pour eux, celui qui les voit ou les entend est une sorte de somnambule lucide suggestionable au point d'extérioriser les pensées transmises. Le phénomène *des doubles*, — fantômes de personnes vivantes, — vus par certains sensitifs, alors que ces personnes avaient voulu énergiquement être vues, semblait, au premier, abord confirmer cette théorie.

Mais Sir Wallace choisit parmi les nombreux cas cités dans les *Phantasms of the living*, et les *Procedings of the Society for Psychical Researches* (2) des apparitions de ces soi-disant *doubles*, où la volonté de l'original n'a été pour rien dans la production de la *sensation fantômale ;* et il en conclut rigoureusement que, pour générer l'effet dit télépathique, il a fallu dans ces cas particuliers et leurs très nombreux similaires, UN TROISIÈME FACTEUR INTELLIGENT, doué de la volonté et de la faculté de réaliser un fantôme vrai, « un fantôme objectif ne pouvant être produit que par une cause adéquate. »

« Dire qu'une personne a été la cause inconsciente de l'apparition, cela n'explique rien, et ne peut aider à comprendre comment de telles choses arrivent. » Leur manifestation atteste l'action d'intelligences extra-humaines.

Sir Wallace s'arrête, en passant à la théorie du *moi inconscient*, qu'il qua-

(1) Les Miracles et le moderne Spiritualisme, à la Librairie spirite 5 fr. le volume, 6 fr. relié.

(2) Pages 342 et suivants.

lifle, à bon droit, d'extraordinaire, « théorie à laquelle ont eu recours plusieurs auteurs modernes qui veulent ainsi substituer ce *moi* à un agent spirituel, *quand les facultés humaines normales n'y peuvent suffire* ».

Cette laborieuse hypothèse de spiritophobes aux abois a été, on le voit, imaginée afin de donner à la négation systématique de l'existence des esprits un semblant de profondeur, bon pour fournir, à la légion de faux savants, un aliment approprié, et à faire pâmer d'aise cette tourbe de pédants et d'esprits contrefaits auxquels la logique et le bon sens insurmontablement répugnent.

« Concevoir une semblable double personnalité en chacun de nous, un second soi-même qui, la plupart du temps, nous reste inconnu toute notre vie, que l'on nous dit vivre d'une vie mentale indépendante et avoir des moyen d'acquérir des connaissances que notre moi normal ne possède pas, qui montre enfin tous les caractères d'une individualité distincte, c'est un phénomène bien plus difficile à concevoir et bien plus surnaturel encore qu'un monde d'esprits composé d'êtres ayant vécu dont la partie mentale subsiste après sa séparation du corps terrestre.

« Nous trouvons aussi que cette dernière théorie, celle des esprits, explique tous les faits simplement et directement, qu'elle s'accorde avec tous les témoignages et que, dans une accablante majorité de cas elle est l'explication donnée par les intelligences elles-mêmes qui font la communication.

« Avec la théorie du second moi, il nous faut supposer que cette moitié cachée mais inférieure de nous-mêmes, tandis qu'elle possède des connaissances que nous n'avons pas, ne sent même pas qu'elle est une partie de nous-mêmes; ou, si elle le sait, elle ment avec persistance puisque, dans la plupart des cas, elle adopte un nom distinct et parle toujours de nous, la moitié meilleure et supérieure, à la troisième personne.

« A ces vues, il y a cette objection plus fondamentale, je pense : impossibilité de concevoir comment ce second moi s'est développé en nous conformément à la loi de la survivance des plus capables seulement ? On soutient cette théorie pour éviter d'avoir recours à une explication spiritualiste, l'esprit étant la dernière chose que nos savants modernes puissent se résoudre à admettre !

« Mais s'il en était ainsi, qu'il n'y eût pas d'esprit survivant au corps, si l'homme n'était qu'un animal d'une haute intelligence, un développement d'une forme inférieure selon la loi de la survivance des capables, comment ce second moi, cet inconscient, arriverait-il à l'existence ? Les mollusques, les reptiles, les chiens et les singes ont-ils un inconscient ? Et, si oui, pour-

quoi? A quoi cela leur sert-il? Darwin n'a découvert aucune trace de ces seconds moi chez les animaux ou chez les hommes.

« Mais si ces inconscients n'existent que chez les hommes, nous voici dans la même difficulté dont on se sert si souvent contre les spiritualistes, à savoir que nous réclamons une lacune dans la loi du développement continu et la manifestation d'une puissance supérieure pour créer et introduire dans l'être humain cet étrange et inutile inconscient, lequel ne sert qu'à nous embarrasser avec d'insolubles problèmes, qu'à nous faire paraître toute notre nature et toute notre existence plus mystérieuses que jamais !

« Naturellement on suppose que cet inconscient meurt avec l'homme conscient, car, autrement nous nous engagerions dans de nouvelles et gratuites difficultés sur les rapports, dans l'autre vie, de ces deux intelligences, de ces deux caractères distincts quoique liés indissolublement.

Ici, ouvrons une parenthèse, et après avoir montré la valeur négative de l'hypothèse au point de vue scientifique, constatons qu'elle est, philosophiquement, non moins inadmissible.

A cet effet, il suffira de rappeler ce qu'en a écrit, avec tant d'autorité, M. le professeur J. E. Alaux (1).

« L'hypothèse que c'est l'esprit du médium qui parle, ne se peut comprendre que dans une hypothèse subsidiaire, celle où une intelligence en acte, dirigeant une parole, serait inconsciente de sa pensée au moment où elle l'exprime; celle où, éveillé, conscient et voulant, et en pleine possession de soi, on assisterait à une écriture de sa main, conduite par une volonté inconsciente qu'on aurait sans le savoir; celle d'un homme double; un conscient assistant à l'action d'un inconscient qui serait lui-même, lequel conduirait sa main que lui-même ne conduirait pas, par une volonté et pour une pensée réfléchie, qui supposent la conscience, indépendantes de sa pensée et de sa volonté actuelles ; il serait un conscient voulant et pensant d'une manière, et, dans le même temps, un inconscient voulant et pensant d'une autre manière, parfois contraire, sans le savoir. Qui peut rien entendre à ce galimatias? C'est la condamnation de l'hypothèse. »

La contradiction dans les termes, impliquée dans l'hypothèse de l'inconscient, est ici très rigoureusement *mise en forme*. Après cette exposition analytique, où rien de l'argument n'est omis, il ne reste plus d'équivoque possible. Tout raisonnement en faveur de l'inconscient est nécessairement sophistique puisqu'on y retrouvera toujours, à l'analyse, la contradiction radicale, signalée par M. Alaux, qu'il ne peut pas ne pas contenir.

(1) *Revue spirite* d'octobre 1891, p. 448.

Il était bon que la zone des investigations spiritualistes fût déblayée de ce fantôme, à la fois encombrant et chimérique, de l'inconscient, et cela, au nom de la vraie science et de la philosophie.

Etant donnée cette double démonstration, de nature à satisfaire les esprits les plus exigeants en matière de preuve, revenons à l'œuvre de sir Wallace pour lui demander le secret de ce troisième facteur dont l'analyse, absolument précise, qu'il a donnée du fait spirite, a si nettement dégagé l'existence.

L'auteur passe en revue une série d'exemples dont les partisans du *tout par la télépathie* ont eu grand soin de ne pas s'occuper, pour la raison que les faits s'y meuvent dans un plan absolument différent de celui où ils prétendent les confiner.

Voici le résumé de trois d'entre eux :

Une sœur a un rêve : une succession de visions qui lui montrent son frère, absent, écrasé par un train de chemin de fer ; le mort lui-même a ignoré beaucoup des détails figurés dans ces visions d'un évident symbolisme, et d'une exactitude confirmée.

Cas de *double vue*, dira-t-on ; mais observe sir Wallace, ce terme en lui-même n'explique rien.

A Paris, M. K... est réveillé par la voix d'un enfant qu'il a laissé bien portant à Londres ; puis « il voit sa figure au centre d'une sorte de nuée blanche, opaque et scintillante ; les yeux de l'enfant brillaient, sa bouche souriait : sa voix était celle que ne peut faire entendre qu'un enfant heureux. Cependant il venait de mourir. »

« De quelle *influence télépathique* a donc pu venir ce fantôme d'enfant heureux et souriant apparaissant à son père ? Sûrement il ne vient d'aucune personne vivante, mais plutôt de quelque esprit ami » (1).

« Puis, c'est une jeune fille, dont la mort remonte à neuf années, qui apparaît avec une telle réalité de vie que chaque détail de son habillement et de sa figure peut être scruté. L'un deux, connu de la mère seule, frappe celle-ci au point de vaincre son scepticisme, et de lui donner l'assurance que sa fille aînée, bien que pleurée comme morte, vivait encore et l'attendait. *Elle meurt elle-même* quelques semaines après, consolée par l'idée qu'elle rejoindrait sa fille dans un monde meilleur.

« Cette apparition n'avait-elle pas eu ce but évident « réconforter une mère qui devait bientôt mourir ? »

Suivent d'autres exemples qui, tous, ne deviennent compréhensibles que

(1) Les *Miracles et le moderne Spiritualisme*, p. 353.

par l'intervention d'intelligences extra humaines, — d'esprit amis, comme dit si bien sir Wallace, — dont le but est de causer une impression profonde, de donner une conviction durable d'une existence spirituelle, de rassurer les survivants en leur montrant leurs morts aimés « aussi enjoués et heureux que pendant leur vie sur la terre. »

En résumé, « *la théorie spiritualiste seule donne une explication rationnelle et intelligible des apparitions des morts et de leur influence effective.* »

Il y a de très nombreuses preuves que la continuation de leur commerce avec nous leur est agréable et bienfaisante.

Enfin « quoi de plus naturel que *beaucoup d'esprits soient contristés en voyant l'incrédulité, le doute ou l'erreur si répandus au sujet d'une vie future et emploient toutes leurs facultés à nous convaincre de notre erreur.*

Quoi de plus naturel de leur part, quand cela est possible, que le désir *de donner quelque message* à leurs amis, ne serait-ce que pour leur assurer que *la mort n'est pas la fin de tout*, qu'ils vivent encore et ne sont pas malheureux. »

C'est avec cette logique et cette indépendance de vues que sir Wallace interprète les phénomènes du moderne spiritualisme, phénomènes qui sont aussi et surtout *une parole*, qu'on ne l'oublie pas. Or il n'y a que l'esprit, incarné ou désincarné, qui ait la faculté de parler, et toutes les réfutations tentées pour infirmer la déclaration — sans cesse renouvelée par les invisibles, — que cette parole émane d'esprits de personnes ayant vécu sur la terre, heureux d'entrer en communication avec nous, ont été, sans exception, réfutées à leur tour.

Donc tous ceux qui ne se courbent ni sous le joug de la peur de l'inconnu, ni sous celui du respect humain, ont le devoir de croire. Qu'ils lisent et méditent *les miracles et le moderne spiritualisme.*

Nous ne prolongerons pas davantage ce compte rendu, et pourtant entre les matériaux si riches que renferme ce précieux livre, nous n'aurions que l'embarras du choix ; mais il faut se borner, heureux si nous n'en avons pas donné une idée trop imparfaite. Les spirites doivent à sir Alfred Russel Wallace, membre de la Société Royale de Londres, leur reconnaissance ; quant à la postérité, elle saura garder le souvenir du savant dont le génie a ajouté un lumineux rayon au flambeau qui éclaire notre marche à la conquête de nos destinées.

Commandant Dufilhol (*en retraite*).

ABRAHAM LINCOLN FUT-IL SPIRITUALISTE?

L'ouvrage de M. Hartronft, qui porte ce titre, répond affirmativement à cette question: le président des États-Unis à l'époque de la guerre de sécession interrogeait les esprits dans les séances fréquentes tenues à la Maison-Blanche et auxquelles assistaient des personnages les plus influents.

M. Hartronft apprenant que Mme Maynard, l'un des médiums dont s'était servi Lincoln, préparait le récit de ses séances et la sachant très honorable, lui offrit de publier son ouvrage en contrôlant la véracité des dires de ce médium; c'est ainsi qu'il a pu réunir les affirmations de personnes éminentes, en la forme légale, toutes attestant les récits de Mme Maynard, aujourd'hui invalide et rhumatisante.

En avril 1861, les esprits de Miss Colburn déclaraient que la guerre commencée durerait plus de quatre ans, tandis que chacun ne voyait là qu'une petite révolte facile à réprimer; le guide du médium prétendait qu'il y avait eu une grande réunion d'esprits, en congrès céleste et que le médium serait obligé d'aller à Washington pour avoir des entrevues avec A. Lincoln. Une dépêche de son frère malade l'appela dans cette ville où elle rencontra un ami de son frère, employé au ministère de la guerre, cet ami était médium; c'était M. Forster et en transe il dit à la jeune fille : vous croyez être venue pour chercher votre frère et le conduire chez vous? vous avez une autre mission à accomplir. — M. Laurie, un spiritualiste ami de M. Forster parla de Mme Maynard à Mme Lincoln qui voulut la recevoir, l'entendre, et fut vivement intéressée par la voix qui se servait de Mlle Colburn (aujourd'hui Mme Maynard); elle la pria de ne point quitter Washington avant d'avoir vu son mari, ce qui eut lieu le 8 octobre 1862. Le président avait lancé une proclamation pour l'affranchissement des esclaves, proclamation non ratifiée alors et suggérée par les esprits. Le médium, tout tremblant, fut reçu avec urbanité par le premier magistrat du pays. On forma un cercle. La jeune fille inconsciente et entransée s'avança vers le président et d'une voix mâle, assurée, sans s'interrompre, avec éloquence, elle disserta sur les plus graves questions; parfois le président comprenait on ne peut mieux ce qui échappait aux autres assistants; sa ligne de conduite lui était tracée, il devait affranchir immédiatement les esclaves.

Chacun, en écoutant la transmission de ces ordres supérieurs avait perdu de vue la timide jeune fille; celle-ci, en s'éveillant, se recula, confuse, devant le regard du président. Tous méditaient. Un personnage demanda tout bas à Lincoln si le langage et la voix d'un personnage décédé n'avaient pas été reconnus par lui; le président se leva, fixa le portrait de Daniel

Webster le célèbre homme d'État et répondit : oui, oui, c'est lui qui a parlé ; c'est très remarquable ; il répétait ces paroles en les accentuant.

M. Somes lui demanda si, réellement ses ministres cherchaient à lui faire remettre à plus tard l'affranchissement des esclaves. « En effet, répondit-il, mais dans des circonstances données : vous êtes tous mes amis et je l'avoue, il me faut une singulière énergie pour résister à la pression constante de mes ministres. » Puis il plaça sa main sur la tête du médium, en disant : « Mon enfant vous possédez un don bien remarquable qui vous vient de Dieu, cela ne fait point de doute pour moi ; je vous remercie d'être venue, votre présence est pour moi beaucoup plus importante que mes amis ne le sauraient supposer. »

En février 1863, Mme Lincoln pria Mlle Colburn de venir la visiter à Georgetown, près Washington ; avant de partir, le guide du médium dit à M. Laurie qui devait l'accompagner : « Vous verrez le président que sa femme n'attend pas ». Au sortir d'une réunion ministérielle le président vit sa femme monter en voiture, voulut l'accompagner et assista à la séance préméditée par Mme Lincoln. Par le médium, le Dr Bamford se communiqua et déclara que les armées du nord, battues et décimées, parlaient de se rendre tellement elles étaient découragées, état de choses connu seulement par le président et ses ministres ; il décrivit exactement la situation, son danger, déclarant que la ville de Washington et la plus grande partie de la nation étaient restés fidèles à l'Union. « Vous connaissez parfaitement la situation, docteur, dit Lincoln, quel moyen faut-il employer pour la changer ? » Aurez-vous le courage de vous en servir, répondit l'esprit ?... Lincoln, en souriant, ajouta : « Faites-en l'essai. » Mon moyen est si simple que peut-être vous le trouverez insuffisant ; en tout cas essayez-le ; rendez-vous avec votre famille, sans autres personnes, au quartier général et montrez-vous aux soldats pour vous occuper de leurs maux et de leurs réclamations ; prodiguez-vous en vrai père du peuple. « C'est facile, dit Lincoln. » Faites connaître de suite votre intention, ajouta l'esprit du Dr Bamford et l'insubordination cessera et les désastres vont cesser ; surtout point de retard. Ainsi fut fait.

L'histoire a enregistré le récit de ce voyage, l'accueil enthousiaste fait au président, l'union de tous les soldats, comme l'avait prédit le Dr Bamford et la victoire se rangea désormais sous la bannière du nord ; longtemps après, la nation connut seulement le danger auquel avait échappé la ville de Washington et le gouvernement. Le Dr Bamford avait aussi annoncé à Lincoln, dans cette même séance de février 1863, qu'il serait réélu président, ce qui s'accomplit.

Fin 1863, Miss Lincoln demanda au guide de Miss Colburn s'il pouvait lui dire le nom d'une personne présente à la séance; le médium la salua l'appelant par son nom, lui rappelant ses nombreuses batailles ; alors le général Sickles ouvrit son manteau et montra son uniforme. Le président étant survenu, un homme d'État bien connu s'emparant des organes du médium discutait avec lui sur la question des esclaves libérés, donnait le mode d'organisation pour régler leur avenir ou le *Freedmen's Bureau.*

En 1863, Miss Colburn eut des séances privées avec M. et Mme Lincoln qui n'en ont jamais parlé; le médium ignore donc ce qui fut obtenu.

En 1864 elle se trouva très intimidée, se trouvant seule avec le président et deux officiers supérieurs; Mme Lincoln prévenue vint à la séance et la jeune fille fut rassurée et entransée. En se réveillant elle se trouva debout devant une grande table sur laquelle se trouvait une carte des États-Unis; elle tenait un crayon et avait tracé sur la partie sud le plan de campagne convenu entre les généraux et Lincoln, au profond étonnement de ceux-ci. Le président fit asseoir le médium éveillé, l'engageant à ne point parler de cette séance, dans laquelle les esprits avaient tout commenté; ils approuvaient de grands et décisifs projets.

A la fin de 1864 arrivait le terme de cette longue et cruelle guerre; Lincoln avait eu des entrevues avec Forster Charles, le grand médium, aussi avec Mme Hamilton et Redmond; par ce dernier Lincoln fut prévenu qu'on le voulait assassiner lorsqu'il passerait à Baltimore et de se déguiser; il le fit et échappa à une mort certaine; le fait est officiel.

Pendant l'hiver 1864-1865, les médiums Forster et Colchester prédirent à Lincoln son prochain martyre; sa droiture, sa nature confiante le faisaient sourire à cette fin.

Sur le point de quitter la ville, à la veille de la réélection présidentielle, Miss Colburn vint faire ses adieux à Lincoln; reçue immédiatement, dans la conversation d'adieu le médium voyait l'ombre de l'assassin qui attenterait aux jours de ce grand homme, de cette nature généreuse, de ce vrai père du peuple; « je suis prévenu par divers médiums, répondait-il, mais je ne crains rien ». Ce trop de confiance vous sera fatal, dit-elle. « En tout cas nous reviendrons à Dieu, Miss Colburn? » dit le président.

Le président fut assassiné.

Les faits racontés par Mme Maynard sont incontestables, ils ont le caractère de l'intégrité et de la vérité. Ce fut en vain que Mme Lincoln voulut lui donner argent et honneur; elle refusait, déclarant que cela lui ôterait le bonheur qu'elle éprouvait à être utile à l'homme pour qui elle avait un culte véritable. L'argent donné eût pu faire suspecter sa sincérité. Elle est

heureuse, au déclin de sa vie, d'avoir cette certitude qu'un vrai grand honnête homme, un ami de l'humanité eut confiance dans les esprits qui se servaient des organes d'un médium sans prétentions, ami du vrai.

SÉANCE AVEC EUSAPIA

Nice, le 15 janvier 1892.

Cher monsieur Leymarie, je vous ai promis le compte rendu de la séance à laquelle, grâce à votre obligeance, il m'a été donné d'assister.

Étaient présents : M. Palazzi — Mme Palazzi — comte Emilio — M. d'Aramengo et la comtesse — le médium (Mme Eusapia) — moi.

Le comte n'a assisté qu'à la seconde partie de la séance, il avait été forcé de s'absenter au début.

Comme seul et unique accessoire, une table en bois blanc à pieds carrés, de 1 mètre de long sur 80 centimètres de large, 76 centimètres environ de hauteur.

Nous prîmes place autour de la table dans l'ordre ci-dessus énuméré, excepté le comte venu plus tard; il prit place entre sa femme et le médium.

Pour plus de clarté, je séparerai les phénomènes en trois catégories : ceux obtenus en pleine lumière, ceux observés dans la pénombre, enfin ceux perçus dans l'obscurité. J'appellerai la force qui s'est manifestée : *Jones*, nom que lui donne M. Palazzi, sous lequel il converse avec elle. J'appuyai mon pied droit sur le pied gauche du médium et lui pris la main gauche dans ma main droite; la personne à droite du médium en fit autant que moi pour la main et le pied qui se trouvaient de son côté; nous nous touchâmes les mains en formant ainsi une chaîne, les mains sur la table. Signes conventionnels adoptés : 1 coup : réponse vague ni oui, ni non. — 2 coups : non. — 3 coups : oui. — 4 coups : causez, parlez. — 5 coups : *obscurité* (demande d'). — 6 coups : *lumière* (demande de).

PHÉNOMÈNES OBTENUS EN PLEINE LUMIÈRE : Quelques coups sourds, après une demi-minute d'attente, le médium me quittant la main frappa sur la table, suivant un certain rythme, une noire, je suppose, et 3 croches plus une noire; puis il me redonna la main. La table reproduisit exactement comme un écho le bruit produit plusieurs fois de suite, puis nous entendîmes un rythme sourd et bien régulier, comme la générale battue par une grosse caisse. Tout à coup la table se souleva violemment, les pieds quittèrent d'abord la terre du côté du médium, puis ensuite du côté de M. Palazzi; elle se tint à environ 50 centimètres de hauteur du parquet puis elle retomba avec fracas.

M. Palazzi demanda que l'expérience puisse recommencer; il désirait que la table retombât doucement; elle se souleva à nouveau, à la même hauteur, et revint toucher la terre, doucement, en redescendant un peu obliquement.

A une question que fit M. Palazzi, la table se leva sur deux pieds, puis remua dans le sens horizontal, comme nous remuerions notre tête, pour dire non, trois ou quatre fois de suite.

Comme phénomène d'écriture, voici ce qui s'est produit : le médium m'a pris la main, me l'a posée sur une feuille de papier blanc examinée avec soin par moi et toute l'assistance; il me fit poser la main comme si j'étais en position d'écrire, mais sans rien dans la main, et je traçai, ou plutôt je décrivis avec la main un mouvement ressemblant à un d; le papier examiné portait un d parfaitement indiqué, comme si j'eusse eu au bout de mon doigt un crayon taillé. Il en fit faire autant à Mme d'Aramengo, laquelle se trouva également avoir écrit avec le bout de son index.

Je pris ensuite une vieille carte de visite, à moi, et je la plaçai sur la table, la partie imprimée *en dessus*; quelques secondes après, le médium qui ne connait pas un mot de français me parla, et comme je ne comprends pas bien l'italien, M. Palazzi le traduisit : le médium me disait de retourner ma carte, sur laquelle je trouvais deux barres faites avec une matière semblable à celle d'un crayon usuel. Cette carte, je vous l'envoie, ci incluse, les deux traits ont été faits durant son contact avec la table.

Je pris une autre carte dans mon carnet, et j'appuyai sur la partie imprimée pour la mettre en contact avec la table; je posai ma main dessus et le médium posa sa main sur la mienne; au bout de quelques secondes, je retournai la carte; au-dessus de mon nom, je trouvai un trait fait au crayon. Voilà donc encore un trait produit entre la table et le papier; sans contact explicable; cette carte, je l'appellerai : carte n° 2, j'en reparlerai tout à l'heure.

Remarquez-le, les faits que je relate se sont passés en pleine lumière.

J'arrive aux FAITS constatés dans la PÉNOMBRE, la lampe portée dans une pièce voisine, la porte entrebâillée légèrement laissant passer une forte pénombre, mais pas d'obscurité. Le comte, revenu, prit la place indiquée plus haut. Dès lors les phénomènes se sont multipliés si pressés, qu'il me faudrait bien des pages pour les narrer; je vous indiquerai les principaux : Je me sentis pincer le genou droit et toucher au côté doit; une main me frôlait les cheveux et les épaules; quand je dis : je, chacun de nous éprouva des sensations du même genre. Tout à coup, nous entendîmes des bruits dans la paille des chaises, on semblait les dépailler. Je fus secoué fortement sur la mienne; le comte le fut au point de se lever pour ne pas tomber; sa

chaise fut portée sur la table; il se tenait debout en tenant la main du médium comme je la tenais moi-même de mon côté. Cette chaise non seulement je l'ai vue, mais j'ai promené mon front sur ses montants en me penchant un peu sur la table; elle reprit d'elle-même, doucement, la place de celui qui l'occupait. Ces faits étaient entremêlés de contacts répétés, ressentis par tous les assistants, surtout de coups frappés sur la table avec une grande intensité. Ces coups donnaient absolument l'impression d'une main ouverte frappant à coups redoublés sur le dessus de la table.

PHÉNOMÈNES PERÇUS DANS L'OBSCURITÉ : Cette obscurité fut demandée par les signes conventionnels dont je parle plus haut; de plus, la table, à plusieurs reprises, frappa quatre coups, c'est-à-dire selon nos conventions, nous devions causer; je parlai donc en français avec M. Palazzi, les autres assistants causaient en italien. Je signale ce fait important, car, d'habitude, c'est avec un grand silence et un vrai recueillement que j'ai vu attendre cette sorte de manifestation; le silence et le recueillement donnent de l'émotion, ce qui empêche la saine et froide appréciation des phénomènes. De plus (j'y reviendrai tout à l'heure), ce babillage est *nécessaire*, selon moi, à la production de certains faits.

Donc, l'obscurité une fois établie par la fermeture complète de la porte de communication, nous allumions de temps en temps une allumette bougie pour nous rendre compte de ce qui s'était passé. Je ressentis des pincements au genou droit, puis à la hanche droite; je fus secoué sur ma chaise qui me fut retirée; je fus obligé de me tenir debout et pendant cela je fus palpé aux épaules; je sentis deux mains qui me pinçaient les ischions et la comtesse entendait plusieurs personnes rire autour d'elle (elle est médium auditive); ne riant pas du tout et incommodé, je m'adressai à M. Palazzi qui se fâcha et parla italien; j'eus la paix et je repris ma place.

Il se produisit alors des manifestations plus douces et plus remarquables; nous entendions un bruit sur la table, quelque chose y était déposé; une allumette bougie nous permit d'y voir un chandelier avec une bougie, lequel se trouvait hors la portée des personnes présentes. L'obscurité obtenue, la table se souleva très haut, à 70 centimètres' et retomba doucement, ce phénomène se produisit trois fois dans la soirée. Je sentis une main me tirer les moustaches, par petites touffes, sans me faire mal. Plusieurs personnes virent de petites flammes que je n'aperçus pas tout d'abord, parce qu'elles se produisaient au dessus de ma tête; M. Palazzi ayant redemandé la production du phénomène, il nous fut donné juste au milieu de la table, à 1 mètre au-dessus de nos têtes. Je vis, et nous vîmes, une petite flamme bleue, de 5 centimètres de longueur environ, qui dura plusieurs secondes au moins.

Ce n'est pas tout, nous entendîmes, à deux reprises, différentes des applaudissements, toujours au dessus de nos têtes; puis ensuite on froissait du papier dont on nous jeta une boule sur la table (nous l'avons constaté en allumant une allumette), puis au milieu de nous; à plusieurs reprises cette boule de papier a été portée à ma bouche, comme pour me la faire entrer. mais sans forcer ; on semblait dire : veux-tu la manger? en plaisantant bien entendu.

Nous avons déployé ce papier, il n'y avait rien d'écrit. L'obscurité étant de nouveau faite, nous sentîmes tous une caresse douce avec un objet de laine (nous l'avons constaté aussi) tricotée; c'était le dessous de lampe; nous eûmes ensuite un grand vent, produit comme par un éventail.

Enfin, je sentis tout à coup une main se glisser dans la poche de côté de mon paletot ; elle en retira mon portefeuille, et nous entendîmes, au milieu de la table, remuer, ouvrir, retirer des papiers, les ouvrir et frapper de grands coups sur chaque feuille à mesure qu'elle était dépliée; je sentis une main me mettre dans la mienne (que je tenais toujours sur celle du médium) une photographie qui se trouvait dans mon portefeuille; je reçus alors une franche poignée, avec douceur, en fermant les doigts.

On me prit un crayon dans le gousset de mon gilet; nous allumâmes pour constater que tous les papiers contenus dans mon portefeuille en avaient été retirés, *excepté l'argent* (quelques billets de banque), et que la carte n° 2 portait des traits variés des deux côtés; ils y avaient été ajoutés (cette carte, je la tiens à votre disposition et je ne la garde momentanément que pour mon médium de Nîmes); ces traits, d'ailleurs, ne peuvent être remarqués que par la manière dont ils ont été formés, mode surtout intéressant. Je repris mon portefeuille après y avoir remis tout en ordre; l'obscurité étant de nouveau faite, nous sentîmes le contact de mains, l'une d'elles serra la main de M. Palazzi, mon voisin de gauche, une autre la mienne; en même temps elles rapprochaient nos deux mains et faisaient sur moi les trois premiers temps du signe de la croix ; j'étais touché au front, à la poitrine et à l'épaule gauche. A la comtesse la main fit un signe de croix complet et lui présenta le dos de la main qu'elle embrassa. Je ressentis encore un contact à la main droite et n'y tenant plus, je lâchai la main de M. Palazzi et de ma main gauche je m'efforçai, par un brusque mouvement, de saisir cette main ; je pus le faire un instant mais sans effort aucun, elle me glissa et fondit entre mes doigts. Ce contact est très doux (la température de cette main est la même que la nôtre), parfaitement homogène, on dirait plutôt un moule qui enserre doucement les parties qu'il touche.

Je me hasardai à demander si c'était bien Jones qui avait fait *les deux*

barres sur la carte que je vous envoie? La table frappa un coup; puis 1, 2, 3, 4, ce qui fut traduit par M. Palazzi *Adieu*. Je sentis une dernière fois ma main droite enlevée et portée sur ma main gauche, et un froissement de mes manchettes. Nous rapportâmes la lampe, *les deux barres* se trouvèrent répétées sur la table, sur les manchettes du comte et sur les miennes, avec des arabesques.

Tels sont, cher Monsieur, les faits que j'ai observés, et tels que, si l'un de mes amis me les eut racontés, je n'y aurais pas cru et l'eusse traité de cerveau faible.

Je dois avoir le courage de les raconter, comme je viens de le faire; ils ont été constatés par toutes les personnes présentes.

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques considérations. Y a-t-il miracle? il faudrait d'abord s'entendre sur ce mot là. Si, par le mot miracle, on veut dire qu'avec *rien* il se produit quelque chose, et qu'il se crée, en un mot, un objet matériel, il n'y a pas là miracle. Je ne prétends pas expliquer ces faits, mais l'un d'eux m'a frappé comme pouvant se rattacher à un phénomène scientifique.

La petite flamme dont je parle plus haut, avait exactement la couleur bleue de l'oxyde de carbone. Or, peu avant cette production, la table avait *demandé que l'on causât*; que faisions-nous en causant? nous émettions de l'acide carbonique, dont la formule est $C O^2$ (un équivalent de carbone et 2 d'oxygène); or, avec $C O^2$ il est très facile d'obtenir de l'oxyde de carbone dont la formule est $C O$ (un équivalent d'oxygène); il nous suffit, en chimie, de diriger un courant de gaz carbonique dans un tube chargé de charbon chauffé au rouge, et, immédiatement, la transformation s'opère. Or, il peut y avoir d'autres moyens inconnus jusqu'alors de produire de l'oxyde de carbone avec de l'acide carbonique.

De plus, l'acide carbonique, comme l'indique sa formule, contient du carbone et de l'oxygène. Or, le carbone à l'état pur constitue le diamant et le graphite. Nous avons donc émis, nous, spectateurs, les éléments nécessaires à la production de deux phénomènes : l'oxyde de carbone et l'écriture sans crayon. Vous m'accorderez bien que cette raison a quelque vraisemblance.

Pour terminer, je reprends le mot miracle et je dis que, si, par miracle, on entend les phénomènes produits en dehors des lois que nous connaissons, les faits ci-dessus énoncés sont des miracles, à n'en pas douter,

Quoi qu'il en soit, c'est que toute ma vie j'affirmerai avoir vu ces faits, et cela en dépit des railleries dont je pourrai être l'objet.

J'ajoute que ces faits matériels sont de la plus haute importance; c'est en

les étudiant, par les moyens que nous possédons, que nous nous rapprocherons, petit à petit, du but que nous poursuivons tous : *la connaissance de la Vérité.* HENRI BRAULT.

N. B. — Je viens de parcourir le livre de M. Louis Gardy et j'y trouve la nécessité, indiquée pour la réussite, d'alterner les sexes autour de la table ; nous n'y avons pas pris garde. J'avais M. Palazzi à ma gauche, Mme Palazzi se trouvait à côté de la comtesse d'Aramengo, et les phénomènes se sont néanmoins produits.

SÉANCES SPIRITES A ODESSA

Chez notre vénéré ami, M. S. M. Bourkser, rue Ribas, à Odessa, se réunissent plusieurs spirites éclairés; la *Revue* a relaté très souvent le résultat des études suivies de ce groupe, toutes très intéressantes.

M. Bourkser nous a expédié plusieurs manuscrits dont nous allons faire la synthèse.

24 octobre 1890. Présents à la séance : Samuel, Marie, Basile, Sophie, Valérien et Ivanenko. Onze esprits se manifestèrent, parmi lesquels, un nouveau nommé Botkin. Deux minutes après Basile se vit mettre sur la tête deux couronnes de laurier vivant, l'une d'elles pour Samuel; il y en eut trois autres pour Marie, Sophie et le médium Jean encore absent. Vu les ondulations extraordinaires de la table et les coups contondants frappés sur elle, ils firent la lumière ; autour du cou d'un pigeon vivant était attachée une carte à l'aide d'un ruban, aussi une branche de laurier. Sur la carte ces mots à Basile : c'est pour te récompenser. Jean, le médium, entra, ils firent la chaîne ; la bougie éteinte, les assistants reçurent de la sciure mélangée de bois de palissandre ; chacun fut touché par des mains. Eugène, le médium, entra et ils suspendirent la séance.

A la reprise des travaux, on jetait de menus objets à Basile ; s'il voulait parler, une main lui fermait la bouche ; la table planait en l'air. Eugène cataleptisé fut emporté hors du cercle, par les formes qui se manifestaient, et lorsqu'il put parler, nous le trouvâmes placé dans un lit, entre deux matelas. Un lourd divan fut placé au milieu de la chambre dont la table avait été enlevée; la porte était ouverte et refermée. Eugène fut arraché de la chaîne et enfermé dans une armoire ; d'une manière très distincte, l'esprit dit amen, amen. Eugène fut alors placé sur une armoire à cinq mètres de hauteur; les formes firent le signe de la croix sur les fronts de Samuel et de Basile. La boîte à musique était remontée et pendant que se déroulaient les airs, un harmonica l'accompagnait, un tambour de basque suivait le rythme. Entre deux ardoises immaculées et liées ils trouvèrent le nom de Schneck, celui d'un esprit ; sur les sciures de bois dont ils avaient couvert le plancher il y avait un signe cabalistique bien dessiné.

Le 29 octobre 1890. Après un sifflement, une pomme fut posée sur la table ; la boite à musique joua ; il y eût plusieurs écrits sur les ardoises.

Le 2 janvier 1891, les esprits voulurent que les assistants fussent vêtus de blanc ; étant satisfaits, les guides les remercièrent en écrivant sur du papier : Nous avons pris des forces et nous allons ailleurs.

Le 9 janvier ils apportèrent des sucreries et en mirent dans la bouche de tous les assistants qui entendaient les sons d'un harmonica inconnu et ceux d'un labial; les esprits battaient la mesure d'une marche militaire et jetaient des grains de plomb; la table disparaissait et était rapportée descendant du plafond. Ils demandèrent qu'on chantât et chacun put voir la physionomie sévère d'un esprit. Eugène, en hypnose, fut placé sur une cloison, à trois mètres de haut, et transporté ensuite dans une troisième chambre, la tête en bas sur le divan un souffle de l'invisible le réveilla et Sophie entraînée fut couchée sur un lit, puis emportée par de là la cloison, sur le divan de la troisième chambre, nous étions à la première; une table et un fauteuil furent placés près d'elle et sa tête posée sur la table; ensuite nous la trouvâmes dans l'antichambre, tenant à la main un tableau, détaché par l'invisible; ce tableau disposé sur notre table, nous vîmes que Sophie avait été couchée sur le lit. Jean subit les mêmes transports et sa redingote lui fut ôtée puis remise. L'esprit Glinka serra la main à Eugène et demanda que la boîte à musique fut remontée; cela fait il lui resserra la main et écrivit sur du papier : « L'obscurité étant à demie complète, vous n'aurez pas mieux ce soir ».

Le 16 janvier, on écrivit : « vous êtes tous de bons médiums, vous aurez bientôt la matérialisation ». On jetait des bonbons et on créait des étoiles phosphorescentes ; Marie fut placée à genoux, sur la table. « Remonte la musique, Samuel », dit une voix forte; cela fait, l'esprit serra deux fois la main à Samuel et drapa Eugène en enlevant la tapisserie de la porte; on arrêta le jeu de la boîte à musique, on changea le chapeau des assistants et tous les instruments placés dans la chambre jouèrent un air d'ensemble; les personnes présentes furent obligées de former des tableaux vivants. Jean et Eugène emportés et rapportés avec un tableau furent placés dans un coin, ils étaient voilés avec les rideaux blancs. Jean fut rapporté avec ce tableau sur la commode de la chambre de M. Bourkser et recouvert d'un châle. Après chaque manifestation, accompagnée de coups, ils allumaient une bougie : il y avait écrit sur le papier blanc : « Ne parlez pas, silence et vous aurez beaucoup. Samuel et Basile sont nos bien-aimés ». On vêtit Basile avec une chemise, un bonnet ornés de rubans roses et l'on écrivit : « A. Koulina, ma femme, donne cette chemise ». Profusion de grains de plomb.

23 janvier 1891. En pleine lumière, pluie de grains de plomb, pendant toute la soirée; l'esprit Glinka dit à Samuel : « Il viendra, le crayon est cassé », et les esprits chantaient. Sur le papier placé sur la table il y eut de l'écriture directe, dans toutes les langues européennes et dans une langue inconnue. Une sorte de trompette accompagnait les airs de la boîte à musique. Eugène et Jean, en hypnose, furent transportés un peu partout et placés l'un sur l'autre. Le 2 février ils demandèrent aux esprits si l'on pouvait évoquer l'âme d'un incarné et si les guides les aideraient. Sur leur affirmative, vers trois heures du matin, ils voulurent réconcilier un esprit incarné avec sa femme; celui ne le voulait pas et demandait le pourquoi de cet appel à Glinka, esprit qui lui répondait à haute voix. Pendant quatre fois, en pleine lumière, Eugène cataleptisé fut transporté par les invisibles de la chambre 1 à la chambre 4 et réciproquement; à son réveil le médium trouva à sa place un tétragramme; l'esprit lui ordonnait de prier dans la chambre 2.

5 février 1891. Cartes apportées sur la table disposées en figures représentant les trois mondes divin, supérieur, matériel. Glinka dit à haute voix : « Basile, tu laisses ton flacon d'éther ouvert trop longtemps ; donne-moi un crayon ». Immédiatement les médiums furent emportés, placés l'un sur l'autre, puis éveillés; Eugène pressant Basile trop fort malgré lui, Basile frotta une allumette bougie, la lumière chassa l'influence et le débarrassa. En dînant, audition d'une musique invisible. Après, tableaux vivants composés par les esprits à l'aide de quatre personnes endormies prises parmi les assistants : 1° Jean assis tenait un tableau sur lequel graphiquement était représentée une femme sur un bateau en détresse; dans l'autre main un porte-bougie, avec un symbole de sauvetage. Marie et Sophie agenouillées, en prière, sont regardées avec mépris par Eugène dont le geste indique que l'action est préférable à la prière, l'action étant elle-même une prière.

2° Jean est transporté dans l'angle de la chambre ayant les mêmes objets dans les mains; sa bougie fut plusieurs fois allumée et éteinte par les esprits Eugène fixait Marie et Sophie, tenant l'une par les cheveux, l'autre par l'épaule.

3° Eugène est transporté auprès du calorifère, dans une autre pose; il considère celles qui prient. Jean est étendu sur le parquet.

4° Jean toujours étendu, la face contre le parquet, le cou entouré d'un mouchoir noir, semble mort après avoir opéré le sauvetage de la femme en détresse.

5° Eugène, semblable à un gladiateur a le pied droit posé sur le dos de Jean.

6° Eugène est agenouillé au milieu du vestibule, Marie et Sophie entrelacées sont placées dans l'angle de la chambre. Ces tableaux divers étaient perçus à l'aide de la lumière. La moitié d'une persienne s'ouvrit tout à coup et nous vîmes la figure assez sombre d'un esprit dans la lumière faite par la persienne ouverte; cette vision se renouvela et le fantôme tendait ses mains sorties de manches très larges, vers la persienne qui se referma; cette apparition était accompagnée d'autres phénomènes psychiques.

Le 12 février, signalement de dix-sept esprits, apport de fleurs fraîches et humides, mouvements cadencés de la table; les vêtements d'Eugène et de Jean sont enlevés et aussitôt remis en place, ceux de Jean à Eugène et réciproquement; la boîte à musique était mise en mouvement et remontée à point; des mots détachés étaient distinctement prononcés; sur des papiers blancs, placés çà et là, avec des crayons, on avait écrit : « Tenez-vous en paix, sans parler; nous voulons dessiner ». Lorsque nous allumâmes avec leur permission, à notre grand étonnement, ils avaient apporté des pinceaux et des couleurs; par quatre fois nous fîmes la lumière, pour suivre le travail et enfin il y eut le portrait d'Eugène artistiquement achevé, très ressemblant; sur la table un grand verre d'eau avait été sali par les pinceaux qu'on y avait nettoyés pour les placer aux quatre coins de l'appartement. Sur un papier cette remarque : « On ne peut appeler les esprits des êtres inférieurs parce que leur idéal est supérieur. »

Les phénomènes de transports que nous avons relatés se renouvelèrent. Eugène voulut prendre son portrait en levant la séance, il avait disparu; sur la table on écrivit sous la main des deux médiums ces paroles : « nous avons placé le pòrtrait chez toi, Eugène, tu l'y trouveras »; nous nous y rendîmes et à l'endos du portrait il y avait écrit : « Ne donne ce portrait à personne ».

A la séance du 15 février 1891, quatre esprits apparurent; ils écrivirent que Platon et Cléopâtre étaient là. Samuel demanda à Cléopâtre si elle l'avait connu? « Sans doute tu étais Egyptien. — Quel rang ai-je tenu dans ton pays? — Tu étais mon porte-éventail. — Peux-tu me dire combien de fois je me suis réincarné? — Six fois, chez des nations diverses ». Les esprits nous donnèrent ensuite des vers passables. L'esprit Glinka joua toute la soirée du piano et de l'harmonica, d'autres invisibles se présentèrent et l'un d'eux nous bénit en mettant la main sur la tête de chacun, en disant : « Que Dieu vous bénisse. » Ils avaient tous inscrit leur nom sur une feuille.

Le 23 février, l'esprit de Wagner voulut bien venir; il joua un morceau admirable sur le piano et prétendit avoir composé dans l'erracité le plan d'autres opéras; il leur parlait en allemand. Le 27 février, les esprits dessi-

nèrent un plan qui fixait la place de chacun des assistants ; ils apportèrent sur la table des couleurs, des pinceaux, demandèrent un verre d'eau à Samuel et à trois reprises lui donnèrent son portrait, très ressemblant ; sur l'un deux l'esprit Pierro avait écrit : « Je fais le plus grand cas de cet homme. » L'un d'eux jouait un morceau d'*Isabelle*, le futur opéra de Wagner, sur le piano qui était fermé ; d'autres jouaient avec trois harmonicas ; à tous, autour du cou, les esprits attachèrent un tableau allégorique représentant l'état de leur âme.

Le 9 mars 1891, Samuel magnétisa Eugène et lui donna le sommeil somnambulique pour lui permettre de voir les esprits pendant la séance ; endormi, Eugène dit : « Samuel, va dans la troisième chambre, Marie y lit ; elle est à la 105e page d'un manuscrit ; il y a « à suivre au numéro suivant. » Samuel vérifia immédiatement ce phénomène de clairvoyance. Wagner jouait sur le piano qui était fermé et en même temps il pinçait les cordes et imitait l'accompagnement de harpe ; c'était admirable.

Un esprit se présenta en pleurant et en gémissant ; il souffrait, se nomma et Samuel le pria de s'approcher de lui en se matérialisant, il lui fit des passes pendant cinq minutes ; l'esprit le remercia pour le bien qu'il lui avait fait et il lui demanda de prier pour lui. C'était la femme L. Canowetzhaia.

Le 16 mars 1891. Coups de feux électriques suivis de lumières ou feux follets, harmonies avec la boîte à musique et le piano. Le 24, deux apparitions d'un esprit ressemblant à un pasteur, il avait ouvert la moitié d'une persienne, et tendait les mains aux assistants en disant : « Dieu vous bénisse ». Il vint à Samuel, l'embrassa et le bénit. Le lendemain les assistants se rendirent au théâtre d'Odessa, comme le leur avait recommandé l'esprit d'Offenbach ; on jouait *La Fille du Tambour-major* ; selon sa promesse il sema des grains de plomb et il apporta des fleurs à Marie et à Sophie, enveloppées dans un papier sur lequel il y avait écrit « Offenbach ».

27 mars. Apparition d'un esprit de forte constitution, grand, vêtu de noir, avec une étoffe blanche jetée sur les épaules ; les esprits engagent Marie, Basile et Sophie à partir pour Kieff, afin d'y prier pour les esprits qui fréquentent les séances à Odessa, chez M. Samuel Bourkser. L'esprit Nicanore, ex-archiprêtre d'Odessa, les engage à prier pour lui sur le tombeau de Saint Paul ; les invisibles réalisent une croix phosphorescente changeante de forme, sur laquelle se lit le mot *Kieff* ; des étoiles, des disques représentant la lune et le soleil, apparaissent aussi. Le 30 mars, les guides avaient demandé une bouteille de champagne, de telle provenance ; un autre Citre ; un Symphonium ; un appareil photographique ; un vase plein d'eau.

Le symphonium joua ; on entendit des battements d'aile, et les esprits

dirent à haute voix : Pour Samuel; c'était un pigeon blanc. Ils entendirent un bruit caractéristique et ils trouvèrent la bouteille de champagne vidée, les esprits l'avaient annoncé. Des flammes s'élevaient du vase rempli d'eau, ne s'éteignaient pas, elles leur permettaient de voir s'avancer de la porte un esprit vêtu de noir, ayant barbe courte ; il les bénit tous, pendant six minutes, c'était Swedenborg. Ils allumèrent la bougie et virent l'esprit Pierro ayant de longs cheveux, la barbe taillée très courte, vêtu de blanc et tête couverte; il parlait, recommandait de temps en temps que la bougie fût éteinte, puis rallumée, encourageant les dames qui étaient effrayées ; d'abord Constantin braqua l'objectif, et l'esprit de Pierro après avoir fait le tour de la chambre se plaça devant l'appareil; on illumina la chambre et la pose terminée, l'esprit matérialisé se promena parmi les assistants pendant encore huit minutes et il disparut ; ils eurent le loisir d'analyser le visage et le costume. La bouteille de Champagne fut rapportée pleine; il leur fut dit : Buvez, *Oure*. On leur jeta des coins de billets de crédit russe. La photopraphie était mauvaise, ils n'eussent pas dû faire tant de lumière.

L'esprit leur dit qu'il fêterait Marie, le 1er mai ; celle-ci trouva chez elle une palette sur laquelle étaient appliquées des fleurs vivantes, au bas du panneau il y avait écrit : « Je vous félicite. Pierro. ».

Le 3 avril nos amis partirent pour Kieff et le train étant en toute vitesse, un être invisible jouait des airs, des bouquets leur étaient offerts par la, fenêtre ouverte du coupé. Le 4 avril, les esprits Pierro et de Saget annoncèrent la bonne arrivée des voyagenrs à Kieff; sur le papier, ils écrivirent quelles étaient toutes leurs démarches, à telle heure, ce qui était vrai. Les maîtres du couvent de Kieff voulaient assister à une séance à l'hôtel de Bellevue où étaient descendus les médiums. Ils écrivirent une lettre pour Kieff; dès quelle fut terminée, Samuel pria la personne qui frappait d'entrer et ce fut Pierro qui salua, prit la lettre en disant au revoir ; il était 10 heures du soir. L'esprit Glinka dit : Nous avons tout communiqué, et il disparut.

5 avril, 9 heures du soir, les guides leur annoncent que nos voyageurs ont vu Kieff, et qu'en ce moment ils donnent une séance aux moines : « Les manifestations y sont étonnantes ; votre lettre a été remise à Kieff, une minute après qu'elle a été écrite ; les moines sont devenus croyants, ils viendront chez Samuel à Odessa »; enfin tous les détails désirables. Un esprit assassin se présenta en gémissant ; il avait été attaché à une brouette en Sibérie pendant cinq ans, pour avoir assassiné sa femme et sa fille âgée de 3 ans qu'il aimait; on lui avait fait croire ce mensonge que sa femme le trompait, depuis cent ans il souffrait ; il engageait Samuel à prier pour lui et après les prières, l'esprit prit dans ses mains celles de Samuel et les embrassa.

Le 7 avril, ils apprirent par les guides que les voyageurs partaient de Kieff pour Odessa ; immédiatement Samuel recevait un télégramme confirmant l'heure et le fait. Le 10 avril, ils entendirent des mélodies belles et extraordinaires, c'était Litz qui jouait ; les guides annoncèrent l'hypnotisation de Constantin, et cela fait ils l'assirent au piano sur lequel il se mit à jouer avec vitesse et un sentiment exquis ; Chopin leur disait-on, se servait des mains de Constantin. Samuel versait de douces larmes. Offenbach prit la place de Chopin en se servant de notre médium, Strauss de même ; tout cela est en pleine lumière. En tout cas, Constantin, tout à coup, était devenu un très grand artiste.

Le 12 avril, un esprit femme chanta en s'accompagnant avec le piano. Un esprit homme s'assit sur les genoux de Jean, de Samuel et d'Eugène ; un esprit féminin sur les genoux de Marie. Glinka près de Samuel, la tête sur son épaule lui caressait les mains sur lesquelles il fit un signe de croix et disparut. Un autre embrassa Samuel en disant : « Merci pour les prières de Kieff, que Dieu vous bénisse ».

Les esprits hypnotisèrent Eugène, et leur donnèrent des vers en allemand. Un esprit Galérien assistait à cette fin de séance ; il marchait et l'on entendait le bruit des chaînes qu'il traînait à ses pieds.

Ci-joint le certificat suivant :

« Nous certifions tout ce qui précède, comme étant l'expression de l'exacte vérité » ; les soussignés :

Samuel Bourkser, Marie Miaskowska, Jean Puchla, Eugène Schwichtenberg, Basile Abraschkewitsch, Sophie Neïbourg, Valérien Neïbourg, Constantin Novoselski, Jean M.

La société d'Odessa nous a envoyé, en même temps l'écriture directe et les portraits obtenus. (*A suivre.*)

LES MARTYRS DE L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE

ANTIQUITÉ GRECQUE, (Voir la *Revue* du 1er février 1892.)

CHAPITRE PREMIER

Diagoras de Mélos. (420 ans env. av. J. C.)

Il y a dans l'Antiquité grecque trois Diagoras ; l'un athète, l'autre médecin et celui qui nous occupe était philosophe. C'est pour le distinguer de ses homonymes qu'on ajoute à son nom, celui du lieu de sa naissance : Mélos, petite île de l'archipel. On ignore la date de la naissance de Diagoras, mais on sait qu'il était fils d'un certain Télécylos et que, vivant vers 420 avant l'ère vulgaire, il était contemporain de Socrate et de Periclès. On prétend qu'il fut esclave, puis disciple de Démocrite et que Socrate assista à ses

leçons, mais aucun de ces faits ne parait bien établi. Ce dont on est très certain c'est qu'on le surnommait l'*Athée*, et qu'il fut appelé en justice pour répondre du crime d'impiété.

Craignant la ciguë comme tant d'autres, il s'enfuit d'Athènes, où il enseignait la philosophie. Un décret de proscription fut porté contre lui et gravé sur une colonne d'airain. Comme il avait été condamné à mort, après avoir été déclaré coupable d'athéisme, sa tête fut mise à prix : *un talent* était le prix accordé à celui qui le tuerait et *deux talents* à qui le livrerait vivant.

La vraie cause de la condamnation du philosophe est-il besoin de le dire, n'était pas son athéisme, c'était le sacrilège qu'il avait commis avec Alcibiade et ses amis en contrefaisant les cérémonies sacrées d'Eleusis. Il avait tourné en ridicule les mystères de la grande déesse de Déméter, il avait blasphémé contre elle et empêché ainsi un grand nombre de citoyens de se faire initier, ce qui avait causé un grand préjudice à la caisse des prêtres, car une initiation coûtait fort cher, surtout suivant la fortune de l'Initié.

Donc pour les prêtres, Diagoras était un impie, un *Athée,* lui qui avait introduit de nouveaux dieux dans la République. Il se moquait cependant des dieux de l'Olympe, il dirigeait contre eux des satires impies, par exemple contre Proserpine et contre Hercule. On raconte qu'au sujet de ce dernier, Diagoras arrivant un jour dans une auberge et ayant grand appétit ne put dîner, parce que l'aubergiste n'avait plus de bois pour faire la cuisine. Le philosophe apercevant alors dans l'établissement une vieille statue de bois représentant Hercule, la brisa en disant : « Allons, Hercule, mon ami, prépare-toi à accomplir un treizième travail en nous faisant cuire des lentilles. »

Diagoras était donc un Iconoclaste.

Des ouvrages qu'il écrivit, nous n'en connaissons que les titres : Ασματᾶ Δυριζεα (Chants lyriques) et Φρυγιοὶ λογοὶ (Discours phrygiens).

Au dire de Suidas, c'est dans ce dernier, que les dieux étaient le plus mal traités.

Socrate (470-400 av. J. C.)

Le plus illustre des philosophes grecs, Socrate, naquit à Athènes l'an 478 avant l'ère vulgaire ; il était fils du sculpteur Sophronisque et d'une sage-femme nommée Phénarète. Tout jeune, il travailla comme praticien dans l'atelier de son père, mais il ne paraît pas qu'il ait jamais exécuté personnellement une œuvre, bien que Pausanias (1), Diogène Laërce (2) et le Scholiaste d'Aristophane (3) lui attribuent le groupe des *Grâces voilées* figurant à l'Acropole d'Athènes.

(1) Pausanias, I, 22 ; IX, 35.
(2) Diogène Laërce, II, 5.
(3) Scholiaste d'Aristophane, *ad nues*, 70.

Platon dans son *Apologie* fait dire à Socrate qu'il est tout à fait ignorant dans les arts de la peinture et de la sculpture ; ce témoignage nous paraît suffisant pour prouver que Socrate ne fut jamais sculpteur (1).

Une tradition rapportée par Plutarque (2) nous apprend que Sophronisque s'en fut consulter l'oracle pour lui demander la carrière qu'il devait faire suivre à son fils. La réponse fut qu'il ne fallait influencer l'enfant en quoique ce fût, mais lui laisser faire ce qu'il voudrait sans s'inquiéter de son avenir, car, « il avait en lui-même pour le diriger, *un guide plus sûr et meilleur que tous les maîtres.* »

Ce à quoi le père se résigna.

Socrate âgé seulement de 18 ans perdit son père et,n'ayant aucun moyen d'existence, mania encore le ciseau et le maillet pour se procurer quelques ressources, comme nous l'apprend Libanius (3), mais dès qu'il put abandonner le *métier* de praticien, pour étudier la philosophie il le fit. Il eut la la bonne fortune de trouver le riche Criton qui l'aida de ses conseils et, ce qui valait mieux,de sa bourse, ce qui mit Socrate en état de quitter l'atelier où son grand esprit était à l'étroit, préférant les vastes horizons de la philosophie et de la science autrement utiles que l'art à l'humanité. Voilà la vérité vraie que Socrate confirme lui-même en ces termes : (4) « pendant ma jeunesse, il est incroyable, quel désir, j'avais de connaître cette science qu'on appelle *la physique*. Je trouvais quelque chose de sublime à savoir les causes de chaque chose, ce qui l'a fait naître, ce qui l'a fait mourir, ce qui l'a fait être et je me suis souvent tourmenté de mille manières pour savoir si c'était du chaud ou du froid dans l'état de corruption, comme quelques-uns le prétendent, que se forment les êtres animés; si c'est le sang qui nous fait penser ou l'air ou le feu, ou si ce n'est aucune de ces choses, mais seulement le cerveau qui produit en nous toutes nos sensations, celles de l'ouie, de la vue, de l'odorat qui engendrent à leur tour la mémoire et l'imagination, lesquelles reposées engendrent la science. »

Ces questions que le jeune homme se posait étaient celles qu'agitaient alors, les Anaxagore, les Archelaüs et d'autres philosophes ; aussi Socrate,

(1) C'est en vain qu'on peut lui opposer la conversation que Xénophore rapporte entre Socrate et le peintre Parrhasius. Socrate pouvait fort bien parler peinture et sculpture et ne pas pratiquer l'art. Ne voyons-nous pas tous les jours des critiques d'art écrire dans les journaux des articles d'art qui paraissent fort censés et qui seraient bien incapables de dessiner quoique ce soit.

(2) Plutarque, *de genio Socratis*.

(3) Libanius, Apalog ; Aristoxène in *Diogène le Laërce*, II, 20.

(4) Platon, le Phédon, trad. de V. Cousin, p. 273 et 278.

nous le voyons dans le *Phédon*, lisait-il leurs œuvres, il les prit même pour maîtres jusqu'au jour où, arrivé à la maturité du talent, il puisse devenir son propre maître en philosophie comme l'appelle Xénophon (1).

Certes, le Socrate des *Nuées* est un portrait chargé, mais enfin, il peut, en tenant compte du trait de force, nous donner une idée de la jeunesse de Socrate, de son adolescence et de sa maturité; nous pouvons nous en faire une idée par la devise inscrite sur le temple de Delphes : « Connais-toi toi-même » (2) devise qui devint celle du philosophe, qu'il enseigna toute sa vie, celle qui lui ouvrit sa voie, qui décida de sa vocation. Celle-ci bien arrêtée, Socrate partagea sa vie entre l'enseignement et la polémique, mêlant constamment l'une et l'autre, mais en ayant la finesse de ne montrer ses opinions personnelles qu'en combattant celles de ses adversaires. Il vivait et il enseignait au grand jour, sur l'Agora, dans les gymnases, sous les portiques, dans les salles de banquet, dans les officines des hommes d'affaires, dans la boutique ou l'arrière-boutique d'un artisan, d'un marchand. Partout où il se trouvait des hommes sympathiques et de bonne volonté, désireux de s'instruire et de s'éclairer, Socrate se montrait disposé à converser avec eux, à interroger, à répondre, à *enfanter* la vérité, à faire accoucher les esprits, car sa méthode d'éducation, il l'appelait *l'art d'accoucher* (μαντευτίκωτεχνη) en souvenir de sa mère Phénarète : « Peut-être ignores-tu encore, pauvre innocent, disait-il dans le Théétète ()3, que je suis fils d'une sage-femme habile et renommée, de Phénarète ?

— Je l'ai ouï dire.

— T'as-t-on dit aussi que j'avais la même profession ?

— Jamais !

— Sache donc que rien n'est plus vrai... Le métier que je pratique est en tout point le même, à cela près que j'aide à la délivrance des hommes et non pas des femmes, et que je soigne non les corps, mais les âmes en mal d'enfant. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans mon art, c'est qu'il peut discerner si l'âme d'un jeune homme va produire un être chimérique ou porter un fruit véritable..... »

Dans son rôle *d'accoucheur des âmes*, Socrate croyait remplir et remplissait en effet une mission providentielle et obéissait à une voix d'en haut et à sa voix intérieure, il le dit à plusieurs reprises et positivement dans son *Apologie* : « que ce soit la Divinité elle-même qui m'ait donné à cette ville, c'est ce que vous pouvez aisément reconnaître à cette marque qu'il y a

(1) αυτουργὸς της μνλοσομίας, Xénophon, Banquet, 1, 5.

(2) Γνῶθι σεαυτου.

(3) Platon, Thèetète, traduc. de Cousin.

quelque chose de plus qu'humain à avoir négligé pendant tant d'années mes propres affaires pour m'attacher aux vôtres, Athéniens, en vous prenant en particulier comme un père ou un frère aîné pourrait faire, et en vous exhortant sans cesse à vous appliquer à la vertu. »

. . . .

« Je n'agis comme je fais que pour accomplir l''ordre que Dieu m'a donné par la voix des oracles, par celle des songes et par tous les autres moyens qu'aucune puissance n'a jamais employés pour communiquer sa volonté à un mortel. »

. . . .

« Mais, me dira-t-on peut-être, Socrate, quand tu nous auras quittés, ne pourras-tu pas te tenir en repos et te condamner au silence? C'est là ce qu'il y a de plus difficile à faire entendre à quelques-uns d'entre vous, car si je dis que ce serait désobéir à Dieu, et que par cette raison, il m'est impossible de me tenir en repos, vous ne me croiriez point, et vous prendrez cette réponse pour une plaisanterie; et cependant rien n'est plus vrai, Dieu semble m'avoir choisi pour vous exciter et vous aiguillonner, pour gourmander chacun de vous partout et toujours sans vous laisser aucune trève (1).

Socrate, on le voit, était un excellent médium, il possédait la claire-vue et la claire-audience et nous sommes arrivés ici au point où il nous faut parler de son démon (δαίμων) ou esprit familier. Il n'est pas de question qui ait été aussi souvent traitée, disons même *mal traitée*, ce qui nous permet de pouvoir y revenir ici et la montrer sous un jour nouveau, c'est-à-dire sous son véritable jour.

De l'antiquité seulement nous possédons, trois traités sur le génie ou esprit familier de Socrate; les auteurs sont : Plutarque, Maxime de Tyr et Apulée.

Parmi nos auteurs contemporains celui qui a le plus longuement traité la question est un nommé Lélut qui, dans un volume in-8° publié en 1836 *Du démon de Socrate*, arrive à cette conclusion à laquelle nous nous serions peu attendu sur l'éminent philosophe.

Après avoir couvert de fleurs la victime, après avoir dit que Socrate était ceci, était celà, un homme hors de pair, il déclare nettement que c'est un monomane. C'était un grand réformateur, un apôtre convaincu, le type le plus pur de la loyauté et de la vertu, mais, en même temps, un halluciné; telle est la conclusion de Lélut, et par quel moyen arrive-t-il à cette conclu-

(1) Platon, Apol., traduction de V. Cousin.

sion ? par des passages recueillis dans Platon et dans Xénophon, qui témoignent au contraire de l'inspiration divine du divin philosophe.

Ainsi le susdit auteur nous apprend que Socrate, au siège de Potidée, resta vingt-quatre heures debout immobile et pour ainsi dire en extase au milieu du camp, et rien ne put l'arracher à cette profonde et solitaire méditation...Une autre fois, allant souper chez Agathon, il s'arrête sur le seuil de la maison de l'amphitrion et il y demeure longtemps absorbé dans une sorte de contemplation intérieure. Socrate parle sans cesse d'une *voix divine* que seul il entend et qui le détourne de ce qui est mauvais, d'un *génie familier* dont il est pour ainsi dire le pupille et qui l'assiste constamment et le conseille, et ce sont de tels faits qui amènent Lélut à dire que Socrate était un illuminé, un monomane, presque un fou. Jeanne-d'Arc aussi qui écoutait *ses voix*, et qui sauva son pays était une folle ! Mais ne nous appesantissons pas sur ce témoignage d'un auteur qui, pour nous, n'a aucune valeur, et nous poursuivrons notre route.

Socrate, et il avait raison, était intimement convaincu de sa mission, il parlait avec assurance et sans apprêts, dédaignant les artifices et la rhétorique et les grands effets oratoires. Il avait le grand don d'émouvoir par de simples causeries familières qui n'excluaient cependant ni l'esprit, ni la satire, car avec sa bonhomie douce et toujours souriante, il n'épargnait ni les sophistes, ni les démagogues qui se moquaient du peuple. Souvent Socrate affectait d'ignorer, de se faire élève, de vouloir apprendre et se renseigner ; il interrogeait les sophistes avec une naïveté affectée, mais avec insistance, puis tout à coup il les poussait habilement en les faisant arriver, de conséquences en conséquences, à lâcher des monstruosités, des absurdités tellement manifestes que les pauvres sophistes se couvraient eux-mêmes de ridicule et étaient obligés de fuir dexant leur auditoire, *honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.*

Ces polémiques desquelles il sortait toujours vainqueur finirent par amasser sur sa têté de sourdes haines, des inimitiés féroces qui pouvaient lui devenir funestes, mais il ne s'en inquiétait guère : il ne travaillait qu'à améliorer les mœurs en combattant les vices et les préjugés et celà dans une langue si merveilleuse que Socrate passe, à juste titre, pour le plus pathéthique des moralistes.

Par la bouche d'Alcibiade, Platon nous raconte (1) l'enthousiasme que Socrate soulevait par sa parole : « Pour moi, mes amis, en l'écoutant, je sens palpiter mon cœur plus fortement que si j'étais agité de la manie dan-

(1) **Platon, Banquet, *in fine*, trad. de V. Cousin.**

sante des Corybantes (1), ses paroles font couler mes larmes et j'en vois un grand nombre d'autres ressentir les mêmes émotions. Périclès et nos bons orateurs, quand je les ai entendus, m'ont paru sans doute éloquents, mais sans me faire rien éprouver de semblable, toute mon âme était bouleversée... etc. »

Sa haute valeur et son beau talent d'orateur ne le rendaient ni fier ni orgueilleux, ni surtout vaniteux ; il était fort modeste, aussi nous ne pouvons admettre sur le rapport de Cicéron (2) qu'il se soit jamais dit : « Citoyen du monde » ; cette expression était bien trop emphatique et surtout ne pouvait venir à l'esprit d'un Athénien contemporain de Périclès. Nous avons une preuve de la modestie de Socrate dans le fait suivant : la Pythie consultée à son sujet répondit que « Socrate était le plus sage des hommes ». Ce qui le surprit fort comme il nous l'apprend avec sa bonhomie et sa finesse ordinaires. Il nous dit que fort perplexe sur le sens de l'oracle, n'y croyant pas, il fait le tour de la ville afin de voir les gens qui passent pour sages, et voici sa conclusion (3) : « Et je vous jure, Athéniens, car il faut vous dire la vérité, que voici le résultats que m'ont laissé mes recherches ; ceux qu'on vantait le plus me satisfirent le moins, et ceux dont on n'avait aucune opinion, je les trouvais beaucoup plus près de la sagesse... Athéniens, la vérité est qu'Apollon seul est sage, et qu'il a voulu dire seulement par son oracle que toute sagesse humaine n'est pas grand chose ou même qu'elle n'est rien ; et il est évident que l'oracle ne parle pas ici de moi, mais qu'il s'est servi de mon nom comme d'un exemple, et comme s'il eût dit à tous les hommes : le plus sage d'entre vous, c'est celui qui, comme Socrate, reconnaît que sa sagesse n'est rien. » (*A suivre.*) MARCUS DE VEZE.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 11 *février*

Président : M. P. G. Leymarie ; *Secrétaire* : M. Puvis ; *membres présents* : Mme Poulain, MM. Auzanneau, capitaine Boulle, Bouvéry, Boyer, Camille Chaigneau, Mongin, René Souchet, Warchavsky.

M. Chevalier, de Lyon, membre du Comité, de passage à Paris, assiste à la séance.

(1) Les Corybanthes étaient des prêtres de Cybèles, originaires de la Phrygie, on les nommait ainsi parce qu'ils marchaient en sautant (πορυπτaντες βαίνειν), ou bien encore parce qu'ils se plaçaient sous la protection de Corybas, fils de Jason et de Cybèle, qui importa chez les Phrygiens le culte de sa mère. — E. Bosc, dict. de l'archéologie et des entiquités, V° *Corybantes*. Page 206. — Paris, Firmin. Didot.

(2) Ciceron, *Tuscul.* V. 37. Epictète, *Dissert.* I, 9, 10.

(3) Platon, *Apologie*, traduction de V. Cousin.

M. Laurent de Faget, retenu chez lui par une indisposition, a prié M. Bouvéry de faire agréer ses excuses

M. Puvis est désigné définitivement comme secrétaire du Comité. au même titre que M. Laurent de Faget.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté, sous réserve des rectifications suivantes :

M. Mongin fait observer que c'est lui, et non M. Monclin — ainsi que le fait dire une erreur typographique, — qui a proposé l'établissement d'un tronc pour la propagande dans chaque groupe spirite ;

M. le capitaine Boulle, de son côté, dit que le procès-verbal ne mentionne pas qu'il était malade lors de la dernière réunion et qu'il s'était fait excuser par M. Leymarie. Il demande quo cette omission soit constatée.

Le Président présente au Comité Mlle Beraud, recommandée par plusieurs membres et propose son admission en remplacement de Mme Raymond Pognon, démissionnaire. Mlle Bérand, admise à l'unanimité, adresse ses remerciements au Comité.

M. Auzanneau, trésorier, rend compte de la situation financière et donne à cet égard les chiffres et renseignements suivants :

Le montant des fonds déposés au Crédit Foncier s'élevait, au 31 décembre 1891 à	1368 fr. 32
Les espèces en caisse, représentées par M. Auzanneau se montent à..	200 » 05
Les fonds versés ce jour par M. Warchavsky et qui représentent le produit de dons divers et de la vente de brochures du Congrès, défalcation faite de tous les frais, formant la somme de	68 » 75
La caisse du Comité possède, par conséquent, à ce jour	1637 » 12

Le Comité approuve cette situation et remercie MM. Auzanneau et Warchavsky.

Le Président donne ensuite lecture de la correspondance :

M. Monclin, de Reims, regrette de ne pas pouvoir prendre part, même par correspondance, à la séance d'aujourd'hui, mais il compte adresser, pour le mois prochain, une communication sur la propagande à exercer.

M. le commandant Dufilhol, en même temps qu'il envoie vingt francs pour la caisse du Comité, propose, dans l'intérêt de la propagande et en s'appuyant sur l'opinion émise à ce sujet par un esprit, de donner une très large publicité aux instructions médianimiques d'un ordre élevé. On ferait, dans ce but, appel aux médiums les plus cultivés et les mieux inspirés, et la *Revue Spirite*, par exemple, serait chargée d'insérer dans un supplément *ad hoc* les meilleures des communications ainsi obtenues et qui auraient fait préalablement l'objet d'un choix judicieux.

Le Comité remercie bien vivement M. le commandant Dufilhol de son envoi ainsi que de sa communication ; mais, tout en rendant hommage au sentiment qui a dicté sa proposition, il ne pense pas qu'elle soit pour le moment susceptible d'une suite pratique, étant donné la difficulté qu'on éprouve à trouver de bons médiums comme à obtenir des communications sans reproche. La *Revue*, du reste, ainsi que les divers journaux spirites, ne négligent pas à l'occasion, de publier les communications

médianimiques qui leur paraissent avoir quelque intérêt : c'est, il semble, tout ce qu'on peut demander.

M. Bloume approuve de tout cœur la motion faite dans la séance du 10 décembre dernier en vue de répandre le plus possible les brochures telles que « Pourquoi la vie » et « Le Spiritisme à sa plus simple expression »; mais il croit devoir faire remarquer que le Comité de propagande aurait tout intérêt à décider que la brochure d'Allan Kardec, « Le Spiritisme à sa plus simple expression » sera seule choisie de préférence, à l'exclusion de toute autre. Le fond comme la forme de ce chef d'œuvre et le nom seul de son auteur lui semblent recommander et justifier ce choix.

Le Comité ne voit pas d'inconvénient réel à répandre en même temps l'une et l'autre brochure. C'est aux chefs de groupe et personnes qui feront la distribution qu'il appartiendra de faire un *choix judicieux*, de remettre aux uns telle brochure plutôt que telle autre, et aux autres les deux brochures, si cela paraît utile.

M. Mongin, à ce propos, informe le Comité que M. Léon Denis est disposé à céder sa brochure « Pourquoi la vie » à un prix très minime (0 fr. 05 l'exemplaire), pourvu qu'on assure un tirage de plusieurs mille. M. Leymarie déclare, de son côté, que la Société de librairie spirite pourra livrer également aux mêmes conditions la brochure d'Allan Kardec « Le Spiritisme à sa plus simple expression ».

M. Mongin propose alors de faire tirer quelques milliers d'exemplaires de ces deux brochures, et d'en adresser un certain nombre aux chefs de groupe de Paris et de province, qui les distribueraient à bon escient, aux personnes qui leur paraîtraient susceptibles de s'intéresser à la question spirite, et ce, en attendant qu'une souscription spéciale soit ouverte ultérieurement dans le but de faire, d'une façon plus générale, de la propagande spirite au moyen des dites brochures ou de brochures analogues agréées par le Comité.

M. Bouvéry fait observer qu'on a soulevé la question de faire venir un médium à Paris et qu'il serait peut-être bon de s'en occuper spécialement et de la résoudre avant tout autre.

M. Mongin dit qu'on peut très bien mener les deux chose de front. — Le Comité se range à cet avis et décide de faire tirer 2000 exemplaires de « Pourquoi la vie » 3000 du « Spiritisme à sa plus simple expression ».

M. Mongin est chargé de s'entendre avec M. Léon Denis au sujet du tirage de sa brochure.

M. Bouvéry demande qu'il soit bien stipulé que ces brochure ne devront pas être données aux Spirites. — Adopté.

M. Warchavsky propose de remettre à chaque membre du Comité, pour être également distribués, 10 exemplaires, de chaque brochure. — Adopté.

Le président demande ensuite au Comité de prendre également une décision sur la question rappellée par M. Bouvéry. Il parle du célèbre médium Eusapia de Naples, dont le Comité s'est déjà entretenu dans une séance précédente; il donne lecture d'une lettre très intéressante de M. Brault, de Nîmes, qui a assisté à une séance de Mme Eusapia. C'est un médium remarquable qu'il importe de faire connaître en France aux chercheurs sérieux comme aux incrédules sans parti pris.

Le Comité décide qu'il allouera, pour la venue, à ce médium 500 francs pour un séjour d'un mois à Paris. — M. Leymarie est prié de régler directement la question.

M. Mongin, revenant à la question des brochures, dit qu'il est probable que beaucoup de lecteurs novices seront tentés de passer de la théorie à la pratique et de faire des expériences, et que pour répondre à ce désir bien naturel il serait bon d'annexer à chaque brochure une page contenant une méthode d'expérimentation, — la plus simple, la méthode syptologique. Il s'offre de présenter dans quelque temps à l'adoption du Comité un projet dans ce sens.

Plusieurs membres approuvent cette motion. D'autres sont d'avis qu'une page ne suffira pas pour l'exposé d'une méthode précise.

M. Warchavsky pense qu'on ferait bien de se contenter de répandre la philosophie. Les personnes qui voudraient s'instruire davantage seraient toujours à même de le faire.

MM. Bouvéry et René Souchet apprécient la proposition de M. Mongin, mais demandent qu'au lieu d'une page on consacre une petite brochure entière à l'exposé dont il s'agit, car il importe de signaler aussi aux débutants les dangers qui entourent la pratique de la médiumnité.

M. Chevalier dit qu'en effet il y a de graves écueils sur lesquels il est nécessaire et même indispensable d'appeler sérieusement l'attention des expérimentateurs novices. C'est donc une brochure détaillée qu'il faut publier et distribuer en même temps que les deux autres brochures.

M. le capitaine Boulle parle dans le même sens.

Sur la proposition du président, le Comité décide qu'une brochures d'environ 32 pages sera préparée et cançue de façon à répondre aux dériderata exprimés. — Les membres presents sont invités à présenter dans le plus bref délai possible un projet dans ce sens. La dite brochure sera, bien entendu, tirée en quantité suffisante pour qu'un exemplaire soit compris dans chaque distribution des brochures d'Allan Kardec et M. Léon Denis:

M. Mongiu pose en outre, les deux questions suivantes :

1° Ne conviendrait il pas d'adresser gratuitement à chacun des principaux journaux de Paris un exemplaire de l'ouvrage de Wallace « Les miracles et le moderne spiritualisme ?

2° Par mesure d'économie, ne pourrait-on pas supprimer l'envoi mensuel de convocation aux membres du Comité, en province et à l'étranger, puisque la *Revue Spirite* publia le procès-verbal de chaque séance ?

Sur le premier point les désirs de M. Mongin ont été prévenus par M. Leymarie lui-même qui a fait aux journaux les communicctions utiles.

Sur le second, le Comité décide que, tous les membres du Comité ne recevant par la Revue, il n'y a pas lieu de modifier les errements suivis.

Avant de lever la séance, le Président rend un hommage ému à la mémoire du Dr Chaigneau récemment désincarné ; il donne lecture des discours prononcés sur la tombe de cet homme de bien, aussi bon spirite qu'excellent citoyen, et se fait l'inter-

prête de la réunion en offrant à son fils M. Camille Chaigneau les condoléances du Comité et l'expression de sa vive et fraternelle sympathie.

La séance est levée à 11 heures.

Le secrétaire : PUVIS.

TATONNEMENTS SPIRITES (*Suite*)

Voir la *Revue* de janvier 1891.

Voilà les faits *vrais*, tels qu'ils se sont produits. Je laisse au lecteur impartial le droit de les apprécier.

Il me reste à conter l'histoire de cette *Fleur-des-Rochers*, que j'ai nommée deux fois au cours de ce récit. J'hésite, car pour beaucoup cette histoire sera un conte bleu fait à plaisir, et pour d'autres ce pourrait bien être mon brevet d'halluciné. N'importe, je dois à la vérité de ne rien cacher : je m'exécute.

CA'GILLA, OU LA FLEUR-DES-ROCHERS.

On m'avait dit que, outre la faculté de l'écriture inspirée, je devais avoir celle de la clairvoyance. Or, depuis quelque temps, je voyais des lumières, de fugitives clartés aux teintes vives, de petits nuages flottants. J'avais remarqué que telles ou telles de ces visions précédaient l'arrivée de certains esprits, si bien que je disais parfois : « Voici uu tel qui vient pour telle personne du groupe » ; mais après tout je n'étais qu'à moitié satisfait. J'écrivis à un médium de Boston qui donne des consultations par lettre. Il me répondit que c'était le commencement de la clairvoyance et me donna quelques conseils pour le développement de cette faculté.

« Le concours d'esprits d'Indiens vous serait utile, me dit-il entre autre, ces enfants de la nature nous apportent une force magnétique très appréciable au début. Ils n'aident pas beaucoup au développement intellectuel étant eux-mêmes peu développés, mais ils rendent de grands services. Ils sont surtout fidèles et dévoués, et quand ils s'attachent à quelqu'un, ils veillent sans cesse sur lui. Ayez beaucoup de fleurs brillantes dans votre salle de séances. Cela les attire. »

Tous les médiums américains se disent en relation avec des esprits Indiens. Je le savais, mais je n'y avais jamais attaché d'importance. Cependant, le moyen indiqué était facile, je m'arrangeai de sorte à toujours garnir la chambre de fleurs fraîches.

Un soir je crus voir deux Indiens dans la chambre. L'un se présentait de profil, je le distingais vaguement, comme une forme indécise entrevue dans l'ombre. L'autre, plus rapproché, se tenait debout, drapé dans une sorte de manteau blanc ; c'était un homme de belle prestance, à l'air noble et fier. Je n'en dis rien.

A la séance suivante je revis mes deux personnages. J'interrogeai. L'homme au manteau me répondit. Attirés par les fleurs, son compagnon et lui avaient pris intérêt à nos travaux. Ils nous aideraient de tout leur pouvoir. Je lui demandai son nom et son pays. Il était du Canada et se nommait *Ma'mon* en langue indienne, nom qui signifie « le chef fier ». J'ai oublié le nom indien de son compagnon « l'homme qui voit loin » ; ce nom, du reste, importe peu à mon récit, car le personnage, très taciturne, bien qu'il soit revenu souvent, ne s'est jamais mis en rapport.

Le chef fier devint très assidu ; je le voyais de plus en plus clairement, il s'approchait de la table et se communiquait à l'occasion. Un soir, j'étais malade, fatigué, ça ne marchait pas. Le chef s'avança, étendit les bras au-dessus de nos têtes ; une force nouvelle sembla descendre en moi et les communications se présentèrent nettes et claires. Une autre fois, je souffrais beaucoup d'un rhumatisme au pied droit. Le chef s'était mis en communication ; il me vint à l'idée de lui demander s'il ne pouvait me soulager au moyen de son fluide magnétique. Il me dit que oui, puis disparut soudain. Bientôt après je sentis une impression de fraîcheur à mon pied malade, la douleur diminua, cessa tout à fait. Pendant la nuit j'éprouvai encore la même sensation. Le lendeman mon pied était guéri.

Un soir je vis le chef accompagné d'une fillette fort gentille, au teint pâle, aux yeux noirs. Elle tenait une fleur à la main. Il semblait lui parler ; elle, craintive, fit un pas et me tendit la fleur. J'interrogeai le chef, c'était sa fille, *Ca'gilla* ou « Fleur-des-Rochers ». Il me l'amenait « pour qu'elle apprît ». A la séance suivante l'enfant était moins craintive ; elle portait toute une brassée de fleurs brillantes, et s'approcha pour me les faire voir. Elles étaient plus belles que les miennes, dit-elle en réponse à mes questions.

Ces visites se répétèrent régulièrement pendant quelques semaines, puis, un soir, le chef me dit que sa tâche auprès de moi était terminée, qu'il ne m'abandonnait pas, mais qu'ayant une autre mission à remplir, il ne viendrait que quand j'aurais besoin de lui et non plus régulièrement. Mais il me laissait sa fille : elle apprendrait auprès de nous beaucoup de choses nécessaires à son développement ; en revanche elle me serait très utile, elle deviendrait mon esprit familier, fidèle et obéissant. Il partit ; elle, soumise, vint craintivement se blottir à mes côtés.

Que dirai-je ? Je sentais sa présence, je la voyais, elle me touchait. Mais j'étais seul à la voir, à la toucher. Les autres membres du cercle ne doutaient pas de ma bonne foi. Mais si c'était une hallucination ? Est-ce que je devenais fou ? Je voulus en avoir le cœur net : J'écrivis au médium de Boston sur un sujet tout à fait étranger, et je mis ce *post-scriptum :* « Qui est Ca'gilla, la Fleur-des-Rochers ? Homme, femme, ou enfant ?

Quelques jours après, je recevais la réponse: « Mon guide me fait voir *Ca'gilla.*Elle n'est plus une enfant et pas tout à fait une femme.Elle est très jolie, sa physionomie est douce. (Suivait une description exacte des traits, des vêtements etc., que j'avais vus si souvent). Son surnom, continuait le médium, vient de ce qu'elle aimait passionnément les fleurs ; elle en vendait peut-être; en tous cas elle en tient une pleine corbeille. Sa demeure était une cabane, dans un pays rugueux, montagneux, à quelque distance d'un village où elle allait souvent. *Je la crois Française.* »

Tout cela était correct à l'exception de la dernière phrase. Bien que son teint fût très pâle pour une Indienne, elle ne pouvait être Francaise si le chef m'avait dit vrai. A la première séance j'interrogeai Fleur-des-Rochers.

— Celui qui t'a confié à moi, est-il bien ton père? — Oui. — Il est de la race indienne? — Oui. — Et ta mère, est-ce une Indienne? — Point de réponse. Je l'appelle en vain, Fleur-des-Rochers n'est plus là... Nous causons de ce mystère en attendant qu'il se présente quelque esprit.

Enfin on frappe. Qui est-là, est-ce un homme? Non. — Une femme? — Oui. — Nous avons-vous connue? — Non. — Quel était votre pays? — Je répète des noms de pays, au mot « Canada » on répond oui. — Si c'était la mère de Fleur-des-Rochers: dit quelqu'un. — Oui, oui ! — Alors vous êtes Indienne? — Non. — Nous y voilà! A force de questions j'obtiens les renseignements suivants : elle s'appelle Mariette, elle est Canadienne-Française ; elle a épousé le chef indien civilisé et chrétien. Fleur-des-Rochers est leur fille. Ils étaient heureux. Ils le sont bien plus maintenant. Elle est contente que sa fille me soit attachée, elle apprend vite. Elle, la mère, est désormais notre amie.

Mariette est partie. Je sens une petite main se poser sur la mienne, une jeune tête s'appuie sur mon épaule. Non, je n'ai pas rêvé. Fleur-des-Rochers est un être réel. Du reste, personne n'en doute dans notre groupe. Quand elle veut communiquer, ce qui arrive souvent quand je ne la vois pas, car ma clairvoyance est intermittente, tout le monde la reconnaît au mouvement de la table, mouvement doux et caressant qu'aucun autre esprit n'a imité.

Mes amis invisibles me reprochent souvent mes doutes, qui retardent, disent-ils, mon développement. C'est que je crains toujours d'être le jouet de mes sens, aussi ne manqué-je jamais une occasion de me faire confirmer ce que j'ai vu ou cru voir. Ainsi, allant à la séance du médium Keeler, je disais mentalement : « Fleur-des-Rochers, si tu n'es pas une création de mon cerveau malade, fais-toi connaître à cette séance publique. » J'ai dit ce que j'avais éprouvé et comment mes amis avaient vu la petite main brune me caresser la tête.

Encore, quand Julia écrivit sur l'ardoise : « Fleur-des-Rochers viendra, et plus loin : Fleur-des-Rochers est là près de moi qui l'aide ». J'avais prié cet esprit d'aider ma petite amie à se faire voir à tout le cercle. Plus tard encore, à la dernière manifestation manquée, quand nous trouvâmes des fleurs sur la table, il y avait pour moi une nouvelle preuve. Deux jours auparavant le médium de Boston m'écrivait de son chef : « La Fille aux Fleurs (*The Flours girl*) est venue : elle a fait beaucoup de progrès. Elle dit qu'elle porte maintenant une couronne de fleurs et qu'elle vous la fera voir dimanche. »

L'apparition n'avait pu se produire, mais les deux fleurs détachées du bouquet, un œillet blanc et de l'héliotrope, étaient similaires aux fleurs dont se composait la couronne de Fleur-des-Rochers.

Notre petit groupe est bien réduit, La retraite de C. nous avait laissés, comme à l'origine, au nombre de trois. Mme L. vient ne s'en retourner en France. Nous ne sommes plus que deux, ma femme et moi. Nos invisibles nous disent qu'il se présentera d'autres personnes qui nous apporteront la force voulue. En effet trois chercheurs m'ont demandé, ces jours derniers, de les admettre à nos séances; mais ce sont des Américains : la même harmonie régnera-t-elle?

Récapitulons et résumons.

La communication intelligente entre nous et des êtres invisibles vous a été prouvée.

Ces êtres se disent les esprits ou âmes d'hommes comme nous, ayant vécu sur la terre. La plupart se disent nos parents, nos amis, ou des protecteurs inconnus qui veulent nous conduire au bien.

Nous avons cent raisons de croire qu'ils disent vrai, une seule qu'ils nous trompent.

Cette seule raison opposée à des preuves multiples, serait que tout cela est l'œuvre du diable.

Or, je crois trop en Dieu pour croire à un diable, son rival et adversaire, presque aussi puissant que lui.

Mais admettons, pour faire plaisir à ceux qui y croient, que c'est messire Satan qui joue le rôle de tant de personnages divers. Il a donc bien changé, qu'on ne reconnaisse plus le « mauvais » de la légende. Nos communications par coups frappés se comptent par milliers, celles écrites par centaines, et j'ai beau chercher dans mes papiers et dans mes souvenirs, je n'y trouve pas un mauvais conseil, une pensée immorale, un mot grossier, un blasphème. En revanche, j'y trouvé la paraphrase continuelle de la sublime morale du Christ, des conseils qui semblent tirés des épîtres de St-Jacques.

Le confesseur le plus sévère paraîtrait indulgent à côté de certains esprits qui nous enseignent à fouiller dans notre conscience, à ne pas nous payer de beaux raisonnements, mais à reconnaître le mal, à l'éviter, s'il est à faire, à le *réparer* s'il est fait.

Et c'est au nom de *Dieu* qu'ils nous prêchent la charité, l'amour du prochain, la pratique du bien; c'est au nom de Dieu « qui nous a permis de venir à vous et vers qui nous voulons vous conduire par la route du devoir».

Voyons, un peu de bonne foi : les matérialistes que le spiritisme a amenés à croire à l'immortalité de l'âme, les athées à qui tous ces morts viennent parler de Dieu, les irréfléchis à qui l'on fait comprendre que de leurs actes dans cette vie dépendra leur plus ou moins de bonheur dans l'autre, qu'il faudra réparer tôt ou tard, et que l'arrêt de leur propre conscience leur imposera des souffrances morales tout aussi pénibles peut-être que celles de l'enfer dont on a effrayé leur enfance; tous ces gens-là, obéissant aux exhortations du diable devenu frère prêcheur, sont en train de s'adonner à la pratique de toutes les vertus dites chrétiennes et ils seraient damnés parce que Satan leur aura prêché la parole de Dieu? Allons donc!

Ceux qui croient au diable doivent se trouver dans un dilemne embarrassant quand ils étudient cette question du spiritisme. Il est vrai qu'ils ne l'étudient pas; il est bien plus commode de crier à l'impiété. Quant à nier les phénomènes spirites, cela n'est plus possible. Aussi respecté-je beaucoup plus le croyant naïf qui crie *vade retro*! et se bouche les oreilles, que ces spirituels (?) messieurs qui plaisantent si agréablement les *toqués* du spiritisme. On peut répondre à ceux-ci : « Rira bien qui rira le dernier ». Au train dont marche la « révélation moderne », je crois bien que nous serons ces derniers-là.

Pour celui qui a suivi attentivement la marche du spiritisme, la progression graduelle, bien marquée des phénomènes donne à réfléchir. Depuis les coups frappés dans un mur, il y a moins d'un demi-siècle, jusqu'à la lévitation, aux apports, à la matérialisation, il y a un enchaînement indéniable. Ça a toujours été de plus fort en plus fort, « comme chez Nicollet », dirait un rieur. Et le spiritisme n'a pas dit son dernier mot. Les esprits ont entrepris une campagne contre le scepticisme et l'égoïsme du siècle, elle sera menée à bonne fin. Il fallait d'abord vulgariser cette révélation nouvelle faite aux simples et aux petits; puis, à mesure que des objections étaient soulevées, mettre celles-ci à néant et prouver aux adversaires du spiritisme que cette force occulte est intelligente, que ses manifestations ne sont pas faites pour étonner seulement, mais pour consoler, pour instruire, pour enseigner le devoir. Il a fallu multiplier les phénomènes. Aujourd'hui, on

voit les esprits, on les entend, on cause, on correspond avec eux. On a une photographie, une télégraphie spirite : que sais-je!

La diversité des facultés accordées aux médiums est aussi remarquable, chacun semble avoir sa spécialité. Il est rare qu'un médium puisse produire plusieurs phénomènes d'ordres différents. Tels sont voyants et auditifs, mais à celui-ci il faut l'obscurité presque complète, tandis que cet autre opère en pleine lumière; les inspirés (*trance mediums*), sont nombreux, les médiums écrivains plus rares, les uns écrivent spontanément. d'autres seulement en réponse à des questions écrites même pour obtenir l'écriture sur les ardoises, tous ne procèdent pas de la même manière : Slade fait écrire sur un côté de l'ardoise le nom de l'esprit évoqué; chez Keeler le consultant prépare nombre de petits billets d'invitation, soigneusement pliés. Il les pose en tas sur la table. Tous ne parviennent pas à leur adresse. Chez d'autres on répond sur l'ardoise à des questions mentales.

Mais quand ils s'agit de médiums professionnels, on est disposé à soupçonner leur bonne foi. Ils font un métier. Comment croire qu'ils aient le pouvoir de faire venir à leur guise, à toute heure et en tout lieu, les esprits de nos parents, de nos amis, d'êtres vénérés que nous osons à peine nommer. Ils n'ont pas ce pouvoir. Si un esprit nous répond par leur intermédiaire, c'est qu'il désirait nous faire une communication; il nous a peut-être inspiré d'aller chez le médium où il trouverait plus de facilité à se mettre en rapport. Du reste, le médium honnête vous prévient d'avance qu'il ne commonde pas aux esprits, et qu'il ne vous promet rien, tout dépend d'eux.

Les médiums professionnels, payés, sont nécessaires à la propagande active, ne leur demandons que l'honnêteté. Leur œuvre après tout est une œuvre de dévouement. Ils ne trouvent pas la fortune à ce métier, qui abrège leurs jours. La plupart des *trance médium* meurent de paralysie. Beaucoup ayant perdu le « don », épuisés par la perte prolongée du fluide nerveux, s'éteignent dans la misère, ou ne vivent que par la charité de leurs corréligionnaires.

Aux chercheurs sérieux, déterminés et doués de patience et de persévérance, je dirais: faites comme nous, réunissez quelques amis sûrs, formez un groupe, n'apportez à vos séances, que vous ferez le plus régulières possible, aucune opinion préconçue; il n'est pas nécessaire que vous *désiriez croire*; il suffit qne vous n'ayez pas un sentiment arrêté d'hostilité. Il se trouvera sûrement un médium parmi vous. Les débuts ne seront pas très satisfaisants, peut-être, il faut bien éprouver votre persévérance; mais tôt ou tard les manifestations se produiront. Le travail, s'il est lent à votre gré, n'en sera que plus sûr. Persévérez : un jour viendra où vous direz comme moi : *Credo !*

P. J. DE GOURNAY.

PHÉNOMÈNE PSYCHIQUE

Paris, le 16 février 1892.

Un de mes amis, M. Genty, me fit connaître, il y a quelques jours, qu'il avait remarqué que les photographies du grand-père et de la grand'mère de Madame, placées debout, dans des cadres en peluche rouge, sur la cheminée de leur chambre à coucher : l'un à droite et l'autre à gauche, étaient fréquemment changés de place avec leur cadre, sans que personne ait pénétré dans cette chambre ; il remarqua que ce changement avait lieu lorsqu'en faisant le ménage, on avait placé le cadre du grand-père, à droite de la cheminée, et celui de la grand'mère à gauche.

Or, m'a-t-il dit, la bonne grand'mère, décédée il y a trois mois, avait l'habitude, durant sa vie et habitant alors cette même chambre, de placer toujours le cadre de son mari à gauche, et M. Genty a observé, à cette époque, que quand lui, Madame ou toute autre personne, intervertissait cet ordre, dès que la grand'mère s'en apercevait, elle replaçait les cadres comme il vient d'être dit.

D'après le dire de M. Genty, il résulterait donc que les cadres en question seraient changés de place, sans cause connue, chaque fois qu'ils n'occuperaient pas la position adoptée par la bonne grand'mère de son vivant.

Très surpris de cette communication, j'engageai M. Genty, afin de se rendre compte (s'il ne s'agissait pas là d'un manque de mémoire sur la situation précise des cadres, au moment où il quittait la chambre ainsi que Madame), à intervertir plusieurs fois l'ordre précité. Ce qu'il fit à plusieurs reprises, en y apportant la plus grande attention, et il m'affirma ensuite que, plus de cinq fois, les cadres furent changés de place, sans qu'il ait pu attribuer ce déplacement à qui que ce soit de sa maison.

Désirant avoir une preuve absolue des affirmations de M. Genty, et surtout de la réalité du phénomène ; je lui proposai de faire uue expérience à laquelle il consentit, c'est-à-dire de placer les cadres dans l'ordre opposé à celui adopté autrefois par la grand'mère, de mettre les scellés sur la fenêtre et sur la porte, dont par surcroît de précautions, on me remettrait la clef pour, quelques heures après, venir ensuite constater le résultat.

Ceci fut fait dans les conditions suivantes :

Jeudi, 11 février dernier, à six heures du soir, j'allai chez M. Genty, après m'être muni de deux bandes en papier gommées et séchées par mes soins ; sur l'une d'elle j'avais inscrit dans toute la longueur et à l'encre, mon nom et mon prénom, et sur l'autre, dans les mêmes conditions, le nom et le prénom de M. Genty, afin d'être absolument sûr que les scellés ne pourraient être enlevés et remplacés en mon absence.

En effet dans le cas contraire, on ne pouvait le faire sans en laisser traces, puisque pour enlever les bandes gommées, il eût fallu se servir d'eau tiède ou d'un jet de vapenr qui eût détrempé suffisamment le papier pour amener des bavures d'encre dans le corps des mots inscrits sur les dites bandes, opération qui fournirait certainement la preuve de cette violation des scellés.

Nous nous rendîmes au premier étage, dans la chambre à coucher.

M. Genty et moi, après nous être assurés que la fenêtre était bien fermée, du reste elle donne sur la rue, nous posâmes, par acquit de conscience, une de mes bandes sur les montants intérieurs de cette fenêtre, un peu au-dessous de la poignée d'ouverture.

Faisant face à une cheminée et à une commode placée devant, et tout contre, nous avons disposé les deux cadres sur la tablette de la cheminée dans l'ordre suivant ;

Le grand-père à droite ; la grand'mère à gauche ; distants, l'un de l'autre, d'environ 70 centimètres.

Je pris immédiatement note de cette disposition, sur mon calepin, afin d'éviter toute confusion dans notre esprit lors de la constatation à intervenir à la levée des scellés.

Nous sortîmes de la chambre, M. Genty le premier, après nous être assurés que les cadres étaient bien comme nous venions de les placer et de le noter.

Je posai ensuite mon autre bande de papier gommé sur l'ouverture de la porte, je fermai cette porte et mis la clef daus ma poche.

J'avais, du reste, constaté qu'il n'existait, entre la croisée et la porte, sur lesquelles je venais de poser les scellés, aucune autre ouverture pouvant donner accès dans cette chambre qui ne recèle dans ses murs ni placard ni alcôve.

Je dois ajouter que je suis resté environ une demi-heure au rez-de-chaussée avec M. Genty et Madame et que personne n'est monté au premier étage où se trouve la chambre à coucher, de cette façon la bande de papier collée sur l'ouverture de la porte et le chambranle a eu le temps d'être parfaitement adhérente.

Deux heures plus tard, 8 heures du soir, après mon dîner, je revins chez M. Genty et accompagné de lui, et d'un de ses employés M. Eugène Huard, nous nous rendions au premier étage et nous avons constaté minutieusement que les scellés occupaient la position dans laquelle je les avais posés et sans aucune altération ou déchirure.

J'ouvris la porte et, nous arrêtant tous trois au milieu de la chambre à coucher, nous aperçûmes les cadres sur la tablette et occupant la position suivante :

Le grand-père, à gauche,

La grand'mère, à droite, toujours avec la même distance entre eux.

J'ouvris mon calepin et nous contrôlâmes l'inscription portée au début de l'expérience, savoir :

« Le grand-père, à droite, la grand'mère, à gauche, »

De ces diverses constatations, il résultait donc que, dans cet intervalle de deux heures, les deux cadres avaient changé de place sans que, d'après les précautions prises, personne ait pu humainement opérer ce déplacement.

Dimanche, 14 du même mois de février, nous avons renouvelé dans la journée, la même expérience et dans les mêmes conditions, avec cette différence que M. Eugène Huard nous a accompagnés, M. Genty et moi, pour toutes les opérations et constatations relatives à cette seconde expérience, et que, cette fois, j'ai apposé les scellés, sur la porte de la chambre à coucher, au moyen de deux cachets de cire à cacheter, reliant les deux bouts d'une faveur en soie verte, en double, et sur un côté de laquelle j'avais inscrit mon nom, à l'encre.

Lors de la levée, les scellés ont été reconnus intacts, le cachet qui a servi à marquer la cire aux deux extrémités du double ruban, est un cachet particulier, très compliqué, datant de deux siècles et plus, je l'ai conservé, ainsi que la clef de la porte, pendant la durée de l'expérience qui a donné les mêmes résultats que celle du 11 février, savoir :

14 février, 3 heures de l'après-midi, situation des cadres sur la tablette de la cheminée :

Le grand-père, à droite, la grand'mère, à gauche,

Ce même jour, après la levée des scellés, à 6 heures du soir :

Le grand-père, à gauche, la grand'mère, à droite ;

En outre, le cadre du grand-père était placé de trois quarts, comme regardant le milieu da la chambre, la cheminée est sur le côté ; au début de l'expérience nous avions placé les deux cadres dans l'ordre opposé et tout à fait parallèlement au rebord de la tablette de la cheminée.

Le phénomène de déplacement d'objets, sans contact, se trouve dès lors, parfaitement établi.

Quant à la cause, étant donné le côté intentionnel dont semble être accompagné ce phénomène, il me paraît permis de l'attribuer à l'esprit de la bonne grand'mère qui semblerait vouloir donner ainsi une preuve de sa survivance à ses petits enfants, et de son désir de voir occuper, aux deux photographies en question, la position favorite qu'elle avait adoptée pendant sa vie terrestre.

Afin de donner à cet article toute l'authenticité désirable, je le fais suivre

de l'attestation de MM. Genty et Huard, mes coopérateurs dans les deux expériences que je viens de rapporter,

A. MONGIN.

Je soussigné, A. Genty, certifie l'exactitude des faits exposés par notre ami M. Mongin et, je déclare qu'ils sont conformes à la vérité, tant dans l'ensemble que dans les détails,

A. GENTY, 75, rue Legendre.

Je soussigné, Eugène Huard, employé de M. Genty, déclare que le jeudi 11 février à 8 heures du soir, je me suis rendu avec MM. Genty et Mongin, au premier étage, et que j'ai constaté que des scellés, apposés sur la porte de la chambre à coucher, étaient absolument intacts, je déclare, en outre, qu'avec ces messieurs, j'ai observé que les deux cadres, qui étaient sur la tablette de la cheminée, et que je savais contenir la photographie des grands parents de Madame, se trouvaient dans la position suivante :

Le grand-père, à gauche,

La grand'mère, à droite, et que cette disposition était contraire à celle, inscrite sur le calepin de M. Mongin.

Je certifie, en outre, que pour l'expérience faite le dimanche 14 février, et relatée dans le présent article, j'ai assisté MM. Mongin et Genty dans toutes les opérations de contrôle relatives à cette expérience, et j'affirme que tous les détails qui en sont donnés, sont de la plus exacte vérité.

HUARD, 75, rue Legendre.

MAISON HANTÉE A ROSTOW

[Tiré du journal *Le Rebus*, de Saint-Pétersbourg.]

A Rostow, sur le Don, Russie, s'est produit un fait analogue à celui du boulevard Voltaire. La maison, qui est en bois, ne contient que quatre pièces; elle est de construction récente : quatorze ans. Au mois de février dernier, on entendit des bruits comme provenant de coups contre les murs, les portes et les fenêtres.

Ni la police, ni les médecins, avertis à cet effet, ne purent trouver la cause apparente de ces phénomènes. Tous les voisins, qui surveillaient attentivement les allées et venues des passants autour de cette maison, sont unanimes à déclarer qu'aucune intervention de la part d'une personne quelconque n'était admissible. Les vitres volaient quelquefois en éclats, à la suite de ces coups.

On n'a pas signalé d'autres manifestations médianimiques.

ENTRE DEUX VIES

Contribution à la renaissance spirituelle.

(*Suite*) Voir les *Revues* de janvier et de février.

Lorsque nous avons entrepris cette étude, nous n'avons pas un instant supposé que nos idées seraient acceptées sans objections. Préoccupés uniquement de faire converger attention et lumière sur notre sujet, nous tenons la contradiction de bonne foi pour un des éléments de l'élaboration du thème. C'est à ce titre que nous donnons les réponses de M. Palazzi :

1° « Etes-vous bien certain que le magnétisme seul, même avec l'aide des esprits, ait produit les guérisons inattendues de malades abandonnés des médecins? Qui prouve que, même sans le secours de ce que j'appellerai le magnétisme spirite, ces malades n'auraient pas guéri, si leur dernière heure n'avait pas encore sonné, et s'il restait encore de l'huile dans la lampe.

« Ceci posé, le magnétisme humain, et plus encore le magnétisme spirite, hâte dans une certaine mesure, et parfois rend immédiate la guérison du malade, épargnant ainsi à ce pauvre esprit incarné une longue suite d'atroces souffrance; *mais le magnétisme n'est pas la cause qui a empêché la mort de se produire.* »

— Préconiser l'usage du magnétisme curatif pour *prévenir la mort prématurée et accidentelle* n'est pas chercher le moyen de prolonger la vie au delà du terme naturel, ce qu'on peut d'ailleurs juger impossible. M. Pulazzi parait croire qu'on ne meurt pas, *tant qu'il y a de l'huile dans la lampe*, et que, dans ce cas, le malade guérit tout seul. Il y a beaucoup de personnes de cette opinion, plus fataliste que rationnelle, à laquelle les faits donnent de trop fréquents démentis. Plus de décès qu'on ne l'imagine, — véritables morts violentes involontaires, — sont la suite d'une médication mal comprise qui tue aussi sûrement que le révolver; ou, provoqués par l'abus si répandu des toxiques; exemple Podesti, dont M. Palazzi nous a transmis les communications *post mortem*, et qui nous dit : « la morphine m'a tué!... »

Podesti souffrait, il combattait la souffrance par la morphine, le poison à la mode; mais ses forces vitales n'étaient pas épuisées. Il le sentait si bien qu'il assimile sa mort à un suicide inconscient (1). Il est permis de penser que la substitution de l'hypno-magnétisme à la morphine aurait pu prévenir la mort avant l'heure, de ce jeune officier, si sa famille et ses amis en avaient admis l'efficacité, et si le malade s'était laissé convaincre.

2° Plus d'une fois, dans certains hôpitaux d'Italie, on s'est servi du magnétisme pour tenter de rappeler à la vie physique des malades à toute extrémité, et au moment de franchir la frontière qui sépare les deux mondes.

(1) *Revue spirite*, décembre 1891, p. 563.

— Le malade a entendu l'appel; et, par la vertu de l'action magnétique, s'est arrêté sur la voie où il s'était engagé: mais, sans rétrograder, immobile au point qu'il avait atteint déjà; et, là plongé dans une léthargie profonde, il a attendu. Quand, pour sortir enfin du *statu quo*, on a fait cesser l'action magnétique, la vive chaleur qui s'était accumulée au cerveau, au point de rendre la tête brulante, a immédiatement disparu, et la mort s'est produite, instantanée. Il faut ajouter que, dans la plupart des cas. le *faciès* du malade prenait, à la mort, une expression mauvaise; comme si l'esprit, son action sur lui-même aussitôt ressaisie, eût voulu témoigner son déplaisir d'avoir été troublé, au moment où il allait reconquérir sa liberté.

— La précédente note nous dispense de nous défendre de pareilles visées. Faciliter le retour à la santé des malades, dont aucun organe essentiel n'est atteint au point de ne pouvoir plus remplir ses actions; dans le cas contraire, leur fournir un supplément de force et de lucidité qui les mette à même de ne pas s'égarer, s'attarder parmi les voies qui mènent au monde nouveau, au travers de cette zône douteuse et encore mal explorée qui s'étend entre les deux vies, tel est notre but.

Les faits signalés par notre honorable correspondant doivent se retrouver un peu partout, dans la pratique d'une certaine catégorie de médecins qui abusent de l'hypnotisme, sans soupçonner les forces qu'ils mettent en jeu; et, au nom des prétendus droits supérieurs de la science, expérimentent sans scrupules sur leurs malades; abus qui du moins prémunissent contre les impulsions d'une affection mal inspirée ceux qui eussent pu être tentés de remettre en semblables mains leurs malades désespérés. A côté des magnétiseurs humains et éclairés, il y a les matérialistes et les charlatans, capables de tout exploiter, même la mort. Ce sont là des écueils dangereux, mais évitables. Appelez au lit de douleur des vôtres, des spirites avérés, médecins, magnétiseurs, — il y en a beaucoup, — familiarisés de longue main avec le *processus* de la désincarnation, qui, aidés des indications d'un somnambule, règleront à bon escient l'action magnétique. De quatre à dix personnes qui portent un vif intérêt au patient et veulent fortement lui venir en aide par le magnétisme, obtiendront de puissants effets en formant la chaîne sous la direction d'un magnétiseur (1).

Dans les familles spirites ces pratiques sont de devoir; il paraît presque superflu de les recommander.

Revenons à ce fait du moribond qu'on nous représente cataleptisé, et arrêté, par la puissance magnétique, à un point du chemin de la mort. A ceux qui connaissent l'œuvre d'Edgar Allan Poe, — cet étrange et mystérieux

(1) Deleuze, Instruction pratique sur le magnétisme animal, p. 91.

génie, à la fois physiologiste, psychologue et poète, — ce trait rappellera sans doute l'un des plus *extraordinaires* parmi ses *contes* : — *La vérité sur le cas de M. Valdemar*.

— Eh quoi! en venir à cette étrange et malsaine fantaisie d'imagination, au cours d'un exposé si grave!

— Qu'on ne se hâte pas trop de juger : pour Poe, le magnétisme n'avait pas de secrets. Part très large faite à la combinaison voulue des événements, à l'art en un mot, où l'auteur était passé maître, il reste hors de doute que les données du récit se relient à l'observation et seraient à tort tenues pour chimériques et d'invention pure (1).

« ... Depuis trois ans déjà, dit Poe, j'étudiais les phénomènes magnétiques, — la pensée me vint que personne jusque là ne s'était avisé de magnétiser un sujet *in articulo mortis*. La communication fluidique seraitelle possible, se trouverait-elle entravée ou facilitée; dans quelle mesure la marche de lr mort naturelle ponrrait-elle en être accélérée ou retardée?... Entre beaucoup d'autres, ces trois questions m'intéressaient à cause de leurs importantes conséquences. »

Le problème, posé sérieusement, on le voit, ne contient qu'en partie le nôtre, dont il s'écarte sur un point capital : notre but n'est pas d'accélérer ou de retarder la mort, mais de la régulariser d'en écarter angoisses et souffrances; nous cherchons le moyen de marcher de concert avec la nature, non celui de la contrecarrer; d'aplanir ses voies, non d'en modifier arbitrairement le tracé.

De tempérament nerveux, et condamné par les médecins comme phtisique, M. Valdemar était le *sujet* désigné. « Sa fin prochaine était pour lui un sujet de conversation. Sa philosophie... un garant contre mes scrupules. Avec cela, nul parent de qui redouter une intervention... Je lui exposai mon projet en toute franchise. Il y prit aussitôt un vif intérêt; et, sa maladie étant de celles qui admettent l'exacte prévision du dénouement, il fut convenu que, vingt-quatre heures avant le terme fixé par les médecins pour sa mort, il m'enverrait chercher. »

Dix jours plus tard, arriva la fatale échéance. L'expérimentateur, après s'être fait donner par les deux médecins traitant, un minutieux détail de l'état du moribond, avoir obtenu de celui-ci la confirmation de son désir d'être magnétisé *in extremis*, à laquelle il ajouta : je crains bien que vous n'ayez trop différé, se mit à l'œuvre, à huit heures du soir. L'agonie était commencée. Bien qu'il mît en jeu toute sa puissance, jusqu'à dix heures dix,

(1) Opinion d'un magnétiseur de carrière.

il n'obtint aucun effet. Il poursuivit *en changeant les passes latérales en passes longitudinales*, concentrant tout son regard sur l'œil du moribond. A onze heures cinq, les symptômes du sommeil magnétique devinrent moius équivoques; puis la catalepsie se produisit (1).

A trois heures du matin, le patient est dans la position : « pouls nul, souffle sensible à peine au miroir, paupières closes, membres rigides et d'un froid de marbre. Au grand étonnement de l'expérimentateur, le bras du sujet suivait les mouvements que décrivait le sien au-dessus du lit.

A la question : dormez-vous? il répondait, après un délai : « oui ! je dors maintenant, ne m'éveillez pas !.., laissez-moi mourir ainsi! »

— Souffrez-vous à la poitrine? — Mal?... non... *je meurs.*

A l'aube, les médecins revinrent et furent stupéfaits de trouver leur malade en vie. En leur présence on lui demanda s'il dormait toujours. A la quatrième fois, il dit avec effort et très faiblement :

— Oui, toujours !... je dors... *je meurs* !

Les médecins furent d'avis que, dans cinq minutes, la mort surviendrait.

— La dernière question encore répétée, resta sans réponse ; et, la physionomie bouleversée du patient prit tout à coup l'esprit cadavérique. On le croyait mort, lorsque la langue s'agita d'un mouvement vibratoire très marqué pendant près d'une minute; puis, entre les mâchoires immobiles, une voix jaillit étrange, extra terrestre : « *J'ai dormi* et maintenant *je suis mort.* » C'était la réponse à la question posée plusieurs minutes auparavant.

Les observations sur la mort se poursuivirent de jour en jour. Il avait toute l'apparence d'un cadavre. « Seule la langue conservait sa vibration caractéristique. Après les questions, ce mouvement, augmentait d'intensité, marquant l'effort d'une volition pour obéir à l'impulsion magnétique, mais insuffisante à formuler la réponse ».

— C'était un *état particulier de somnambulisme*, sur lequel l'auteur croit, bien à tort, avoir tout dit. « Evidemment la mort, ou ce que nous entendons par ce mot, était suspendue par l'action magnétique. La minute du réveil eût été la dernière, vraisemblablement. »

« Pendent sept mois (?) *le somnambule* (*moribond*) est demeuré exactement dans l'état décrit, sous l'incessante surveillance de ses gardes. »

On décida de l'en tirer en faisant cesser l'état magnétique. Les premières passes furent sans effet. Enfin, l'abaissement de l'iris annonça la fin pro-

(1) Les professeurs d'hypnotisme ont écrit que l'état cataleptique précède le somnambulique; mais tous les magnétiseurs sérieux savent que les phases sont loin de se succéder toujours dans cet ordre invariable. C. D.

chaine de la catalepsie magnétique. On essaya d'influencer le bras... sans résultat. Le docteur F... suggéra de questionner le sujet :

— « Pouvez-vous nous expliquer quelles sont actuellement vos sensations et vos désirs? »

« Les tâches hectiques se rallumèrent aux pommettes. La langue trembla puis roula avec violence dans la bouche, mais les lèvres et les mâchoires demeurèrent immobiles... Après une attente, la terrifiante voix projeta :

« Pour l'amour de Dieu! — vite! — vite! — faites-moi dormir! ou bien, vite! réveillez-moi — vite! — *je vous dis que je suis mort!* » — après hésitation, on se décida pour le réveil.

Pendant les passes, les cris : « *Mort! Mort!* » faisant explosion, littéralement, *sans passer par les lèvres.* » Puis, d'un seul coup, en une minute, le corps s'affaissa, s'émietta, tomba en pourriture (?)

Ainsi finit le *Cas de M. Valdemar*. Nous le rappellons, — sans lui attribuer une valeur qu'il ne saurait avoir, — à défaut du fait concret que M, Palazzi ne nous donne pas à l'appui de ses assertions et à cause de ses indéniables analogies avec elles. De notre résumé nous avons banni les horrifiques images que génère l'âme dolente de Poe, pour n'y laisser subsister que le fond précis du récit, sorte de monographie médicale dans la manière de l'auteur.

— Qu'a-t-il prétendu établir? La possibilité d'exercer l'action magnétique sur un sujet *in articulo mortis*, bien qu'avec plus de difficulté que sur un sujet sain; et de maintenir avec lui *le rapport* aussi longtemps que cette action n'a pas cessé.

— Par la même action; suspension de la mort, et, par suite, de la décomposition cadavérique, pendant plusieurs mois; — exagération de temps voulue de l'auteur pour mieux souligner ses idées, sans doute.

— Maintien du moribond dans un état d'engourdissement et de non souffrance particulier, que lui même trouve favorable au *processus* de sa désincarnation, quand il demande *qu'on le laisse mourir ainsi*; mais contre lequel il proteste lorsque, son dédoublement étant prêt, la force magnétique, mise en mouvement par la volonté de prolonger sa vie physique au delà de son terme normal, agit sur son être tout entier de manière à retarder ce dédoublement (1).

(1) L'insistance avec laquelle E. A. Poe fait jaillir des mâchoires inertes du sujet cette voix qui n'a plus rien d'humain, indique que — comme il le dit, — il est bien réellement *mort*, et que cette voix, si différente de celle du début de l'expérience, est une manifestation d'outre tombe. C. D.

Prolonger l'union du périsprit et du cadavre! c'est juste le contrepied de ce que nous nous proposons d'obtenir, par des procédés de spiritisme-magnétique orientés dans un sens diamétralement opposé. C'est une question de polarisation de la volonté.

(*A suivre.*) Commandant Dufilhol (*en retraite*)
rue Neuve, à Vannes.

NÉCROLOGIE

J. Alexandre Chaigneau. — Dans les Charentes, il y eut, au début, un magnifique mouvement spirite ; Angoulême, Rochefort, Ruffec, Saintes, Pons, Jonzac, Cognac, Marennes, Royan, La Rochelle, Sonnac, Saint-Jean-d'Angely, Villeneuve-la-Comtesse, etc., et plus haut, Niort, eurent leurs groupes et sociétés spirites. Allan Kardec avait visité Rochefort et St-Jean-d'Angely, s'était rendu compte, dans cette dernière ville des efforts généreux accomplis par MM. Groumeau, Chaigneau Alphée Dr, et le notaire Alexandre Chaigneau ; ce sont eux qui initièrent le Dr Jean-Alexandre Chaigneau.

La Société spirite de Saint-Jean-d'Angely fut créée le 13 juin 1862; ses statuts furent adoptés, le siège social était chez M. Groumeau ; à la fin de la réunion du 13 juin 1862, en conformité de l'art. 4 du règlement de la Société furent nommés à l'unanimité pour former un bureau : M le *Dr Chaigneau Alphée*, président ; *Chaigneau Alexandre*, notaire, secrétaire ; *Beyneix*, trésorier, auxquels il fut adjoint, à la majorité des voix, deux membres titulaires pour la composition du Comité, conformément à l'art. 5 MM. *Groumeau* et *Desicy*.

Liste des membres fondateurs : *Akinson* (décédé) ; *Baugy*, père et *Baugy* fils ; *Beauvallet*, père et fils ; *Beyneix* ; *Bilovx-Cardailhac* (décédé); *Dr Chaigneau Alphée* (décédé); *Chaigneau Alexandre*, notaire (décédé) ; *Desicy* (décédé); *Groumeau* (décédé) ; *Lair Joseph* (décédé) ; *Laurent*; *Petit* (décédé) ; *Savin* (décédé).

M. Alexandre Chaigneau, notaire, avait épousé la sœur de *M. Jean Alexandre Chaigneau*, Dr à Villeneuve-la-Comtesse ; ce dernier est le père de *M. Ernest Chaigneau* qui fut aussi maire de Villeneuve-la-Comtesse, et de *M. Camille Chaigneau*, le poète bien connu, deux fils dévoués et éclairés qui pensent comme leur père, et leur mère si distinguée : Mme J.-A. Chaigneau ; Cette trinité perpétue le souvenir du chef de famille qui emporte nos sincères et unanimes regrets.

Le Dr J.-A. Chaigneau s'est désincarné le 23 janvier, à l'âge de 85 ans;

tous les spirites parisiens partagent la douleur de son estimable veuve et de ses dignes fils, bru et petits-fils, qu'ils ont appris à aimer.

Ce que fut le docteur, les discours prononcés snr sa tombe vont le mieux dire que nous ne le pourrions faire; ils sont parlants. Tout Villeneuve-la-Comtesse suivait les restes mortels de ce grand honnête homme, et M. Emile Gravat, le maire, a lu sur la tombe de son cousin, la déclaration que voici, laissée par le regretté docteur; aussi, la prière *pour celui qui vient de mourir*, modifiée et allongée pour la circonstance. La bière était déposée à côté de la fosse recouverte de son drap, de ses bouquets, de ses couronnes, ce qui était plus imposant et moins pénible en donnant à la cérémonie son véritable caractère.

Mme A. Gravat, lit la prière d'Allan Kardec modifiée :

« Dieu, âme de l'infini, que ton amour se répande sur l'âme de Jean-Alexandre Chaigneau, qui vient d'être rappelé à la vie spirituelle. Puissent les épreuves qu'il a subies sur la terre le faire progresser dans la mesure de son travail et de ses efforts; puissent nos prières du cœur, nos pensées de sympathie, lui faciliter le passage à la vie lucide et heureuse dans le monde éthéré qui s'ouvre devant lui.

« Bons esprits qui êtes venus le recevoir, vous qui fûtes aussi des hommes de la terre, assistez-le pour l'aider à se dépouiller de la matière; donnez-lui la lumière et la conscience de lui-même, afin de lui épargner autant que possible le trouble qui accompagne plus ou moins le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle. . . . .

. . . .

« Dans la lumière nouvelle où vous entrez, vos vertus, votre dévouement à vos semblables, votre profond amour de l'humanité, vont grandir en raison de l'étendue de l'horizon qui se découvre devant vous. Continuant et élar-élargissant l'œuvre de vos efforts terrestres, vous allez pouvoir collaborer, en pleine harmonie, avec tous les apôtres du progrès.

« Vous travaillerez encore à la liberté; vous travaillerez encore à la fraternité humaine. C'est la tâche radieuse des esprits qui ont su assimiler en eux l'étincelle d'amour de l'Unité suprême; ils savent que la condition première de l'unité durable est dans la liberté; et c'est pourquoi, dans leurs existences humaines, ils font l'œuvre de la République surla terre, afin de préparer l'harmonie divine dans l'infini des mondes. Tout se tient, tout s'enchaîne dans l'Univers, et tout travailleur d'émancipation prépare une moisson d'âmes libres pour enrichir l'âme même de l'Infini.

« Salut, ami, dans votre nouvelle vie; que les esprits de liberté et de fraternité soient avec vous; nous recevrons de vous les pensées qui émanent d'eux, et qui sont l'essence de ce qu'il y a de plus divin dana l'Univers. »

MES SENTIMENTS ET MA VOLONTÉ

Déclaration : Délivré par le Spiritisme du doute pénible qui a longtemps pesé sur ma pensée au sujet de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme ; et éclairé par l'étude de cette doctrine et par les faits nombreux dont j'ai été témoin sur la présence des esprits ; je déclare que je crois en Dieu, à sa bonté et à sa justice ; que je crois également à l'immortalité de l'âme ou de l'esprit qui se dégage de notre corps matériel aussitôt la mort.

Je crois aussi aux incarnations successives qui, selon la justice de Dieu, permettent aux esprits l'avancement dont ils peuvent avoir besoin pour arriver à l'état de pureté qui leur est nécessaire pour le bonheur parfait.

Je déclare également que je veux après mon décès un enterrement civil spirite, où les déclarations ci-dessus seront lues sur ma tombe.

Je désire aussi qu'une prière spirite soit dite sur ma tombe par une parole amie.

Tels sont mes désirs.

1886. J. A. Chaigneau d. m.

Allocution de M. Emile Gravat maire de Villeneuve-la-Comtesse.

Mesdames, Messieurs, au moment où la tombe va se refermer sur l'homme de bien que nous accompagnons, je me fais un pieux devoir de venir lui dire un dernier adieu.

Je n'ai pas à rappeler quelle fut sa vie.

Le bien qu'il a fait dans cette commune restera dans nos souvenirs à tous comme le plus beau monument qu'on puisse élever à sa mémoire.

Médecin dévoué, administrateur intègre, républicain militant de la première heure. M. Chaigneau était le modèle qu'on nous citait *a nous les jeunes* lorsqu'il s'agissait de stimuler nos aspirations vers le bien.

D'autres voix plus éloquentes pourront vous retracer sa longue carrière.

Moi je vous dirai à tous : Imitons-le dans ses actions, et souhaitons une mort comme la sienne.

Discours du Dr P. Bourcy, Conseiller général, président de l'Association des médecins de l'arrondissement de Saint-Jean d'Angély (Charente-Inférieure).

Mesdames, Messieurs, suivant l'usage consacré dans nos Sociétés médicales, le président, interprète de la pensée de ses confrères, a le devoir de venir dire un dernier adieu à celui de ses membres que la mort vient frapper; — mais c'est aussi au nom de l'amitié sincère et profonde que j'avais pour mon excellent confrère le Dr Chaigneau que je prends la parole pour retracer à grands traits la vie d'un homme de bien, d'un médecin instruit, modeste et surtout charitable.

Après avoir exercé la médecine active, à Mauzé et à Villeneuve, avec dignité et dévouement, M. Chaigneau, appelé à d'autres soins, se renferma dans cette pratique humanitaire et désintéressée qui honore le plus notre profession... Il avait un cœur généreux et compatissant; ceux qui m'entourent peuvent attester combien de malades pauvres ont reçu les soins du médecin et les services du philanthrope.

En 1857, les médecins de l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély fondaient une Société locale, bientôt agrégée à l'Association générale de prévoyance et de secours mutuels des médecins de France; — elle avait pour but de venir au secours des sociétaires infirmes et malheureux, et de maintenir, par son influence moralisatrice, l'exercice de la profession dans les voies utiles au bien public et conformes à la dignité de la profession. — C'était une bonne œuvre, une œuvre de haute moralité; M. Chaigneau ne devait pas y être étranger; — aussi se fit-il inscrire un des premiers et fut-il un de ses membres fondateurs. Pendant toute sa vie il est resté l'un de nos sociétaires les plus fidèles et les plus dévoués...

En politique, M. Chaigneau était un de ces vieux républicains que rien ne trouble, rien n'arrête, et dont les convicttons se sont affirmées dans tous les temps et sous tous les régimes.

Conseiller municipal, maire de Villeneuve, il s'est toujours inspiré du bien public; — il voulait la liberté pour lui, il la voulait pour les autres, cherchant par sa parole vive, par son urbanité parfaite et par les services rendus, à amener ses concitoyens à la République; et, en mourant, il a eu la satisfaction de voir la commune de Villeneuve-la-Comtesse classée parmi les plus républicaines de l'arrondissemeut.

Le patriotiome était héréditaire dans la famille Chaigneau; ses fils, dont l'un fut aussi maire de Villeneuve, perpétueront le souvenir d'un père, qui emporte nos sincères et unanimes regrets.

Je le vois encore, notre cher concitoyen, avec son air affable, souriant avec cette vivacité qu'il avait conservée malgré son grand âge, aimant sa famille autant qu'il est possible, toujours prêt à rendre service et à soutenir les causes justes.

Adieu, cher ami; — adieu au nom de vos confrères, au nom des républicains de l'arrondissement. — Paix et repos. — Votre mémoire ne périra pas au milieu de nous.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35e Année | N° 4. | 1er Avril 1892.

Les séances spirites du Vendredi, en avril, auront lieu le 8 et le 22.

AVIS IMPORTANT. Le 31 mars, jeudi, à 2 heures précises de l'après-midi, anniversaire de la mort d'Allan Kardec, au Père Lachaise ; nous engageons les spirites parisiens à être fidèles à ce rendez-vous annuel.

LES MARTYRS DE L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE

CHAPITRE PREMIER

Antiquité Grecque, (*Suite*).

Socrate. (470-400 ans av. J. C.)

Le philosophe se tint toujours éloigné des affaires publiques, mais appelé à servir son propre pays à la guerre, sa bravoure lui mérita le prix du courage, qu'il céda à Alcibiade blessé au siège de Potidée (432-430) où Socrate servait comme simple soldat. En 424 à Delium, il donna l'exemple de la bravoure militaire et des vertus qu'il recommandait, joignant ainsi le précepte à l'exemple; et dans le désordre d'une retraite il conserva tout son sang-froid et sauva dit-on la vie à Xénophon; en 423, il se conduisit aussi bravement à Amphipolis.

Quinze à dix-huit ans plus tard, il fut désigné par le sort pour être *prytane* c'est-à-dire sénateur (1).

Pendant qu'il occupait ce poste, on accusa dix généraux convaincus de n'avoir pas donné de sépultures aux combattants qui avaient succombé dans les îles argiennes en 406. Le peuple à l'unanimité demandait la condamnation de ces généraux ; le Sénat était disposé à accéder à cette demande, seul de tous les sénateurs, Socrate rendit hommage à la justice des géné-

(1) Ce terme, comme beaucoup d'autres du reste, ne se trouve pas dans le dictionnaire de Rich. — *Prytanes*, sénateurs grecs qui non seulement légiféraient, mais qui exerçaient, chacun à tour de rôle, le pouvoir avec l'Archonte-Roi... E. Bosc, dictionnaire de l'archéologie et des antiquités chez les divers peuples, V°, Prytanes.

raux accusés et vota contre la condamnation, malgré la fureur de la masse populaire.

Du reste, les excès dans lesquels le peuple était tombé depuis la mort de Périclès étaient vivement blâmés par les philosophes; aussi après la chute de la démocratie sous la domination des Trente (404), Socrate était à la fois détesté du peuple et des tyrans. La moindre parole imprudente pouvait le compromettre, et cependant, il conserva toujours son franc parler. Il osa même un jour prononcer ces paroles (1):

« Je serais étonné que le gardien d'un troupeau qui en égorgerait une partie et rendrait l'autre plus maigre, ne voulût pas s'avouer mauvais pasteur; mais il serait bien plus étrange encore de voir qu'un homme qui se trouvant à la tête de ses concitoyens en détruirait une partie et corromprait le reste, ne s'avouât pas mauvais magistrat. »

Les deux nomothètes (législateurs) Critias et Charidès, à qui on rapporta ce propos, mandèrent Socrate et lui défendirent avec force menaces d'enseigner la jeunesse, il n'en tint pas compte. Quelque temps après, il reçoit l'ordre d'aller chercher avec quatre autres citoyens, Léon de Salamine que les nomothètes voulaient mettre à mort. Il s'y refusa énergiquement, sachant cependant qu'il encourait la mort. Mais, heureusement pour lui, le gouvernement des Trente fut aboli. — Il avait échappé cette fois, mais ce ne fut pas pour longtemps, car en 400 il est accusé par Melitus, Lycon et Anytus; voici le texte de l'accusation intentée à Socrate, elle nous a été conservée par Diogène de Laërce (2):

« Mélitus, fils de Mélitus du bourg de Pithos, accuse sous la foi du serment Socrate fils de Sophronisque du bourg d'Alopèce. Socrate est coupable en ce qu'il ne reconnaît pas les dieux de la République et met à leur place des extravagances démoniaques. Il est coupable en ce qu'il corrompt les jeunes gens; peine : la mort. »

Qu'y avait-il au fond de cette accusation? Nous allons le voir! C'était le résultat de l'intolérance civile et religieuse, surtout de celle-ci; Socrate n'était d'aucun parti et ayant blâmé les excès de tous, il avait contre lui tout le monde. Ce n'était pas un opportuniste. — Souvent il avait froissé le peuple, non seulement comme nous venons le voir dans l'affaire des généraux, mais dans la question du tirage au sort des magistrats, la plus populaire des institutions.

« Quelle sottise avait-il dit, qu'une fève (3) décide du choix d'un magis-

(1) Xénophon, *Mém.* I, 2.

(2) Diogène Laërce, II, 40.

(3) A Athènes, on tirait au sort, avec des fèves, les magistrats.

trat, quand on ne tire pas au sort, ni un architecte, ni un joueur de flûte, ni celui auquel on confie le gouvernail d'un vaisseau. »

Les prêtres, les dévots, les hommes des anciennes croyances, des anciennes traditions, ceux de toutes les réactions dirigées contre le progrès, reprochaient à Socrate son enseignement comme subversif de l'ordre moral. N'avait-il pas aussi négligé de se faire initier aux *grands mystères*. Socrate était donc un impie, un corrupteur d'âmes, surtout un corrupteur de la jeunesse, qu'il empêchait d'aller grossir la caste sacerdotale en démontrant par lui-même l'inutilité de l'*initiation*.

L'affaire fut portée devant les *Héliastes* qui étaient aussi désignés par le sort; c'étaient pour la plupart des hommes susceptibles, grossiers, violents, habitués à entendre les plus humbles supplications des accusés. La veille du jugement de Socrate, un de ses amis, Hermogène, le voyant dans la plus complète sécurité, lui dit :

— Ne devrais-tu pas songer à ta défense ?

— Quoi, répondit-il, tu ne vois pas que je m'en suis occupé toute ma vie !

— Et comment cela ?

— En ne commettant jamais d'injustices ; voilà, selon moi, ma plus belle apologie (1).

Socrate parut donc devant ses juges, entouré de ses disciples. Lysias le plus grand orateur d'Athènes, c'est-à-dire du monde civilisé, avait préparé un brillant plaidoyer pour la défense de Socrate. Celui-ci le refusa et se défendit lui-même avec la noble fierté de l'homme qui a la conscience pure et le sentiment de son innocence.

« Il s'exprimait, nous dit Cicéron (2) non pas comme un accusé, comme un coupable, comme un suppliant, mais comme le maître ou le juge de ses propres juges. »

Si Socrate n'avait pas été condamné avant son procès, nous dirions que c'est son attitude qui causa sa perte, car les juges devant lesquels il se trouvait ne pouvaient subir ses leçons, ils étaient pour la plupart trop ignorants et partant trop intolérants.

Ils votèrent au nombre de cinq cent cinquante-neuf, et *à une majorité de trois voix, ils déclarèrent Socrate coupable.*

Il ne restait plus qu'à fixer la peine.

Mélitus proposa la mort.

(1) Xénophon, *Apologie.*

(2) *Ut non supplex, ant reus, sed magister ant Dominus esse videretur.* — Cicéron de Orat. I, 54.

L'accusé juge coupable avait le droit d'après la loi d'indiquer la peine à laquelle il se condamnait et le jury optait entre celle-ci et celle requise par l'accusation.

C'est alors que Socrate prononça ce discours hautain, dans lequel il recherchait probablement la mort (1) :

« Quelle peine afflictive ou quelle amende mérité-je, moi qui me suis fait un principe de ne connaître aucun repos pendant toute ma vie, négligeant ce que les autres recherchent avec tant d'empressement, les richesses, le soin des affaires domestiques, les emplois militaires, les fonctions d'orateur et toutes les autres dignités; moi qui ne suis entré dans aucune des conjurations et des cabales si fréquentes dans notre République, me trouvant réellement trop honnête homme pour ne pas me perdre en prenant part à tout cela; moi qui laissant de côtés toutes les choses où je ne pouvais être utile ni à vous ni à moi, n'ai voulu d'autre occupation que celle de vous rendre à chacun en particulier le plus grand de tous les services en vous exhortant tous individuellement à ne songer qu'à ce qui peut rendre vertueux et sages? Athéniens telle a été ma conduite; que mérite-t-elle? Une récompense si vous voulez être justes, et même une récompense qui puisse me convenir. Or, qu'est-ce qui peut convenir à un homme pauvre, votre bienfaiteur, qui a besoin de son loisir pour ne s'occuper qu'à vous donner des conseils utiles? Il n'y a rien qui lui convienne plus, Athéniens, que d'être nourri dans le Prytanée; et il le mérite bien plus que celui qui aux jeux olympiques a remporté le prix de la course au cheval... Si donc, il me faut déclarer ce que je mérite, en bonne justice, je le déclare, c'est d'être nourri au Prytanée. »

Cependant pour complaire à ses amis et pour atténuer les effets de son discours altier et satirique, Socrate demanda à être condamné à l'amende d'une *mine* ,puis finalement à *trente mines*; on ne pouvait se moquer plus ouvertement des juges; aussi prononcèrent-ils la peine de mort. — Se tournant alors devant ses juges, le philosophe leur dit avec une extrême simplicité, ces sublimes paroles : « Lorsque mes enfants seront grands, si vous les voyez chercher les richesses ou toute autre chose plus que la vertu, punissez-les en les tourmentant, comme je vous ai tourmentés ; et s'ils se croient quelque chose quoiqu'ils ne soient rien, faites-les rougir de leur insouciance et de leur présomption. C'est ainsi que je me suis conduit envers vous. Si vous faites cela, moi et mes enfants, nous n'aurons qu'à louer votre justice. Mais il est temps de nous séparer, moi pour mourir,

(1) Platon, *Apologie.*

vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage? Personne ne le sait excepté Dieu! »

L'arrêt ne put être exécuté sur-le-champ, car la veille du jugement, le prêtre d'Apollon avait couronné de lauriers la poupe de la galère qui portait à Délos, les offrandes des Athéniens, et la loi défendait d'exécuter aucun condamné jusqu'au retour de la galère.

Socrate passa donc trente jours en prison dans un calme et une sérénité admirables, s'entretenant avec sa femme, ses enfants et ses amis. Son vieil ami Criton qui avait gagné à prix d'argent son geôlier, lui proposa de s'enfuir, mais Socrate refusa « obéissant à la loi injuste comme à un père déraisonnable », suivant sa formule favorite.

Le jour de sa mort venu, il but la ciguë avec un courage admirable, sans aucune emphase, mais en consolant, ses amis qui poussaient de véritables gémissements.

Voici d'après Platon (Phédon, *in fine*), les derniers moments de son maître : « Socrate prit des mains de l'esclave, la coupe empoisonnée avec la plus parfaite sécurité, sans aucune émotion, sans changer de couleur ni de visage; mais regardant cet homme d'un œil ferme et assuré comme à son ordinaire : « Dis-moi, est-il permis de répandre un peu de ce breuvage, pour en faire une libation? — Socrate, lui répondit cet homme, nous n'en broyons que ce qu'il est nécessaire d'en boire. — J'entends, dit Socrate; mais au moins il est permis et il est juste de faire ses prières aux Dieux, afin qu'ils bénissent notre voyage et le rendent heureux; c'est ce que je leur demande. Puissent-ils exaucer mes vœux! » — Après avoir dit cela, il porta la coupe à ses lèvres et la but avec une douceur et une tranquillité merveilleuses. Jusque-là, nous avions presque tous eu assez de force pour retenir nos larmes; mais en le voyant boire et après qu'il eut bu, nous n'en fûmes plus maîtres. Pour moi, malgré tous mes efforts, mes larmes s'échappèrent avec tant d'abondance que je me couvris de mon manteau pour pleurer sur moi-même; car ce n'était pas le malheur de Socrate que je pleurais, mais le mien en songeant quel ami j'allais perdre. Criton, avant moi, n'ayant pu retenir ses larmes, était sorti; et Appalodore qui n'avait presque pas cessé de pleurer auparavant, se mit alors à crier, à hurler à sangloter avec tant de force qu'il n'y eut personne à qui il ne fendit le cœur, excepté Socrate : « Que faites-vous, dit-il, ô mes bons amis? N'est-ce pas pour cela que j'avais renvoyé les femmes pour éviter des scènes aussi peu convenables? Car j'ai toujours ouï dire qu'il faut mourir avec de bonnes paroles. Tenez-vous donc en repos, et montrez plus de fermeté ».

« Ces mots nous firent rougir et nous retînmes nos pleurs, cependant

Socrate qui se promenait, dit qu'il sentait ses jambes s'appesantir et il se coucha sur le dos comme l'homme l'avait ordonné. En même temps, le même homme qui lui avait donné le poison s'approcha et après avoir examiné quelque temps ses pieds et ses jambes, il lui serra fortement le pied et lui demanda s'il le sentait. Il dit que non. Il lui serra ensuite les jambes, et portant ses mains plus haut, il nous fit voir que le corps se glaçait et se roidissait; et, le touchant lui-même, il nous dit que dès que le froid gagnerait le cœur alors Socrate nous quitterait. Déjà tout le bas-ventre était glacé. Alors se découvrant, car il était couvert : « Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape. » Cela sera fait répondit Criton, mais vois si tu as encore quelque chose à nous demander. — Il ne répondit pas et un peu de temps après, il eut un mouvement convulsif : alors l'homme le découvrit tout à fait : ses regards étaient fixes. Criton s'en étant aperçu lui ferma la bouche et les yeux. Voilà, Echecratès, quelle fut la fin de notre ami, de l'homme que nous pouvons dire le meilleur des hommes de ce temps que nous ayons connus, le plus sage et le plus juste de tous les hommes.

« Telle fut la fin de ce grand juste, de ce noble martyr, fin que Xénophon dans son *Apologie de Socrate* raconte d'une manière presque identique : « Si quelque ami de la vertu a rencontré un homme dont le commerce a été plus utile que celui de Socrate, je le regarde comme le plus fortuné des mortels. »

(*A suivre.*) J. Marcus de Vèze.

RELIGION DES DAKOTAS (SIOUX)

Sous ce titre le major C. Newell, envoyé en 1889 à l'Agence « Rosebud » en qualité de commissaire du gouvernement (N. S. Indian agent), publia dans le « *Banner of Light* » du 12 septembre dernier, un travail qui jette un jour nouveau sur les croyances et les mœurs des « sauvages » d'Amérique. La traduction abrégée de ce document ne sera pas lue sans intérêt, peut-être, par les abonnés de la *Revue Spirite.* Cette race indienne jadis propriétaire du sol et presque anéantie aujourd'hui est méconnue; son vrai caractère a été dénaturé par les rapports de ceux qui avaient intérêt à la voir disparaître. On l'accuse de tous les forfaits, on lui prête les vices les plus odieux (présents de la civilisation), mais de ses vertus natives, il n'est point question. Ses seuls amis sincères, ses défenseurs dévoués, mais impuissants, se trouvent dans les rangs des spirites.

Aussi n'est-il pas un médium américain qui ne compte des esprits

d'Indiens parmi ses « guides » les plus constants, les plus fidèles. Et, chose touchante, éloquente preuve de la vérité spirite, ces esprits d'êtres qui dans leur vie terrestre ont été voués à l'opprobre et à la persécution, ne font entendre aucune parole de haine et de vengeance. Ils ont pardonné à leurs persécuteurs et c'est le cœur plein d'amour et de charité qu'ils viennent à leurs *frères* blancs.

Mais revenons au récit de l'agent officiel qui a eu le courage de dire la vérité au sujet de ces déshérités dont il est devenu l'ami.

Le major Newell ne savait des Indiens que ce qu'il avait pu lire dans les livres de voyages, spéculations littéraires au profit d'envahisseurs rapaces, et dans les articles à sensation des journaux. Il résume ces impressions d'alors en quelques mots : « Les Indiens croient en un Grand-Esprit et en « un heureux pays de chasse » où ils trouveront quantité de gibier à tuer et où ils n'auront pas d'ennemis à combattre. Mais en tant qu'êtres humains, ils sont barbares, rusés et perfides, prêts à s'élancer sur l'ami sans défiance et à le poignarder par derrière. Ils sont indignes de toute confiance. »

On conçoit qu'avec de pareilles idées, le major, arrivant avec femme et enfants pour s'établir à 140 milles de tout poste militaire dans une station où une vingtaine de blancs vivaient entourés de 8.400 sauvages, ne se sentait pas trop rassuré. Quelle politique suivrait-il pour s'assurer l'ascendant moral sur ces sauvages ignorants et gagner leur confiance? Il savait que, même chez les blancs, « l'estomac est sur le chemin du cœur », et comme les malheureux Indiens internés sur une « réserve » où le gibier n'existe pas, dépendaient uniquement du gouvernement pour leur subsistance, il résolut d'inviter les principaux chefs et guerriers à un plantureux repas, où l'on ferait connaissance, non le verre en main, les spiritueux étant prohibés, mais en dévorant de gras quartiers de bœuf arrosés de nombreuses tasses de café. Il y avait environ quatre-vingts convives à ce festin. Mais laissons parler le major.

« Ils vinrent, le visage peint en rouge, signe, me dit-on, que leurs cœurs étaient joyeux; l'absence de peinture eût signifié la défiance tandis que la peinture noire eût révélé la tristesse du cœur. Je dis à mes convives que je venais parmi eux en *frère*; je n'avais pas de soldats pour me protéger et n'en voulais pas; je me reposerais sur eux, les Indiens, pour la sûreté des quelques blancs que le Grand Père (le président), avait envoyé à l'Agence Rosebud. Je devais suivre les instructions du Grand Père et je m'y conformerais, mais je priais mes frères indiens de m'y aider. Je comptais sur leur bonne volonté pour mettre à exécution mes projets qui devaient, je l'espérais, tourner à leur avantage avec le temps. Ils signifièrent leur approbation par l'exclamation « how ! »

« Le chef Spotted Tail (Queue tachetée) se leva alors et parla à ses compatriotes, se servant de la langue des Dakotas; l'interprète du gouvernement me traduisait ses paroles : « Frères, dit-il, notre frère blanc a bien parlé. Les paroles qu'il a fait entendre aujourd'hui à nos oreilles resteront longtemps dans notre mémoire. Nous ne voulons pas que les soldats du Grand Père viennent chez nous. Nous ne savons que déjà trop ce que cela veut dire. Ils apportent avec eux les maladies et la mort, ils apportent avec eux l'eau de feu qui nous fait perdre la tête; nous devenons alors déraisonnables, tels que de petits enfants. Nous ne voulons pas de cela. Jadis nous savions nous suffire, nous avions un chez nous; maintenant, tous nos buffles ont été tués par les soldats du Grand Père et nous sommes des mendiants. Nous dépendons de ce que le Grand Père nous donne pour manger et nous vêtir. Nos cœurs sont tristes quand nous regardons en arrière, que nous voyons ce que nous fûmes autrefois et ce que nous sommes aujourd'hui.

« Mais le Grand Esprit entend notre eri. Il nous dit qu'il nous faut rester de vrais hommes, et que le jour viendra où nous serons un peuple uni dans le grand pays de chasse de la vie future.

« Frères, écoutons le frère blanc, ses paroles sont bonnes. Nous protégerons les blancs de cette agence. Que le frère blanc vienne me trouver s'il craint un danger, d'où que ce soit, et nous ferons voir que nous sommes de vrais hommes. Spotted Tail a donné sa parole! »

« Et tous s'écrièrent How!

« Dès ce jour tout a bien été. *Ils ont tenu leur promesse* ».

Plus tard, quand les relations amicales furent bien établies, le major, curieux de savoir ce qu'ils entendaient par le « Grand pays de chasse » les questionna sur leur religion. Il apprit que dans le lointain passé de leur histoire comme nation, ils n'avaient jamais eu ce que nous avons chez nous, des hospices où les indigents sont recueillis. Personne ne pouvait être réduit à la misère. Il donne un touchant exemple de leur charité fraternelle : un détachement des gens de Sitting Bull réfugié sur la terre canadienne, parvint à forcer le cordon de troupes et d'Indiens hostiles qui leur fermait la frontière. Après mille dangers, de fréquents combats et des souffrances indicibles, ces malheureux arrivèrent à l'Agence Rosebud. Ils étaient dénués de tout, mourant de faim, presque nus et à moitié gelés. Il y avait parmi eux des blessés, des malades, des femmes, de faibles enfants. Le major leur fit distribuer des vivres, mais les Indiens de la réserve n'eurent pas plus tôt su leur arrivée qu'ils accoururent, s'empressant de partager avec les nouveaux venus leurs couvertures, leurs petits chevaux même, enfin tout ce qui pouvait constituer leur confort à eux-mêmes.

Queue tachetée dit : « Chez nous, il n'y a ni riches, ni pauvres, nous sommes tous frères. Tant que nous avons quelque chose à manger, nos frères ne doivent pas souffrir de la faim ».

« Ils ne pouvaient comprendre, dit le major,, que chez les blancs, qui croient aux enseignements du Grand Esprit, il y ait tant de pauvres gens, mourant de faim, tandis que d'autres ont tant d'argent. Ils croient que tous devraient avoir part égale. Ils disent que les frères qui *reviennent* leur parler de la vie dans l'heureux pays de chasse, leur disent qu'il n'y a pas de pauvres là; que tous y sont égaux qui ont fait du bien à leurs frères en humanité quand ils étaient sur la terre. Mais que ceux qui ont négligé de secourir leurs frères sont punis par le Grand-Esprit. C'est pourquoi ils pourvoient aux besoins des vieillards et des femmes et enfants laissés sans ressources par une cause quelconque. « Cela fait *partie* de leur religion ».

Le major aurait voulu savoir ce que sont, au juste les *médicine men* et leur rôle dans la tribu. Ce ne sont pas seulement des médecins comme leur nom semblerait l'indiquer, mais des hommes *saints* — autrement dit des médiums — car l'Indien croit qu'un *saint homme* doit guérir les malades aussi bien que répéter les paroles que les bons esprits lui murmurent à l'oreille.

Les Indiens ont un *wig wam* ou tente de peaux, appelée Loge des Esprits, qui est consacrée aux réunions spirites. Là n'entrent que les hommes saints ou ceux dont la médiumnité est en voie de développement. Quand un jeune homme est devenu bon médium, c'est-à-dire apte à recevoir des communications, dignes de confiance du monde des Esprits, on le « consacre » afin que son peuple sache que le Grand-Esprit est content de lui.

Le major Newell fut enfin invité à assister à « l'ordination » d'un *medicine man.*

« A l'entrée d'une loge érigée sur une petite élévation du terrain, quatre *medicine men* se tenaient assis, chantant et priant le Grand-Esprit de bénir le nouveau *medicine man.* Assis en cercle autour de la loge, trois à quatre cents Indiens, hommes, femmes et enfants, attendaient en silence. Au bout d'une demi-heure le postulant, suivi de sa femme et de ses enfants, sortit de la loge. Ils avaient la tête couverte de leurs couvertures de laine à peu près seul vêtement qu'ils eussent le droit d'emporter. Ils s'éloignèrent dans le désert, laissant tous leurs biens, même leurs rations de vivres. Effets, rations, fusils, chevaux, wigwam, tout ce qu'ils avaient possédé, fut distribué aux vieillards et aux orphelins de la tribu. Puis chacun se retira emportant sa part. La coutume est de donner à ceux qui ont besoin, de sorte que personne ne souffre jamais de la faim ou du manque d'un asile où dormir.

« Jésus dit à ses disciples de ne pas se préoccuper de leurs besoins quand ils s'en allaient prêcher la bonne parole, mais de prendre ce qu'on leur donnerait. Ainsi des Indiens; le Grand-Esprit, disent-ils, leur enseigne la même chose aujourd'hui. Leurs médiums ou *medicine men* ne réclament jamais de paiement pour les soins qu'ils donnent aux malades et aux affligés, ni pour répéter à leurs frères les paroles du Grand-Esprit. Les Indiens leur donnent toujours quelque chose « pour rendre leur cœur joyeux ».

« En revanche, ils éprouvent souvent leurs *medicine man*, surtout les nouveaux, en présence d'un grand concours de gens. Ces épreuves varient : tantôt on fait le médium plonger ses mains et ses bras dans de l'eau bouillante; tantôt on lui lance des flèches acérées qui, d'ordinaire, perceraient un buffle; ou, encore, on lui tire des coups de carabine de Winchester, ou autres. J'ai vu, affirme le major Newell, j'ai vu un Indien tenir sa main et son bras dans une casserole d'eau bouillante, durant plus d'une minute et demie, sans se brûler; j'ai vu tirer sur ces hommes avec une carabine de Winchester et la balle tombait à leurs pieds sans leur avoir fait de mal. Nous croyons que Dieu et les Esprits bienveillants ont le pouvoir de nous préserver de tout mal, de nous avertir de l'approche d'un danger : pourquoi ne protégeraient-ils pas de même ces enfants de la nature?

» Les *medicine men* donnent aux malades des herbes, des racines, des écorces, des gommes et tels autres médicaments que la nature pourvoit. Ils sont dirigés dans leur choix par les conseils de leurs guides invisibles. »

Quant au paradis indien, à cet « heureux pays de chasse », où les Dakotas comptent trouver l'immortalité, M. Newell pense ne pouvoir mieux en donner une idée qu'en racontant une vision du chef Wah-Keah-Skah (le Tonnerre blanc) telle que celui-ci la lui a contée.

La tribu était en marche, se dirigeant vers le fleuve Missouri, au-delà duquel elle devait prendre ses quartiers d'hiver. On campa pour la nuit. Wah-Keah-Skah se coucha sur un tas de peaux de buffle pendant que sa femme préparait le repas du soir. Il s'endormit. — Il dit qu'il ne croit pas avoir dormi réellement : il voyait sa femme à l'ouvrage, ses deux enfants et les chevaux, tout enfin, tel qu'il l'avait placé la nuit. Le ciel lui parut d'une singulière teinte dorée, une grande tranquillité régnait. Il distinguait au loin dans la prairie des buffles et d'autres animaux qui se mêlaient sans crainte. Enfin il vit venir à lui deux Indiens, ils lui dirent qu'il fallait aller avec eux, qu'ils étaient envoyés pour le conduire au Grand-Esprit. Il cria à sa femme qu'il allait s'absenter pour un peu de temps; elle ne parut pas l'entendre; il alla vers elle et la toucha, elle n'y fit aucune attention. Regardant à l'endroit qu'il venait de quitter, *il s'y vit*, couché et profondément

endormi, il se regarda, chose étrange, il était ici et là-bas, en même temps ; il était double.

Etant lui-même un *medicine man*, il comprit qu'il était mort, ou que, du moins, son esprit s'était séparé de son corps charnel. Ses guides lui dirent de n'avoir aucune crainte, qu'ils le ramèneraient bientôt auprès de sa femme et de ses enfants, mais que, pour le moment, il fallait aller avec eux. Ils partirent tous trois. Ils ne marchaient pas sur la terre, mais se mouvaient dans l'air, passant par-dessus des collines, des vallées, des montagnes de toute beauté. Il vit ainsi beaucoup de lieux étrangers qu'il n'avait jamais vu auparavant. Bientôt ils semblèrent arriver dans un nouveau pays où il vit des gens inconnus, de beaux lacs, de charmantes rivières, de vertes montagnes. Il y avait aussi toutes espèces d'animaux. La paix régnait entre tous. Les animaux n'avaient peur ni les uns des autres, ni des hommes qu'ils voyaient là. Tous ces gens paraissaient satisfaits, on voyait que tous avaient le cœur joyeux.

Enfin arrivés à un certain endroit, les guides lui désignèrent un homme, qui, dirent-ils, était le Grand-Esprit envoyé pour enseigner à ce peuple les règles de la vérité et de la justice envers tous ; que c'était lui qui renvoyait des gens sur la terre pour enseigner aux hommes à s'aimer les uns les autres et à se préparer à une autre vie supérieure. S'étant approchés de ce haut personnage, celui-ci dit : « Mon frère, je t'ai envoyé chercher pour que tu saches ce que c'est que la vie future. Je veux que tu ailles avec ces guides et que tu apprennes beaucoup de choses ; après quoi ils te ramèneront auprès de ta femme et de tes enfants. Nous faisons ceci pour te donner une leçon. »

Alors, les guides conduisirent Wah-Keah-Skah dans beaucoup d'endroits étranges et magnifiques : de là ils arrivèrent à un pays où tout paraissait sombre ; un nuage noir semblait couvrir la terre de son ombre. Les habitants de ce triste lieu semblaient usés par le chagrin et tout abattus. Plus les voyageurs avançaient et plus sombre était le tableau, plus la tristesse semblait accabler les habitants. Ces malheureux avaient été des méchants pendant leur existence terrestre : ceux qui trompent les hommes, ceux qui font souffrir les pauvres et ne soulagent point leur misère, ceux, enfin, qui n'ont d'autre but qne d'amasser des richesses, et qui ferment l'oreille aux paroles des hommes au cœur pur pour qui l'argent et les biens sont sans attraits. Aujourd'hui ils souffrent tous les tourments, toutes les tortures qu'ils ont fait endurer aux autres hommes, leurs frères, pendant leur existence sur la terre. « Oh ! » gémissent-ils, « quand donc cela finira-t-il? Comment puis-je réparer les maux que j'ai causés ? »

Les guides lui firent voir des millions et des millions d'esprits se lamentant et repassant sans cesse en revue toute leur vie antérieure. Des instructeurs leur étaient envoyés pour leur montrer comment ils pourraient trouver la voie qui mène hors de ce lieu maudit, comment ils pourraient réparer les fautes de leur passé. Quelques-uns écoutaient, d'autres blasphémaient; certains répondirent d'un ton rogue qu'avec leur argent ils trouveraient moyen de sortir ; beaucoup préféraient attendre que Jésus ou quelque autre des maîtres qni ont enseigné sur la terre vînt les tirer de là.

Toutes ces choses lui ayant été expliquées par ses guides, on reprit le chemin de la terre et l'on retrouva bientôt la tribu campée sur les rives du Missouri. Wah-Keah-Skah vit son corps enveloppé de peaux de buffles, à l'entrée de sa tente: il vit sa femme et ses enfants qui gémissaient et déploraient sa perte. Son absence avait durée trois jours. Ses guides le conduisirent auprès de son corps et lui dirent adieu, après lui avoir bien recommandé de se souvenir de ce qu'il avait vu et de ce que le Grand-Esprit lui avait dit.

Wah-Keah-Skah, passa la parole à sa femme, qui donna au major Newell les détails suivants: croyant son mari mort, elle avait entouré le corps de peaux, selon la coutume indienne. Le mort est ensuite exposé sur une estrade de branchages ou de gaules, élevée à environ huit pied du sol. Les Indiens de la tribu voulaient exposer le chef dans le camp où il était mort, mais elle s'y opposa. Elle voulait le conduire au camp permanent où l'on devait passer tout l'hiver.

Trois jours durant, elle transporta le corps sur une sorte de claie traînée par un de leurs petits chevaux. Le troisième soir on s'arrêta sur les bords du Missouri. Elle préparait le souper de ses enfants quand elle crut voir remuer quelque chose parmi les peaux dont elle avait recouvert le corps de son mari. Craignant que quelque chien ne se fût glissé derrière, elle s'élançait pour le chasser: le mouvement se répéta, il provenait du corps, et elle entendit comme un soupir. Sans hésiter, elle trancha de son couteau les liens de cuir qui retenaient les peaux. Son mari se leva et demanda pourquoi on l'avait lié de la sorte. Il ajouta qu'il avait faim, et demanda à manger. Sa femme était comme folle de joie de revoir vivant celui qu'elle avait pleuré mort. Tous les Indiens du camp accoururent bientôt pour voir le ressuscité et l'entendre raconter ce qu'il avait vu pendant ses trois jours d'absence.

« Telle est, chez les Dakotas, dit le major Newell, la croyance relative à la vie future. Sont-ils spirites? Arrivent-ils à percevoir la vraie lumière aussi bien que la moyenne des hommes blancs?... Je crois que beaucoup de gens

dans notre monde civilisé pourraient apprendre d'eux une leçon qui leur serait utile lorsqu'ils entreront dans l'autre vie. Voilà une des raisons pour lesquelles les « guides » indiens sont, généralement, les premiers qui viennent à nos médiums. »

Baltimore, le 26 janvier 1892.

Mon cher Monsieur Leymarie,

J'ai mis le récit ci-joint à la disposition de la *Revue*...; les esprits indiens jouent un rôle si important dans les manifestations spirites chez les Américains — je n'entends pas seulement pour la production des phénomènes d'ordre physique, mais pour l'inspiration la plus élevée — qu'il est intéressant de connaître les mœurs et les croyances de leurs survivants. Ce que le major Newell dit des Dakotas (tribu de la nation Sioux) peut s'appliquer à tous les Indiens.

Succès et prospérité à la *Revue* et à son administration : A vous cordialement.

P. J. de Gournay.

MAISON HANTÉE AU VÉNÉZUÉLA

Venezuela, Guayana, territoire de Yuruary, Tumeremo, La Carata, 18 août 1891.

Monsieur : La Carata est un lieu d'élevage de bétail, éloigné des chemins de trafic commun et situé à sept milles au nord du village de Tumeremo.

La maison, construite du nord au sud, au milieu d'une pampa, a deux couloirs, l'un à l'entrée, qui sert de salle à manger, et en même temps de chambre à coucher, est hermétiquement clos par des fenêtres munies de loquets. Cette maison est complètement isolée et l'habitation la plus proche celle d'un de nos frères, se trouve à un mille et demi de distance. Je fais remarquer son isolement afin qu'on puisse mieux apprécier les faits que je vais relater avec la bonne-foi d'un homme qui cherche la vérité. D'ailleurs, voici ces faits :

Depuis la fondation de cette ferme, en 1878, les ouvriers et les domestiques de la maison parlaient, de temps en temps, de bruits, d'apparitions de personnes, de lumières qu'ils prétendaient voir et qui firent que plusieurs d'entre eux quittèrent l'établissement ; les maîtres faisaient peu de cas de ces nouvelles qu'ils attribuaient à la peur ou à l'état fiévreux de leurs gens. Je ne raconterai donc que les faits suivants :

Vicente Rivas Plaz, homme d'un âge mur, assura qu'il avait été suivi, un soir de clair de lune, par une femme vêtue de blanc et les cheveux épars,

jusqu'au bas d'un escalier situé dans la cour et conduisant à son logis, qui se trouvait dans une mansarde ; le lendemain, lui et sa famille quittèrent ce logis pour n'y plus revenir.

Emilio Rodriguez, jeune homme de la famille, qui revenait du village vers onze heures du soir, dit avoir vu la maison en feu alors qu'il en était éloigné de deux kilomètres environ ; il pressa son cheval et comme il arrivait au galop sur la colline où se trouve la maison, tout était dans l'obscurité la plus profonde ; on ne voyait pas une seule lumière.

N. Flores qui se rendait souvent à une autre ferme située à trois lieues plus loin, au nord, ne pouvant faire le trajet en un jour, avait l'habitude de passer la nuit chez nous ; un soir il entendit balayer dans la cuisine, éteindre des chandelles, nettoyer des casseroles, etc. et croyant que c'était la cuisinière qui préparait son café, et que par conséquent il était l'heure de poursuivre son chemin, il se leva dans cette intention et trouva tout en silence, alors que personne n'était dans la cuisine. Jamais plus il ne voulut rester à la maison.

De temps en temps, je le répète, dans l'espace de neuf ans, on entendit de semblables récits auxquels nous n'attachâmes jamais foi.

En 1887, une partie de notre famille se rendit au village de Tumeremo, où l'on célébrait la fête de la patronne. Une de nos sœurs, ainsi qu'une autre petite fille qui était à côté d'elle, virent dans un angle de la pièce contigüe à leur chambre à coucher une lumière qui s'éteignit et reparut encore deux fois. Elles le racontèrent le matin et comme il existe une croyance disant que « où l'on voit de la lumière il y a de l'argent », et que, d'autre part, d'après la tradition, les missionnaires auraient enterré les ornements de quelques églises pendant la guerre d'émancipation, on résolut de faire des fouilles qui ne donnèrent aucun résultat.

Jusqu'ici, dans tout ce que l'on racontait, on pouvait trouver beaucoup d'illusion et même de mensonge ; mais dans la suite et d'après nos observations les choses semblent revêtir un caractère plus sérieux, ainsi qu'on va pouvoir en juger.

Ces lumières que l'on avait vues et certains coups que l'on entendit ensuite, nous décidèrent à passer les nuits tous réunis dans une même pièce. Ces personnes étaient : une de nos sœurs assez âgée, la veuve d'un de nos frères, une nièce mariée avec ses quatre fils et une domestique.

Ils venaient d'éteindre la lumière et causaient encore lorsqu'ils entendirent un bruit semblable à celui de petites monnaies remuant dans une assiette. Quoique effrayées une des femmes dit : « Si vous avez de l'argent et voulez nous le donner, nous vous offrons de faire tout ce que vous nous

ordonnerez ». — Aussitôt, on entendit tomber une monnaie, puis une autre, enfin jusqu'à cinq. — « Cinq seulement ? c'est très peu », répéta la même personne.

Il tomba alors une poignée de monnaie, puis une autre qui, étant tombée sur une machine à coudre, roula par terre ; on entendit les pièces courir dans divers sens et décrire des cercles comme fait toute monnaie qui tombe. On fit de la lumière et on ne trouva rien. On éteignit de nouveau et on entendit des pas légers ainsi que le choc d'une monnaie contre l'autre : on les ramassait.

Les nuits suivantes on remarqua encore quelques petits coups qui cessèrent lorsque la famille revint à la Carata.

C'est depuis lors que nous commençâmes à prêter attention à tous ces faits, car il ne s'agissait plus d'un seul individu ayant vu ou entendu quelque chose, ni de valets ou d'ouvriers, mais bien de personnes qui ne sauraient mentir.

Les bruits continuèrent ensuite à la Carata, y augmentèrent graduellement. On entendait marcher quelqu'un dans une pièce fermée, ouvrir des portes, des malles, des vitrines, etc... On cherchait et l'on trouvait les portes fermées avec les clefs en dedans et tout à sa place.

La famille assurait que lorsqu'elle faisait ses prières, elle entendait derrière une porte donnant sur le couloir le murmure d'une personne les accompagnant dans leurs prières, et lorsqu'ils avaient terminé on entendait remuer une chaise d'où se levait quelqu'un ; cependant il n'y avait personne.

Ces faits s'accentuèrent chaque jour davantage ; on aurait dit qu'ils obéissaient à un calcul, les faits ne se produisant que très doucement pour ne pas causer de fortes impressions.

On a entendu arriver une personne à cheval ; elle a mis pied à terre et est entrée avec le cheval tout droit au jardin qui est tout près ; on entendait résonner ses éperons; puis elle est remontée à cheval et est partie au galop. Le doute n'était plus possible et avec mon frère et quelques autres membres de la famille, nous commençâmes une observation sérieuse et de tous les moments, nous réunissant toutes les nuits à cet effet.

Certaines nuits, il ne se produisait rien ; d'autres fois nous avons entendu tomber et rouler de petites pierres qui semblaient se détacher des murs, on allumait et on ne trouvait rien ; on éteignait et on entendait de nouveau le bruit de monnaies lancées dans divers sens ou d'un petit sac plein d'argent qui résonnait sur le parquet ; ou encore le bruit d'une toile épaisse, toile cirée ou caoutchouc, qui passait sous nos lits, où d'une chaise où quel-

qu'un s'asseyait, ou encore d'un hamac où quelqu'un se balançait; les soirs de clair de lune, quand on laissait une fenêtre ouverte, nous pouvions voir le hamac en mouvement.

Au bout de quelque temps, on remarqua que l'apparition ne manquait jamais lorsque se trouvait présent un jeune homme, notre neveu; quand il n'y était pas, il n'en était pas de même et tout au plus entendait-on un bruit insignifiant. S'il allait à Tumeremo, on nous avisait de cette ville que le *mort* y avait été également et y avait fait telle ou telle autre chose. Lorsque ce jeune homme s'aperçut de la prédilection dont il était l'objet, il devint peureux et évitait d'être seul. L'apparition était toujours précédée d'un bruit sourd, semblable à celui que ferait une personne marchant sur des échasses; il y a des gens qui le comparent aux coups de sabots forts, mais éloignés d'un cheval, ou au pas d'un homme très lourd marchant pieds nus sur les talons.

Les personnes qui ont l'ouïe fine perçoivent ce bruit de très loin et beaucoup d'entr'eux s'écrient à la fois: « Il arrive! » et tous écoutent, car le bruit se rapproche et arrive jusqu'au mur. S'il y a de la lumière, on entend des coups sur les portes et les fenêtres et quelqu'un qui tourne autour de la maison; on éteint et on entend un bruit à l'intérieur.

— « Etes-vous là, *frère?*

Si cette question était faite par Victor Manuel (tel est le nom du jeune homme préféré), *il* faisait un mouvement avec la chaise ou le hamac ou *il* était, et *il* frappait un coup. Si la question était posée par une autre personne, *il* gardait le silence, on lui proposa donc un moyen de communication: avec un coup, *il* dirait « oui », avec deux « non ». *Il* accepta, et avec ce moyen et un langage alphabétique qui fut convenu plus tard, on obtint des recettes appliquées souvent avec succès; on eut des nouvelles de personnes absentes et très éloignées, choses qui nous confondaient. Interrogé par nous, *il* nous dit être un esprit, en expiation ayant vécu ici pendant la guerre d'émancipation. *Il* n'a pas voulu dire son nom, mais nous a indiqué qu'il était né et mort en Espagne. Il appartenait à l'Eglise; il ne nous l'a pas dit, mais nous l'avons supposé, car des personnes dignes de foi, entr'autres de jeune homme préféré, nous ont assuré l'avoir vu vêtu en costume de prêtre. *Il* ne consent pas toujours à répondre aux questions qu'on lui pose, on dirait même qu'il a du mal à le faire, car il frappe des coups forts et répétés (on en a compté jusqu'à trois cents de suite, frappés avec une telle rapidité qu'on peut à peine les compter) sur les meubles, par terre, ou sur les fenêtres qu'il secoue violemment. *Il* dit que la iumière se dérange et qu'il l'évite; cependant, quelques fois, les coups étant insupportable, on a été

obligé de laisser de la lumière pendant la nuit et on l'a entendu marcher autour de la maison, toucher les fenêtres, les portes et les mur, et enfin donner des coups secs à l'intérieur, au milieu même de sa chambre.

Au fond de la cour, il y a une plantation d'orangers : nous y avons été pour l'appeler quelquefois, soit dans des nuits sombres, ou dans d'autres au clair de lune, désirant obtenir une solution ; il y avait là Victor et deux d'entre nous, qui nous placions à ses côtés pour lui donner courage. Le bruit sourd se fit entendre comme très éloigné, puis il s'approcha au point que nous le sentions au-dessous de nous, mais profond et effrayant. Nous nous étions mis à plat ventre ; on entendit encore des sons gutturaux, plaintifs, à faire dresser les cheveux, et au bout d'un grand moment d'efforts terribles, nous entendîmes au-dessus de nos têtes, une voix claire et distincte, mais basse et saccadée qui disait : « Ne craignez rien..... empêché..... patience..... un trésor enfoui. » — Dès lors ce fut la parole qu'il employa de préférence comme moyen de communication ; mais cela toujours avec la même difficulté et les mêmes efforts. Parfois il poussait des gémissements plaintifs que nous avons attribués à ses souffrances, et on l'entendait souffler très souvent comme s'il avait lancé de grandes bouffées d'air comprimé.

Dans ses nombreuses communications avec Victor, il lui conseille toutoujours la patience, la charité ; il lui dit qu'il a été choisi pour le tirer de ses souffrances, et que lui, à son tour, le protégera.

En pratiquant des fouilles à Tumeremo, on trouva des ossements ; ce soir-là il fit beaucoup de bruit et comme on lui demandait s'il savait de qui provenaient ces restes, il répondit : « Ce sont les restes de Antonio de Trueba, mon neveu, diacre, décédé à l'âge de 25 ans. Placez-les dans l'Eglise. »

Il se présente parfois jouant du tambour et il exécute des marches, des dianes et tous les roulements qu'on lui demande. Il prend une machine à coudre, la traîne dans divers sens, la secoue contre le sol, au point qu'on croit qu'il l'a brisée, ou bien, il se met à coudre bruyamment et avec une telle rapidité que la machine semble mue à la vapeur. Il traîne également un fauteuil qu'il lance fréquemment d'un bout à l'autre de la chambre et celle-ci à dix mètres de longueur, et le fauteuil s'en va tomber avec fracas entre deux ou plusieurs personnes, mais sans en blesser aucune. D'autres fois, nous avons tous vu le fauteuil parcourir le même chemin, doucement et par dessus tout le monde. Il prend une sonnette, la secoue vigoureusement et accompagne ainsi les cantiques religieux que chante parfois la famille.

Victor Manuel a sa famille à Cantauza, capitale de département, située à

600 kilomètres d'ici; lorsqu'il s'y rend, l'esprit s'en va communiquer là-bas avec lui.

Ce phénomène se produit depuis déjà quatre ans. Pendant l'absence de Victor, on entend parfois quelque chose, mais quand il y est, l'esprit ne manque jamais. Il vient toujours, qu'il fasse beau ou qu'il pleuve à torrents et si lorsqu'il arrive, on est endormi, on est réveillé par de grands coups qui semblent frappés avec un oreiller en caoutchouc. Lorsqu'il y a un malade, on lui demande de ne pas faire de bruit et, alors, c'est à peine si on l'entend; il y a eu cependant des cas où il ne s'est pas montré complaisant. Il a produit de la lumière à différentes reprises et dans plusieurs endroits; tantôt, un simple point lumineux, d'une couleur bleuâtre, d'autres fois une flamme subite qui a éclairé les arbres voisins.

Certaines personnes prétendent l'avoir vu vêtu en prêtre, d'autres en chevalier sur un cheval blanc.

Un soir, nous étions douze personnes réunies; après qu'il eût fait beaucoup de bruit et qu'il eût répondu à quelques questions, Victor exigea de lui qu'il se rendît visible, ce qu'il accepta. Nous nous levâmes tous et nous mîmes en observation. La faible clarté d'une veilleuse placée derrière une cloison pénétrait à peine dans le salon. Quatre personnes d'entre nous virent une forme blanche, vaporeuse, de la taille d'un enfant de sept ans et s'écrièrent: « Le voilà — il vient de ce côté — il s'est arrêté sur la table. »

Les autres firent inutilement des efforts pendant longtemps; elles ne purent rien voir.

Tous ces faits pourraient être certifiés par des personnes de toutes conditions et des deux sexes, mais outre que ce serait trop long, je juge inutile de le faire car, pour des faits de cette nature, quelques signatures de plus, qui ne sont connues qu'ici, ne pourraient avoir grand poids; d'ailleurs, pour ceux qui s'occupent de l'étude de semblables phénomènes, le simple récit des faits doit suffire.

Il est regrettable que parmi tant de personnes venues à La Carata, il ne s'en soit trouvé aucune dont l'opinion ait pu être utile à la science.

Aussi mon plus ardent désir est-il que ce mauvais rapport, qui n'est que le résumé incomplet de faits survenus pendant quatre ans, puisse contribuer pour peu que cela soit, à l'éclaircissement de vérités méconnues aujourd'hui et pouvant être utiles au progrès humain.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération.

DOMINGO A. JIFONTÈS.

Post-Scriptum. — Le 12 septembre.

Ce rapport serait incomplet si je n'y ajoutais pas ce qui a eu lieu derniè-

rement. Mon désir de trouver une explication satisfaisante me fit avoir recours aux ouvrages de spiritisme qui traitent ce sujet. J'ai voulu savoir ce qu'il y avait de vrai quant aux évocations d'esprits.

Un premier essai, avec la petite table, ne donna aucun résultat ; mais une seconde fois, ce fut surprenant : j'avais obtenu que ma femme y mit les mains ainsi qu'une fillette de neuf ans. En la touchant seulement du bout des doigts, la table se mit à tourner avec une vitesse croissante.

Ma femme, très troublée, voulut se retirer ; mais sur mes instances, elle continua. On fit quelques questions et, à notre plus grand étonnement, des membres de notre famille, morts depuis longues années, nous adressèrent d'intelligentes réponses.

Mes deux sœurs et un frère, aveugle depuis quelque temps, sont catholiques à l'excès et ennemis du spiritisme dont ils ne veulent même pas entendre parler ; ils sont contrariés parce que je l'étudie. Cependant le résultat obtenu avec le guéridon excita leur curiosité. Ils voulurent assister à quelques expériences et furent obligés de se rendre à l'évidence. Ils demandèrent s'ils pouvaient correspondre au moyen de l'écriture et il leur fut répondu affirmativement ; au premier essai, le résultat fut immédiat. En résumé, huit personnes de la famille écrivirent et reçurent des communications curieuses et très contradictoires. Aux uns on disait que la doctrine spirite était très bonne et que la réincarnation était une vérité ; à d'autres, que Allan Kardec était un enjôleur, qui, à l'heure dernière, s'était repenti, ou avait rétracté ses paroles.

Mon frère écrivait également. Il y avait tant de contradictions, les mensonges étaient si grossiers, que j'en fus effrayé j'exigeai qu'on ne fît plus d'évocations, par suite du danger que l'on courait d'être trompé. Les mensonges étant de plus en plus fréquents et grossiers, ces personnes cessèrent, non seulement leurs évocations, mais encore les prières qu'elles récitaient tous les jours pour l'esprit qui s'est présenté si longtemps à La Carata.

En voici le motif : mon frère assure qu'on lui a fait à l'oreille une communication, dans laquelle on lui disait, après lui avoir raconté les faits de sa vie, dont plusieurs avaient déjà été oubliés par lui : « C'est moi qui depuis longtemps suis dans ces lieux pour les perdre, je suis celui que l'on appelle frère en Jésus-Christ, ou le *mort ;* je suis Satan en personne et je ne serai satisfait que lorsque j'aurai atteint mon but ». Ceci a bouleversé mes frères; leur foi catholique s'est exaltée, ansi que leurs croyances aux peines éternelles, à l'enfer et au diable.

Ce qui m'a le plus surpris, c'est la puissance ou fluide magnétique de la fillette de neuf ans, qui a fait bouger non seulement le guéridon de dix-huit

pouces de diamètre, mais encore une grande table de six pieds de longueur sur trois de largeur, en bois lourd; elle avait les coudes appuyés sur cette table, et lorsqu'elle s'est redressée, la table s'est soulevée d'un côté et a frappé fortement par terre. Effrayée, la fillette sortit en courant et quelques personnes ont vu la table se mouvoir derrière elle.

On n'a pas fait de nouvel essai, car la jeune fille ne voudrait pas s'y prêter, et il ne pourra plus en être question non plus avec la famille.

J'euvoie un rapport identique à celui-ci à la Société d'Investigations Psychologiques de Londres. L. A. JIFONTES.

Tout spirite éclairé peut répondre à cette lettre intéressante, et c'est ce que nous avons fait

Traduit de l'Espagnol par LAMAZOU.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 10 *mars*

Président : M. P. G. Leymarie ; Secrétaire : M. Puvis ; membres présents : Mmes Bérot et Poulain, MM. Auzanneau, Boyer, Camille Chaigneau, Gabriel Delanne, Laurent de Faget, Mongin, René Souchet, Warchavsky.

M. le capitaine Boulle, malade, s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la réunion.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observations.

M. Laurent de Faget fait toutefois une remarque au sujet de la proposition de M. le commandant Dufilhol dont il est question dans le procès-verbal. Si, comme on l'a dit à ce propos, les bons médiums et les communications irréprochables sont rares, pour sa part, il connait un excellent médium avec lequel on obtient des communications vraiment remarquables et dignes en tous points d'être publiées. Il croit devoir signaler ce médium à M. Leymarie. Mlle Bérot appuie vivement le dire de M. Laurent de Faget.

M. Leymarie répond qu'il a reçu par l'entremise de M. Mongin quelques-unes des productions de ce médium et que la *Revue spirite*, dès qu'elle le pourra, en fera son profit.

Le Président donne lecture de la correspondance : M. Gardy, de Genève, est tout à fait partisan d'une large distribution des brochures de propagande. Il désirerait même qu'on pût arriver, au moyen d'une souscription, à distribuer gratuitement, soit « Le Spiritisme à sa plus simple expression », soit « Pourquoi la vie ». Il croit aussi qu'il serait d'une bonne politique d'abaisser le prix des ouvrages fondamentaux de la doctrine, non seulement pour les groupes et les adeptes, mais aussi pour le public. Il émet finalement le vœu qu'une réduction de prix du Livre du Congrès soit faite dans une mesure aussi large que possible, cet ouvrage très intéressant étant inaccessible à la majorité des bourses.

Satisfaction sera donnée à ce vœu.

M. Monclin, de Reims, dit que c'est par la propagande des journaux, livres et brochures que nous parviendrons à vulgariser la philosophie si consolante du Spiritisme. Il désire également qu'on diminue le prix du livre du Congrès, et croit qu'il serait bon d'adresser ce document aux bibliothèques publiques. Il attendra la décision du Comité pour en remettre, pour sa part, un exemplaire à six bibliothèques populaires. En ce qui concerne le journal à bon marché, qu'on établisse des dépôts dans chaque ville et que tous les journaux spirites y déposent une certaine quantité d'exemplaires à un prix relativement bas. La publication de Reims ; « La pensée des morts » revient à plus de 0 fr. 10 c. avec couverture. M. Monclin pourrait la livrer sans couverture avec 50 0[0 de perte.

Le Comité prend bonne note de cette proposition.

M. Cadaux, de Toulouse, parle du bien qu'ont fait à Toulouse les conférences de M. Léon Denis. Il demande en terminant que le Comité de propagande fasse tous ses efforts en vue d'obtenir une édition populaire et à prix réduit de tous les ouvrages d'Allan Kardec.

M. le capitaine Renucci met gratuitement à la disposition du Comité de propagande 750 exemplaires d'un ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de « Projet d'une constitution politico-sociale humanitaire ». Il donne des indications générales pour leur distribution, et il déclare en même temps qu'il prend seul, bien entendu, la responsabilité devant le public de ses doctrines socialistes et spirites, laissant libres les membres du Comité de faire individuellement ou collectivement les réserves qu'ils jugeraient convenables.

Sur la proposition de M. Laurent de Faget, le Comité décide que quelques-uns de ses membres prendront connaissance de l'ouvrage et en rendront compte à la prochaine réunion. En attendant qu'il prenne une décision, le Comité n'en adresse pas moins ses vifs remerciements à M. le capitaine Renucci.

M. le commandant Dufilhol vient de traduire une brochure de M. Palazzi, brochure qui, suivant son expression, est la démonstration patente du peu de bonne foi des occultistes et de la vanité de leur doctrine. Il a adressé son manuscrit à M. Leymarie en exprimant l'espoir que le Comité, après en avoir pris connaissance, voudra bien se charger de l'impression.

M. Mongin, sans préjuger, bien entendu, la valeur de la brochure dont il s'agit, fait observer que le Comité de propagande sortirait de son rôle s'il se mettait sur le pied d'engager ou de patronner ouvertement des polémiques quelconques : il doit se borner à faire de la propagande.

Ce sentiment est partagé ; mais, sur la remarque faite par le Président qu'en tout cas on ne peut pas répondre à MM. Palazzi et Dufilhol sans avoir lu la brochure, le Comité charge MM. Gabriel Delanne, Laurent de Faget et Puvis d'en prendre connaissance et de donner leur avis. La question sera résolue à la prochaine séance.

M. Mongin donne lecture d'une lettre de M. Bloume demandant un certain nombre d'exemplaires du « Spiritisme à sa plus simple expression » pour un groupe de Constantine.

M. Leymarie veut bien se charger d'envoyer à ce groupe 50 exemplaires de ladite brochure.

M. Warchavsky propose de remettre gratuitement des brochures aux kiosques qui en effectueraient la vente pour leur propre compte. Il s'offre de faire lui-même l'expérience qu'il préconise. Cette proposition est adoptée et 100 exemplaires de chaque brochure sont mis à sa disposition pour cet objet.

Le Comité voulant faire profiter les groupes ainsi que toutes les personnes qui s'intéressent à la question de la lecture du livre du CONGRÈS DE 1889 décide que cet ouvrage pourra désormais être livré à 3 FRANCS *port payé en France et à l'étranger.*

En ce qui concerne les brochures : « Le Spiritisme à sa plus simple expression » et « Pourquoi la vie » les chefs de groupe voudront bien adresser leurs demandes à M. Leymarie et prendre note que les frais d'envoi seront à leur charge. Les groupes d'une même ville ou région auront donc intérêt à s'entendre pour faire centraliser les envois qui seront faits soit par la poste soit par chemin de fer, suivant l'importance.

La question de l'anniversaire du 31 mars est mise à l'ordre du jour; le Comité décide qu'il ne sera pas organisé de banquet à cette occasion : la réunion au cimetière reste fixée au 31 mars, à 2 heures précises.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire : PUVIS.

CRIME DÉCOUVERT PAR UN RÊVE

Romanow : Cher monsieur et F. E. S. — Bien que la foi sans réserve dans les révélations obtenues en rêve doive être et est condamnée par tout homme raisonnable, il en est cependant de si extraordinairement véridiques, qu'elles méritent d'être mentionnées, ne serait-ce qu'à cause de leur rareté. Je viens de lire, dans le *Courrier de Varsovie*, numéro du 20 février, les détails de ce fait assez curieux :

« *Découverte d'un crime au moyen d'un rêve.* — M. G. propriétaire territorial du district de Farnow en Galicie, a perdu l'année passée 600 florins, en papier monnaie de 50 fl. chacun; étant entré chez le juif Kupsteiner, auquel il avait affermé une auberge, il lui raconta son accident. Un autre juif appelé Kozminger, assis dans la même chambre, pauvre marchand de peaux misérablement vêtu, s'approcha de M. G. et lui demanda comment était l'argent perdu? L'interpellé ne daignait pas répondre à cet homme sale et déguenillé, lorsque Kozminger retira de sa poche l'argent perdu et le restitua à son propriétaire. Touché par l'honnêteté d'un homme si pauvre, M. G. lui donna la moitié de la somme retrouvée. L'aubergiste Kupsteiner était présent à cette scène. Deux semaines après M. G. se réveilla sous l'influence d'un rêve, dans lequel il voyait Kozminger couvert de ses haillons, lui reprochant qu'il eût été assassiné grâce à ses 300 florins. M. G. fut effrayé un moment par ce rêve, mais il l'oublia bientôt, ayant beaucoup

d'affaires personnelles. Au bout de quelques jours, le même rêve se reproduisit. M. G. fit appeler son aubergiste pour le questionner au sujet du juif qui avait reçu les 300 florins, mais il ne reçut que des réponses évasives, l'aubergiste ne le connaissait pas, c'était un voyageur venu d'on ne sait où. Deux jours après, M. G. revit encore Kozminger, qui cette fois lui dit que c'était Kupsteiner qui l'avait tué. M. G. ayant fait sa déposition à l'autorité locale, une perquisition chez l'aubergiste fit retrouver les 300 fl. donnés; pendant l'enquête, Kupsteiner avoua son crime. Ces jours-ci (dit le journal) le tribunal de Farnow a condamné à l'unanimité le coupable a être pendu, sentence qui vient d'être exécutée aux environs de la ville de Farnow. »

Un fait curieux, dans cette relation, c'est la persistance de l'esprit à se manifester, pour forcer son bienfaiteur à agir, et lui prouver que son apparition en rêve était une réalité qu'on ne devait pas méconnaître.

Cher monsieur Leymarie, de cette histoire faites-en ce que bon vous semblera.

Agréez un salut fraternel de la part de votre serviteur.

Comte Henri Stecki.

LES TABLES TOURNANTES DU COLLÈGE

Au mois d'août 1865 je venais d'accomplir ma onzième année; je me trouvais avec mes frères au collège de N. E. des M... à Lyon. Privés depuis quatre ans du bonheur de voir nos parents qui étaient retournés à la Martinique, notre pays natal, nous avions pour nous garder, pendant les grandes vacances, deux jeunes ecclésiastiques, bien portants, alertes, à l'humeur point chagrine, enfin de *bons diables de gardiens*, comme vous allez le voir. Inutile de vous dire que nos devoirs, ainsi que la surveillance exercée sur nous, étaient moins sévères que pendant l'année scolaire. Un jour, nos deux abbés nous proposèrent, à notre vive surprise, de faire tourner une table et, nous donnant l'exemple, ils s'assirent autour d'une table de bois blanc, carrée, sur laquelle ils posèrent leurs mains à plat, tandis que nous, de notre côté, nous en faisions autant, de manière à former une chaîne continue et ininterrompue.

Ai-je besoin de vous dire que c'était la première fois que j'assistais à une pareille expérience et que j'entendais parler de spiritisme, aussi ma jeune imagination se promettait-elle monts et merveilles; ma curiosité était mise vivement en éveil.

Les tables tournent donc, pensais-je, comme la terre, comme les planètes? Mais comment et pourquoi tournent-elles? Cette mystérieuse énigme, je devais la résoudre dans la suite.

Au bout de quelques minutes, la table se mit à craquer, fit des efforts comme si elle voulait se démarrer du sol, puis tourna avec assez de facilité.

Et nos abbés joyeux de rire, et nous aussi, du succès de l'expérience. Jusque-là nous ne savions trop, mes frères et moi, à quoi attribuer la rotation de la table, mettant, bien entendu, toute idée de supercherie à part. Le fluide magnétique?... électrique?... ou tout autre agent inconnu était-il la cause du phénomène que nous venions de constater? Nous en étions là de nos conjectures, lorsque la voix de nos abbés vint nous tirer de notre étonnement, en dirigeant notre esprit vers un tout autre but et nous fournissant ainsi la clef du redoutable inconnu.

C'était la voix onctueuse de nos « gardiens » qui s'adressant à l'esprit (ainsi, pour eux, il y avait un esprit en cause), l'adjuraient de leur dire son nom au moyen de coups frappés avec la table. Ce fut là, pour moi, tout une révélation, on pouvait communiquer avec les esprits des défunts, de ceux qui nous ont précédé (« in hâc lacrymarum valle ») et que nous devons tôt ou tard aller rejoindre.

Mais revenons à notre esprit qui devait être bien malin, celui-là, car interrogé par les abbés il répondit ce seul mot : démon. Il devait sans doute être aussi bon diable, car nos abbés se prirent à rire, à se tordre les côtes, puis paraissant saisis d'une terreur comique, ils se mirent à sauter, gesticulant et se démenant tellement qu'on aurait pu les croire à leur tour possédés. L'un d'eux, assurant même que la table était plus lourde, ouvrit avec circonspection le tiroir, se figurant que le « malin » devait y être logé, mais il ne trouva rien et les sauts et les rires de recommencer de plus belle. Bons diables, vraiment, nos abbés!!

Cependant cette première séance m'avait laissé profondément rêveur, ma jeune tête de onze ans se creusait pour démêler le vrai du faux et découvrir la vérité. J'avais déjà une aptitude marquée pour le magnétisme, cette science qui touche de si près au spiritisme. Je me posais donc ces diverses questions : 1° Le magnétisme ou fluide électrique animalisé (qui se trouve dans notre organisme) est-il capable, sous l'impulsion de notre volonté, de faire mouvoir à lui seul la matière inerte? ou bien est-il nécessaire à cette fin d'y joindre le concours d'un être dématérialisé ou spirituel, notre esprit servant d'intermédiaire et la table faisant office d'instrument de communication?

A cette question je répondais que le concours des esprits était nécessaire non seulement pour obtenir les divers modes de déplacement de la matière, mais surtout pour obtenir un entretien spirituel : « tout effet intelligent ne pourrait avoir lieu sans une cause intelligente » et la matière étant elle-même dépourvue d'intelligence.

2° Les évocateurs, c'était ainsi que j'appelais les « médiums », ont-ils le pouvoir qu'on leur prête, d'appeler auprès d'eux les esprits pour s'entretenir sur les choses de l'au-delà ou d'outre-tombe ? — Oui, évidemment, et de pareils faits ne sont pas rares dans les écritures saintes et dans l'histoire des divers peuples qui se sont succédé sur notre globe.

3° Les démons ou « mauvais esprits » ont-ils seuls la permission ou le privilège (?) (quel triste privilège serait-ce !) de se communiquer à nous, tandis que les bons esprits qui s'intéressent à notre avancement spirituel, à notre bonheur éternel, ne pourraient s'approcher de nous qui, alors privés de leurs sages conseils, de leurs bonnes exhortations et douces consolations, nous verrions exposés sans défense aux noires suggestions des « mauvais » et à toutes leurs malignités ? — Non, mille fois non ! répondais-je. L'infinie justice, l'infinie bonté, ne peut le permettre, cela serait en désaccord avec elle-même qui est immuable dans ses desseins. Alors, les apparitions relatées dans les Saintes Ecritures ainsi que dans la vie des saints passèrent une à une devant ma pensée, comme autant de preuves manifestes des communications *de bons esprits.*

4° J'abordai ensuite la question suivante : L'Eglise catholique défendant à ses fidèles les pratiques spirites telles qu'évocations, tables tournantes, etc. (lesquelles sont, à son point de vue, œuvres de Satan et consorts), pourquoi, me demandais-je, nos abbés à la garde desquels nous étions confiés (bons diables « gardiens » du reste !) nous conviaient-ils, de leur propre arbitre, à une séance « démoniaque » où ils revêtaient vis-à-vis de nous les apparences de « sorciers » en remplissant les premiers rôles ?...

Ne devaient-ils pas, surtout, si dans leur âme et conscience ils croyaient sincèrement à l'intervention de l'esprit infernal dans ces sortes de communication, se garder de nous enseigner pareil jeu qui n'était pas sans danger pour nos jeunes imaginations ? — Erreurs, préjugés, superstitions ! pensais-je. D'abord, du moment que les membres du clergé proscrivent le spiritisme, c'est qu'ils y croient naturellement et considèrent comme possibles et authentiques les faits qui s'y rattachent, mais encore faut-il pour eux que ces faits appartiennent *aux leurs*, à leurs saints et saintes, ou à des âmes pieuses ou privilégiées. En dehors de là, ce ne sont qu'apparitions d'êtres cornus ou maléfiques. Et de même « qu'hors de l'Eglise, pas de salut ! » de même prétendent-ils « hors de l'église pas de bonnes communications spirites, pas de spiritisme vrai ! » Alors ?... qu'avaient nos abbés ?... et quels motifs les poussaient à nous donner eette petite séance ? Etait-ce par simple amusement ? ou bien pensaient-ils nous détourner, à l'avenir, de l'étude du spiritisme en nous voulant prouver que les tables tournantes n'étaient que

l'œuvre du démon? Qui sait, pensais-je, s'ils n'avaient pas dirigé les m ouvements de la table en lui faisant épeler ce mot macabre qu'ils avaient peut-être présent dans l'esprit? En tous cas, et en admettant même qu'il y ait eu supercherie de leur part, l'effet était produit dans ma jeune imagination; un large horizon de toute beauté s'ouvrait devant moi et m'attirait, en même temps qu'un désir très vif s'emparait de moi, de me livrer dans la suite à l'étude des sciences occultes dont le spiritisme est la plus élevée et la plus consolante!

Bons diables « gardiens » vous m'en appreniez alors de belles au collège et combien ai-je aujourd'hui à vous remercier, vous dont les prédécesseurs, il y a quelques cents ans, renonçaient à croire que la terre tournait et condamnaient ce pauvre Galilée à se rétracter devant le tribunal de l'Inquisition; eh bien! par un juste retour des choses d'ici-bas, vous en êtes arrivé maintenant à croire que ce sont les esprits qui font tourner les tables, après avoir nié autrefois que des lois mathématiques fissent tourner la terre, comme elle tourne de nos jours et tournera longtemps.

Il est vrai, ajouterai-je que si vous vous étiez jadis permis d'avoir des rapports avec les esprits, vous auriez passé devant ce même tribunal inquisitorial, puis mis à la question, jugés comme suppôts de Satan, enfin, tout probablement, brûlés, comme votre ancien confrère Urbain Grandier, de regrettable mémoire. Mais rassurons-nous, grands et petits, car nous sommes dans le siècle du progrès, et la vérité, sortant des profondes ténèbres où elle était ensevelie depuis des siècles, commence heureusement à se faire jour et à illuminer les masses. Les temps si désirés viennent et ne sont pas si éloignés qu'on le pourrait croire, où tous les esprits sortis de la même source, rangés sous la même bannière de liberté et de fraternité, nous goûterons les bienfaits et les charmes d'une même doctrine qui sera *LA RELIGION.*

Voici comment, en l'an de grâce 1865 et dans ma onzième année, je fus initié au spiritisme, cette reine des sciences, qui m'a donné les forces nécessaires pour lutter contre les difficultés et les tribulations de la vie, aussi, d'ineffables consolations dans les souffrances physiques et morales inhérentes à notre pauvre humanité.

J'ai obtenu, par des expériences psychiques réitérées, la preuve irréfutable de l'existence de l'âme, de sa survivance au corps, de son immortalité et de la possibilité de se communiquer avec les esprits de nos chers disparus.

D'autre part, par suite de cette circonstance heureuse les « bons diables gardiens du collège » sont devenus (juste retour des choses d'ici-bas) mes

« *bons esprits familiers* » car après tout, je leur suis redevable de ma première notion de spiritisme; leur souvenir est présent quand je me livre à l'étude de cette science qui élève l'âme, en un vol sublime, vers les choses spirituelles, et lui faire pressentir ses destinées futures.

GASTON DE MESSIMY,
Médecin à la Vacquerie (Hérault).

SPIRITISME A SAN SALVADOR

(America Central) Groupe spirite Victor Hugo.

Monsieur : Je vous écris, Monsieur le Président, au nom du groupe que nous avons formé et dont vous avez pu voir le nom dans l'entête de cette lettre, et puis, vous assurer que nous serons très honorés si vous voulez bien me répondre pour me dire que vous en prenez note.

Nous sommes animés du désir de propager les doctrines spirites dans ce pays où il n'existe encore aucun centre analogue. Nous y sommes poussés par les nombreuses communications que nous font ces esprits, et dans lesquelles ils nous conseillent de mener à bonne fin notre projet; ils nous aideront toujours.

L'Esprit de Victor Hugo nous a fait l'honneur de nous demander *verbalement* de donner son nom à ce centre, nous disant qu'il se présentera toutes les fois que nous l'appellerons pour nous aider dans le noble but de l'apostolat, car c'est ainsi qu'il désigne la propagande des doctrines spirites.

Le mot *verbalement* que j'ai écrit plus haut pouvant vous surprendre un peu, je dois vous dire que les quatre fondateurs sont tous médiums, chacun d'une façon différente, trois sont écrivants, et l'un d'entr'eux, une dame, est de plus médium voyant, elle qui nous sert d'interprète et nous répète ce que les esprits veulent nous dire verbalement; elle seule, entend et voit; lorsque Victor Hugo se présenta, il nous fit par la bouche de cette dame, une véritable conférence, il est malheureux qu'on n'ait pu la sténographier.

Lorsque les esprits se présentent à elle et lui parlent, cette dame conserve son état naturel et cause avec nous, nous transmettant les réponses aux questions ou aux commentaires que nous faisons; elle ne ressent qu'un certain frisson au moment où les esprits vont se rendre visibles.

Quant à ma propre puissance de médium, elle est d'une espèce, non indiquée, dans les œuvres d'Allan Kardec que je ne connaissais pas lorsque les esprits se communiquèrent par moi, ce qui eut lieu, il y un an et demi, après avoir lu quelques numéros de la *Revue spirite*; ces doctrines me plaisaient, mais je ne m'y étais jamais attaché n'ayant jamais vu la moindre

preuve, je me figurais qu'il y avait beaucoup d'invraisemblable dans ce que j'avais lu sur les phénomènes.

Après avoir lu une conférence, contenue dans un des numéros de la *Revue*, je m'arrêtai et me mis à réfléchir sur un paragraphe traitant de l'existence de forces impondérables dont la science ignore encore le mode d'emploi. Je dois vous dire que j'ai été très amateur et me suis un peu occupé de la direction des ballons ; à force de réfléchir sur l'existence de ces forces impondérables, je me disais : « Il n'est pas douteux que ces forces existent, on les sent, on en voit les effets dans la nature immense, je les vois dans mon imagination et le fluide développé par l'aimant qui attire le fer est une petite manifestation de cette force. Oui, ce phénomène d'attraction du fer par l'aimant, phénomène qui détruit la loi de la pesanteur, trace le chemin où il faut faire de grandes études et des recherches et lorsqu'on arrivera à connaître cette force, qui pour moi n'est autre que le fluide magnétique qui régit la marche harmonieuse de l'univers entier, on obtiendra sûrement la direction des ballons.

Lorsque j'eus achevé cette pensée, je sentis une force qui me poussa à faire un signe affirmatif avec ma tête, ce qui me surprit, m'impressionna même ; je repris la même idée, observant soigneusement si je serais obligé de répéter ce mouvement de tête et la même force se fit sentir de nouveau ; je continuai à leur poser plusieurs questions et suivant que les esprits voulaient affirmer ou nier, ils me faisaient répondre oui ou non toujours par des mouvements de tête. Dès lors, ils n'ont jamais manqué de répondre à mes questions et si je reste longtemps sans causer par la pensée avec eux, ils appellent mon attention en me faisant ressentir des sortes de secousses électriques plus ou moins fortes qui parfois même sont douloureuses lorsque je refuse de causer avec eux ; aussi puis-je vous affirmer que je les ai questionnés sur tout, depuis que Dieu tira le monde du néant, si le néant existe, ce qui n'est pas.

Comme ils me disaient que c'était possible, je leur demandai de me le faire dessiner ; ils y consentirent et je fus surpris de voir qu'ils poussaient ma main, me faisant faire un dessin que je croyais d'abord devoir représenter un ballon, mais, à mon grand étonnement, il en résulta une machine en forme de bateau qui aurait dû être en fer ; sa construction était extrêmement intelligente et comprenait une combinaison d'aimants positifs et négatifs, basée sur la force d'attraction et de répulsion développée par le fluide de chacun d'eux et en considérant comme réelle la résultante de ces diverses forces, on aurait pu diriger l'appareil en se servant des fluides des aimants pour le faire marcher, monter ou descendre à volonté.

Partant de cette base, je leur demandais si cette force serait capable de remplacer la vapeur; ils me répondirent que oui et me firent tracer un nouveau dessin, de combinaison différente, qui donnerait comme résultat une force incalculable, avec un petit volume et sans combustible. Je demandais ensuite le moyen de produire de la lumière et je fis un nouveau dessin encore différent, permettant de faire des lampes indépendantes d'une puissance bien supérieure à la lumière électriqne et des petites lampes de poche pouvant être allumées à volonté. Je pensai devenir fou, me croyant déjà l'homme le plus célèbre qui ait jamais existé. Je confiai ces inventions prodigieuses à quelques amis, en leur en indiquant la provenance, car je n'en voulais tirer aucun mérite, craignant même d'affronter une semblable gloire sans la mériter; ils me prirent pour un fou et me plaignaient en cachette.

De crainte de vous fatiguer, je terminerai en vous disant que, comme dénouement, les esprits m'inspirèrent un rapport que je me reconnais incapable de faire, qu'ils m'ordonnèrent d'envoyer, avec les dessins, au grand inventeur du siècle. T. Edison, en laissant quelque chose à deviner sur les dessins et sur le rapport au sujet de la combinaison des électro-aimants, entre pôles négatifs et positifs et en me faisant signer « Un Spirite ».

Depuis, ils ne m'ont plus fait dessiner et je n'ai pas pu me rappeler les dessins quand j'ai voulu les recommencer; je les ai suppliés de me permettre de les refaire afin seulement de pouvoir les conserver, ils me disent qu'ils le feront quand il en sera temps. J'ai perdu la crainte de devenir fou; au contraire, j'éprouve une satisfaction inexprimable car je me considère en famille avec eux; ils me conseillent même pendant mon travail, sur tous les événements de ma vie; je les sens presque continuellement; les esprits de ma famille et d'autres me répondent, si élevés qu'ils aient été sur cette terre; comme preuve de leur identité, ils me disent seulement que c'est bien eux à qui j'ai voulu parler; je ne me risque guère qu'avec mes anciens amis ou ceux de ma famille. Ils m'embrassent et me donnent des baisers, m'obligeant moi-même à simuler une embrassade; ils me font croiser les bras sur sa poitrine, comme si je les serrais contre moi, parfois avec une force extraordinaire; ils me font serrer et mouvoir les lèvres comme pour imprimer un baiser, qui quelquefois résonne fortement; mais ils ne m'ont jamais conseillé que des choses dignes de l'homme le plus honnête.

Tous les fois que, dans nos conversations, un esprit se présente à la dame qui est médium voyant, elle le voit m'embrasser; je ressens en effet alors, de fortes commotions qui m'obligent à simuler une embrassade, tandis qu'elle voit les esprits m'embrasser.

Je ne vous citerai encore qu'un détail parmi tant d'autres, parce qu'il est d'intérêt général et encore plus humanitaire et que je crois devoir le signaler.

Quoique ne gardant pas le lit, j'étais gravement malade, car je souffrais d'une maladie devant amener un résultat fatal plus ou moins rapidement : faiblesse de l'épine dorsale, impuissance, anémie et de plus une fistule à l'anus. Je suppliai les esprits de me guérir, ce qu'ils ont fait avec un traitement indiqué par eux et que j'ai suivi. Ils m'ont signalé les médicaments que je devais prendre et à force d'observations, j'en ai déduit un mode spécial de guérison, basé sur des acides; j'ai déjà soigné plusieurs amis et d'autres personnes amenées par eux et si j'ai quelques doutes sur les médicaments que je dois appliquer, les esprits me disent ceux que je dois employer; j'obtiens des résultats merveilleux, guérissant des maladies incurables par ces remèdes connus. D'ailleurs, comme tout ce que les esprits m'ont indiqué, c'est d'une simplicité surprenante.

Au cas où vos désireriez d'autres détails, je me mets entièrement à votre disposition, car les esprits me conseillent d'agir ainsi; je ne veux pas de rémunération, je ne veux rien pour moi mais tout pour l'humanité, car je ne me reconnais aucun mérite.

Bien à vous ordres, je vous prie d'agréer, etc.

Post-Scriptum. — Monsieur le Président, je vous autorise à faire l'usage qu'il vous conviendra du contenu de cette lettre, mais je vous prie de taire mon nom, car il n'est utile que comme garantie de certitude et de vérité de tout ce que je vous ai dit. — Vale.

Senor don A. E...

Traduit de l'espagnol par

Lamazou.

APPARITION D'UN PÈRE A SON FILS

De temps à autre, mais peu à la fois, je lis dans le magnifique livre : *Les miracles et le moderne spiritualisme*, où ce qui suit aurait occupé bonne place :

En 1874, sur les bords de la Saône, je parlais de spiritisme à un officier supérieur. Au cours de la conversation à laquelle il s'intéressait vivement, je dis que, dans certains cas rares, l'esprit d'un incarné pouvait se manifester, donner des conseils et même se montrer loin de sa carapace matérielle.

« Enfin, me répondit mon adepte, je puis m'expliquer ce qui, depuis 1854 « est un mystère pour moi. J'étais en Crimée, lieutenant de voltigeurs et « chargé ce jour-là d'un service dangereux de tirailleurs qui devait durer

« quarante-huit heures. A peine arrivé sur le terrain, je vis mon père qui
« me demanda de suivre ses conseils pour le placement de mes hommes, et
« qu'aucun d'eux ne serait blessé. Il passa avec moi le temps de ce service,
« disparut, au moment que j'en fus relevé, et aucun de mes hommes *ne fut*
« *atteint*.

« Il est probable que mon père ne fut visible que pour moi.

« Mais comment venu et disparu ?

« Alors il habitait le Dauphiné, où, pendant l'absence de son *mens*, il
« avait paru somnolent, préoccupé, mais nullement malade. Ce que j'ai
« appris, de retour en France.

« Dans plusieurs lettres j'en exprimais ma surprise à ma femme sans natu-
« rellement pouvoir expliquer ce phénomène, dont aujourd'hui, vingt et
« un an après qu'il a eu lieu, vous me faites connaître la possibilité. »

Le lendemain je vis sa dame qui de point en point confirma les dires de son mari, puisqu'elle avait encore les lettres en question.

Tu conviendras qu'il y avait là pour n'importe quel homme motif extraordinaire d'étonnement.

Commandant Deprimos.

N. B. — En patronnant le dictionnaire des dictionnaires de Paul Guérin, *Henri Durville, qui vend l'ouvrage au rabais*, se garde bien de dire que la publication en est faite sous la direction *d'un des Camériers du Pape*, et que c'est le recueil lexicologique et encyclopédique le plus complet, le plus exact, le *seul chrétien*; mais il le vante autrement.

C. D.

LE SPIRITISME EN SUÈDE

Un cas intéressant de télépathie posthume. — M. Aksakoff raconte dans le « Rébus » un cas de télépathie posthume, observé par lui à Gotenbourg, Suède, dans les conditions suivantes : Mme E., employée aux Ecritures dans le bureau de M. Fidler, était en train de répondre à une lettre d'affaires lorsque sa main écrivit machinalement le nom de *Sven Stromberg* qui lui était complètement inconnu, de même aux personnes qu'elle questionna.

On avait organisé dans la maison de M. Fidler des séances spirites et de photographie transcendentale, auxquelles M. Aksakoff prenait part. A la prochaine séance on questionna le médium, au moyen de l'écriture automatique, sur la signification de ce nom : Sven Stromberg. La main du médium écrivit en anglais : « Stromberg, désire que vous disiez à ses proches qu'il est mort le 13 mars, à Visconsin. Il me semble que c'est bien ce qu'il a dit. Il n'a pas pu lui-même se communiquer, et lorsqu'il en a fait la tentative, il y a de cela un mois, il me paraît qu'il a dit avoir résidé à Jemland.

Existe-t-il un pareil endroit? Dans tous les cas il est mort, sa femme avec ses enfants, demeure en Amérique.»

M. Fidler observa ce qui suit : « S'il est mort à Jemtland (province en Suède) nons devons nous procurer l'adresse de sa femme.

Réponse du médium : « Non, il est mort en Amérique, mais ses amis demeurent ici. Je ne connais pas leurs adresses, mais je tâcherai de les avoir. Jusqu'ici je n'ai jamais songé à lui ».

On procéda ensuite aux expériences photographiques, on opérait de la manière suivante: Le cabinet du médium était formé d'un paravent à quatre panneaux, dont les deux intérieurs formaient le fond; les deux autres, les parois; le tout présentait une espèce d'armoire, avec un rideau en place de porte. M. Aksakoff ne considéra pas les résultats obtenus en cette circonstance comme étant un cas de photographie transcendentale, car, au moment d'ouvrir le rideau, à la clarté du magnésium, on aperçut au-dessus de la tête du médium quelque chose de blanc et une tête humaine. L'appareil et les plaques étaient fournis par M. A. et ses compagnons d'expérience.

Voici toutefois, la réponse du médium écrivain, Mme E. : « Ce portrait, c'est Stromberg. je vous en ai entretenu, ce n'est pas à Visconsin, mais à New-Stockholm qu'il est mort, non le 13, mais le 3 mars; aussi, n'est-ce pas à Jemland, mais à Jemtland, à Stroms-Stoking qu'il demeurait, il en est parti pour l'Amérique en 1886. Il était marié, père de trois enfants, et il est mort, honoré et pleuré de tout le monde. Ça doit être tout! Ah! voilà encore: il vous en veut, paraît-il, de ne pas vous être davantage occupé de lui. »

Nouvelle question de M. Fidler : « A qui enverrons-nous la photographie; est-ce à sa femme? »

Réponse du médium : « Ma foi, vous avez l'oreille aussi dure que l'airain; je vous ai dit que, des amis, ici, ne savent pas qu'il est mort, mais sa femme le sait, il me semble. Si vous envoyez la photographie à Stroms-Stoking, ou Stroms-Stoking (je ne sais plus), alors vous apprendrez quelque chose. Vous pourrez également écrire à sa femme, si bon vous semble. Il dit que pnisque tout le monde le connaissait, quelqu'un le reconnaîtra. Il m'est tout à fait étranger, mais s'il est vrai qu'on le pleure à ce point, il se trouvera des gens qui seront heureux d'avoir de ses nouvelles. »

Le ton humoristique de ces réponses ne laissait entrevoir rien de sérieux, ce qui n'empêcha pas M. Fidler de recueillir des renseignements en Suède et en Amérique, et voici le résultat de ses démarches :

Le prêtre du bourg Strom, dans le nord de la Suède, lui répondit qu'il n'avait pu trouver le nom de Stromberg dans les registres paroissiaux. Le comité des émigrants, à Gotenbourg, lui répondit qu'un endroit nommé

New-Stokholm, n'existait pas en Amérique ; cette localité n'était, du reste, indiquée sur aucune carte géographique.

Six semaines plus tard, M. Fidler reçut une lettre de son ami, M. Olea, consul de Suède à Winipeg, auquel il s'était adressé ; que tout ce que contenait sa lettre, à lui, Fidler, était l'exacte vérité : le fermier Sven Stromberg qui avait quitté sa patrie (Strom-Socken, à Jemtland, Suède, en 1887), est mort le printemps dernier dans la colonie de New-Stockholm, près Assinibois, laissant sa veuve, avec trois enfants.

La colonie susnommée n'avait été fondée qu'en 1886.

Le fait fut publié dans le journal *Manitoba Free Press*, du 9 juillet 1890, et le 8 août, M. Fidler reçut une lettre d'un des résidents de New-Stokholm, ami personnel à M. Stromberg ; ce M. Axel Stenberg, certifiait que Sven Stromberg était mort le 31 mars.

Le 8 septembre, une nouvelle lettre du prêtre de Strom, communiquait qu'il avait réussi à éclaircir l'affaire. Le nommé Stromberg était un M. Sven Ersson, en Amérique, il prit le nom de Stromberg.

Il est important de constater que tous les faits communiqués par le médium se sont confirmés. La différence de la date de la mort de Stromberg : le 31 au lieu du 3 ou 13, est d'une grande importance ; il en appert que le nom du défunt a été tracé par le médium trois jours après la mort (le 3 avril) ce qui exclut toute possibilité d'avoir reçu des nouvelles de l'endroit même, New Stockholm étant situé dans une contrée inculte et éloignée d'une communication postale régulière.

LES VOYANTS

Il est un certain nombre de personnes douées d'une étrange faculté, elles voient très distinctement ce que d'autres, qui ont pourtant bonne vue, ne voient pas. Cette faculté n'a pas pour cause une illusion d'optique, ni des visions plus ou moins chimériques, ceux qui la possèdent voient réellement et leur regard pénètre dans les profondeurs du monde invisible. Leur faculté qu'on peut appeler heureuse, — car c'est un vrai bonheur, selon moi, de pouvoir soulever un coin du voile qui cache les mystères de la nature, leur faculté dis-je, n'est pas constante, du moins chez le plus grand nombre ; elle est simplement intermittente. L'histoire cite un certain nombre de voyants, dont le plus célèbre est Samuel ; plusieurs prophètes passaient aussi pour voyants et il y eut un temps où chez les Juifs on distinguait entre les voyants et les prophètes proprement dits. Les voyants voyaient dans le présent ce que d'autres ne voyaient pas et les prophètes voyaient, lisaient

dans l'avenir et faisaient des prédictions qui se vérifiaient bien des années après. L'antiquité païenne compte plusieurs sybilles qui étaient de véritables voyantes; parmi les enchanteurs et les magiciennes du moyen âge, il y avait aussi des voyants. Dans les temps modernes on ne cite que la voyante de Prevorst, ce qui n'empêche pas qu'il existe dans les campagnes et dans les villes une foule, une kyrielle de voyants et de voyantes dont la réputation ne s'étend pas au-delà du village ou de la rue qu'ils habitent. Que peuvent voir ces voyants et ces voyantes dont vous parlez? me demandera-t-on. Je répondrai : ils voient les invisibles, une foule d'êtres de différentes formes et statures qui ont des figures souvent bizarres, quelques fois même effrayantes. Ils voient aussi, et c'est le cas le plus fréquent, des fantômes. Supposez une maison hantée par un esprit pervers, par un de ces esprits qui aiment à troubler, à terrifier les paisibles locataires d'une maison. Les armoires pleines de vaisselle sont jetées à terre, le linge est dispersé de tout les côtés, les fauteuils, les canapés, les tables sont renversés. Les lustres décrochés du plafond par une main aussi malicieuse qu'invisible tombent sur le plancher. Les bibelots, les objets d'art précieux qui ornent là cheminée de votre chambre, ou de votre salon sont secoués et brisés. La police que vous appelez à votre aide et les sceptiques prétendent que c'est un garnement habile à se bien cacher qui commet tous ces désordres chez vous, tandis que les âmes pieuses et les superstitieux affirment que tout cela est l'œuvre du démon. Comment vérifier si vous êtes victime d'un esprit malfaisant ou d'un vaurien en chair et en os? Vous vous rappelez qu'un de vos amis qui passe pour quelque peu démonomane ou superstitieux vous a parlé d'un voyant de sa connaissance dont il vous a donné l'adresse. Vous faites venir ce voyant, il se rend à votre appel à l'heure précisément où l'invisible se livre à son sabat, et le voyant reconnaît un fantôme à forme humaine qui allonge sa griffe impalpable, intangible sur tous les objets à sa portée et les faits danser. Le voyant le voit, mais n'ayant nulle autorité sur ce méchant espiègle il ne peut qu'être témoin de ses tristes exploits sans qu'il lui soit possible d'y mettre obstacle. Vous savez que vous êtes victime d'un esprit mal intentionné, dépourvu de toute enveloppe charnelle; la police qui surveille tous les gavroches du quartier qu'elle a en suspicion ne peut en prendre aucun sur le fait; vous êtes obligé d'attendre avec résignation qu'il plaise à votre persécuteur de cesser son triste jeu. Etre voyant n'est pas un privilège particulier à l'espèce humaine, les animaux comptent également parmi eux des voyants. Dans son numéro du 21 mars, le *Light* de Londres parle d'un fort bouledogue qui a découvert un fantôme qui hantait une maison et dont

l'apparition causait de l'effroi à quelques personnes qui le voyaient. Il ne se contentait pas, quand il daignait se faire voir, d'errer dans les corridors, il se faisait par son tapage entendre de ceux qui n'étaient pas assez voyants pour l'apercevoir. Toute la maison était dans l'appréhension, et un des locataires qui attribuait le bruit tout simplement à un mauvais farceur lâcha son bouledogue dans la maison, à l'heure où suivant les rapports de ceux qu'il traitait de superstitieux, le fantôme faisait sa ronde et son tapage. L'animal parcourut hardiment la maison qu'il fit retentir de ses aboiements féroces, puis tout d'un coup il s'arrêta, sa queue se dissimula entre ses jambes, il semblait frappé de terreur, ses yeux étaient fixés en l'air, tout son poil se hérissa, il tremblait de tout ses membres, et il prit la fuite. On conclut que si cet animal excellent et intrépide gardien de la maison de son maître, redouté des rodeurs et des mendiants avait été terrifié, c'est qu'il avait aperçu le fantôme. L'article que je viens de citer a pour titre : « *can animals see spirits?* les animaux peuvent-ils voir des esprits? » Les chevaux aussi bien que les chiens ont parmi eux des voyants, et ces terreurs dont se sentent saisis quelques-uns d'entre eux, alors que personne n'aperçoit sur le chemin aucun objet qui puisse les justifier, peuvent être imputées à des fantômes ou à des êtres du monde invisible qu'eux seuls peuvent voir.

Un médecin de campagne habitait un village où la maison d'un cultivateur aisé avait été incendiée. Un cheval qui se trouvait dans l'écurie et qu'on n'avait pu sauver à temps avait été complètement brûlé. Le médecin passant quelques jours après devant la maison incendiée, dans sa voiture, son cheval qui jusque là ne s'était jamais montré sensible à la peur, s'arrêta tout à coup, refusa d'avancer et parut saisi d'effroi. Il se cabrait presque et reculait. Le médecin ne comprenant rien au caprice de son cheval jusque-là doux et obéissant tourna bride et prit un autre chemin. Il voulut plusieurs autres fois repasser devant la maison où avait eu lieu l'incendie, toujours le cheval manifesta la même terreur. Le docteur campagnard très sceptique ne savait que penser de ce changement. Une bonne femme du village qui passait pour sorcière et voyante lui dit que, si l'animal montrait cette frayeur c'est qu'il voyait sur le chemin le fantôme du cheval victime de l'incendie. « Chaque fois que je passe devant cette maison, « continua la bonne femme, je vois ce fantôme et quand je ne le verrai plus, « je vous le dirai et vous passerez sans que votre cheval ait peur, » Quoique tout à fait incrédule à l'endroit des sorciers et des voyants, le bon docteur suivit le conseil de la bonne femme. Un bon mois après, celle-ci lui annonça qu'elle ne voyait plus rien et lui assura qu'il pouvait passer. Le docteur, en

effet, à partir de ce jour passa dans sa voiture devant la funeste maison sans que son cheval manifestât la moindre frayeur. Donc, il y a parmi les animaux, aussi bien que parmi les hommes des privilégiés qui voient ce que d'autres ne voient pas et ont droit au titre de voyants si apprécié dans l'antiquité.

Les anciens regardaient comme favoris de la divinité ceux qui avaient reçu de la nature une faculté étrange, singulière qui les distinguait de leurs semblables, ils leur paraissaient marqués du sceau divin et ils les honoraient tout particulièrement. Les modernes ne sont pas aussi pieux ou aussi superstitieux : celui qui voit ce que d'autres ne voient pas, celui que l'on appelle voyant est considéré, surtout si c'est un pauvre diable, comme un aliéné et plus d'un jouissant d'une grande réputation dans le menu peuple n'a pas tardé à être consigné dans un cabanon et soumis au régime des douches. Je me suis laissé dire qu'il y avait dans les Hospices d'aliénés pas mal de gens très sains d'esprit, du reste, qui passaient pour fous et qui n'avaient d'autre tort que de voir, d'entendre, de sentir ce que le commun des hommes ne voit, n'entend, ni ne sent. Dans le grand monde on est plus indulgent, on ne vous enferme pas, mais on dit. « Ce pauvre X... quel « dommage! il a pourtant de l'esprit et du bon, mais il y a des moments « où il est terriblement visionnaire ». Quand ce pauvre X... apprend les discours qui courent sur son compte, il se tient pour averti et il a soin de ne plus se vanter de cette heureuse faculté dont il avait fait étalage jusque-là, il l'a garde dans le silence. On dit alors qu'il est guéri, qu'il a repris possession de tout son bon sens, que son mal n'était que passager. Il est dangereux de trop bien voir, de trop bien entendre, de trop bien sentir.

Horace Pelletier, *à Madou.*
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie à Condé par les Montils (Loir-et-Cher).

DE LA LÉVITATION

On appelle lévitation, la faculté de s'élever et de demeurer suspendu en l'air, sans aucun support.

« A toutes les époques, dans tous les pays, on la trouve signalée dans des conditions telles que l'hypothèse d'une supercherie ou d'une hallucination aussi générale est impossible à admettre. » (Commandant de Rochas. — Forces non définies.)

En voici quelques exemples :

Jacolliot. (Voyage au pays des fakirs charmeurs).

« Au moment où il (Covindassamy) me quittait pour aller déjeuner et

faire quelques heures de sieste, ce dont il avait le plus pressant besoin, n'ayant rien pris et ne s'étant pas reposé depuis vingt-quatre heures, le fakir s'arrêta à l'embrasure de la porte qui conduisait de la terrasse à l'escalier de sortie, et croisant les bras sur la poitrine, il s'éleva ou me parut s'élever peu à peu sans soutien, sans support apparent, à une hauteur de vingt-cinq ou trente centimètres. Je pus fixer exactement cette distance grâce à un point de repère dont je m'assurai pendant la durée rapide du phénomène. Derrière la fakir, se trouvait une tenture de soie servant de portière, rouge-or et blanc, par bandes égales, et je remarquai que les pieds du fakir étaient à hauteur de la sixième bande. En voyant commencer l'ascension, j'avais saisi mon chronomètre. La production entière du phénomène, du moment où le charmeur commença à s'élever à celui où il toucha de nouveau le sol, ne dura pas plus de huit à dix minutes. Il resta à peu près cinq minutes immobile dans son mouvement d'élévation. »

Sainte-Thérèse, sa vie écrite par elle-même.

« Souvent, mon corps devenait si léger, qu'il n'avait plus de pesanteur : quelquefois c'était à un tel point que je ne sentais plus mes pieds toucher à terre. Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort et souvent dans une impuissance absolue d'agir. Il conserve l'attitude où il a été surpris ; ainsi il reste sur pied ou assis, les mains ouvertes ou fermées, en un mot, dans l'état où le ravissement l'a trouvé.

« On ne peut presque jamais résister au ravissement. Parfois je pouvais opposer quelque résistance, mais comme c'ctait en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois, tous mes efforts étaient vains ; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir, et quelquefois même mon corps était enlevé de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre... Lorsque je voulais résister je sentais sous mes pieds une pression étonnante qui m'enlevait. »

En parlant de Home, M. W. Crookes dit :

« Les cas les plus frappants d'enlèvement dont j'ai été témoin, ont eu lieu avec M. Home. En trois circonstances différentes, je l'ai vu s'élever complètement au-dessus du plancher de la chambre. La première fois, il était assis sur une chaise longue ; la seconde, il était à genoux sur sa chaise, et la troisième, il était debout. A chaque occasion, j'eus toute la latitude possible d'observer le fait au moment où il se produisait. »

« Il y a au moins cent cas constatés de l'enlèvement de M. Home qui se sont produits en présence de beaucoup de personnes différentes... rejeter l'évidence de ces manifestations équivaut à rejeter tout témoignage humain, quel qu'il soit, etc., etc. »

Impressions de M. Home : « Durant ces élévations où l'évitation, je n'éprouve rien de particulier en moi, excepté cette sensation ordinaire dont je renvoie la cause à une grande abondance d'électricité dans mes pieds ; je ne sens aucune main me supporter... Je suis en général soulevé perpendiculairement, mes bras raides et relevés par dessus ma tête, comme s'ils voulaient saisir l'être invisible qui me lève doucement du sol. Quand j'atteins le plafond, mes pieds sont amenés au niveau de ma tête et je me trouve comme dans une position de repos. J'ai demeuré ainsi souvent suspendu pendant quatre ou cinq minutes. Une seule fois mon ascension se fit en plein jour, c'était en Amérique. J'ai été soulevé dans un appartement à Londres, Stoane Street, où brillaient quatre becs de gaz... »

M. de Mirville (Des Esprits) affirme avoir vu dans un salon magnétique très avancé « des somnambules voler autour des lustres. »

M. Lafontaine (l'art de magnétiser) :

« ...Après avoir produit un état cadavérique, j'ai placé le haut de la tête d'une jeune fille sur le bord d'une chaise, de sorte qu'il y eut à peine la moitié de la tête qui touchât, puis l'extrémité des talons sur une autre chaise, Quoiqu'il n'y eut que ces deux points d'appui, j'ai agi fortement sur les pieds, et tout à coup ils se sont élevés ensemble, le corps n'ayant d'autre appui que la tête. »

Le Dr Charpignon, dans son livre : Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme, cite les faits suivants qui lui ont été certifiés par M. Bourguignon, négociant à Dijon.

« 1° J'ai encore ce sujet à ma disposition et huit fois sur dix cette expérience réussit.

« 2° M'étant aperçu que ses menbres suivaient, quand je le désirais, tous mes mouvements, je me suis avisé de les attirer; différents essais ayant réussi, je voulus voir si je pourrais opérer une ascension complète. Je plaçai ma main à deux ou trois pouces de l'épigastre, et le corps entier perdit terre et demeura suspendu.

« 3° Jusqu'à présent je n'ai vu et produit ce fait sur aucun autre sujet. M. Théron de Montauban, avec qui je suis lié et qui s'est occupé de magnétiser d'après mes conseils, m'a assuré avoir obtenu le même résultat sur une somnambule ; je ne l'ai pas vu, mais je le connais trop homme d'honneur pour altérer la vérité.

« J'ajouterai que la personne que je magnétise ayant eu, il y a six semaines, une fluxion de poitrine, j'ai cessé, pour ne pas la fatiguer, de l'enlever horizontalement; je place maintenant ma main au-dessus de sa tête et lui fais perdre terre, de manière à pouvoir passer plusieurs fois la main ou ma canne sous ses pieds. »

Remarquons par les quelques exemples précités que la lévitation se produit principalement : 1° dans l'extase religieuse — saints, saintes — fakirs; 2° dans le somnambulisme provoqué par les passes; 3° dans certaines réunions spirites, par l'accumulation des fluides des assistants.

En chacun des sujets soulevés, il y a absorption et certainement pléthore de fluide vital, — d'atmosphère odique — ainsi que l'appelle M. Reichenbach.

Chez l'extatique, la force vitale dévolue à la vie active, étant à peu près sans emploi, se dégage facilement et en assez grande quantité, selon le sujet.

Celui-ci, inconsciemment, ou sciemment comme le fakir, agit de même que le magnétiseur et trouve en lui l'excès d'Od nécessaire à la lévitation.

..... Les sensitifs de M. Reichenbach « voyaient dans le corps humain, la partie de la tête et du tronc luire d'un feu bleuâtre et leur partie gauche d'un feu jaune rougeâtre, de telle sorte que la première paraissait bien moins brillante que la seconde. De même les pieds et les mains du côté gauche étaient plus brillants que ceux du côté droit. Les mains, éclairées par leur propre lumière, paraissaient transparentes comme lorsqu'on les place devant une lampe et chaque doigt avait un prolongement luisant qui atteignait parfois la longueur du doigt lui-même. Cette atmosphère *odique* s'apercevait également autour des autres parties du corps, mais sur une épaisseur d'autant moindre que la partie avait moins de saillie ; son éclat et sa nuance variaient suivant les individus et l'état de santé de ces individus. »

L'homme, comme les animaux du reste, est donc toujours entouré d'effluves plus ou moins fortes.

Si par une cause accidentelle, ces effluves s'accumulent, il peut (j'allais dire il doit) se trouver baigné dans une atmosphère odique assez dense pour *neutraliser momentanément les lois de la pesanteur.*

Un corps, dans l'eau, perd de son poids, un poids égal au volume de l'eau qu'il déplace.

C'est probablement une loi similaire qui permet la lévitation, non seulement de l'homme, mais d'une table, d'une chaise etc., etc.

En somme, nous pensons que la lévitation, ainsi que bien d'autres phénomènes, sont une réclame des invisibles pour attirer l'attention et secouer l'indifférence.

Ceci est dit sans intention de nuire à la doctrine dont nous sommes un partisan convaincu. Il possède assez de manifestations indiscutables pour se passer de la lévitation. Nous croyons du reste qu'elle peut être très souvent dirigée par une intelligence occulte. Tous les phénomènes spirites se produisent, comme elle, à l'aide d'un intermédiaire quelconque, fluidique

ou solide. Le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, l'écriture avec ou sans le concours de la main, la table parlante, etc., etc., en donnent des preuves. Il faut seulement savoir dégager le fait physique de la direction invisible qui s'en sert. Ainsi :

M. Chevillard affirme « qu'il suffit de faire communiquer avec le sol, par un fil de cuivre, une table qui frappe des coups sous l'influence d'un médium pour que tout battement cesse ». C'est parfaitement admissible au point de vue spirite, quoi que le commandant de Rochas dise « qu'il a eu l'occasion deux fois d'essayer l'expérience et qu'elle n'a pas réussi. »

Le médium dont parle M. Chevillard n'obtenait évidemment de correspondance que par l'intermédiaire du fluide dont la table était chargée. C'est à l'aide ce ce fluide que l'Esprit pouvait se révéler.

Un laiton conducteur enlève cet intermédiaire, l'Esprit devient impuissant à se communiquer.

Il en eût été de même des expériences de M. Bourguignon ; si, après avoir magnétisé son sujet, il avait fait dévier le fluide, il n'eût pu le soulever sans contact.

E. Schopin.

L'ÉCHELLE DE JACOB

Le pied dans le chaos, le front dans la lumière,
L'échelle va du gouffre à la splendeur première,
Et l'ombre aspire au jour et le sombre à l'azur.
Jacob voulait monter, pensant être assez pur,
Mais un ange arrêta son projet téméraire,
Et le fit retomber lourdement sur la terre.
L'image nous convient : l'idéal nous sourit,
Et nous voudrions bien y baigner notre esprit.
Le bonheur est là-haut, l'instinct le dit. — Sans doute.
Un vague souvenir nous en montre la route ;
Nous connaissons le ciel pour l'avoir habité ;
Jadis, notre horizon était illimité,
Et des esprits heureux nous avons vu la gloire ;
Et quand leur souvenir hante notre mémoire,
Las de souffrir en bas, vainement nous voulons
Du mystique ascenceur gravir les échelons.
Pour vivre dans l'azur il faut en être digne ;
Si l'homme a pu déchoir, il faut qu'il se résigne

A subir la géhenne où l'on vit loin de Dieu.
Mais comment pourra-t-il sortir de ce milieu
Où l'esprit se lamente, où la raison chancelle,
Où l'être ne croit plus qu'au mal qui le harcelle?
Où tout souffre! — Pourquoi souffrir? — Pour progresser!
Si le mal nous étreint il faut le terrasser.
Sachons que le progrès conduit à Dieu lui-même;
L'échelle touche au sol où gronde le blasphème,
Mais la tête, au zénith, voit les grands horizons;
En bas sont les frimas, là-haut les floraisons,
Et l'on n'y parvient pas sans avoir l'âme pure;
Non, tant que la douleur fait sentir sa morsure,
L'on n'y peut pénétrer, étant trop imparfait.
Même en ayant l'horreur du crime et du forfait,
L'âme qui n'aurait pas la blancheur de l'hermine
Ne pourrait réfléter la lumière divine;
Il faut être à la fois savant, humble et moral,
Pour affronter l'éclat du céleste idéal.
Il faut faire le bien en s'oubliant soi-même :
Une bonne action vaut mieux qu'un bon poème;
Il faut beaucoup apprendre en évitant l'orgueil :
Pour l'esprit imparfait c'est le plus grand écueil.
— Eh bien, croyez-vous donc qu'une seule existence,
Vide parfois, le plus souvent sans importance,
Puisse fixer le sort pendant l'éternité?
A quoi donc servirait votre immortalité?
Le progrès est si lent et la vie est si brève!
Vous n'en profitez guère, et lorsqu'elle s'achève
Qu'avez-vous donc appris? Qu'ave z-vous oub
L'avenir au passé serait bien mal lié
Si la mort, qu'on nous dit être réparatrice,
Condamnait sans appel; cette libératrice
Ne vous apprendrait pas ce que vous ignorez;
Non, vous êtes dans l'ombre et vous n'en sortirez
Qu'en naissant de nouveau. — Vous reviendrez encore
Au milieu des trésors que la rouille dévore,
Pour comprendre qu'il faut en détacher vos cœurs.
Oui, sceptiques, malgré vos sarcasmes moqueurs,
Il faudra revenir pour brûler vos idoles.

Le fardeau de la vie est lourd pour vos épaules,
Et vous rêvez peut-être un repos éternel;
Vain espoir, le destin, fatidique et cruel,
Jamais ne vous oublie au sein de la tourmente,
Et vous fait surnager sur la vague écumante.
Vous mourrez pour renaître et pour monter vers Dieu;
Progressez donc! Allez vers le mirage bleu!
L'échelle de Jacob est l'éternel symbole :
Le bonheur est en haut, la terre est son école.

A. M. Verrieux.

MAISON HANTÉE, RUE DUCOUÉDIC

COMPTE-RENDU

Mme Boll, âgée de 79 ans, mais parfaitement conservée et jouissant de la plénitude de ses facultés, habite avec deux enfants adoptifs, Lucien Charton, âgé de 14 ans et Gabrielle Charton, âgée de 12 ans, un petit rez-de-chaussée composé de deux pièces, en contrebas du sol, au fond de la cour de la maison n° 38 de la rue du Couëdic.

Le dimanche 3 janvier, des faits étranges commencèrent à se produire dans cette habitation.

Vers 7 heures du soir, Mme Boll étant dans sa chambre a entendu remuer la table de la cuisine et un bruit semblable à celui que ferait une chaise en tombant.

Elle est allée aussitôt voir ce que c'était, et elle a vu un tabouret qu'elle avait placé sous la table renversé.

Elle l'a relevé et il s'est renversé de nouveau sous ses yeux; remis sur ses pieds, il est encore tombé.

Étant retourné dans sa chambre elle a trouvé plusieurs chaises renversées sur le dossier, mais elle ne les a pas vues tomber.

Elle est allée ensuite se coucher avec Gabrielle.

Lucien s'est couché dans la pièce qui sert de cuisine et où s'étaient produits les phénomènes que nous venons de relater, mais il a laissé sur la table une bougie allumée.

Bientôt il a vu un bol qui était sur la table bondir en l'air, puis tomber à terre et se briser.

Il a eu peur et il a appelé Mme Boll en lui criant ce qu'il venait de voir.

Ses cris ont été entendus de M. Guesnain, tourneur en optique, qui habite l'étage au-dessus.

Aussitôt, Mme Boll et Gabrielle sautaient à bas de leur lit et couraient vers la porte de leur chambre, d'où elles ont vu le tuyau du poêle de la cuisine s'ébranler, et sa partie enfoncée dans la cheminée sortir du mur et tomber à terre, pendant qu'un pot à eau plein d'eau qui était sur la cheminée et une marmite en terre percée sur une petite table étaient jetés à terre et mis en pièce; qu'un vase de nuit plein d'urine sortait de lui-même de dessous une marche en bois, établie devant la porte d'entrée, venait au milieu de la pièce et s'y brisait; qu'un cadre et une cage d'oiseaux pendus au mur étaient décrochés et jetés en bas.

Tout cela avait été fait très rapidement, de sorte que, lorsque M. Guesnain que tout ce tapage avait fait lever et descendre, est arrivé dans la cuisine, Mme Boll était encore dans sa chambre nouant les cordons de son jupon et ayant Gabrielle en chemise à ses côtés. — M. Guesnain a vu à terre les débris des objets cassés et le cadre et la cage décrochés.

Il était environ 11 heures.

A partir de ce moment, le calme s'est rétabli dans le logement et n'a plus été troublé pendant le reste de la nuit.

Le lendemain matin Mme Boll a prévenu le concierge, M. Guérin, de ce qui s'était passé, et celui-ci, pressé d'en avoir la preuve s'est dirigé aussitôt vers le logement et trouvant que la porte résistait à sa poussée, il s'est introduit dans la pièce par la fenêtre, et a vu, lui aussi, à terre les débris des objets détruits ou déplacés.

Le lundi (4 janvier) vers 3 heures de l'après-midi, le jeune Lucien arrivait à la maison, suivi de sa sœur qui était restée à quelques pas derrière lui avec une autre personne.

Comme il ouvrait la porte, il a vu une armoire placée en face, se pencher en avant et voyant qu'elle allait tomber, il s'est précipité vers le meuble pour en empêcher la chute.

Ce balancement de l'armoire a été précédé d'un bruit que Lucien compare à un sourd grondement de tonnerre.

Mme Boll ayant ouvert l'armoire a vu que les verres et les assiettes qui s'y trouvaient étaient renversés et elle les a portés dans l'autre pièce au bas de la croisée.

Parmi ces objets se trouvait un saladier à parois très épaisses et contenant cinq oranges.

M. Guesnain qui était dans la chambre avec Mme Boll, les enfants, Mme Levieux et Mlle Adèle Carpentier, regardait le saladier, quand tout à coup il entendit le bruit d'un choc produit sur ce saladier, bruit semblable à un coup de pistolet. Il s'est approché ainsi que le jeune Lucien du saladier

et tous les deux ont remarqué qu'il portait un éclat qui ne s'y trouvait pas auparavant et, ayant voulu le prendre pour l'examiner, ils l'ont vu cassé nettement en deux parties égales dont les coins correspondants étaient ébréchés. En attendant le bruit du coup invisible frappé sur le saladier, Mme Levieux a été saisie de peur et s'est sauvée.

Dans la nuit du lundi au mardi, Lucien et Gabrielle ont couché chez M. Guesnain, à l'étage supérieur et dans la chambre située au-dessus de leur cuisine où était l'armoire. Ils ont été réveillés par un bruit qui leur semblait produit par un fort coup de poing sur la porte de cette armoire. Mme Boll était allée couchée chez un voisin. Il n'y avait donc personne dans cette pièce.

Le lendemain *mardi*, vers 7 heures du matin Mme Boll étant allée ouvrir son armoire, a vu que les quelques objets qu'elle y avait laissés étaient renversés.

Dans sa chambre, elle a vu, peu de temps après, un verre qui était sur sa commode, frappé d'une manière invisible, se briser instantanément en mille morceaux, qui sont tombés sur le marbre, autour du pied de ce verre.

Le même jour vers 10 heures du matin, le concierge, M. Guérin, ayant avec lui M. Bugeaud épicier, 39, rue du Coëdic, M. Ernest Delaunay, 40, même rue et un marchand de bois, a placé un verre sur la même commode et deux ou trois minutes après le verre s'est enlevé et est allé heurter le bois du lit, en produisant un bruit qui a fait remarquer le phénomène par toutes les personnes présentes et est allé tomber sur le lit, sans être cassé.

M. Boll en le prenant s'est aperçu de la présence, sur le lit, d'une paire de ciseaux qui, un instant avant, se trouvaient dans une boîte placée sur la commode. Pendant ce temps M. Guérin et M. Bugeaud se tenaient près de la porte de la chambre et Gabrielle était derrière eux.

Une tasse et sa soucoupe, placée, avec une carafe sur la commode, a été enlevée de dessus la soucoupe et jetée à terre où elle s'est brisée.

La carafe s'est renversée trois fois sur le marbre de la commode sans se casser.

Un coucou-réveil s'est renversé trois fois sur son cadran.

Un globe en verre recouvrant un bouquet de fleurs articielles s'est fendu en haut transversalement et sa partie supérieure est tombée.

Dans l'après-midi, le bas du même globe s'est fendu et les morceaux sont tombés sur le marbre.

Les verres de plusieurs cadres pendus au mur ont été brisés.

M. Théodore Georges, rue du Couëdic, 40, étant venu, dans l'après-midi, vers 3 heures, chez Mme Boll, avec M. Guillard, 46, même rue, et Mlle Adèle

Carpentier, rue de la Tombe-Issoire, toutes ces personnes ont vu le verre d'un cadre se briser sous leur yeux.

M. Georges affirme qu'il remarquait très attentivement le cadre depuis un moment, lorsqu'il a entendu un bruit semblable à celui d'un coup de poinçon porté sur un verre; il s'est aussitôt approché du cadre et a remarqué que le verre portait un petit trou comme aurait pu en faire la balle d'un pistolet et que de cette ouverture partaient de nombreuses félures. L'image n'était pas du tout altérée.

Deux minutes après, il a entendu le bruit d'un second choc, suivi de la chute d'un morceau de verre.

Lorsque la vitre du cadre a été brisée, Mme Boll et ses enfants étaient dans la pièce voisine.

En présence de ce désordre et de ces dégradations, Mme Boll a emporté chez M. Georges tout ce qui dans son mobilier était susceptible d'être brisé, c'est-à-dire le reste de sa vaisselle et quelques tableaux.

La journée du *mercredi* et la nuit suivante se sont passées sans incident.

Dans la *nuit du jeudi au vendredi*, Lucien a couché dans la cuisine (où se trouve l'armoire) et Gabrielle dans la chambre.

Mme Boll a passé la nuit sur une chaise, dans la cuisine.

M. Guenain a entendu de chez lui, à 3 ou 4 heures, l'armoire bouger trois fois, et lorsqu'il est entré, le matin, à 7 heures, chez Mme Boll, celle-ci sommeillait sur sa chaise. S'étant réveillée, elle lui a dit qu'elle avait vu l'amoire se pencher en avant et que, craignant qu'elle ne tombât, elle en avait approché sa table, sur laquelle elle avait, pour plus de sûreté, tassé un matelas pour faire muraille.

Vendredi. — M. Guenain qui, la veille, avait placé cinq petites bouteilles sur la commode, pour voir ce qui en résulterait, a trouvé une de ces bouteilles renversée, mais intacte, sur le marbre.

Dans la nuit de vendredi à samedi, M. Moscatel et M. Dubois (de l'*Intransigeant*) sont restés sans lumière dans la chambre de Mme Boll. Ils auraient, nous a-t-on dit, entendu comme le bruit d'un pas, que Mme Boll, qui était couchée, mais éveillée, aurait entendu également.

Le lendemain (samedi), on a remarqué que le marbre de la commode était fendu et qu'un morceau était détaché.

Mais cet accident peut s'expliquer par ce fait que, la veille, une dizaine de personnes étant venues ensemble demander des renseignements sur les événements des jours précédents, plusieurs se sont assises sur la commode et que leur poids a fort bien pu produire la cassure du marbre.

Depuis samedi, Mme Boll et ses enfants n'ont plus rien remarqué d'extraordinaire.

Les éléments de la relation qui précède ont été fournis dans la soirée de mardi 12 janvier, par Mme Boll et ses enfants adoptifs Lucien et Gabrielle Charton, par M. Guérin, concierge de la maison, et par les voisins de Mme Boll, MM. Guenain et M. Th. Georges, en présence de M. le Dr Dariex, MM. Mangin, Auzanneau, Bouvery et le Dr Chazarain, lesquels certifient ce compte rendu véritable.

Dr Chazarain. Auzanneau. E. Bouvery.

L'UNITÉ DE LA VIE

Passé, présente et future.

Ou l'immortalité individuelle et collective.

> Je crois à la vie passée, présente et future. Je crois que ce qui est contient le résumé de ce qui fut et le germe de ce qui sera. Je crois que le passé et l'avenir de ma vie sont en moi et consituent ma vie présente.
>
> Enfantin (La vie éternelle).
>
> Hier n'est plus, aujourd'hui passe, demain se montre et se survivra; il portera la marque des jours précédents. Préparons donc au temps fugitif, le futur éternel.

AUX LECTEURS. — Socrate disait à ses juges : « Athéniens, je vous estime et je vous honore; toutefois, j'obéirais plutôt à Dieu qu'à des hommes. Vous m'offririez en vain de me renvoyer absous à la condition que je cesserai de philosopher, car jusqu'à ma dernière heure, je dois tenir, à chacun de ceux que je rencontrerai, mon langage ordinaire : Oh ! mon ami, comment ne rougis-tu point de ta manière de vivre ? Amasser des richesses, acquérir du crédit et des honneurs; voilà ce qui t'occupe, tandis qu'oublieux de ton âme, tu ne songes point à la perfectionner. »

Rappelons-nous ce conseil que donnait à ses concitoyens le plus sage des Grecs, et nous ne regretterons pas le temps employé à la lecture de quelques pages ayant pour objet l'âme humaine ainsi que ses facultés de progrès et d'amélioration.

Il s'agit pour chacun d'observer le monde qui l'entoure, d'étudier ses pareils et de scruter sa propre conscience.

Quiconque voudra bien se livrer à cet examen des faits, arrivera, suivant nous, à cette conviction : que l'homme est âme avant d'être corps; que le but de la vie terrestre ne saurait être atteint par un seul passage dans une enveloppe charnelle, et que, lors de son apparition sur cette terre, nul d'entre nous, peut-être, ne sortait des pures sources de la vie spirituelle, c'est-à-dire n'était un être neuf dont la conscience, à son début, prenait la direclion d'une activité morale faisant son premier pas.

La démonstration irréfutable de ces vérités est, nous le pensons, fournie par l'iné-

galité trop visible et presque sans limites de nos puissances de juger et d'agir, ainsi que par les défectuosités des meilleurs et l'infirmité des plus intelligents devant leurs passions.

Quoi qu'il arrive, nul ne trouvera mauvais qu'un de ses semblables tente de lui exposer les faits concernant, à ses yeux, la preuve d'une vie antérieure à la naissance du corps ; essaie de lui montrer que cette préexistence de notre individualité justifie seule les conditions de la vie présente, suite de celle qui fut et cause de celle qui sera. Personne ne blâmera celui qui croit savoir, de manifester le désir d'amener les autres à dire avec lui, que la croyance à la vie future est insuffisante pour une bonne direction de la vie, et qu'accepter une continuité d'existence dont le passé, le présent et l'avenir sont les phases diverses, c'est, pour l'homme, posséder, avec la raison d'être de sa situation actuelle qui est un effet, la véritable règle de sa conduite de chaque jour, d'où sortira son avenir.

P. Félix Courtépée, *avocat.*

N. D. L. R. — Voici un in-18 de 220 pages, dû aux méditations d'un sage, d'une âme honnête et virile qui donne largement. à tous, la science de la vie qu'elle a pu acquérir.

Il faudra, chers lecteurs, méditer avec M. Courtépée, remercier ce spirite militant de la première heure; il a entr'ouvert sa main qui était pleine de vérités, en se disant que chacun se doit à tous. Allan Kardec, son ami, le remerciera pour son dévouement à la cause.

Ce volume, ce bon conseiller, coûte 1 fr. 50, soit, 1, rue Chabanais, à la librairie spirite, soit chez M. Grange, 97, boulevard Montmorency.

AUX LECTEURS : Voici un livre (*La Bien-Aimée*) écrit de main de maître, un livre de bonne foi du maître penseur Gilbert Augustin-Thierry; chacun voudra connaître cette œuvre, en tirer large profit ; nous en ferons le compte rendu le mois prochain.

L'auteur, on le sent vivement, cherche sa voie et veut que sa conviction soit certaine et s'étaye sur des faits. C'est un investigateur.

Cherchez et vous trouverez, a dit l'évangéliste ; cherchons.

Nous offrons à nos lecteurs la préface suivante de la Bien-Aimée :

« Ce livre est une profession de foi littéraire.

« Le « naturalisme » a vécu, et voici qu'une jeune école se lève, ardemment éprise du seul Idéal. Aujourd'hui, un irrésistible mouvement nous emporte vers ces mystérieux horizons, ces nuées aux ténèbres pourtant lumineuses où semble se complaire le Grand Inconnu. On cherche à découvrir, on veut enfin « savoir » on ose interroger l'Au Delà!...

Excelsius! Plus haut, encore plus haut! est le cri qui partout, maintenant, se fait entendre.

A peuple d'un temps nouveau âme nouvelle ; et l'âme d'un peuple parle tout entière dans sa littérature... Déjà le XXe siècle s'annonce par une clameur poussée vers l'infini de Dieu.

Credo quia absurdum! fut l'arrogant défi jeté à la face des sages par ces fous, les messagers de la Bonne Nouvelle ; et l'absurdité même de ce qu'ils annonçaient fit tomber à genoux le vieux monde païen, torturé par le scepticisme... Nous aussi, le doute nous désespère ; mensonge ou vérité, nos cœurs ont besoin de croire, ils souffrent de ne plus pouvoir s'absorber, s'anéantir dans la foi. Eh bien, l'occulte est là, prêt à nous accueillir en ses fascinants abîmes. *Credo quia absurdum!* Pourquoi donc l'antique et audacieuse devise ne serait-elle pas aujourd'hui la nôtre (1) ? » (Prix : 3 fr. 50.)

NÉCROLOGIE

A Schaerbeck les Bruxelles, est décédé à 48 ans, le 11 mars, ***M. A. C. Boyard***; ce fut un ingénieur et chimiste éminent, un homme de rare mérite, doux et bon, brave, courageux pour rendre hommage à ce qui lui parut être rationnellement une vérité. A l'époque du procès des photographies spirites, lorsque des F. E. S., passionnés et égarés, se faisaient une arme de ce procès pour satisfaire leurs rancunes, M. Boyard affirmait le fait des photographies transcendentales ; cela ne se peut oublier. Expérimentateur rigoureux, il avait obtenu dans son laboratoire la preuve que nos chers disparus se présentaient avec leur caractéristique, comme physionomie et costume. Un bon souvenir à ce cher esprit, si noble, tout à fait indépendant.

Madame Bourlé, née *Huré*, est décédée le 8 mars 1892, à 43 ans ; à M. Bourlé et à ses enfants le salut affectueux de leurs F. E. S.

A *Sanheid-Hembourg*, près Liège, Belgique, s'est désincarné un ancien et dévoué spirite, M. SIMON PIETTE, président d'honneur de l'*Union Spirite Liégeoise*. Nous avons connu cet adepte courageux à Liège, nous lui adressons notre meilleur souvenir ; nos frères de la Belgique ont dû lui faire un enterrement spirite et parler sur sa tombe, avec la bonne parole qui est due aux défenseurs fidèles de notre cause.

---

(1) La Bien-Aimée (*Revue des deux Mondes*, décembre 1891), Rediviva, la Rédemption de Larmor (*Nouvelle Revue*, 1883 et 1882). L'auteur de ce volume revendique sa place parmi les ouvriers de la première heure.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

// REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35e Année | No 5. | 1er Mai 1892.

Les séances spirites du Vendredi, en mai, auront lieu le 6 et le 20.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Le 31 *mars dernier*, à 2 heures de l'après-midi, les spirites parisiens s'étaient réunis au cimetière du Père-Lachaise, pour célébrer l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec.

De nombreux discours ont été prononcés, et on sentait que ce n'étaient point là des paroles banales, mais des pensées rationnelles dictées par une juste reconnaissance.

Voici le nom des orateurs : MM. Delanne (Gabriel), Laurent de Faget, Alexandre Delanne, Bouvery, J. Jésupret fils, Camille Chaigneau, Auzanneau, Melsen, Sausse (Henry), Ernesto Volpi, Nozeran, De Reille, Levasseur,

Un beau soleil animait cette réunion; chacun a emporté le meilleur souvenir des bonnes et généreuses paroles prononcées à cet anniversaire.

HYPOTHÈSES PSYCHIATRIQUES

Du Pr Lombroso

L'article de la *Tribuna giudiziaria*, relatif à la reconnaissance de la réalité des phénomènes spirites par le professeur Lombroso, a été, on s'en souvient, une grosse indiscrétion. Le savant professeur n'avait en effet consenti à assister à une séance d'expériences à Naples, qu'à la condition expresse de lui garder le secret, tant le souci de sa notoriété scientifique l'enchaîne aux rivages matérialistes. C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue, lorsqu'on veut juger comme elle le mérite « *l'explication psychiâtrique* » des faits spirites qu'il vient de publier dans la revue milanaise : *la vie moderne* du 7 février; article reproduit *in-extenso* par la *Tribuna giudiziaria*, en réparation de ses indiscrétions passées.

Il suffit de parcourir cette page de redites psychiâtriques, — nous possédons à Paris des psychiâtres qui ont devancé M. Lombroso, -- pour se convaincre de la transcendante inexpérience de l'auteur en spiritualisme expé-

rimental. Le Dr Ermacora, — spirite et savant tout ensemble, — a, dans une brochure substantielle, démontré fort courtoisement à son célèbre collègue italien qu'il avait jugé sans éléments suffisants, et s'était trop hâté de conclure (1).

Pour le professeur Lombroso, les travaux sur le sujet, accumulés depuis quarante années, — quelques-uns par des savants de premier ordre, — comptent pour rien. Peu de savants, — il l'avoue lui-même, — ont poussé plus loin que lui la négation systématique, presque injurieuse, contre les spirites, notamment dans ses *Etudes sur l'hypnotisme*. Et, après avoir vu, il affirme encore que plusieurs des observations fondamentales du moderne spiritualisme manquent absolument de crédibilité, « *notamment celles dans lesquelles on fait parler et agir les morts, lorsqu'on ne sait que trop bien, surtout depuis quelques années, que les morts ne sont qu'un amas de substance inorganique. Autant vaudrait vouloir faire penser et parler une pierre.* » Ceci pour bien établir que l'esprit du docte professeur Lombroso reste hermétiquement fermé à tout concept en dehors de la matière concrète. Après cette constatation, il semble presque superflu de suivre le spécialiste italien dans ses essais d'interprétation de phénomènes dont il écarte *a priori* la cause. Un mot cependant, pour montrer combien les raisonnements des savants peuvent être chimériques, et contribuer à entretenir l'erreur chez des personnes éclairées qui attendent leurs jugements comme des oracles.

M. Lombroso, — orfèvre ou psychiâtre, — voit la psychiâtrie partout. Bien, si la psychiâtrie était une science; mais, — ses promoteurs le savent mieux que personne, — ce n'est qu'une hypothèse, impuissante à rendre compte, même des faits courants de l'hypnose; *a fortiori* des faits transcendants du spiritisme.

Après avoir confirmé de nouveau, avec une parfaite bonne foi dont il faut lui savoir gré, la réalité des faits dont il a été témoin, il en signale de nouveaux obtenus dans une séance du médium Mme Eusapia avec son collègue le Dr Barth, et M. Hirsch, le banquier connu. Ce dernier, sur sa demande, a vu une personne morte depuis vingt ans (sa femme), et l'a entendue lui parler en français, *langue inconnue du médium*.

Le Dr Barth a vu à son tour son père mort qui l'a embrassé deux fois. Le professeur Lombroso déclare ces phénomènes avérés; selon lui, ils relèveraient uniquement de la névropathie.

Névropathe le médium Mme Eusapia qui porte au pariétal gauche une cicatrice de coup, et est par suite devenue épileptique, cataleptique, hystérique, *surtout pendant les phénomènes de médiumnité*. Or, s'il fallait en croire

(1) *I fatti spiritici e le ipotesi affrettate*; Padova 1892.

le célèbre professeur, pour des médecins versés dans la psychiâtrie et la névropathie, rien ne serait plus facile que de comprendre comment la force qu'il nomme *corticale et cérébrale*, d'un médium (*corticale e cerebrale*, « peut « par exemple, soulever une table, tirer la barbe, frapper, caresser..., comme « cela a lieu le plus généralement dans les séances ».

« Lorsque le menton ou le nez voient, sous l'influence de l'hystérie, c'est « que le centre cortical de la vision, qui a son siège dans le cerveau, *acquiert une énergie suffisante pour se* SUBSTITUER A L'ŒIL (!!). »

Il m'est cruel de confesser que je ne comprends pas du tout en vertu de quelle loi psycho-physiologique une petite fraction de substance grise peut arriver à « voir par elle-même comme voit l'œil. » (?!) par transposition et transmission de force psychique, et parce que, dans le cas particulier qui nous occupe, le médium a reçu, dans sa jeunesse, un coup au pariétal gauche !

Dans le cas de transmission de pensée, ajoute l'auteur italien, que se passe-t-il : « *Evidemment* (!) alors, dans des conditions données, très rares à « rencontrer, LE MOUVEMENT CORTICAL DANS LEQUEL CONSISTE LA PENSÉE (!!) se « transmet à une petite ou à une grande distance. »

Voilà la suggestion et la télépathie expliquées en trois lignes ! Et le médium Eusapia jouit de ce privilège merveilleux par la vertu d'un coup de baguette, — de fée bien sûr, — au pariétal gauche !

La belle chose que la psychiâtrie ! et quel dommage que ses stupéfiantes vérités restent impénétrables au vulgaire ! . . . .

. . . .

Quant au médium « qui croit écrire sous la dictée du Tasse et de l'Arioste « des vers indignes d'un lycéen..... »

Les vers sont mauvais, soit ; mais ils existent, et sont, à défaut du Tasse, le produit d'une cause à la fois intelligente, invisible et mystificatrice. Comment le nier (1) ?

M. Lombroso prétend expliquer ce genre de médiumnité par l'hypothèse de l'*automatisme inconscient* de M. Janet : l'action de l'hémisphère cérébral droit, tandis que l'hémisphère gauche, — passif, — croit agir sous la dictée d'une autre personne. C'est là un système bien usé, bien démodé ; et, pour en revenir au lycéen mis en scène par notre auteur, il n'y a plus guère d'élève en philosophie qui ne s'amuse de ces deux hémisphères, lesquels se

(1) Il existe, quoiqu'en ait dit le professeur Lombroso, des communications médianimiques authentiques et remarquables *en vers italiens*. M. le capitaine Volpi en cite deux exemples très intéressants dans le *Vessillo* du 28 mars 1892.

C^t D.

jouent réciproquement de si bons tours. D'aucuns vont jusqu'à prétendre, — oh juvénile audace! — qu'il est aussi naturel d'avoir deux lobes cérébraux que deux yeux, deux oreilles, deux mains; et que, si la main gauche doit parfois ignorer ce que fait la droite, il n'est pas suffisamment établi que cette prescription évangélique trouve son application dans le cerveau.

M. Lombroso a vu, en pleine lumière, un gros meuble placé à deux mètres de distance, s'avancer lentement, sans contact. — Il était mû par la force psychique contenue dans une fraction déterminée de la substance corticale du cerveau du médium et projetée par sa volonté, après transformation en force mécanique adéquate ! !

A ce propos je me vois obligé de relever une contradiction de l'illustre professeur : il nous apprend que le médium avait exprimé la volonté formelle de lui faire lancer au visage une partie de la farine contenue dans un plat distant de plus d'un mètre cinquante. Or, *le plat fut renversé « sans que « la farine cessât de rester liée, coagulée comme de la gélatine »*. Ce n'était pas du tout ce qui avait été *annoncé et voulu* par Mme Eusapia. M. Lombroso a souligné ce fait comme preuve de l'honnêteté de ce médium et, cela à très juste titre, sans s'apercevoir que, du même coup, il ruinait sa prétendue théorie.

Ce phénomène inattendu s'est nécessairement produit sous l'action d'une volonté différente de celle du médium; par conséquent, *étrangère et invisible.* Et qu'on ne vienne pas dire, après coup, la volonté des assistants s'est substituée à celle du médium : M. Lombroso a fait cette observation séance tenante, et, ni alors, ni depuis, aucun des savants présents, — ennemis déclarés du spiritisme, — n'a soulevé d'objection, ni fait de réserve. C'est patent; il n'y a plus à y revenir.

Comment la psychiâtrie expliquera-t-elle cela ? M. Lombroso soutient que, toutes les fois qu'un médium parle ou écrit une langue qu'il ne connaît pas, — « ce qui stupéfie les profanes », — il n'est que le reflet de la science d'un assistant. Je rougirais de renvoyer l'illustre professeur à un auteur qui prouve rigoureusement le contraire, si ce contradicteur ne s'appelait sir Alfred Russell Wallace de la Société royale de Londres.

Quant à MM. Barth et Hirsch « qui ont vu leurs parents morts *et entendu « leur voix*, ils ont transmis au médium la *pensée de l'épouse et du père* qui, « de ce médium, a rejailli (*rimbalzò*) en eux; et, comme la pensée en tout « homme prend la forme d'images confondues par la rapidité habituelle « d'association des idées, mais qui ont, dans ce cas, repris leur véritable « nature, ils ont vu l'image des parents dont la pensée et le vif souvenir « étaient pour ainsi dire présents en eux. » (! !)

Et les photographies spirites ? M. Lombroso veut bien nous apprendre qu'il croira..... aux siennes, quand il en aura fait. Wiliam Crookes n'a qu'a bien se tenir. Cette méfiance superbe et réciproque des savants les plus en vue en dit long. M. Lombroso ne croit qu'en lui, et il a la foi robuste, car il a dû, une fois au moins, confesser, *coram populo*, sa faillibilité.

En résumé, « *l'explication psychiâtrique* » n'explique rien. On y chercherait en vain un aperçu un peu neuf. C'est une désillusion. Pour se donner le luxe de théories aussi fantaisistes que dépourvues d'originalité, hâtons-nous de le reconnaître, il faut être un savant *di primo cartello.*

Quoiqu'il en soit, l'article de la *Vie moderne* du 7 février n'ajoutera rien à la renommée de M. le professeur Lombroso; et le spiritisme ne s'en portera pas plus mal. Commandant Dufilhol (en retraite).

LES MARTYRS DE L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE

CHAPITRE PREMIER

Antiquité Grecque, (*Suite*).

Aristote (384-322 av. J.-C.).

Après Socrate, une des dernières victimes illustres de l'intolérance grecque, c'est Aristote, le péripatétitien. Né à Stagire en Macédoine, en l'an 384, Aristote se destina comme son père à la médecine, celui-ci nommé Nicomaque, était le médecin d'Amynthas III, père de Philippe, roi de Macédoine.

Aristote âgé seulement de 17 ans eut le malheur de perdre son père, il se décida alors à venir habiter Athènes, ou il resta vingt ans, suivant d'abord les leçons de Platon. Il ouvrit ensuite un cours ou du moins une école d'éloquence.

A la mort de son divin maître survenue, nous l'avons vu précédemment, en 400 avant l'ère vulgaire, Aristote se rendit auprès de son ami Herminias, tyran d'Atarné en Mysie, lequel tyran fut assassiné dans un guet-apens, dressé par le roi des Perses. Pour échapper aux sicaires de celui-ci, Aristote dut se réfugier à Mitylène, dans l'île de Lesbos. Il y séjourna deux ans, avec sa femme Pythias, fille adoptive d'Herminias (345-343). Bientôt après, Philippe de Macédoine l'appela auprès de lui pour lui confier l'éducation de son fils, Alexandre (1), alors âgé de 13 ans. Peu après l'assassinat de Philippe et l'avènement au trône de son fils (336), Aristote abandonna la médecine; il laissa à son élève un de ses amis Callisthénès qui accompagna Alexandre en Bactriane où le prince irrité des sarcasmes parfois imprudents de son nouveau précepteur le fit périr cruellement.

(1) Dionys. *De demot. et arist.* 5.

C'est alors qu'Aristote, après douze ans d'absence, revint à Athènes ; il y trouva Xénocrate, chef de l'Académie et lui fonda le *Lycée* qui devint la pépinière des philosophes qui portèrent la parole du maître dans tous les pays civilisés.

Les cours de philosophie qu'il y professa jusqu'en 323 étaient suivis par une foule considérable de disciples ; or comme il enseignait en se promenant sous les portiques du Lycée, sa doctrine prit le nom de péripatéticienne (περί πατος promenade). Il faisait deux promenades, c'est-à-dire deux leçons par jour : l'une celle du matin περίπατος, ἑωθίνος ; l'autre celle du soir περίπατος δειλινός (1). La première destinée aux élèves les plus avancés traitait des questions les plus ardues de la science ; c'était la leçon *ésotérique* ou *acromatique* ; l'autre pour le plus grand nombre comportait des notions usuelles des connaissances à la portée de tous ; c'était la leçon exotérique.

Les leçons d'Aristote étaient très suivies et tant que vécut Alexandre, le professeur ne fut pas inquiété. Mais à la mort de ce prince survenue en 323, la haine, jusqu'alors comprimée, que les Athéniens nourrissaient contre le parti macédonien, cette haine éclata tout à coup et naturellement Aristote devait s'en ressentir le premier ; il avait de si nombreux ennemis que suivant l'expression de Thémistius (2) ils formaient une véritable armée (3). Aristote n'ayant jamais pris part à la politique était inattaquable, sur ce terrain, aussi comme Socrate fut-il accusé d'impiété (ἀσέβεια) et pourquoi ? Pour avoir consacré un autel à sa première femme et composé son bel hymme *A la vertu*, à la mémoire de son ami Herminias. Cette accusation était formulée d'une façon très nette par le grand prêtre Eurymédon et soutenu par un citoyen nommé ou plutôt surnommé *Demophile*. On le voit c'est toujours la religion qui sert de prétexte et d'instrument aux passions humaines.

Persuadé que dans de pareilles conditions, un accusé est un condamné, Aristote remit la direction de son beau lycée à son meilleur élève à Théophraste et il s'enfuit d'Athènes « pour épargner aux Athéniens disait-il, un second attentat contre la philosophie » (4) ; rappelant ainsi la mort criminelle de Socrate.

Vers le commencement de l'année 322, Aristote se retira à Chalcis en Eubée,

(1) Aulu-Gelle, XX, 15.

(2) Thémistius rhéteur et philosophe grec né vers 325 en Paphlagonie fut surnommé le *beau parleur* (εὐάδας).

(3) Orat IV.

(4) Elien, *Hist. var.* III, 36 ; Eustathe ad Homeri odyss, VII, 120.

après avoir été condamné à mort par l'Aréopage, mais il ne survécut pas longtemps à cette haineuse persécution, il mourut de mort violente au mois d'août 322.

D'après les uns, Aristote se serait empoisonné, d'après d'autres, il se serait précipité dans l'Euripe, canal qui sépare le continent de l'île d'Eubée; enfin d'après une troisième version, le philosophe aurait succombé à une maladie chronique de l'estomac, mal héréditaire dans sa famille (1).

Diogène Laërce nous a conservé le testament d'Aristote qui est un modèle du genre comme facture et par la minutie des détails ; nous regrettons de ne pouvoir l'analyser ici, nous nous bornerons donc à le signaler à ceux de nos lecteurs qui désireraient le connaître (2), de même que nous les engagerons à lire également Athénée (3).

La Grèce eut sans doute beaucoup d'autres martyrs de l'intolérance religieuse, mais il faut savoir nous borner; nous avons même insisté sur les martyrs de l'antiquité plus longuement que nous ne le ferons pour ceux de l'époque moderne que nous allons passer en revue rapidement dans les chapitres suivants.

CHAPITRE II.

MARTYRS DU Ve AU XVIe SIÈCLE.

Dans les premiers siècles de l'ère vulgaire, les premiers martyrs furent des chrétiens et parmi ceux-ci le premier de tous fut le fondateur même du christianisme, Jésus-Christ; après lui ce fut le tour de ses apôtres, de ses disciples, enfin de ses sectateurs. — Partout, ils furent repoussés, souvent lapidés, ou exterminés de diverses manières. — Nous ne nous occuperons pas des premiers martyrs des premiers siècles, par la raison bien simple que pour la plupart, ils sont inconnus par l'obscurité même de leur origine; aussi arriverons-nous tout de suite au ve siècle de l'ère vulgaire en passant en revue les martyrs les plus célèbres et cela quelle que soit la doctrine professée par eux.

Le premier de ces martyrs victimes de l'intolérance religieuse fut une femme qui, en fait de religion, ne pratiquait que la philosophie; elle se nommait :

HYPATIE (370-415).

Hypatie, fille d'un mathématicien distingué du nom de Théon, naquit à Alexandrie vers l'an 370 ou 375; elle reçut de son père les premières leçons de mathématiques et d'astronomie. Ses études terminées, elle se rendit à Athènes et y séjourna quelques années. Par un passage d'une lettre de Synésius, il est permis de supposer qu'Hypatie écouta Plutarque le Jeune expliquant à un

(1) Denys d'Halicarnasse, Censorin, *de die* natali 14. — Apallodore, *in* Diogène Laërce, V, 10.
(2) Diogène Laërce, V, 21.
(3) Athénée, XIII.

cercle choisi de disciples, les *oracles Chaldéens* et les secrets d'un enseignement *ésotérique* et que, de plus, cette femme distinguée professa aussi des cours à Athènes, puisque dans cette même lettre Synésius (1), en parlant d'Hypatie, « se loue d'avoir été spectateur et auditeur de la véritable initiative des mystères de la philosophie ».

Hypatie, comme on voit, acquit à Athènes une grande notoriété ; cependant elle retourna à Alexandrie où son éloquence et ses talents, joints aux vertus et aux grâces de son sexe, attirèrent sur elle l'attention et lui permirent d'enseigner la philosophie. Sa naissance et la tradition de ses maîtres l'attachaient au paganisme, elle y resta fidèle, estimant avec Themistius (2): « que les cultes n'étant que des formes extérieures et des expressions particulières de sentiment de la divinité sont indifférents par eux-mêmes, qu'il y a plusieurs voies qui mènent l'âme à Dieu, et que chacun est libre de choisir celle qui lui plait ».

Nous ignorons cependant la méthode et la doctrine qu'elle professait, les auteurs anciens ne nous ayant conservé aucune trace de son enseignement ; nous savons seulement que son auditoire comportait de nombreux admirateurs de son talent et de sa personne même, et que l'un deux, au dire de Suidas s'éprit pour elle d'une violente passion, dont elle le guérit par un moyen un peu brutal peut-être (3).

On la surnommait la philosophe, comme l'attestent des lettres de l'évêque de Ptolemaïs, Synésius de Cyrène, qui avait pour elle la plus grande estime, amitié et vénération. Il se flattait d'avoir été son élève et ne cessait de lui demander des conseils, de même qu'Oreste, gouverneur ou préfet de la ville. C'est même son amitié avec celui-ci, qui causa sa perte, car l'évêque Cyrille l'ayant accusée d'avoir encouragé la persécution contre les chrétiens, monta la populace contre cette femme distinguée et la fit lapider en 415 ; voici comment :

Un lecteur du nom de Pierre se mit avec quelques fanatiques en embuscade et au moment où Hypatie sortait de chez elle en voiture, ils s'en emparèrent, la traînèrent à l'église *Césarienne*, la dépouillèrent de ses vêtements, la lapidérent puis déchirèrent son corps en promenèrent les lambeaux par la ville et

(1) Αυτοπιαυ γαρ τον καυαυτηκοου γεγοναμεν της γνησυασ καθηγεμυος των φιλοσοφιας οργιων ; Synésius, 50. Pétan, Let. 136, p. 272.

(2) Orat. consul ad Jovian. Orat. ad valentem.

(3) *Cum de auditoribus qui dam eram de periret, pannos mensibus fadatos, illi osten disse dicitur et dixisse* : « *Hoc qui dem adamas o adolescens*; *et sie anima ejus sanasse* ». Suidas, *Lexicon*.

les brûlèrent ensuite en un lieu dénommé *Cinaron.* Nous connaissons tous ces détails par l'historien Socrate qui nous dit : « que cette action couvrit d'infamie, non seulement Cyrille, mais encore toute l'Église d'Alexandrie ».

La mort de cette femme illustre est un des crimes les plus odieux de l'intolérance religieuse.

Des ouvrages écrits par Hypatie, il ne nous reste qu'un *canon* ou *tables astronomiques*; ses autres ouvrages, un *commentaire sur Diophante* et un *commentaire sur les coniques* d'Apollonius de Perga, ont péri lors de l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie.

ABÉLARD (1079-1142).

Abélard eut, sur le XII[e] siècle, une influence considérable, car, le premier des philosophes, il proclama l'indépendance de la philosophie ; il introduisit dans les questions religieuses un esprit de controverse qui tendait à faire de cette science une puissance rivale de la religion ; ce fut son grand crime aux yeux de l'église et qui causa une grande partie de ses malheurs.

Abélard était né au Pallet, bourg distant de Nantes d'environ 18 kilomètres.

Par sa naissance il aurait dû se destiner à la carrière des armes, mais son goût le porta instinctivement vers les luttes de la dialectique qui commençaient alors à passionner ses contemporains. — Dès l'âge de 16 ans, il va d'école en école, se rend bientôt à Paris et prend pour maître Guillaume de Champeaux, mais le disciple devint bientôt, pour son maître, un terrible adversaire, et âgé seulement de 22 ans, il fonde une école qui sera bientôt célèbre ; établie d'abord à Melun, puis à Corbeil, enfin à Paris, il y enseigne devant toute la jeunesse studieuse de l'Europe.

Le chanoine Fulbert le charge de l'éducation de sa nièce Héloïse qui, bien que n'ayant que 17 ans s'éprend de son maître, âgé de 39 ans. Abélard séduit Héloïse ; découverts, ils fuient en Bretagne. Là, ils se marient, espérant conjurer la fureur jalouse de Fulbert, mais celui-ci fait surveiller Abélard, s'en empare et se venge cruellement, en faisant subir à Abélard une atroce mutilation. — Les deux époux sont séparés et tandis qu'Abélard entre au cloître Saint-Denis, sa femme prend le voile au couvent d'Argenteuil. Mais le cloître ne peut convenir à sa fougueuse nature et Abélard ouvre bientôt une nouvelle école pour appliquer la dialectique à la théologie. C'est alors qu'il publie un *Traité sur la Trinité.* Son œuvre, violemment attaquée, est condamnée par le concile de Soissons de 1122. Repoussé par les moines de Saint-Denis, Abélard se retire près de Nogent-sur-Seine ; il y bâtit un ermitage qu'il nomme le *Paraclet* (consolateur).

Un grand nombre de disciples vinrent peupler cette nouvelle Thébaïde, mais il y est poursuivi par ses ennemis ; il se retire alors au couvent de Saint-

Gildas près de Vannes et comme il veut y introduire plusieurs réformes, il se fait de nombreux ennemis.

Bientôt ses écrits le font condamner comme hérétique.

Devant le concile de Sens, présidé par Louis VII, il soutient, contre Saint Bernard, une lutte demeurée célèbre ; celui-ci porte la question sur le terrain de l'autorité pour fermer la bouche à son adversaire. Abélard est condamné par le concile et le pape Innocent II ; le philosophe se rend alors auprès de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui le réconcilie avec Bernard ; dès lors complètement découragé de la lutte, il s'en retire et passe ses dernières années dans la prière et le recueillement, jusqu'au moment de sa mort survenue en 1842. — Ce qui causa la haine de ses ennemis envers lui, et les persécutions auxquelles il fut en butte pendant sa vie, c'est qu'il commença à proclamer l'indépendance de la philosophie, et par là, il en fit une rivale de la religion et c'est son esprit de controverse qui déplut si fort à l'Eglise et arma saint Bernard contre le malheureux et trop savant philosophe ; le plus grand tort d'Abélard ce fut d'être beaucoup trop en avant sur le mouvement contemporain, ce fut son grand crime.

ARNAUD DE BRESCIA

brûlé en 1155.

Un disciple d'Abélard, le moine Arnaud de Brescia, ainsi désigné, parce qu'il acquit par ses prédications beaucoup d'influence dans cette ville (1) voulut ramener l'Eglise ou du moins le clergé à la simplicité de la primitive Eglise. Pour arrêter son active et juste propagande, le pape Innocent II condamna sa doctrine et fit chasser le moine de Brescia en 1139 ; il se rendit alors en France d'où il fut également chassé par saint Bernard ; Arnaud se rend alors à Zurich, où il continue ses prédications.

Peu après la transaction éphémère d'Eugène III avec l'aristocratie romaine, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1145, Arnaud vint à Rome pour y prêcher une liberté civile complètement indépendante du pouvoir pontifical ; or comme les esprits étaient bien préparés à cette cause, Arnaud souleva le peuple, obligea le pape Eugène à quitter Rome ; il fonda alors une république avec un ordre équestre et un tribunat, mais ce nouveau gouvernement attaqué en sous œuvre, par les papalins fut ruiné au bout de dix ans et le pauvre réformateur dut se réfugier en Toscane, afin de soustraire son existence à ses ennemis. Il fut reçu en Toscane comme un véritable apôtre par les comtes vassaux de l'Empire et sa cause allant de nouveau reprendre faveur, Adrien IV appela contre Arnaud l'empereur Frédéric Ier ; aussi les comtes durent céder

(1) D'après quelques auteurs ce serait aussi sa ville natale.

et eurent la lâcheté de livrer Arnaud à ses ennemis; il fut conduit à Rome et *brûlé à petit feu* en 1155 avant le lever du soleil, sans cela le peuple se serait soulevé et n'aurait pas laissé exécuter cet homme illustre pour lequel il professait le plus grand respect. « C'était un moine de mœurs austères », son ennemi acharné Bernard, dit le saint, ne peut s'empêcher de le proclamer et il ajoutait : « il serait à désirer que sa doctrine fût aussi saine que sa vie. Si vous connaissiez cet homme! Il ne mange ni ne boit; comme le diable, il n'a soif que du sang des âmes ».

Le saint homme comparait donc Arnaud à un vampire.

Baronius appelle Arnaud, *le patriarche des hérétiques politiques*; en effet, le saint moine n'avait porté aucune atteinte aux dogmes de l'Eglise; il n'a jamais voulu que réformer les abus du pouvoir et les monstrueux vices du clergé, qui, à cette époque surtout, vivait dans le dévergondage le plus effréné, le plus honteux, comme nous allons le voir en poursuivant notre œuvre sur les nobles martyrs de l'intolérance.

J. Marcus de Vèze.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 7 avril.

Président : M. Leymarie ; secrétaire : M. Puvis ; membres présents : Mmes Bérot 1 Poulain ; MM. Bouvéry, le capitaine Boulle, Boyer, Camille Chaigneau, Gabriel Delanne, Laurent de Faget, René Souchet, Warchavsky.

M. Auzanneau, indisposé, s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la réunion,

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observations.

Le président donne lecture de la correspondance : M. Martin, de Bruxelles, désirerait, à l'occasion des conférences que M. Léon Denis doit aller donner à Bruxelles dans la semaine de Pâques, faire une distribution gratuite des brochures : « Le Spiritisme à sa plus simple expression » et « Pourquoi la vie ». Il demande que le Comité veuille bien contribuer à cette œuvre par l'envoi d'une certaine quantité d'exemplaires des brochures en question.

Le Comité charge M. Leymarie de régler directement la question de la façon qu'il jugera le plus convenable ; ainsi, le Comité envoie 250 brochures. La librairie spirite offre 750 brochures.

M. Henri Sausse, de Lyon, fait une proposition analogue à celle que M. Monclin a faite le mois dernier au sujet des journaux et brochures de propagande : « La Paix universelle », qui se publie à Lyon et qui est vendue partout 0 fr. 10, pourrait être livrée à 0 fr. 05 au point de vue de la propagande ; de plus la brochure « Espérance et courage » dont quelques exemplaires ont été adressés au Comité, pourrait être cédée à meilleur marché encore, puisque le mille revient à 12 fr., ce qui porte l'exemplaire à 0 fr. 012.

M. Sausse donne des renseignements intéressants sur la situation du Spiritisme à Lyon ; mais il ajoute qu'en ce qui concerne le magnétisme, le désarroi est par-

tout. Le magnétisme, en ce moment, est menacé par la loi en discussion au Sénat. Depuis longtemps il demande aux magnétiseurs de s'unir pour parer au coup qui va les atteindre ; mais sa voix étant sans écho au milieu d'eux, il croit devoir faire appel au concours des Spirites et notamment à celui du Comité de propagande.

Une longue discussion s'engage à ce sujet. Des explications données par M. Bouvéry, membre de la Société Mesmérienne de Paris, il résulte que le Comité de propagande n'a pas, quant à présent, à intervenir dans la question. M. Bouvéry est chargé de répondre en conséquence à la lettre de M. Sausse.

Le Comité, après avoir entendu lecture d'une lettre de M. Palazzi sur le médium Eusapia et d'une communication sur le même sujet transmise par M. Laurent de Faget, s'occupe des conditions dans lesquelles pourront avoir lieu les séances de ce médium. Tout d'abord il estime qu'il sera indispensable que les personnes désignées pour assister à ces séances, c'est-à-dire les membres du Comité de propagande, d'une part et, d'autre part, les collaborateurs du *Journal des Annales psychiques*, soient en nombre égal. Les procès-verbaux de chaque séance devront être signés par tous les assistants, et ne pourront être publiés qu'avec les signatures. Toute initiative pour un contrôle sévère et sûr serait du reste laissée à la Commission scientifique.

M. Leymarie est chargé de se mettre en rapport avec MM. les docteurs et rédacteurs du *Journal des Annales psychiques* et de faire auprès d'eux des démarches dans ce sens. Le Comité ne prendra de résolutions définitives au sujet du médium Eusapia qu'autant qu'il connaîtra le résultat de ces démarches. (La démarche a été faite, la réponse attendue n'est pas venue à ce jour 27 avril.)

Il est donné lecture d'un interwiev d'un jeune docteur-occultiste par le journal l'*Eclair*. Les assertions du dit docteur ne sont pas nouvelles et le Comité se contente d'en rire, ne croyant pas devoir perdre son temps à les relever.

Même accueil est fait à un article tiré du *Bulletin n° 3 de la Presse française et étrangère, 3e année, février* 1892, article fantaisiste dans lequel l'ancien secrétaire du Comité de propagande spirite se livre, sur le Spiritisme et la presse spirite, à des appréciations aussi peu mesurées que peu sérieuses.

M. Gabriel Delanne dit qu'il a lu la brochure de M. Palazzi traduite par M. le commandant Dufilhol et qu'il la trouve en tous points excellente.

Vu l'heure avancée, diverses autres questions sont renvoyées à la prochaine séance.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire : L. Puvis.

UN MÉDIUM TRÈS INTÉRESSANT

Le récit suivant est écrit par un publiciste très connu, directeur d'un grand journal quotidien; qui est obligé, forcément et à regret de ne pas donner son nom et celui du médium.

« La séance dont j'ai à vous entretenir s'est passée tout à fait en petit comité, dans une réunion du mois de février dernier. Nous étions trois, tous

les trois spirites convaincus, M. S., M. B. et un jeune homme de dix-sept ans, E., le médium, réunis dans un bureau de travail situé au rez-de-chaussée, et donnant sur une rue du centre de Paris.

« Le médium n'avait jamais assisté à d'autres séances spirites que celles dont il avait été le sujet. Sa médiumnité lui a été révélée au mois de juillet 1889, et a pris dès le début un caractère d'intensité remarquable. Il fut du reste tellement effrayé des phénomènes qui se produisaient spontanément et continuellement, partout où il se trouvait, que sa famille fut obligée de l'envoyer quelque temps à la campagne.

« Pendant un séjour d'un mois qu'il y fit, les esprits, sur la prière expresse qui leur fut adressée, le laissèrent en repos; mais dès son retour, les phénomènes se reproduisirent avec plus de force que jamais, et sous différentes formes : coups sur les tables, les parquets, les murs, déplacement de meubles, conversation au moyen de coups frappés selon un alphabet convenu, puis au moyen de l'écriture; plus tard enfin par la parole, avec recommandation formelle, non d'un secret absolu, mais d'une discrétion très grande au sujet des faits révélés et des noms des interlocuteurs.

C'était surtout aux heures des repas que les esprits manifestaient leur présence. A peine, la famille du jeune E. était-elle assise autour de la table, une grande table très lourde, en chêne massif, de forme ovale, que celle-ci s'agitait, tournait sur elle-même de façon à déplacer les couverts, pour les ramener ensuite en face de chaque convive. Après quoi, des coups réguliers étaient frappés, soit au centre, soit sous les pieds de la table, soit dans le parquet, et une conversation suivie s'engageait entre les vivants et les désincarnés, presque toujours les mêmes, qui venaient en visiteurs.

« Cela a duré plus de deux ans, sans une seule interruption, et de nombreux amis de cette famille peuvent l'attester, car la présence des invités n'arrêtait jamais les manifestations, pour peu qu'ils fussent sympathiques ou même indifférents. Ce n'est que devant ceux qui marquaient une hostilité et une négation de parti pris que les phénomènes, après un premier essai, ne se renouvelaient jamais.

« Au bout de deux ans, soit pour ne pas fatiguer E., qui poursuivait ses études, soit pour toute autre cause, les communications se firent de plus en plus rares, de plus en plus courtes, et elles ont fini par cesser complètement, pour une période de temps indéfinie et qu'il a été interdit au médium de faire connaître. Celui-ci, d'ailleurs, n'avait rien gardé de ses premières appréhensions ; il avait entièrement pris l'habitude de ces relations avec l'invisible, et cela d'autant plus aisément que, sauf dans quelques rares cas de début, il n'a jamais eu à faire qu'à de bons esprits, très bienveillants,

dont les conseils et les encouragements ont été fort utiles et ont exercé la plus heureuse influence matérielle et morale sur lui et sur les siens.

«Veuillez excuser ce long préambule, que je pourrai cependant développer encore bien davantage, si vous le désirez, en précisant, dans une autre lettre, les faits auxquels je me borne à faire aujourd'hui allusion. Mais je l'ai cru nécessaire, avant d'aborder le récit de la séance dont je vous ai parlé en commençant.

« Cette séance fut ouverte à 9 heures du soir. a petite pièce dans laquelle nous nous trouvions était éclairée par une lampe à gaz avec abat-jour, dont nous modifiâmes, éteignîmes ou allumâmes la lumière à plusieurs reprises, selon les désirs manifestés par les esprits. En outre la devanture en bois qui fermait le bureau de la rue était percée de deux ouvertures, qui laissaient pénétrer les rayons d'un bec de gaz placé sur le trottoir opposé.

« Nous étions assis depuis quelques minutes, les mains appuyées sur une table rectangulaire, à quatre pieds, et assez massive, quand cette table s'agita, se souleva sur un côté, et frappa quelques coups. Sur notre demande, des coups furent frappés au milieu de la table, et un esprit, qui ne donna que ses initiales, se fit connaître seulement à S., dont il avait été l'ami. On sentait qu'il avait quelque difficulté à communiquer avec nous, quand tout à coup le médium tendit le bras et fit signe, en agitant fébrilement la main, qu'il voulait écrire. Nous lui donnâmes aussitôt au crayon et du papier et il traça ces mots : *ces trèfles me font beaucoup de mal.* Nous eûmes assez de peine à lire le premier et le dernier mot, quant au mot *trèfles*, il était tellement illisible que nous ne pouvions parvenir à le déchiffrer. Le médium écrivit alors : *cartes*. C'était bien l'explication de *trefles*. Mais pourquoi *ces trèfles*. Où étaient-ils ?

Et au moment où nous nous posions cette question, nous nous aperçûmes, ce que nous n'avions pas remarqué auparavant, que les ouvertures de la devanture étaient en forme de trèfles.

« Un instant après, le médium nous fit signe de baisser un peu le gaz, ce qui fut fait. Il prit un *crayon noir* qui était sur la table et fébrilement le fit courir sur une feuille de *papier blanc*.

« Nous entendions le grincement du crayon et il y appuyait avec une telle force qu'il le cassa. Le médium s'arrêta aussitôt et nous vîmes que *le papie était resté entièrement blanc. mais la trace de l'écriture y était marquée, comme si le médium s'était servi d'une plume sans encre ou d'un bout de bois effilé.*

« Sur la demande des Esprits qui nous assistaient, le gaz fut de nouveau baissé. Le médium prit alors des mains de B. un *crayon bleu*, et comme un moment avant nous vîmes et entendîmes le crayon courir fiévreusement sur

le papier. Puis tout à coup E. s'arrêta et nous fit signe d'éclairer entièrement. *Le papier était couvert de traits noirs, comme les aurait faits un crayon ordinaire.*

« Quelques instants après, E. prit *une ardoise et un crayon ardoise* qui étaient à sa portée et fit encore baisser la lumière. Nous entendîmes alors le grincement particulièrement sec que produit un crayon ardoise courant sur une ardoise. Une ou deux minutes après, la lumière était redemandée, E. nous mit sous les yeux *l'ardoise sur laquelle apparaissait, tracé très fortement, un dessin en rouge vif.*

« *Un crayon noir* fut alors donné au médium ainsi *qu'une autre ardoise* sur laquelle il se mit à écrire. Quand il eut terminé, nous pûmes constater que *les caractères étaient tracés non en noir, mais bien comme s'ils* eussent été faits *à l'aide d'un crayon ardoise, c'est-à-dire en gris très clair, tirant sur le blanc.*

« E. se sentait fatigué. Il prit un crayon entre le pouce et l'index, comme s'il eût visé la devanture en face de laquelle il se trouvait, à environ trois mètres ; et, sans qu'il fît un mouvement, le crayon échappa de ses doigts et alla frapper directement la devanture, comme une flèche. Le crayon bleu, un autre crayon noir et un ou deux crayons à ardoise qui se trouvaient sur la table, furent lancés au même point et par le même moyen.

« Après un court repos, nous remîmes au médium *deux ardoises superposées, que leurs cadres empêchaient d'être en contact.* Il les laissa sur la table en plaçant les mains par dessus. Une minute après, quand nous les examinâmes *elles étaient mouillées à l'intérieur comme si on les eût lavées avec une éponge.* Une seconde expérience ne donna qu'une seule ardoise mouillée seulement à moitié.

« Enfin, comme nous étions sur le point de partir, le médium se leva brusquement, courut à la cloison, encore en bois blanc (aujourd'hui elle est peinte) où se dessinait un trèfle, tout au fond du bureau, et en quelques coups rapides de *son crayon à ardoise* suivit les contours du trèfle. Il vint se rasseoir et nous ne prêtâmes aucune attention à ce qu'il venait de faire. Mais comme nous partions, nos regards se portèrent machinalement sur ce point : le trèfle qu'il avait esquissé avec le *crayon à ardoise, était dessiné au trait noir entouré d'un trait bleu.*

« Tels sont les curieux phénomènes qui se sont produits dans cette séance et que je vous communique pour que vous les portiez à la connaissance de nos frères en croyance, qu'ils ne manqueront pas d'intéresser, j'aime à le croire ».

B.

CHRONIQUE

Sous ce titre : *les négations théosophistiques* (1) et la *Revue des études psychologiques de Barcelone*, *Niceforo Philalete* (M. Scarpa, docteur ès-lettres, et docteur en philosophie), directeur des *Annali dello Spiritismo*, signale, — dans le numéro de janvier de la *Revue des études psychologiques de Barcelone*, la publication, *in extenso* et sans commentaire, d'un long article du *Lotus bleu*, signé *Amaravella*, qui n'est qu'une redondante apologie du *théosophisme*. Toujours les mêmes déclamations creuses, agrémentées de l'habituelle terminologie sanscrite, d'un effet irrésistible, paraît-il, sur les amateurs de poudre aux yeux.

Nous nous bornons à résumer, d'après *Niceforo Philalete*. — « Dieu?. . mensonge; — l'immortalité de l'âme?... sornettes; — les esprits?... simples *élémentaires*, c'est-à-dire, apparences, coques, etc.; — les spirites?... charlatans; — les médiums? névrosés sans moralité; » — telles sont en substance, les *négations théosophistiques* que M. le vicomte de Torres Solanot, directeur de la *Revista de Estudios Psicologicos*, s'est plu à reproduire religieusement, pour l'édification de ses lecteurs, se contentant dans sa chronique, de noter d'une plume distraite que, *sur quelques points*, il n'est pas d'accord avec *les membres de l'importante Société fondée par Mme Blavatsky*.

Ces points seraient, on le comprend, fort intéressants à connaître. — « Quel jeu jouent donc certaines gens? dit le directeur des *Annali*; et il termine par cette mise en demeure très nette : « Implacable ennemi des équivoques, « partisan à outrance de la ligne droite, j'estime le moment venu de crier : « holà! et j'ajoute à l'adresse de qui de droit : Cartes sur table, Messieurs! »

Il faut bien le reconnaître : l'attitude de M. le vicomte de Torres-Solanot — vis-à-vis des détracteurs systématiques du Spiritisme, — dépasse non seulement les limites de la tolérance, mais celles du flirtage le plus osé. De la part du promoteur du premier congrès spirite international, de l'auteur de la préface du compte rendu de ce congrès, à la fin de laquelle on peut lire cette prophétique affirmation :

« *Le Spiritisme sera le grand événement de ce siècle* », elle déconcerte toutes les prévisions.

Il ne peut y avoir là que malentendu, défaillance momentanée, rien de plus.

Commandant Dufilhol.
en retraite.

(1) « Pourquoi « *négations théosophistiques* » observe l'auteur? Parce que, en tant « que *théosophiques*, elles n'existeraient pas ; d'où il suit que les sectateurs avérés ; « de l'école Blavatsky-Olcott sont *théosophistes*, non théosophes; leurs théories erro- « nées constituent le *théosophisme* et non la théosophie. »

SPIRITES, OCCULTISTES ET JOURNALISTES

Sous ce titre nous donnerons dans le prochain numéro un article de notre éminent collaborateur *Marcus de Vèze*, dans lequel article il donne une volée de bois vert à une certaine classe de journalistes, ni chair ni poisson, qui ont pour habitude de parler de tout, à tort et à travers, sans connaître le premier mot des matières qu'ils croient traiter, notamment en ce qui concerne le spiritisme ou l'occultisme.

Notre collaborateur autorisera non seulement la reproduction de son article dans les *Revues spirites*, mais encore il demandera aux directeurs cette reproduction, car il faut en finir aujourd'hui avec les malentendus; il faut que chacun reconnaisse que le grand mouvement spiritualiste contemporain est dû, uniquement, aux spirites et à leurs journaux et non à d'autres directions.

ECRITURE DIRECTE

Le professeur Elliott Coues, de la ville de Washington, aux Etats-Unis, occupe une position officielle dans l'enseignement scientifique; il a écrit dans le *Religio philosophical journal*, du 27 février dernier, un récit portant ce titre : « *L'Ecriture directe est le fait de la nature.* Le professeur déclare qu'il a vu, en plein jour, à quelques centimètres de ses yeux, un morceau de crayon se lever, se mouvoir et écrire des mots formant des phrases lisibles, transmettant des pensées intelligentes, et ceci à diverses reprises, sans que personne n'eût touché au crayon; d'autres personnes (notamment M. W. E. Coleman, le savant écrivain) étaient présentes; elles ont vu, comme lui, ce phénomène. »

Le médium, Mme Francis, de San Francisco, s'est prêté à toutes les exigences du savant professeur.

Pour se garantir de toute tricherie, les séances avaient lieu chez le médium, aussi chez le professeur. M. Elliot Coues ajoute qu'en son âme et conscience il ne peut rester silencieux en face des faits irréfutables qu'il a pu établir avec une certitude absolue.

L'éditeur du « *Banner of Light* », en commentant le récit du professeur Coues, affirme que ces faits sont dans la nature, car il a obtenu des messages dans des ardoises préalablement enveloppées et tenues par lui en présence d'un médium qui ne les avait jamais touchées.

On est tenté de citer ici les paroles du professeur Challis, astronome à Cambridge, lequel déclare ceci : Pour les phénomènes spirites, il y a une suite de témoignages si probants, non interrompus, qu'il faut ou les admettre, ou bien renoncer à la possibilité d'établir un fait par le moyen du témoignage de l'homme.

UN CRIME EMPÊCHÉ PAR UN SONGE

Je suis un ex-fils de Voltaire ! Le solitaire de Ferney fut une de mes idoles... quand j'étais au collège, et même aussi après, j'ai fait fumer l'encens sous ses narines... de plâtre. Mais les années ont modifié mes idées à son égard, *mutatus abillo !* je renie *quantum* Voltaire, non comme poète, non comme satirique incomparable, non comme écrivain inimitable, non comme homme d'un rare bon sens, mais comme philosophe et à cause de sa partialité et de son parti pris. L'expérience, le progrès qui fait des pas de géant, le vieux Saturne qui m'a fait poivre et sel et rendu ma tête quasi chenue m'ont influencé au point de faire litière des doctrines chères à ma jeunesse. Je crois à ce que je ne croyais pas et j'étudie des sciences auxquelles je refusais ce nom pompeux alors qu'un soupçon de duvet donnait une ombre légère à mon menton. J'étudie la science des revenants, j'étudie le magnétisme tant décrié encore de nos jours, j'admets la possibilité que les sibylles et les pythonisses de l'antiquité ne fussent pas toutes des farceuses ; j'admets également qu'il est possible que les druidesses de l'île de Sayne aient suscité ou apaisé des tempêtes, car j'ai produit par le moyen de mes sensitifs de véritables tempêtes... dans un verre d'eau et d'aucunes fois la parole m'a suffi pour apaiser ces minuscules tempêtes. Je crois à ce qu'au bon vieux temps on appelait les miracles. Ma croyance va provoquer bien des sourires ; croire aux miracles ! ah ! ah ! ah ! ah ! Croyez-vous au magnétisme ? — Oui. Eh bien ! le magnétisme enfante des miracles, le somnambulisme lucide, la vision à d'énormes distances, la lecture d'une lettre non décachetée enfermée dans une boîte de métal fermée à clef sont de purs miracles. Croyez-vous à l'hypnotisme ? — Parbleu ! — L'hypnotisme aussi enfante des miracles, tout le monde les connaît, je n'ai pas besoin de les énumérer. Je ne parlerai pas du spiritisme, science réelle et encore plus merveilleuse, plus miraculeuse ; mais, quoiqu'il se faufile et s'insinue jusque dans les rangs de la science officielle, le spiritisme compte un bien plus grand nombre d'opposants que le magnétisme animal au nez duquel les tenaces et opiniâtres académiques, en dépit des mamours qu'ils prodiguent à l'hypnotisme, à sa géniture, persistent à tenir leur porte impitoyablement fermée. Donc, ce que les anciens appelaient miracle, *miraculum*, chose étonnante, stupéfiante, *de mirari*, admirer le miracle, a une existence réelle et je ne rougis pas d'affirmer ma croyance. Je crois aux miracles. Au risque de faire rire à mes dépens l'inexorable et sarcastique galerie des sceptiques, j'ai le cynisme d'avouer que je me plonge avec volupté dans les mystères de l'occultisme, je les savoure avec ivresse. J'étudie aussi la question des songes bien que j'aie proclamé hautement en pleine classe, quand je faisais ma rhéthorique, ce

qui m'a valu un pensum, que tout songe est mensonge. Il fallait voir dans ce bienheureux temps où je ne prévoyais pas que je deviendrais poivre et sel, il fallait voir comme je riais du bonhomme Homère qui soutient que les songes viennent de Jupiter!

...*Quando que bonus dormitat Homerus*, m'écriai-je, en citant cette portion de vers de mon immortel homonyme et en prenant une pose d'érudit. Que j'étais fier et glorieux de mon scepticisme!

Eh bien! le temps a donné raison au bonhomme Homère et au bonhomme Virgile, car ces deux grands génies étaient ce qu'on appelle de nos jours des spirites; ils étaient versés, profondément versés dans les sciences occultes, il suffit de les lire pour s'en assurer. C'étaient en outre de fermes, de solides, d'inébranlables croyants. Donc le bonhomme Homère affirme que les songes viennent de Jupiter, c'est-à-dire qu'ils nous sont envoyés par la divinité. Ne s'avance-t-il pas un peu trop? Je ne saurais trancher la question; ce qui est certain, ce qui est indubitable, c'est que chez tous les peuples de la terre, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, on cite une foule de songes qui paraissent avoir le caractère d'avertissements. D'où viennent ces avertissements? *That is the question*; je ne suis pas, je le répète assez fort pour la résoudre. Je me contenterai de citer un songe remarquable extrait du journal anglais « Light » et dont je donne la traduction. L'article a pour titre :

SAUVÉE PAR UN RÊVE

« Une fille de Mistress Rutherford, petite fille de Sir Walter Scott, se trou-
« vant à Ederson rêva plusieurs fois que sa mère allait être assassinée par
« un domestique nègre. Elle fut tellement bouleversée par ce rêve persis-
« tant qu'elle retourna chez sa mère et à son grand étonnement, aussi bien
« qu'à son grand effroi, elle reconnut en entrant dans la maison le même
« nègre qu'elle avait vu dans son rêve. Sa mère l'avait pris à son service
« pendant son absence. Miss Rutherford pria une personne de veiller dans
« une chambre contigüe pendant toute la prochaine nuit. Vers les trois
« heures du matin, celui qui veillait entendit des bruits de pas dans l'esca-
« lier, il sortit, et vit le nègre qui apportait du charbon. Il lui demanda
« ce qu'il venait faire, le nègre répondit avec embarras qu'il venait pour
« préparer le feu de sa maîtresse, ce qui, à 3 heures du matin et au
« cœur de l'été, était évidemment impossible. Le charbon fut minutieu-
« sement examiné et il s'y trouva caché un long couteau très affilé. Mistress
« Rutherford échappa comme par miracle à une mort certaine; le nègre fut
« condamné à être pendu, comme coupable de préméditation d'assassinat,
« et avant son exécution, il confessa qu'il avait eu réellement l'intention
« d'égorger sa maîtresse. »

Je n'ajoute rien au récit de ce songe, je le reproduis dans toute sa nudité. Ce songe vient-il de Jupiter, comme le prétendrait le bonhomme Homère s'il vivait en l'an de grâce 1892? Horace PELLETIER,

conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

LOI PHYSIQUE ET MÉTAPHYSIQUE DES GROUPEMENTS

Médiums F. H. S.

Amis, vos érudits ont pressenti la marche des parcelles à travers les longues séries des âges; ils ont compris leurs groupements respectifs pour reconstituer leurs dualités. Le progrès sensible qui en est résulté a été expliqué pour le physique, par littré. On lit dans son positivisme (1) ces lignes que nous vous donnons à méditer :

« Il devient sensible que dans le grand corps des sociétés humaines, les « individualités s'annulant, il se forme des résultantes qui meuvent les « choses. »

Comment s'annulent les individualités sinon par les groupements nouveaux qui se produisent à la mort de ces individualités?

« Le concours spontané qui s'établit entre les individus pour constituer « les sociétés nouvelles forme des groupes dont les membres sont solidaires « les uns des autres. »

Donc, de la loi des groupements visibles des individus et des groupements invisibles des parcelles « sont sorties les nations modernes, groupe nouveau « plus vaste et doué d'une action bien plus puissante, en raison de son « étendue supérieure et de sa civilisation plus avancée. Il est manifeste « que ces groupes qui, pendant si longtemps, n'avaient eu les uns avec les « autres que de faibles contacts, tendent à se pénétrer, à entrer dans une « sphère d'action commune. »

Ou pour définir plus simplement et d'une manière plus saisissable, les groupements supérieurs de parcelles n'étant pas assez nombreux, à l'origine, l'humanité s'empêtrait dans ses langes matériels, se débattant, affolée, au milieu des obstacles sans nombre qui encombraient sa marche.

« Le temps, seul instructeur, a révélé l'extension nécessaire à la stabilité « des civilisations supérieures » vers lesquelles s'avance l'humanité terrienne. « Les sauvages accents de la barbarie triomphante n'ont point eu « d'écho; et un résultat singulier et inattendu s'est révélé, à savoir que, la « force ne réside pas là où les premiers l'avaient placée, et que, du fond

(1) Chapitre 1er, p. 12.

« d'études spéculatives et de combinaisons abstraites, sortent des puissances « bien supérieures à tout l'emportement, à toutes les fougues des mul- « titudes! »

Efforts impuissants des âges du passé où la méthode complètement absente empêchait la vérité de surgir.

« Ainsi, par les groupements sérieux, s'introduiront comme éléments « prépondérants d'organisation, l'intelligence et le savoir; plus les temps « s'avancent plus la faiblesse de la barbarie se manifeste. »

Vous le voyez, amis, vos devanciers, vos penseurs pressentaient ce que tous les hommes de bonne volonté comprennent aujourd'hui, à savoir que, sans groupements, aucun progrès ne serait possible. L'ignorance, résultante de la grande subdivision des parcelles, les forces aveugles de la matière non domptée, ne pouvaient être réglementées que par les groupements successifs produits par la mort; la mort, cette grande justicière que les hommes apprendront à bénir lorsqu'ils l'auront délivrée des douleurs physiques et morales qui, jusqu'à ce jour, lui ont fait un triste et douloureux cortège.

Explication scientifique et philosophique du magnétisme, son action dans la thérapeutique, dans la juridiction et dans l'orientation physique et morale de la planète.

Amis, il nous est enfin possible de soulever le voile qui vous cache un des grands problèmes de la création, problème qui, dans sa simplicité, contient le germe de toute régénération.

Le magnétisme, dont vos érudits commencent à se préoccuper, sera la clé de voûte du système politique et social qui doit remplacer les errements sous le nom desquels le vieux monde s'écroule de toutes parts.

Venez donc étudier avec nous ce mystère, pressenti par les anciens qui se sont transmis d'âge en âge leurs observations sur lesquelles se sont basées tant d'hypothèses différentes.

Le calorique, dégagé par la matière en travail d'épuration, réfléchit les rayons colorés de la lumière. Cette réflexion produit des chocs ou vibrations se répercutant dans l'éther et y traçant des courants par lesquels l'invisible communique avec le visible.

Ces chocs donnent naissance à une force spéciale que nous nommerons :

1° Fluide électrique pour le magnétisme élémentaire;

2° Fluide magnétique pour le magnétisme animal;

3° Fluide éthéré pour le magnétisme spirituel.

A leur tour ces fluides exercent les uns sur les autres un pouvoir de réflexion auquel sont dus tous les phénomènes connus : transmission de

pensée, suggestion, double vue, dégagement et projection de l'esprit, etc.

Il importe donc d'apprendre à connaître la diversité et la propriété des couleurs du prisme, ainsi que leur influence spéciale et réciproque, car, dans cette connaissance gît tout le secret du magnétisme.

Apprendre également à reconnaître les couleurs prédominantes en chaque chose et en chaque être; vous vous expliquerez alors la croyance ancienne qui faisait attribuer aux astres une influence particulière sur la destinée de ceux chez qui leur nuance spéciale prédominait.

Cette étude nous fournira les moyens d'échapper aux mauvais effets des rayons obscurs pour n'accepter que les effluves bienfaisants émanant des rayons blancs qui, seuls, peuvent servir de véhicule au fluide éthéré par lequel vous recevez les inspirations élevées de vos groupements supérieurs.

Lorsque vous posséderez cette science précieuse vous obtiendrez des résultats merveilleux. Le magnétisme fourni par les éléments vous permettra d'exercer sur eux un pouvoir presque illimité; vous pourrez désagréger les atomes les plus compacts, créer de la lumière ou du calorique à volonté; en un mot adoucir de beaucoup les conditions de la vie planétaire.

Le magnétisme animal vous ayant livré ses secrets, vous exercerez sur les molécules constituant les corps organisés un pouvoir souverain. Il vous sera donc facile de détruire les germes malsains altérant la santé, de donner de la force vitale aux tempéraments affaiblis, de supprimer les races animales inutiles, etc.

Si le magnétisme, à ses degrés inférieurs, produit d'aussi beaux résultats, combien seront supérieurs ceux que vous obtiendrez par le magnétisme spirituel! C'est lui qui vous donnera accès dans le monde invisible où vous pourrez observer les causes dont les effets frappent vos regards. Ayant appris à projeter au loin votre rayonnement personnel vous pourrez pénétrer les secrets les plus cachés, lire dans la pensée de vos semblables, repousser les suggestions dangereuses du *visible* ou de l'*invisible*, suggestions qui ont fait condamner tant d'innocents par les arrêts d'une justice ignorante et défectueuse. Enfin, amis, le magnétisme spirituel donnera naissance à la morale saine et naturelle, fille du juste et du vrai qui sera, seule, la religion de l'avenir. S'appuyant sur le raisonnement scientifique elle détruira les fictions sur lesquelles se sont édifiées les théories religieuses et permettra à l'idéal d'établir, dans les consciences éclairées, le véritable tribunal devant lequel chacun devra juger ses actes et ses paroles.

Mais, sachez-le! Pour porter de bons fruits, le magnétisme spirituel demande, de qui s'y livre, un détachement complet des choses et des liens terrestres. Les magnétiseurs de l'avenir, en commerce intime et constan

avec l'*invisible*, seront, pour les sociétés nouvelles, le lien visible qui rattachera chaque personnalité au sommet de sa dualité.

Médecins de l'âme et du corps, ils remplaceront les marchands de fables et de légendes et devront vivre avec la nature dans la plus grande intimité.

Dégagés de toute passion et de tout désir, leur vie consacrée à leurs frères, leur désintéressement et leurs vertus civiques et idéales en feront les vrais intermédiaires entre les incarnés et les sommets respectifs qui les attirent.

Si les médiums, par lesquels notre pensée se traduit, possédaient sur les lois physiques des connaissances plus complètes, nous aurions pu, à l'aide de formules déjà connues ou de déductions faciles à prouver, vous donner, dans le cours de cet ouvrage et sur des points importants, des notions plus précises. Mais, patience! Un jour viendra où ces lignes, tombant sous les yeux d'un penseur doublé d'un savant, produiront dans son cerveau le choc électrique d'où jaillira la lumière, facilement perçue de tous.

En attendant, merci mille fois aux amis bien chers qui ont apporté à notre œuvre leur concours actif et dévoué. Grâce à leur utile collaboration, nous avons pu faire pénétrer, dans votre milieu enténébré, quelques rayons du soleil de vérité, soleil qui resplendit au dessus des ténèbres morales produites par les passions, de même que l'astre solaire brille au-delà de vos nuages sombres et épais.

Cette œuvre, due à une collectivité restreinte mais éclairée, porte en germe la solution des problèmes de la création. Elle indique le remède à tous les maux qui affligent la pauvre humanité. Enfin, elle renferme le fil conducteur qui permettra aux générations futures d'explorer, sans danger, les arcanes mystérieux de la vie future.

Les médiums de F. H. S.
Trois dualités de l'espace.

NOUVELLE RÉVÉLATION (1)

par Charles Fauvety

Les lecteurs de la *Revue spirite* n'ont certainement pas oublié la longue et active collaboration de l'éminent maître Charles Fauvety au *Bulletin de la Société des études psychologiques*. Le livre intitulé *Nouvelle révélation*, qu'il vient de faire paraître, justifie amplement son titre. C'est l'exposé succinct en même temps que complet de la doctrine philosophique dont le maître posait seulement les premiers jalons dans ses Etudes sur Dieu parues ici même il y a quelques années. L'établissement de la formule définitive a demandé encore beaucoup de travail, mais le résultat obtenu explique les difficultés de l'élaboration d'une œuvre qui intéresse directement au plus haut degré tous les spiritualistes, à quelque école qu'ils appartiennent, et particulièrement les Spirites disciples d'Allan Kardec.

Une assez longue introduction nous montre à la fois l'absence totale, dans notre société moderne, d'une conception générale du monde, de la vie et de son but s'appuyant sur la science et sur la raison, et la nécessité qui s'impose de faire pénétrer une telle conception dans toutes les âmes, afin de préparer l'avènement de l'*ordre nouveau*. L'auteur expose ensuite cette vue d'ensemble, aussi originale que puissante.

Partant de ce principe très simple « que l'Univers est un fait indéniable, qu'il y a de l'ordre dans le monde et que cet ordre est universel, » il applique à l'Univers la définition métaphysique de l'Être composé du *Moi* (sujet), du *Non-Moi* (objet) et du *Rapport* qui existe entre eux, et considérant l'Univers entier comme un être organisé et vivant, comme l'Être qui contient tous les êtres, il lui attribue un *Non-Moi* (le monde matériel et visible), un *Moi* conscient (l'intelligence divine suprême, la raison parfaite), et le *Rapport* entre ces deux termes (la loi, la vie).

De plus le Non-Moi de l'Univers est l'objectivation du Moi conscient absolu, objectivation renouvelée incessamment dans un perpétuel *devenir* au moyen du rapport synthétique de la vie, et l'ensemble des trois termes constitue Dieu, l'Être parfait, synthèse suprême de tous les rapports, de toutes les lois, de toutes les vies, de toutes les consciences et de toutes les matérialisations, soit au point de vue individuel, soit au point de vue collectif.

L'importance de cette nouvelle théorie n'échappera à personne. On supprime immédiatement ainsi la possibilité de croire en un Dieu extérieur au monde, qu'il aurait un jour créé *ex nihilo*. De plus, tous les êtres, quels

(1) Un volume in-18 jésus de 300 pages, sur très beau papier (prix 3 fr. 50), à la Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, Paris.

qu'ils soient, participent médiatement ou immédiatement, suivant leur place sur l'échelle de la vie, à la vie universelle, et cette vie universelle, cette vie parfaite, cette plénitude dans l'existence constituent précisément le but véritable des vies partielles, individuelles ou collectives, pour tous les êtres en général et pour l'homme en particulier.

Le devoir de chaque être étant de s'élever ainsi progressivement vers l'état divin, est encore bien mieux défini pour l'homme, l'être conscient par excellence. Il doit acquérir la perfection, et, pour cela, s'élever lentement, de vie en vie, au moyen de l'effort et de la souffrance, en aidant dans leur route les hommes ses frères et même les animaux ses « frères inférieurs ».

Le bonheur n'étant plus le but de la vie, une conséquence morale s'impose, c'est que l'homme n'a plus besoin de se croire déchu, puni pour une faute traditionnelle qu'il n'a pas commise.

D'ailleurs, l'homme n'a pas perdu son immortalité primitive, il l'a au contraire toujours conservée, car les individus ne sont que des manifestations temporaires et passagères, tandis que l'espèce *permane* immortelle, *chaque homme se retrouvant tel après la mort qu'il se sera fait pendant sa vie terrestre*, et devant travailler à son amélioration, pour pouvoir faire sa partie dans le grand concert, dans la grande harmonie des êtres et des mondes (1).

La vie et les plans des différents milieux, la vie des êtres particuliers qui s'y développent, sont expliqués aussi simplement que la vie de l'homme, puisque chaque vie contient une parcelle de la vie universelle, de la vie divine, synthèse et loi suprême qui fait concourir harmoniqnement tous les rythmes particuliers.

Telle est, trop brièvement résumée, la partie métaphysique et morale de la doctrine. La plupart des philosophes n'ont, jusqu'ici abordé qu'un seul et au plus deux aspects de la question à la fois : Leibniz, la monade ; Spinoza, un panthéisme athée ; Kant, les antinomies souvent sans synthèse ; Hegel, le moi et le non-moi ; Hartmann, le non-moi inconscient ; Schopenhauer, le moi-volonté et le moi-représentation, etc. ; toutes les religions excepté le christianisme primitif, ont procédé de même. Encore ce christianisme des origines est-il aujourd'hui si complètement voilé par les dogmes absurdes et les miracles qui révoltent la raison, qu'on n'y peut plus retrouver la véritable signification métaphysique des formules exotériques de ses précurseurs. Charles Fauvety a tenté de résoudre le problème en conciliant la science avec la raison et en tenant compte des plus nobles, des plus légitimes aspirations des spiritualistes. Nous croyons qu'il a bien réussi.

(1) On peut déduire de cette doctrine un fait particulièrement intéressant pour les spirites. C'est que les rapports des vivants avec les esprits des morts ne sont pas seulement et purement des apparences, mais appartiennent en puissance à tous les membres de l'espèce humaine.

La seconde et non moins importante partie de l'œuvre contient une Méthode de la Connaissance, où les principes métaphysiques contenus dans la *Nouvelle Révélation* sont appliqués à la logique pure. De la théorie de l'Univers, de la définition de l'Être, l'auteur a déduit la formule d'un critérium de certitude infaillible qui se rapproche en certains points du célèbre Impératif catégorique de Kant. Mais au lieu d'être comme celui-ci, simplement moral, il est à la fois moral et logique, puisqu'il consiste à universaliser la proposition considérée pour constater si elle aboutit à l'universel parfait ou à la mort, au néant et au contradictoire.

Inutile de parler à nos lecteurs de la langue claire et correcte, du style vibrant qui anime et vivifie les hautes spéculations du philosophe dont tous ont encore présentes à la mémoire les magistrales pages sur la *Démonstration de l'existence de Dieu*. Nous regrettons seulement de n'avoir pu insister assez complètement sur tant d'autres chapitres si intéressants d'une œuvre destinée à être lue et commentée par tous ceux qui suivent les grandes manifestations de la pensée humaine en cette fin de siècle, où la nuit du matérialisme s'épaissit, et où l'on éprouve plus que jamais le besoin de la lumière et de la vérité. G. H.

PROJET D'UNE CONSTITUTION POLITICO-SOCIALE HUMANITAIRE

par J.-E. Renucci, capitaine en retraite.

« Je dédie cette œuvre socialiste aux spirites, parce que le socialisme est naturellement et forcément une partie intégrante du vrai spiritisme.

« En effet, le spiritisme doctrinal de toute école reconnaît et enseigne que les esprits sont à l'état désincarné ce qu'ils ont mérité d'être par leurs pensées, leurs sentiments, leurs œuvres et leurs progrès à l'état d'incarnés.

« Donc le meilleur moyen d'élever et de rendre heureux les esprits dans l'autre monde, c'est de les grandir et de les perfectionner sous tous les rapports dans celui-ci, c'est-à-dire comme hommes. C'est précisément là l'objectif du vrai socialisme et notamment du mien.

« Ce projet de constitution politico-sociale humanitaire n'est que le canevas, l'ébauche d'un édifice immense et qui, pour être achevé théoriquement et plastiquement, demandera au moins tout le siècle prochain.

« Aussi ne dis-je pas aux spirites et à tous ceux qui s'intéressent au bien-être de l'humanité : Prenez mon œuvre telle quelle. Je leur dis au contraire : J'ai jalonné la route sociale de l'avenir, à vous de l'ouvrir et de la rendre praticable par vos propres efforts, et ces efforts devront être considérables car il s'agit de la fin de l'ancien monde et de l'enfantement d'un monde nouveau. » J. E. Renucci.

M. J.-E. Renucci a lui-même édité son volume; homme de paix et de fraternité, il prévient ce qui peut arriver, socialement parlant, en traçant des règles au mouvement futur qui tend à remplacer notre société par une nouvelle qui aurait horreur de l'iniquité; cette société serait le contraire de ce qui tend à détruire ou relâcher les liens sociaux, car elle aurait pour objectif d'apprendre aux hommes l'art de se bien gouverner, conduire avec équité et remplir tous leurs devoirs dans la famille, dans la patrie et dans la collectivité.

M. Renucci accepterait parfaitement cette formule de M. Ch. Fauvety : « Faire au profit de tous ce qu'on n'a fait jusqu'ici qu'a l'avantage des privilégiés de la naissance ou de la fortune. En un mot, place pour tous au soleil, à la terre et au banquet de la vie, en travaillant à faire une réalité de cette devise : Tous pour chacun, chacun pour tous! »

L'auteur est spirite, mais il appartient à l'école de Michel (de Figanières), un extatique et simple paysan illettré du département du Var qui fut inspiré par un esprit et écrivit une œuvre résultat d'une pensée individuelle ; ce système ne peut être compris et apprécié que par les hommes d'étude au courant des hautes questions philosophiques.

Très désintéressé, M. Renucci a voulu que son œuvre soit, avant tout, largement distribuée aux philosophes, aux magistrats, anx professeurs, aux lettrés, etc. Les penseurs qui aiment à méditer et ne lisent point banalement de sages paroles sur l'importance de l'évolution qui nous entraîne et va nous dominer, trouveront largement à glaner dans le sujet d'une constitution.

A notre librairie, 3 fr. 50 et 3 fr. 75 port payé.

L'ANATOMIE DE L'ESPRIT HUMAIN

Science exacte des sens, des facultés affectives et morales et de l'intelligence, par Arthur d'Anglemont. 1 vol. in-8° de près de 300 pages, avec grands tableaux sériaires : 3 fr.; 1, rue Chabanais, librairie des sciences phsychologiques, Paris.

L'auteur du *Fractionnement de l'Infini* et des *Harmonies Universelles* va faire prochainement paraître : *L'Ame Humaine*, 3e volume de *l'Omnithéisme*. Mais, en attendant, il a détaché de ce dernier volume, actuellement sous presse, un ouvrage spécial sur les facultés pensantes, qu'il vient de publier sous ce titre : *Anatomie de l'Esprit humain*.

L'anatomie de l'esprit! quelle invraisemblance, diront quelques critiques ;

quelle impossibilité, ajouteront en chœur les matérialistes de toutes les écoles.

Et cependant, ce titre extraordinaire, l'auteur s'est appliqué à le justifier dans sa remarquable étude sur les facultés de l'esprit.

« Jusqu'à nos jours, dit-il, les facultés pensantes n'ont pas été détermi-
« nées d'une manière précise par la science, parce qu'elle ignore leur véri-
« table origine. Le plus grand nombre des esprits les considère encore
« comme des entités entièrement insaisissables, échappant à toute analyse,
« tandis que d'autres ont prétendu qu'elles étaient le produit de la sécré-
« tion du cerveau.

« Si l'on suppose que la pensée est indépendante de toute substance qui
« servirait à la concréter, comment expliquer la puissance agissante avec
« laquelle elle se manifeste, mais qui ne peut se passer de la force motrice
« pour exercer ses impulsions et ses résistances? Or, toute force motrice,
« pour agir ou pour résister, demande impérativement le concours de la
« substance, en l'absence de laquelle on ne trouve que le vide, qui, par lui-
« même, est incapable d'aucun acte de vie. C'est pourquoi l'esprit, propul-
« seur de la pensée, est inconcevable s'il n'est qu'une fraction de vide, prin-
« cipe du néant (si le néant pouvait exister jamais) et là où n'est point le
« vide, c'est le principe de substance qui se substitue à lui. »

Il y a donc une substance même dans l'esprit; mais ce serait une erreur profonde de lui attribuer les apparences de la *substance matérielle* inintelligente et neutre qui compose notre cerveau corporel. Il faut être ignorant des combinaisons de la nature créant les *fluides* constitutifs de l'esprit, pour admettre ces conceptions grossièrement matérielles qui doivent tomber d'elles-mêmes sous l'empire de la réflexion.

Non, l'esprit ne procède pas du corps, et, s'il a sa substance organisée, ce ne peut être qu'une substance fluidique, impondérable pour nous, digne, en un mot, de servir au fonctionnement de cette fraction la plus pure de notre être.

Quant aux facultés elles-mêmes, ce ne sont que des instruments pensants attendant la force impulsive pour entrer en activité; elles demeureraient entièrement inertes si le *moi*, qui est leur moteur, les laissait à l'état de repos.

Comment les concevoir, sinon sous la forme de courants fluidiques portant en eux les propriétés spéciales qui les distinguent et qui les classent en autant de types spécifiques déterminés?

Par les *facultés sensorielles*, l'esprit ressent les impressions venues du ehors et qui agissent sur les sens; par les *facultés affectives*, il éprouve les

émotions intérieures; enfin, par les *facultés intellectives*, il acquiert le savoir, qui donne la connaissance des êtres et des choses.

Après cet exposé, que nous venons de résumer brièvement, l'auteur aborde successivement l'étude des différentes catégories de facultés.

« Les sens, dit-il, se partagent suivant trois groupes ternaires : celui des « *sens intimes* (goût, odorat, toucher); celui des *sens révélateurs* (vue, voix, « ouïe); et celui des *sens complémentaires-supérieurs* (sens de l'étendue, de « la durée et du nombre),ces derniers complétant et généralisant les autres « sens, avec lesquels ils se combinent. »

On sera surpris de trouver ici neuf sens, au lieu de cinq reconnus à l'heure actuelle par la science. Mais l'auteur est sujet à dépasser de temps en temps le niveau des connaissances acquises pour faire des excursions progressistes dans le domaine de l'inconnu. Qui saurait l'en blâmer? Si on lui reproche d'être hypothétique parfois, il peut répondre que toute science a d'abord procédé par des hypothèses, et que, sans hypothèses, on ne fût jamais parvenu à la découverte d'aucune vérité.

A l'étude des facultés sensorielles, succède l'étude des *facultés affectives*, se composant de la *volonté*, de *l'amour* et de la *conscience*. La volonté est le levier de l'esprit, mais c'est encore une force passive par elle-même, jusqu'au moment où, associée au mouvement, elle devient force motrice. Or quel est le moteur de l'esprit? C'est l'*amour*.

Mais à cette force et à ce mouvement animiques, il faut un modérateur qui n'est autre que la *conscience*. Ainsi toutes les facultés se prêtent un mutuel appui.

Les *facultés intellectives* comprennent : *l'entendement*, par qui s'acquiert tout ce qui détermine la conception nette et lucide ; l'*idéalité* (l'idée) par laquelle l'esprit fait la conquête de tout ce qu'il est appelé successivement à connaître ; enfin la *réflexion*, qui juge et décide de la justesse des choses émises par l'entendement, comme également elle évalue la valeur réelle des connaissances établies par le travail de l'idée.

Les termes que nous avons cités jusqu'ici ne sont que des chefs de groupe qui se divisent et se subdivisent pour constituer tous les éléments de l'esprit. C'est merveille de suivre l'auteur dans toutes ces classifications qui s'enchaînent rigoureusement et établissent d'admirables correspondances de groupe à groupe et même de série à série. Le rangement si complexe des nombreux termes mis en présence s'est formé cependant, pour ainsi dire, de lui-même, sous l'ascendant des lois de série d'*analogie* et de *solidarité*.

Mais laissons parler l'auteur :

« Par l'*analogie*, dit-il, qui est le principe d'unification, ou la synthèse
« éclairant de sa vive lumière le grand ensemble des choses, l'esprit humain,
« objet de cette étude, doit apparaître comme *être synthétique pensant*, com-
« portant en soi tous les éléments des actes qu'il doit accomplir. Pour agir
« il faut les *sens*, base première et positive de toute manifestation de l'esprit ;
« il faut les facultés affectives ou morales qui sont les propulseurs volitifs
« de ses actes ; il faut enfin l'intelligence, qui en est le lumineux régulateur.
« Tel est le magnifique ensemble qui exprime la *synthèse de l'esprit* et le
« fait voir dans sa sublime unité.

« Cependant, la pensée est infiniment variée dans ses manières d'être, et
« pour composer les harmonieux accords qu'elle est susceptible de faire
« entendre, elle a besoin d'instruments particuliers à ce concert, instru-
« ments analogues à ceux qui exécutent les harmonies musicales. C'est
« pourquoi les facultés principales que nous venons d'énoncer, sont repré-
« sentées par des instruments spéciaux leur donnant comme autant de voix
« distinctes, et chacune de ces voix comporte le merveilleux clavier qui lui
« permet de composer des mélodies infinies en nombre, suivant sa valeur
« d'artiste pensant. Puis ce sont ces voix, ou facultés vibrantes, qui, se
« combinant entre elles, composent tous les divers mouvements de l'âme,
« où les sens, où les entraînements affectifs, où l'intelligence font entendre
« autant de notes différentes que de facultés auront été mises en jeu. »

Nous ne pouvions mieux faire que de laisser l'auteur exposer ainsi lui-même le plan de son œuvre. Nous n'ajouterons qu'un mot à ce qui précède :

Arthur d'Anglemont est un philosophe spirite : à ce titre, il a droit à toute notre sympathie, quand bien même une partie de son œuvre n'aurait pas encore reçu la sanction de cette demi-science, officielle en un certain milieu occultiste, qui prétend posséder le summum des connaissances en tout ce qui touche à l'âme. C'est un penseur d'une large envergure auquel nous avons plus d'une fois rendu hommage, et nous souhaitons que ses ouvrages contribuent de plus en plus au relèvement moral et intellectuel de l'humanité. C'est là assurément son but et nous sommes heureux de lui assurer que c'est également notre vœu. LA RÉDACTION.

A LA RECHERCHE DES DESTINÉES

par Eugène Nus, in 12°, 304 p., 3 fr. 50.

Des profondeurs de l'abîme où la religion officielle d'abord, puis, à sa suite, la science officielle sa fille ingrate, mais légitime, nous ont précipités, chacun clame après la lumière et cherche à sortir des ténèbres infernales ou matérielles. Mais il n'est pas facile de se tirer d'affaire dans une pareille

odyssée. De quel côté diriger ses pas? A qui se confier? D'où venons-nous, où allons-nous? Quelle est notre destinée? Autant de questions sur lesquelles l'Église et l'École ne peuvent fournir aucune réponse satisfaisante. Ce qu'elles ont même de plus sage à faire, c'est de garder le silence, car, dès qu'elles parlent, des objections surgissent à l'infini.

Pour suppléer au mutisme ou à l'ineptie des classes dirigeantes, pour découvrir quelle est notre destinée, M. Eugène Nus, bien connu du public par plusieurs ouvrages de haute philosophie, s'est mis en devoir de passer en revue les principaux systèmes anciens et modernes qui prétendent nous donner la clé de la vie : brahmanisme, bouddhisme exotérique et ésotérique, bardisme, kabbale, ésotérisme chrétien, *inconscientisme*, spiritisme, etc., sont successivement analysés avec autant de concision et de clarté que d'humour. M. Eugène Nus demande à chacune de ces doctrines ce qu'elle contient et quelle solution elle offre du grand problème de la destinée humaine.

Cette première partie du livre de M. E. Nus est d'un intérêt palpitant; documentée des faits les plus importants et les plus récemment mis ou remis au jour, elle présente une vue d'ensemble des plus concises et des plus complètes.

Une seconde partie intitulée *Déductions* et composée de trois chapitres seulement, nous présente le résumé de la *Recherche* et en fait la synthèse. C'est dans cette partie surtout que l'on trouve les idées de l'auteur, quoiqu'il y en ait beaucoup de dispersées çà et là dans la partie historique. Des notes très étendues terminent le volume et donnent des éclaircissements sur divers points.

Avant d'exposer quelles sont les idées qu'admet M. Nus, il ne sera pas hors de propos d'indiquer quelques-unes de celles qu'il rejette.

L'auteur s'élève d'abord contre le positivisme, créé par les apôtres de l'abstinence intellectuelle et qu'il appelle « une société de tempérance contre les excès de l'esprit ». Inutile d'ajouter que le positivisme n'existe que de nom, et que personne n'est plus pressé d'apostasier que ses apôtres. Jamais aucune philosophie ne s'est livrée à tant d'hypothèses tout en prétendant les interdire aux autres.

La science officielle, qui se pique de ne chercher que le *comment* des choses et de rejeter le *pourquoi*, est ensuite prise à partie par M. Nus. Il est dans la nature de la raison de chercher le *pourquoi* des phénomènes. La science, disaient les anciens, est la connaissance des choses par leurs causes. Une science qui se borne au *comment* n'est donc pas une science, mais simplement un art. Un peuple qui n'aurait qu'une science de cette

sorte ne serait pas composé d'hommes, dont le propre est la raison, mais de singes. Il est possible que cela fasse l'affaire des gouvernants. Quant aux gouvernés, c'est à eux de voir si le marché leur convient.

On comprend que M. Nus n'est pas partisan du système matérialiste, d'après lequel la vie n'est qu'une agrégation passagère de molécules faite au hasard, par le hasard et destinée à retourner d'où elle vient après la désagrégation finale.

La doctrine bouddhiste, qui cherche tant à faire parler d'elle depuis quelque temps, ne satisfait pas complètement M. Nus, quoiqu'il la préfère au matérialisme pur et simple.

Pour les néo-bouddhistes on croit que l'âme survit au corps. Je dis qu'on le *croit*, car on n'en est pas bien sûr : ils changent si souvent d'opinion! On n'est même pas sûr s'ils admettent réellement l'existence de l'âme et si cette croyance fait partie de la doctrine exotérique ou de la doctrine ésotérique. Il n'est donc pas surprenant que M. Nus ne soit qu'à demi satisfait de cette théorie; il y aurait même lieu de s'étonner de ce qu'il l'est à demi.

Ce qui lui déplaît surtout c'est l'état de l'âme après la mort, en devakan. On sait que d'après les bouddhistes — ou du moins d'après quelques-uns — les « principes supérieurs » de l'homme se séparent à la mort des principes inférieurs et vont en davakàn où ils jouissent ou souffrent des mérites ou démérites de leur vie passée.

Là les principes supérieurs passent leur temps à ne rien faire ou à faire comme le petit Gargantua de Rabelais, c'est à savoir : à boire, manger, dormir ; à dormir, manger, boire ; à boire, dormir, manger. Mais ils se gardent bien de rien faire pour préparer leur réincarnation future; ils emploient la période devakanique à peu près comme les ouvriers les plus imprévoyants emploient les jours qui suivent la paie : ils s'en vont faire la noce et ne rentrent à l'atelier qu'après avoir dépensé leur quinzaine jusqu'au dernier sou.

Cet état d'oisiveté des principes supérieurs en devakan ne convient pas à M. Nus.

« J'avoue, dit-il, que cet état purement subjectif, sans mouvement réel, sans action efficace, sans utilité d'aucune sorte pour le progrès de la personne ni pour celui de l'espèce, ne satisfait pas complètement mon idéal. Il m'est difficile d'admettre que cette vie de l'autre monde, astral ou spirituel, n'ait, comme la doctrine semble l'indiquer, aucune influence sur l'existence matérielle qui va suivre, et que l'être qui se réincarne après avoir touché son salaire, dans un rêve oublié, revienne sur la terre tel qu'il en était parti, avec les mêmes aspirations, les mêmes forces, les mêmes faiblesses. Les

phases ultra-terrestres ainsi comprises ne sont en somme que des lacunes dans l'activité libre de l'individu. Je ne reconnais pas là les procédés habituels de la nature qui joint toujours l'utile à l'agréable, et je trouverais le salaire beaucoup plus précieux, s'il servait à constituer un capital pour l'avenir. »

Il y a plusieurs autres points qui laissent à désirer, d'après notre auteur, dans la doctrine bouddhique. Mais cela tient sans doute à ce que M. Nus ne connaît pas suffisamment la partie ésotérique, qui ne peut être divulguée aux profanes que dans certaines conditions qu'il n'est pas difficile de deviner.

La théologie celtique répond mieux à l'idéal de M. Nus que le bouddhisme à double face de la jeune école; malheureusement notre auteur ne donne pas aux triades tout le développement qu'elles comportent et n'en tire pas certaines conséquences d'une importance capitale qui y sont contenues. Mais on ne peut pas tout dire dans un seul volume, et nous ne serions pas étonné de voir M. Nus reprendre à part cette doctrine qui a résisté au temps, aux persécutions et qui est parvenue, malgré tous les obstacles, à traverser les âges et à se réincarner dans le spiritisme. Car il faut bien se pénétrer de cette idée que le spiritisme, dans ses points fondamentaux, n'est autre chose que la résurrection du bardisme.

« Si les druides ont existé, dit M. Nus, et s'ils croyaient à la transmigration, il est permis de supposer que cette croyance s'appuyait sur une doctrine, et les chances sont plutôt en faveur d'une tradition orale perpétuant leurs principes, que d'une invention spontanément éclose dans quelques cerveaux bretonnants du pays de Galles ou d'ailleurs. »

Le spiritisme est traité avec trop de faveur — très impartiale d'ailleurs — par M. Nus pour que nous entrions dans les détails. Ce serait nous donner à nous-mêmes des coups d'encensoir. Bornons-nous à dire deux choses :

1° Que le spiritisme suit la vraie méthode scientifique, qu'il est positiviste dans la bonne acception du mot, et que c'est à son initiative qu'est dû le mouvement universel qui s'accentue de plus en plus dans le sens spiritualiste. Les plagiaires auront beau l'insulter tout en le pillant, l'embrasser pour l'étouffer et se parer de sa dépouille, c'est là un fait acquis définitivement et irrévocablement aux yeux du public qui pense librement;

2° Les solutions fournies par le spiritisme au problème des destinées sont plus satisfaisantes que celles proposées par toutes les autres religions ou philosophies, y compris le bouddhisme. Un seul exemple :

« A l'inverse de la théologie bouddhiste, qui sépare complètement des agissements de ce bas monde les entités humaines désincarnées, vivant leurs rêves dans le devakan, la théorie spirite les relie par une étroite

solidarité aux choses et aux gens de la terre. Peut-être même les fait-elle un peu trop intervenir dans nos actes et dans nos pensées, sans songer qu'au profit de l'activité des morts, elle amoindrit la liberté des vivants. »

Ces dernières paroles prouvent que M. Nus ne s'inféode à aucune secte et qu'il dit franchement et librement sa façon de penser sur toutes les théories. Nous devons toutefois ajouter cette rectification :

Il est possible que dans le premier moment d'enthousiasme les spirites soient tombés dans quelques exagérations : ils sont hommes comme les autres, à qui cela n'est-il jamais arrivé ?

Il est possible qu'il se trouve encore des spirites dans les basses classes de la population qui font trop grande la part des morts au détriment des vivants. Mais ne trouve-t-on pas des gens de cette sorte dans toutes les sectes philosophiques et religieuses ? Que dirons-nous des catholiques qui demandent à Jésus, à Marie ou à saint Joseph la réussite d'une affaire, d'un mariage, d'un examen ?

Il est certain que l'élite des spirites, et l'élite ici, c'est la majorité, ne tombe point dans les superstitions de ce genre et qu'elle fait ses efforts pour en détourner ses frères ignorants ou égarés.

L'éloge que M. Nus fait du spiritisme nous paraît donc aussi fondé qu'impartial. Quant à la critique, elle n'a plus guère de raison d'être ; mais il est bon de l'enregistrer afin de se tenir en garde contre les entraînements.

Je me proposais d'analyser les *déductions* de l'auteur, mais je crains de fatiguer les lecteurs et je ne veux pas les dispenser de lire le livre. Je m'aperçois d'ailleurs que ces déductions ressortent assez clairement des considérations qui précèdent. Résumons-les donc en quelques mots seulement.

Deux grandes hypothèses se partagent l'esprit humain et on les retrouve dans toutes les théologies et philosophies : le pessimisme et l'optimisme. M. Nus se range à cette dernière ; pour lui la vie est un bien, quoique nous fassions pour la rendre malheureuse.

De toutes les doctrines qu'il a passées en revue, les optimistes sont les meilleures. Mettant à part le bardisme, qui est franchement optimiste, M. Nus trouve que le bouddhisme thibétain est la doctrine qui approche le plus de son idéal. Mais la doctrine secrète s'est dévoilée trop tard. M. Nus remarque que ses renseignements, sur la plupart des points, sont semblables à ceux qu'il a obtenus, longtemps avant, de son guéridon de la rue de Beaune.

Les guéridons ont dit bien d'autres choses dont n'ont jamais parlé les bouddhistes. Heureusement pour eux qu'ils auront toujours la ressource de dire, quand on les révélera, qu'ils savaient cela, que cela faisait partie de

la doctrine secrète qu'ils se sont engagés par serment à ne pas révéler, et que les spirites ne sont que des ignorants, des imbéciles et des profanes.

Dans le bouddhisme, comme dans la science officielle, on peut être savant à bon compte, il suffit de s'emparer des idées des autres, de changer les noms et de traiter les vrais inventeurs de pirates ou d'insensés. Heureusement que cela n'empêche pas les choses de suivre leur cours, les savants d'ânonner et les spirites de progresser. ROUXEL.

L'UNITÉ DE LA VIE PASSÉE, PRÉSENTE ET FUTURE

OU L'IMMORTALITÉ INDIVIDUELLE ET COLLECTIVE

par Pierre Félix Courtépée, in-32, 218 p., 1 fr. 50.

Etre bref, dire beaucoup de choses en peu de mots est un talent bien rare aujourd'hui, et pourtant plus nécessaire que jamais, étant donné notre genre de vie qui ne nous laisse que de courts instants pour lire et pour méditer sur notre destinée. Pour qu'un livre soit lu, il faut donc qu'il soit à la fois court et substantiel.

C'est évidemment ce qu'a pensé M. Courtépée en écrivant son petit volume sur *l'unité de la vie passée, présente et future*. Il serait difficile de donner plus à penser, de réunir plus d'idées suggestives dans un si petit espace que ne l'a fait l'auteur de cet ouvrage.

L'analyse en devient par là même d'autant plus difficile, car on ne peut pas tout dire et l'on est embarrassé de choisir. Mais aussi cette analyse n'est pas bien nécessaire : on ne risque pas de perdre beaucoup de temps et de peine à lire un si petit ouvrage quand même il serait médiocre. Nous nous bornerons donc à essayer d'en indiquer les grandes lignes seulement.

D'accord avec Platon, M. Courtépée estime que l'homme est une âme avant d'être un corps; que le but de la vie terrestre ne saurait être atteint par un seul passage dans une enveloppe charnelle, et que, lors de son apparition actuelle sur cette terre, nul d'entre nous, peut-être, ne sortait des pures sources de la vie spirituelle.

Tout dans la nature de l'homme et des choses indique, en effet, que la vie présente n'est pas la première et qu'elle ne sera pas la dernière. Le présent est fils du passé et père de l'avenir. Il est même étonnant qu'une vérité si évidente soit presque universellement rejetée, en ce qui concerne l'homme, par les peuples qui se disent les plus civilisés, tandis qu'ils l'admettent en toute autre chose.

La croyance à une vie passagère, avant laquelle il n'y avait rien et après laquelle il n'y aura rien, ne supporte pas l'examen. Il est évident que ce

dogme — car c'en est un — est en contradiction avec les lois les plus certaines de la nature.

Comme l'observe avec juste raison, M. Courtépée, cette théorie athée est non seulement anti-naturelle, mais anti-familiale et anti-sociale : « A moins d'une heureuse inconséquence, ses partisans pourraient tout se permettre pendant leur vie. » Ajoutons que, par contre, ils devraient aussi tout supporter et qu'ils sont vraiment mal venus à se plaindre de leurs semblables et de la société et à vouloir réformer celle-ci.

La croyance à une vie future éternellement heureuse ou malheureuse, comme l'entendent les chrétiens, ne suffit pas davantage pour expliquer l'homme et sa destinée, et encore moins pour lui fournir une règle de conduite ; cette théorie est également anti-sociale. Elle laisse les hommes sans lien entre eux. Chacun se sauve comme il peut.

« La croyance aux âmes détachées des corps et enlevées pour toujours dans un ciel dont on n'a aucune idée, ou plongées à tout jamais dans un enfer inadmissible, ne satisfait plus la grande majorité des hommes. L'affaiblissement de cette croyance vient de ce qu'elle délie le croyant de son prochain, pour ne le rattacher qu'à son Dieu. Celui-ci, disent ses ministres, commande d'aimer le prochain, mais ils se gardent bien d'ajouter que le ciel est réservé à ceux qui auront conformé leur conduite à cette loi d'amour, tandis qu'ils ne repoussent pas cette idée, que l'enfer pourrait même recevoir ceux qui, ayant été charitables, auraient négligé les pratiques dévotieuses. »

Nous sommes donc forcément conduits à admettre une continuité d'existence dont le passé, le présent et l'avenir sont les phases diverses. Cette doctrine explique les inégalités de la vie présente et nous trace en même temps la marche à suivre pour l'avenir.

Les hommes sont égaux substantiellement, dit M. Courtépée, les inégalités ne sont que passagères et tiennent à des accidents de route.

Il s'agit donc de s'efforcer d'éviter ces accidents et de les réparer quand ils sont arrivés.

De ces principes dérivent de nombreuses conséquences dont on peut voir le développement dans l'ouvrage où nous les puisons. Nous n'appellerons l'attention que sur l'une de ces conséquences, celle qui se rapporte à la solution de la question sociale.

Le monde est plein de mécontents qui se plaignent de la société et qui prétendent la réformer. La société est composée des individus ; si elle est mauvaise, c'est que ceux-ci ne valent pas mieux. C'est donc par la réforme individuelle qu'il faut commencer; la réforme sociale en résultera tout

naturellement. M. Courtépée insiste à plusieurs reprises sur ce point, qui est effectivement d'une importance capitale.

Et pour que les individus se réforment, que faut-il? Il faut qu'ils se connaissent eux mêmes, qu'ils sachent d'où ils viennent et où ils vont ; qu'ils renoncent à la doctrine matérialiste qui mène au néant, et aussi à la doctrine catholique qui délie les générations les unes des autres, pour embrasser la doctrine spiritualiste qui admet la pluralité des vies, la proportion entre le mérite et les récompenses, entre le démérite et les expiations.

Rappelons, pour finir, qu'en ce faisant, nous ne ferions que revenir à la religion de nos pères : les Gaulois, et même au christianisme de la primitive église. Matérialistes et chrétiens liront donc — s'ils le lisent, — le livre de M. Courtépée avec autant de profit que les spirites. ROUXEL.

LA REINE HATASOU

Roman de l'ancienne Egypte, par J.-W. ROCHESTER (W.-K.). 2 volumes in-18 de plus de 800 pages, avec portrait de l'auteur : 7 francs.

Nous sommes heureux d'annoncer la publication d'un nouveau roman philosophique et historique de J.-W. Rochester, l'esprit désincarné auquel nous devons cette série d'œuvres attachantes et instructives qui commence à : *Episode de la vie de Tibère*, passe par l'*Abbaye des Bénédictins*, le *Pharaon Mernephtahs*, *Herculanum*, et ne s'est point arrêtée à la *Vengeance du Juif*, dernier ouvrage paru que nous avons étudié ici-même.

La mine est féconde et l'esprit de Rochester a pris à tâche de l'exploiter patiemment, courageusement. Il continue sa route vers le progrès, vers la justice et vers l'amour, sans se laisser entraver par les ronces qui barrent le chemin. Si son cœur est blessé par l'indifférence ou le scepticisme d'un grand nombre de lecteurs qui demandent à la littérature moderne de ne refléter que les joies brutales de la matière, que les applaudissements de ceux qui aiment l'idéal lui soient un encouragement suffisant pour qu'il puisse achever son œuvre avec la certitude d'avoir été compris.

La Reine Hatasou est puissamment écrite. Cet ouvrage met en relief les époques lointaines où le pouvoir des prêtres rivalisait déjà avec celui des monarques, où le fanatisme et la superstition s'alliaient aux premières lueurs de la vraie foi. Que de héros terribles ou gracieux viennent donner à cette œuvre le reflet charmant ou sinistre de leur personnalité ! C'est d'abord, après le Pharaon lui-même, Neith, la noble fille d'Hatasou, dont l'origine a été tenue secrète, ce qui ajoute au roman une délicieuse nuance de mystère; c'est Keniamoun, le brillant officier des gardes, qui aime Neith et sacrifiera son amour au bonheur de la femme aimée ; c'est encore Sargon, le prince chitéen, qui, devenu l'époux de la fille du Pharaon, la poignardera, le soir même de ses noces. Comment oublier Roma, le cœur généreux, l'esprit éclairé, qui, bien que prêtre du temple d'Hator et marié, aimera Neith et sera aimé

d'elle, sans franchir la barrière que le devoir élève devant son amour ! Une foule d'autres personnages, tous bien saillants, bien en pied, dont le caractère ne se dément pas un seul instant, donnent au roman — par le choc de leurs passions, de leurs haines, de leurs sentiments vils, frivoles ou élevés, une expression originale, puissante et tout le charme d'une étude vécue.

Dans la deuxième partie de cet ouvrage entre en scène le prince Horemseb, parent éloigné d'Hatasou, qui vit — retiré en apparence — dans son palais de Memphis, entouré d'un luxe royal. C'est un charmeur irrésistible qui, par sa beauté, sa distinction naturelle, et surtout par les aromes funestes qu'il répand sur des fleurs et qu'il fait respirer à ses victimes, range sous sa loi presque tous les cœurs féminins. Mais ce n'est pas l'amour que rêve le prince : c'est l'éternelle vie. Pour l'obtenir, et sous l'influence de Thaadar, prêtre très versé dans les sciences occultes, il sacrifiera de belles et pures jeunes filles à l'infâme divinité qu'ils adorent, à ce Moloch dont les entrailles embrasées dévoreront tant de précieuses existences ! Enfin, trahi par une femme miraculeusement échappée à l'affreux sort qu'il lui réservait, le prince Horemseb, — dont le pouvoir magique s'est étendu jusque sur la fière Neith, — est arrêté, emprisonné et jugé par les prêtres.

Neith cherche à le préserver de la mort ignominieuse qui l'attend. Elle va le visiter dans son cachot et lui faire boire une liqueur préparée par Thaadar et qui endort le prince. Condamné à être muré vivant, et bien qu'il ne soit plus qu'un cadavre aux yeux abusés des médecins, Horemseb est renfermé dans cette étroite cavité qui doit être en même temps sa prison et sa tombe. Mais la vertu de la liqueur lui rend possible une existence particulière faite de léthargie et de vampirisme, et Horemseb, quoique muré par les prêtres, sort, fantôme odieux, du sépulcre qu'on lui a bâti, pour continuer la série épouvantable de ses crimes. Il devient *suceur de sang !*

Les spirites en particulier liront avec le plus vif intérêt tout ce qui se rattache à cette redoutable et bizarre existence du vampire, de même que les évocations spirites faites dans les temples et les autres scènes de spiritisme ou de magie que retrace Rochester.

Nos félicitations fraternelles à l'esprit ami qui répand la lumière de nos doctrines en des pages toujours pleines de cœur, de logique et de force, qu'il sait encadrer dans les péripéties émouvantes d'un roman à sensation. Remercions-le de travailler avec tant de dévouement et de zèle au bonheur de ses frères en humanité, en éclairant leurs convictions et en élevant leur esprit, tout en charmant leur imagination par des récits intéressants et variés.

A. Laurent de Faget.

LA VOIE PARFAITE OU LE CHRIST ÉSOTÉRIQUE.

par *Anna Kingsford*, docteur en médecine de la Faculté de Paris, et *Edouard Maitland*, avec une préface d'*Edouard Schuré*, 1 volume in-8°, traduit de l'anglais, 6 fr.

Les auteurs ont voulu mettre l'interprétation du mysticisme en harmonie

avec son but originel, afin d'arracher les écritures et la religion à l'obscurcissement qu'elles ont subi sous un contrôle exclusivement sacerdotal.

C'est aujourd'hui un fait reconnu que le dogme chrétien, tel qu'il s'enseigne depuis dix-huit cents ans, ne répond plus aux besoins de notre époque.

Le livre de Mme Kingsford et de M. Maitland répond à un besoin impérieux de notre temps; il expose des idées, habituellement enveloppées de formules obscures, dans le langage clair de la philosophie moderne, et il les appuie sur des données empruntées aux sciences. On y trouve un essai de synthèse ésotérique au point de vue de la science contemporaine et en vue de notre civilisation. La révélation n'est plus un privilège sacerdotal, elle est destinée à devenir de plus en plus individuelle et universelle, mais graduée selon les capacités. On ne voit plus le Christ historique, mais le Christ principe, le Verbe humain et divin, le Fils de l'homme devenant par sa régénération le Fils de Dieu, dont chaque homme porte en lui-même le germe latent.

LA COMMUNION UNIVERSELLE DES AMES DANS L'AMOUR DIVIN

Grande séance mensuelle du vingt-sept, par HAB, in-8° pot de 167 pages avec vignettes, couverture papier cuir, titre doré, 2 fr.

Ce livre de la *Petite bibliothèque de la « Lumière »* vient de paraître et a obtenu de suite un réel succès.

Il se trouve chez Mme Lucie Grange, directrice de la « Lumière », et à la librairie spirite, 1, rue Chabanais.

Il vient de paraître un intéressant ouvrage de *M. P. de Régla :* LES BAS-FONDS DE CONSTANTINOPLE.

Ce nouveau livre de l'auteur de *La Turquie officielle* et de *Jésus de Nazareth* est bien l'œuvre la plus vivante et la plus étrangement documentée, qui ait été écrite sur les mœurs si ignorées des peuples divers, dont les passions grouillent dans les bas-fonds de Constantinople.

Femmes turques, grecques, arméniennes et levantines, prêtresses de Sapho, mangeuses et mangeurs de haschich, chefs de voleurs et de mendiants, chiens des rues, colonies étrangères, diplomates, espions et conspirateurs, s'y coudoient dans une suite de scènes et de tableaux où, avec une verve et un esprit critique, souvent endiablé mais toujours correct, l'auteur se montre aussi bon observateur que psychologiste remarquable.

Avec M. Paul de Régla, point n'est besoin de quitter Paris pour connaître l'Orient et ses mystères les plus cachés : quelques heures, d'une lecture

toujours facile et entraînante, en apprendront davantage au lecteur qu'un séjour de plusieurs mois dans la capitale ottomane.

La Magicienne, de *Jules Lermina* (1 vol. 3 fr. 50).

La Magicienne est une œuvre des plus originales. Par la hardiesse de ses hypothèses, Jules Lermina attire le regard vers les espaces invisités, comme ces voyageurs qui, par leurs écrits merveilleux, ont poussé les explorateurs à la conquête de la terre. Ce livre est le manuel de la magie maternelle et conjugale.

LES GRANDS MYSTÈRES

Analyse de la 2e partie.
(Voir la revue du 1er novembre 1891.)

La deuxième partie de cet ouvrage de M. Nus, sous le titre général « *Vie individuelle* », est la plus longue et peut-être la plus intéressante. Elle comprend comme la première plusieurs parties secondaires, lesquelles se subdivisent elles-mêmes en différents chapitres. La première de ces subdivisions intitulée « Origine de l'homme » se compose de trois chapitres : le premier : « *Ce que nous sommes, d'où nous venons* ». Nous sommes, dit M. Eugène Nus, ce qu'est nul être autre que l'homme ; seuls, nous avons sur ce globe, le pouvoir de modifier dans la nature les règnes inférieurs, de les perfectionner et de nous perfectionner nous-mêmes. Nous sommes les fils du sentiment et de l'intelligence dont le principe existe chez les espèces animales supérieures, ainsi que nous le constations chez les animaux domestiques, nos auxiliaires et parfois nos compagnons. On trouve en effet à ce degré de l'animalité le germe de toutes les facultés humaines, de telle façon qu'il semble être un apprentissage de l'humanité. D'où vient l'homme? l'homme est un composé des éléments de sa planète : la science géologique nous enseigne qu'il est apparu à son heure, quand le milieu a été préparé pour le recevoir. Comme tout ce qui vit sur la planète, il a été créé par les forces vives de la nature et selon la loi immuable qui régit les évolutions de la substance et les progrès de la vie. Devant l'évidence des faits démontrés par la science, l'église officielle commence de mauvaise grâce à élargir son enseignement sur l'interprétation de différents versets de la bible ; mais il est des points qu'elle s'obstine à maintenir contre toute évidence, et dont elle persiste à vouloir faire des articles de foi quand même. Les couches géologiques attestent que les existences parties du plus bas échelon, celui des infusoires, s'enchaînent en s'élevant progressivement, chaque espèce constituant un progrès sur l'espèce précédente dont elle n'est

qu'un mode perfectionné. Nous arrivons ainsi à être obligé de conclure, malgré les sourires dédaigneux des uns les anathèmes de certains autres, que l'homme procède de l'animalité : mêmes atômes de substances composant la chair, les os, les muscles, les nerfs, les organes internes et externes; existence corporelle soumise aux mêmes besoins : instincts primitifs entraînant vers les mêmes jouissances. Mais arrivé au degré de l'humanité, au fur et à mesure qu'il s'y élève, l'être possède des qualités élevées et spéciales : l'idéal, la perfectibilité et en plus le sentiment de l'existence chez lui d'une conscience responsable, et comme conséquence, la pleine et entière liberté de ses actes. D'où viennent ces facultés supérieures? la solution de cette question nous pose en face du problème l'âme « *L'Ame humaine* » est le sujet du deuxième chapitre. L'âme immortelle existe-t-elle, ou l'homme n'est-il que le résultat d'une harmonieuse combinaison de molécules mues par les forces aveugles du destin? En d'autres termes, l'esprit est-il la cause, ou la conséquence de l'organisme? Les sciences expérimentales ont le tort de vouloir résoudre cette question qui n'est pas de leur domaine. Elle relève d'une faculté mystérieuse : le sens intime, vue intérieure faisant percevoir à l'esprit les choses qui lui sont propres, comme nos sens externes nous font percevoir les choses matérielles. Ce dogme de la persistance ou de la résurrection de notre être, ce qui au fond est absolument la même chose, a existé et existe dans toutes les religions connues et chez tous les peuples les plus primitifs, sauf dans la religion instituée par Moïse qui reste muette à ce sujet. Que serait la vie autrement, sinon une absurdité systématique et une cruauté monstrueuse. Montrez-moi une âme dit l'école matérialiste actuelle, je crois seulement à ce que je vois. Montrez-moi, répond M. Eugène Nus, ô savants des académies, que les cinq sens de votre corps matériel, peuvent tout percevoir et tout connaître; vous êtes incapables, vous le constatez vous-mêmes, de saisir toutes les manifestations de la nature à votre portée. Mais d'où vient ce « *Moi* » conscient et volitif appelé âme, esprit ou Etre, peu importe. La théologie chrétienne si affirmative et si impérative sur beaucoup de points, cesse de l'être sur celui-ci, la révélation est d'ailleurs pareillement muette sur le mode et le moment de la création des âmes. Nous constatons et nous voyons vivre et agir des êtres humains, selon tous les degrés de savoir et d'ignorance : certains, placés au sommet de nos civilisations les plus avancées à cette époque, sont doués de tous les raffinements de l'esprit et de toutes les délicatesses du cœur; d'autres, tout au contraire, végètent et semblent créés pour occuper sous ce rapport des échelons bien inférieurs, et cela sans parler encore des êtres constituant des peuplades sauvages, ou

ces nations jouissant d'une demi civilisation seulement. Pourquoi? afin de répondre à cette question embarrassante, certains théologiens ont imaginé la théorie de la grâce divine, en faveur des heureux et des biens doués parmi l'humanité. Mais alors que devient cette justice immanente et parfaite du Créateur? Chaque âme étant créée, dit M. Nus, dans un même état de simplicité et d'ignorance, doit ascensionner, selon une loi providentielle, par ses propres efforts, et atteindre ainsi un état de perfection de plus en plus élevé qui lui est absolument personnel à chaque époque de son immortelle carrière. Il faut donc que chacune soit distincte de chaque autre, ce que précisément l'on observe, et constitue un être réel. L'âme est donc toujours substantielle, dit M. Nus, c'est-à-dire esprit et matière : ses éléments constitutifs, les essences inférieures dont elle est la synthèse, sont substantiels aussi. Or, on constate que la matière affecte nos sens d'une manière plus ou moins dense et subtile. Jusques dans ces dernières années, la science ne connaissait la matière que sous trois états qu'elle définissait, *solides, liquides et gazeux*.

Williams Crookes, au cours de ses nombreux travaux, n'a-t-il pas trouvé ce quatrième état de la matière, admis actuellement, et que l'on nomme *l'état radiant*. De laborieux et intelligents chercheurs ne peuvent-il pas trouver dans la suite d'autres états de la matière plus subtils encore et échappant dans bien des conditions à la perception habituelle de nos sens corporels? si, très probablement. Ce qu'on nomme vulgairement *le monde de l'esprit*, ou *l'autre vie*, écrit M. Nus, n'est précisément qu'un autre état de la substance. Nous l'appellerons, dit-il, faute d'un terme meilleur, *le monde impondérable*. En avançant dans nos recherches, continue l'auteur, nous entreverrons vaguement cette autre vie qui maintient l'unité et la persistance de l'être, et dans laquelle l'âme doit avoir des perceptions et des jouissances qui nous sont inconnues. Ce monde nous est fermé, écrit M. Nus dans son ouvrage « *les grands mystères* » que j'analyse en ce moment; mais dans un bien remarquable travail que vient de faire paraître tout récemment ce même auteur, et intitulé ; « *A la recherche des destinées* » il y écrit au chapitre qu'il consacre spécialement au spiritisme, page, 263, ce qui suit : « Pour qui croit à la survivance de l'esprit, « les communications entre les « deux mondes (en d'autres termes, entre les hommes et ce que nous appe-« lons les esprits) n'ont rien d'innacceptable. La raison et le sentiment « peuvent s'accorder pour les admettre. Quel que soit le mode d'existence de « ceux qui ont quitté la terre, le cœur ne peut s'imaginer que leurs affec-« tions soient éteintes, et, si la froide logique intervient dans cette matière, « c'est plutôt pour supposer qu'en conformité avec les lois de la vie connue,

« où tous les ordres se relient, un lien d'affinité quelconque doit unir « l'invisible au visible, malgré l'abîme apparent qui sépare la vie de la mort. « Tous ceux qu'on nomme spiritualistes n'ont donc pas d'objection a faire « sur le fonds même de cette croyance. Pour le moment, nous ne nous « occupôns pas des autres qui, niant la persistance « *du moi* « s'évitent de « poser la question. »

Je me propose du reste, après avoir achevé l'analyse « *des grands mystères* », de faire celle de ce dernier ouvrage de M. Nus, lequel je le déclare à l'avance contient beaucoup de choses très intéressantes pour les spirites chercheurs.

Je reprends l'analyse que m'a fait interrompre cette citation, que j'ai jugée bien à sa place en cet endroit, et qui établit clairement que M. Nus, bien loin de nier les idées spirites dont il partage entièrement la doctrine philosophique ainsi qu'il résulte de « *ses grands mystères* », en admet au contraire la parfaite possibilité, et même un peu, la probabilité. La citation ci-dessus le prouve.

En poursuivant nos recherches, continue l'auteur « *des grands mystères* » nous serons obligés de conclure que dans ce monde, que j'appelle *impondérable*, une conséquence forcée de l'immortalité de l'âme est que l'être doit s'y retrouver tout entier, avec ses forces et ses faiblesses, ses acquisitions et ses pertes. Tel il doit être dans cette région éthérée dont tous les peuples ont eu le pressentiment ou la révélation.

M. Nus, donne le nom de *développement humain*, à la deuxième grande subdivision de cette deuxième partie de son ouvrage. J'indiquerai rapidement le sujet des différents chapitres. Une fois l'homme existant sur la planète, une question se pose tout d'abord au sujet de cette origine, l'unité ou la pluralité des races humaines, question qui divise encore le monde savant, et à laquelle la passion religieuse s'est mêlée, en formulant de nouveaux anathèmes.

La Bible qui, au début, fait créer toutes les humanités de race et de couleur différentes selon un seul couple, le couple adamique, renferme dans la suite d'étranges contradictions, en ce qui concerne l'histoire de Caïn notamment. D'autre part, certaines données scientifiques paraissant irrécusables tendent à démontrer que des races humaines existaient sur notre planète bien longtemps avant cette époque biblique de six mille ans. Croire ou ne pas croire à certaines choses dans ce genre d'enseignement constitue, au dire de certaines religions, le salut ou la damnation ; mais elles sont obligées pour cela, poursuit l'auteur, de crier à cette foule de ce siècle, impatiente et attentive aux découvertes scientifiques : arrête, n'écoute pas, ne

regarde pas ; ignore ou sois damnée ; et ceux qui lui crient celà, il faut qu'eux aussi ils ignorent ; s'ils savent, ils ne peuvent plus croire ; et s'ils ne croient pas, qu'enseignent-t-ils donc ? *credite quia absurdum* peut-on répondre à M. Nus.

Il parle ensuite de « *la souffrance, sa cause et son but* ». Pourquoi la souffance à tous les échelons de la vie, écrit-il, là même où il n'y a ni conscience ni liberté. Volonté de Dieu, disent certains croyants : c'est la loi fatale, disent les sceptiques. Ces deux réponses, à quelque point de vue qu'on se place, ne satisfont ni la raison, ni le cœur. Or, nous avons le droit de rechercher cette cause et ce but. Il faut remarquer tout d'abord que le sentiment de la souffrance est entièrement proportionnée chez l'être au développement de son organisme nerveux ; faible dans l'animalité inférieure, elle ne commence à être affective que chez les animaux supérieurs doués de la faculté d'aimer ; et encore n'est-elle chez eux qu'une impression presque toujours fugitive. On pourrait presqu'en dire autant concernant les bas-fonds de l'humanité ; le sauvage souffre sans contredit bien moins, affectivement, que l'homme parvenu déjà à un certain degré intellectuel et moral.

Au fur et à mesure qu'il s'élève, l'homme doit vaincre la douleur ; c'est sa destinée. L'humanité sortira du mal, comme la terre est sortie du chaos, le jour où la lumière fut. Mais combien parmi nous, en songeant au passé, aux dures conditions de la vie pour beaucoup d'hommes durant le moyen-âge par exemple, ne frémissent-ils pas d'épouvante, et ne remercient-ils pas Dieu ou la chance, selon leurs opinions particulières, de ne les avoir appelés que maintenant à l'existence sur la terre. Mais d'autres hommes se demandent aussi (et parmi ceux-ci certains de ceux qui, ayant effectué des voyages lointains, ont vu de près et par eux-mêmes des races et des civilisations bien différentes) : pourquoi donc ces êtres humains qui naissent et vivent misérablement au sein des tribus sauvages ; pourquoi d'autres dans ces nations à demi-civilisées, dures encore comme coutumes et comme mœurs ? Pourquoi d'autres, à l'époque de notre moyen-âge, comme serfs et vilains ? pourquoi nous-mêmes citoyens libres éclairés dans les jours présents ? pourquoi l'inégale répartition des douleurs et des joies terrestres de toutes sortes ? Pourquoi à ceux-ci des avantages de rang et de fortune parfois immérités ? Pourquoi à ceux-là une sorte de fatalité apparente qui semble peser sur eux, en les accablant de coups successifs, sans trêve ni relâche ? Pourquoi à côté du génie, la médiocrité intellectuelle, l'ignorance et parfois même le crétinisme ? Pourquoi, indépendamment de l'éducation reçue dès le premier âge, ces enfants trahissant d'une façon que l'on peut appeler innée des instincts absolument bons ou absolument vicieux ?

Pourquoi des talents précoces et des dons de l'intelligence semblant innés chez certains? Pourquoi ces grands artistes et ces savants illustres semblant doués de leur art ou de leur science dès l'enfance? Pourquoi Mozart et pourquoi Pascal par exemple? Ces questions se posent d'elles-mêmes, et il faut bien qu'elles se résolvent au double point de vue de la logique et de la justice divine. La solution en est indiquée, écrit M. Nus, dans la doctrine de Pythagore qui l'avait apprise lui-même des Brahmes de l'Inde et des prêtres de l'ancienne Egypte : elle fut celle professée par Socrate et Platon, chantée par Virgile, enseignée par les Druides nos ancêtres, et proclamée clairement par le Christ lui-même, d'après le texte même de plusieurs passages des évangiles. Elle fut celle de la primitive église chrétienne; plusieurs de ses docteurs la défendirent très éloquemment devant certains conciles de leur époque, assemblés pour préparer les voies à l'autocratie future du catholicisme greffé sur le pur christianisme altéré et défiguré. Dans ce but, les fondateurs de ce catholicisme firent d'abord appel à un bras séculier qui ne lui a pas manqué durant plusieurs siècles; et décrétèrent, comme devant être articles de foi désormais, Satan, ses cohortes et l'enfer éternel: c'était une résurrection, mais défigurée, de l'ancien double principe du bien et du mal chez les Persans d'autrefois, sous le nom d'Ormud et d'Ahriman. La réincarnation ou la pluralité des existences terrestres successives pour chacun est donc une croyance aussi ancienne que le monde, et admise actuellement comme autrefois chez beaucoup de peuples; pour en citer un exemple: plusieurs annamites appartenant à différentes classes sociales de leurs pays, interrogés par un français séjournant au milieu d'eux et qu'ils connaissaient bien, lui déclarèrent entre autres choses qu'au cours de son existence, il fallait bien se garder de deux choses : être mauvais pour ses ascendants et être dur pour les pauvres : en renaissant pour constituer la personnalité d'un autre annamite, disaient-ils, celui qui avait été précédemment un mauvais fils, était à son tour le père d'enfants mauvais pour lui, celui qui avait refusé le riz et la menue monnaie au pauvre et au vagabond nécessiteux, devenait à son tour dans son existence suivante un pareil vagabond dénué de toutes ressources. Ainsi que M. Nus l'écrit avec raison, comme la progression des espèces instinctives ou animales explique l'inégalité des premiers êtres, la succession des vies morales explique seule l'inégalité des conditions humaines. Tous, successivement, nous avons parcouru les phases traversées par le genre humain, subissant la conséquence de nos chûtes ou jouissant du résultat de nos efforts. Nous étions les générations du passé; nous serons celles de l'avenir. Nous récoltons ce que nous avons semé autrefois : ce que nous semons

aujourd'hui, nous le récolterons encore. Hommes, vous n'avez à demander de compte à personne qu'à vous-mêmes ; votre vie, c'est votre œuvre : vous êtes libres. La mort n'est pas ; chaque existence est pour chacun une étape sur le chemin du progrès. Cette doctrine est la consécration de la conscience, en même temps que la sanction de la morale. La récompense et le châtiment sont le fait pour chacun de ses propres œuvres. L'âme se rénumère ou se punit elle-même. Le paradis et l'enfer sont donc un état individuel, et nullement ces lieux de supplices éternels ou de béatitudes contemplatives, dont certaines religions imposent la croyance comme article de foi.

Il est facile de comprendre maintenant comment l'auteur traite ce sujet qu'il appelle *l'autre vie*. Je copie textuellement M. Nus, comme dans beaucoup d'autres endroits du reste. En quittant une forme épuisée ou brisée, l'âme ne rentre pas aussitôt dans un autre corps terrestre.

Comme toutes les religions qui affirment l'immortalité de l'être, nous croyons à une autre vie. Il y a deux mondes : le *monde pondérable* et le *monde impondérable* que l'on appelle vulgairement le *monde des corps* et le *monde des esprits*. Ces deux mondes ne sont pas autre chose que deux états de la substance, et l'âme y vit tour à tour. Elle a donc deux modes d'existence, deux façons d'être ; elle passe alternativement de l'un à l'autre milieu, de l'un à l'autre état. Nous concevons que l'âme dégagée de son corps opaque doit avoir d'autres lumières et d'autres jouissances que les nôtres. Nous concevons surtout que dans cette vie supérieure, l'être se retrouvant lui-même, jouit d'une faculté précieuse qui nous manque ici-bas : la mémoire des existences passées.

Pendant la durée de chacune de ses existences terrestres, l'âme en effet n'ayant ses différentes perceptions que par le cerveau du corps qu'elle anime, elle ne peut avoir conscience et par conséquent mémoire de faits que ce cerveau n'a pas connus et n'a pas enregistrés. Cette loi physique est en accord avec cette loi morale et providentielle qui s'oppose à ce que l'âme incarnée ait la disposition de ses souvenirs antérieurs, qu'en adviendrait-il pour nous et entre beaucoup parmi nous, au cours d'une existence donnée ?

Une fois dégagée du corps opaque, l'âme se retrouve et se reconnaît. Ici, l'auteur fait un rapprochement bien judicieux ; il dit à ce sujet : d'une façon analogue nous alternons dans la vie corporelle de la veille au sommeil, et du sommeil à la veille, ces deux états constituant deux modes d'existence bien distincts, deux ordres de fonctions tout différents. Malgré cela, le *moi conscient* cesse-t-il d'être ? Il est, mais d'une autre façon ; il est, sans la mémoire, et le réveil le remet en possession de la plénitude de son être. N'y a-t-il pas là un emblème de la grande vie, une page de vérité que Dieu a donné à lire.

M. Nus fait dans les chapitres suivants un historique scientifique et raisonné, aussi intéressant qu'instructif sur les hommes dits de *l'âge de pierre*, ainsi que sur les grandes nations qui se sont succédé à différentes époques, ayant eu des croyances philosophiques donnant lieu à un culte apparent ou caché. Il me serait trop long de suivre l'auteur dans ces développements ; chacun d'ailleurs pourra lire ces bien intéressants détails dans l'ouvrage même de M. Nus. Je me permets d'en recommander instamment aux spirites plusieurs lectures bien attentives, ainsi que je l'ai fait moi-même.

La troisième partie *des grands mystères* est le couronnement de l'œuvre ; elle résume les nombreuses conséquences humanitaires et sociales qui découlent de la doctrine de *la réincarnation*. J'en ferai très prochainement l'analyse.

Capitaine Boulle.

LES LOIS FONDAMENTALES DE L'UNIVERS

Par le Prince Grigori Stourdza.

L'auteur de cet ouvrage est un Roumain, de Jassy, fils d'un prince régnant en Moldavie; les préoccupations politiques ayant peu d'attraits pour son esprit, il se révèle à nous comme véritable investigatenr, comme écrivain élégant, plein d'indépendance dans le domaine de la science et de la morale.

Nous avons lu, avec un vif intérêt, son œuvre sur *Les lois fondamentales de l'univers*; il expose ces lois d'une manière savante, originale, et il faut en méditer pour bien saisir les rapports qui existent entre toutes les parties de cette œuvre. Il y a là des formules de hautes mathématiques et des démonstrations géométriques nouvelles, disposées pour ainsi dire en couches successives qui étayent toutes les déductions que donne l'auteur. Nous n'avons pu, à regret, jeter qu'un coup d'œil trop rapide sur ce beau volume.

Les critiques appelés à donner leur avis sur *Les lois fondamentales de l'univers*, établiront sans conteste que ses données sont parfois en désaccord avec celles de la science actuelle; le prince Grigori Stourdza ne pouvait parodier ce que dit la science, car, son œuvre eût été inutile; il convie les hommes de savoir à entrer dans la voie qu'il leur trace pour étudier de nouvelles et importantes vérités.

Il y a là dix chapitres qui traitent : De l'espace; de la matière; du mouvement; de la gravitation ; de l'éther ; des corps célestes; de l'idée absolue; de l'âme ; de l'ordre; de la morale; de la religion. Les quatre derniers chapitres détachés du tout, sont imprimés dans un volume à part. Au chapitre l'éther, nos lecteurs trouveront des pages, qui tendent à mieux expliquer les phénomènes spirites, ceux dont la *Revue* donne la relation depuis 1858.

1 vol. in-8, de 566 pages, contenant les 10 chap. 8 fr.

1 vol. in-8, contenant les 4 derniers chapitres détachés, 4 fr.

Notre ami *M. Delanoue*, de Bardonèche, Italie, le courageux propagateur de l'enseignement astronomique, le spirite éclairé, nous décrit combien il est dangereux, dans la contrée qu'il habite, de se déclarer hautement partisan de notre cause ; les prêtres déclarent qu'ils ne baptiseront pas l'enfant né dans une famille spirite et ne lui feront pas faire la 1re communion ; les instituteurs sont remerciés s'il est avéré qu'ils aient lu des œuvres spirites. Si la population ne craignait les délations, elle lirait, il lui faudrait des brochures simplement faites, sur la tempérance, sur la propagande de la paix et de l'arbitrage, sur le spiritisme; cela en 25 pages au plus. Avis à qui de droit.

Notre frère *Pierre Houdée*, le médium guérisseur de la Touraine, nous écrit qu'il se fatigue beaucoup car le dimanche il a souvent plus de 100 litres d'eau à magnétiser; le lundi il doit se reposer sur son lit. Il n'ose pas refuser à ses malades, et obtient de très belles cures, ce brave homme si désintéressé. Il nous dit que, dans les campagnes, on croit aux sorciers et aux sorts jetés sur les gens et sur les animaux. Il est des familles qui ont de père en fils la réputation bien triste de jeter ces sorts, et causent un tort considérable à leurs voisins, en faisant naître des maux étranges. Les médecins et les vétérinaires y perdent leur savoir. Pierre Houdée ne pense qu'au bien et cherche à éclairer les pauvres ignorants voués au mal.

A *Corfou*, *Grèce*, *M. Thémistocle L. Politis*, l'un de nos F. E. S. a créé une bibliothèque publique très suivie; nous servons la Revue à notre frère, et il nous écrit, pour engager nos lecteurs à lui envoyer des volumes spirites et spiritualistes, les habitants de l'Ile de Corfou aimant à s'instruire à l'aide des œuvres de nos écrivains. Ce serait un acte de solidarité que de répondre à M T. L. Politis, selon ses désirs.

M. Croze, notre très honoré et vénéré F. E. S , nous annonce le dégagement corporel de notre ami et frère, *M. Joseph Line*, le 15 mars, à l'âge de 55 ans; cette mort inattendue, si prompte a pris à l'improviste sa femme si brave, spirite comme lui. Nos FF. de Rochefort ont accompagné les restes de cet honnête ouvrier et de bonnes et généreuses paroles ont rappelé la vie si bien remplie de Joseph Line, cet ami du vrai et du juste.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35e Année | N° 6. | 1er Juin 1892.

Les séances spirites du Vendredi, en juin, auront lieu le 10 et le 24.

SPIRITES, OCCULTISTES ET JOURNALISTES

Il est toujours très délicat, sinon difficile, de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce; c'est cependant ce que nous allons faire encore une fois, suivant une vieille habitude à nous.

Il nous importe peu, en effet, de nous laisser pincer le doigt, si, comme toujours, nous pouvons dire la vérité et défendre une cause essentiellement juste.

Il y a plus de quarante ans que nous tenons une plume et plus de trente que nous écrivons; c'est-à-dire que nous ne sommes plus un tout jeune homme; or dans ce laps de temps de plus de trente années, nous n'avons commis aucune lâcheté, aucune bassesse, soit avec la plume soit autrement.

Ceci dit sans vanité aucune, avec un peu d'orgueil peut-être et pour expliquer pourquoi nous avons le droit de parler à certaines gens comme nous allons le faire, c'est-à-dire avec une franchise extrême.

I

Il existe une catégorie d'individus qui, chaque fois qu'il se produit de par le monde, des manifestations Spirites, en prennent texte pour ridiculiser ces *pauvres spirites*, ces *naïfs*, ces *idiots*, ces *jobards*, ces *détraqués*, ces *hystériques*, etc., etc., car le vocabulaire des épithètes malsonnantes qu'on leur applique est trop riche pour être reproduit même en partie.

Cette catégorie d'individus comprend des Occultistes et des Journalistes. — Or étant à la fois Occultiste et Journaliste, nous pouvons parler en connaissance de cause de l'Occultisme et du Journalisme.

Mais à côté du savoir considérable qui incombe à l'Occultiste et au Journaliste, nous possédons aussi d'autres petites connaissances qui permettent à notre plume d'être un peu encyclopédique; nous l'avouons sans ambages, se taire dans le cas présent, sous le masque d'une fausse modestie, serait un acte d'hypocrisie et de profonde vanité; c'est en outre un acte de bonne guerre, voulant bien établir la valeur de l'écrivain pour démontrer que

16

dans tout ce qui va suivre, il n'y a aucune jalousie, aucun amour-propre froissé, aucune amertune de situation d'un besoigneux; nous nous trouvons, en effet, fort satisfait de ce que nous sommes, de ce que nous avons produit intellectuellement dans notre carrière déjà longue et dans notre *aurea mediocritas* enlevée à la pointe de notre plume et de notre crayon; en un mot nous nous estimons un des heureux de ce triste monde et n'envions la situation de quiconque.

II

Spirite de la première heure et par conséquent Occultiste, nous le prouverons, nous avons éprouvé une joie profonde en assistant au Congrès spirite et spiritualiste de Paris de 1889. Certes, tout n'a pas marché selon nos désirs, il y a eu des fautes commises, des erreurs et des malentendus qu'on aurait pu éviter; mais enfin, tel qu'il a eu lieu, ce Congrès a été cause d'un grand mouvement intellectuel, il a été un grand succès pour la cause spiritualiste que nous avons énergiquement défendue, alors qu'il y avait quelque mérite à le faire.

Aussi avons-nous été profondément attristé de voir, quelques mois après le Congrès, des Occultistes venir frapper impitoyablement les Spirites, les traiter d'inconscients, d'idiots et vomir contre eux les injures les plus grossières, sans preuve aucune des faits invoqués contre leur philosophie.

C'est là plus que de l'ingratitude, c'est un manque complet de tact, de charité et de fraternité.

En effet, qu'étaient les Occultistes avant le Congrès rien ou presque rien? Ils existaient à peine de nom et aujourd'hui, à les en croire, eux seuls sont quelque chose et les autres rien du tout, c'est-à-dire qu'après avoir employé le Congrès comme marche-pied, pour se hisser, tâcher de sortir de la foule, se montrer en public pour parader et se faire connaître, ces Occultistes essaient de repousser du pied le pavois, sur lequel le Congrès les avait placés et dont ils croient ne plus avoir besoin; qu'ils se détrompent!

L'Occultisme ne formera pas de longtemps, jamais peut-être, une armée que s'il compte dans son sein le Spiritisme qui, quoi qu'on dise et qu'on fasse, est une branche de l'Occultisme, branche très importante, la plus importante même, parce qu'elle est accessible à l'esprit des masses, avec lesquelles il faut tôt ou tard compter.

Le Spiritisme sera toujours le nombre c'est-à-dire la force dans l'armée spiritualiste de l'Idée et c'est le nombre, qui l'emporte toujours.

Je n'insisterai pas ici sur la noire ingratitude des Occultistes, ne voulant pas rouvrir les polémiques acerbes, impitoyables et malsaines, si j'en ai parlé ici, c'est que j'ai été obligé de le faire pour arriver aux journalistes

avec lesquels ils se sont pour ainsi dire ligués, dans un but facile à comprendre, comme on va voir bientôt.

III

L'allure des Journalistes, avant le Congrès, était pitoyable, disons plus, écœurante, envers les Spirites ; ils les abreuvaient chaque jour d'injures, de sarcasmes, disons le mot, de vilénies. Ils les insultaient avec une rage tellement féroce, qu'elle semblait, dans bien des cas, payée. Or cette rage de commande s'était calmée après le Congrès, parce que le plus grand nombre des directeurs de journaux de nos jours sont, surtout et avant tout, des *mercantis*, des exploiteurs de feuilles, des marchands de papier imprimés. Or devant le nombre prodigieux de Spirites, ils empêchaient leurs rédacteurs de se moquer des Spirites et de les railler. — Il faut bien vendre le journal, pour qu'il soit répandu, qu'il ait de l'influence et qu'il rapporte de l'argent par crainte de ses coups. La grande opération du journal moderne, il faut qu'on le sache, n'est en somme qu'un chantage à peine déguisé. Or si l'on frappait les Spirites si nombreux, on s'aliénait du coup une clientèle qui pouvait s'adresser ailleurs, d'où un calme relatif dans l'attaque, après le Congrès.

Tout à coup quelques Occultistes, désirant de la réclame, ont attaqué les Spirites dans leurs journaux et revues ; voyant cette prise d'armes des Occultistes, les Journalistes, à leur tour, heureux de saisir l'occasion, emboîtent le pas et font chorus avec les sârs ou mages tapageurs, qui sont loin d'être ennemis de la grosse réclame. A la suite des sârs, des mages, des Cabalistes et des Roses-Croix apparaissent des romanciers plus ou moins pornographiques, plutôt plus, à la recherche d'idées nouvelles et tous ces beaux messieurs, qui veulent bien vendre tous leurs petits livres, pensent avec raison que de bons éreintements envers les Spirites leur amèneront une nouvelle clientèle et les voilà partis en guerre.

Au fond, comme on voit, ce n'est absolument qu'une question de boutique qui les fait agir.

C'est une terrible chose que la lutte pour la vie, surtout quant on veut cette vie large, riche, moelleuse, bien capitonnée; elle coûte fort cher aujourd'hui.

Nous pouvons donc dire à nos confrères en Occultisme, qui se piquent d'être si fort au-dessus des Spirites, comme intellect, qu'ils ne l'ont guère prouvé par leurs actes. En effet, une preuve incontestable de supériorité intellectuelle, c'est la bonté, surtout la bonté envers ses inférieurs ou tout au moins ceux qu'on suppose tels, ensuite la reconnaissance pour les services rendus. Or les Spirites, c'est là un fait incontestadle, ont été grande-

ment utiles aux Occultistes en leur permettant de produire au grand jour, à la face des délégués du monde entier, leurs idées, leurs croyances et leur science qui renferme nombre de données et de théories fort discutables, car je dois avouer que mes Frères les Occultistes répondent un peu trop comme les grands pontifs des religions passées et peut-être futures, quand on leur demande des explications.

Ils disent par exemple : « L'Initié doit trouver de lui-même le perfectionnement et la connaissance des choses occultes qu'il n'est pas permis de révéler. » Il y a, certes, du vrai dans cette explication, mais on avouera qu'elle sera difficilement acceptée par la masse, car elle sent furieusement la théorie catholique qui nous dit : « qu'un mystère est une chose incompréhensible que nous devons croire sans essayer de raisonner ».

Mais c'est précisément pour cela que j'étudie l'Occultisme, c'est pour essayer de désocculter l'Occulte que nous travaillons tous, Spirites, Occultistes, Théosophes, et nous soutenons qu'en écrivant des livres comme l'*Isis dévoilée*, par exemple, j'apprendrai quelque chose à ceux qui voudront connaître l'occulte. Je préfère de beaucoup le raisonnement des Théosophes qui nous disent par exemple (1) : « La théosophie est la science du divin... aussi l'appelle-t-on parfois RELIGION DU SAVOIR, parce qu'elle a toujours possédé la connaissance des lois gouvernant le monde spirituel, moral et matériel.

« La théorie qu'elle offre de la nature et de la vie n'est pas une spéculation d'abord émise, puis prouvée par l'ajustement des faits ou conclusions convenables ; c'est une explication de l'existence cosmique et individuelle dérivée du savoir acquis par ceux qui avaient développé la faculté de voir derrière le voile qui cache les opérations de la nature à l'homme ordinaire. Tels sont les êtres qu'on appelle Sages au sens le plus élevé du mot. »

Je le répète, je préfère ce raisonnement. Revenons au clan des Journalistes.

IV

Dans le clan des Journalistes, l'un des plus acharnés contre le Spiritisme, c'est le grand ou du moins le gros Sarcey, le type du journaliste moderne, qui parle de tout à tort et à travers et sans réflexion aucune. Comment pourrait-il réfléchir sur un travail quand la soif de l'or l'oblige à écrire au moins deux ou trois articles par jour, c'est-à-dire mille articles par an. Aussi M. Sarcey, que nous avons vu furieux contre un curé qui le nommait *Sarcelle*, est un véritable camelot du journalisme, ses travaux sont tous des

(1) *Le Lotus bleu*, 3e année, n° 2, 27 avril 1892, page 33, dans le substantiel article intitulé : *Epitomie des doctrines théosophiques*.

articles à 13, comme dans le bazar où se vendent les marchandises de Franc-fort-sur-le-Mein.

Or comment un homme peut-il tant produire ? La recette est fort simple, M. Sarcey a la naïveté... soyons poli, de nous l'apprendre : « Tout ce dont j'ai besoin (ce qui veut dire, tout ce que j'ignore), je le trouve dans le LAROUSSE. »

On nous accordera que si les Spirites sont des *naïfs*..., etc., etc., personne n'est plus *Spirite* que M. Sarcey.

Avouer qu'on copie le Larousse, c'est-à-dire une encyclopédie qui, comme ses congénères est pleine d'erreurs, ce n'est peut-être pas bien malin ; enfin nous connaissons d'où vient l'omniscience de la plupart de nos confrères en journalisme... On n'est jamais trahi que par les siens.

C'est égal, après cet aveu, les lecteurs de M. Sarcey ne sont pas difficiles s'ils continuent à lire leur journaliste qui, en somme, ne vit que sur son ancienne réputation ; nous nous demandons même si les chroniques à jet continu du fécond écrivain sont encore lues. Quoi qu'il en soit, nous sommes persuadés que si le Spiritisme n'avait pas d'autre adversaire que M. Sarcey, il serait loin de sa fin.

La pauvre Sarcelle, comme disait le curé, sera depuis longtemps enterré, ses *énormes* travaux depuis longtemps oubliés, que le Spiritisme toujours jeune, vivace et renouvelé par la science, continuera à prodiguer ses bienfaits à ceux qui cultiveront sa saine et consolante philosophie.

Ajoutons cependant, à la décharge de M. Sarcey, qu'il doit bénéficier de circonstances atténuantes, puisqu'il attaque sans conviction aucune le Spiritisme, sans en connaître le premier mot, ne l'ayant jamais étudié.

Demain, son intérêt le pousserait-il à exalter cette même philosophie qu'il le ferait sans aucun doute. En tout et pour tout, le pauvre Sarcey a toujours agi de même, c'est un galérien des travaux forcés du journalisme, il s'acquitte tant bien que mal de sa tâche ; quant aux idées, aux croyances, aux fortes convictions qu'il a en quelque matière que ce soit, on peut les résumer en un seul mot : NÉANT !

Aussi ne désespérons-nous pas de lire un jour sur les lettres de faire part de cet ancien mangeur de prêtre venu à résipiscence : « décédé en son domicile de la rue de Douai, muni des sacrements de notre sainte mère l'Eglise ». Et ce sera de toute logique.

Requiescat in pace. Amen !

Passons à un autre pourfendeur de Spirites. Celui-ci, qui a plus de talent que M. Sarcey ou du moins qui a le talent que ne possède pas son confrère, est un écrivain beaucoup plus dangereux, comme on va voir.

Au milieu de ces méchants articles, nous en prenons un à tout hasard, une chronique parue le 28 février 1892 dans un journal qui, bien qu'il s'en défende, est absolument réactionnaire, nous ne le nommerons pas pour ne point lui faire de la publicité. La chronique est signée H. F. (Henry Fouquier) l'ancien secrétaire de celui que Rochefort désignait sous le nom de *Foutriquet*. Elle a pour titre :

LES SCIENCES ET LES ESPRITS

Il eût été préférable d'écrire : LA SCIENCE, car au seuil du xxe siècle, la science est une, il n'existe pas plusieurs sciences ; mais arrivons à l'article ; nous placerons entre guillemets le texte du grand chroniqueur pour le différencier de notre humble prose.

« Le monde des Spirites est en émoi : un vent d'orage menace de soulever les voiles de la Divine Isis et l'ombre d'Allan Kardec a tressailli dans sa tombe de granit, au Père-Lachaise. Voici que de véritables savants vont se mêler de leurs affaires et troubler la sérénité de leurs rêves. »

Jamais les Spirites n'ont demandé autre chose, ils ont à la fin obtenu que l'attention des savants se portât sur le Spiritisme et ses manifestations, mais nous remarquerons, en passant, que ce n'est pas d'aujourd'hui, puisque les plus illustres savants se sont déjà emparés de la question, l'ont étudiée et n'ont « nullement troublé la sérénité de leur rêve », au contraire, ils ont donné raison aux Spirites qui n'ont jamais redouté la lumière et le grand jour.

« Les adeptes du Kardécisme, poursuit M. H.F., célèbrent en de nombreux temples, le culte des ancêtres et croient communiquer, dans leurs cérémonies avec les plus grands esprits de l'Antiquité. De modernes sibylles qui prétendent abriter sous leurs guenilles corporelles les âmes de Sémiramis, de Minos, de Jeanne d'Arc et recevoir les visites de Jésus-Christ, rendent des oracles un peu partout et exploitent impunément les candides gogos de l'Occultisme. Des milliers de charlatans et de prestidigitateurs constituent les piliers de l'Eglise du Mystère. Il faut croire que leur règne va finir. »

Autant de mots, autant d'inepties ! le règne du Spiritisme au contraire, commence, quant aux charlatans et aux prestidigitateurs, les Spirites les ont constamment repoussés et chassés de leur réunion, qui n'ont pas lieu dans des temples ni au milieu « des pilliers de l'Eglise du Mystère », car les Spirites ne sont pas assez stupides pour payer des prêtres et des curés et mendier aux États des immeubles appartenant et entretenus aux frais de l'État c'est-à-dire payés par l'argent de tous, même de ceux qui ne mettent jamais les pieds dans les capharnaüms de l'hypocrisie et de l'imposture.

Quant à ajouter foi aux communications des grands esprits de l'Antiquité

il n'y a que des niais auxquels on puisse servir de pareilles bourdes; les Spirites et les Occultistes savent parfaitement à quoi s'en tenir sur ce chapitre et n'ajoutent foi qu'à ce que leur indique leur sagesse, leur intuition et leur haut savoir, car si parmi les Spirites il y a des gens modestes, des simples d'esprits, il y a aussi des hommes qui raisonnent, des savants, des littérateurs, des artistes, des médecins, des officiers supérieurs, etc., car on ne saurait admettre que les quarante ou cinquante millions de Spirites sont absolument ignares comme des frères ignorantins.

La Philosophie Spirite n'est pas comme une religion fermée, elle est ouverte à tous et c'est bien là ce qui contrarie la bonne Eglise catholique, apostolique et romaine.

Mais poursuivons la chronique en question : « Il s'est formé un comité de recherches psychiques qui s'apprête à faire sortir de la période de l'empirisme l'ordre de phénomènes sur lequel spéculent les bateleurs. Ce comité possède depuis quelques mois un important journal que publie l'éditeur Félix Alcan. Ce sont les *Annales des sciences psychiques*, un recueil d'observations et d'expériences, où la méthode expérimentale est appliquée à des faits dégagés de toute théorie préjudicielle. M. le Dr Dariex, directeur des *Annales*, doit de concert avec les membres du Comité, organiser une série d'expériences, auxquelles seront conviés les professeurs de la Faculté de médecine et qui auront un grand retentissement dans le monde savant, à cause des garanties de contrôle qu'elles présenteront.

« On y étudiera les phénomènes produits par la force psychique (une puissance encore indéterminée dont les médiums paraissent disposer à leur gré), et en particulier les mouvements d'objets matériels comme le soulèvement des tables réalisé sans contact. Un médium célèbre, Mme Eusapia Paladino viendra tout exprès de Naples pour prêter son concours aux séances.

« C'est elle, on se le rappelle, qui, en septembre dernier, convertit au psychisme un savant matérialiste, connu par ses recherches physiologiques sur les origines de la criminalité, le Dr César Lombroso.

« L'affaire fit grand bruit, avec quatre de ses collègues, tout aussi sceptiques que lui, M. Lombroso avait pris les précautions les plus minutieuses pour rendre toute supercherie impossible et assurer le contrôle rigoureux des actes du médium. Celui-ci était réellement le prisonnier des expérimentateurs lorsqu'ils virent une table placée en pleine lumière, se soulever et pérégriner dans la salle. Les lumières éteintes, un sabbat infernal se produisit; les meubles se heurtèrent, une sonnette voltigea au dessus des têtes, chacun se sentit tirailler ou touché par des mains invisibles. Les assistants,

des médecins connus et estimés, attestèrent la réalité de ces faits et, dans une lettre rendue publique, le Dr Lombroso exprima le regret d'avoir nié jusqu'alors avec tant d'inconscience la possibilité des phénomènes spirites. Il les déclara authentiques, se bornant à repousser les théories auxquelles on avait l'habitude de les associer.

« Des constatations du même genre ont été faites, bien antérieurement, en Angleterre par des savants dont il serait difficile de récuser le témoignage. Ils ont vu des meubles se déplacer sous l'influence du courant psychique déterminé par leur présence, sans le secours d'aucun médium.

« Que conclure de ces expériences, sinon qu'il existe vraiment une force inconnue dont les phénomènes spirites tirent leur cause et que ces phénomènes sont aussi naturels qne les phénomènes d'hypnotisme et de suggestion acceptés aujourd'hui par tous les hommes de science.

« Des expériences analogues à celles de Naples et de Londres ont souvent eu lieu à Paris. Mais on ne leur a pas donné encore le caractère solennel et rigoureusement expérimental qui fixe un événement et lui assigne une date dans les annales des académies.

« Sous peu, ce pas sera franchi. Alors, le nom d'une science nouvelle, qui en est à ses premiers bégaiements, sera officiellement proclamé. Le psychisme dégagé des superstitions spirites aura son état civil. »

Ce qui précède ne peut que réjouir tous les Spirites sincères, car ils sont absolument assurés du résultat des expériences eux, qui les connaissent et qui les pratiquent depuis plus de trente ans.

Seulement le jour où les grands hommes de la science auront reconnu sincères, exacts, et véritables tous les faits publiés par les Spirites depuis plus de trente ans, messieurs les savants qui sont fort entêtés et ne veulent jamais avoir tort diront que le Spiritisme est un mythe, n'existe pas et le baptiseront sous le nom moderne de Psychisme, ce sera la même chose, mais leur infaillibilité scientifique sera sauvée ; ils agiront en un mot pour le Spiritisme comme ils ont agi pour le magnétisme animal, qui n'existe pas pour eux, puisqu'ils le nomment de tous les noms qu'on voudra sauf sous celui de magnétisme qui constaterait bien et dûment l'ânerie des savants d'un demi-siècle. Grâce à cette hypocrite substitution les diplômes, parchemins et peaux d'âne seront sauvés !!!

Enfin, comme dans une chronique il faut parler un peu de tout et toucher un peu à tout le monde pour faire parler de soi, M. H. F. attrape les matérialistes, car lui ne l'est pas, étant foncièrement clérical, aussi ajoute-t-il: « le coup sera rude pour les matérialistes qui, jusqu'ici, écrasaient du poids de leurs railleries les Don Quichotte du magnétisme et de la force

psychique. Ils seront bien obligés de prendre en considération les redoutables inconnues qui se dressent si inopinément devant eux et de dire, comme Littré, sur son lit de mort : « Cet *Inconnaissable* que je vois et que je ne comprends pas! » Dans la conception positive du monde la force psychique constitue en effet un pouvoir singulièrement gênant. »

Les Spirites ne peuvent que se réjouir de pareilles idées; oui certes, le matérialisme sera bien vaincu le jour, où l'au-delà de la vie sera connu par un plus grand nombre de personnes.

Nous ne pousserons pas plus loin la critique de M. H. F. parce que l'auteur s'y livre dans un but facile à comprendre à des personnalités, afin de s'attirer des lettres, des articles et des ripostes de ces personnes, car il est bon de dire et de répéter que, bien souvent, des feuilles étiques, ne craignent pas de tomber sur les Spirites, afin de s'attirer des polémiques dans les journaux spirites et obtenir ainsi gratuitement une grande publicité.

Aussi engageons-nous les directeurs de journaux et revues spiritualistes à ne jamais insérer ou reproduire les inepties qu'on débite sur le compte des Spirites. Le jour où ceux-ci dédaigneront la critique méprisable de ces Journalistes, ce jour-là toutes les plaisanteries plus ou moins venimeuses cesseront comme par enchantement.

Le mépris, telle est la seule arme à employer contre les gens de mauvaise foi et leurs malsaines élucubrations, dont voici un échantillon : « Vingt petites revues hebdomadaires ou mensuelles, dit M. H. F., servent à écouler les exploits ou les polémiques des groupes. L'une d'elles, le *Lotus bleu*, s'efforce d'acclimater en France les dogmes religieux du Thibet. Ne cherchez pas à vous faire une idée de ce que pensent et écrivent les prophètes de ces écoles, un détraquement cérébral serait peut-être la suite d'une aussi folle entreprise. »

Ainsi donc, d'après le susdit chroniqueur, il n'existe, de par le monde, que vingt petites revues hebdomadaires ou mensuelles; toujours même ignorance ou mauvaise foi. — Il faut, en effet, ne pas être grand clerc pour savoir que le nombre des Revues spiritualistes dépasse certainement le chiffre de CENT et que parmi elles, beaucoup ont une importance réelle par le nombre de leurs lecteurs et de leurs rédacteurs ; il n'y a rien d'étonnant dans ce fait puisqu'elles s'adressent à une clientèle qui compte quarante millions d'individus, qui, tous, doivent être de fortes têtes puisque d'après notre journaliste, si le commun des mortels « veut se faire une idée de ce que pensent et écrivent les prophètes de ces écoles, un détraquement pourrait être la suite d'une aussi folle entreprise.» Ici perce la rage de l'écrivain qui, furieux de voir le nombre considérable de lecteurs *de ces petites revues*, cherche à empêche

de nouveaux travailleurs à s'enrôler dans nos rangs; puis aucun spirite n'aurait jamais pu faire un plus brillant éloge de ses frères qui doivent être de fortes têtes pour ne pas être détraquées, par les lectures spirites.

Mais heureusement pour M. H. F. « la science va s'emparer de leur champ d'exploration (des Spirites) et va y apporter ses méthodes, ce sera l'assainissement. Avec Scheele et Lavoisier, elle a fait de l'alchimie, la chimie, c'est-à-dire la plus féconde des spéculations où se soit exercé le génie de l'homme; elle saura, vous le verrez bien, extraire des perles et d'incomparables trésors du fumier de la Kabbale et des marécages d'Allan Kardec ».

Comparer une philosophie à une science exacte, n'est peut-être pas très-heureux, mais ce qui est très-certain, c'est que notre journaliste ne connaît pas plus la Kabbale que les écrits d'Allan Kardec; on peut être ou n'être pas Kabbaliste, mais il n'est pas permis d'ignorer que la Kabbale a occupé à toutes les époques de très grands esprits et que M. A. Franck, de l'Institut, pour n'en citer qu'un exemple, a étudié pendant cinquante ans ce livre admirable qui, de même que les écrits d'Allan Kardec, vivra certainement plus longtemps que les écrits si fins, si spirituels et si inconscients de M. H. F. — Les grandes œuvres de notre grand critique seront depuis longtemps plongées dans un profond oubli que celle du fondateur du Spiritisme en France seront lues, étudiées, commentées, et seront encore pour l'homme une source inépuisable de joies et de consolations, au milieu des calamités qui troublent si profondément l'humanité. J. Marcus de Vèze.

RAPPORTS DU MAGNÉTISME ET DU SPIRITISME

Les conférences données par M. Rouxel à la *Société spirite*, pendant les années 1891-1892, vont paraître incessamment en un beau volume in-octavo sous le modeste titre : *Rapports du magnétisme et du spiritisme*. Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir ici la primeur de la *Conclusion générale* de cet important ouvrage.

Après avoir démontré pièces en mains que les anciens magnétiseurs ont connu et proclamé tout ce que les hypnotiseurs modernes prétendent aujourd'hui découvrir, et d'autres choses encore : que, par conséquent, ceux-ci ne font que démarquer en la faussant la doctrine magnétique;

Après avoir prouvé que les phénomènes du magnétisme et du somnambulisme conduisent logiquement au spiritualisme et au spiritisme;

Après avoir réfuté les objections soulevées contre le spiritisme par les *psychistes* et les *psychiâtres*, non moins plagiaires et faussaires que leurs amis les hypnotiseurs ;

M. Rouxel s'exprime ainsi qu'il suit dans sa conclusion générale :

CONCLUSION GÉNÉRALE

Qu'est-ce donc qui peut retenir encore — je ne dis pas les savants officiels, il faut les laisser à leur ratelier, — mais tant de savants indépendants qui ne savent, au milieu du désarroi produit dans les esprits et dans les cœurs par la science officielle, de quel côté orienter leur vie, d'embrasser la doctrine spiritualiste qui se trouve démontrée *expérimentalement* par les phénomènes du magnétisme et du spiritisme ?

I. LA SUPERSTITION.

La crainte de voir renaître la superstition ?

Mais, d'abord, elle n'est pas morte, elle est même plus vivante que jamais ; elle n'a fait que changer d'objet et passer du mal au pire : du pouvoir religieux elle est descendue au pouvoir scientifique et civil. Le savant doublé du gendarme s'est emparé de la puissance sacerdotale. Dieu, aujourd'hui, c'est la science. Et quelle science ! Nous avons pu nous en faire une idée par tout ce qui précède et nous ne sommes qu'à l'a b c d de ses ténébreux exploits.

Ensuite, il faut observer que les partisans des doctrines magnétiques et spiritualistes ont été les adversaires les plus résolus de la superstition. Si Pomponace, Van Helmont et tant d'autres attribuent à l'homme les guérisons miraculeuses, c'est pour les retirer à Satan, la vache à lait de ceux qui vivent de la superstition.

C'est précisément pour cela que les *vachers* les ont accusés d'athéisme. Soyez tranquilles, s'ils avaient été véritablement *athées* on ne les aurait point inquiétés : l'athéisme sert trop bien le despotisme pour qu'ils fassent ensemble mauvais ménage.

Lisez, méditez les ouvrages de ces prétendus athées, et vous verrez si la superstion est au bout.

II. LES QUESTIONS SOCIALES ET LE SPIRITISME.

La doctrine du spiritualisme présenterait-elle quelque danger moral ou social ? Serait ce pour ce motif qu'on la tiendrait en quarantaine ?

Cette question vaut la peine d'être examinée, et nous ne pouvons mieux faire pour terminer que de lui consacrer quelques pages.

Si le magnétisme et le spiritisme n'étaient que des objets de pure curiosité ; si les phénomènes qu'ils présentent ne conduisaient à aucune conséquence pratique en physiologie, en psychologie, en éthique, en sociologie ; si les discussions auxquelles ils ont donné lieu se bornaient aux effets de périodes oratoires, au dilettantisme académique, j'y aurais jeté un léger coup d'œil en passant, car il est bon de savoir un peu de tout ; mais je

n'aurais pas consacré des années à l'étude de ces questions, et surtout, je respecte trop le public pour lui offrir un livre, comme il n'y en a déjà que trop, n'offrant aucun intérêt, aucune utilité, aucune application à la vie individuelle, familiale ou sociale.

C'est donc précisément et uniquement parce que je crois trouver dans le magnétismé et le spiritisme la solution des questions les plus redoutables qui troublent les temps modernes, que j'ai pris la peine d'approfondir ces questions; d'écrire ce volume et que je prie le public de prendre celle de le lire et de le méditer.

III. L'HYGIÈNE. MICROBISME ET MAGNÉTISME.

Considéré seulement comme agent thérapeutique, comparons le magnétisme au système qui prédomine aujourd'hui en médecine : le *microbisme*.

S'il est vrai, comme une foule d'expériences le prouvent, qu'on peut guérir rapidement, par le magnétisme, la plupart des maladies contagieuses ou non prises à leur début, et dans un délai plus ou moins long, les maladies anciennes et chroniques...

S'il est vrai que la pratique du magnétisme curatif, tout avantageuse pour le patient, ne présente aucun danger pour l'opérateur...

Si tout le monde, gouvernants et gouvernés, médecins et malades étaient convaincus de cette vérité.

On ne verrait plus, lorsque éclate une maladie épidémique, choléra ou seulement variole, les honteuses paniques dont nous avons eu le spectacle en ces derniers temps sous la direction de la *science française* : des parents abandonnant leurs parents malades de peur de la contagion ; des municipalités se sauvant, aux premiers symptômes épidémiques, des médecins même abandonnant leur poste devant un ennemi plus ou moins imaginaire !

Or, on sera convaincu qu'il y a bien moins de danger à rester auprès de ses parents ou amis malades et à les soigner, et surtout à les magnétiser, qu'à se sauver la frousse dans le ventre, si l'on a bien compris la théorie que nous avons donnée de la vie, de la maladie et du magnétisme.

La personne qui magnétise met en jeu sa force centrifuge : elle ne risque donc pas d'être infectée, car cette force repousse les causes morbifiques. Il suffit, pour se mettre à l'abri de la contamination, de suspendre la magnétisation avant que la force centrifuge soit totalement épuisée et, à tout hasard, de *se dégager* ou se faire dégager après l'opération.

Cette force vitale émise par le magnétisant et dirigée sur le magnétisé, s'ajoute à la force vitale propre de celui-ci et la met en état de repousser plus énergiquement le principe du mal. On reste souvent tout étonné soi-même des résultats que l'on obtient ainsi. Cela m'est arrivé bien des fois.

Le magnétisme bien connu, et c'est par l'expérience qu'on apprend à le connaître, on ne laissera donc plus aucun malade sans secours ou du moins sans consolation, car, il faut bien en convenir, le magnétisme ne nous rendra pas immortels, ce n'est d'ailleurs pas à désirer.

Le magnétisme bien connu, l'apparition d'une épidémie ne sera plus le signal de ces honteux et lâches « sauve qui peut » très scientifiques, j'en conviens; mais peu dignes du seul animal qui porte la tête vers le ciel et que la *science française* s'obstine à diriger uniquement vers la terre.

Le magnétisme bien connu, les maladies épidémiques n'auront qu'une très courte durée si même elles apparaissent, car chassés de l'organisme du malade par le magnétiseur et ne trouvant pas d'autres organismes disposés à les recevoir (car l'assurance, le courage, tous les sentiments expansifs sont centrifuges), les microbes mourront sur place faute d'aliment.

La médecine les nourrit : le magnétisme les affamera.

V. LA PEUR.

Admettez au contraire la théorie microbienne, tout change. Vous verrez aussitôt apparaître — ce que nous voyons sous nos yeux, par le fait, — les inspections, les quarantaines, les lazarets, les désinfections, les fumigations, et autres fumisteries et par dessus tout, *la peur*, maladie bien pire et plus contagieuse que celle dont la science veut nous préserver.

En effet, la peur est une maladie morale déprimante même pour le physique; lorsqu'elle nous tient, le courant centripète prend le dessus sur le centrifuge, et nous attirons à nous les influences délétères.

Observez les gens en temps d'épidémie, vous constaterez que ceux qui sont calmes et qui mènent une vie réglée, sans y rien changer, restent indemnes, tandis que les peureux, au milieu de toutes leurs précautions, sont envahis, par suite de leurs précautions même.

C'est que l'homme calme et courageux ne prête pas le flanc aux microbes. Supposé qu'ils pénètrent dans son organisme, ils sont facilement expulsés ou bien il les mange et les digère, au lieu de se laisser manger par eux.

Les partisans du magnétisme *sauront* que les microbes ne sont point à craindre et que c'est notre faiblesse, c'est-à-dire, notre couardise, — ce qu'il y a de plus vil, de plus méprisable, surtout en face d'un pareil adversaire — qui fait leur force. Et ils resteront.

Les partisans du microbisme savamment imbus de cette idée gratuite et même absurde, nous le verrons tout à l'heure, *croiront* que les contagions sont d'invisibles et terribles ennemis auxquels on ne peut se soustraire que par la fuite. Et ils fuiront.

Les malins de la science, qui exploitent cette sotte crédulité, rempliront les fonctions d'inspecteurs, de désinfecteurs, des fumigateurs, etc., et ils empocheront un chanteau du budget. C'est autant de pris sur l'ennemi.

Il y a plus : par leurs quarantaines, leurs lazarets, leurs cordons sanitaires et autres inventions analogues, ils entraveront le commerce, feront hausser le prix des denrées — ils spéculeront peut-être dessus; — par ces moyens ils affameront le peuple, de sorte que, même en supposant, ce qui n'est pas, qu'ils le sauvent de la maladie épidémique, ils lui en inoculent une autre bien pire, la starvation, la misère physiologique, peut-être la pire des morts, la mort de faim.

V. LE SATAN DE LA SUPERSTITION SCIENTIFIQUE.

Les prêtres de la science sont bien capables de nous dire :

« Le danger est réel; il est expérimentalement démontré que la plupart des maladies sont causées par des microbes, que la multiplication de ces bestioles se fait avec une rapidité prodigieuse et que, par conséquent, on ne saurait prendre trop de précautions pour s'en préserver et négliger aucun moyen de les exterminer. « La science constate les faits, si les conséquences en sont funestes, ce n'est pas sa faute, et son devoir est de combattre ces conséquences par tousles moyens dont elle dispose. »

Pauvre science ! Pauvres savants ! Vous ne cesserez donc jamais de vous traîner à la remorque de vos aînés les prêtres catholiques,qui attribuent eux aussi, tous nos maux aux mauvais anges, il n'y a de différence que dans le nom, — vous ne verrez donc jamais qu'un côté de la médaille vitale ?

Est-ce que les hommes n'ont pas vécu forts, sains, heureux, avant vos prétendues découvertes et sans prendre aucune des mesures préservatives que vous voulez nous imposer ? Ce seul fait ne devrait-il pas vous donner à réfléchir et vous mettre en garde contre votre « folle du logis » ?

Est-ce que, depuis que vous faites tant de bruit avec votre microbiculture, les hommes sont plus vigoureux, moins maladifs? Est-ce que la natalité augmente depuis que vous tenez les rênes de la science et que vous émargez au budget?

Tout le monde sait que c'est précisément le contraire qui arrive, ce serait d'ailleurs facile à expliquer.

Il y a donc lieu de soupçonner que votre théorie est erronée, au moins partiellement.

Soyons généreux avec vous, admettons qu'il soit vrai — quoique rien ne soit moins prouvé, — que les microbes sont les générateurs des maladies épidémiques, de toutes les maladies, si vous voulez.

Que sont les microbes ? Ce sont des *bios* comme tous les *bios* de l'uni-

vers. Ils sont soumis, comme tous les êtres, depuis les éléments jusqu'à l'homme, à la loi de la vie.

Cette loi, comme l'a enseigné Hippocrate, consiste à attirer l'homogène et à repousser l'hétérogène.

Les microbes n'y font pas exception : ils se nourrissent de l'homogène et rejettent l'hétérogène.

Il n'y a pas plus de microbes essentiellement *pathogène* sur terre, qu'il n'y a, en dehors, des anges irrévocablement mauvais. Les uns et les autres ne font de mal que pour ce qu'ils croient leur bien et quand ils en trouvent l'occasion. Mais le difficile est de la trouver.

Dans la lutte pour la vie, le plus fort se nourrit du plus faible. Le macrobe est plus fort que le microbe, par ce seul fait qu'il est macrobe. L'homme, tant qu'il est en équilibre, n'a donc rien à redouter des microbes; au contraire, ce sont eux qui ont tout à craindre de lui, puisqu'il les triture et les digère.

Pour que le microbe ait prise sur le macrobe, il faut donc que celui-ci se trouve préalablement dans un état de dépression vitale déterminée par une cause quelconque physique ou morale.

Il suit de là que les microbes n'engendrent la maladie que lorsqu'elle existe déjà, ce sont des défonceurs de portes ouvertes. Mais qu'ils l'engendrent ou non, il est évident que le meilleur moyen de résister à leur invasion, c'est de fortifier le macrobe, c'est le seul moyen connu jusqu'à ce jour, et c'est précisément celui que la science néglige.

Or, toutes les mesures policières, dites sanitaires, vont précisément, contre ce but. Tous les sentiments qu'elles provoquent, peur, ennui, tracas, sont désagréables, par conséquent dépressifs. Leurs conséquences économiques : troubles dans les relations commerciales, cherté des denrées, etc.. ne sont pas moins nuisibles au macrobe.

Et c'est par ces moyens que vous prétendez nous mettre à l'abri des attaques de ces démons de la grotesque religion scientifique?

Aux lecteurs d'opter maintenant entre le magnétisme et le microbisme.

Pour nous, nous trouvons que le magnétisme est une doctrine fondée sur des faits bien établis et dont les conséquences matérielles, morales, familiales et sociales ne sont que bienfaisantes. C'est à cette harmonie générale que l'on reconnaît la vérité des théories.

Le microbisme, au contraire, ne repose sur aucun fait précis; c'est une réincarnation de l'illustre Satan.

Satan, disait Voltaire, mais c'est le christianisme tout entier : pas de Satan, pas de Sauveur. On peut également dire: Microbe, mais c'est le scientifisme tout entier; pas de microbe, pas de sauveurs.

En effet, cette théorie microbique avec ses conséquences, ne peut engendrer que l'antagonisme des hommes les uns contre les autres, sous prétexte d'hygiène.

Il est clair que, si le danger est réel, si les prescriptions de la science, sont nécessaires pour le prévenir, voilà tous les hommes transformés en inquisiteurs les uns des autres, se dénonçant mutuellement — la santé avant tout — pour avoir transgressé les règlements, au risque de répandre une imaginaire épidémie de proche en proche sur toute la surface du globe.

N'insistons pas davantage sur les conséquences de ce système, car c'est une honte pour nous, fils des Gaulois et des Francs, d'être tombés au degré d'abjection où nous sommes déjà, et qui augmente chaque jour. D'ailleurs il est facile à chacun avec un peu de réflexion de tirer ces conséquences.

VI. — DU MATÉRIALISME AU DYNAMITISME.

Les phénomènes du somnambulisme et du spiritisme vont nous conduire à des conclusions morales et sociales encore plus importantes que celles que vient de nous fournir le magnétisme.

Grâce à la *Science française* et à son enseignement gratuit et obligatoire, le matérialisme triomphe et s'étend de plus en plus. Où nous conduira-t-il?

M. Russel Wallace a touché cette question dans son *Moderne spiritualisme* (1). Un autre penseur, G. H. Love l'a également traitée vers 1860, dans le *spiritualisme rationnel.* Livrons aux méditations des budgétivores les réflexions de Love.

« Si tous les phénomènes de l'univers, dit-il, ne sont que le résultat du jeu des propriétés de la *matière*, sans l'intervention d'agents spéciaux en lesquels réside la *force*, sans subordination à un ÊTRE supérieur à tout; si l'âme n'existe pas; si la tombe doit engloutir à tout jamais ces facultés intellectuelles et morales dont l'espèce humaine est si fière, il n'y a plus logiquement et il n'y aura plus en fait, un jour ou l'autre, qu'une seule morale, qu'un seul principe conséquent avec cette doctrine, l'*égoïsme absolu*...

« Du moment, en effet, que l'homme n'a plus que cette vie en partage, il n'est obligé à rien vis-à-vis de ses semblables, si ce n'est aux actes qui peuvent servir ses intérêts et l'amener à ce but unique : *jouir de l'existence le plus et le plus tôt possible aux dépens de tous et par n'importe quel moyen* ; car, dans cet ordre d'idées, le *juste* est ce qui sert ses désirs; l'*injuste* ce qui y fait obstacle. Ces deux expressions n'ont plus et ne peuvent plus avoir qu'une valeur absolument restreinte à l'individu.

(1) Nous avons cité ce passage dans la *Revue Spirite* de février 1892, p. 37.

« Dès lors, bien fou est celui qui s'instruit dans une autre science que celle des faiblesses et des défauts des autres pour en profiter; qui essaie de perfectionner d'autres instincts que la ruse; qui pousse ses connaissances en mathématiques au delà des règles d'intérêt, de société, de mélange, etc.; qui apprend d'autres livres que le Code, le seul à connaître pour en tourner les difficultés; qui affaiblit ses nerfs dans la culture des sentiments de famille, d'amitié, de nationalité; qui ne traite pas ces choses, ces conventions sociales, comme elles doivent l'être à son point de vue : de *niaises sensibleries*; en un mot, qui ne s'exerce pas à supprimer toute émotion capable de réagir fâcheusement sur l'organisme et de le rendre moins propre à prendre la plus grande part possible des biens de ce monde. Bien fou est celui qui a un autre but que de *gagner* ou même de *dérober* l'argent qui peut lui donner tout en abondance, pourvu qu'il puisse le faire impunément; qui ne trafique pas au besoin de sa sœur, de sa femme, de ses filles; qui ne tombe pas en admiration devant les corsaires de la fortune publique et ne cherche pas à les imiter...

« Bien maladroit serait encore celui qui, étant convaincu que l'honnêteté est un mot, la vertu une chimère, la religion un frein pour les imbéciles, n'exalterait pas la religion, l'honnêteté, la vertu, afin de conserver ce monde précieux de dupes sans lequel il ne pourrait exercer son écrasante industrie, alimenter son odieuse personnalité !...

« Je défie que le matérialisme rationnel échappe à ces cruelles conséquences; et, en fait, il n'y échappe pas ; il s'y laisse aller, car la société actuelle récèle non pas les germes des énormités qui viennent d'être passées en revue, mais la chose elle-même en pleine floraison, en plein soleil, produisant tous les jours de nouveaux germes, dont la pousse envahit rapidement toutes les couches de la société. C'est à ce point qu'il y aurait lieu de s'étonner que nous n'assistions pas prochainement à un bouleversement général, si le secret de la situation n'était *en partie* dans ce fait important, par lequel j'ai terminé le tableau des fruits du matérialisme : que beaucoup de ceux-là même qui professent leur doctrine dans leur for intérieur avec l'idée d'en tirer à leur avantage, tout le parti possible, travaillent ou travailleront à en empêcher l'extension, par la raison très simple, que si la morale qui en découle se répandait, s'universalisait, la société ne pourrait plus se partager en deux camps : l'un de dupes, l'autre de voleurs ; mais se transformerait, de toute nécessité, en une vaste arène où chacun serait successivement pillard et pillé, assassin et assassiné !...» (p. 272 et suiv.).

Ce tableau, tracé depuis trente ans, est-il assez fidèle ?

Mais les classes dirigeantes comptaient sans doute sans les dirigées. Et

voici que le *dynamitisme*, conséquence naturelle du savantisme matérialiste, fait son apparition sur la scène, ou plutôt sur l'arène.

Car, il n'y a pas à en douter, ceci engendre cela ; il faut être bien naïf et bien borné pour ne l'avoir pas prévu depuis longtemps.

VII. — DU DYNAMITISME AU NÉANT.

Où tout cela nous conduira-t-il ? Inévitablement à l'état sauvage. Il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prédire que la décadence de la civilisation et de la population française n'est plus qu'une affaire de temps, — la cause restant en fonction — et qu'à un moment donné, si rien ne s'y oppose, la France se trouvera réduite à quelques petites peuplades éparses, auxquelles il ne restera plus, de toutes les découvertes dont nous nous glorifions tant, que la dynamite, de même qu'il ne reste à d'autres peuples sauvages actuels, qui ont évidemment passé par des phases analogues, que l'art d'empoisonner leurs flèches.

VIII. — LES FAUX REMÈDES AU MAL SOCIAL.

Y a-t-il possibilité de prévenir ce désastre ? Que faut-il faire pour cela ?

Si la cause du mal réside, comme nous le croyons, dans le scientifisme matérialiste, le remède est facile à indiquer : renoncer à la cause. Mais est-il applicable et comment s'y prendre pour le faire accepter au malade ?

Il paraît de toute évidence que la religion actuelle est impuissante à combattre le matérialisme. Comme l'ont remarqué depuis longtemps les *Messianistes :* puisqu'elle n'a pas pu nous empêcher de tomber, à plus forte raison est-elle incapable de nous relever.

La plupart des dogmes catholiques sont d'ailleurs insoutenables et même anti sociaux. Si la société dite chrétienne se maintient depuis dix-neuf siècles, c'est malgré eux, et non grâce à eux.

A part l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, qui sont admises par toutes les religions, tous les autres dogmes du catholicisme, — ceux surtout auxquels il tient le plus, — sont morts et bien morts pour tout homme de bon sens.

La philosophie spiritualiste est-elle plus capable de vaincre le matérialisme ?

Pas plus que la religion catholique et pour les mêmes raisons : 1° elle n'a pas prévenu notre chute ; 2° elle manque de base positive, expérimentale pour édifier quoi que ce soit.

Notre philosophie spiritualiste n'est fondée que sur des principes métaphysiques, que les matérialistes rejettent d'emblée ; elle ne repose que sur des raisons plus ou moins vraisemblables, pour ne pas dire plus ou moins

conjecturales, et tout au plus sur des traditions contestées et contestables; quant à des faits positifs, tels qu'en demandent, non pas les savants officiels, mais les vrais savants, ils lui font complètement défaut.

La philosophie spiritualiste, telle qu'elle existe, est plutôt article de foi qu'article de science. Or, la foi du charbonnier ne peut plus donner satisfaction à l'esprit moderne, qui n'admet les syllogismes qu'à la condition qu'ils prennent des faits positifs pour point de départ.

Le vide causé par le matérialisme, la désagrégation, la déliquescence qu'il engendre dans l'individu, dans la famille, dans la société, le besoin urgent de revenir à *autre chose* sont si vivement sentis, que de nouvelles écoles naissent et bourgeonnent chaque jour sur les rameaux desséchés du matérialisme, comme l'amadou sur le bois pourri; des hommes écœurés par les théories officielles et surtout par les conséquences qui en découlent et que tout le monde connaît: criminalité croissante: 1° en quantité; 2° en précocité; 3° en lâcheté; 4° en impunité (1); progrès du vice, du suicide, de la folie, etc., ces hommes, dis-je, cherchent à sortir de ce gâchis matérialiste et à nous ramener les uns au bouddhisme, d'autres au prophétisme, ceux-ci à un catholicisme sans dogme, ni doctrine, ceux-là à des devoirs sans fondement et sans droits réciproques, tous à quelque chose de vague que l'on pourrait appeler *la religion du Je ne sais quoi.*

Toutes ces élucubrations n'ont évidemment rien de commun avec la la science; je dis plus, elle n'ont également rien de commun avec la morale et ne pourraient engendrer que duperie d'une part et friponnerie de l'autre, malgré toute l'honnêteté, la bonne intention et la bonne volonté de leurs promoteurs.

Mais, et c'est là l'essentiel, elles prouvent la nécessité de trouver cette base scientifico-religieuse sur laquelle l'édifice social peut être reconstruit à nouveau.

IX. — LE VRAI REMÈDE AU MAL SOCIAL.

Eh bien! cette base le somnambulisme magnétique et le spiritisme la fournissent et peuvent seuls la fournir.

Eux seuls nous administrent la preuve expérimentale de l'existence de l'âme, de son indépendance de l'organisme, de sa domination sur cet organisme et de sa survivance après la désagrégation dudit organisme.

Eux seuls nous démontrent la réalité de la vie future et, par suite, l'existence de Dieu, sa bonté, sa justice, sa sagesse.

Grâce au magnétisme et au spiritisme, ces vérités cessent d'être des hypo-

(1) V. dans la *Réforme sociale* du 16 janvier l'étude de M. Henri Joly.

thèses, généreuses et consolantes à vrai dire, mais hypothèses. Grâce à eux, les articles de foi deviennent des articles de fait.

Nous avons vu, en effet, par les expériences somnambuliques, que dans cet état il y a communication directe d'âme à âme humaine : 1° *de vivante à vivante*, d'où il suit que l'âme est indépendante de l'organisme; 2° *de vivante à morte*, d'où résulte que l'âme survit au corps, qu'il y a une ou plusieurs autres vies après celle-ci.

Le spiritisme nous apporte un surcroît de preuves expérimentales de ces vérités, et met ces preuves à la portée de toutes les personnes de bonne foi et de bonne volonté, et même des autres.

On pourrait réunir ces deux sciences : le magnétisme et le spiritisme, en une seule que l'on appellerait le *spiritualisme expérimental*, base de tout spiritualisme tant rationnel que traditionnel et de toute religion.

Les assertions des magnétistes et des spirites sont-elles exactes ? Les faits qu'ils annoncent sont-ils réels ?

C'est là une *question de fait*, répétons-le, et c'est à l'expérience qu'il faut en venir pour la décider.

Si l'on médite un peu sur les faits et les idées exposées dans ce volume, et surtout sur les dernières considérations que nous venons de soumettre aux penseurs, on conviendra du moins que ces faits méritent d'être examinés sérieusement, que tout savant indépendant et consciencieux, qui n'a pas peur de recevoir la fessée des Académies ne doit pas reculer plus longtemps devant cet examen, et qu'il doit proclamer la vérité s'il la trouve.

ROUXEL.

LE MAGNÉTISME DEVANT LES TRIBUNAUX

LE FLUIDE GUÉRIT-IL OU SOULAGE-T-IL ?

Une question de droit médical. — Notre collaborateur Raoul Lucet à la rescousse. — Le magnétisme prohibé. (*Le XIX[e] Siècle du* 15 *mars* 1892.)

Au moment même où le Sénat s'apprête à discuter la loi sur l'exercice de la médecine votée par la Chambre des députés, il nous paraît intéressant de signaler quel accueil, la loi de ventôse an XI à la main, font les tribunaux au magnétisme, cet enfant naturel, non encore reconnu, de la médecine.

La communication, par une personne dépourvue de diplôme, du fluide magnétique à des malades constitue-t-elle l'exercice illégal de la médecine ? Cette question, que le rapport de M. le professeur Cornil au Sénat rend pleine d'actualité, vient d'être soumise aux magistrats de la 10[e] chambre correctionnelle, devant lesquels comparaissait le magnétiseur Scoquart, escorté d'une foule de clients transformés pour la circonstance en témoins à décharge et qui tous ont déclaré à la barre que, par

l'imposition des mains faite sur les parties malades, M. Scoquart les avait guéris de maux réputés incurables par toutes les sommités médicales.

LES DÉBATS A L'AUDIENCE.

L'organe du ministère public, M. Trouard-Riolle, prenant texte d'un arrêt de la cour de cassation de 1852, a soutenu que la loi de ventôse an XI prohibe tout exercice de l'art de guérir, quel que soit le traitement.

Me Charles Lachaud, neveu, l'avocat de M. Scoquart, a fort originalement placé la discussion sur un autre terrain. Après avoir fait l'éloge obligatoire de son client, qui est un homme très honorable, n'usant d'aucun charlatanisme, ne demandant aucune rémunération, accueillant toutefois les gratifications offertes, mais ne donnant aucune ordonnance ni aucun remède, le défenseur a déposé sur le bureau du tribunal des conclusions qu'il a ensuite développées :

Attendu que Scoquart ne s'occupe pas de l'art de guérir, tel que la loi en réserve le monopole aux médecins ;

Que ceux-ci traitent les malades au moyen de remèdes et d'opérations dont ils ont seuls l'appréciation et l'exécution ;

Que Scoquart ne s'occupe, à l'égard des personnes qui viennent le trouver, sans être tenues à la moindre rémunération, que de soins hygiéniques, reconstituants, par la communication du fluide magnétique;

Attendu que les massages, sous leurs différentes formes, et l'emploi de l'électricité procurent également aux malades des soulagements qui sont classés dans les soins naturels qu'il est permis de donner et qui sont en dehors des moyens curatifs spéciaux aux médecins ; qu'il en est de même des passes magnétiques aujourd'hui acceptées par la science ;

Attendu que, quelque large que soit l'expression de la cour de cassation (arrêt du 24 décembre 1852) qui prohibe tout exercice de l'art de guérir, il est impossible d'y comprendre *l'art de soigner* avec des moyens que tout le monde a le droit de réclamer de son semblable ;

Qu'il y aurait dans les poursuites contre les personnes qui procurent des adoucissements à la douleur, par des soins permis, une atteinte à la liberté des malades et de ceux auxquels ils recourent ;

Par ces motifs,

Renvoyer purement et simplement Scoquart des poursuites dirigées contre lui pour exercice illégal de la médecine.

RAOUL LUCET INTERVIENT

Depuis, a dit Me Charles Lachaud, que, défiante des effets du fluide magnétique, la cour de cassation a voulu reléguer le magnétisme dans les hypothèses chimériques, la science a marché ! Et aujourd'hui, les médecins et les publicistes prouvent la réalité et les bienfaits de la communication du fluide.

A l'appui de son affirmation, le défenseur a donné lecture au tribunal d'un intéressant article dû à la plume alerte de notre distingué collaborateur Raoul Lucet.

Voici en quels termes, aussi clairs que succincts, le rédacteur scientifique du *XIXe Siècle* expose la théorie du magnétisme :

« ... Entre l'être vivant et le milieu extérieur, il se ferait un circulus incessant d'électricité, et ce serait de ce flux et de ce reflux sans fin que résulterait la vie. Si l'échange se fait régulièrement, sans perturbation, sans choc, tout est bien : c'est la santé ! Si l'équilibre, au contraire, vient à se rompre, c'est la maladie, c'est la mort !

« Il faut alors rétablir l'harmonie ; il faut mettre la pile humaine désemparée en rapport avec une autre pile qui la recharge, et par rayonnement, en vertu d'une sorte de transfusion nerveuse, lui restitue les facultés perdues.

« Les deux cerveaux du magnétiseur et du magnétisé seraient réunis par un courant impondérable, qui en ferait un téléphone vivant. La difficulté sans doute est d'apercevoir les fils de l'ingénieuse machine ; mais la gravitation, la chaleur, la lumière, etc., ont-elles besoin de fils pour agir à distance ? Ne suffit-il pas de supposer entre la pile nerveuse excitatrice et la pile nerveuse réceptrice un milieu inconnu, mais subtil et délié, quelque chose peut-être (qui sait ?) comme la matière radiante de Crookes par où chemineraient les vibrations magnétiques ? »

Peut-on, demande Me Lachaud en terminant sa plaidoirie, défendre à un malade de rechercher, par les passes magnétiques, un soulagement à sa douleur ? Les électriciens, les masseurs et les doucheurs n'exercent-ils pas librement leur industrie ? Pourquoi alors ce *veto* imposé aux magnétiseurs ?

LA CONDAMNATION DU MAGNÉTISME

A toutes ces questions de l'éloquent avocat, le tribunal, s'abritant sans commentaire derrière l'arrêt de la cour de cassation, a répondu qu'il y avait exercice illégal de la médecine dans la simple imposition des mains. En conséquence, M. Scoquart a été condamné à 15 francs d'amende. Le magnétisme libre dans l'Etat libre serait-il une utopie ?

N. D. L. R : C'est résolu, se faire guérir à son gré devient une faute passible des tribunaux.

Exemple : Je suis dyspepsique et c'est en vain que j'ai consulté les sommités de nos facultés médicales ; les remèdes ordonnés même par les consultations à 100 fr., m'ont acculé à cette extrémité de ne pouvoir digérer quelques gouttes de lait.

On me conseille de voir les médiums guérisseurs, tels qu'Hippolypte, Zouave Jacob, Jourdain, Rouxel, etc. ; l'un d'eux me guérit radicalement par l'imposition des mains ou par un acte de la volonté.

De ce fait, au nom de la loi surannée de ventôse an XI, les guérisseurs tels que Scoquart seront condamnés, nous devrons nous adresser aux incapables patentés. Attendons encore quelque temps, et le dyspepsique radicalement guéri devra une amende à la corporation médicale.

Et nous sommes en 1892 ! sous le régime républicain on ne peut user de la médecine du pauvre, et c'est bien fait ; la masse électorale nomme députés de riches inconscients, des blasés de tous les régimes, des incapables qui forgent des lois à leur image ; elle est payée selon ses œuvres.

CONFÉRENCES DE M. LÉON DENIS.

« Cher M. P. G. L. : Au nom de tous mes frères spirites de Bruxelles, je vous remercie du gracieux envoi que vous nous avez fait du *Spiritisme à sa plus simple expression*, d'Allan Kardec, et de *Pourquoi la vie*, de M. Léon Denis. Ces mille exemplaires ont été distribués gratis aux nombreux auditeurs qui ont suivi et écouté, avec une attention soutenue, les conférences de notre très sympathique et éloquent orateur. Elles ont été données dans trois différents locaux.

« La première dans la *Maison du peuple;* la deuxième à l'école communale de la place Lebeau et la troisième dans la salle Saint-Michel. Partout salle comble. Le public bruxellois, un peu froid par tempérament, a souligné par des applaudissements unanimes et réitérés la parole éloquente et convaincue de M. Léon Denis. Je ne vous parle pas de la hauteur de vue à laquelle s'est élevé l'éminent conférencier de ces élans de cœur, de ces mouvements d'éloquence qui ont soulevé l'auditoire tout entier. C'est surtout dans ses réponses aux objections qui lui ont été présentées (car les conférences étaient contradictoires) qu'il a déployé un remarquable talent de logicien puissant et d'orateur éloquent. En somme, succès complet et éclatant sur toute la ligne. A la dernière conférence, quelques jeunes étudiants coalisés ont essayé, par de banales objections puisées dans les ouvrages de matérialistes connus, d'enrayer le succès du conférencier, mais l'auditoire a fait pleine justice de ces turbulents contradicteurs, en accentuant par des applaudissements prolongés la réponse de M. Léon Denis.

« Veuillez recevoir, Monsieur et cher frère en croyance, l'expression de mes sentiments fraternels et dévoués. »

B. MARTIN.

Les journaux de Bruxelles : *Le Peuple* de 22 avril, et *Le Suffrage universel* du 25 avril, ont parlé des trois conférences données à la Maison du Peuple et à la salle Saint-Michel, en termes courtois, presque fraternels, quoique non spirites. *Le Soir* en parle avantageusement et *La Chronique* du 25 s'exprime ainsi :

M. LÉON DENIS A LIÈGE.

Tiré du Messager: « M. Denis s'exprime avec aisance et facilité. Il a développé dans de précédentes réunions les doctrines philosophiques du spiritualisme expérimental. Il rappelle rapidement ces théories, énumère les principaux phénomènes spirites, rend compte des objections présentées par la science et s'attache particulièrement à faire ressortir la grande portée morale des doctrines spirites. Selon lui, la plus grande réforme à tenter, c'est la réforme du carac-

tère humain. Les réformes matérielles ne peuvent suffire si l'on ne possède pas le moyen d'assurer la fraternité universelle et le règne de la justice.

« Cette réforme du caractère humain, on l'obtiendra le jour où tout le monde, écoutant les voix révélatrices des esprits, saura où conduit la vie.

« La thèse est d'une morale irréprochable; aussi dans la discussion contradictoire qui a suivi la conférence, n'a-t-elle été attaquée par personne. On s'en est pris plutôt aux phénomènes spirites.

« Avec beaucoup d'habileté, M. Léon Denis répond à ses contradicteurs. Vous niez l'intervention des esprits, dit-il aux divers contradicteurs — qui ne veulent voir dans les faits cités que des cas pathologiques ou des fumisteries — comment expliquez-vous alors les photographies et les moulages qu'on fait de certaines apparitions? Comment expliquez-vous le déplacement de certains objets dans le vide et la présence subite dans une chambre d'objets qui nes'y trouvaient pas? »

M. Denis, au talent duquel on s'est plu à rendre hommage, a été applaudi à toutes les conférences qu'il a données. A Liège, où nous l'avons entendu, son succès n'a pas été moindre qu'à Bruxelles.

Un millier d'auditeurs, dont beaucoup de dames, se trouvaient réunis mercredi 27 avril, à 8 heures du soir, dans la vaste salle du Casino Molière, pour entendre notre estimable frère en croyance, dans sa première conférence sur *La philosophie de la Révolution française.*

Au bureau siégeaient les membres du comité de la Fédération spirite régionale présidés par M. Félix Paulsen. Après quelques mots d'introduction, le conférencier développe son sujet, il décrit à grands traits la situation présente grosse de périls, fait l'exposé des doctrines matérialistes au point de vue social, et de celles du spiritualisme au point de vue religieux. Il y a antagonisme entre la science enivrée de ses conquêtes matérielles, et la religion qui s'enferme dans ses dogmes étroits. De là provient une guerre sourde dans les esprits, et un déchirement dans les âmes avides de vérité.

L'orateur rappelle ce que fut la philosophie des grands génies de la Révolution dont les descendants qui ont fait la France contemporaine ont eu le tort de s'écarter, il démontre dans un beau langage qu'il nous est si rare d'entendre, que les hommes de 1789 étaient spiritualistes, que la Convention, où vibrait l'âme de la France, a proclamé l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, que la démocratie actuelle fait fausse route en s'associant au matérialisme, doctrine dont il a montré les funestes conséquences sociales. L'orateur constate que les plus grands philosophes depuis Platon jusqu'à Victor Hugo ont tous cru à l'existence d'une puissance souveraine, il cite les faits observés scientifiquement par des hommes dont on ne peut récuser la compétence : En Angle-

terre, MM. W. Crookes, R. Wallace; en France, Paul Gibier, Camille Flammarion; en Allemagne, Zollner, etc.

L'appel à la contradiction amène à la tribune M. Oscar Beck, le leader de la Société des Libres penseurs de Liège, bien connu d'ailleurs par ses écrits contre le cléricalisme. M. Beck compte des amis parmi les spirites, il se dit stoïcien et altruiste et ne s'occupe pas de l'au-delà, il n'a pas besoin de cela pour être un honnête homme et un humanitaire. Il fait le procès de Voltaire et de J.-J. Rousseau et place bien au-dessus d'eux Diderot, le véritable père de la Révolution française, il ne reconnaît nullement à celle-ci le caractère spiritualiste que Robespierre a voulu lui imprimer. M. Beck est fréquemment acclamé par ses partisans qui se trouvent en nombre dans la salle, puis i. aborde l'exposé de la doctrine matérialiste. L'orateur annonce son intention bien arrêtée d'occuper la tribune aussi longtemps que M. Denis, ce qui frise quelque peu l'obstruction, il parle beaucoup de la femme et se lance dans les dissertations qui n'offrent rien de nouveau. On connait le système : l'homme n'est que l'esclave de sa structure, de l'hérédité, de l'atavisme, de la nourriture qu'il prend; s'il fait le bien c'est parce qu'il possède une bonne organisation, mais il n'en a guère de mérite. Nulle vertu, nul crime ne peuvent nous être imputés, car la nature qui nous forme et nous brise est seule l'arbitre de tous les actes de l'humanité, comme des autres mouvements de cet univers.

M. Léon Denis lui a répondu immédiatement, par des arguments très rationnels ; sa péroraison a soulevé les applaudissements de l'assemblée qui lui donnait raison et lui était acquise. Nouvelle discussion à vendredi soir, 29 avrill

N. D. L. R. Nous rendrons compte de cette réunion, qui promet d'être mouvementée.

M. Leymarie au nom du comité de propagande a adressé des félicitations bien méritées à M. Léon Denis.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 6 mai.

Président : M. Leymarie; *secrétaire* : M. Boulle; membres présents : MM. Mongin, Boyer, Camille, Chaigneau, Auzanneau, Warchasky, René, Souchet, Laurent de Paget; Mmes Poulain et Bérot.

M. Puvis se fait excuser par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et ne donne lieu à aucune observation quant au fond. M. Mongin déclare que s'il n'a pas assisté à cette précédente séance du 7 avril, c'est qu'il n'avait point reçu de convocation : elle s'était égarée. Cette cause seule l'avait empêché de s'y rendre.

M. Laurent de Paget demande que la note suivante soit insérée au présent

procès-verbal : « L'ancien secrétaire général du comité dont il est parlé dans « le compte-rendu de la séance du mois dernier, comme ayant écrit des « articles inconsidérés contre le spiritisme, n'est pas M. Laurent de Faget « qui est toujours secrétaire avec M. Puvis, ce qui du reste avait dû être « bien compris de tous les lecteurs de la *Revue*. »

Le président donne lecture de différentes correspondances parmi lesquelles une concernant des conférences faites à Bruxelles par M. Léon Denis. Le comité de propagande adresse à ce sujet ses plus vifs remerciements à M. Léon Denis pour son dévouement infatigable à la cause; sa parole toujours écoutée avec attention et bienveillance a le plus grand succès dans les différentes villes où M. Léon Denis a déjà donné des conférences sur la doctrine et les faits spirites. Le président est chargé de féliciter M. Léon Denis.

M. Bouvéry, par une lettre du 30 avril adressée au président du comité de propagande, offre sa démission de membre de ce comité. Le comité, tout en exprimant ses regrets à M. Bouvéry, accepte cette démission.

Mme Dieu, pour des raisons de santé, offre sa démission, pareillement acceptée.

M. Auzanneau, trésorier obligé de s'absenter pour ses affaires personnelles, demande un congé de trois mois qui lui est accordé. En conséquence, il remet en séance l'argent qu'il a actuellement en caisse entre les mains du président, somme qui s'élève à 293 fr. 80; M. Auzanneau remet également le livre de caisse et le compte courant du Crédit foncier, et annonce que Mme Dieu fait un don gracieux de 25 francs au comité de propagande,

M. Warchasky, qui accepte, est désigné par le comité comme trésorier intérimaire; il reçoit en conséquence les fonds et les différents documents remis par M. Auzanneau.

D'après une décision antérieure, prise à l'unanimité par le comité de propagande, dans sa séance du 8 octobre 1881, décidant que tout membre qui pendant trois mois n'aurait pas assisté aux différentes séances, sans motiver son absence, se déclarait par le fait même démissionnaire, Mme Wolska, MM. Papus et Lussan ne font plus partie du comité.

Le comité procède en conséquence à l'élection de nouveaux membres, afin de se compléter. Sont nommés membres du comité de propagande et déclarent accepter, MM. Lecomte, Champrenaud, Tegrad et Louis.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 11 heures.

Ordre du jour de la prochaine séance : question du magnétisme; propositions diverses concernant la propagande.

Le secrétaire, E. Boulle.

APPARITIONS ET MANIFESTATIONS SPIRITES.

Depuis la plus haute antiquité, de tous temps et jusqu'à nos jours, les esprits se sont manifestés, soit en nous apparaissant, *post mortem*, avec la forme qu'ils revêtaient pendant leur existence terrestre, soit en se communiquant à nous par des attouchements invisibles, des coups frappés, ou des voix mystérieuses, souvent celles d'être chéris que nous avons connus ici-bas. Et s'il en était autrement, c'est-à-dire si, depuis l'origine du monde, nous n'avions jamais eu à constater de pareils faits, (qui, d'ailleurs, abondent dans les écritures, les vies des saints et l'histoire des peuples), comment alors aurions-nous pu acquérir des notions précises et des preuves irréfutables sur les vies futures et l'immortalité de l'âme. Louons Dieu qui, dans son infinie bonté a permis ces manifestations si touchantes, si consolantes ! *Les morts reviennent* auprès de nous — des milliers de faits l'attestent — pour nous prouver que la mort n'est pas le dernier mot, la fin, « *finis omnium* », mais, un passage seulement, et pour nous éclairer, par leurs sages avis, sur la route qu'il nous reste à parcourir, versant, dans notre cœur la douce espérance de nous retrouver un jour dans des mondes meilleurs. C'est mû par la pensée d'être utile à la cause spirite que je donne à mes frères et sœurs en spiritisme, le fidèle récit des faits psychiques que je tiens de personnes très dignes de foi, entre autres de ma très regrettée mère, dont l'esprit s'est désincarné, le 25 juillet 1874, après une vie toute remplie de vertus et de sacrifices ; l'amour maternel et les devoirs de la femme chrétienne étaient le mobile élevé de ses actes.

APPARITION D'UNE TANTE A SA NIÈCE.

Ma mère m'a raconté plusieurs fois le fait suivant, qui lui est arrivé : En 1835, se trouvant dans un couvent de l'Ardèche, et à la veille de faire sa première communion, comme elle priait avec ferveur dans son lit, avant de s'endormir, elle aperçut dans le dortoir, à quelques pas d'elle, une forme lumineuse représentant une femme revêtue d'une longue robe blanche, dont la tête et les mains étaient rayonnants, et le visage empreint d'une ineffable sérénité. Ma mère reconnut dans les traits de cet être angélique qui lui souriait, avec bonheur, une de ses tantes qui habitait la Martinique, et que, dans son langage d'enfant, elle appelait : « tante Mimi » au lieu de Marie. Alors, partagée entre la surprise et la joie de voir sa bonne tante, elle l'appelait, en ouvrant ses bras, comme pour lui demander un baiser. Tante Mimi lui sourit de nouveau, d'un air bienheureux, et la vision disparut lentement comme un nuage d'encens, laissant ma mère dans une indicible émotion. — Quelques semaines après, ma mère reçut de sa famille

de la Martinique, une lettre lui annonçant la mort de sa tante, de celle qui lui était apparue ! Cette bonne tante, après une vie consacrée à la prière et aux bonnes œuvres était morte en odeur de sainteté, et la date de sa mort coïncidait avec celle de son apparition à sa nièce. L'esprit avait parcouru plus de 2.000 lieues pour se rendre auprès de l'enfant, auquel il donnait une si touchante marque d'affection. Ce fait est digne de remarque, car il s'est passé en France, en l'année 1835, alors que les premières manifestations spirites en Amérique n'ont été constatées que vers 1847.

FAIT DE TANGIBILITÉ.

Le fait suivant, que je tiens aussi de ma mère, s'est passé à la Martinique en 1856, au lieu dit *la Fontaine chaude*, établissement d'Eaux thermales alcalines, propriété de ma famille sise dans la commune du Prêcheur; j'avais alors deux ans. Mes parents m'avaient donné pour parrain l'abbé B.... vicaire à la cathédrale du Mouillage à Saint-Pierre. Ce jeune prêtre très instruit et appartenant à une famille noble du midi de la France était très doux, charitable, et dévoué auprès des malades. Venons maintenant au fait. Un soir que ma mère était couchée, mon père absent, elle entendit pendant la nuit des bruits de pas dans sa chambre comme si quelqu'un marchait; elle n'y fit d'abord guère attention, croyant sans doute, s'être trompée, mais les bruits de pas continuaient, devenant de plus en plus distinct, et semblaient se rapprocher du lit. Une veilleuse, posée sur un petit meuble, et qui jetait sa faible clarté dans la pièce où reposait ma mère, lui permit de s'assurer qu'il n'y avait personne dans la chambre. Néanmoins, elle appela la servante, une bonne négresse depuis longtemps à son service, et lui faisant part des bruits qu'elle avait entendus, elle lui dit de regarder partout afin d'en rechercher la cause. La négresse fureta en tous sens, visita les meubles, regarda sous le lit, et ne trouvant rien, se retira, mettant sur le compte des rats le trouble-sommeil de sa maîtresse. Mais les bruits ne tardèrent pas à reprendre, se rapprochant de plus en plus du lit, enfin après quelques secondes de silence qui durent paraître bien longues à ma mère, elle eut comme la perception d'un être invisible place à son chevet, et dont elle entendit le souffle léger, qui, dirigé sur la veilleuse, l'éteignit tout d'un coup. Aussitôt, elle se sentit serrer aux poignets et au-dessus des genoux à tel point qu'elle se mit à pousser des cris. La négresse accourut, donna des soins à ma mère, qu'elle trouva en proie à une vive émotion et encore toute bouleversée par le saisissement. « J'apprendrai demain quelque malheur ! » pensa ma mère. La servante effrayée à son tour, se signa et ne sachant à quel saint se vouer pour découvrir le « mystère troublant », unit ses prières à celle de sa maîtresse pour « l'âme en peine » car ce ne pouvait être qu'une

âme en peine! Le lendemain matin, ma mère portait aux poignets et au-dessus des genoux, un cercle bleuâtre, preuve irréfutable de la tangibilité de l'être invisible qui s'était manifesté, et dans le courant du même jour, elle apprit que mon parrain l'abbé B... de S... avait succombé presque subitement à Saint-Pierre, *la veille au soir*. Coïncidence remarquable! l'esprit de mon parrain s'était communiqué à ma mère, peu d'instants seulement après sa désincarnation. Ce fait, loin de m'étonner, me paraît, au contraire, tout naturel et providentiel, car mon parrain avait de son vivant pour ma mère une sincère affection, jointe à une grande vénération; il y avait *sympathie* entre leurs esprits, et cette sympathie a persisté naturellement après la délivrance spirituelle de mon parrain, qui a voulu en donner, à ma mère, un gage « *articulo mortis* ».

APPARITION D'UN PÈRE A SON FILS.

En 185., un jeune homme, créole de la Martinique, dont le père négociant s'était embarqué, il y avait cinq à six semaines, sur un navire marchand, en voie de Bordeaux, où ses affaires l'appelaient, eut l'apparition de son père, à la Martinique, dans les circonstances suivantes: Il s'était couché, après avoir fermé à clef la porte de sa chambre, et lisait dans son lit. Sur sa table de nuit se trouvaient une carafe d'eau et un verre. Il pouvait être dix heures du soir, lorsque tout à coup il entendit un peu de bruit devant la porte de sa chambre qui, mystérieusement poussée, s'ouvrit toute grande, sans le moindre grincement de serrure, ni bruit de gonds. Comment s'était-elle ouverte?... Il était pourtant bien sûr de l'avoir fermée à clef!... Enfin, il n'était pas remis de son effroi, quand il vit un homme tout vêtu de noir, au visage très pâle et à la démarche grave qui se dirigeait lentement vers le lit, auprès duquel il s'arrêtait. Le jeune homme reconnut dans cet homme son père, et ne pouvant concevoir comment il fût déjà de retour de France, ni comment il avait pénétré dans la chambre, il lui dit, la gorge serrée par l'angoisse: « Quoi! mon père... toi!... déjà... de retour? » « Mon fils! répondit le père, mon fils! j'ai soif! » Alors, le fils, tremblant de tous ses membres, lui tendit un verre d'eau que le père vida d'un trait puis il disparut de la même façon qu'il était entré, la porte se refermant mystérieusement derrière lui, sans le moindre bruit, et ce à clef. Cette apparition causa chez ce jeune homme un tel ébranlement nerveux, de tels désordres, qu'il eut, dans la nuit même, une fièvre cérébrale, qui alla empirant, et pendant un mois le mit à un doigt du tombeau. Il avait constamment présent son père, tel qu'il lui était apparu, tout de noir vêtu et la pâleur de la mort sur le visage. Sa conviction, d'avance, était faite, son père *était mort*. En effet, quarante jours environ après cette apparition, le fils reçut une lettre du correspondant de

son père, datée de Bordeaux, lui annonçant que son père était mort en France, après une courte maladie. Or la date de la mort coïncidait presque avec celle de l'apparition, la première pensée de l'esprit désincarné de ce bon père ayant été pour son fils, qu'il voulait revoir une dernière fois, en se rendant lui-même visible, avant de quitter le séjour terrestre.

Le fait que je viens de relater est authentique, je le tiens de ma bonne mère, qui le tient elle-même du jeune homme qui en a été le témoin dans cette nuit étrange et dont les parents étaient des connaissances à ma famille. D'autre part, ce fait psychique, qui défrayait alors toutes les conversations, a paru, à cette époque, dans un journal de la Martinique.

APPARITION D'UN FRÈRE A SON FRÈRE.

M. D..., maire de la commune de R... (Alpes-Maritimes), en 1889, m'a raconté le fait suivant qui est arrivé à son père : — Un soir, son père se trouvant au coin du feu, dans sa propriété, entendit son chien aboyer, et en même temps un bruit de pas sourds se rapprocher de la maison ; sans doute, son chien venait de signaler quelqu'un, lorsqu'un homme entra dans la pièce où se trouvait M. D..., qui reconnut dans les traits du nouvel arrivé, son propre frère, qui était mort depuis quelques mois. M. D... ne pouvant se remettre de sa surprise, ni s'en rapporter à ses yeux, tant cette apparition le confondait, le renversait, était là, immobile et comme anéanti devant son frère, « le mort » qui lui dit : « Frère, va, je te prie, à Nice, régler une paire de bottines que je dois à X***, cordonnier, rue***, n°***, » puis il disparut, laissant son frère comme pétrifié par son profond étonnement. M. D... se rendit quelques jours après à Nice, à l'adresse indiquée par son frère, trouva le cordonnier qui lui dit, qu'en effet, son frère lui était débiteur d'une paire de bottines, chose que M. D... ignorait totalement, ainsi que l'adresse avant le dire de son frère. Ne pouvant s'expliquer ce fait, dont la justesse était de point en point si parfaite, M. D... solda le cordonnier et s'en alla encore tout ému, au souvenir de l'apparition fraternelle.

L'ESPRIT AVERTISSEUR.

M. G..., instituteur à R... (Alpes-Maritimes), me raconta, en 1889, le fait suivant arrivé à son père, et que ce dernier ne pouvait rapporter sans en être encore tout impressionné. Son père étant un jour à la chasse, et apercevant un oiseau sur un arbre, épaula aussitôt son fusil pour l'abattre, mais au moment où il allait lâcher la détente il se sentit tirer par le bas de son paletot ; alors, surpris, il se retourna, et ne voyant personne derrière lui, il remit en joue son arme, mais voilà qu'au moment de faire feu, il se sentit à nouveau tirer au même endroit, il se retourna encore et n'apercevant rien, devint très inquiet. Voulant essayer, une troisième fois, d'épauler son

fusil, un nouveau tiraillement vint l'en empêcher, alors il sentit ses cheveux se dresser sur la tête, tandis qu'une sueur froide lui ceignait le front et que ses jambes fesaient mine de se dérober sous lui. Tout à coup, une idée lui vient, il se frappe le front et se rappella (?) ou plutôt *l'esprit*, qui l'avait si charitablement averti, *lui rappel'ait*, qu'il avait, par mégarde, laissé sa baguette de fusil dans le canon, circonstance qui aurait pu faire éclater l'arme en causant un terrible accident. Notre homme, alors, retira sa baguette et reprit le chemin de sa maison, heureux d'en être quitte à si bon marché et remerciant tout bas la Providence de l'avoir protégé en lui envoyant cet « invisible ami » qui peut-être l'avait connu et chéri sur cette terre.

Chaque esprit emportant, au moment de sa délivrance, ses bonnes comme ses mauvaises qualités, ainsi que les vertus ou les vices qu'il a pratiqués ici-bas, ceux qui se sont aimés sur cette terre et ont fait le bien, se rechercheront et s'aimeront encore dans des mondes plus heureux; mais ceux qui ont mené une mauvaise vie, se sont repu dans le vice, ne pourront se trouver que dans la société des « mauvais esprits », les « bons » ne voulant pas les recevoir jusqu'à ce qu'ils se soient repentis et purifiés de leurs souillures. — La *sympathie* des esprits est leur loi d'affinité, c'est elle qui les rapproche, tandis que l'*antipathie* est la loi contraire, celle de la répulsion. Ainsi, avons-nous dans la nature les lois d'attraction et de répulsion qui président à l'évolution des globes de l'univers, loi dont on trouve dans l'aimant une preuve que tout le monde peut constater. Bénissons et louons Dieu, le grand architecte de l'univers, si parfait dans toutes ses œuvres, dans les atomes jusqu'aux astres éclatants, et qui par les sages lois du progrès spirituel et des vies successives, nous offre à tous les moyens d'arriver au bonheur et à la perfection pour lesquels il nous a créés !

Communication auditive de l'esprit d'un fils a sa mère

Mme L.... créole de la Martinique, femme d'un médecin établi à Porto-Rico, me raconta le fait suivant : Elle avait un fils qui s'était embarqué, à Saint-Pierre, sur un navire de commerce en voie de Bordeaux, où il allait faire ses études de droit. Or, une nuit d'insomnie, Mme L. hantée d'un sentiment indéfinissable de tristesse entendit son fils l'appeler d'une voix pleine de détresse « : Maman!... Maman!... » et, en même temps elle entendit clapoter l'eau du bassin, qui était dans sa cour, comme si quelqu'un s'y débattait. Quelques temps après, Mme L.... appris le naufrage du navire marchand en même temps que la mort de son fils, dans les parages de Bordeaux, par une forte tempête. Son fils, voyant le navire sombrer, s'était embarqué ainsi que plusieurs matelots, sur une chaloupe qui, ne pouvant tenir la mer furieuse, avait sombré à son tour, les jetant dans les flots où ils périrent

tous. — L'esprit du fils, au moment suprême, s'était communiqué à l'esprit de sa mère; il est, en effet, tout naturel que la dernière pensée du fils, en mourant fût pour sa mère, à laquelle il adressait un adieu déchirant, plein d'angoisse, au milieu des éléments déchaînés !

GASTON DE MESSIMY,
médecin à la Vacquerie (*Hérault*).

DEUX COINCIDENCES

Les deux faits que je vais relater me sont personnels, ils me sont arrivés l'été dernier à Tunis. Un soir à 10 heures j'étais à l'hôtel, sur mon lit ; la bougie allumée, je surveillais un moustique que je voulais attraper avant de dormir. Je n'avais cependant pas sommeil, ayant fait la sieste le tantôt. A un moment donné je fermai les yeux ; aussitôt j'eus la vision d'une carte postale renfermant quelques lignes d'une écriture très penchée, avec des pleins très accentués aux grandes lettres ; les caractères étaient rouge feu, se détachant sur fond plus sombre; les réflexions qui me passèrent de suite par le cerveau furent que je n'attendais aucune missive et moins encore une carte postale et que je ne pensais nullement à ces choses ; pourquoi donc cette formation de carte postale? en outre l'écriture m'était inconnue. Tout cela fut rapide. Je voulais alors lire cette carte, mais tout disparut, j'essayai de la faire reparaître par la volonté, mais je n'y parvins pas.

— Cela voudrait-il dire, pensai-je, que je dois recevoir une carte postale ?

Imbu de cette idée je fus le lendemain matin au café du Commerce où je recevais ma correspondance. Rien n'était arrivé, j'avais donc abandonné mon idée, quand, le jour suivant, passant près du café sans songer à cet incident, le patron du café m'appela pour me remettre une carte postale provenant du secrétaire de la *Revue spirite* m'accusant réception d'un envoi antérieur. Je n'attendais aucunement un accusé de réception ; je constatai que l'écriture était bien celle que j'avais vue ainsi que l'apparence générale du contenu comme nombre de lignes, etc.

L'autre fait est celui-ci :

Je faisais une partie de billard avec un Français établi dans la ville, il s'excusa de ne pouvoir faire une autre partie désirant aller chez lui pour voir si le médecin était venu voir son petit neveu âgé de 7 ans. Je lui demandai quelle était la maladie de l'enfant.

— Je ne pense pas qu'il soit malade, me dit-il, mais hier soir il a eu une hallucination très forte ; il voyait une femme près du berceau de ma petite fille âgée d'un mois ; il criait que cette femme voulait emporter sa petite

cousine et suppliait qu'on l'en empêchât; l'impression fut si forte qu'il a été très agité tout le reste de la nuit et il est très fatigué ce matin.

A mes questions, cet homme répondit que sa petite fille se portait très bien et que son neveu n'avait jamais eu d'hallucination.

Cela me fit penser à une hallucination prophétique et que la petite fille mourrait prochainement; je ne fis point part de ma réflexion à mon interlocuteur.

Chaque jour je lui demandais des nouvelles de ces deux enfants; il me répondait que tous deux se portaient parfaitement et paraissait très étonné de l'intérêt persistant que je leur portais.

Dix jours s'étaient écoulés et il y avait trois jours que je n'avais rencontré mon homme, lorsque, le croisant dans la rue, je lui posai ma question habituelle.

— Vous savez, me dit-il, que j'ai perdu ma petite fille avant-hier? elle est morte du croup en quelques heures.

— Non, dis-je, je ne le savais pas, mais je m'y attendais fortement, en raison de ce que vous m'avez raconté l'autre jour au sujet de l'hallucination de votre neveu; la femme l'a emportée.

— Quelle femme? fit cet homme stupéfait de la corrélation.

La mort, la maladie, *la* je ne sais quoi que votre neveu croyait voir.

Sont-ce de simples coïncidences? Je ne sais, mais les deux faits sont rigoureusement racontés. A. Goupil.

LES MARTYRS DE L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE (1)

Roger Bacon (1214-1294).

(Voir la *Revue* de mai 1892.)

Roger Bacon, surnommé le *Docteur admirable*, naquit en 1214 dans un petit village du comité de Sommerset, à Ilchester, et mourut à Oxford en 1294 (2). Il étudia d'abord à Oxford sous la direction d'Edmond Rich et sous celle de Richard Fitzarre. Il aimait beaucoup la science, aussi fit-il de grands progrès dans celles qu'on étudiait alors. C'était un homme de grande intelligence, devançant de beaucoup son siècle, aussi fut-il méconnu et persécuté par ses contemporains. Il se rendit à Paris pour compléter ses études,

(1) Voir les numéros du 1er fév. et de mai 1892.

(2) C'est la date la plus probable; d'après Pitsœus, il serait mort en 1824 et d'après Leland en 1248. Ces dernières dates sont certainement erronées, comme nous allons le voir dans notre étude sur Bacon.

parce que l'Université de cette capitale était alors la plus célèbre du monde et principalement fréquentée par des anglais (1).

Bacon était un esprit pratique et positif, n'aimant pas à perdre son temps dans les disputes, comme le faisaient les philosophes de son temps, surtout en commentant Aristote. Notre éminent philosophe lisait dans le grand livre de la nature aussi a-t-il dit dans son *Majus Opus* : « Je ferais brûler tous les livres d'Aristote, si j'en étais le maître, car on y perd son temps à y étudier; ils sont cause d'erreur et de propagande d'ignorance (2). »

Pourvu d'une sagacité extraordinaire il fit des découvertes remarquables en astronomie, en physique, en médecine, en chimie; il étudia beaucoup l'optique, il inventa même les lunettes pour presbytes (3). Le premier des physiciens, il établit la théorie des télescopes, mais n'en construisit pas; ce fut Galilée à qui revient cet honneur (4).

Dans un autre passage de ce même ouvrage, « il se plaint que la vérité importune tout esprit ignorant ».

Les vérités qu'il produisit importunèrent si fort les ignorants qu'il fut accusé de magie et de sorcellerie, ce qui était fort grave pour tout le monde au XIII[e] siècle mais surtout pour un moine, car nous ne l'avons pas encore dit, Roger Bacon était Franciscain. Il fut donc dénoncé au pape Nicolas III qui le fit jeter en prison et il expia son génie par une détention qui dura douze années de 1278 à 1291; il ne sortit de sa prison que pour mourir un an plus tard.

Sur son lit de mort, il laissa échapper cette plainte amère : « Je me repens bien de m'être tant donné de mal dans l'intérêt de la science. »

Voilà à quels regrets sont conduits les hommes de génie, par les persécutions aveugles de l'intolérance religieuse. Il est vrai qu'en étudiant, l'optique Bacon a conduit à prouver la pluralité des mondes, ce qui gêne

(1) *Parisios Angli proficisci solebant, tanquam ad mercaturam bonarum artium.* (Hist. et antiq. Acad. Oxford, p. 136.)

(2) *Si haberem potestatem super libros Aristotelis, ego facerem omnes cremari, quia non nisi temporis amissio studere in illis et causa erroris et multiplicatio ignorentiæ.* — R. BACON, OPUS MAJUS.

(3) *Si vero homo aspiciat litteras et alios res minutas per medium crystalli, nec vitri vel alterius perspicui suppositi litteris, et sit portio minor spheræ cujus convexitas sit versus occulam et occulus sit in aëre longe melius videbit litteras et aparebunt ei majores*, etc. (OPUS MAJUS, p. 352.)

(4) *Nam possumus sic figurare perspicua et taliter ea ordinare respectu nostri visus et rerum quod frangentur radii et flectuntur quocumque voluerimus ut sub angulo quocumque voluerimus*, etc., *ibid*, p. 357.

considérablement les pauvres théogonies qui apprennent aux hommes qu'il n'existe que la terre, le ciel, l'enfer et le purgatoire.

J. DE VICLEF (1324-1387).

John de Wiclef ou plutôt de Wicliffe, un des précurseurs de la Réforme, naquit en 1824 à Hipswel (Yorshire) et mourut à Lutterworth, comté de Leicester le 31 décembre 1387. — C'était un enfant du peuple, sa famille était originaire du bourg de Wicliffe, ce qui lui donna son nom. — Après avoir fait ses études au collège de Merton, il étudia avec ardeur la philosophie et ses connaissances le firent bientôt sortir de la foule des étudiants; il fut successivement principal du collège de Balial, puis directeur du collège de Cantorbury, qu'il avait fondé à Oxford en 1365, au moment où il venait de passer docteur en philosophie, et qu'il commençait à attaquer vigoureusement les ordres des moines mendiants. Il fut immédiatement destitué par Langham, Primat d'Angleterre, qui avait remplacé Islep, son protecteur.

Wiclef en appela au pape Urbain V de sa condamnation; mais celui-ci ne fit que confirmer la sentence du Primat (1370).

A partir de ce moment J. Wiclef engagea plus vivement la lutte et attaqua le catholicisme, non seulement au point de vue politique, comme il l'avait fait auparavant, mais comme système religieux funeste à liberté et à la prospérité des États.

Dès l'année 1381 il se déclara contre le dogme de la transubstantiation, il disait que l'Eucharistie n'était que du pain et du vin. Un synode tenu à Londres en 1382 examine son enseignement, trouve à condamner vingt-quatre articles, quatorze comme erronnés et dix comme hérétiques.

Les articles concernant le pouvoir temporel du clergé: dîmes, fondations de monastères, moines mendiants de tous ordres, etc., préoccupaient beaucoup la papauté qui tirait de ce temps-là de grosses aumônes de l'Angleterre. Comme Wiclef avait groupé autour de lui un grand nombre d'ecclésiastiques, qui prêchaient sa doctrine, il fit une active propagande contre le catholicisme et l'aurait entièrement ruiné sans la mort qui vint le frapper en 1387. On prétend même, qu'un moine aida la Parque dans son œuvre à cette occasion. Les livres de notre martyr avaient été brûlés en exécution de diverses bulles papales.

Quarante ans après sa mort, par suite d'un décret du Concile de Constance en date de 1428, sa tombe fut ouverte, ses restes exhumés et brûlés (crémation bien tardive) et ses cendres projetées dans un ruisseau voisin de Sutterworth, où il était enterré.

Ainsi donc, les papes n'ayant pu du vivant de cet honnête homme le martyriser et le brûler à cause des protecteurs nombreux et puissants

qu'avait Wiclef, la papauté qui représente le Christ sur notre petit globe se vengea quarante ans plus tard sur un cadavre ou plutôt sur les ossements d'un cadavre. Il est difficile, ce nous semble, de pousser plus loin la férocité et l'intolérance religieuse !

JEAN HUSS (1373-1415).

John Wiclef mort, ses idées, sa doctrine pourrions-nous dire, ne meurent pas avec lui ; elles sont recueillies par un grand nombre de disciples qui sous le nom de *Wiclefites* et de *Lallards* poursuivent une guerre acharnée contre le catholicisme, particulièrement en Allemagne, où elle prépare l'avènement de la Réforme. En Bohême Jean Huss donna de grands développements à la doctrine de Wiclef.

« Je ne crois ni ne concède, dit-il, que Jean Wicliffe soit hérétique ; je ne le nie pas non plus, mais j'espère qu'il ne l'est pas ; car dans le doute j'aime mieux pencher pour le meilleur parti..... Rien ne serait plus absurde que de dire : Dans le royaume d'Angleterre, de France, de Bohême, une multitude de prélats et de clercs regardent Jean Wicliffe comme hérétique, donc Wicliffe est hérétique ; c'est comme si l'on disait : chez les Turcs, les Sarrasins et les Tartares, on ne regarde pas Jésus-Christ comme Dieu, donc il n'est pas Dieu (1). »

Ce qui causa surtout les persécutions et la mort de Huss, c'est qu'il s'attaquait au clergé, et cela dès 1405. Dans deux sermons prêchés à Prague, il attaque la tyrannie, l'orgueil, l'impureté et l'hypocrisie des prêtres, il combat surtout leur avidité et il invite l'archevêque à réprimer les désordres et à purifier ces vases d'iniquité. Il accuse hardiment les prélats de tout ordre « de dépouiller le peuple, au lieu de le défendre contre les déprédations, et les ordres mendiants de vider la bourse des pauvres ; il dénonce les moines et les curés dont les mœurs sont un scandale pour les laïques, qui captent les héritages, extorquent les successions, font commerce des prières et des sacrements, et le clergé tout entier où la simonie se pratique à tous les degrés de l'échelle, où l'on voit vendre et acheter les charges ecclésiastiques et trafiquer honteusement du Saint-Esprit (2). »

On comprend aisément qu'un homme qui parlait ainsi était un hérétique ; aussi le pape l'excommunia bel et bien. Il en appela au Concile général de Constance, où il se rendit muni d'un sauf-conduit de l'empereur, ce qui n'empêcha pas le Concile de le condamner à être brûlé vif, et il le fut immé

(1) Joannis Huss, *Hist. et Monument.*, tome I, fol. 119 recto ; Éd. de Nuremberg 1558.

(2) *Hillem*, tome II, folio 26-31.

diatement en 1415,au mépris de la garantie qu'il tenait de la main même de l'empereur.

L'année suivante, son disciple Jérôme de Prague subit le même supplice dans la même ville de Constance (30 mai 1416). — Jérôme était né à Prague vers 1378.

J. Marcus de Vèze.

(*A suivre.*)

PHOTOGRAPHIES SPIRITES

Monsieur Leymarie, Lisbonne, le 22 avril.

J'ai l'honneur de vous envoyer deux épreuves photographiques obtenues le 12 et le 13 de ce mois, vers les 10 heures du soir, chez mon ami, M. *Alberto Bossolo*, médium. Nous avions déjà cherché à obtenir des matérialisations pendant le jour, suivant les indications de l'esprit guide du médium, mais n'ayant pas obtenu de résultats, le même esprit nous avait conseillé de répéter nos expériences pendant la nuit; la troisième tentative a été couronnée de succès.

L'esprit que représente les photographies, dit se nommer Katty, et c'est Katty qui nous a donné ses instructions pour chaque détail des séances.

Étaient présents à la première séance : la mère du médium, placée à la gauche de l'objectif, et sa femme, à droite; le médium a compté les trois secondes indiquées par l'esprit, nécessaires pour la prise photographique; quant à moi, je me tenais à droite un peu en arrière de l'objectif, la lumière du magnésium à la main. Une lampe à pétrole et une bougie allumées se trouvaient aussi dans l'appartement.

Le plaque a été soumise au bain révélateur, immédiatement après la pose, toujours suivant les indications de Katty.

A la séance du 19 avril nous avons obtenu le visage de Katty. La disposition de l'appartement où se sont faites les expériences était à peu près la même que celle du 12 avril; il y avait neuf personnes présentes parmi lesquelles une personne qui ne croyait pas à la réalité de notre doctrine. Nous avons invité cette personne à examiner la chambre noire, et à mettre au foyer la bibliothèque qui servait de fond. C'est encore la même personne qui, après l'expérience, a emporté le châssis de la chambre noire. Cette personne, le médium et moi, nous assistions à la révélation de l'image, l'incrédule a été frappé du résultat de l'expérience.

En Portugal, nous sommes les premiers qui aient obtenu des photographies d'esprits.

Votre dévoué serviteur et frère en spiritisme,

José Maria de Silva,

Capitaine de corvette de la marine royale portugaise.

Le mois prochain, nous donnerons le procès-verbal et les signatures.

CE QUE PEUVENT LES TOQUÉS

Le monde, principalement celui qui se compose de gens qui n'ont souci que de leurs intérêts matériels et qui ne prisent que la fortune, le monde se montre peu favorable aux personnes douées de certains dons. Ce sont des charlatans, ou des farceurs, ou des toqués, il ne sort pas de là. Vainement vous étalez votre érudition et vous rappelez les sibylles, les prophètes, les devins de l'antiquité, on vous replique que les peuples anciens étaient des troupeaux de dindons abusés, trompés, par des aigrefins des deux sexes, et l'on passe à un autre sujet de conversation. Pas moyen de raisonner, de discuter, on ne vous écoute pas. Est-ce qu'on raisonne, est-ce qu'on discute avec un toqué? Lorsque vous vous présentez dans un salon où se trouve une brillante réunion, vous voyez ceux qui la composent s'entre-regarder en souriant d'une façon particulière, chacun semble dire à son voisin : « C'est « ce timbré qui croit aux magiciens, aux sibylles, aux prophètes, aux « devins, etc. » Vous vous sentez honteux, vous êtes gêné dans votre contenance, et quoique intelligent, vous faites une vraie figure de sot. Vous avez besoin de tout votre tact et de tout votre esprit pour vous réhabiliter et obliger vos auditeurs de convenir qne quoique toqué vous savez tenir une place très convenable dans la conversation. Ce monde qui vous prodigue si libéralement l'épithète de toqué n'est-il pas plus toqué que vous?

Vous vous détachez par la pensée du monde matériel, vous vous demandez si au delà de cette vie si précaire et si passagère, il n'en est pas une autre plus solide et plus durable, tandis que le monde qui vous bafoue ne voit rien au-dessus de la vie animale et ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus matériel et de plus vulgaire. Se procurer toutes les jouissances, acquérir de la fortune, se donner toute espèce de bien-être et de commodité, c'est pour les gens du monde toute la vie, le seul vrai bonheur, et ils se préoccupent fort peu de l'existence future.

En outre, leurs opinions sont pleines de contradiction, ceux-mêmes qui vous ont raillé à propos de sibylles, des prophètes et des devins sont les premiers à aller consulter bien secrètement la sibylle du coin, c'est-à-dire

la tireuse de cartes, et ils ont une foi robuste dans ses oracles. C'est de la folie la mieux caractérisée, car la contradiction est un des caractères de la folie, mais le monde, c'est le monde, il fait la loi et ses arrêts sont sans appel.

J'ai parlé des devins, qu'est-ce qu'un devin? C'est celui qui a reçu le don de divination, lequel don est, comme tant d'autres dons extraordinaires, souvent intermittent. Celui qui a reçu le don de divination lit dans l'avenir, c'est le voyant des choses futures, ses prédictions se réalisent fréquemment longtemps après qu'elles ont été faites et alors que les plus croyants avaient cessé d'avoir foi dans leur accomplissement.

Il y a plus d'une personne qui, sans exercer la divination, sans avoir conscience du don précieux qu'elle avait reçu dès en naissant, a fait des prédictions qui, à la stupéfaction des incrédules, se sont réalisées de point en point.

Un M. X... prédit à son ami Z..., qui avait une fortune médiocre, qu'il hériterait d'un oncle richissime avec lequel il vivait en très mauvaise intelligence. Précisément cet oncle qui habitait une petite ville de province, à quarante lieues de Paris, écrivit quinze jours après une lettre fort sèche à son neveu dans laquelle il lui annonçait qu'il avait fait son testament et l'avait complètement déshérité.

Or, ce testament avait été rédigé le surlendemain de la prédiction. Z.. raconta sa triste aventure à M. X..., en ajoutant que sa prédiction malencontreuse lui avait porté malheur et que, sans elle, le diable qui inspirait son oncle ne lui aurait peut-être pas inspiré de déshériter un si proche parent.

M. X... fut quelque peu mortifié du mauvais succès de sa prophétie, il engagea néanmoins son ami à ne pas désespérer, peut être que l'avenir lui donnerait raison. En effet, quelques années s'écoulèrent, l'oncle de Z... tomba malade et il l'appela à son lit de mort. Quand le moribond vit son neveu près de son lit, il le remercia de s'être rendu à son appel, lui dit qu'il lui avait rendu son affection, qu'il avait annulé son premier testament et l'avait institué son unique héritier dans un second. Il ne le considérait pas seulement comme son neveu, mais bien comme un fils selon son cœur. Après ces courtes paroles, il lui tendit la main en signe de réconciliation et expira,

Z... pleura un oncle un peu bizarre, un peu fantasque, mais chez lequel les vrais sentiments de famille avaient repris le dessus.

Contre son attente, la prédiction de M. X... s'était réalisée et il se trouva possesseur d'une fortune considérable.

Des fous, ou du moins certains individus jugés comme tels, ont aussi fait des prédictions remarquables.

M. Dupont était un homme singulier, extraordinaire, excentrique. Il était à la fois voyant et clairaudient, il voyait et entendait ce que d'autres que lui ne voyaient ni n'entendaient. Il voyait des êtres invisibles de formes singulières dont il donnait la description, toujours attribuée par ses auditeurs à son imagination déréglée; il conversait avec ces fantômes : *Il est fou! il est fou!* s'écriaient ceux qui étaient témoins de ce qu'ils appelaient ses excentricités.

Un parent très proche, qui voulait s'approprier sa fortune, le fit enfermer dans une maison de santé et fut chargé de gérer son bien.

M. Dupont avait eu beau soutenir qu'il avait la plénitude de sa raison, il ne fut pas écouté, il fut enfermé et soumis à une surveillance spéciale. Le médecin qui le soignait avait la conviction qu'il était véritablement atteint d'aliénation mentale et il s'appuyait sur le fait de ces fantômes qu'il prétendait voir et avec lesquels il conversait. Un jour, M. Dupont qui n'avait de la folie que les apparences lui annonça qu'il hériterait d'un oncle qu'il avait en Algérie. Le docteur se mit à rire : « *Il est fou, disait-il, il est archifou, tout ce qu'il y a de plus fou.* » Il avait bien eu un oncle en Algérie, mais cet oncle avait été assassiné par les Arabes et des lettres qu'il avait reçues de personnes sérieuses lui avaient certifié sa mort.

Six mois s'écoulèrent depuis la prophétie du prétendu fou, et le docteur reçut une lettre d'un notaire l'informant qu'un oncle qu'il croyait mort et qui pour des raisons secrètes, n'avait pas démenti le bruit de son faux décès lui laissait une fortune considérable qu'il avait acquise bien après le bruit de sa prétendue mort.

Le fou avait donc raison, le fou était un prophète.

Le docteur en eut une nouvelle preuve; il n'avait de son mariage que deux filles, le fou lui prédit qu'il aurait un fils, mais que cet enfant mourrait à vingt ans d'une chute de cheval. Le docteur eut en effet un fils, et ce fils, quoiqu'il eût fait pour le préserver de l'accident prédit, monta un cheval peureux qu'il avait enfourché en cachette de son père, le cheval eut peur, se cabra et le malheureux jeune homme en tombant sur le sol se brisa le crâne.

Quant au prophète il était mort dans son cabanon depuis plusieurs années.

Le docteur, quoique le tenant toujours pour véritablement fou, se vit obligé de reconnaître qu'il était parfois d'une lucidité extraordinaire.

Je l'ai déjà dit, il est dangereux de voir ce que d'autres ne voient pas, d'entendre ce que d'autres n'entendent pas, de lire dans l'avenir où les plus belles

intelligences ne voient goutte. Ces avantages funestes vous font ouvrir toutes grandes les portes d'un cabanon.

Combien de prophètes, de sibylles, de devins, je parle des plus fameux, s'ils vivaient aujourd'hui seraient internés à Bicêtre ou à Charenton !

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, à Condé par les Montils (Loir-et-Cher).

NÉCROLOGIE

M. MARTIAL BADOUR est décédé à Palaiseau, le 13 avril, dans sa 87e année. L'enterrement était civil ; nous saluons ce frère en humanité et nous partageons la peine de sa veuve et de ces chers enfants ; devant une très nombreuse assistance, bien sympathique au Dr Badour, à ses fils et à sa bru, un ami a rappelé les mérites de ce travailleur, de ce digne homme qui nous faisait penser à son frère, le curé Badour, homme instruit, libéral et populaire, ami de la libre pensée.

Notre S. en S. Mme RAYMOND CORCOL, s'est désincarnée à l'âge de 35 ans ; les spirites parisiens connaissent M. R. Corcol, le très bon médium à incarnation ; sa femme aimée et regrettée le soutenait dans cet apostolat de la propagation des vérités essentielles car les petits ont toujours fait ce qui est grand. Des F. E. S., en grand nombre, tenant à honorer de leur présence la cérémonie civile et spirite, ont suivi le corps jusqu'au cimetière de Pantin. M. Boyer, au nom du groupe Poulain, a prononcé de fortes et généreuses paroles, après avoir lu la prière pour celui qui vient de mourir ; M. Boyer avait passé les dernières nuits au chevet de la chère malade.

M. Leymarie a rappelé la valeur morale des époux Corcol, et demandé que les petits-enfants de l'absente soient considérés comme appartenant à la la grande famille spirite parisienne.

M. ISIDORE RIVIÈRE est décédé le 21 mai 1892, en son domicile, rue Traversière, n° 28 bis, à Asnières, à l'âge de 77 ans. Parrain de notre ami et frère, Isidore Cabassut, il fut un parfait honnête homme et sa vie terrestre s'est accomplie en faisant le bien. Salut à cette âme et pensons à elle.

M. LOUIS GÉRARD FOURMENT est décédé le 16 mai 1892, en son domicile, impasse Lancry, n° 6, dans sa 73e année ; il était beau-père de M. Paul Puvis, notre F. E. S. de la première heure ; quel homme courageux, probe, charitable, que M. Fourment, son esprit était ouvert à toute aspiration qui visait le beau, le bien et le juste.

Tout le haut commerce, et les habitants de son quartier, ont rendu à sa dépouille mortelle les honneurs mérités par une aussi belle vie. Ce nom sans tache est confié à de bonnes mains. Salut cordial à sa veuve et à ses enfants, beaux-fils et petits enfants.

Oui, notre amie, MME CARBONNEL, est allé rejoindre celui qu'elle avait tant aimé (*M. Carbonnel*), le 9 mars.

Son enterrement a été spirite. La prière à la levée du corps, à été lue par Mme Saliba, et celle du cimetière, par Mme Klein; le nouveau drap était porté par des dames; beaucoup de monde au convoi, et surtout au cimetière, pour entendre la prière. Cela a produit, comme toujours, une très bonne impression. Malheureusement nous n'avions plus de petites brochures, *Le spiritisme à sa plus simple expression*, que nous distribuons généralement aux enterrements spirites.

M. LOVERA.

ODESSA, 21 AVRIL : Je vous fais savoir la désincarnation de M. *le comte O'Bourke*, le 16 avril. Spirite de la première heure et ami de notre vénéré maître Allan Kardec, il est venu à Odessa, de Saint-Pétersbourg, exprès pour assister à nos séances de manifestations spirites et de matérialisons.

Il vous est connu par ses traductions des œuvres d'Allan Kardec, et d'autres en langue russe, et à nous par sa propagande du spiritisme. Le comte s'était installé chez moi et nos frères et sœurs du monde des esprits l'ont accepté avec bienveillance. Il a rendu sa belle âme, à l'âge de soixante-dix ans, en présence de ses amis, cette fin si touchante a été très édifiante pour nous qui avons reçu ses adieux. Son enterrement a eu lieu le 18 avril, nous lui avons adressé nos chaleureux adieux. Prions pour la paix de son âme. Amen.

S. M. Bourkser.

ANASTAY

DEVANT LA SCIENCE GRAPHOLOGIQUE.

Paris, 10 avril 1892.

M. Victor Moussy, graphologiste, un des meilleurs élèves de M. Michon, nous adresse le curieux document suivant sur Anastay jugé d'après son écriture :

« Organisation cérébrale intuitive et déductive, développement des deux forces de conception et de comparaison. Dans ce genre de manifestation intellectuelle, Anastay est donc un penseur et un raisonneur tout à la fois, et il faut bien le dire, car la science graphologique ne peut avoir aucun préjugé, ni être influencée : cet assassin est un équilibré dans l'ordre intellectuel.

« A de certains moments, il est tout intuitif ; or son crime a été pensé beaucoup. Voyons de suite l'écart qui aurait pu se produire, le trouble qui

serait survenu dans ses facultés cérébrales, si l'imagination eût été démesurée : de l'imagination faisant tort au jugement, y jetant un désordre, nous n'avons pas à en chercher ici, il y a, au contraire, une assez grande clarté d'esprit, le jugement est bon, le crime a donc été accompli en toute raison.

« L'égoïsme, chez Anastay, a englouti aussi un moment ce qu'il pouvait y avoir de bon. Le signe du *Moi* ne peut guère présenter plus d'intensité, il a pensé fortement à lui ; il fallait de l'argent pour satisfaire ses passions et c'est pour cela qu'il a tué. Tout être humain, quelque dépravé qu'il soit, n'assassine pas pour son plaisir.

« Très hardi, rien ne pouvait l'arrêter dans une détermination quelconque, il y était aidé puissamment par ce levier qui peut être employé dans le Bien comme dans le Mal : La volonté ! C'est un fort volontaire, un résolu, un tenace, un persévérant, qui ne manque pas d'ardeur. Elle devait être encore plus marquée dans son graphisme d'avant le crime.

« Sur les trois lettres que nous examinons — du 13 au 24 février — il y en a une où, malgré tout, il se décourage ; quelques lignes révèlent la tritesse, et on y sent le cœur troublé, l'être tressaille déjà dans les angoisses premières de la mort en perspective. L'écriture n'est plus aussi assurée, mais l'imagination ne l'emporte pas : il se voit.

« Il y a cependant tant d'énergie puissante dans le sujet, qu'il ne peut rester ainsi attristé, il signe, et dans sa signature, il reprend son ardeur, qui ferait croire — si le graphologiste n'apercevait qu'elle — que dans sa vie il n'y a rien de changé. Il est impressionnable, sans excès ; il se laisse aller, même, à sa sensibilité, il lutte peu.

« Ni vanité, ni orgueil.

« Le caractère a de la douceur, mélangée de moments coléreux.

« Plus de vulgarité que de goût.

« Alternativité de franchise et de secretivité.

« Tel est notre diagnostic moral sur Anastay, rigoureusement impartial. »

L'ASSASSIN DE RAINHILL

LE FRÈRE DE L'ACCUSÉ. — UNE ÉMOUVANTE CONFRONTATION. — LUGUBRES HALLUCINATIONS.

Tiré du journal *Le Matin*, 19 mars 1892.

Londres, 19 mars. — *Par fil spécial.* — Conformément à la loi anglaise qui veut qu'avant l'inhumation, dans tous les cas de mort violente, une enquête soit ouverte sur les causes de la mort par un magistrat spécial,

assisté d'un jury, une enquête légale a eu lieu à Rainhill au sujet des victimes de la Dinham Villa.

Elle a donné lieu à des incidents dramatiques.

Le premier témoin appelé était un des frères de Geming.

Sa douleur était telle que, durant quelques minutes, il lui fut impossible de parler.

Il s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : « Oui, je reconnais le cadavre de Marie Geming. C'est bien ma belle-sœur. »

Le magistrat lui fit alors passer des photographies de Marie Geming.

— Oh ! mon Dieu, j'ai assez eu de malheur ! cachez ces portraits, je ne veux pas les voir !

— Vous n'avez pas de doute, dit le magistrat, que ce soit réellement votre belle-sœur ?

— Non, non. Mon frère et moi avons épousé les deux sœurs. Ma belle-sœur est restée deux ans avec nous. C'est quinze jours après son départ que j'ai vu mon frère pour la dernière fois. Voilà trois mois, monsieur le coroner, que je savais que je devais assister au triste spectacle que j'ai sous les yeux. »

— Que voulez-vous dire ? demanda le juge.

— Ah ! monsieur, répondit le malheureux en proie à une violente émotion, je ne le savais que trop. Il y a des mois et des mois que je vois tout cela dans mes rêves.

— Comment était habillé votre frère la dernière fois que vous l'avez vu ? lui demanda le magistrat.

— Il portait, monsieur le coroner, un uniforme militaire. C'est à dater de ce jour que j'ai assisté dans mes rêves à tout ce qui s'est passé ! »

Cette déclaration fit une sensation profonde sur le juge et parmi les représentants de la presse.

Cette affaire passionne les esprits au plus haut point.

Voilà un meurtrier sûr de l'impunité pour les assassinats commis en Angleterre. Personne ne s'occupait de ses victimes. On doutait même de ses crimes. Personne ne le connaissait et il était oublié !

Et cependant il est poursuivi, traqué par une force invincible et implacable. Il a eu à répondre à la justice, mais les preuves sont insuffisantes.

Et un jour, ce sont ses victimes qui sortent de sous les dalles de la villa abandonnée en Angleterre qui viennent apporter la preuve de son crime ! C'est un véritable conte d'Edgar Poë.

L'assassin a été pendu le 20 mai, repentant et courageux.

LES LIVRES EXCOMMUNIÉS

L'Estafette écrit : *Catholicisme et Spiritisme.* — Sous ces deux mots si bizarrement accolés, un de nos confrères de la presse départementale, M. Jésupret, vient de s'attaquer bravement à tout ce qui est erreur dogmatique ou superstition religieuse.

En un joli petit volume édité par la Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, à Paris, l'auteur analyse clairement les dogmes, les mystères, les pratiques et les coutumes du catholicisme.

Rien de plus curieux, de plus serré comme argumentation, que cette étude des sciences de l'au delà.

Chacun, en parcourant les pages de cette attachante brochure, dira comme nous que notre sympathique confrère a fait œuvre utile, surtout à notre époque fin de siècle, où les idées comme les hommes errent à l'aventure, sans que rien de positif n'arrive à donner satisfaction à cet état de choses dont tout le monde souffre sans savoir pourquoi.

A côté du catholicisme, l'auteur nous dévoile les mystérieuses arcanes du monde d'outre-tombe.

Il en fait une curieuse analyse, digne à tous points de vue d'être étudiée par les penseurs et les philosophes.

Nos amis liront, nous en sommes convaincus, avec le plus grand intérêt, cette œuvre d'une littérature saine et virile, que nous voudrions voir dans toutes les mains, car, si l'on en suivait les enseignements larges et féconds, le péril clérical ne serait plus qu'un vain mot en notre cher pays de France.

Disons enfin que ce livre, nouvellement traduit en langue espagnole, vient de s'attirer les foudres du Vatican. Nous apprenons, en effet, que la congrégation de l'Index en a interdit la lecture aux fidèles.

A L'INDEX

Le journal *Le Matin* a publié, il y a quelques jours, la dépêche suivante qu'il a reçue de Rome :

« Un décret du Vatican affiché met à l'index la *Vie de Jésus*, traduite en italien par M. Bonghi; *Catholicisme et spiritisme*, par Jésupret, et sept ouvrages de M. Emile Ferrière intitulés : les *Erreurs scientifiques de la Bible*, les *Apôtres*, le *Paganisme des Hébreux*, etc... »

Voilà la plus belle réclame que l'on puisse faire à l'intéressant ouvrage *Catholicisme et Spiritisme*, de notre confrère M. Jésupret fils, de Douai (1).

(1) Librairie spirite, 1, rue Chabanais, 1 fr.

ISIS DÉVOILÉE OU L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE (1)

Il arrive souvent que les étudiants en occultisme fort nombreux aujourd'hui désirent approfondir les origines de la tradition occidentale, mais les travaux des égyptologues officiels se présentent sous un caractère trop technique pour être de quelque utilité aux chercheurs indépendants.

Un ouvrage en même temps clair et bien complet, sans être trop considérable, pratique avant tout par conséquent, était absolument nécessaire pour ceux qui s'intéressent à l'Occultisme égyptien.

Il était difficile de remplir ce programme; c'est cependant ce qui vient d'être fait par M. Ernest Bosc dans *Isis dévoilée*.

Ce volume de plus de 300 pages splendidement imprimé par l'imprimerie des Alpes-Maritimes, renferme tout ce qu'on peut être appelé à savoir de l'Égypte et de ses mystères. Il est d'une lecture attrayante malgré l'érudition considérable qui y est contenue.

C'est là un véritable tour de force, dont il faut vivement féliciter l'auteur. De plus une table alphabétique très bien faite et très complète, permet de considérer ce petit traité comme un véritable dictionnaire de l'Esotérisme égyptien.

La place nous est malheureusement comptée, pour entrer dans les détails de l'ouvrage.

Disons simplement qu'il ne comprend pas moins de 25 chapitres répartis en trois grandes divisions.

La première : *Egyptologues*, *Hiéroglyphes*, *Ecritures*, *Papyrus*, *Livres d'Hermès*, expose l'état de la question au point de vue scientifique.

La deuxième : Religion, Mythes, Symboles, *Prêtres*, *Prêtresses*, *Juges*, *Cérémonies* et *Fêtes*, traite surtout le côté social et philosophique.

Enfin la troisième : *Psychologie*, *Philosophie*, *Morale*, *Deuils*, *Funérailles*, *Momie*, *Monuments funéraires*, contient des chapitres de pur ésotérisme.

Le titre lui-même, *Isis dévoilée*, indique bien le caractère de l'ouvrage; on y traite d'Egyptologie au lieu de parler de tout sans rien savoir, comme dans certains ouvrages étrangers parus sous le même titre.

Les idées contenues dans l'œuvre de l'éminent auteur du *Dictionnaire d'architecture*, du *Dictionnaire de l'art* et de tant d'autres ouvrages, ces idées

(1) Un volume in-8° de 300 pages, Paris, Chamuel, éditeur, 29, rue Trévise, et à notre librairie, 1, rue Chabanais.

ADHA-NARI ou l'Occultisme dans l'Inde antique, par Ernest Bosc. — 1 vol. in-8 d'environ 400 pages avec planche, 4 fr.

sont absolument nouvelles et inédites; ce sont des révélations véritables sur l'Occultisme oriental. — C'est donc avec raison que le livre porte le titre qu'il justifie si bien ; Isis a bien soulevé son voile pour notre auteur qui a été peut être indiscret de montrer ainsi aux yeux de tous la Bonne Déesse, en tous cas le lecteur ne saurait se plaindre de l'indiscrétion commise à son profit.

Montmartre, par J.-Camille CHAIGNEAU (1)

Montmartre, en cet opuscule est triple : Montmartre est la montagne de Paris; Montmartre est un personnage ; Montmartre est un symbole ; les trois termes s'enchaînant : l'homme devenant l'intermédiaire entre l'expression matérielle de Montmartre et son expression idéale.

En premier terme, Montmartre s'appelle aussi, vulgairement « La Butte ». En deuxième terme, Montmartre s'appelle ici, familialement, » Victor Charme ». En troisième terme, c'est un sommet sur la cité des conquêtes humanitaires : c'est le piédestal de l'androgyne futur, ou — pour parler plus clairement — du « Couple-citoyen » de l'Avenir.

Sous la triple virtualité de ce titre se développe, en prédominance de mode majeur, l'essai d'un roman d'amour, suivant une conception d'âge nouveau. Dans la contexture très simple de cet opuscule, se reflète, par une passante lueur (et ceci en souvenir du très regretté poète et histologiste Jules André), quelqu'une des plus imprévues tendances de la science positive moderne la plus minutieuse; mais, par dsssus tout, l'auteur a tenté d'y mettre en action les merveilles naissantes des forces psychiques, ces forces qui, s'affranchissant enfin des souterrains occultes de l'éso térisme, vont déployez au grand jour leur énergie rénovatrice. Cette énergie, puissance de l'être immortel qui est en nous (être immortel en force et en forme), se manifeste ici par la télépsychie des vivants et par l'influence évidente des prétendus morts, — en un mot par la mise en valeur et par la mise en rapport des deux facteurs solidaires qui constituent l'intégrale Humanité.

Dans ces pages, les néo-pythagoriciens pourront trouver aussi, accordés en un sommet de coopération, les trois facteurs des évènement terriens, suivant le grand philosophe de Samos : le destin (en son expression suprême — la prédestination de de l'amour) ; la volonté humaine (en son expression suprême — la volonté du l'amour) ; la providence (en son expression suprême — la protection de l'amour, représentée, ici par l'esprit dela mère) ; — le tout convergeant vers le principe par excellence : l'Amour.

Dresser sur le plus haut sommet de la Ville de lumière le plus accessible et le plus fécond des symboles ; y faire resplendir, en réalité et en idéal, un signe figuratif de la primordiale manifestation d'amour ; c'est on sujet dont l'exécution aurait de-

(1) Comptoir d'édition, 14, rue Halévy, Paris. — 1 vol. in-18 Jésus : 2 fr. 50.

mandé une plume autorisée ; aussi l'auteur n'a-t-il d'autre prétention que de l'avoir indiqué. On trouvera sans doute téméraire à lui d'avoir voulu tant dire en si courtes pages et si imparfaites ; mais on voudra bien considérer, à défaut d'autre mérite, qu'il y a mis tout son élan vers les horizons nouveaux et toute sa foi en l'Humanité.

Les Altérations de la Personnalité, par A. Binet, directeur adjoint du laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne.

Sous ce titre, la *Bibliothèque scientifique internationale*, dirigée par M. Em. Alglave, publie un ouvrage d'un des représentants les plus distingués de la nouvelle école philosophique. (1 vol. in-8°, cartonné à l'anglaise, avec figures. Librairie Félix Alcan. Prix 6 fr.)

LA SFINGE, Revue de propagande Spirite, créée par M. le Major *E. Ungher*, cesse sa publication à Rome, pour reparaître à Naples sous la direction de M. l'Ingénieur Palazzi (Corso Garibaldi, 285), qui a pris, comme spirite, une part distinguée à notre Congrès de 1889.

M. Palazzi est l'auteur d'un très intéressant opuscule sur les occultistes contemporains, dont nous donnerons incessamment la traduction.

Nos meilleurs souhaits à *la Sfinge* de Naples, et à son nouveau et sympathique rédacteur.

Le Bluet, qui a pour but l'encouragement des lettres et des arts et la production des œuvres des jeunes auteurs, a reçu du *Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts* un objet d'art de la manufacture nationale de Sèvres pour son nouveau concours littéraire.

Le programme et un spécimen sera envoyé gratis et franco sur demande par lettre adressée, 17, rue Croix-des Petits-Champs, Paris.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35e Année | No 7. | 1er Juillet 1892.

AVIS. — Les séances du Vendredi sont suspendues ; la *Revue* de Septembre 1892 donnera le jour de réouverture.

ENTRE DEUX VIES

CONTRIBUTION A LA RENAISSANCE SPIRITUELLE.

(*Suite.*) (Voir la *Revue* de février.)

Lorsque le dernier battement du cœur a marqué le terme de la vie organique, notre être immortel, — c'est l'opinion de quelques spirites, — dégagé de son enveloppe planétaire, passe du temps à l'éternité, vibrant d'une indicible joie aux splendeurs retrouvées que lui dévoile l'au-delà. Déjà Leibnitz avait pensé que l'éducation, les sciences et les arts doivent, de concert, répandre parmi les hommes la conviction de la beauté de la vie future, corollaire de l'amour de Dieu et de l'harmonie de la nature, dont cette âme lumineuse avait, à un si haut degré, l'intuition.

En toute vérité, nous avons le droit de le proclamer, le spiritisme a transfiguré la mort, montré sous son vrai jour son lendemain, et dissipé pour jamais les ténèbres et les épouvantes, sombre legs d'un passé qui obnubilait la tombe. Cela une fois reconnu, rappelons que c'est *le jour même de la mort*, plutôt que son lendemain, que nous avons en vue d'étudier ; c'est la phase du passage de la vie physique à la vie spirituelle, et le problème psycho-physiologique qu'elle soulève sur lesquels nous appelons l'observation.

Les spiritualistes se plaisent à répéter qu'à la mort l'âme met au rebut son corps, comme nous faisons d'un habit usé ; comparaison banale et bien imparfaite : singulier *habit*, que cette forme physique incorporée molécule à molécule du périsprit qui, lui, ne meurt pas ; et comme, à la réflexion, on saisit bien qu'il ne saurait être si facile de s'en débarrasser. Que nous donne en effet, à l'analyse sommaire, l'être humain ? Un nombre très considérable de cellules, avec leur énergie propre, groupées en molécules, puis en organes par la force vitale spécifique ; le tout étroitement combiné avec le périsprit, et maintenu dans son orbite par la force psychique centripète. De

l'équilibre de ces forces résulte le fait de notre vie terrestre, tandis que sa rupture entraîne ce qu'on appelle la mort. Paraît-il vraisemblable que, dans un milieu d'une complexité pareille, la dissociation puisse s'opérer prompte, nette, radicale comme certains se l'imaginent ?

L'arrêt définitif de la circulation des liquides de l'économie coïncide-t-il avec la mort des cellules, et celles-ci meurent-elles toutes en même temps ?

Il y a des preuves décisives du contraire :

Claude Bernard a fait voir que, *longtemps après la séparation du foie d'avec le corps*, la cellule hépatique continue à sécréter du sucre ; — de larges pièces de peau, *enlevées sur le cadavre plusieurs heures après la mort*, greffées ou suturées sur le vivant, s'y développent ; *preuve que leurs cellules épithéliales vivaient encore*. Donc, dans le cadavre, la vie cellulaire persiste au moins en partie, pendant un temps plus ou moins long. Enfin, M. le Dr Gibier a obtenu la multiplication et le développement, — dans un milieu de culture approprié, — de cellules ayant appartenu à un corps humain, dont la mort remontait à plusieurs heures (1). Nous citons d'autant plus volontiers ce savant, que ses recherches sur les phénomènes de la mort montrent la vie quittant les cellules une à une, et la *force animique*, répandue dans ces cellules, rejoignant l'esprit pour reconstituer, dans sa nouvelle vie, son individualité intégrale ; — ce qui confirme pleinement l'enseignement des esprits.

Sous le masque trompeur de son immobilité glacée, le cadavre est le champ d'action et de réaction des forces dont la vie humaine avait détourné à son profit les affinités. De là des courants, chocs, ébranlements presque innumérables où se trouvent nécessairement entraînés les atomes périspritaux organiques non encore dégagés. Ce sont eux qui maintiennent la communication entre l'esprit et sa dépouille, et répercutent *directement* en lui les effets de la décomposition.

Contre l'opinion matérialiste que l'Esprit reste fermé à toute sensation qui ne passe pas par le système nerveux, les phénomènes transcendants de l'hypno-magnétisme autorisent pleinemeut à affirmer que « *la sensation est* « *indépendante du sens spécial par lequel elle est transmise normalement* » ; et que, lorsque le dédoublement est poussé à un haut degré, — *a fortiori* au moment de la mort, — l'esprit entre en rapport avec le monde extérieur, sans en excepter son corps, directement par les vibrations de son fluide périsprital ; d'où il résulte que, *livré à lui-même*, il ne saurait rester étranger à ce qui se produit dans son cadavre.

Toutes les fois qu'on est amené à disséquer un cadavre dans une période

(1) *Analyses des choses*, p. 228, passim.

très voisine du décès, *les muscles se contractent et fuient sous le scalpel*, absolument comme dans une opération chirurgicale sur le vif (1). Nous le demandons à ceux qui, n'étant pas matérialistes, admettent que les mêmes causes produisent des effets semblables, n'est-ce pas là un indice non équivoque d'un lien avec le *centre de sensibilité individuelle* qui a relâché, mais non rompu, ses attaches avec son organisme physique ?

Qu'on lise le dramatique récit de l'attaque furieuse qu'eut à subir, dans une salle de dissection, le Dr Gibier (2), — par l'intermédiaire d'un médium entransé, — de la part « d'un mauvais garnement d'esprit » qui, selon lui, n'avait d'autre mobile que de faire avorter ses recherches. Il a fallu l'énergie et le sang-froid du docteur pour qu'il ne tombât pas victime de son invisible ennemi.

Une saisissante interprétation des fait médianimiques de cette catégorie, — dont beaucoup ne sont pas divulgués, — nous est fournie par une communication du remarquable esprit Rochester (3). « Ce qu'il y a d'épou-« vantable et d'intolérable, pour les esprits inférieurs et souffrants en parti-« culier, c'est la dissection. On la fait habituellement trop vite. Après la « mort, le sentiment de rapport est encore si vif que les malheureux croient « sentir en eux-mêmes chaque incision faite au corps qui leur a appartenu, « et qu'ils voient mettre en pièces. C'est une seconde mort. Par bonheur « les médecins et les étudiants des salles d'anatomie ne peuvent découvrir « le public enragé et profondément hostile (d'esprits) qui les environne. »

Mais, va-t-on objecter, pendant la vie même, il suffit du chloroforme ou de la magnétisation pour que l'esprit supporte impassible les opérations chirurgicales les plus graves faites sur son corps. Certes, et il est fort digne de remarque que, surtout sous l'influence magnétique, il puisse suivre tous les détails de l'opération, avec un parfait détachement, et sans souffrance ; tant, en réalité, notre corps nous appartient peu ! Nous citons d'autant plus volontiers ces faits d'expérience courante, qu'ils sont un argument en faveur de notre thèse. Qu'est en effet l'agonie, qu'une opération suprême où la nature tient lieu de chirurgien, et notre devoir n'est-il pas d'épargner au patient, dans ce cas ultime comme dans les autres, des souffrances souvent cruelles que connaissent trop les familiers du chevet des moribonds ? C'est à ce titre que nous avons recommandé le recours au magnétisme, convaincus que, pendant l'agonie, comme dans le cours d'une amputation, il

(1) Nous avons vu le fait dans une autopsie, à la suite d'un décès dont la cause était contestée.

(2) *Analyse des choses*, p. 193.

(3) Voir le *Vessillo spiritista*, janvier 1892, p. 4.

doit neutraliser la douleur. On n'a aucune bonne raison à opposer. Laissons aux matérialistes l'impuissance, la passivité, l'égoïsme glacé pendant les derniers moments de leurs proches. Autres doivent être les pratiques et les visées de spirites soucieux de mettre d'accord leurs convictions et leurs actes.

Ce serait du reste une erreur de croire que déjà bien des essais n'ont pas été tentés dans cette voie. Malheureusement, ils ont lieu dans le huis-clos familial, et ne donnent pas l'impulsion salutaire qui résulterait de leur divulgation.

En voici un exemple que nous devons à l'obligeance de M. L. Moutin (1), élève du baron Dupotet, qui, par l'emploi judicieux de sa puissance magnétique, a soulagé bien des souffrances. Laissons lui la parole : « En ce qui « touche l'action du magnétisme sur les mourants, je pourrais en citer « plusieurs cas ; en voici un on ne peut plus probant.

« J'avais somnambulisé une jeune phtisique, Mme Edouard de M..., à « E... (Vaucluse). Elle annonça à sa famille, trois mois d'avance, le jour et « l'heure de sa mort qui devait arriver le 25 mai à 9 heures du soir. Le fait « se passait en 1889. La malade avait recommandé de l'endormir une heure « avant sa mort, disant que, dans cet état, elle se dédoublerait, — c'est sa « propre expression, — sans douleur. La chose se passa de point en point « comme elle l'avait prédite..... Ah ! j'oubliais un fait important : dix « minutes environ avant sa mort, son mari l'appela doucement par son nom, « elle ouvrit un instant les yeux et dit : Ah ! Édouard, pourquoi m'as-tu « réveillée..., je faisais un si beau rêve..... Ce furent ses dernières paroles ; « elle s'endormit du dernier sommeil sans secousse aucune, avec la sérénité « peinte sur le visage.

« Je puis affirmer que, dans des occurences semblables, j'ai toujours « obtenu le même résultat : au lieu de ces spasmes, de ces contractions vio- « lentes qu'on observe généralement, chaque fois qu'il m'a été donné « d'exercer mon action au moment critique, j'ai produit un calme caracté- « ristique... et j'ai pu lire dans les yeux du moribond un sentiment de gra- « titude et de bien-être profond. »

La relation porte, en toutes lettres, les noms bien connus que nous avons remplacés par leurs initiales. La jeune malade avait été, on l'a vu, magnétisée plusieurs mois avant sa mort. Dans l'état de somnambulisme, elle avait pu acquérir une vue assez nette de son organisme physique et de son état psychique pour déterminer le moment précis de son dédoublement.

21) M. L. Moutin, directeur de la *Revue des sciences psychologiques illustrées*, 2, ue du Duperré, Paris.

C'est là un fait qui montre ce que peut produire l'entraînement magnétique préalable, lorsque le tempérament du malade et la nature de la maladie le comportent.

Les choses se passeront-elles toujours ainsi? Nous nous trouvons ici en présence d'un être très avancé déjà sur la voie de la dématérialisation par sa vie, sa maladie, ses habitudes de dégagement somnambulique. Avec d'autres plus matérialisés, sur le périsprit desquels les passions ont gravé leurs empreintes, le sommeil magnétique, servant d'introduction à la mort, serait plus d'une fois hanté de rêves troublants, de visions pénibles, d'auto-suggestions funestes. Pour dissiper ces angoisses chez leurs sujets, les magnétiseurs emploient la suggestion qui leur rend le calme. L'exemple de cette jeune femme qui, quelques minutes avant sa mort, répond au moindre appel, autorise pour le moins à ne point renoncer au moyen sur les moribonds, et permet d'espérer qu'on obtiendra des résultats analogues. En tout cas, l'humanité conseille de le tenter.

Dans cet ordre d'idées, nous avons reçu d'un spirite, M. B. Tournon, qui poursuit en ce moment d'intéressantes expériences combinées de spiritisme, de magnétisme et de télépathie, l'assurance qu'il saisira la première occasion de constater sur un mourant les effets du magnétisme. Grâce à un médium voyant, qui décrit les esprits, s'entretient avec eux, et transmet leurs réponses, il tentera d'étudier, pas à pas, le dégagement du périsprit, ce qui ne lui paraît nullement impossible.

Voilà des données et des assurances excellentes dont nous ne saurions trop remercier MM. L. Moutin et B. Tournon.

Commandant Dufilhol (en retraite), au château d'Arcal,
par Vannes (Morbihan).

SPIRITISME ET OCCULTISME

Brochure de propagande, par Rouxel, 0 fr. 50 librairie spirite. 20 brochures 8 francs, port payé.

Depuis que les savants, les demi-savants et même les faux savants se sont mis en devoir d'étudier les phénomènes spirites, les idées les plus singulières ont été émises sur la nature et les causes de ces phénomènes et diverses écoles se sont formées; les deux principales sont le spiritisme et l'occultisme.

Dans ce petit volume, concis, mais très documenté, l'auteur expose, avec raisons et faits à l'appui, ce que ces deux écoles ont de commun et ce en quoi elles diffèrent. Les lecteurs curieux pourront ainsi, sans grande perte de

temps, se mettre au courant de la question qui préoccupe si vivement l'opinion publique.

Cette question est de la plus haute gravité par ses conséquences morales et sociales. En effet, il ne s'agit rien moins, au fond, que de la destinée de l'humanité, et de savoir si la loi de l'homme est la liberté ou la fatalité.

En ce temps d'anarchie intellectuelle et sociale, nous ne saurions donc trop vivement engager nos lecteurs, non pas à croire, mais à examiner les arguments présentés dans cet ouvrage et, en dernier ressort, à en appeler à l'expérience.

LES OCCULTISTES CONTEMPORAINS

Sont-ils réellement les continuateurs de la doctrine des initiations antiques. — Brochures de propagande, 0 fr. 30. 20 brochures, 5 fr. port payé.

Avant-propos : Nous donnons la traduction de cette brochure (1) d'un spirite italien bien connu, l'honorable ingénieur G. Palazzi, parce qu'en dehors de tout parti pris, de toute passion, elle juge, pièces en main, une prétendue école occultiste chez qui tout est d'emprunt, depuis le titre qu'elle usurpe jusqu'à la fausse science qu'elle étale.

La loi morale et le libre arbitre, fondements du spiritisme comme de toute philosophie digne de ce nom, n'ont pas cours au quartier général *pseudo-occultiste.*

Nous avons été des premiers à le signaler (2); non les seuls.

« Je ne serais pas sincère si je vous disais que... notamment la liberté humaine n'est jamais compromise avec vous, ni les exigences de la vie et de la science proprement dite, » écrit l'éminent professeur Ad. Franck.

Et, plus loin :

« Je regrette... que, à titre de garants de la science de l'antiquité, vous citiez habituellement des écrivains dont l'érudition est plus avantureuse que solide (3). » (*Initiation*, mars 1891, p. 483-485).

Nous n'avions, on le voit, fait que devancer le jugement de M. Franck,

(1) Nous n'avons pas traduit la préface de l'auteur, afin de réduire le plus possible cet opuscule, et de le mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs.

(2) « Placer le siège des passions en dehors de l'âme, au foyer d'une force aveugle susceptible de la maîtriser, *c'est dénier à l'être humain toute participation au libre arbitre*, par suite, la responsabilité de ses actes ; c'est l'*élimination pure et simple de la loi morale.* » *R. Spirite*, janvier 1891, p. 6.

(3) En dehors de certaines gens qui visent à se singulariser, qui s'inclinent devant l'*autorité de Fabre d'Olivet* ? *R. Spirite*, février 1891, p. 55.

dont l'extrême indulgence pour l'étudiant, *chef du quartier général*, qui a sollicité son apostille, est manifeste.

L'opuscule de M. Palazzi est la démonstration du second point établi par M. Franck.

Il a mieux valu, peut-être, qu'elle vînt d'un étranger vivant loin de Paris; sauf qu'à cette distance l'auteur a été induit à prêter au *quartier général de la rue de Trévise* une importance qu'il ne saurait avoir.

Il y a occultisme et occultisme.

Très certains de l'existence d'une science antique et de connaissances fécondes remontant à nos plus lointains ancêtres, nous sommes prêts à devenir les disciples du savant sérieux qui nous les rendra, — comme Champollion les hiéroglyphes, — mais, en dépit de la réclame, nous ne nous inclinerons pas devant les Eliphas Lévy, les Kircher et autres mystificateurs.

Le prophète du *quartier général*, Eliphas Lévy, nous a narré l'engouement de la *classe dirigeante* du xv[e] siècle pour les sorciers Zingari; les visites clandestines des châtelaines et des chevaliers à leurs antres inavouables. Un mouvement assez analogue ballotte notre *high-life* fin de siècle. Les modernes restaurateurs du tarot, de la chiromancie, de l'horoscope, etc., sont en même temps le produit et les excitateurs de ce cas de pathologie demi-mondaine. Deux ou trois hommes sérieux, fourvoyés dans ce milieu, peuvent encore, jusqu'à un certain point, faire illusion sur le sens réel de cette manifestation, basée sur une attirance malsaine vers le *Merveilleux du moyen âge* et le *Satanisme*, restitués, remis à la mode.

Voici ce que vient d'écrire le docteur Foveau de Courmelles qui a été l'un des rédacteurs de l'*Initiation :*

« Que des individus s'intitulent *mages* et n'aient de ces savants antiques ni l'énergie, ni la science, ni surtout le noble désintéressement, peu importe, il faut voir ce qu'il existe d'indéniable et de fondé dans les croyances de *quarante millions* d'individus; il y a, en effet, dans les deux hémisphères, quarante millions de personnes croyant à l'existence des esprits et à la possibilité pour eux d'apparaître aux vivants. » (*Revue Spirite*, juillet 1891, p. 33.)

Le jugement de M. le docteur Foveau de Courmelles sur ceux qu'il connaît si bien est précieux et eût pu servir d'épigraphe à cette traduction. Quant aux quarante millions de spirites dont il parle, ils portent dans leurs rangs le drapeau de rénovation philosophique, scientifique, politique et sociale.

— Que, sans souci des charlatans et des parasites, s'y rallient tous ceux qui veulent la vérité et la lumière!

DUFILHOL.

UNE ENQUÊTE S'IL VOUS PLAIT

Il semblerait, à lire les chroniques de certains journalistes, que personne ne s'est encore valablement occupé des phénomènes psycho-magnétiques.

De temps à autre un écrivain plus ou moins sceptique, arrivant d'une autre planète, entend parler d'apparitions, de manifestations, de tables tournantes ou frappantes, etc.; tout effarouché, notre homme vous prend sa plume la mieux effilée et réclame une enquête, mais une enquête *sérieuse*, par quelque savant de marque en qui on puisse avoir confiance.

Voilà vingt ans que les savants de marque se sont succédé, examinant, tâtant, auscultant *le phénomène*, attestant qu'il est né viable et bien constitué, sans se prononcer, il est vrai, d'une manière absolue sur ses origines et ses fins, mais enfin déclarant qu'ils l'ont tenu entre leurs mains sur les fonts baptismaux ; nos sceptiques n'en ont cure, ceux-là ne comptent pas ! Le savant qui comptera sera celui qui dira : « Tout cela c'est de la pure blague et mes prédécesseurs n'y ont vu que du feu. »

Chaque fois qu'un nouvel expérimentateur se charge d'examiner le nouveau-né, nous entendons la presse pousser un soupir de soulagement et s'écrier : — Enfin ! voilà donc un homme de science qui va s'occuper de la question ! nous allons savoir, *enfin !* ce qu'il en est de ce fameux phénomène !

C'est ainsi que j'ai appris qu'une Société d'experts en toutes sciences, ayant dans ses membres M. le docteur Dariex, procédait à des enquêtes soignées et publiait un journal.

Au dire du journaliste qui annonçait la nouvelle, les travaux des enquêteurs allaient détruire de fond en comble l'hypothèse spiritique :

Plus d'esprits, plus de défunts, illusion que tout cela ! on allait trouver tout simplement du fluide psychique, magnétique, dont les particuliers, qu'on appelle *médiums*, se servent à leur gré, comme un maçon de sa truelle.

Le Spiritisme? c'est le *Psychisme !* et voilà toute l'affaire expliquée.

J'ai donc, par curiosité, acheté une des livraisons de M. le docteur Dariex, afin de me rendre compte de cet écrasement radical des théories spiritiques; je croyais voir enfin la vérité briller de tous ses feux et sanctionner le scepticisme de tous ces journalistes assoiffés de lumière. Hélas ! j'ai dû en rabattre ! M. le docteur Dariex, pas plus que W. Crookes, Wallace et *tutti quanti*, ne proclame de système ; il tâte le fluide et il nous expose maints faits par lui accomplis, maintes prouesses.

Ainsi, le fluide manié par les humains, fait des prédictions étonnantes ; il découvre des choses ignorées ; grâce à lui le mourant a des aptitudes remarquables pour trouver au loin quelqu'un à qui il apparaît, il devient d'une

perspicacité sans égale. Entre les mains d'un homme bien portant, le fluide bouleverse les lois de la gravitation et il crée dans une chambre un être comme Katie King !

M. le docteur Dariex dit bien que les théories spirites semblent erronées sur certaines déductions de détail, mais il s'est gardé de les récuser en bloc. Ces bons journalistes feront donc bien de suivre le conseil qu'ils donnent aux autres et de lire la publication de M. Dariex ; nul doute que, dégoûtés de ce nouvel investigateur, ils ne demandent encore de nouveaux enquêteurs.

Mais comment arriver à établir une enquête rigoureuse, si les expérimentateurs sont eux-mêmes déroutés devant les facultés de leur fluide?

Pour ma part j'admettrais bien que le phénomène est *simplement* psychique, mais qu'on nous explique comment s'opèrent, psychiquement, de *si simples* phénomènes ? Les médiums eux-mêmes sont incapables de comprendre comment ils s'en servent !

Ainsi Mme Eusapia, lors des expériences du fameux docteur Lombroso, prétendait employer le fluide à saupoudrer les assistants de farine, farine qu'on avait mise dans une soucoupe sur une petite table écartée, pour cela faire, deux conditions lui étaient nécessaires : 1° l'obscurité, 2° une bonne chaîne soi-disant magnétique autour d'une autre table, formée par elle et par tous les docteurs réunis, se tenant par les mains. Or voilà que le fluide récalcitrant se montre fort timoré dans ses manifestations, malgré le désir de tous ces braves gens qui, las d'attendre, envoient le fluide à tous les diables, se lèvent et rallument les lampes. C'est alors que le fluide leur joue un tour de sa façon, et, en pleine lumière et sans chaîne aucune, avance le petit guéridon avec la soucoupe de farine retournée, sous les yeux des docteurs ahuris qui regardent ce meuble poursuivre gravement sa route !

C'est *simplement* psychique, j'en conviens, puisque certains l'affirment ; mais enfin qu'on l'explique?

Nous sommes las des enquêtes sur les effets constatés ; c'est toujours la même ritournelle ; le *psychisme* est connu depuis l'antiquité, il est avéré qu'il existe et que les anciens étaient aussi observateurs que les expérimentateurs d'aujourd'hui ; ce n'est pas en désignant par ce terme les phénomènes constatés qu'on établira une nouvelle science. Ce qu'il faut enquêter ce sont les causes qui provoquent ces phénomènes et les guident.

Mais le fluide semble se rire des enquêteurs et les traiter en petits garçons, il semble n'avoir d'autre but que de les plonger dans la stupéfaction. Il est évident que si ce fluide a une volonté propre, l'Académie tout entière aura beau s'atteler au phénomène, il ne leur donnera jamais que les satisfactions et les lumières qu'il lui plaira et que, aussi longtemps qu'il voudra, il les fera patauger dans la bouteille à l'encre.

Je ne m'explique pas, si le fluide est un agent à la merci des médiums comment tous ces braves gens ne deviennent pas plus riches ; après une production comme Katie King, Mlle Cook devait damer le pion à tous les prestidigitateurs ; son jeu était de dire carrément : « Il n'y a point ici d'es-« prits ni de forces occultes intelligentes, l'esprit, c'est moi ! Je jongle avec « le fluide, je le façonne à ma guise et j'en fais Katie King ; ne croyez pas « un traître mot de ce que Katie va vous dire, c'est moi qui la fais parler « et elle vous débite ce qui me passe par la tête. »

Je soutiens qu'elle aurait fait de l'or en barre.

Home, qui souffrait de voir qu'on ne croyait point à ses phénomènes, fut bien sot, si le fluide était en son pouvoir, de ne pas écraser d'un coup les incrédules ; lui qui a eu ses entrées dans toutes les cours de l'Europe aurait pu certainement pénétrer dans l'enceinte législative ou au Sénat; tout à coup, commandant au fluide, le président eût été enlevé de son siège et transporté au plafond, la sonnette se serait agitée dans l'espace, le verre d'eau aurait volé sur la tête de l'interrupteur; Démosthène ou Cicéron seraient apparus et tous les coupe-papier auraient battu un roulement d'applaudissements ; Home se serait levé et aurait dit : « Que tout le monde « se rassure, c'est moi, habile prestidigitateur, qui commande aux fluides « et la matière obéit. »

Cinq cents témoins et le compte rendu officiel écrasaient à tout jamais les incrédules, Home devenait le plus fortuné des charlatans et cette gloire en vaut bien une autre.

Pas du tout, ces médiums étonnants, avec un entêtement stupide, déclarent qu'ils sont déroutés, qu'ils voient bien que parfois les phénomènes se déroulent d'après leur désir, mais que, souvent, il semblerait que quelque inconnu, Dieu, diable ou esprit, semble se servir d'eux et de leur fluide pour mener tout cela à sa guise.

C'est là-dessus qu'il faudrait porter l'investigation. Une enquête s'il vous plaît.

A. Goupil.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XVI

Bulle Unigenitus (8 sept. 1713).

Il n'y a pas de persécution plus basse et plus mesquine que celle exercée par Louis XIV contre les jansénistes; ayant exterminé les protestants il se retourne contre le jansénisme, persécution connue sous le nom de *Bulle Unigenitus*, parce que celle-ci servit de prétexte pour persécuter des catho-

liques qui manquaient d'orthodoxie ; on ne saurait pousser plus loin l'intolérance religieuse.

Une autre bulle, celle dite *In cœna Domini*, avait soulevé l'indignation des souverains catholiques qui la proscrivirent dans leurs États; la bulle *Unigenitus* qui ne répudiait que quelques maximes de morale et de piété exaspéra à un moment donné toute la France.

A l'origine ce ne fut qu'une petite affaire de controverse, mais les jésuites s'en mêlèrent.

Louis en vieillissant devint de plus en plus despote.

Après avoir converti les protestants en les exterminant, en les faisant s'expatrier, Louis voulut également gouverner les consciences catholiques et les maintenir dans une sévère orthodoxie. Cet homme qui avait dit : « l'État c'est moi » semblait dire aussi le catholicisme c'est moi.

Il commença donc à donner de sa main des confesseurs aux divers membres de sa famille, en attendant de surveiller très sévèrement à la cour l'accomplissement des devoirs religieux. Il faut lire dans les *Mémoires de Saint-Simon* (ch.322 et s.) comment les choses se passaient et à quelle hauteur s'élevaient le despotisme cruel et le joug de fer que le *Grand Roy* imposait à la Dauphine mourante; jamais on n'a vu et on ne verra une pareille oppression des consciences; mais laissons la parole à l'auteur des *Mémoires*.

« Le roi, dit-il, tenait sa famille dans une cruelle gêne pour la confession, Monseigneur n'a jamais eu un autre confesseur que celui du roi. Il n'était pas permis à ses enfants d'en prendre ailleurs que ceux qu'il leur donnait parmi les jésuites, et il fallait communier au moins cinq fois l'an : Pâques, Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint, la Noël, comme il faisait lui-même, et Madame la duchesse de Bourgogne n'aurait pas eu bonne grâce de ne communier pas plus souvent. »

A son lit de mort la Dauphine refuse le confesseur que le roi lui envoie d'office.

« Le jésuite, le P. de La Rue, dit Saint-Simon, s'approcha d'elle pour l'exhorter à ne pas différer sa confession. Elle le regarda, répondit qu'elle l'entend bien et en demeura là. La Rue lui proposa de la faire sur l'heure et n'en tira aucune réponse. En homme d'esprit il sentit ce que c'était et en homme de bien il tourna court à l'instant. Il lui dit qu'elle avait peut-être quelque répugnance à se confesser à lui, qu'il la conjurait de ne pas s'en contraindre, surtout de ne pas craindre quoi que ce soit, qu'il lui répondait de prendre tout sur lui... Alors elle demanda un récollet qui s'appelait le P. Noël. Dans le moment que le P. La Rue sortit de chez la Dauphine, instruit de son intention, il fut au cabinet du roi, à qui il fit dire qu'il avait à

lui parler au moment même. Le roi le fit entrer. Il vainquit son embarras, comme il put, et apprit au roi ce qui l'amenait. On ne put jamais être plus frappé que le roi le fut. Mille idées fâcheuses lui entrèrent dans la tête. J'ignore si les scrupules y trouvèrent leur place; ils devaient être grands. L'extrémité retint l'indignation, mais laissa cours au dépit. La Rue se servit avantageusement de ce qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour couper court à une fâcheuse situation. »

Il semblait difficile de pousser plus loin l'intolérance, cependant Louis y parvint en arrachant, sur les instances de son confesseur, au pape Clément XI, la *Bulle Unigenitus* que Michelet traite de *farce*, supérieure au Gargantua de Rabelais et « où la Rome idiote se moqua d'elle-même, exterminant et le catholicisme et le christianisme, et que dis-je ? toute la religion ».

Et pourquoi cette violence faite au pape?

Parce que Quesnel, un pauvre prêtre de l'Oratoire réfugié en Hollande, avait dédié un commentaire sur le *Nouveau Testament* au cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons-sur-Marne, commentaire approuvé par ledit évêque.

Le P. Letellier, ennemi juré du cardinal, voulut le mortifier en faisant condamner à Rome le livre de Quesnel. Il voulut aussi le faire disgracier par le roi.

Pour réussir dans ce dernier dessein, il fit composer par ses émissaires des mandements contre le cardinal de Noailles, qu'il fit signer par quatre évêques et qu'on afficha à la porte de l'archevêché de Paris, car l'évêque de Châlons depuis l'apparition du livre de Quesnel avait obtenu ce poste important.

Mais là ne se borna point la vengeance du jésuite, il fit demander par le roi à Rome même la condamnation du livre de Quesnel. Letellier et deux de ses acolytes, jésuites comme lui, un certain Doucin et un certain Lallemant, purent extraire du livre cent trois propositions que le pape devait condamner; mais la cour de Rome en retrancha deux « pour avoir du moins l'honneur de paraître juger par elle-même (1) ».

Ce fut le cardinal Fabroni qui fut chargé de l'affaire; il nomma pour le seconder dans sa tâche et dresser la bulle une commission composée de frère Palesme, cordelier, Élie, capucin, le servite Castelli, le barnabite Terovi et le jésuite Alfara. Les travaux de la commission commencèrent le 15 février 1712 et la bulle ne fut fulminée que le 8 septembre 1713; sur cent cinquante-cinq propositions examinées, cent une furent condamnées. La bulle pontificale déclara ces propositions : « respectivement fausses, captieuses, malsonnantes, capables de blesser les oreilles pieuses; scandaleuses et pernicieuses, téméraires, injurieuses à l'Église et à ses usages; outra-

(1) Voltaire, Œuvres complètes, éd. Didot, tome VII, p. 285.

geantes non seulement pour elle, mais pour les puissances séculières ; séditieuses, impies, blasphématrices, suspectes d'hérésies, sentant l'hérésie favorable aux hérétiques, aux hérésies et aux schismes, erronées, approchantes de l'hérésie et souvent condamnées; enfin hérétiques et renouvellant diverses hérésies, principalement celles contenues dans les fameuses propositions de Jansénius prises dans le sens auquel elles ont été condamnées. »

Ce n'est que dans les bulles papales qu'on peut trouver de pareils fatras de récriminations !

Mais examinons qu'étaient ces fameuses propositions de Jansénius?

Au nombre de cinq, ces propositions roulaient sur la *grâce* et sur la question de savoir si nous pouvons nous passer d'elle ou si nous pouvons lui résister.

La cour papale avait trouvé suspectes ces propositions, et comme les jésuites s'étaient déclarés contre le livre de Janson, évêque d'Ypres, dit *Jansénius*, la querelle s'envenima, et comme dans toutes les mêmes circonstances il se forma deux partis, deux camps; après Janson et Arnaud le P. Quesnel devint le chef des jansénistes, d'où la haine des jésuites, et c'est une misérable querelle qui pendant près d'un demi-siècle tint la France dans un état de surexcitation constante et fit emprisonner de nombreux citoyens.

Voici comment rapporte et résume ces faits un témoin oculaire (1) : « Encore aujourd'hui Louis XIV, au milieu des craintes religieuses qui l'obsèdent, persécute des Français par l'instigation du P. Letellier : les prisons se remplissent de jansénistes; des évêques sont éloignés de leurs sièges pour n'avoir pas accédé à la *Bulle Ungenitus* qui divise tout le royaume, qui empoisonne les derniers jours du roi et qui fut motivée par quelques rêveries écrites, trouvées dans les papiers du Père Quesnel, et par un livre obscur écrit dans sa vieillesse. Mais Quesnel, mort depuis longtemps, fut l'ami du cardinal de Noailles, que Letellier veut abattre parce que l'autorité de cet archevêque de Paris le gêne. La bulle *Unigenitus* ou la *Constitution* qui condamne l'ouvrage de Quesnel n'est guère que le prétexte de la haine sanglante que le jésuite a vouée au prélat. Telle est en résumé la grande affaire de conscience pour laquelle des monceaux de lettres de cachet envoient dans les prisons ou exilent les *appelants*. Voilà comment on songe à fermer les plaies de la guerre et à réparer les maux de la patrie, à faire disparaître cette livrée de la misère qui couvre la France. »

Comme on le voit, cette affaire avait peu d'importance et les persécutions qu'elle attira furent considérables.

(1) *Chroniques de l'Œil de Bœuf*, t. II, p. 361.

Que lisait-on dans le livre de Quesnel?

Des propositions comme celles-ci : « Il est bon de lire des livres de piété le dimanche, surtout la Sainte Écriture;

« La crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir;

« La grâce de Jésus-Christ est nécessaire pour toute bonne œuvre; nulle bonne œuvre n'existe pas sans l'amour de Dieu;

« Il y a ni Dieu, ni religion, là où n'est pas la charité;

« La foi justifie, quand elle opère, mais n'opère que par la charité;

« Le cœur demeure attaché au péché tant qu'il n'est pas conduit par l'amour de la justice. »

Pour en finir avec les hérésies, le pape condamnait avec cette bulle, non seulement le christianisme, mais l'amour de la justice, de la charité, en un mot tous les beaux principes de la morale, les fondements sérieux de toute religion, de toute philosophie.

De nombreux ouvrages parurent pour ou contre la bulle *Unigenitus*, mais elle donna lieu surtout à de fréquentes discussions en tous lieux. Bien des catholiques sincères objectaient que c'était condamner saint Paul, saint Augustin et saint Thomas; mais un prêtre de l'Oratoire ayant même exprimé ces idées devant le P. Letellier, celui-ci lui répliqua : « Saint Paul et saint Augustin étaient des têtes chaudes qu'on aurait aujourd'hui jetées à la Bastille; quant à saint Thomas, vous pouvez penser quel cas je fais d'un jacobin quand j'en fais si peu d'un apôtre. »

Les esprits impartiaux ont toujours considéré cette bulle bien plus comme l'œuvre du P. Letellier que celle du pape; en effet celui-ci, effrayé des désordres qu'elle causa, confia à un de ses familiers ses regrets de l'avoir fulminée. Celui-ci lui ayant demandé pourquoi ce singulier chiffre de cent une propositions condamnées, le pape, avec des larmes dans la voix, lui répondit : « Que vouliez-vous que je fisse? Le P. Letellier avait dit au roi qu'il y avait dans ce livre plus de cent propositions censurables; il n'a pas voulu passer pour menteur ou incompétent, et pour montrer qu'il avait dit vrai, j'ai dû en porter une de plus que cent. »

Voltaire nous apprend que Clément XI (1) « fut tout étonné d'apprendre que sa bulle était reçue dans presque toute la France par des sifflets et des huées. Comment donc, disait-il au cardinal Carpègne, on me demande instamment cette bulle, je la donne de bon cœur, et tout le monde s'en moque! »

(1) Voltaire, Œuvres complètes, éd. Didot, t. VII, p. 285.

« Tout le monde, en effet, fut surpris de voir un pape qui, au nom de Jésus-Christ, condamnait comme hérétique, sentant l'hérésie, malsonnante et offensante pour les oreilles pieuses, cette proposition : « Il est bon de lire des livres de piété le dimanche, surtout la Sainte Écriture. »

« Les partisans des jésuites étaient alarmés eux-mêmes de cette censure, mais ils n'osaient parler. Les hommes sages et désintéressés criaient au scandale et le reste de la nation au ridicule.

« Letellier n'en triompha pas moins jusqu'à la mort de Louis XIV, il était en horreur, mais il gouvernait. »

Et la bulle ne fut pas moins enregistrée par le parlement qui ne put cependant dissimuler en cette circonstance sa mauvaise humeur d'être contraint d'obéir aux ordres du roi. Seul le cardinal de Noailles osa résister et entrer en lutte avec le pape et le roi.

Pour terrifier ses ennemis, le P. Letellier provoqua de nombreux exils et emprisonnements, nous venons de le voir, il essaya mais en vain de faire déposer le cardinal par un concile national, le pape ne voulut pas souscrire à cette véritable exécution et le terrible Letellier voyant le pape méconnaître ses volontés perdit patience et pressa le roi de porter sa déclaration au parlement, mais celui-ci ne put encore être violenté, car le Roi-Soleil s'éclipsa totalement de ce monde et sa mort porta au jésuitisme un coup fatal dont il eut beaucoup de peine à se relever, mais dont il se releva malheureusement pour l'humanité.

Après la mort du roi, l'horrible Letellier fut exilé, il n'avait pas volé ce châtiment le gredin.

Le 28 août 1775, c'est-à-dire deux jours avant sa mort, Louis était dans son lit de mort, condamné par les médecins et les chirurgiens : la gangrène s'était déclarée à l'une de ses jambes. « Dans le courant de cette journée, nous dit la comtesse de B... (1), le P. Letellier revenait pour la vingtième fois à la charge auprès du roi, dans le but de lui faire signer un papier tendant à forcer le conseil de régence et le parlement à soutenir la *Bulle Unigenitus*. Les garçons bleus repoussèrent ce forcené de la chambre du moribond, déclarant avec aigreur, qu'ils ne souffriraient pas qu'on parlât davantage à Sa Majesté de cette constitution qui *la tuait*. Le jésuite s'éloigna furieux et ne songea plus qu'à intriguer contre le régent. »

Celui-ci « apaisa ces querelles en s'en moquant, nous dit Voltaire (2), elles

(1) *Chroniques de l'Œil de Bœuf*, t. II, p. 389.

(2) Voltaire, Œuvres complètes, éd. Didot, t. VII, p. 285.

jetèrent depuis quelques étincelles, mais enfin elles sont oubliées et probablement pour jamais. »

Ce qui ne s'est pas malheureusement réalisé, car avec Fleury la fameuse bulle va revenir sur l'eau.

(*A suivre.*) J. Marcus de Vèze.

LETTRE D'UN PERE A SON FILS.

Nous avons annoncé le volume où M. André Monselet raconte la vie et les œuvres de son père. Dans ce volume, que précède une intéressante préface de M. Jules Claretie, nous trouvons la touchante lettre qui suit :

Monaco, 11 mai 1876.

Mon cher enfant,

J'ai reçu ta lettre. Tu es guéri, je ne le suis pas. Je souffre, mais comme d'un mal prévu. La goutte me guettait depuis longtemps. Après les premiers moments de surprise, j'en ai pris mon parti. La tête baissée, criant et me tordant, j'ai continué à faire mes articles pour vous donner le pain et le logement.

J'écris par le même courrier à ta mère. Dis-lui qu'elle peut aller lundi toucher une trentaine de francs au *Monde illustré*.

J'ai écrit aussi à maman Monselet. Tu me rendrais bien heureux en prenant un dimanche matin l'omnibus qui va au Père-Lachaise et en allant mettre une couronne sur la tombe de mon pauvre père.

Il t'a bien aimé. Et l'on ne sait pas si les âmes de ces pauvres morts ne voltigent pas encore autour de nous. Les savants et les philosophes n'osent en rien dire. Le meilleur est d'écouter les battements de cœur qui sont en nous.

Lorsque je m'éteindrai, une de mes consolations sera de savoir que quelquefois vous viendrez me dire bonjour sur ma tombe. C'est peut-être bête, mais crois-moi, mon cher André, c'est ce qu'il y a de plus respectable. Des ossements nous rappellent une âme. Une âme nous rappelle tout un passé. Et pour toi, ce passé, ce sera nos voyages à Bordeaux, à Arcachon, à Dunkerque, à Bade, à Hambourg, à Cologne, sur les bords du Rhin, à Bruxelles, trois fois au Croisic. Quels bons souvenirs. J'ai la conscience d'avoir été un bon père, et quelque chose me dit que tu garderas un souvenir attendri de moi.

Aussi, sois un honnête garçon ; travaille pour être une intelligence élevée, comme j'ai tâché de l'être ; que la loyauté soit ton but. Marcher la tête haute, tout est là. Veille sur tes sœurs et sur ton frère quand je ne serai plus.

Je te parle comme si mes souffrances actuelles m'inspiraient quelque inquiétude. Rassure-toi. Cependant elles ne sont point étrangères à ces conseils. Espérons que je pourrai te les renouveler de vive voix pendant quelques années encore. Car j'aime la vie, pour t'aimer, pour aimer ta mère, pour aimer ton frère et tes sœurs.

Il me semble que quelque chose en moi s'agrandit à mesure que j'avance en âge.

Montre cette lettre à ma mère, mon cher André, quand tu la verras. Tout ce qui est de son fils doit lui être cher. Tu sauras ces choses-là plus tard.

Et maintenant, continuez à boire à ma santé...

A toi de tout cœur.

CHARLES MONSELET.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 9 juin.

Président: M. Leymarie; secrétaire, M. Lecomte; membres présents : MM. Mongin, Boyer, Camille Chaigneau, Delanne, Rouxel, Laurent de Faget, Champrenaud, Tegrad, Louis, Mme Poulain.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté.

M. Delanne s'excuse de n'être pas venu à la dernière séance, en ayant été empêché par raison de santé. M. Puvis s'excuse de son absence motivée.

Le Président donne ensuite lecture des lettres de demandes pour les brochures de propagande : « Pourquoi la vie » et le « Spiritisme à sa plus simple expression ». Ces lettres proviennent de MM. Wist, Rouxel, Bloume, Garrimond, Dr Chazarrin, Betsch, Jourdain, Carlier, et Henrion de (Liège).

Sur l'avis favorable du Comité, M. Leymarie déclare qu'il sera fait droit à ces demandes.

Le Président donne ensuite connaissance d'une lettre que le Dr Dariex adresse au Comité ; dans cette lettre le Dr Dariex se plaint de la réclame qui a été faite dans les journaux au sujet du médium Eusapia, et il nous en impute la plus grande part ; il annonce ensuite son intention de ne participer aux frais qu'occasionnerait la venue d'Italie du médium qu'à la condition expresse de pouvoir expérimenter séparément, avec ses amis, sans aucun engagement d'aucune sorte.

MM. Gabriel Delanne, Mongin, Tegrad, Laurent de Faget prennent la parole et commencent par déplorer que M. le Dr Dariex nous accuse d'avoir fait une réclame qui ne peut nous être d'aucune utilité, attendu que nous avons l'habitude de ne parler que des faits que nous avons obtenus et non pas de ceux que nous cherchons à produire. Si dans les journaux on a parlé

de ce médium, M. Dariex le sait bien, ce n'est qu'à l'intention et pour le bénéfice des docteurs-médecins, nous ne disons pas de tout le clan des psychiâtres, ne connaissant pas l'avis, à ce sujet, de MM. Richet et Dariex, etc.

Quant aux expériences, le Comité de propagande croit qu'il lui est absolument impossible d'entrer dans cette voie, à cause des nombreux inconvénients que pourrait avoir dans la suite cette ligne de conduite. Chacun opérant, expérimentant de son côté comme le désire M. le Dr Dariex, les phénomènes les plus probants n'auraient aucune valeur au point de vue de la *conviction scientifique* à en tirer; il serait possible que de chaque côté on ne tire pas les mêmes conclusions du même genre de faits, ce qui amènerait une confusion regrettable pour notre doctrine, or la vérité est une, elle est la même pour tout le monde et on ne doit pas pouvoir l'interpréter de différentes façons ; c'est pour cela que le Comité charge le secrétaire de répondre dans ce sens par une lettre recommandée à M. le Dr Dariex.

M. Gabriel Delanne propose ensuite qu'il soit ouvert une souscription dans toute la presse spirite, afin d'avoir les moyens de tenter cette expérience nous-mêmes. M. Delanne propose également qu'une partie de la somme soit employée à l'achat d'un matériel qui nous permettra d'expérimenter avec toutes les rigueurs de la science actuelle.

Cette proposition, mise aux voix, est adoptée à l'unanimité.

Et M. Tegrad, membre du Comité, souscrit spontanément pour la somme de 20 francs.

M. le Président remercie chaleureusement M. Tegrad de sa générosité, et donne la parole à M. Gabriel Delanne qui nous lit une lettre qu'il vient de recevoir de Léon Denis, revenu d'une tournée de conférence à Bruxelles ; le persuasif orateur nous dit entre autres choses, que si nous voulons avoir un vrai succès à Bruxelles, pour le congrès, il nous le faudra à une époque où deux jours de fête se suivent, ce qui permettra aux ouvriers des environs d'y assister.

Il est ensuite donné lecture des lettres de MM. Chevalier, H. Sausse (de Lyon) et du commandant Dufilhol. L'impression générale de ces lettres est l'ennui que va apporter à l'exercice du magnétisme la nouvelle loi sur l'exercice de la médecine que le Sénat va bientôt discuter.

M. le Président annonce à l'assemblée que M. Girod, chef de groupe, qui avait été nommé membre du Comité dans la dernière séance, est forcé de se désister étant empêché par les travaux de son groupe.

En conséquence le Comité procède au remplacement de M. Girod, par la nomination à l'unanimité de M. Hatin, qui déclare accepter.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire: A. LECOMTE.

CONFÉRENCES DE M. LÉON DENIS, A LIÈGE.

(Tiré du *Messager* du 15 mai 1892.)

A la deuxième conférence du 27 avril, foule plus nombreuse que précédemment ; le Casino Molière était bondé d'auditeurs désireux d'assister à la joûte oratoire entre champions d'idées philosophiques opposées. Les dilettanti du beau langage n'auront pas à le regretter, grâce à la belle leçon de Spiritisme donnée par M. Léon Denis, leçon que nous voudrions reproduire entièrement ; l'orateur a tenu son auditoire sous le charme pendant une heure et demie.

Il a longuement parlé de ce Spiritisme expérimental qui remue aujourd'hui le monde entier, des conséquences philosophiques qui en découlent, des idées larges et généreuses qui sont l'apanage de tous ceux qui ont accepté les vérités éternelles enseignées par les Esprits ; il a montré les effets heureux que cet enseignement est appelé à produire en améliorant l'humanité par l'émancipation des consciences, le développement de la vertu, en favorisant le progrès moral et social.

Des applaudissements bien nourris ont souligné le dire du sympathique orateur, dont la diction pure, la voix bien timbrée, le geste sobre soulevaient l'auditoire.

Les libres penseurs matérialistes, plus nombreux que la première fois, étaient venus, convoqués par circulaire spéciale. M. Oscar Beck devait défendre la doctrine matérialiste et athée ; il occupe la tribune pendant une heure vingt minutes ; avec son laisser-aller ordinaire, il cite des pensées, des extraits d'auteurs connus et inconnus tendant à établir la non-existence du nomméDieu, cet être qui permet le mal, et qu'il n'a jamais vu ; c'est l'*incognoscible* et il le combat carrément. Arrière Voltaire, qui a dit : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Ce sarcastique auteur ne vaut guère Démocrite ! A l'exemple du disciple de Leucippe, M. Beck veut, après avoir fait le bien pour le bien seul, « comme un astre qui s'éteint sous l'horizon, s'abandonner doucement au repos sans réveil ». L'orateur se dit stoïcien ; il admire et enseigne la doctrine du philosophe grec Zénon, sans vouloir admettre une grande vérité affirmée par cet auteur, qui a dit que « l'âme humaine est une particule émanée de la divinité ; elle tend d'elle-même à l'imitation du principe de son émanation ». M. Beck ne demande pas de récompense pour l'observance de la loi morale ; si la vertu était récompensée, ce serait de l'égoïsme. Il cite et exalte Flaubert, Renan, Mirabeau, Shopenhauer, de Paepe et quantité d'autres écrivains, se dit disciple de ces hauts éducateurs et chante leurs mérites.

A 11 heures, la parole est donnée à M. Denis pour la réplique ; le public

attend avec impatience la fin de ce débat auquel se rattachent des questions d'un ordre si élevé. M. Denis, en une exorde magnifique, répond aux divers points traités par son contradicteur; son érudition parfaite, sa logique impitoyable et sa verve éloquente enthousiasment l'auditoire, car il ne laisse point debout l'argumentation de son adversaire. Le public a souligné de ses applaudissements réitérés la brillante péroraison de M. Denis : les libres penseurs se joignent aux spirites pour saluer de leurs acclamations le vaillant lutteur; tous en garderont le meilleur souvenir.

L'*Union libérale*, de Verviers, du 3 mai, contient l'article suivant :

« Il y avait, hier soir, conférence sur le Spiritisme, par M. Léon Denis, de Tours, vice-président de la Ligue française de l'Enseignement, dans la grande salle de la société royale l'*Emulation*, devant 300 personnes.

« Il n'est pas du domaine de notre journal de suivre M. Léon Denis dans ses théories tout au moins intéressantes. Nous rendons hommage à sa science profonde, à son érudition, à son langage plein de clarté; ce charmant causeur a parlé pendant une heure et demie. Le public a surtout fait un succès à l'orateur lorsqu'il a flétri avec vigueur le cléricalisme, ce parti de l'ignorance, des préjugés; il n'a pas eu de contradicteurs. »

La *Justice*, de Liège, a donné le compte rendu de la première conférence de M. Léon Denis.

La *Gazette de Liège*, feuille épiscopale, a été silencieuse; la question traitée gênait ses patrons.

Le *Journal de Liège* est moins excusable, mais il est, en général, l'ennemi des idées religieuses.

La *Meuse* a dit :

« La conférence de M. Léon Denis, de Tours, au Casino Molière, sur le Spiritisme, est convaincante, certes non, mais intéressante à plus d'un titre; cette conférence, avec les discussions qui l'ont suivie, a duré plus de quatre heures. M. Denis est un illuminé qui nous ferait rire s'il se bornait à nous raconter simplement ses histoires de revenants, mais il nous les présente avec une si réelle éloquence, avec une conviction si sincère, qu'on finit par l'écouter avec respect et le suivre avec intérêt. C'est là, il faut l'avouer, un succès qui n'est pas à la portée du premier venu. M. Denis nous a parlé deux longues heures du problème de l'existence, de notre destinée, du but de l'univers, des transformations de la métempsychose. »

N. D. L. R. En somme, succès très grand pour l'orateur de Tours; nous lui avons déjà présenté des félicitations au nom du Comité de propagande, nous lui adressons celles bien senties de tous les spirites nos correspondants, qui aiment les militants et les honorent en frères dévoués, en amis du vrai et du juste.

LETTRE DU COMTE DE CONSTANTIN.

Paris, le 20 juin 1892. — Monsieur, je vous donne copie, ci-contre, de la lettre que j'ai reçue de la Commission chargée de l'étude du projet de loi sur l'exercice de la médecine. Cette lettre me donne avis qu'il a été fait droit à notre pétition.

Je vous serais obligé d'en faire part à vos nombreux lecteurs et de remercier de notre part tous ceux qui ont bien voulu signer avec nous.

Au nom du Comité du Congrès magnétique je vous adresse de très vifs remerciements pour la manière très obligeante dont vous nous avez prêté votre concours.

Je n'ai pas voulu tarder à vous envoyer la bonne nouvelle de notre succès, persuadé qu'elle vous serait très agréable à cause de la part dévouée que vous avez prise à ce succès.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Le Président : Comte DE CONSTANTIN.

Copie de la lettre adressée le 18 juin 1892 par M. le Dr Chevandier, président de la Commission du projet de loi sur l'exercice de la médecine :

« A M. le comte de Constantin,
Président du bureau du Congrès international du magnétisme curatif de 1889.

Monsieur le Président,

La Commission chargée de l'étude du projet de loi sur l'exercice de la médecine a eu à examiner les pétitions nombreuses jointes à celle produite par le bureau du Congrès international du magnétisme curatif de 1889.

Il a été reconnu, par l'unanimité des membres présents, que la loi sur l'exercice de la médecine ne visait ni les masseurs, ni les magnétiseurs, tant qu'ils n'appliqueraient que leurs pratiques ou leurs procédés au traitement des maladies.

Ils retomberaient sous le coup de la loi le jour où, sous le couvert du massage, du magnétisme ou de l'hypnotisme, ils feraient de la médecine et prescriraient des médicaments.

Dans ces conditions, la Commission croyant avoir fait droit aux pétitions dont elle était saisie n'a pas cru devoir en entendre les auteurs.

Ce que je viens de dire est consigné dans mon rapport.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments distingués. »

Signé : Dr CHEVANDIER, rapporteur.

N. D. L. R. — C'est une raison pour ne point s'endormir sur cette promesse, la discussion générale à la Chambre pouvant tout modifier ; plus que jamais, couvrons les pétitions de signatures.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE CHICAGO.

Chicago, le 12 mai 1892. Monsieur, je vous envoie ci-inclus un exemplaire de la formation préliminaire du Comité exécutif du Congrès de la science psychique, qui sera tenu à Chicago, en 1893, sous les auspices de l'Exposition universelle.

Croyant qu'il y a dans ce fait une question d'un grand intérêt pour vous et vos lecteurs, et désirant lui donner une grande publicité, le comité vous serait obligé si vous aviez la fraternelle obligeance d'en insérer une traduction française dans la *Revue Spirite*, avec tels commentaires qui pourraient vous sembler utile d'y ajouter.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de ma considération et croyez-moi votre dévoué,

ELLIOTT-COUES (*Vice-Président*).

Le Congrès universel auxiliaire de l'Exposition universelle américaine.

Annonce préliminaire du comité au sujet du Congrès de la science psychique, qui sera tenu à l'occasion de l'Exposition universelle américaine de 1893.

Président, JOHN C, BUNDY. *Vice-Président*, ELLIOTT-COUES.

Le comité pour ce congrès croit le moment propice pour la discussion publique, par les principaux penseurs de tous les pays, au sujet de certains phénomènes qui peuvent être classés sous le titre général de *Science psychique*.

Il est proposé de traiter ces phénomènes historiquement, analytiquement et expérimentalement.

L'aperçu suivant du travail indiqué pour le congrès est sujet à telles modifications que les membres pourront exiger, et spécialement à tels changements qui pourront résulter de l'échange des vues de tous les intéressés.

1° *A.* — Histoire générale du Phénomène psychique.

B. — La valeur du témoignage humain concernant ce phénomène.

C. — Résultats de l'effort individuel dans l'étude des faits psychiques et solution des problèmes qui s'en dégagent.

D. — L'origine et l'accroissement des sociétés de recherches psychiques, résultats qu'elles ont obtenus.

2° Considérations détaillées sur les classes variées du phénomène psychique, sur les théories présentées pour leur élucidation; considérations sur les nouveaux problèmes qui demandent de sérieuses investigations.

Les questions à discuter peuvent être provisoirement groupées sous les titres suivants :

A. — Transmission de la pensée ou télépathie. — L'action d'un esprit sur un autre. — La nature et l'étendue de cette action. — Cas spontanés et investigation expérimentale.

B. — Hypnotisme ou mesmérisme. — Nature et caractéristique de la transe hypnotique dans ses diverses phrases, comprenant l'auto-hypnotisme, la clairvoyance, l'hypnotisme à distance et les personnalités multiples. — L'hypnotisme ou le mesmerisme dans son application à la thérapeutique.

C. — Hallucinations fausses et véritables. — Avertissements. — Apparitions de vivants et de morts.

D. — Clairvoyance et clairaudition indépendantes. — Psychométrie. — Langage et écriture automatiques. — La transe médianimique et ses rapports à l'état hypnotique ordinaire.

E. — Phénomènes psycho-physiques tels que coups frappés. — Table tournante. — Écriture médianimique et autres manifestations spirites.

F. — Les relations de ces groupes de phénomènes à un autre. — Le rapport entre psychiques et physiques. — La portée de la science psychique sur la personnalité humaine, et spécialement sur la question d'une vie future.

Le comité exécutif chargé de l'organisation du Congrès de la science psychique doit nécessairement être composé de résidents à Chicago ainsi que d'autres qui peuvent facilement assister aux réunions du comité. Mais ce comité reconnait avoir besoin, et il désire un conseil consultatif, composé de personnes compétentes et expérimentées, choisies dans les différents pays, afin que le Congrès puisse trouver une véritable représentation internationale.

La formation de ce conseil suivra la présente publication, aussi vite que possible.

Le but spécial de cette annonce préliminaire est de solliciter les avis et d'obtenir la coopération énergique de tous ceux qui dans l'univers s'intéressent aux recherches psychiques.

JOHN BUNDY, *Président.*

Chicago, 10 mars 1892.

Le Congrès auxiliaire universel a été organisé avec l'approbation et l'appui des autorités de l'Exposition et du Congrès des États-Unis, pour être chargé d'une série de congrès qui auront lieu de mai à octobre 1893. La direction de l'Exposition fournira d'amples salles de réunion. Les demandes de renseignements et autres communications concernant le Congrès de la science psychique devront être adressées à

JOHN C. BUNDY,
Président du comité du Congrès de la science psychique.
World's Congress auxiliary, Chicago, Ill. U-S-A.

N. D. L. R.—Nous avions cru jusqu'ici que les Américains des États-Unis préconisaient le spiritualisme, ce que nous appelons spiritisme en France; or le comité d'organisation ne parle plus que de psychisme, mot qui est appelé par les néantistes scientifiques à remplacer le spiritisme et le spritualisme.

C'est une concession capitale à laquelle nous ne nous attendions pas, et

nous n'avons rien vu de pareil dans les colonnes du *Banner of Light*, dirigé par les très honorables gentlemen *Collby* et *Rich*, ni dans le journal *The Progressive Thinker*, rédigé par le très expert *J. R. Francis*, véritable philosophe. De même ce comité, présidé par *M. John Bundy* et *Elliot Coues*, marie intimement l'hypnotisme et le mesmerisme, comme si, dans la pensée des savants positivistes, le mesmerisme existait! l'école officielle veut supprimer le mesmerisme (ou le magnétisme), en le qualifiant de charlatanisme, et cependant les présidents du futur congrès attribuent à l'hypnotisme tous les faits qui appartiennent au magnétisme, purement et simplement. Devons-nous, au congrès, faire le jeu de nos adversaires?

Il se peut que nous ayons mal lu ; nous demandons à nos correspondants et à nos F. E. S. de nous éclairer sur cette question qui est capitale, nous le répétons, car nos académies tendent à ceci : faire relever de la pshychiatrie (ou de la folie) tous les phénomènes du magnétisme et du spiritisme.

Si nous devons être égorgés radicalement, que ce ne soit pas avec le couteau sottement effilé par nos œuvres.

Le colonel J. Bundy est trop intelligent pour tendre le cou et se le laisser couper sans faire résistance; pour notre compte nous n'admettons pas les sacrifices inutiles et ne pouvons laisser décapiter le spiritualisme moderne sans crier : Garde-à-vous.

Que nos amis nous adressent promptement leurs réflexions à ce sujet.

PHOTOGRAPHIES SPIRITES.

(Voir la *Revue Spirite* de juin 1892, page 277.)

« J'ai reçu votre honorée et j'ai l'honneur de vous remettre la déclaration ci-jointe, signée par les personnes qui ont assisté à la matérialisation. Je dois vous faire observer que nous n'avons pas vu l'esprit matérialisé. Il s'est révélé sur la plaque, en se conservant invisible aux yeux des spectateurs. Le médium n'était pas dans l'état de *trance* pendant l'expérience ; c'est lui-même qui a opéré avec la machine photographique.

« José Maria da Silva. »

« Declarâmos ter estado presentes à sessad de 19 d'afril de 1892, em que « por intermedio do medium Alberto Possollo, se obtene a photographia « d'uno espirito que se dir Katty, e auctorisâmos Mr. Leymarie a farer ouso « que entender d'este nossa declaracad.

« Lisbra, 18 de mai o de 1892.

« Augusto Possollo de Souza; Hita Possollo de Sza « Lima; Leonor Alcanteiroe Samparo; Virginia « Possollo de Souza; Isabel Possollo de Souza; « Alfredo Samparo; Lucio Cezar Ferreira da Silva; « Alberto Possollo de Souza; José Maria da Silva. »

UNE GUÉRISON MÉDIANIMIQUE.

Au sujet du Magnétisme, je suis parfaitement convaincu que c'est l'une des forces vitales qui reconstitue le plus l'organisme matériel.

Je m'en suis rendu compte, par des milliers d'expériences, par les guérisons que j'opère chaque jour en me servant de ce puissant levier de fluides.

Voici un fait que je puis constater, avec témoins si la Société l'exige ; décidez-en dans votre prochain numéro :

Une jeune femme de 30 ans environ, qui habite la Brande, commune de Biron, à 1 kilomètre de chez moi, était malade depuis neuf mois ; elle avait eu l'influenza avec rechute.

Dans le courant de sa maladie, elle a dépensé plus de 400 francs ; la bourse épuisée par les visites du médecin et le corps ruiné par les médicaments, la pauvre femme ne faisant que pleurer dit un jour à son mari :

— Va donc chercher Charles Bouyer, c'est lui qui me guérira.

Le mari, trop incrédule, la renvoya bien loin en lui disant qu'elle perdait la tête.

La pauvre malade voyant sa maladie s'aggraver, cherchait le moyen de sensibiliser son mari ; ils avaient pour héritière une petite fille de 3 ans.

— Ah ! la pauvre enfant ! dit la mère toute mouillée de larmes, elle va perdre sa maman !

Cette parole toucha le cœur du père, et le soir même du 17 mai dernier, vers les 7 heures 1/2, je fus tout surpris de voir arriver chez moi le sieur Archambeau, époux d'Eugénie Seurin notre malade.

— Je viens, me dit-il, te demander un service, si tu veux me le rendre ?

— Je te suis tout dévoué, à moins que ce soit impossible lui ai-je répondu.

— C'est de venir chez moi, ma femme te demande.

— Partons, lui dis-je.

Etant auprès du lit de notre malade, je lui demandai ce qui lui faisait mal.

— Je souffre, me dit-elle, au ventre, à l'estomac et à la tête.

Je lui fis d'énergiques passes longitudinales de la tête aux pieds ; au bout de quelques minutes de travail magnétique, elle me dit :

— Vous me sauvez la vie !

J'ai travaillé de vingt-cinq à trente minutes ; quand je suis parti, elle m'assura qu'elle ne ressentait plus ses douleurs. En présence de l'une de ses voisines, je répondis :

— Dimanche, vous quitterez votre lit.

— Que Dieu exauce vos prières ; fit la pauvre femme.

Le dimanche, à midi, au moment où nous allions commencer notre réunion, le sieur Archambeau arrivait pour s'unir à nos prières, lui qui avait

tant répudié les spirites ! En entrant chez moi, il m'annonça que sa femme s'était levée de son lit qu'elle n'avait pas quitté depuis neuf mois.

Dimanche dernier, le 5 juin, il a assisté à notre réunion, nous assurant que s'il n'était point tombé de la pluie sa femme serait venue, que dans quinze jours elle l'accompagnerait.

Ce que je vous signale est la pure vérité.

En attendant le plaisir de vous voir, recevez mes vœux spirites.

Tout à vous.

BOUYER (CHARLES),
A Figers (*Charente-Inférieure*).

CYCLONE A MAURICE.

« Mon cher monsieur Leymarie, notre pauvre pays de Port-Louis (Maurice) vient d'être saccagé par une tempête comme on n'en avait jamais vu jusqu'ici, le 10 mai 1892; des familles entières ont disparu, ensevelies sous les décombres ; tous les immeubles généralement quelconques du quartier de l'ouest, où j'habitais, sont complètement rasés. J'ai perdu ma mère dans la tourmente; toute ma famille est blessée et mon vieux père est mourant. Nous sommes dehors. Notre frère Galibardy, qui a été épargné, habitant, lui, le centre de la ville, a été admirable de dévouement. Il m'a accueilli, ma famille et moi, nous sommes l'objet de tous ses soins. Impossible de vous narrer sa sympathique charité. Je constate et je le bénis.

« Je n'ai que le temps de vous jeter à la hâte ces quelques mots et de vous serrer la main.

« T. DUCASSE. »

« *P. S.* Je décachète la lettre du frère Ducasse, pour porter à votre connaissance la désincarnation de son père, survenue le matin du 11 mai.

« M. GALIBARDY. »

N. D. L. R. Nous prenons une large part aux épreuves qui atteignent M. T. Ducasse, cet intelligent et persévérant défenseur du spiritisme à l'île Maurice. Pauvre île de France! que les épidémies de tout ordre visitent continuellement, puisse le Ciel t'être clément et que tes malheureux habitants soient moins tourmentés par les fièvres, les cyclones, le choléra!

Notre F. E. S. Ducasse a soutenu une polémique savante et sage contre l'archevêque de Maurice, et notre ami a battu le théologien, en restant simplement spirite, élève d'Allan Kardec.

MAISON HANTÉE.

(Récit de Mme Neinhardt, de Francfort-sur-le-Mein.)

A peu près à vingt-cinq minutes de chez nous, dans une très belle villa, habitée par une seule famille, se passe, disent les journaux, des faits étranges. Toutes les nuits, entre minuit et 1 heure, on entend des craquements, des coups frappés, des bouleversements de meubles, etc., etc. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que toutes les portes, bien soigneusement fermées à la clé et les clés ôtées des serrures, se trouvent ouvertes à la fois, sans nulle trace de quoi que ce fût. Plusieurs membres de la famille se rassemblèrent au nombre de huit ou dix. D'abord, on ferma les fenêtres et les volets aux verrous, et cela après avoir visité toutes les pièces, les coins et recoins, même les caves et les toits. Ceci fait, on posa des sentinelles à chaque étage et on éclaira toute la maison. La société se retira ensuite dans le salon du rez-de-chaussée et, après avoir déposé les clés sur la table, elle s'arma et attendit dans le plus profond silence.

A minuit sonnant, trois énormes coups sont frappés à la porte du salon.

« J'étais assis le plus près de cette porte, dit l'un des parents. Aussitôt je prends mon revolver, d'un saut j'ouvre la porte et me voici sur le carré brillamment éclairé. Je ne vois personne.... Pourtant j'entends les pas d'une personne qui monte l'escalier, mais je ne puis la voir. Les sentinelles, toutes à leur poste, n'ont aussi absolument rien vu. Les femmes restent, sous la protection de deux messieurs, sur le corridor, qui est la seule sortie possible pour les malfaiteurs. Ensuite nous pénétrons ensemble, c'est-à-dire cinq hommes, dans tous les étages, tous munis de nos armes. Toutes les portes avaient été ouvertes sans qu'aucune n'eût été forcée et bien que les clés soient restées intactes sur la table du salon toujours gardées. Avec les plus grandes précautions nous investissons de nouveau la maison, et cela de bas en haut. Nous ne trouvons rien, rien. Comme nous nous regardions stupéfaits, nous entendîmes les mêmes pas lourds, mais cette fois au premier étage. Vite, nous reprenons nos armes, et nous voici en haut, où, toujours, nous ne voyons rien. Les pas se rapprochent, et 1 heure sonne. Aucun bruit ensuite ne se fait plus entendre. Nous nous quittâmes à 2 heures, sans pouvoir nous expliquer la cause de ce fait. »

Nous espérons que la maison hantée de Backenheim rentrera bientôt dans son repos habituel, sans quoi nous serions obligés d'avoir recours à une société spirite.

APPARITION D'UN MORT.

Sous ce titre le *Courrier de Varsovie*, journal antispirite, cite le fait suivant dans son n° 145:

« On nous écrit de Minsk (chef-lieu du gouvernement de ce nom en Lithuanie) : Un fait peu commun a eu lieu dernièrement à la campagne Kutylowo. Le propriétaire, M. Victor Drocianski, avait un frère atteint d'étisie depuis plusieurs années. Il y a quelques jours il reçut une lettre de sa belle-sœur, l'invitant à arriver sans retard, l'état du malade ayant empiré.

« Cette lettre arrivait au moment où quelques voisins étaient rassemblés à Kutylowo; M. D., inquiet, leur montra la lettre et se décida à partir le lendemain matin; il sortait de l'antichambre pour donner quelques ordres à ce sujet, et là il aperçut, avec étonnement, son frère ôtant son paletot; il était onze heures du soir.

« *Quelle mystification*! s'écria-t-il. Il rentra au salon pour annoncer l'arrivée de son frère à sa famille et montrer à l'arrivant la lettre qu'il venait de recevoir. Une minute après, il revint sur ses pas et ne trouva plus son frère dans l'antichambre, non plus dans toute la maison; comment était-il disparu sans laisser de traces?... L'étonnement de M. D. fut extrême. Il questionna les serviteurs et ses voisins, et ces derniers, surtout M. Jel, avaient vu distinctement le frère dans l'antichambre; ils ne comprenaient pas qu'il ne fût avec eux.

« Le lendemain matin M. D., reçut un télégramme lui annonçant la mort de son frère, qui était mort à onze heures, celle correspondant à l'apparition. Cet événement a fait une énorme impression sur l'entourage de M. D.; le fait de cette apparition au moment de sa mort ne pouvait être mis en doute, ayant été attesté par plusieurs personnes présentes. »

A ma connaissance, plusieurs faits analogues, sinon tout à fait pareils, sont arrivés ou dans ma famille, ou chez des amis intimes.

Comme je l'ai dit, le *Courrier de Varsovie*, l'un des plus grands ennemis du spiritisme, profite de chaque circonstance pour s'en moquer, dénonçant *les tours des spirites* et *les jongleries des médiums*. Toute nouvelle de la découverte d'un faux médium pris sur le fait est pour lui une grande jouissance, aussi paraît-il étonné, lui-même, d'être obligé de certifier la réalité de l'apparition d'un mort.

Le *Courrier* n'est pas le seul ennemi que nous ayons à Varsovie; plusieurs fois j'ai adressé des articles à d'autres rédactions, toutes les ont refusés. Il faudrait citer Alexandre Dumas, qui a dit: « Lorsqu'une idée nouvelle, ou des faits nouveaux, font leur apparition dans le monde, les imbéciles rient, les esprits légers nient, les gens sérieux réfléchissent et cherchent à se con-

vaincre. » Il est vraiment fâcheux, j'ai honte de l'avouer, que les lettrés de mon pays soient si peu avancés dans leurs idées philosophiques et psychologiques, et ne veulent admettre que ce qu'il peuvent toucher!... Un journal spirite, intitulé: *Rebus*, paraît à Pétersbourg, et là, il y a quinze ans, par ordre on ne pouvait parler de spiritisme; nos malheurs politiques sont cause de cette indifférence pour tout travail intellectuel. Un spirite qui ne cache pas ses opinions se couvre de ridicule aux yeux de ses compatriotes qui le regardent avec pitié, comme un maniaque, si ce n'est comme un fou. Je suis l'un de ces fous, je m'en glorifie en évitant les discussions toujours désagréables, mais ne me gênant pas pour dire mon opinion lorsque j'y suis forcé. Celui qui croit en la bonté de Dieu ne peut perdre l'espoir en l'avenir du spiritisme; la réincarnation l'aidera grandement pour sa diffusion générale.

Comte H. STECKI.

SÉANCE SPIRITE A SANTOS.

« Cher monsieur, je n'ai pu, comme je vous l'avais promis, vous porter, avant mon départ de Paris, l'adresse de M. Antonio-José Malheiros, de Santos (Brésil), l'hôte charmant qui m'a si gracieusement accueilli pendant mon voyage chez le président du groupe de l'Ange-Gardien, de Santos.

« Je me fais un devoir de réparer cette lacune, en vous priant d'excuser ce retard bien involontaire.

« Voici cette adresse : *Señor Don Antonio-José Malheiros, casa Claudio, P. de Mello et Cie, à Santos (Brésil)*. Cette adresse est celle de son fils, jeune homme charmant et fervent spirite aussi; M. Malheiros père habite rue Général Camara, 88, mais il m'a prié d'adresser ma lettre « casa Claudio, P. de Mello », pour plus de sûreté, allant tous les jours prendre son courrier chez son fils, qui est en même temps un des grands négociants de Santos.

« Je vous remets aussi sous ce pli un exemplaire des *Statuts du groupe de l'Ange-Gardien*, que M. Malheiros m'avait prié de vous donner, en vous priant de vous mettre en relations avec lui et de lui faire expédier les ouvrages que vous croiriez les plus susceptibles d'aider à l'instruction du groupe.

« Ainsi que je vous l'ai déjà dit, j'ai eu la bonne fortune d'assister à deux réunions de cette Société, dans deux maisons différentes, et j'ai été extrêmement frappé et ému du recueillement avec lequel se font ces séances.

« Dans la première, après une prière du président, le médium, endormi, a fait une longue conférence, écoutée par tous avec une très grande attention; puis nous avons eu la bonne chance de pouvoir écrire quelques com-

munications et, comme je vous les ai montrées, je me suis trouvé écrire en français, sous l'inspiration de ma chère fille, exactement ce que l'un des membres de la réunion écrivait en portugais ; or, comme il ne parlait et ne comprenait pas plus ma langue que je ne parlais ni ne comprenais la sienne, toute supercherie était absolument impossible, d'autant plus que je ne connaissais, ni n'avais jamais vu ce monsieur.

« L. DE CALVINHAC.

« 32, rue Arnaud-Migueu, à Bordeaux. »

EXPÉRIENCES MAGNÉTICO-PSYCHIQUES.

La première séance de tables tournantes à laquelle j'avais assisté, en août 1865, au collège de Notre-Dame des Minimes, à Lyon, et que j'ai relatée dans le n° du 1er avril 1892 de *la Revue Spirite*, m'avait beaucoup intéressée, aussi je me promettais alors de me livrer, dans la suite, à des expériences magnétiques ainsi qu'à l'étude du spiritisme. 1° De retour dans ma famille, comme je faisais part à ma bonne mère de notre petite séance du collège, elle me raconta, à son tour, le fait suivant, qui s'était passé à la Martinique dans une famille de sa connaissance, qui donnant une soirée à quelques amis les avait réunis autour d'un guéridon, dans le but de le faire tourner et d'interroger les esprits pouvant se manifester pendant la séance. Au bout de quelques minutes le guéridon tourna et, après diverses questions posées aux esprits, une personne de la société leur ayant demandé quels étaient les êtres que la maîtresse de la maison chérissait le plus au monde, le guéridon se mit aussitôt à tourner, se dirigeant vers la porte du salon, qu'il se mit à frapper, indiquant par là qu'on la lui ouvrît, ce qui fut fait. Alors, traversant le corridor par un mouvement rotatoire, dirigé tantôt de droite à gauche, tantôt de gauche à droite, le guéridon arriva au pied de l'escalier, et là, levant le pied, se mit en mesure d'en franchir les marches, accompagné des expérimentateurs. Il arriva ainsi, cahin-caha, jusqu'au premier étage, puis traversant le palier, s'arrêta devant une porte qu'on lui ouvrit; alors il pénétra dans une chambre au fond de laquelle se trouvaient deux lits d'enfants, vers lesquels il se dirigea légèrement, et, arrivé entre eux, se pencha doucement de chaque côté, de manière à toucher chaque lit, ce sans la moindre secousse de crainte de réveiller les enfants qui dormaient de bon cœur, avec toute la pureté et l'insouciance de leur âge. Toute les personnes présentes applaudirent à la réponse des esprits, qui venaient si gracieusement désigner *les enfants de la maîtresse de la maison* comme étant les êtres que cette dernière chérissait le plus au monde, ce qui était parfaitement vrai. Est-il

besoin d'ajouter que cette réponse causa une bien douce joie à l'esprit de la bonne mère?

2° A ce fait, je puis vous en ajouter un autre aussi authentique, celui d'un curé de la Martinique qui, ayant évoqué l'esprit de son neveu, ecclésiastique décédé depuis peu de temps, obtint (au moyen d'une planchette à laquelle il avait fixé un crayon taillé), la dictée d'un sermon qu'il prononça, le saint jour de Pâques, devant une foule recueillie. Ce sermon, paraît-il, était si éloquent, si émouvant, qu'il arracha plus d'une larme aux yeux des auditeurs qui se trouvaient à l'église ce jour-là!

3° Autre fait intéressant. — En 1868, ma famille habitant Paris, rue de Tournon, au cours d'une expérience de typtologie que nous faisions, mes frères et moi, ma mère s'étant mise au piano et jouant une polka, le guéridon sur lequel nos mains étaient posées se mit aussitôt à sauter en cadence (sur ses trois pieds), suivant le rythme de l'air joué « *Le Sultan* ». L'esprit qui se manifestait ainsi devait, sans doute, aimer la musique et la danse, c'était là, du moins, notre avis.

4° Abordons maintenant le quatrième fait. — En 1871, pendant l'année terrible, habitant Trévoux (Ain) avec ma famille et me trouvant un jour en visite chez M. S..., huissier, un de nos voisins (qui logeait alors deux *mobiles*), comme nous causions de sciences occultes, je lui proposai ainsi qu'à Mme S... et à Mlle S... leur fille de faire tourner une table. N'ayant jamais assisté à aucune expérience magnétique ou psychique, ils acceptèrent avec un certain empressement, curieux qu'ils étaient de s'assurer « *de visu* » du fait. J'invitai les deux mobiles, qui se trouvaient dans la maison, à nous prêter leur concours. Nous nous assîmes tous, alors, autour d'un lourd guéridon de salon, nos mains posées sur le meuble, de manière à former la chaîne magnétique. Le guéridon ayant tourné en divers sens, je priai un des mobiles de s'asseoir dessus, ce qu'il fit; alors, le guéridon continuant à tourner, je fis monter son camarade, qu'il entraîna de même dans sa rotation. Mlle S... s'étant, à son tour, assise sur le guéridon, ce dernier continua à tourner, les emportant tous trois. M. et Mme S... avaient rompu la chaîne depuis quelques instants, et se tenaient à distance, suivant des yeux l'expérience, je me trouvais donc seul expérimentateur, ayant d'abord les deux mains sur le guéridon, puis n'en gardant qu'une; enfin je lâchai successivement les doigts de cette main, ne gardant que l'*indicateur* sur le guéridon, qui tournait encore, quoique faiblement, obéissant à la force magnético-psychique qui se trouvait en moi. Les esprits que j'avais appelés à mon aide nous donnaient une preuve manifeste de leur présence au milieu de nous, leur force psychique agissant sur la matière, au moyen de

l'électricité ou des fluides impondérables dont les secrets sont loin de nous être dévoilés, et que nous devons rechercher patiemment, afin d'arriver, autant que possible, à la connaissance de la vérité.

O Spiritus! date nobis robur, fer auxilium pro veritate!

GASTON DE MESSIMY,
Médecin à La Vacquerie (Hérault).

LES ORIGINES ET LES FINS.

(*Communications.*) LA VISION (*suite*).

Cette partie a été omise, par mégarde et doit précéder *La loi physique et métaphysique des groupements*, page 212, *Revue* de mai 1892 :

« A notre muette interrogation nos guides répondirent :

« Ici, amis, le calcul n'est plus le régulateur de l'amour. L'esprit domine la matière ; le masculin uni au féminin forme l'être complet sans prérogative de l'un au détriment de l'autre : aussi la monogamie est-elle seule en grand honneur. Elle seule donne droit au titre de citoyen et de citoyenne. Les jeunes gens se lient en toute liberté et les cœurs qui se sont choisis ne sont plus séparés que par la mort.

« L'idéal ou amour marque tous ces fronts de son sceau divin et les mères, heureuses du bonheur non fictif de la parfaite entente, transmettent à leur génération le rayonnement qui en émane. »

Nous écoutions, attentifs autant qu'attendris, marchant au milieu de cette foule d'êtres humains et charmants que nous ne pouvions nous lasser de contempler.

Bientôt nous arrivâmes sur une vaste place ombragée et garnie de sièges ; à ses quatre angles s'élevait un monument gracieux dont nous ne pouvions deviner la destination.

« Les chaires des jeunes ou vieux tribuns des deux sexes, nous dirent complaisamment nos guides; tous sont apôtres, tous ont le droit d'enseigner lorsque leur voix est écoutée. »

A ce moment un char aérien passa sur nos têtes et nous le vîmes s'arrêter à un des angles de la place. Une belle jeune fille en descendit, saluée par les cris joyeux de la foule, ainsi que ceux dont elle était accompagnée.

« Stella, la philosophe aimée de la cité, dirent nos guides, le citoyen Mundès et la citoyenne Séa, ses père et mère. » Ils ajoutèrent : « Chacun est ici le fils de ses œuvres ; l'oisiveté, mère de tous les vices, n'a pas droit de cité ; le génie glorieux, comme les fautes néfastes, est personnel ; chacun ne répond et ne relève que de soi ; la gloire marque seulement le front qu'elle a illustré et l'infamie celui qu'elle a flétri. L'être, masculin ou féminin,

emporte avec lui le nom qu'il a porté, le laissant voué à l'oubli s'il n'a su le faire aimer et estimer. »

Stella avait pris place dans la chaire autour de laquelle se pressait la foule acclamant souvent la jeune conférencière qui parlait dans une langue, hélas! pour nous inconnue. Seule sa voix douce et harmonieuse nous parvenait, redoublant le vif regret que nous éprouvions de ne pouvoir la comprendre.

Nos guides nous entraînant à l'écart, nous donnèrent les détails suivants : « Mundès, le père de Stella, est le plus riche armateur de la cité. Ses nombreux navires électriques sillonnent les airs et l'immense mer, laissant partout leur traînée lumineuse.

Sur le berceau de Stella, la plus jeune de ses enfants, il a déposé, ainsi qu'il avait fait pour ses aînés, un titre de rente, suffisant à assurer son bien-être sa vie durant et en a versé le capital à son district communal.

Chacun, comme nous vous l'avons dit, étant fils de ses œuvres, ne laiss après lui que le souvenir du bien qu'il a fait de son vivant. La captation, les calculs odieux qui en sont l'inévitable cortège, les jalousies, les vengeances et toutes les perfidies sont inconnus ici. Les institutions, basées sur la loi solidaire, assurent le repos aux travailleurs et la tranquillité à la vieillesse.

Divisée en districts communaux, la vaste contrée dont nous étudions la sage organisation fait à chacun des membres de sa nombreuse population une retraite lui assurant le pain et l'abri. L'initiative privée se charge, par la collectivité, d'en améliorer la situation.

Les travailleurs des deux sexes, délivrés de la poignante inquiétude de la vie matérielle non assurée à leur vieillesse, s'appliquent, par leur ordre et leur économie, à augmenter cette retraite qui doit procurer le repos à leurs vieux ans.

Riches et pauvres ont à cette retraite un droit sacré; les gens fortunés, qui refusent de la toucher, la versent à la caisse de secours pour le chômage ou la maladie des travailleurs, caisse de prévoyance collective alimentée par la minime somme que les patrons sont tenus de prélever sur la journée de travail de chaque ouvrier.

L'enfant, qui doit devenir à son tour le citoyen ou la citoyenne de la cité, est, à sa naisssance, l'objet de la sollicitude de la société tout entière.

Aux mères dont le travail est interrompu par les soins maternels, le nourrissage est payé jusqu'à ce que l'enfant puisse être confié à l'école maternelle, laquelle le cède à son tour à l'école primaire, puis à l'école professionnelle; enfin aux plus hautes études si ses aptitudes l'y portent.

Toutes les fonctions publiques, ainsi que les grades des milices dont tout homme fait partie, sont rétribuées et se donnent à l'élection et à l'examen.

Chaque district communal est solidaire de tous les autres, versant sur les moins favorisés le surplus de son budget, calculé avec la plus impartiale méthode, d'après le nombre des habitants.

On comprend aisément l'essor donné à l'industrie, au commerce, à la culture, aux arts, à la science par cette organisation sociale où chacun apporte son concours dans la mesure de ses moyens.

L'avarice sordide, pas plus que la capitalisation à outrance des agioteurs de mauvais aloi, ne peut exister dans une société où le bien-être général est la préoccupation de chaque individu. Les capitaux sont employés à l'amélioration, aux nouvelles découvertes, aux productives exploitations dont tous doivent profiter.

Le chiffre des fortunes est connu de tous: pourquoi leurs heureux possesseurs chercheraient-ils à dissimuler puisque après eux elles rentrent à la collectivité?

Les grands revenus, noblement dépensés, n'attirent à qui les possède ni basse envie, ni haine jalouse, causes de tant de querelles. L'extrême opulence, le grand luxe sont les rouages qui jettent dans la circulation les produits du travail des laborieux.

La garde des vastes jardins publics, des splendides monuments, des riches collections est confiée à tous les citoyens; la justice étant rendue gratuitement chacun a le droit de faire une amicale observation à celui qui pourrait oublier un instant ses devoirs sociaux.

Les représentants de cette familiale justice n'interviennent qu'en cas de force majeure et, de même que les praticiens à qui est dévolu le soin de la santé publique, ils ne touchent leurs émoluments que lorsque, par leur sollicitude incessante, la santé morale et physique ne laisse rien à désirer. »

Nos guides nous firent remarquer les marques de respect et de déférence prodiguées à Mundès et à Séa et ils ajoutèrent:

« Dans cette organisation fraternelle le premier rang est concédé aux membres de l'aréopage parmi lesquels Séa a pris rang et dont Mundès est le président.

Seuls, les membres de l'aréopage portent une marque distinctive d'honneur devant laquelle tous s'inclinent avec respect.

C'est à l'aréopage qu'incombe la mission délicate de contrôler le budget communal. Comme pour toute autre fonction les membres en sont rétribués et nommés à l'élection.

Choisis par leurs concitoyens parmi les plus honnêtes et les plus capables, on voit siéger aux côtés des plus fortunés les plus modestes travailleurs, arrivés les uns et les autres à la limite d'âge de leurs retraites respectives.

Ce n'est du reste qu'à cette époque que l'on peut prendre rang dans le conseil des sages. Tous doivent avoir prouvé, par leur moralité, par la solidité de leur jugement et la justesse de leur appréciation qu'ils sont dignes de la confiance de leurs concitoyens.

Les spoliations, les virements, les malsaines ambitions, causes de tous les désastres financiers, ne peuvent, en aucune façon, se produire au sein d'une administration dont l'honneur et la justice forment l'unique base. Admirable société où tous sont solidaires les uns des autres, où la douleur qui ne serait le fait que d'un seul réveillerait encore la pitié de tous! »

Nos guides ajoutèrent :

« Mundès est lui-même un orphelin; c'est à l'appui familier de la société tout entière qu'il doit d'avoir pu développer ses transcendantes aptitudes. Si c'est à son activité, à sa moralité, à la sévère observation de lui-même, à son génie, enfin, qu'il doit la fortune dont il est le détenteur et qu'il administre d'une si noble façon, c'est à l'appui de tous qu'il doit ses premiers pas dans la vie.

« Que fût-il advenu de ses étonnantes facultés si la hideuse misère eût asservi son enfance et plus encore sa jeunesse?

« Le désespoir et la fin peuvent paralyser les meilleurs vouloirs, annihiler les plus grands courages et entraver la marche de tous les progrès. »

Un grand mouvement se produisit alors dans la foule qui nous entourait, ce qui attira notre attention et celle de nos amis. Nous nous aperçûmes qu'aux quatre angles de la vaste place, des tribuns, jeunes ou d'un âge mûr, avaient, comme la philosophe Stella, captivé l'attention recueillie mais enthousiaste d'un nombreux auditoire.

Félicités et entourés, les conférenciers descendaient de leurs chaires respectives et la foule se portait vers le centre de la place où s'élevait un kiosque élégant; des accords s'en échappaient, prélude d'une mélodie qui nous sembla divine dans son harmonieuse simplicité et à laquelle se mêlèrent des voix masculines et féminines dont le charme nous ravit.

A ce concert presque divin succédèrent des accords cadencés et bientôt les danses invitèrent la jeunesse à s'ébattre sous les yeux des parents attendris.

Nos guides se taisaient tandis que, captivés par cette douce gaieté, nous ne pouvions détacher nos regards de ce riant spectacle.

Ce que dura notre muette admiration, aucun de nous ne saurait le dire; les pensées les plus tumultueuses se heurtaient dans notre pauvre entendement. Ce que nous venions d'apprendre, ce qui se passait sous nos yeux était-ce du domaine du possible ou n'était-ce qu'une céleste fiction excitant en nous le puissant désir de le voir devenir réalité?

La voix aimée de nos chers invisibles nous rappela à nous : « Ce que vous venez d'entrevoir, nous dirent-ils, c'est l'avenir de votre planète. Portez à tous la bonne nouvelle, souvenez-vous et espérez! »

Nous nous retrouvâmes la plume en main, ayant tracé inconsciemment sur le papier le récit de la vision divine dont nos esprits charmés garderont le souvenir!

Médiums: F. H. S.

VICTOR POIGNARD

Victor Poignard, notre vieil ami, fut un chercheur de bonne foi, un étudiant plein de persévérance, un ami de toutes les grandes et nobles idées; estimé pour son caractère et son désir de toujours mieux connaître l'au-delà, il avait semé les fleurs de son intelligence sur le sentier des grands inconnus.

Il aimait passionnément l'astronomie, aussi le spiritisme, ces deux sciences nous offrant la clef de notre destinée sur la terre et dans les mondes sidéraux; la première lui avait prouvé la plùralité des existences, la seconde la réincarnation et le pouvoir de converser avec les âmes dégagées de la matière.

Sa digne femme partageait ses idées et elle les secondait avec intelligence; restée seule au foyer de famille, son unique fille étant morte quelques jours avant son mari, adressons à cette veuve justement éplorée notre meilleure pensée, et souhaitons que la paix du spirite éclairé soit sa consolation et sa force.

Devant un grand concours d'amis et de coreligionnaires, notre ami Georges a prononcé les paroles suivantes sur la tombe de V. Poignard, le regretté président de l'Athénée spirite. P. G. L.

Messieurs,

L'ami dont nous venons d'accompagner la dépouille fut un esprit loyal et droit. Il ne faut donc pas que son départ de ce monde, en raison du caractère religieux et spécial de ses obsèques, prête à l'équivoque.

C'est lui-même, d'ailleurs, qui a tenu, à ce sujet, à dissiper tout malentendu.

Voici, en effet, en quels termes, à la fois dignes, conciliants et convaincus, il rédigeait, il y a trois mois à peine, ses dernières volontés.

Il va sans dire que c'est d'accord avec la famille que lecture en est faite.

« Je, soussigné, Victor Poignard, exprime aujourd'hui le désir qu'après » ma désincarnation mon corps soit rendu à la terre ou incinéré, sans le » concours de prêtres catholiques.

« Si ma femme ou ma fille hésitent à me faire enterrer civilement, « j'accepte le concours d'un pasteur protestant ; car je considère le Protestantisme, que j'ai donné comme religion à ma fille, comme étant plus « conforme à la doctrine de Jésus. Et j'espère que cette religion large, pro-« gressive et respectueuse de la liberté de conscience et de la liberté de « pensée, nous conduira à la religion universelle qui consiste à adorer Dieu « en esprit et en vérité, à l'exclusion de tout culte extérieur.

« Refusant les prêtres de la religion dans laquelle j'ai été baptisé, je « tiens à faire ma profession de foi :

« Je crois à l'immortalité de l'Être pensant et à son progrès éternel. Je « crois à la présence de cet Être dans les lieux qu'il affectionne, auprès des « personnes qu'il aime, avec lesquelles il reste en communication et aux-« quelles il peut quelquefois se manifester.

« Je crois à la réincarnation.

« Je prie ma femme et ma fille de veiller à l'exécution de mon désir, et « les engage à ne pas s'affliger de mon départ. Comme l'a dit un poète « illustre : Les morts sont les invisibles, ils ne sont pas les absents.

« V. Poignard.

« 14 janvier 1892. »

S'il est un milieu choisi entre tous pour affirmer la surexistence de l'être c'est surtout celui-ci, où trop de cœurs brisés pleurent encore sans espoir. Aussi ne saurait-on y faire vibrer trop souvent des professions de foi d'un caractère aussi pénétrant, aussi réconfortant que celle de ce cher ami *qui n'est qu'invisible, mais qui n'est pas absent.*

Pas plus que n'est absente, du reste, cette mignonne enfant qu'il idolâtrait et dont la dépouille, fleur trop tôt fanée, a précédé la sienne de quelques jours dans ce trou qui n'a rien de tellement lugubre pour qui sait, comme l'a dit un jour ce même poète à l'inépuisable écrin, déjà cité, que si le corps y trouve une prison l'âme y trouve des ailes.

Cette parole qui dans la bouche de Victor Hugo n'était que l'expression d'une intuition sublime, les âmes elles-mêmes aujourd'hui la confirment. Elles nous apprennent que le milieu dans lequel s'exerce l'activité de leur nouvelle destinée est à notre milieu ce que l'état de liberté est à l'état de captivité, ce que la lumière est à l'ombre. Elles nous apprennent, d'accord en cela avec la profession de foi de notre ami, que la vie en elle-même ne finit pas plus qu'elle ne commence, elle se continue... elle se continue à la naissance, ce tunnel charnel, et elle se continue encore à la mort, cette vie en pleine lumière.

C'est en s'inspirant de cette grande vérité, de ce va-et-vient perpétuel des

âmes, et grâce à ces deux clés magiques de survivance et de préexistence, que l'on arrivera sûrement un jour à ouvrir toutes grandes les portes, jusqu'ici restées closes, du passé et de l'avenir.

Toutefois, en attendant, et malgré l'absolue certitude que dans l'au-delà la vie se manifeste plus intense, plus vivante que la vie d'ici-bas, la mort n'en est pas moins encore la séparation momentanée, le rideau épais tiré sur les traits des êtres aimés qui nous ont devancés. Et c'est pourquoi ne peut-on se défendre de sympathiser malgré tout, en présence de ces deux dépouilles, avec les regrets attristés de Celle qui reste comme l'âme attardée des deux êtres chéris qui les animaient naguère encore.

Puisse la philosophie à laquelle appartenait notre ami se généraliser et pénétrer peu à peu dans toutes les familles; et puissent les survivants renaître enfin à l'espoir, car s'il est vrai que ce rideau ne permet pas encore de voir à travers, il ne défend pas du moins de communiquer.

On pardonne plus facilement à la mort quand, chassant de soi le doute, on se dit que si elle est l'inexorable et nous sépare impitoyablement, elle est aussi la compatissante qui nous réunit et même la fée qui nous rajeunit.

C'est parce que chez vos nombreux coreligionnaires ici présents cette espérance n'est pas une vaine question de foi, mais le résultat d'une inébranlable conviction, que nous ne vous disons pas, ami Poignard, adieu, mais au revoir! Mus George.

NOUVELLE RÉVÉLATION

Par Charles Fauvety. (Un volume in-18, à la librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, Paris, 3 fr. 50.)

Dans *l'Avenir national*, M. G. Thiaudière écrit ce qui suit:

« Un volume qui résume de la facon la plus claire toute une doctrine philosophique, édifiée peu à peu durant cinquante années de méditation, à force de patience, de bonne foi, de perspicacité : voilà ce que nous donne, au moment où il approche de ses quatre-vingts ans, Charles Fauvety, qui depuis un demi-siècle est en possession de l'estime de cette élite que préoccupent les plus hautes spéculations de la pensée ; son *Organisation communale et centrale de la République*, parut à la veille du coup d'État, en 1851. — Il fut le collaborateur principal de la *Revue philosophique et religieuse*, avec Charles Lemonnier et Léon Brothier, de 1854 à 1858, et directeur de la *Solidarité*, dans les dernières années de l'Empire ; puis, à partir de 1876, de *La Religion laïque*, devenue aujourd'hui : *La Religion universelle*. Charles Fauvety a consacré sa vie entière à la philosophie. . . . .

« Sa *Nouvelle Révélation* contient, entre autres choses précieuses, l'application d'un critère rationnel de certitude, un peu renouvelé de l'*Impératif catégorique*, de Kant, mais plus clair et plus net, qui consiste à envisager comme loi, ou comme principe, toute notion susceptible d'être universalisée pour le plus grand avantage de l'humanité. Et, dit excellemment Ch. Fauvety :

« L'*Éthique* ou la *Morale*, considérée comme science des mœurs, n'a pas eu jusqu'ici dans la vie politique des nations l'importance qu'elle mérite. La législation civile n'a pas assez fait pour la morale. La loi doit se faire la protectrice des mœurs et avoir pour objet de les améliorer. » . . . .

« Nous entendons par Dieu, dit-il, L'UNITÉ SUPRÊME, LE MOI CONSCIENT de l'univers et la loi vivante qui en embrasse tous les rapports. » . . . .

M. Georges Hirsch écrit dans *La Religion universelle* : « En posant l'univers comme un fait incontestable, en déduisant de ce fait la notion d'être, et de celle-ci la notion de l'Être des Êtres ou Dieu, Ch. Fauvety a, par une magistrale synthèse, rendu la vie aux organes épars de la métaphysique, cette philosophie de la philosophie, dont le vieil Aristote disait : que si « toutes les autres sciences sont plus qu'elle nécessaires, aucune, du moins, n'est plus excellente ». (*Métaphysique*, liv. 1, ch. 2.) En même temps, il l'a transformée en la plaçant à son véritable rang de science rationnelle, en y conciliant ce que contiennent de vérités les systèmes les plus contradictoires, et surtout en y introduisant un élément entièrement nouveau, dont la haute valeur n'avait jamais encore été mise en lumière. . . . .

« Enfin, Ch. Fauvety est aussi éloigné du dogme ecclésiastique que du panthéisme spinoziste ou du polythéisme païen. Il a découvert un principe qui lui a permis d'expliquer le monde et la vie sans placer Dieu en dehors du monde (c'est le Dieu de l'Église et des cartésiens), mais au contraire en faisant l'Univers vivant toujours adéquat à l'Être des Êtres, sa loi vivante et sa raison suprême. De plus, il déduit de cette conception une théorie de la vie individuelle, collective et universelle, dont le point de départ ne pouvait venir d'ailleurs. La réalité de la vie résidant dans l'espèce, l'immortalité et la pérennité sont assurées aux individus comme parties intégrantes de l'espèce. Nous reviendrons plus tard à loisir sur les conséquences morales et sociales de ce principe et de la doctrine complète.

« Nous n'avons voulu aujourd'hui que montrer la profondeur de la pensée qui a présidé à son élaboration et le progrès qu'elle marque dans la marche en avant de l'esprit humain. Elle est d'ailleurs empreinte d'un tel caractère de vérité que ceux qui la posséderont seront fiers de leur force pour le bien, et suivront toujours le sentier où la lumière du maître les guide. »

L'AME HUMAINE

ET LE FONCTIONNEMENT DE LA PENSÉE

Par Arthur d'Anglemont.

1 vol. in-8° de 800 pages, avec grands tableaux sériaires et figures : 7 francs; 1, rue Chabanais, Librairie des sciences psychologiques, Paris.

Nous venons de parcourir cette œuvre importante, troisième volume de l'*Omnithéisme*, qui forme à elle seule un tout complet, aux nombreuses divisions et subdivisions. Les grands tableaux sériaires que cet ouvrage renferme en rendent la lecture plus facile, car ils donnent à la pensée les points de repère nécessaires pour qu'elle puisse se guider à travers tous les éléments qui constituent cette étude magistrale de l'âme humaine.

L'âme humaine! on peut dire que voilà un terrain bien peu exploré ; rares sont les penseurs qui ont essayé de nous en donner une topographie même imparfaite. C'est que l'âme, ce foyer divin dont nous constatons sans cesse la présence en nous, ne tombe pas sous les sens grossiers de notre corps. Combien de savants même l'ont nié, faute de pouvoir assez l'analyser! Arthur d'Anglemont, lui, nous en présente l'anatomie ; il voit l'âme composée de *substance* et *d'esprit*, c'est-à-dire constituée par une intelligence ayant à son service des organes pour se manifester.

« Dans le cerveau corporel humain, dit-il, la pensée trouve le mécanisme « cérébral qui la fait mouvoir, non pas directement, mais d'une manière « réflexe, sous l'impulsion d'un autre mécanisme similaire, du mécanisme « cérébral animique, semblable à celui du corps, qu'il pénétre et duquel il « est le propulseur.

« Ainsi, pendant que la pensée se compose et se formule dans le cerveau « de l'âme pour s'y constituer en son for intérieur. il faut également que « cette même pensée soit transmise au corps pour qu'il la perçoive, et « qu'elle puisse ensuite se manifester dans le monde extérieur ; car si « le corps ne la transportait au delà du domaine animique, elle s'y « trouverait comme emprisonnée sans pouvoir en sortir, et, dès lors, les « communications entre les êtres ne pourraient avoir lieu.

« Mais si le cerveau corporel, au moyen de ses organes, reproduit fidèle- « ment la pensée de l'âme, c'est que celle-ci possède les mêmes organes « pour la faire naître primitivement, de telle sorte que les deux cerveaux « étant les mêmes, l'anatomie de celui du corps dessine l'anatomie de celui « de l'être animique. »

On comprend, d'après cela, qu'Arthur d'Anglemont, au moyen de sa méthode analogique, ait pu pénétrer au sein même de l'âme, qu'il en fai

mouvoir le mécanisme sous nos yeux, en décrivant minutieusement les organes qui, avec l'esprit, la constituent.

L'âme aurait donc un corps particulier, indépendamment du *périsprit*, si connu des spirites.

Mais où la méthode de l'auteur nous surprend le plus par sa nouveauté, c'est quand il indique comment se forme la pensée dans l'âme, comment cette âme entre en vibration.

Remontons très haut pour mieux nous faire comprendre :

Dieu est, aux yeux d'Arthur d'Anglement, l'âme infinie qui embrasse, enveloppe et contient tous les univers. Cette âme infinie a donc en elle tous les astres que nous voyons, le soir, briller sur nos têtes, et tous ceux, sans doute bien plus considérables, qui nous échappent encore. C'est par leurs radiations fluidiques que ces astres mettraient en vibration la grande âme divine,en lui apportant, dans leurs révolutions incessantes, la pensée universelle des êtres qui les habitent. A son tour, Dieu envoie à toute la création les effluves infinis de son amour.

De même, l'âme humaine serait un firmament constellé d'astres, fraction du firmament infini qui représente Dieu. Nos pensées, nos sentiments se constitueraient en nous au moyen des fragments de pensées, des germes de sentiments qui nous viendraient des êtres habitant les astres minuscules du firmament de notre âme.Sans ce concours constant de l'universel à l'individuel, l'auteur de *l'omnithéisme* verrait la mort partout, au lieu de cette vie surabondante qui,à tous les degrés de l'échelle des êtres, est la manifestation de la puissance divine.

Mais, dira-t-on, comment le *moi* individuel peut-il exister au milieu d'un tel concours de pensées *latentes*, de fluides émanés de tous les êtres, pour si petits qu'ils soient, qui habitent le firmament d'une âme?

L'auteur va nous répondre lui-même : « Si la personnalité n'existait pas « dans *l'esprit animique*, dit-il, celui-ci serait dépourvu de toute unité « d'action, car les facultés n'ayant aucun rendez-vous qui les centralise et « manquant de direction, iraient à la dérive et ne produiraient autre chose « que l'incohérence dans la pensée.

« C'est donc la personnalité, c'est donc le *moi* qui représente l'être ani- « mique dans son essence réelle avec toutes ses qualités et tous ses dé- « fauts, puisque ce *moi* compose un seul ensemble avec les facultés qui « sont les agents de tous ses actes bons ou mauvais.

« Le *moi*, pour s'exercer, demande à être localisé dans un milieu orga- « nique, ou pour mieux dire, dans un organe spécial, duquel il puisse faire « sentir son action motrice en toutes les régions du domaine animique, où, « par ses radiations, il est constamment présent.

« Cet organe, qui est le siège de *moi*, a été décrit dans l'anatomie de « l'âme sous le nom de *commissure centrale*, et nous avons fait remarquer « la position tout exceptionnelle d'un tel organe situé dans la région la « plus centrale de l'être animique ».

Mais si la personnalité de l'âme est unique, d'après la théorie d'Arthur d'Anglemont, le *moi* qui la représente se manifeste sous trois aspects distincts donnant lieu :

1° Au *moi interne*, ou *passif*, qui est la base fondamentale de la personnalité, dont il compose le *sens intime*, se montrant comme la grande réserve des facultés acquises ;

2° Au *moi intermédiaire* ou *actif*, qui est l'agent de fonctionnement de la pensée ;

3° Au *moi externe*, ou *régulateur*, qui fait rayonner la pensée extérieurement à l'âme.

C'est au moyen de ces trois formes du *moi* admirablement combinées, que s'accomplit le fonctionnement de la pensée humaine, dans l'ordre *sensoriel*, dans l'ordre affectif et dans l'ordre intellectif.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la *sous-âme*, siégeant dans le cervelet animique, et qui a pour fonction de faire mouvoir les divers organes de la *corporalité interne*, laissant à l'âme proprement dite, à *l'âme rectrice*, le soin exclusif d'exercer les travaux de la pensée. La sous-âme est, en quelque sorte, l'âme du corps animique. Avec le secours de cette sous-âme, on peut s'expliquer, en procédant de façon analogique, que notre âme intelligente, notre âme rectrice humaine ne soit pour rien dans les fonctions de notre corps, fonctions qu'elle ne voit ni ne commande, tandis qu'elle est tout entière dans l'exercice de la pensée. Voilà encore une étude ingénieuse et savante que nous recommandons aux philosophes.

Du reste, les aperçus nouveaux, quelquefois hardis, toujours profonds, pullulent dans les ouvrages d'Arthur d'Anglemont. Si quelques écrivains trouvent téméraire cet auteur, il s'en consolera en pensant que toutes les vérités ont eu grand peine à se débarrasser des préjugés et des erreurs qui entravaient d'abord leur marche. Ce n'est qu'en faisant passer sans cesse son œuvre au creuset de l'expérience, de la science et de la raison mûrie, qu'on parvient à l'imposer à ses contemporains. Nul doute qu'Arthur d'Anglemont y arrivera, car sa méthode repousse la foi sans contrôle, la foi aveugle qui annihile en nous le jugement.

Disons en terminant que ce penseur ne fait pas de l'âme humaine une création spontanée unique, mais, au contraire, le résultat de longues élaborations que l'on peut partager en trois phases successives :

Dans la *création primaire*, l'âme, après une suite de transformations exercées sur le *germe* qui la représente primitivement, arrive à l'état d'âme minérale, qui est le point de départ de la vie réelle à son état le plus rudimentaire.

Dans la *création secondaire*, l'âme se créé graduellement les facultés qui lui permettent de s'élever au règne végétal, puis au règne animal.

Dans la *création tertiaire*, l'âme animale reçoit la *greffe* particulière lui permettant son introduction dans le règne humain.

Est-il nécessaire d'ajouter que l'auteur suit l'âme humaine dans sa destinée terrestre et extra-terrestre? Nos lecteurs le savent suffisamment par ce qu'ils connaissent de *l'omnithéisme*.

En résumé, le volume : *L'Ame Humaine* est une étude méthodique, raisonnée, de la substance, de la vie et de la loi de notre âme. Nul n'a osé aller si loin qu'Arthur d'Anglemont sur un terrain si difficile et si peu matériel. Ce que l'on peut affirmer, dès à présent, c'est que sa conception de la substance unie à l'esprit, non seulement dans l'âme humaine mais encore dans l'âme de tout ce qui vit, cette grande conception donne la raison d'être de toutes choses, du plus impalpable atome jusqu'à l'Être souverain dont l'âme a pour domaine le firmament infini. LA RÉDACTION.

UNE PAGE DU JÉSUS DE NAZARETH

De PAUL DE RÉGLA (1).

L'œuvre remarquable de Paul de Régla, œuvre dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, s'affirme de jour en jour comme le véritable succès de notre époque, si riche pourtant en publications de toutes natures.

Malgré le silence de la presse cléricale et matérialiste française, malgré un parti pris évident, l'œuvre de notre compatriote ne cesse pas de soulever de nombreuses polémiques dans les journaux étrangers. Un des rédacteurs les plus écoutés de la *Revue philosophique et religieuse* de Lausanne n'a pas craint de consacrer plus de 17 pages à la critique d'un ouvrage que les étrangers n'hésitent pas à mettre bien au-dessus de celui de E. Renan.

Une des plus grandes maisons de Leipzig, l'éditeur C. M. Pfeffer, vient de traiter avec l'auteur pour la traduction allemande de son œuvre. Il en est de même en Angleterre. Seule, la Russie a cru devoir mettre à l'index cette étude si impartiale, si large et si hardie de JÉSUS DE NAZARETH, considéré au triple point de vue *historique, scientifique et social*.

(1) 8 francs, à notre librairie.

Si nos renseignements sont exacts. M. Paul de Régla ferait sous peu une série de conférences sur le Jésunisme. Ces conférences, sur la demande de plusieurs pasteurs, auraient lieu dans une des chapelles évangéliques de Londres. Le succès des conférences que l'auteur de *Jésus de Nazareth*, de *la Turquie officielle* et des *Bas-Fonds de Constantinople* a fait dernièrement à la Société de géographie commerciale et à l'Institut Sudy est de bon augure pour ces nouvelles conférences.

Nous venons de relire, non sans un vif plaisir, les pages vibrantes que l'auteur consacre, dans le second chapitre de son livre, à l'étude des sociétés juives et romaines au moment de la naissance de Jésus.

En comparant cette époque avec la nôtre, nous avons trouvé une telle analogie entre les deux, que nous cédons au désir de faire participer nos lecteurs à nos impressions en transcrivant les trois dernières pages de ce chapitre.

L'auteur vient de passer en revue l'état de la société juive. Dans cette revue il nous a donné des renseignements des plus curieux et des plus inédits, sur l'importante secte des *Esséniens* dont, suivant ses recherches historiques, Joseph, le père putatif de Jésus, aurait été un des membres actifs, comme Jésus lui-même devait en être un des membres dissidents. Après avoir établi les analogies qui existent entre l'état politique et philosophique des Israélites, des Byzantins assiégés dans Byzance par les troupes de Mahomed II, et des Parisiens assiégés par les armées allemandes, l'auteur s'exprime ainsi :

« Voilà donc comment se partageait la société juive, au moment le plus critique de son histoire. Quant au peuple proprement dit, fatigué des rivalités et des guerres intestines qui, depuis Hyrcan, Aristobule et Hérode le Grand, amenaient tour à tour les nations étrangères et livraient le pays aux Romains, épuisant ses ressources, outrageusement gaspillées par les partis momentanément au pouvoir, semant le sang et la destruction partout, le réduisant souvent à l'esclavage, toujours à la misère, il aspirait ardemment à l'émancipation promise par ses prophètes et à la reconstitution de son indépendance sous la direction d'un roi national, descendant de la famille de David.

« Dans cet état d'esprit il devenait une proie facile pour les nombreux intrigants qui allaient l'entraîner, en lui faisant mille promesses, plus irréalisables les unes que les autres, dans les luttes sanglantes, dont le premier résultat fut la destruction de Jérusalem par Titus et, quarante ans plus tard, sa réduction en esclavage et sa dispersion, à lui, peuple, dans le monde entier. »

« Ce qui se passait alors n'était pas un fait isolé et unique : c'était la répétition d'un événement historique, qui se retrouve chez tous les peuples dont la constitution nationale touche à sa fin. C'est ce qui se passera, plus tard, quand Byzance sera cernée par les troupes de Mahomed II, et c'est ce que nous constaterons encore de nos jours, quand Paris, entouré par les armées allemandes, se livrera à une horrible guerre civile, sous la direction de faiseurs ou de rêveurs profitant du mécontement et de la souffrance du peuple pour le lancer dans une folle résistance ; résistance qui se terminera dans des flots de sang, l'incendie d'une partie de la capitale, la prison et l'exil pour beaucoup. »

« Les lois physiologiques et psychologiques sont inexorables dans la brutalité de leur fonctionnement ! Qu'elles s'adressent aux individus ou aux nations, elles sont toujours les mêmes, sinon dans leurs formes extérieures, formes qui se modifient un peu suivant les époques, les idiosyncrasies et les tempéraments, du moins dans leurs *causes causales* et *générales*. De même que les peuples s'élèvent par les qualités et les vertus hiérarchiques, de même ils s'affaissent, émiettant leur grandeur et leur puissance, quand, à force d'abus et de mauvaises directions, *la masse*, guidée par ses passions, exploitée par les ambitieux, dont le nombre est toujours proportionné à l'état des crises populaires, devient à son tour *principe dirigeant*, remplaçant le *savoir* par les *sensations*, l'*ordre*, conséquence de la hiérarchie, par le *désordre ;* le désordre, c'est-à-dire le résultat réactionnaire des passions qui, n'étant plus sagement dirigées vers un but final de prudente concentration, se transforment en principe dissolvant et destructeur. Ce ne sont plus alors des fonctionnements vitaux, réguliers et normaux : c'est la fièvre, la fièvre avec ses désordres ardents, avec sa vie triplée, quintuplée, aux phénomènes irréguliers, se produisant par crises, de plus en plus longues et destructives, jusqu'au moment suprême où, trop surchauffés, tous les rouages du corps se détendent, craquent et se brisent, pour être dispersés çà et là, non pas suivant le caprice ou le hasard des événements, mais en raison d'autres lois physiologiques, car le *hasard* est un mot sonore, creux et vide, créé par notre orgueil pour cacher notre ignorance des choses de la *vie* universelle, collective et individuelle. »

« Ce qui était à l'état actif chez les Juifs existait à l'état de *première* vibration chez leurs nouveaux maîtres, les Romains. En effet, la décomposition, la désagrégation qui avait commencé chez les premiers avec la disparition du dernier des *Asmonéens*, et même antérieurement à ce membre dégénéré de la dynastie, si éminemment nationale, des *Machabées*, se manifestaient chez les maîtres du monde par des symptômes caractéristiques. »

« A César avait succédé Auguste; mais, entre le gouvernement personnel de ce dernier (de 43 à 30), un triumvirat, composé d'Antoine, Octave et Lépidus, avait constitué un interrègne monarchique, à forme républicaine, de près de treize années. »

« Libre, seul au pouvoir, Octave avait pris, dès l'année 27, avant l'ère vulgaire, le nom d'Auguste. »

« La république romaine avait duré cinq siècles environ. L'empire commençait. »

« Le peuple, fatigué par les intrigues du Sénat; par les misères qu'il avait trop souvent supportées, abdiquait sa liberté en faveur d'un seul homme, dont, sous le titre *d'imperator*, le pouvoir allait être aussi absolu et terrible que l'était autrefois celui du général qui commandait en chef. »

« Mais, en abdiquant sa liberté, le peuple romain proclamait en même temps, sans en avoir certainement certainement conscience, le droit aux armées, aux soldats, d'élire le chef suprême de la nation. C'était la soldatesque qui, désormais, allait être maîtresse des destinées de Rome. Et l'on sait ce que le terrible minotaure dévora d'hommes et d'argent sous les successeurs du premier empereur romain. »

« Octave Auguste régnait donc. Ses principales réformes étaient achevées; l'armée permanente était crée. Tibère, après avoir franchi les Alpes en toute hâte, pour recevoir les derniers embrassements de son frère Drusus, venait de vaincre les Sicambres, dont il avait transporté 40.000 hommes sur la rive gauche du Rhin. La paix était générale. Le temple de Janus fut fermé pour la troisième fois. »

« Et pourtant, au milieu de cette gloire et de cette paix universelle, que de signes, que d'éléments de décomposition sociale et nationale! »

« Avec la richesse, le luxe et le bien-être qui avaient été le résultat des conquêtes précédentes, le scepticisme, la raillerie des choses saintes, qui font la patrie forte et puissante, étaient entrés dans Rome. Les dieux nouveaux, ceux des peuples conquis, avaient établi leurs temples dissolus près des vieux temples romains. Ils s'étaient multipliés, se faisant une concurrence acharnée, et tombant, par l'excès même de leurs pratiques, sous la férule des philosophes sceptiques et incrédules. Les dieux, trop nombreux, s'expulsaient les uns les autres. Ils s'en allaient. Le peuple, lui, ne savait plus à qui croire. Les abus succédant aux abus, la grande idée d'un Dieu unique, tout-puissant, disparaissait chaque jour davantage, emportant dans son ombre infinie cette autre idée, fécondatrice de l'héroïsme et du devoir : la patrie, le foyer domestique! »

« La dissolution des mœurs avait gagné toutes les classes. Des grands,

elle avait glissé jusqu'aux plus petits, sans même épargner les esclaves. On ne croyait qu'aux plaisirs; les sens, surexcités par la vue et l'ouïe, tenus toujours en éveil par les arts et la littérature, ne savaient qu'inventer pour procurer de nouvelles jouissances à ce peuple conquérant. La *Vénus mercenaire* attirait à elle la plus grande partie des offrandes. La vie humaine, à force d'être répandue sur les champs de bataille de l'Europe et de l'Asie, n'avait plus de valeur. L'esclave n'était plus un homme, c'était une *chose*: la propriété mobilière du *maître*. *Tout*, même la *mort*, n'était plus *rien*. Un vent de désordre moral, portant dans ses flancs les germes empoisonnés de la corruption, soufflait, sans discontinuité, sur ce colossal empire. »

« A force de contact avec les peuples gangrenés qu'il avait soumis à ses lois, le colosse romain commençait à sentir ses membres se gangrener à leur tour. »

« Rome, au sommet de sa gloire, de sa fortune, de sa richesse littéraire et scientifique, n'ayant plus de Dieu à force d'en avoir, allait se reposer un instant, à l'abri du siècle d'Auguste, pour descendre à grands pas la pente de la décadence. »

« C'est en ce moment, si psychologique, de la nation juive et de l'empire romain, que la tradition, et les historiens sacrés placent la naissance de Jésus de Nazareth. »

« C'est au moment où le vieux monde est ébranlé dans ses fondements et dans ses croyances par ses abus mêmes; alors que Rome, son pivot, gorgée d'or, de richesses et d'orgueil militaire, est livrée aux discussions de ses rhéteurs, au sabre d'un soldat heureux, aux intrigues de son nombreux clergé et aux ambitions de ses courtisans.., pendant que le paganisme croule de toutes parts.., qu'il est discuté; que ses dieux, ses déesses et ses prêtres sont tournés en ridicule.... que les dieux s'en vont, et que tout se prépare pour une révolution générale dans les idées, les principes, les hommes et les choses, que les peuples d'Orient, foulés, meurtris, soumis par les armes romaines, jettent un suprême regard dans l'obscur de l'inconnu pour y trouver une lueur d'espérance, c'est à ce moment, si solennel, qu'un nouveau phare s'élève à l'horizon, sous l'aspect d'une étoile, droit sur la modeste ville de Nazareth! »

« Le Réformateur peut se manifester, les temps sont préparés par les événements. »

« Le fruit mûr ne demande qu'à être détaché du vieil arbre. »

Eh bien! est-ce que tout ce qui précède n'est pas aussi ce qui se passe chez nous depuis près de trente ans? E. M.

CURE SPIRITUELLE.

« Monsieur, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance le fait suivant, que de nombreux témoins, spirites ou non, peuvent attester :

« Mme veuve Davaux, ma mère, âgée de 77 ans, demeurant 157, rue de la Roquette, était sourde de l'oreille droite depuis huit ans et demi. Cette infirmité la gênait extrêmement, bien que ne lui causant aucune souffrance.

« Témoin des cures nombreuses obtenues, soit pour moi, soit pour les miens, par les soins que daignait nous prodiguer le bon et vénérable docteur Demeure, ma mère, pleine de foi en Dieu et de confiance dans l'assistance de notre bienfaiteur, me pria de lui demander s'il daignerait la délivrer de son infirmité.

« Le docteur Demeure voulut bien y consentir et déclara que, seul, sans l'intervention de qui que ce soit, sans magnétisation, il opérerait la cure.

« La nuit suivante, ma mère, qui n'avait jamais souffert de l'oreille, ressentit des chatouillements et entendit de petits craquements; la journée se passa bien; la nuit suivante, les chatouillements devinrent plus sensibles et les craquements si forts, que ma mère, pour essayer de neutraliser le mal, se tamponna l'oreille; enfin, le lendemain, troisième jour, ma mère retira de son oreille une petite lentille, noire, luisante mais très dure; peu d'heures après, elle en retira un polype de la grosseur d'un petit pois, enveloppé d'une matière blanche et cotonneuse, cela sans aucune douleur.

« Depuis ce moment, ma mère est absolument guérie; elle entend à merveille de l'oreille droite, comme si jamais elle n'avait été atteinte de surdité.

« Le fait, je le répète, peut être attesté par de nombreux témoins qui connaissaient l'infirmité de ma mère et qui, aujourd'hui, la voient jouir du bonheur d'une délivrance dont tous nous remercions Dieu, notre Père de miséricordes, et nos bons Esprits, ministres de ses volontés, surtout notre bon et bienveillant docteur Demeure, qui nous a assisté d'une manière si flagrante et si généreuse.

« L'hommage de mon respectueux dévouement. « Th. Casse.

« 157, rue de la Roquette. »

UNE BONNE NOUVELLE.

Un de nos amis, le Dr Albert Salivas, vient de transporter son cabinet médical, 3, rue de Mogador.

Le Dr Albert Salivas, s'inspirant des travaux de notre vieux maître le Dr Paul Desjardin de Régla, se consacre principalement au traitement des maladies chroniques et des affections nerveuses par l'application des procédés qui constituent la *Dynamothérapie*.

Qu'est-ce que la Dynamothérapie? allez-vous me dire.

Le Dr Paul Desjardin a depuis plus de quinze ans défini ce mot, dont il est le créateur: *La réunion des agents naturels tels que le magnétisme minéral, humain et végétal, l'électricité statique et dynamique, le calorique, la lumière, etc.* La Dynamothérapie est donc par le fait une véritable synthèse physiologique et thérapeutique.

Pour compléter le traitement, le Dr A. Salivas, empruntant aux lois médicales ce qu'elles ont de plus rationnel, prescrit, suivant les indications, les préparations alcaloïdo-thérapiques dont la puissance a fait jusqu'ici le succès si mérité des deux grandes écoles hahnemannienne et dosimétrique.

Dans l'intérêt de nos lecteurs et des malades, nous ne pouvons que nous féliciter de la création de cet établissement médical.

Nous reviendrons du reste sur ce sujet en parlant de la machine dynamothérapique si ingénieuse et si pratique du Dr Paul Desjardin de Régla.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35e Année | No 8. | 1er Aout 1892.

TÉLÉPATHIE

Le remarquable ouvrage de MM. Gurney, Myers et Podmore, sur les hallucinations télépathiques, permettra à tout expérimentateur des phénomènes spirites, de saisir l'analogie qui existe entre ces deux classes de phénomènes.

Mais les savants anglais sont-ils bien fondés à supposer qu'il n'y a, dans tous les cas, qu'un phénomène d'hallucination ?

Dans sa forme la plus simple, le phénomène télépathique s'accomplit dans les conditions suivantes :

A et *B* ont vécu ensemble et se sont pris de grande affection ; ils habitent en des lieux éloignés, mais connus de chacun d'eux et tous deux ont parcouru antérieurement la distance qui les sépare ; ils ont donc une idée nette de l'orientation ; *A* vient à mourir ; au moment de son agonie il est fort préoccupé par la pensée de *B* qu'il voudrait voir près de lui, et il arrive que *B*, qui ne songe point à *A* voit tout à coup l'image de *A* se former devant lui et cette apparition a des apparences caractéristiques qui concordent avec l'état physique et moral de *A* au moment de son agonie.

Selon les auteurs de l'ouvrage précité, une influence émanant de *A*, a agi à distance par un procédé inconnu, sur le cérébral de *B* et lui a donné une illusion ; mais l'image de *B* n'aurait rien d'objectif. Si donc *B* avait en ce moment-là un appareil photographique tout prêt à fonctionner, la plaque sensible ne donnerait aucune trace de l'apparition.

C'est ce qui n'est pas démontré.

Etant donnée la parité des phénomènes en question avec les phénomènes spirites, et que, dans ces derniers où l'on s'attend aux apparitions avec des sujets spécialement doués, la photographie ayant pu être employée a révélé la réalité objective des apparitions, on est donc fondé à croire que les apparitions télépathiques peuvent être objectives, tout en admettant que l'hallucination peut rentrer dans les combinaisons variées de ces étranges influences.

Les auteurs anglais font remarquer, avec juste raison, qu'on ne peut pas plus prouver, par le simple raisonnement, qu'il n'y a pas de fantômes, qu'on ne peut démontrer qu'il y en a et que l'expérimentation seule peut conduire à la vérité sur ce point; dès lors qu'ils reconnaissent ne pouvoir que faire des hypothèses pour expliquer ces phénomènes, il n'y avait pas de raison pour reculer devant l'hypothèse spirite qui admet dans tous ces phénomènes l'intervention possible de *quantités intelligentes*, d'essence inconnue appelés *Esprits*.

Sans doute que les auteurs anglais ont craint d'effaroucher le public, en admettant un instant comme possible, qu'un agent indépendant puisse établir entre *A* et *B*, la relation qu'ils supposent ne résulter que d'une sorte d'affinité entre eux. Leur réserve aurait sa raison d'être s'ils ne présentaient dans leur ouvrage que des cas de l'espèce que j'ai signalée; nous pouvons supposer, dans les conditions admises, que quelque chose émanant du moribond et guidé dans l'espace par sa volonté, parvient jusqu'au cerveau récepteur sans le concours d'intelligences étrangères, et que le cerveau du visionnaire raisonne comme une table d'harmonie sous l'excitation du cerveau moteur du premier. C'est déjà bien phénoménal et nous n'avons absolument rien dans le connu qui agisse d'une manière analogue. Nous avons bien le cas d'une corde vibrante, actionnant à distance un corps, corde, peau tendue, etc., susceptible de vibrer à l'unisson, mais l'influence transmise se réduit en raison du carré des distances et n'est jamais d'intensité égale, tant s'en faut, à celle de la source d'émission ; alors que dans les phénomènes télépsychiques il paraît y avoir égalité d'intensité, c'est-à-dire, *conservation de l'énergie*, malgré la distance.

Nous trouvons dans les faits cités par l'ouvrage anglais, des cas où *A* ignore où se trouve celui à qui il apparaît !

Pour expliquer ce phénomène par la puissance psychique seule de *A*, nous sommes conduits à supposer que les contacts antérieurs de *A* avec *B*, ont établi entre eux quelque lien matériel, fluidique, indestructible malgré le temps et la distance et susceptible d'agir à l'occasion comme un fil télégraphique, grâce à des conditions spécialement favorables ; ce qui nous conduirait à supposer que tout homme est rattaché ainsi à tous ceux qu'il a fréquentés.

Mais voici qui complique le système; nous trouvons dans le dit ouvrage des cas où *A* apparaît à un individu avec qui il n'a pas eu de relations (! ?).

Il faudrait donc étendre encore la conception précédente et admettre qu'un homme quelconque est relié secrètement à toute l'humanité, et que, suivant ses desiderata au moment psychologique, c'est le lien qui correspond à

son désir qui agit de préférence aux autres et actionne le cérébral visé dans la pensée de l'individu, qui, saisissant d'emblée tous les cerveaux humains à la fois, ferait un choix plus ou moins arbitraire (! ?). C'est-à-dire que si l'on suppose pour le globe terrestre un *esprit absolu*, résumant tous les vivants et les morts et autres espèces s'il y en a, cet individu se trouverait être tellement identifié à cet esprit général, qu'il serait lui-même l'esprit absolu, pendant l'instant psychologique anormal (?)

Mais voici qui dérange cette combinaison : Nous trouvons des cas où l'apparu n'a nullement désiré apparaître, et n'a pas songé à celui qui en a vu le double. Alors ! où est la volonté initiale qui a établi la relation ?

N'est-ce pas aller un peu loin que d'attribuer aux hommes seuls, des facultés aussi étendues, si écartées de leurs facultés normales ? et ne puiserait-on pas dans l'hypothèse spirite une explication plus simple et moins fantasmogorique ?

On peut déjà reconnaître que cette hypothèse n'est pas plus fantastique que celles qu'on a faites pour expliquer ces phénomènes. Si donc les dernières peuvent être, celle spirite peut être aussi. Admettons-la comme vraie un instant et supposons une *quantité intelligente* quelconque, invisible (que ce soit celle qui a constitué l'intellect d'un défunt, ou qu'elle n'ait jamais appartenu à l'humanité, cela importe peu ici) ; ce qui était très complexe sans elle devient simple ; car nous pouvons la supposer *l'agent* qui va produire l'hallucination, ou la vision objective du sujet sensibilisé.

Que A et B se connaissent ou non, qu'ils soient ignorants ou non de leurs positions réciproques ; que A désire ou non apparaître à B ; que B pense ou non à A en ce moment-là ; il peut se faire que, pour des motifs quelconques il plaise, à l'X supposé, d'établir la communication télépathique, ou *spiritique*, entre A et B ; soit que X ait la faculté d'établir un lien temporaire fluidique entre A et B, soit qu'il ait celle de franchir la distance qui les sépare.

Le but de X peut être de frapper, une fois dans sa vie, l'imagination de B pour lui faire pressentir qu'il y a quelque chose qui prime l'homme dans la nature, et il est remarquable déjà que la plupart de ces manifestations sont allégoriques dans ce sens.

En outre, la manifestation peut revêtir une forme burlesque ou mauvaise ce qui donne l'*apparence* des *mauvais esprits*.

Quand deux individus veulent communiquer entre eux à de grandes distances, ils emploient une puissance intelligente l'*Etat*, qui met à leur disposition ses appareils télégraphiques ; l'État est représenté par ses agents dans cette opération.

Ce que *A* et *B* n'ont pas puissance de faire, l'État le fait ; *A* exprime son désir, l'Etat agit et *B* reçoit l'expression des désirs de *A*.

L'État peut spontanément faire connaître à *B* des renseignements sur *A*, à l'insu de ce dernier. Or, n'y aurait-il pas, de par l'espace, un *état invisible*, *collectivité d'intelligences*, s'occupant quelque peu de la gérance de l'humanité ? ?

L'homme, produit de forces créatrices considérables, ne serait-il pas frappé au coin par ces puissances et *créé à leur image* en ses tendances et ses facultés ? Et s'il a toujours établi des hiérarchies dans la société, n'est-ce pas parce qu'il dérive de forces organisées hiérarchiquement ?

Avec raison les auteurs anglais disent qu'il faut préférer, parmi plusieurs hypothèses, celle qui paraît la plus simple.

Mais puisque ce ne sont que des systèmes hypothétiques, il n'y avait pas péril à élargir le cercle et à envisager toutes les hypothèses que peut fournir la puissance analytique de l'esprit humain.

Quel est donc celui des deux systèmes suivants qui paraît le moins compliqué ?

1° L'homme atteignant tout à coup à des facultés bien supérieures à ses facultés normales, agit à des milliers de lieues, consciemment ou inconsciemment, sur le cérébral d'un autre homme ;

2° Un être inconnu, doué de sens spéciaux, établit ces relations.

A priori, c'est le second qui est le moins phénoménal.

Certes, on n'expliquera pas l'état ni la nature de cet être inconnu, mais on n'expliquera pas davantage cette révolution subite dans les facultés de l'homme et surtout leur efficacité comme fonction intelligente quand il est inconscient du fait qui s'accomplit, bien que conscient de lui-même, puisqu'il y a des cas où l'homme conscient apparaît à un autre sans le savoir.

Qu'est-ce donc qui est conscient de la fonction dans cette étrange fonction ?

En laissant de côté la cause initiale du phénomène, il nous reste à examiner ses moyens d'exécution ; or, si nous supposons qu'une intelligence X sait où se trouvent A et B en un moment donné, nous comprendrons qu'elle n'a nul besoin du concours de la conscience, de l'intelligence et des désirs de ceux-ci pour opérer, comme elle peut agir selon ces désirs.

L'hypothèse spirite simplifie donc, bien qu'elle ne résolve pas le problème ; elle a, à cet égard, une supériorité incontestable sur les autres systèmes.

On lui oppose des arguments qui n'ont aucune portée dans l'espèce :

« Si l'X supposé a manifesté pour une chose il manifesterait pour d'autres,

et s'il a donné à B l'image de la mort ou de l'accident de A, pourquoi n'informerait-il pas tous les hommes de tout ce qui peut les intéresser entre eux ? »

L'absence de *parce que* efficace à ce *pourquoi*, n'infirme pas l'existence de X; on peut retourner la question à ceux qui soutiennent que X n'existe pas :

« Pourquoi celui à qui vous prêtez la faculté de voir ou de manifester à distance et de donner un renseignement exact, mais banal, n'a-t-il pas celle de puiser des renseignements graves, de connaître par exemple les projets des généraux ennemis? »

Il y a là un indice remarquable en faveur de l'hypothèse spirite. Ne semble-t-il pas manifeste que cette étrange faculté de *double vue*, si grande dans sa fonction physique et si réservée dans sa fonction intelligente, n'est pas le lot de celui à qui on la prête? Ou bien il faudrait admettre que le sensitif qui, dans ses fonctions ordinaires, est peu discret et croirait faire œuvre pie en dévoilant à ses amis tous les projets de leurs ennemis, passerait tout à coup dans une manière d'apprécier les choses morales de la vie, tout à fait écartée de ses appréciations journalières !?

On a proposé de provoquer des signaux pour attirer l'attention des habitants de Mars, simplement pour leur donner lieu de croire que sur Terre il y a des êtres qui désirent leur prouver leur existence et leur intelligence.

Or, si on examine tous les faits spirites ou télépathiques, ils apparaissent comme des démonstrations incomplètes, comme s'il s'agissait simplement de frapper les imaginations et d'attirer l'attention de l'homme.

On se croirait en présence de deux mondes séparés par un abîme, ayant des contacts très imparfaits et cherchant à se souder plus intimement et à combler le gouffre; mais l'homme ne paraît pas avoir la supériorité dans ces tentatives.

On dirait que la science officielle tremble à l'idée de découvrir un jour des esprits au bout de ses investigations; on ergote sur les mots : *surnaturel*, *merveilleux*, *superstition;* il semblerait que l'humanité va sombrer dans le chaos des idées !

« Quoi, il y aurait des miracles, il y aurait des fantômes !? La magie et la sorcellerie ne seraient pas de vains mots!? Le XXe siècle remettrait debout ce que le XIXe aurait renversé !? Toute cette foule de spirites, sans grande instruction pour la plupart, qui ont cru bonassement aux êtres occultes, auraient mis le pied sur une vérité et nous aurions eu l'erreur en partage!? »

Dame! Messieurs les savants, vous la leur baillez bonne! Vous avez affirmé à cette foule qu'il fallait être insensé pour croire au *sort jeté*, et vous nous affirmez qu'on peut soumettre un homme à un joug imposé par la volonté mentalement exprimée, vous l'appelez *suggestion!*

La descente du Saint-Esprit sur les apôtres, sous forme de langues de feu, était, selon vous, une mauvaise blague et, en comité scientifique, vous constatez que des globes lumineux, gros comme des œufs de dinde, apparaissent par mouvements intelligents ! Ce qui était *miracle* s'appelle *phénomène psychique.*

Le *Mane, thecel, pharès* était un conte des mille et une nuits, et vous nous affirmez avoir vu des mains écrivant, saisissant des instruments de musique, ou se moulant d'elles-mêmes dans la paraffine ou le plâtre !

A Charenton vous auriez placé ceux qui vous disaient que saint Cupertin s'élevait du sol dans ses extases, et vous nous certifiez que Home et les fakirs indous, s'élèvent de terre comme des ballons du Louvre.

L'apparition de Jésus-Christ à ses apôtres, après sa mort, était un conte fait à plaisir, et le premier chimiste de l'Europe tâte le pouls à Katie-King et il la photographie en présence d'autres savants, et cela, pendant des mois !!

Mais alors, si vous vous êtes trompés du tout au tout sur les phénomènes en niant leur existence, quelle autorité avez-vous aujourd'hui pour dire à la foule ahurie qui vous écoute que des esprits n'en sauraient être la cause ?

Vous êtes complètement désarmés aujourd'hui devant les prétentions religieuses; vous ne savez où s'arrête le naturel, où commence la superstition, puisque vous êtes impuissants à saisir une loi donnant la clef des faits que vous affirmez.

Vous êtes donc bien timorés, après avoir été tellement débordés par les faits, de mettre toute votre confiance en des hypothèses restreintes.

Quelle différence trouve-t-on au fond dans les deux phénomènes suivants :

1° A, occupé à calculer une éclipse à Paris, voit tout à coup entrer son père qu'il croit à Cuba ; au bout d'une minute, le père se résout comme une vapeur, et A apprend, plus tard, que son père a été frappé, à Cuba, d'une attaque d'apoplexie juste au jour et à l'heure de la vision.

Quel est le résultat acquis ? A a reçu, par un procédé inconnu, le renseignement exact d un fait vrai accompli au loin.

2° A faisant une séance de table parlante tout en causant et plaisantant, reçoit tout à coup cette communication : *On vole en ce moment chez le consul de Grèce à Alger.*

Les journaux du surlendemain prouvent l'exactitude du fait, qui s'est accompli au moment de l'expérience.

Le résultat acquis n'est-il pas le même que précédemment ? Et, dans les deux cas, on ne saurait prétendre que A a été le provocateur des renseignements. A doit donc être mis hors de cause comme moteur, et s'il est récepteur dans

le premier exemple, il n'est évidemment qu'un intermédiaire, qu'un moyen, dans le second.

Alors où est le moteur ?

Dans le premier cas, nous pouvons, avec MM. Guney Myers et Pudmore, croire que c'est le père de A.

Mais dans le second, nous ne pouvons valablement supposer que les voleurs, seuls êtres humains en connaissance de leur délit, aient pensé en ce moment là à A, qui, dans le cas cité, était un avocat d'Alger faisant une séance de table en famille.

Il faut donc, dans le deuxième cas, admettre une tierce intelligence, ou *esprit*, si on veut l'appeler ainsi, qui a eu le caprice de donner une preuve de ce qu'il pouvait faire (et s'est réfusé à d'autres renseignements).

Or, si cette combinaison est possible dans le second cas (et on ne peut l'éliminer de l'hypothèse), elle est possible aussi dans le premier cas. Le père de A a pu ne pas plus songer à son fils, avant, pendant ou après le trépas, que les voleurs d'Alger n'ont songé à A, avant, pendant ou après leur larcin.

Tous ces phénomènes, spirites, télépathiques, hypnotiques, magnétiques, etc..., ne peuvent bien se comparer et concourir à une analyse capable de déductions utiles, qu'à la condition d'admettre une intelligence étrangère.

Goupil, ingénieur.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES.

CHAPITRE XVII.

L'intolérance sous Louis XV.

(1715-1774.)

Le Grand Roi mort, la France poussa comme un soupir de soulagement ; elle savait que le faste et la grandeur, le gaspillage dans l'administration coûtent fort cher à un peuple : le pays était totalement ruiné. Les finances étaient obérées comme jamais elles l'avaient été ; la noblesse était criblée de dettes et avilie par son existence passée dans les antichambres, enfin dans toutes les classes de la société on sentait une défaillance générale ; mais au milieu de toutes ces calamités, le plus malheureux, c'était encore, comme toujours du reste, le peuple. Aussi s'en donna-t-il à cœur joie quand, le 9 septembre 1715, il vit un cortège plus que mesquin, d'apparence plus sinistre que funèbre, conduire à Saint-Denis *au tombeau de nos roys*, le deuil et les restes pourris de la *Grande Monarchie*. On eût dit une fête publique dans laquelle on ne respecta rien, surtout le cercueil du *Grand Roy*, car

Duclos, dans ses *Mémoires secrets*, nous dit : « L'affluence fut prodigieuse dans la plaine, on y vendrait toutes sortes de mets et de rafraîchissements ; de toute part, on voyait le peuple danser, chanter, boire, se livrer enfin à une joie scandaleuse et plusieurs même eurent l'indignité de vomir des injures en voyant passer le char qui renfermait le corps. »

Le peuple ne pouvait guère agir autrement ; il fêtait à sa manière la fin de la plus intolérable des oppressions, le roi n'avait eu aucune pitié pour lui, à son tour, il était impitoyable pour Louis.

Le lendemain même de la mort du roi, le Parlement s'était assemblé et avait ouvert le testament royal. — On le connaissait du reste un peu avant cette ouverture ; des bruits et des chuchotements de couloirs et d'antichambre avaient appris l'ensemble de ce document et par suite Philippe d'Orléans avait vu se grouper autour de lui toutes les espérances d'une réaction violente contre le futur gouvernement que le testament royal avait la prétention d'imposer.

Villars, d'Aguesseau, d'Argenson, Villeroi, le cardinal de Noailles, tous ceux enfin, qui détestaient les jésuites, se rallièrent à d'Orléans en haine du duc du Maine homme sans caractère, double jouet de sa femme et des jésuites.

On dit même que le colonel des gardes françaises, le Duc de Guiche, avait offert son adhésion à Philippe d'Orléans, moyennant une redevance de 600.000 livres et que ses gardes, presque tous déguisés, se tenaient dans la salle du Parlement, prêts en cas d'urgence.

La lecture du testament terminée, le duc d'Orléans après avoir rendu hommage au caractère du feu roi, s'éleva avec force contre les dispositions qui le mettaient à l'entière discrétion d'un conseil de Régence en laissant la tutelle et l'éducation du roi à la garde du duc du Maine ; ces dispositions, dit-il, sont attentatoires à mon honneur et aux droits de ma naissance. J'ai confiance, dit-il en terminant, aux sages avis de la haute assemblée, dont j'écouterai toujours les remontrances, mais je revendique hautement du Parlement la Régence sans condition aucune et sans tutelle.

Aussitôt l'assemblée s'exécuta comme ont coutûme de le faire toutes les assemblées et elle transmit les pleins pouvoirs sollicités n'accordant au duc du Maine que la surintendance de l'éducation du roi.

Bientôt après son entrée en fonction, le Régent dut s'occuper de reconstituer les finances. Le trésor royal était plus qu'épuisé, il était complètement ruiné, il avait à peine 800.000 livres pour faire face aux besoins quotidiens et aux 450 millions de dettes accumulées par les désastres et les folles dépenses improductives des dernières années du règne du fameux Roy-Soleil.

Pour régler les comptes, c'est-à-dire payer les dettes, Saint-Simon propose un bon moyen, un peu radical peut-être : la banqueroute, disant que la ruine absolue du crédit public aurait l'avantage « de mettre doresnavent les rois dans l'impossibilité d'emprunter et par conséquent de faire des dépenses outrées et des entreprises ruineuses ».

Heureusement, le Régent ne goûta pas de ce conseil, mais il essaya de se créer des ressources par une foule d'expédients, qui trahissaient, sans y remédier, l'état précaire des ressources financières de l'État : abolition des récentes lettres de noblesse, suppression d'offices, réduction d'un quart des rentes de l'Hôtel-de-Ville, mise à la réforme de 28.000 soldats, recherches de traitants concussionnaires, etc., etc. Toutes ces mesures plus ou moins iniques, sauf la dernière, aidaient à vivre au jour le jour, mais ne constituaient pas un système financier ; aussi toutes les affaires étaient en souffrance et fort grande était la misère ; il ne manquait plus que les persécutions religieuses pour achever la ruine du pays ; aussi firent-elles bientôt leur réapparition, car les jésuites parvinrent, comme toujours, à donner au roi un confesseur de leur compagnie, aussi bientôt après, parut un édit du roi édit très sévère qui interdisait aux protestants sous les peines les plus sévères, l'exercice de leur religion.

Fleury, devenu premier ministre remit en vigueur la *Bulle Unigenitus*, source de nouvelles discussions et de nouveaux scandales, l'exil, les lettres de cachet poursuivirent à outrance les jansénistes. Un prêtre odieux du nom de G. de Tencin, convaincu de crimes affreux se fit le délateur et l'instigateur des plus implacables violences.

Une déclaration du 24 mai 1724, publiée sous l'inspiration de l'archevêque de Rouen, M. de Tressan, renouvela au milieu d'une époque d'athéisme officiel les plus odieuses persécutions. — Ce Tressan avait été aumônier du Régent, c'est lui qui avait établi une sorte de code des dragonnades, recueil qui ne contenait pas moins de 150 ou 200 ordonnances contre les protestants ; d'après l'ordonnance du 24 mai 1724, tout nouveau converti, sur le simple dire d'un curé, pouvait être déclaré *relaps* et être condamné dès lors à mort ; ses biens pouvaient être confisqués et vendus et sa famille jetée dans la misère noire ; le même édit permettait aux curés de pénétrer dans une maison et de la visiter dans tous ses recoins les plus cachés. Cette faculté leur fut accordée pendant six années, de 1724 à 1730 ; enfin la mémoire de ceux qui mouraient hors de l'église était flétrie. Seule, l'Alsace était exemptée des rigueurs de l'édit parce que le] libre exercice de leur culte était garanti aux Alsaciens par les traités mêmes qui avaient réuni l'Alsace à la France.

La persécution fut surtout intense après la mort d'Innocent XIII ; sous son successeur Benoît XIII, qui était en correspondance avec Fleury, le pape demandait à celui-ci l'extirpation de l'hérésie, en lui laissant entrevoir le chapeau de cardinal comme récompense de ses succès. Fleury se mit à l'œuvre pour obtenir son chapeau et des milliers et des milliers encore de calvinistes quittèrent la France pour fuir à l'étranger, principalement en Suède où le Sénat de Stockolm offrit un asile aux émigrants de France.

A la mort de Fleury, survenue le 29 janvier 1743, Louis XV déclara qu'il entendait régner par lui-même et le prouva en ne nommant pas de premier ministre. Le roi assista en personne à nombre de batailles ; après la guerre des Pays-Bas et la paix d'Aix-la-Chapelle, il rentra en France et se livra entièrement aux plaisirs. Ce fut alors le règne de Madame de Pompadour ; c'est elle qui choisit les ministres, qui reçoit les ambassadeurs, qui ôte enfin tout souci au roi *Bien-Aimé* et lui meuble même son *Parc-aux-Cerfs*; il était difficile de pousser plus loin la complaisance.

Pendant ce temps-là, les querelles religieuses excitaient de nouveau des passions mal éteintes et des haines implacables ; plusieurs refus de sacrements sont dénoncés au Parlement par des familles parisiennes. Les prêtres catholiques apostoliques et romains refusent la confession, la communion et le viatique aux *Appelants de la Bulle Unigenitus*. Les robes rouges et les soutanes noires sont donc encore aux prises : la justice et l'Église combattent l'une contre l'autre. Le Parlement se révolte à la fin ; le roi supprime les Chambres et exile ses membres ; mais comme il s'aperçoit quelque temps après qu'il aura bientôt besoin du Parlement pour enregistrer ses édits, Louis XV prend le prétexte de la naissance du duc de Berry pour rappeler son Parlement.

Le 2 septembre 1754, le roi, dans sa *Déclaration* anéantit toutes les procédures commencées au sujet de la Bulle *Unigenitus*, il impose silence au clergé sur cette matière et charge le Parlement de veiller à l'exécution de son édit. Il se déclarait donc ouvertement pour les magistrats, ce qui lui vaudra le coup de couteau de Damiens, comme nous allons le voir bientôt.

Un arrêt de la Chambre des vacations condamne, quelques jours après la déclaration royale, quinze chanoines d'Orléans, à douze mille livres d'amende pour avoir refusé d'administrer un de leur confrère au lit de mort; l'évêque d'Orléans se voit à son tour exilé à sa terre de Meung pour avoir approuvé par une lettre pastorale la conduite de ses chanoines.

Vers la fin de novembre de la même année, Louis XV appelle dans son cabinet les principaux *Constitutionnaires*, on désignait ainsi les adhérents à

la Bulle *Unigenitus* ou *Constitution.* Ceux-ci réunis, il leur parla en ces termes : « Je vous défends toute réponse à ce que je vais vous dire : Je veux la tranquillité dans mon royaume. Je vous ai imposé silence sur les matières du Jansénisme, ceux qui contreviendront à mes ordres seront punis suivant les rigueurs des lois. »

Les jésuites, suivant leur tactique habituelle, s'inclinèrent respectueusement jusqu'à terre devant le roi, en signe d'assentiment, mais, une fois dehors, ils relevèrent promptement la tête et poursuivirent leurs ennemis avec un acharnement beaucoup plus fort, c'était une rage véritable.]

A ce moment, l'abbé de Bernis, sur la recommandation de son amie, Madame de Pompadour, entre aux affaires ; il est nommé conseiller d'État, et le roi veut surtout l'utiliser à négocier un accommodement avec la Cour et son *vilain* Parlement. Ce dernier qualificatif est du roi qui ajoute : « Mes troupes agissent lentement en Allemagne, l'argent manque, de nouveaux impôts sont nécessaires si nous voulons pousser la guerre avec vigueur ; et ces diables de robes rouges qui ont pris la mouche, vont me manquer pour enregistrer mes édits. »

Telle était la situation des affaires quand un attentat faillit mettre fin aux jours du roi. Il était sur le point de partir pour Trianon, le 5 janvier 1757, c'était entre 5 et 6 heures du soir, il faisait un froid excessif ; au moment de lever le pied pour monter en voiture, Louis XV fut frappé tout à coup d'un coup de couteau par un individu qui, le crime accompli, se mêla aux courtisans. Seulement l'assassin qui ignore les lois de l'étiquette, garde sur la tête son chapeau, alors que tout le monde est découvert.

« Je viens de recevoir un coup de poing », dit le roi, et désignant l'homme qui l'a frappé, il ajoute : « Qu'on arrête cet homme, mais qu'on ne lui fasse pas de mal. »

Puis le roi, après avoir passé la main sous son habit, la retire tout ensanglantée et dit : « Je suis blessé. »

Le duc d'Agen, capitaine des gardes, arrête et interroge l'assassin, qui déclare se nommer Robert-François Damiens.

Quand on lui demande ce qui l'a poussé à ce crime odieux, il se contente de répondre : « Les plaintes continuelles de l'archevêque de Paris, le refus de sacrements, les clameurs du peuple sur la disgrâce du Parlement, tels sont les motifs qui m'ont fait agir. La religion seule m'a porté à commettre cet attentat ; j'ai cru faire une œuvre méritoire pour le ciel... qu'on veille à M. le Dauphin, qu'il ne sorte pas de la soirée. »

Ici encore, nous nous trouvons en présence d'un fanatique, tel que Jacques Clément et Ravaillac ; il est donc facile de reconnaître la main des ésuites, Damiens avait été leur domestique à Paris

Bientôt jugé, l'assassin fut condamné à être tenaillé, arrosé de plomb fondu et écartelé à quatre chevaux ; cette horrible sentence fut exécutée le 28 mars 1757.

Cet attentat semblait avoir donné au roi comme un regain de sympathie, mais au lieu d'en profiter pour calmer l'effervescence des esprits, il continue à faire emprisonner les parlementaires opiniâtres à Besançon, à Pau, à Rouen et à Rennes ; malgré tout, les magistrats persistaient à refuser un acte de repentir qu'il réclamait, aussi, de guerre lasse, Louis XV retira sa déclaration et rappela les exilés du Parlement, ainsi que les évêques ; la paix intérieure semblait rétablie elle était bien nécessaire avec la guerre qui agitait alors l'Europe et connue sous le nom de *guerre de Sept ans*, (1755-1763). Après celle-ci Louis XV eut encore maille à partir avec son Parlement presque jusqu'à sa mort, survenue le 10 mai 1774, à 2 heures après midi. La nuit même de ce jour, sans cérémonie aucune, le corps du roi fut transporté à Saint-Denis, dans une voiture de chasse transformée en corbillard pour la circonstance.

D'après d'autres historiens, ce n'est que le 12 mai que le corps fut emporté à Saint-Denis. « Le cercueil, nous dit la comtesse de B*** (1), était dans une grande voiture de chasse, un second carrosse menait le duc d'Agen et le duc d'Aumont ; un troisième était occupé par le grand aumônier et le curé de Versailles, une vingtaine de pages que suivaient une cinquantaine de palefreniers à cheval, portant des flambeaux, tel était tout le cortège ; personne n'eut le temps de prendre le deuil et les carrosses n'avaient pas été drapés.

Le convoi, parti de Versailles vers 8 heures du soir, arriva à Saint-Denis à 11 heures à travers une double haie de curieux, qui sous le manteau des nuits donnaient carrière à la plus maligne critique sur la vie, comme sur la mort du monarque. Le corps de S. M. fut descendu dans le caveau de sa race, après un court office ; l'entrée de ce souterrain fut aussitôt scellée et calfeutrée, tant on eut hâte de séparer les vivants de ce fumier humain, reste unique de la grandeur souveraine de Louis XV. »

Nous devons expliquer ce mot de *fumier* ; en effet le roi était mort pourri et l'infection était telle dans la chambre mortuaire, qu'on eut recours à des vidangeurs pour mettre le cadavre dans un cercueil, les serviteurs chargés de ce soin n'ayant pu séjourner dans la chambre royale.

Longtemps avant la prise de la Bastille, la Révolution était faite sinon accomplie, car depuis plus d'un demi-siècle elle était dans tous les esprits. En 1709, Fénelon n'avait-il pas dit : « La vieille machine se brisera au pre-

(1) *Chroniques de l'œil de Bœuf*, tome IV, p. 305.

mier choc. » Et vers 1743, Mme de Chateauroux, une des nombreuses et très intimes amies du Roi, n'avait-elle pas ajouté : « Il y aura un grand bouleversement, je le vois, si l'on n'y apporte pas remède. »

Tout le monde sous Louis XV, avait prévu ce bouleversement, la vieille monarchie française était bien morte avec ce roi, et la nouvelle France va désormais prendre pour devise le mot de Mirabeau : « Le droit est le souverain du monde. »

On s'attendait depuis si longtemps à un changement dans la vie et dans les mœurs, on avait une telle soif de tolérance et de liberté, que des esprits chagrins ou qui avaient hâte d'arriver à leurs désirs désespéraient de la révolution au moment même où elle allait éclater. Un de ces hommes de peu de foi, G. de Mably ne disait-il pas un an avant sa mort survenue en 1785 : « Ah! c'est bien fini, nous sommes tombés trop bas, les mœurs sont devenues trop faibles, jamais, oh jamais plus ne surviendra la révolution! »

Et il faut bien l'avouer, ce n'était pas seulement le cri de désespérance d'un écrivain à ce moment de notre histoire,le pays était ruiné et si complètement affaissé qu'il semblait incapable d'un acte d'énergique révolte. Il en fut capable cependant, parce que la nonchalance du roi petit-fils de Louis XV, de son successeur acheva de plonger le peuple dans la plus noire misère. Le roi et la reine ne pouvaient rien refuser aux classes privilégiées, de sorte que plus la noblesse et le clergé étaient riches et prospères, plus le peuple était affaissé dans une misère abjecte. Les fermiers généraux le pressuraient d'autant plus que le clergé et la noblesse ne payaient que les impôts qu'ils voulaient bien payer, de sorte que les classes qui absorbaient toute la richesse ne donnaient rien; cela devait donc finir par une catastrophe.

Et cependant l'idée monarchique était si fort ancrée dans l'esprit du peuple que celui-ci adorait son roi; n'avait-il pas surnommé Louis XV, le *Bien-Aimé*? le peuple l'avait bien aimé en effet son roi, pour n'avoir pas pris la royauté en aversion à la mort du vieux libertin du Parc-aux-Cerfs. Mais la scène va bientôt changer, car dès la convocation des états généraux de 1789 la royauté est condamnée; elle est morte du jour où la première fois le peuple a pu exercer ses droits de citoyen, ce n'est qu'alors qu'il a le droit d'écrire ses plaintes et ses vœux, ainsi que d'élire ses députés aux états. Le roi qui se sent de plus en plus envahir par les demandes incessantes de la noblesse et du clergé va s'appuyer sur le tiers état pour combattre les deux autres classes, mais ce sera trop tard.

D'après l'édit de convocation des états généraux : *Les imposés âgés de plus de 25 ans*, devaient élire leurs électeurs qui nommeraient les députés

ils devaient également concourir à la rédaction des *cahiers;* or comme l'impôt atteignait à peu près tout le monde, au moins par la *capitation*, c'était la population tout entière (la domesticité exceptée) qui était appelée à voter.

Nous venons de dire que le peuple aimait son roi, les cahiers du tiers état témoignaient, en effet, d'un grand amour et d'un grand respect pour la royauté; ils demandaient aussi la liberté de conscience sans songer à la liberté des cultes.

Dans leurs cahiers, les nobles qui trouvaient qu'ils n'étaient rien, quand ils n'étaient pas tout, demandaient la ruine du clergé : abolition des dîmes, suppression des moines, vente d'une partie des biens ecclésiastiques; ces mêmes cahiers insistaient sur ce que seuls les nobles auront le droit de porter l'épée et que les préséances subsisteront dans les assemblées; enfin ils demandent de créer un quatrième ordre : *l'ordre des paysans*, afin que celui-ci pût sans doute paralyser le tiers état et appuyer les nobles contre *cette canaille* de peuple qui pouvait fort bien prendre parti pour le roi contre eux (les nobles). Ce nouvel ordre pouvait donc donner à l'occasion un coup d'épaule ou tout au moins un coup de main à la noblesse.

Les *cahiers* du clergé demandaient que les non nobles (les vilains) pussent arriver à toute charge, même d'épée; le clergé sacrifie bien en apparence ses privilèges pécuniaires mais s'il lâche d'une main, il se rattrape de l'autre et ajoutons, fort largement, il prend plus qu'il ne donne voici comment :

1° En mettant sa dette (elle était fort considérable) à la charge de l'État.

2° En demandant une augmentation de revenus pour les curés;

3° En se réservant par lui-même la répartition de ses impôts;

4° La conservation des couvents, des congrégations, et l'éducation des enfants et des jeunes gens, car, ajoute le clergé, la moralité se perd depuis l'expulsion des jésuites (*sic!*).

La rédaction de ces fameux cahiers ne devait pas servir à grand'chose, le torrent révolutionnaire les emporta avec tant d'autres choses comme nous allons voir.

Le 5 mai, les états généraux s'ouvrent dans la salle des *Menus-Plaisirs*, à Versailles. Les députés des trois ordres au nombre de 1.214 (1) sont intro-

(1) D'après la liste des membres insérée dans le volume servant d'introduction au *Moniteur*, l'assemblée se composait de 621 députés du tiers état, de 308 députés du Clergé, de 285 députés de la noblesse; total 1.214 membres, qui tous portaient un costume qui avait été réglé officiellement avant l'ouverture des états généraux.

duits et placés chacun à leur rang d'après le cérémonial de 1.614, le roi assis sur son trône sous un vaste dais, ayant à sa gauche la reine ; il se lève et lit tête nue un discours, duquel nous ne retiendrons que ces passages : « Une inquiétude générale, un désir immodéré d'innovations se sont emparés des esprits..., mais une assemblée des représentants de la nation n'écoutera sans doute que les conseils de la sagesse et de la prudence... Je connais l'autorité et la puissance d'un roi juste au milieu d'un peuple fidèle et attaché aux principes de la monarchie ; ils ont fait l'éclat et la gloire de la France, je dois en être le soutien et je le serai constamment ; mais tout ce qu'on peut attendre du plus tendre intérêt au bonheur public, tout ce qu'on peut demander à un souverain, le premier ami de ses peuples, vous pouvez, vous devez l'espérer de mes sentiments. »

Le chancelier Barentin lut ensuite un programme des questions à étudier et à résoudre par l'assemblée, disant en terminant : « L'intention du roi est que vous vous rassembliez demain pour vérifier vos pouvoirs. »

Après, le chancelier Necker prit la parole, il exposa longuement la situation financière, trop longuement même.

Le lendemain 6 mai, le gouvernement fait afficher que le local destiné à recevoir les députés sera prêt à 9 heures du matin, les députés du tiers se rendent dans la salle des *Menus-Plaisirs*, on ne leur avait pas préparé d'autre local ; ils y attendent vainement les députés de la noblesse et du clergé qui restent dans des chambres voisines pour y vérifier les pouvoirs de chacun. Le tiers est froissé de cette façon d'opérer, cinq semaines se passent en négociations pour arriver à ce que la vérification des pouvoirs se fasse en commun dans une même réunion ; le clergé accepte, la noblesse refuse, enfin le 12 juin, l'assemblée du tiers envoie aux deux ordres de la noblesse et du clergé tant individuellement que collectivement une dernière sommation de se rendre dans la salle des états « pour assister, concourir et se soumettre à la vérification commune des pouvoirs ».

Cette sommation n'ayant obtenu aucun résultat, le 13 juin, sans plus attendre les deux ordres, le tiers vérifie les pouvoirs, et le 17 sous l'inspiration de Siéyès, l'assemblée arrête qu'elle se constitue en *Assemblée nationale.*

Le caractère des états généraux est totalement changé. le gouvernement intervient, et après des péripéties nombreuses et trop connues pour les reproduire ici, dans l'assemblée qui eut lieu le 27 juin et dans laquelle se trouvaient réunis les trois ordres, au cardinal de la Rochefoucauld disant : « Nous sommes conduits ici par notre amour et notre respect pour le roi, nos vœux pour la paix et notre zèle pour le bien public » ; le président Bailly

répondit : « ce jour sera célèbre dans nos fastes; il remplit le désir du roi, et l'Assemblée nationale va s'occuper sans distinction et sans relâche de la régénération du royaume et du bonheur public. »

Mais c'étaient là de grandes illusions, la confiance n'était qu'apparente, la révolution et la guerre allaient bientôt éclater plus violentes que jamais. — Nous ne ferons pas ici l'historique de ces faits si connus et nous poursuivrons notre tâche en passant en revue les faits qui se rattachent directement à l'intolérance religieuse.

Pendant que par toute la France le sol tremblait et qu'un vieux monde tout craquelé allait s'effondrer, *l'Assemblée constituante* entreprit sans se laisser déconcerter par aucun déboire, les grands travaux d'une constitution. Comme préliminaire à son œuvre législative, elle donna une : *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ;* voici quelques-uns des principes écrits dans cette déclaration :

Art. 1. — Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit.

Art. 2. — Le but de toute association politique est la consécration des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont : la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression.

Art. 3. — Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation ; nul corps, nul individu, ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

Art. 4. — La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui ; ainsi l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société, la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.

Art. 5. — La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi, ne peut être empêché et nul ne peut être contraint de faire ce qu'elle n'ordonne pas.

Art. 6. — La loi est l'expression de la volonté générale. Tous les citoyens ont droit de concourir personnellement ou par leur représentant à sa formation. Elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protège soit qu'elle punisse. Tous les citoyens étant égaux à ses yeux sont également admissibles à toutes les dignités, places et emplois publics selon leur capacité et sans autre distinction que celle de leur vertu et de leur talent.

Les articles 7, 8 et 9 concernent la sécurité des citoyens.

Art. 10. — Nul ne doit être inquiété pour ses opinions même religieuses pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.

Art. 11. — La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout homme peut donc parler,

écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.

Les articles 12 à 17 n'ayant pas trait à la tolérance, nous ne les donnons point.

Si les articles qui précèdent étaient appliqués, on aurait l'usage de toutes les libertés civiles et religieuses, car ces libertés y sont formellement consacrées.

Et cependant dans la pensée du législateur, les juifs et les protestants étaient laissés en dehors du droit commun.

Les premiers articles furent discutés et votés le 21 août 1789. Le clergé ne voulait pas la *liberté*, mais *la tolérance religieuse*, il voulait faire inscrire dans la déclaration le mot de *religion dominante*, *culte dominant*. Mirabeau traita le clergé comme il le méritait et mit son mot de dominant au bout de toute législation : « Si vous l'écrivez, dit-il, ayez une philosophie *dominante*, des systèmes *dominants*... Rien ne doit dominer que le droit et la justice. »

Dans la séance du 23 août, Rabaud Saint-Étienne, député de Nîmes, fils du vieux martyr des Cévennes, disait :

« Dans le dernier édit pour les non catholiques, on ne leur a accordé que ce qu'on ne pouvait leur refuser, je veux dire le droit de constater seulement leur contrat de mariage, etc. ; mais du reste, ils sont exclus de tous les emplois et de tous les honneurs. Le militaire ne peut obtenir la croix de Saint-Louis. On peut dire avec raison que la patrie est une marâtre pour les protestants ; ils font tout pour elle et la patrie ne fait rien pour eux. »

Grâce à de brillants débats, la Déclaration des droits de l'homme fut un acte de haute tolérance, bien fait pour pacifier les esprits et calmer les anxiétés du peuple. S'il ne lui donnait pas encore le pain qui lui manquait, il lui mettait au cœur l'espérance dans un avenir meilleur ; les protestants et les juifs devaient être tranquilles par cet acte, et cependant quand on le présenta à la signature du roi, il hésita longtemps ; avant de recevoir le président de l'assemblée porteur du document, le roi s'entoura de son Conseil.

Ce jour-là c'était le 5 octobre, il y avait des troubles dans Paris ; les femmes de la Halle armées de piques et de faux, s'attelant à des pièces de canon, se rendirent à Versailles pour demander du pain. Le roi qui avait passé la journée à la chasse, reçut une députation des femmes de la Halle ; il embrassa même une belle bouquetière du Palais-Royal ; il était alors 6 heures du soir. A ce moment le roi reçoit un billet de Lafayette lui annonçant qu'il est en route pour Versailles avec quinze mille gardes nationaux. A 8 heures, le duc de Richelieu déguisé en ouvrier arrive pâle et défait au château et raconte à la reine les tristes événements qu'il vient de voir à Paris.

Vers 10 heures, le roi, profondément découragé, signe enfin la *Déclaration des droits de l'homme*, que le président de l'Assembée attend depuis 5 heures du soir à la porte du Conseil.

Le roi n'avait signé qu'à son corps défendant, ce qui le prouve bien, c'est que le matin même du jour où il avait signé, il avait adressé une lettre à l'Assemblée dans laquelle il disait ne vouloir donner qu'une accession conditionnelle à la Déclaration des droits et aux articles décrets de la constitution.

Si le roi eut beaucoup de peine à se décider à signer la Déclaration des droits de l'homme, le clergé ne put jamais la digérer et encore aujourd'hui, au seuil du xxe siècle, il considère cet acte comme une *idolâtrie* ; loin de notre esprit toute espèce d'exagération, nous en faisons juge le lecteur ; voici, en effet, ce que M. Pie, évêque de Poitiers, disait dans un discours prononcé le 26 mai 1873 à Chartres, à l'occasion d'un pèlerinage : « O noble pays de France, ô toi qui t'avançais d'un pas si fier et si résolu à la tête de tous les peuples du monde, si je compare le présent avec le passé, quel état et quel État !

« *Du jour où tu as mis la main sur l'arche des droits de Dieu, en lui opposant la déclaration idolâtrique des droits de l'homme*, ta propre constitution a été brisée, ta constitution de quatorze siècles ; et voici que depuis quatre-vingts ans, tu ne sais plus affirmer ton autorité constituante que pour étaler aux yeux de l'univers ton impuissance à rien constituer. En particulier, depuis bientôt trois ans, les nations étrangères regardent avec stupéfaction ce grand peuple qui ne parvient pas à se donner à lui-même un nom, ce peuple posé en l'air et dans le vide, pareillement incapable de la *forme républicaine qui lui promet la terreur et la mort* et de la forme monarchique qui lui demande l'obéissance et le respect (1). »

Si le clergé se montre intolérant, le gouvernement de la République a fait preuve non seulement de tolérance, mais même de beaucoup de mansuétude, en élevant, quelques années plus tard, M. Pie au cardinalat !

CONCLUSION

Il est ordinaire de voir les bonnes intentions, si elles sont conduites sans modération, pousser les hommes à des effets très vicieux.

MONTAIGNE, *l.* II, *c.* XIX.

Nous voici arrivés à la fin de notre tâche, mais le sujet que nous avons traité est si vaste, qu'il y aurait encore beaucoup à dire ; il faut pourtant

(1) A. S. MORIN. *Les principes de* 89, p. 6, note 1.

savoir se borner, c'est pourquoi nous allons résumer ici brièvement la thèse que nous avons voulu soutenir.

Nous avons voulu, en publiant notre étude, faire sentir au plus grand nombre de lecteurs la nécessité d'établir de plus en plus la liberté de conscience dans nos institutions et surtout dans nos mœurs.

Nous avons pensé que le meilleur moyen d'arriver à ce résultat important, c'était de prendre l'histoire qui est l'éducatrice par excellence des peuples.

En ouvrant ce grand livre de l'histoire, écrit au jour le jour par l'humanité, et en le parcourant depuis son origine jusqu'à nos jours, nous y avons vu que ce qui a coûté le plus de sang à l'humanité, ce qui en a fait répandre à flots, ce sont les violences faites à la conscience.

La somme des maux que l'établissement des religions a coûtés à l'humanité est incalculable. Si les efforts, la lutte, l'énergie dépensés pour opprimer les consciences avaient été utilisés au profit de l'amélioration de l'espèce humaine , de sa moralisation, de son bien-être, nous ne craignons pas d'affirmer que les hommes seraient tous bien près du bonheur que nous pouvons espérer dans ce monde; tandis qu'aujourd'hui, après la longue suite de siècles écoulés, l'humanité n'est guère plus avancée qu'à son origine malgré les progrès accomplis, progrès qui peuvent paraître considérables aux yeux de bien des gens, mais bien minimes aux yeux du philosophe qui s'occupe des questions de spiritualisme.

Nous avons étudié l'intolérance religieuse dans l'antiquité, dans l'Inde, dans l'Égypte, dans la Judée, dans la Grèce, dans le monde romain.

Partout cette intolérance, confondue presque toujours avec l'intolérance civile, a fait le malheur des populations et elle a occasionné trop souvent la perte des meilleurs et des plus illustres citoyens, de ceux qui prêchaient la concorde, qui étudiaient avidement les sciences, les arts, la philosophie pour en faire profiter leurs semblables.

Ces illustres victimes de l'intolérance (1) étaient surtout persécutées parce qu'elles voulaient s'opposer à l'asservissement des âmes, de l'intelligence, du libre arbitre, asservissement que s'efforçaient de maintenir les pouvoirs spirituels et temporels.

Nous avons vu les crimes et les forfaits commis par la même intolérance dans la Rome païenne, dans la Rome impériale pendant le paganisme et dans l'empire romain pendant le christianisme. Nous avons vu les empereurs osciller tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, suivant que le comman-

(1) Sous le titre de *Martyrs de l'Intolérance religieuse*, nous avons commencé la biographie de ces victimes (voir le n° du 1er février dernier de la *Revue* et les suivants).

daient leurs intérêts temporels, car la religion n'a jamais été qu'un prétexte pour gouverner et asservir sûrement les peuples.

Pendant le moyen âge, nous avons assisté à des luttes sanglantes et sans fin; les prétextes de toutes ces guerres, de tous ces massacres fratricides étaient souvent bien futiles; nous l'avons vu et prouvé d'une manière irréfutable dans les querelles de schismes et d'hérésies. Quel mal pouvaient causer à l'humanité, les manichéens, les ariens, les donatistes, les gomaristes et tant d'autres? aucun.

Que l'homme adorât un Dieu ou son image, des dieux ou leurs statues, quel mal cela pouvait-il faire, quelle entrave cela pouvait-il apporter à la marche du progrès humain, à la prospérité générale, à l'avancement intellectuel des masses? aucun.

Et cependant, c'est par centaines de mille qu'il faut compter les victimes parmi les manichéens, les ariens, les donatistes, les iconoclastes et les iconolâtres.

Voilà le grand malheur, c'est la suppression de ces milliers, de ces millions d'existences, de ces êtres humains qui, tous sans exception, quelle qué soit leur capacité, leur degré intellectuel, sont tous utiles et indispensables au progrès de l'humanité, car dans l'harmonie du monde, rien n'est inutile, le plus humble comme le plus grand ont chacun une mission à remplir, comme le savent fort bien les spirites.

Au XIIe siècle, combien de nouvelles victimes encore parmi les Albigeois et, à un moment donné, tout est Albigeois pour les persécuteurs, car suivant l'époque et la contrée, les noms de ces malheureux changent, mais ils sont toujours et partout traqués et massacrés finalement comme hérétiques. Il est impossible de fixer un chiffre approximatif des Albigeois exterminés, tout ce qu'on peut affirmer c'est qu'il était énorme.

Au XIIIe siècle apparaissent les Vaudois, ils sont pendant plus d'un siècle haïs, conspués, exterminés, égorgés.

Toutes les calamités qui précèdent nous conduisent jusqu'au *Saint-Office* de l'atroce INQUISITION.

Sainte-Office! Quelle amère dérision! L'organisation la plus meurtrière, la plus atroce, la plus inique, la plus infâme qu'on puisse imaginer, décorée par l'Église du titre de *Sainte*, non, il n'est pas possible de pousser plus loin le cynisme.

Enfin va pour le Saint-Office, puisque l'Église qui le dit est infaillible, ce doit être vrai; mais ce qui n'est pas moins vrai, plus évident même, c'est le nombre de victimes et la cruauté inimaginable des bourreaux.

Victimes si nombreuses, cruautés si violentes, si inouïes qu'on peut bien

dire que l'existence de cette institution diabolique bien que sainte, a été une des plus grandes calamités qui se soit appesantie sur le monde.

L'Inquisition en effet, ne se contente pas d'exterminer les humains qui ne professent pas la religion catholique, apostolique et romaine, elle leur fait endurer et souffrir avant leur mort les plus atroces tortures, elle applique à ces innocentes créatures, la question ordinaire et extraordinaire, et les juges, ou pour mieux dire, les bourreaux, sont là auprès de leur victime pour épier le moment où il devient nécessaire de cesser la torture afin de ne pas faire trépasser le patient; ils prolongent ainsi le râle de sa mort. Et ces assassins sont tellement cruels, si dépourvus de pitié et de commisération (un seul a versé des larmes) que dans une contrée, ils rédigent une instruction afin de faire appliquer la question et les tortures d'une manière méthodique. Mais n'insistons pas ici, et, disons que les articles de cette instruction sont révoltants et soulèvent de dégoût.

Au XVI° siècle, au moment où apparaît Luther et la Réforme, nous voyons également surgir un homme dont l'influence sera des plus funestes à la liberté et à la dignité humaines; cet homme, c'est Ignace de Loyola, le fondateur des jésuites, nous avons esquissé le portrait de ce criminel, ainsi que l'histoire de sa doctrine, nous avons analysé brièvement les *secreta Monita*, c'est-à-dire le livre qui renferme les instructions inqualifiables de cet ordre. Nous savons à quelle époque est né le jésuitisme, mais nous ignorons quand et comment on parviendra à le détruire, car le jésuite chassé de partout pullule partout et, véritable phénix, renaît de ses cendres.

Nous n'essaierons pas d'analyser même très brièvement tous les forfaits commis par la compagnie de Jésus, mais on peut bien leur imputer quantité de persécutions religieuses, les troubles de la ligue, la révocation de l'édit de Nantes, les dragonnades, l'assassinat de trois rois et de nombreuses tentatives d'assassinat sur les rois, les princes, les papes qui ne veulent pas seconder leur infernale politique. Le lecteur doit avoir présent à l'esprit, la lutte que les jésuites ont soutenue contre les jansénistes; leur haine féroce, implacable envers Port-Royal, la démolition et la ruine de fond en comble de la célèbre abbaye, enfin l'exhumation des cadavres des solitaires de Port-Royal et des saintes filles qui, sous la direction des jansénistes, instruisaient la jeunesse à Port-Royal-des-Champs.

Que de meurtres, que de bûchers, que de sang versé et nous n'avons pas fini cependant, nous ne sommes encore qu'aux premières années du XVIII° siècle; cependant nous pouvons résumer tout ce que nous venons d'énumérer par ces quelques lignes qui terminent le testament de Jean

Meslier (1) : « Mais le sang humain coule depuis le temps de Constantin pour l'établissement de ces horribles impostures. L'Eglise romaine, la grecque, la protestante, tant de disputes vaines et tant d'ambitions hypocrites ont ravagé l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Joignez mes amis, aux hommes que ces querelles ont fait égorger, ces multitudes de moines et de nonnes devenues stériles par leur état. Voyez combien de créatures sont perdues et vous verrez que la religion chrétienne a fait périr la moitié du genre humain (2). »

Mais depuis la mort de Jean Meslier, le martyrologe n'est pas fermé, car nous avons vu l'intolérance poursuivre son œuvre néfaste pendant la Régence, sous Louis XV, sous Louis XVI, pendant la révolution, sous la Restauration, sous l'Empire et même sous la République où l'on voit journellement des usiniers et des industriels renvoyer de leur milieu des ouvriers qui ne vont pas à la messe ; que de victimes encore à ajouter aux précédentes.

Est-ce que la fin du XIX[e] siècle verra aussi la fin de l'intolérance?

Nous ne le pensons pas, car tant qu'il y aura un culte officiel, une église officielle, l'oppression du culte adverse existera. Le seul remède qui pourra mettre fin à l'intolérance religieuse, c'est la séparation de l'État et de l'Église; il faut que l'Église soit libre dans l'État neutre. Voilà un premier point à obtenir ; ensuite il faut poursuive l'éducation du peuple.

Or, en tant que nation, notre éducation est à refaire, il nous faudra y employer beaucoup de temps, car s'il a fallu près d'un demi-siècle (de 1845 à 1892) pour amollir l'âme française, il faudra de nombreuses années pour la régénérer, surtout que la presse populaire et la littérature contemporaine n'y aident pas beaucoup; aussi tous ceux qui comprennent le véritable but de l'existence doivent travailler sans cesse à la régénération de notre pays.

C'est dans ce but que nous venons de publier dans la *Revue* notre longue étude sur l'intolérance.

Nous espérons que les pensées qu'elle renferme élèveront les cœurs vers l'idéal, vers cette magnifique étoile polaire qu'on nomme SPIRITUALISME, car lui seul peut nous consoler du terre à terre de l'existence, nous sauver du matérialisme, c'est-à-dire du néant et nous aider à poursuivre courageusement et noblement la voie de nos destinées. J. MARCUS DE VÈZE.

(1) Jean Meslier, curé d'Estrepigny, en Champagne, est né dans un village près de Rethel (Ardennes) en 1678; il mourut en 1733. Meslier n'est guère connu que par un manuscrit intituté : *Mon testament*, publié en 1762, sous le titre de *Testament de Jean Meslier*. — Le baron d'Holbach a fait en 1772 un opuscule qui est intitulé : *Le bon sens du curé Meslier.*

(2) *Testament du curé Meslier* dans Voltaire, OEuvres complètes, Ed. Didot, tome IV, p. 556.

EN QUEL SIÈCLE VIVONS-NOUS?

Cher monsieur Leymarie : L'année dernière (août 1891) la *Revue* publiait une intéressante notice de Teresa Urrea : « *La Prophétesse de Cabora* ». Aujourd'hui, les journaux américains nous apportent une nouvelle qui fait rêver. On se demande si l'on a bien lu, si ce n'est pas un fait divers exhumé de la poussière d'un passé odieux, si, enfin, nous sommes en 1892, c'est-à-dire à une époque où le flambeau de la vérité éclaire les ruines de tant de superstitions. Le juge du district de Guaymas, dont fait partie Cabora, a fait arrêter Teresa et son vieux père Thomaso Urrea par une escouade de soldats. On les a chargés de chaînes et traînés jusqu'à Guaymas où on les a jetés en prison et tenus au secret jusqu'au jour où ils ont dû comparaître devant le tribunal sous une accusation de *sorcellerie*. Sur quoi repose cette accusation? Sur les facultés remarquables dont la jeune fille — Teresa a dix-sept ans — se trouve douée *pour le bien*. Elle a guéri les centaines de gens, refusant tout salaire, et le bas peuple, la grande famille des misérables, de ceux qui naguère suivaient Jésus et le proclamaient Christ, ne l'appelaient que « Santa Teresa ». En fallait-il plus pour éveiller des susceptibilités du pouvoir occulte qui se cache derrière le bras séculier? Teresa reconnue *sorcière* est condamnée à être fusillée (quel dommage qu'il n'y ait plus de bûchers !) son vieux père convaincu de complicité, restera prisonnier jusqu'à la fin de ses jours..

Teresa ne s'est pas défendue. Nouvelle Jeanne d'Arc, elle n'avait aucune explication à offrir; elle obéissait à la voix secrète qui lui indiquait ce qu'il fallait faire pour soulager ses semblables, qu'eût-elle pu dire pour se justifier d'un pareil crime? Cet arrêt barbare sera-t-il mis à exécution? Le spiritisme aura-t-il à inscrire dans ses fastes le nom de Teresa Urrea, vierge et martyre? Nous n'en savons encore rien, mais c'est fort à craindre. En attendant, les Indiens Yaquis et Mayos, tribus nombreuses de la sonora, furieux de l'arrestation de leur sainte, ont pris les armes et ravagent la contrée.

Cette histoire de la jeune guérisseuse me rappelle celle de Juan de Villafanas, médium avant l'heure, voyant et guérisseur, contemporain et ami de mon grand-père. Ce personnage, dont la vie fut une longue série d'aventures extraordinaires, grand d'Espagne, élevé pour la prêtrise l'abandonnant pour la médecine et consacrant sa vie à la pratique de la charité la plus convaincue, avait fait naufrage sur les côtés du Mexique, il y a tout juste un siècle de cela. Il s'établit dans le pays, et bientôt la renommée populaire ne s'occupa plus que de lui. Il voyait l'intérieur du corps humain, il lisait les plus secrètes pensées. Je pourrais citer bien des faits qui se

sont passés pendant les cinq années qu'il vécut sous le toit de mon grand-père, mais ce fut plus tard. Retournons au Mexique. Villafana opérait des prodiges ; il ressuscitait les morts, disait-on ; c'est-à-dire qu'il reconnaissait d'un coup d'œil des cas de catalepsie ; bref, le peuple l'appelait *el santo*, tandis que les gens d'église voyaient en lui un sorcier, digne suppôt de Satan, qui guérissait les corps pour mieux s'emparer des âmes. Un haut personnage le fit mander secrètement un soir. « Mon ami, lui dit-il, on ne fait plus de miracles et il n'y a pas de saints hors de l'église : reste le titre de sorcier que beaucoup vous donnent et qui sent son bûcher d'une lieue. Or, je ne tiens pas à me prononcer pour ce dernier cas, mais je veux vous rappeler que l'inquisition a le bras long et qu'on ne lui résiste guère. Disparaissez avant qu'on ne vous fassse disparaître. Il y a un navire en partance. Allez. *Adios!* »

Le sorcier bienfaisant suivit cet excellent conseil et alla chercher ailleurs des souffrances à soulager. Qui sait si son esprit ne guide pas aujourd'hui la jeune Teresa ? Il avait gardé un souvenir affectueux de ce pauvre peuple mexicain dont les défauts sont plus connus que les vertus.

Baltimore, le 16 juin 1892. P. F. DE GOURNAY.

CHRONIQUE

Depuis la fameuse séance dont nous avons donné *in extenso* le procès-verbal, le professeur Lombroso a eu, à Naples, sur sa demande, une seconde séance spirite, dans le but de poursuivre ses expériences et ses études avec le célèbre médium Eusapia Paladino. Nous nous bornerons à faire, à propos de son procès-verbal authentique (reprodnit par le *Vessilo* de mai), les observations qu'il comporte, sans entrer dans des détails qui ne nous apprendraient rien de nouveau.

Si le professeur Lombroso, — que les *Annali* appellent plaisamment l'*Ombroso* (l'obscur) — a eu pour but de rechercher, à l'appui de ses prétendues *explications psychiatriques*, des arguments moins opaques et plus sérieux, il a dû être singulièrement désappointé. En effet, les phénomènes, au fond toujours les mêmes, ont présenté presque tous cette particularité caractéristique de se produire tout à fait en dehors de la volonté formelle et concordante des assistants, ce que l'un d'eux a d'ailleurs constaté. L'évidence a été aveuglante à ce point que M. Lombroso en est venu À ADRESSER LA PAROLE A L'ESPRIT JOHN, à qui il a demandé « *Si tous ces phénomènes étaient le produit de la volonté ou du cerveau du médium.* » Deux coups très forts de la table ont répondu : *Non*.

Que va penser l'Académie de Turin de son illustre professeur? Entrer en

conversation avec une cause invisible qui a déclaré être un esprit, l'esprit John!

Quelle faute, quel scandale!!

Bah! gageons que le Dr *Lombroso* va nous expliquer tout cela très psychiatriquement.

Deux journaux : le *Corriere Abbruzzese*, et la *Provincia* de *Teramo* donnent le compte rendu de deux intéressantes conférences de M. le professeur M. T. Falcomer sur le Spiritisme, et reconnaissent qu'elles ont eu un réel succès.

M. Falcomer n'est pas pour nous un inconnu. Déjà, dans la *Rivista Abruzzese*, d'avril 1890, il avait publié un *dialogue sur le Spiritisme*, dédié au professeur Lombroso, dialogue scientifique et philosophique, au cours duquel il figure la constitution de l'être humain par un schéma de quatre sphères concentriques : celle de l'esprit, du périsprit, du corps, et du rayonnement périsprital, ou effluves du périsprit irradiant au travers du corps qu'elles enveloppent comme d'une atmosphère. Le savant professeur ne nous a point révélé cet ambiant humain, déjà défini par Allan Kardec, mais il en a souligné l'importance, que les récentes expériences du colonel de Rochas sur l'état de sympathie sans contact, et l'extériorisation de la sensibilité chez le sujet magnétisé, paraît cenfirmer pleinement.

Si nous avons bonne mémoire, ce n'est pas à Teramo seulement que M. Falcomer a fait de la propagande spirite du meilleur aloi; à Milan, il avait développé déjà, devant un nombreux auditoire, la belle conférence de sir Alfred Russel Wallace : *Y a-t-il une autre vie*? Il faut se féliciter de voir, en Italie, la vulgarisation du Spiritisme en si bonne voie.

Dans la *Revue* de mai, en même temps que nous signalions l'empressement un peu trop grand de la *Revista de Estudias psicologicos* de Barcelone à répandre parmi ses lecteurs les hérésies *théosophistiques* les plus en contradiction avec nos doctrines, nous étions d'avis qu'au fond de cet incident il ne pouvait y avoir qu'un malentendu.

La déclaration très nette de M. de Torrès Solanot que *la Revue qu'il dirige est et restera fidèle au* SPIRITISME PROGRESSIF *qu'Allan Kardec a vulgarisé*, montre que nous avions bien jugé. Les services éminents rendus à notre cause nous en étaient un sûr garant. Il n'en faut pas moins remercier le rédacteur des *Annali* de Turin d'avoir, par son initiative, dissipé jusqu'à l'ombre d'une équivoque possible.

Nous nous félicitons avec lui de cette heureuse issue.

Commandant DUFILHOL (*en retraite*).

AVERTISSEMENTS AU MOMENT DE LA MORT.

Certes, voilà un titre bien funèbre, qui exhale une forte odeur de cimetière et qui donne fort à penser à bien du monde, mais pas à tout le monde. Il y a toujours des gens disposés à rire de tout, et ce qui les fait crever de rire, c'est précisément ce qui cause de terribles horripilations à la grande majorité de leurs semblables. L'humanité est ainsi faite, les uns tremblent au seul nom de croquemitaine, d'autres comme le petit Poucet au lieu de trembler profitent du sommeil du croquemitaine ou plutôt de l'ogre pour lui subtiliser ses grandes bottes. Ceux qui rient de ce qu'ils appellent les prétendus avertissements au moment de la mort ont-ils raison? Ceux qui les prennent au sérieux ont-ils tort? Je ne me sens pas assez compétent pour résoudre la question, n'ayant jamais été averti d'une façon surnaturelle de la mort d'une personne de ma connaissance ou me touchant de très près. Je sais seulement que dans le cours de ma vie des personnes fort sérieuses, plus inclines à douter d'un fait qui leur semble quelque peu teinté de merveilleux qu'à l'accepter à la légère, m'ont parlé d'histoires semblables. Il est tel sceptique, tel individu endurci dans une incrédulité systématique qui raconte avec conviction un fait d'avertissement au moment de la mort et qui brave intrépidement les moqueries de ses auditeurs. La mort annoncée a eu lieu à l'heure précisément où il a reçu l'avertissement, il en a eu la preuve, il se ferait hacher plutôt que de dire le contraire, sa conviction est profonde, inébranlable indéracinable. Ils sont nombreux les faits concernant les avertissements au moment de la mort, on peut dire sans exagération qu'on ne saurait les compter. Chez tous les peuples, dans toutes les langues, sous toutes les latitudes, dans tous les temps on raconte de pareils faits tout à fait incroyables, l'histoire de toutes les nations en est pleine. Malgré cette quantité énorme de témoignages et malgré la qualité et la gravité de certains témoins, on doute encore, tant le scepticisme a pénétré toutes les âmes. Cependant, comme je l'ai dit plus haut, il n'y a pas que des sceptiques, et s'il n'y a pas de fermes croyants, il y a au moins des hommes qui se rendent à l'évidence des faits et à la certitude de certains témoignages. La science humaine est bornée, très bornée, et de ce qu'un fait contredit notre faible somme de science et nos petites lumières, ce n'est pas une raison pour qu'il soit faux; tant pis pour nous s'il dépasse nos petites lumières. La vérité est la vérité, tant pis aussi pour celui qui ne la sent pas, qui ne sait pas la saisir.

Voici deux faits très intéressants et de très fraîche date que je demande la permission de citer, laissant les lecteurs de la *Revue Spirite* libres de les rejeter ou de les accepter.

« En octobre dernier, m'écrit le narrateur, homme très instruit et très
« lettré, une dame de mes amies étant seule dans la pièce où elle se tient
« d'ordinaire, entend frapper trois coups assez forts et très nets à la porte.
« Entrez, dit-elle. Personne n'entre. La dame va ouvrir, elle regarde de tous
« côtés, personne encore. Elle interroge sa domestique qui déclare n'avoir
« rien vu. Le lendemain la dame apprend par une dépêche que sa sœur est
« morte à l'heure même où elle a entendu frapper. »

Je passe au second fait, non moins saisissant :

« Au mois de janvier de la présente année deux parents à moi, le mari
« et la femme, c'est toujours le même narrateur qui parle, étant couchés,
« entendirent tous deux comme le bruit de deux corps tombant lourdement
« à côté de leur lit. Ils se sentirent très émus, très impressionnés, ne
« sachant ce que cela voulait dire. Huit jours après le père du mari mourait,
« et après huit autres jours sa mère quittait ce monde visible pour le monde
« invisible. »

Ces deux histoires sont racontées simplement, sans emphase, le narrateur, homme loyal, consciencieux, n'a pas cherché d'effet dramatique, il se contente de les raconter le plus bourgeoisement qu'il peut. Ce narrateur, qui m'a permis de le nommer, est M. A. Caron, correspondant de la *Revue Spirite*, bien connu pour sa bonne foi, esprit éclairé, distingué, tout à fait dégagé de tout préjugé préconçue. Je considère son témoignage comme ayant une certaine importance, une certaine valeur.

HORACE PELLETIER,
conseiller d'arrondissement, officier d'Académie à Candel,
par les Montils (Loir-et-Cher).

PREUVES DE L'EXISTENCE DES ESPRITS

D'APRÈS LA SCIENCE, LA TRADITION ET LES FAITS.

Incrédules !... Sceptiques !... Matérialistes !!... Savants superbes, dont la raison émancipée par la philosophie (?) et la science, croyait avoir entrevu les secrets du monde, anéanti le mystère et déchiré tous les voiles !... Savants vaniteux qui niez le principe de tout, l'âme et ses destinées futures, vous vous flattez de tout savoir, et, en somme, ne savez rien !... Et vous gens du monde, puissants d'un jour ! qui, peu soucieux des choses spirituelles, ne recherchez ici-bas qu'à satisfaire le plus possible vos appétits matériels, consacrant tout votre temps et votre intelligence à acquérir des biens, des honneurs et toutes sortes de jouissances, c'est à vous que je dédie ce chapitre, fruit de mes veilles. Puissiez-vous le lire, le méditer et je serai récompensé de ma tâche si j'ai pu réussir à vous secouer de votre torpeur, en vous aidant à dissiper les ténèbres qui enveloppent vos esprits, à ouvrir

vos yeux à la lumière qui éclaire toute vérité. Quant à vous, mes frères et sœurs en croyance, je souhaite que la lecture de ces lignes vous soit attrayante et profitable.

L'examen attentif de la création nous amène à conclure qu'il y a au-dessus de nous tout un monde d'esprits, de même que nous constatons au-dessous de nous tout un monde de corps. En effet, que voyons-nous d'abord sur notre globe terrestre? Des corps divers qui, de l'imperfection même, vont par une série graduelle jusqu'à la perfection. Les trois règnes que nous distinguons dans la nature : le *minéral*, le *végétal* et *l'animal*, constituent *trois degrés* dans la création matérielle. Dans le règne minéral, nous ne trouvons pas d'organes, pas de vie, pas de mouvement, mais des affinités seulement. Les êtres faisant partie de ce règne se rapprochent le plus du néant, et cependant quelle progression, quelle admirable ascension, depuis l'être le plus imparfait jusqu'à celui qui se rapproche le plus de la perfection ! que d'états intermédiaires différents : *du grain de sable perdu au fond de l'océan, au diamant étincelant comme une étoile de la voûte azurée !...*

Vient en second lieu le végétal que nous trouvons pourvu d'organes et doué de vie, quoique d'une manière imparfaite encore; cependant ici l'être croît et se développe. Les plantes, en effet, se nourrissent en puisant dans le sol tous les principes pouvant être utiles à leur accroissement ; elles absorbent aussi la rosée du ciel ; elles ont, non seulement, des organes de *nutrition*, des organes de *reproduction* et des organes de *respiration*, ces derniers leur permettant de respirer, pendant le jour, l'oxygène de l'air, et d'expirer, pendant la nuit, l'acide carbonique. Les plantes donc, de même que les animaux, leurs supérieurs dans l'échelle de la création, prennent leur nourriture, « boivent et respirent » d'une façon qui leur est propre, vivent enfin, elles ont même, ajouterai-je, leur « sommeil » ou repos, car, la nuit, qui vient après chaque journée de travail, couvrir de son manteau la belle nature, ne semble-t-elle pas convier au sommeil, sinon au repos tous les êtres plus ou moins organisés, répandus à la surface de la terre, depuis la plus humble des plantes jusqu'à l'homme, roi de la création ?

Nous constatons donc une marche en avant de l'existence chez le végétal, déjà supérieur au minéral, mais inférieur à l'animal, le végétal servant de trait d'union à ces deux règnes. D'autre part, combien est digne de remarque la marche progressive des divers corps composant ce règne : *du brin d'herbe imperceptible, au baobab, géant des forêts d'Afrique, que de degrés divers !...*

Passons maintenant au règne animal. Qu'y trouvons-nous ? Des organes plus parfaits, une vie plus active. Ce n'est plus la sève qui circule ici,

comme chez les plantes, c'est le sang; il existe, en plus, la faculté de se mouvoir et de sentir; enfin apparaît l'instinct de la conservation, état voisin de l'intelligence, qui, elle-même se développe de plus en plus en montant dans la série animale. Et dans ce règne aussi, quelle suite continue, quelle admirable gradation de l'être : *de la monade à l'éléphant, que de degrés divers !...*

L'observation patiente de la nature nous amène ainsi à constater une marche graduée, ascensionnelle des êtres qui, partis d'un état voisin du néant, s'élèvent peu à peu dans leur série respective et se développent en passant successivement dans chacun des trois règnes. Mais pensez-vous, un instant, que l'homme qui vient couronner cet admirable série d'êtres, dont il est le type le plus parfait, soit le *nec plus ultra* de la création, et qu'au dessus de lui, il n'y ait plus que Dieu seul ?... Allons donc ! Il n'y a aucune raison de croire que la création s'arrête à l'homme, *TOUT*, au contraire, nous porte à croire que l'homme, roi de son règne, n'est que le commencement d'une nouvelle chaîne d'êtres, devant suivre une progression continue jusqu'à Dieu. L'homme est donc le trait d'union reliant le plus élevé des règnes de la nature au moins élevé des règnes « intellectuels » de l'au-delà, déjà supérieur au nôtre. Et le même enchaînement que nous avons remarqué dans les créatures inférieures à l'homme se continue dans la série des créatures supérieures à ce dernier, qui, en somme, participe aux deux règnes, puisqu'il possède la nature de l'un et tous les « germes » de la nature de l'autre. Ainsi, l'homme, par la dualité de sa substance, rattache deux mondes : celui des esprits et celui des corps.

L'étude du plan de l'univers vient de nous donner une preuve de l'existence de créature supérieeurs à l'homme, nous en trouvons une autre dans le but même de la création. Dieu, l'être absolu, essentiel, infini a voulu se représenter dans la création, c'est-à-dire qu'il a voulu, dans sa sagesse et sa bonté, produire au dehors de son essence des images de son être, en créant un nombre infini d'existences diverses, pour représenter, par leurs innombrables variétés ses infinies perfections qui, réunies dans son unité constituent l'être illimité. Quant à la créature, elle est l'être limité, relatif et multiple ou *l'être improprement dit*, simple image, dans une réalité finie, de l'être infini.

Dieu, dit saint Thomas-d'Aquin, a donné l'être aux créatures « à cause de « sa bonté qu'il veut leur communiquer, et qu'elles doivent représenter. Et « comme elle ne peut être représentée complètement par une seule créa- « ture; il en a produit une multitude sous des formes diverses, afin que « l'une supplée à ce qui manque à l'autre pour le représenter. Ainsi, la

« bonté qui est en Dieu, simple et une, est multiple et divisée dans les « créatures. Par conséquent l'univers entier participe à la bonté divine, « et la représente plus parfaitement qu'une autre créature quelconque « (som. th. 1 p., q. 47, art. 1) ». Et il ajoute, un peu plus loin : « La divine « sagesse ayant été cause de la distinction des êtres, afin que l'univers fût « parfait, par la même raison, elle a voulu qu'il y eût de l'inégalité entre « les créatures, car l'univers ne serait pas parfait, s'il n'y avait dans les êtres « qu'un degré de bonté (ibid., art. 2) ». Et ce grand théologien conclut que la perfection de l'univers demandait la création de natures spirituelles supérieures à l'homme (q. 50, art. 1). En effet pouvons-nous penser que la création matérielle (pourtant si diverse, si parfaite), des êtres de notre globe, soit une manifestation extérieure suffisante de la toute-puissance et de la bonté de Dieu? N'est-il pas plus logique de penser que, loin de s'arrêter là, l'infinie bonté poursuivra son œuvre en produisant des natures spirituelles plus parfaites que nous et se rapprochant de plus en plus de leur Créateur? Ces natures spirituelles ou « esprits » complètent l'univers ; sans elles la création serait imparfaite, discordante et manquant de beauté. En produisant les esprits, Dieu a manifesté d'une manière plus brillante ses perfections, car il a anobli la création en la rapprochant du trône de sa Majesté.

Saint Denis l'Aréopagite dit en parlant des anges ou « bons esprits » : ils sont l'image de Dieu, l'expression « de la lumière cachée, le miroir sans « tache de toute la beauté et de toute la bonté divine, qui réfléchit autant « qu'il lui est possible cette même bonté voilée dans le sein de Dieu ». (*Des noms divins*, ch. IV.)

« La gloire, dit Bossuet, est une découverte », et Dieu se découvre magnifiquement par la création. Et saint Thomas-d'Aquin dit que : « dans « tous ces êtres il y a un certain reflet de la divinité, qui représente sa bonté « et fait ainsi sa gloire. » (Saint-Thomas 1 p. 9. 65 art. 2).

Écoutez maintenant les magnifiques paroles de Lacordaire, un des pères illustres dont s'honore l'Église catholique : (extrait d'une conférence sur le plan général de la création qu'il fit à Paris devant un auditoire choisi et très attentif) :

« Entre Dieu qui est tout, et le néant qui n'est rien, une distance infinie « existait de soi-même. Il suffisait de la combler par une création progres- « sive, qui partant d'un centre unique, tendrait à la fois et sur deux routes « différentes aux deux extrémités des choses, au néant par une diminution « graduée, à Dieu par une progression constante. Mais ce plan supposait « l'existence de deux éléments tout à fait dissemblables, l'un qui fut sus- « ceptible de s'amoindrir toujours en descendant vers le pôle négatif de la

« création, l'autre qui fut capable de se perfectionner toujours en s'élevant
« au pôle positif ou divin. Vous me prévenez, Messieurs, vous nommez la
« matière et l'esprit : l'esprit indivisible, la matière ne se lassant jamais
« d'être divisée ; l'esprit, élément de l'infiniment petit : tous deux dans
« leur nature diverse, suffisant à combler par leur élévation et leur dégra-
« dation calculée l'intervalle infini qui sépare le souverainement imparfait
« du souverainement parfait. C'est saint Augustin qui nous a révélé en une
« seule phrase, cette belle loi de la genèse des choses. Écoutez ce grand
« homme :

« *Vous avez fait deux choses, ô mon Dieu, l'une proche du néant, qui est la*
« *matière première ; l'autre proche de vous, qui est l'esprit pur.* » En vertu de
« cette conception, qui fut comme l'exode du monde, Dieu créa deux lignes
« ou deux séries d'êtres, une série descendante du côté du néant, une série
« ascendante du côté de lui-même. L'une vous est connue par vos propres
« sens et par les instruments dont la science a doué l'œil de l'homme ;
« l'autre nous est révélée par la foi et aussi par les inductions de l'analogie.
« Car, *comment croire que la création s'arrête à nous, et qu'ayant par notre*
« *corps une parenté inférieure qui s'étend jusque dans la région de l'impercep-*
« *tible, nous n'ayons point une parenté supérieure qui s'enfonce jusque dans la*
« *région de l'infini substantiel ?* LA FOI nous le dit, LA RAISON nous le con-
« firme, L'ORDRE DE L'UNIVERS l'exige absolument. »

Quelles belles idées, n'est-ce pas ? et combien de nos savants, négateurs *a priori* du spiritisme, devraient méditer avec soin de pareilles vérités, source de joies et de consolations pour notre pauvre humanité !

(*A suivre.*) GASTON DE MESSIMY, médecin à La Vacquerie.

RÉSOLUTION DE NUAGES

Monsieur Leymarie, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance un fait de *manifestation spirite* qui vous surprendra, sans doute, à cause de sa rareté ; je n'ai lu aucun fait de cette nature dans les ouvrages spirites des maîtres et autres écrivains spiritualistes et psychologiques.

Voici le fait dans sa simplicité et tel qu'il s'est produit : « Dans le courant de septembre 1891, au moment où je commençais à m'occuper de manifestations spirites, dans ma chambre, avec ma famille et une ouvrière qui connaissait pratiquement les manifestations, nous nous plaçâmes autour d'une table ronde, près de la fenêtre ouverte, et après une minute environ d'attente, l'intelligence se manifesta ; lui ayant demandé si elle pouvait faire écrire, elle répondit affirmativement par coups frappés, et désigna ma fille

comme ayant la faculté nécessaire. Celle-ci prit du papier et écrivit mécaniquement : « Voyez ce nuage qui est en face de la fenêtre — en ce moment il y avait des nuages qui planaient dans le ciel — c'est moi, regardez bien, qui vais le faire disparaître ». Nous fixâmes nos regards sur le nuage indiqué, et nous le vîmes décrire une courbe comme celle que fait un plongeur en se jetant dans l'eau, il disparut instantanément.

A notre demande, d'autres nuages beaucoup plus grands disparurent en moins d'une minute.

Le lendemain, enhardis par ce premier exemple et le ciel se prêtant aux mêmes expériences, nous obtînmes des résultats très surprenants. Un énorme nuage, ayant la forme d'un éléphant, planait sur la montagne « la Tournette » ; ayant demandé à l'intelligence si elle pouvait couper la tête en ligne droite du cou, et la faire disparaître avec la trompe, elle nous répondit affirmativement ; en une minute et quelques secondes, ce nuage offrait bien la forme d'un éléphant décapité ! Nous ne pouvions en croire nos yeux et cependant je ne pense pas que nous fussions tous hallucinés.

Je continuai l'expérience, en priant l'esprit de réunir un nuage ayant la forme d'un phoque, avec un autre nuage qui se trouvait au dessous, d'une grandeur triple du premier, mais il fut répondu que cela ne se pouvait pas, qu'on pouvait le faire disparaître, quoique fort gros ; cela demandait un peu plus de temps.

En effet, il fallut deux minutes et demie et toute trace de nuage disparut.

Nous pouvions évaluer la distance qui nous séparait du premier nuage à 14 kilomètres, et du deuxième à 7.

Devant de pareilles preuves, notre scepticisme dut s'évanouir ; depuis lors je m'occupe, autant que mes loisirs me le permettent, à m'instruire dans cette belle philosophie. Je lis la *Revue spirite* que l'un de vos abonnés veut bien me communiquer. R.

N. D. L. R. : Ce fait de résolution de nuages n'est pas nouveau ; bien des magnétiseurs l'ont essayé ; on en trouve la trace dans les annales du magnétisme.

La *Revue spirite* a parlé de faits semblables, et la presse a cherché à nous couvrir de ridicule, lorsque nous citions, en 1872, des phénomènes de ce genre réalisés par de véritables investigateurs.

Que n'a-t-on pas dit contre l'action de la volonté à distance, phénomène constaté actuellement par les docteurs ès sciences et que les hypnotiseurs et les télépathistes acceptent carrément; nous étions des fous, des hallucinés, et il se peut cependant que cette action fluidique qui se manifeste à des

distances très considérables, à des centaines de kilomètres, ait une action dissolvante sur les nuages qui courent au-dessus de nos têtes, à 2 ou 10 kilomètres de distance.

Il y a là, peut-être, la clef de la pluie et du beau temps, à volonté ; nous avons cru à la réalisation de ce phénomène depuis 1858, il se peut que, avant la fin de ce siècle, on s'en serve efficacement et d'une manière pratique. Chaque progrès se fait en son temps.

PÉTITION DES MAGNÉTISEURS

Monsieur Lockroy a déposé samedi sur le bureau du Président de la Chambre la lettre et les pétitions suivantes :

« Paris, 21 mai 1892. Monsieur le Président,

« J'ai l'honneur de déposer à la questure de la Chambre une pétition du « bureau du Congrès international du magnétisme curatif de 1889.

« Elle est accompagnée de pétitions signées de plusieurs milliers de « signatures. Un grand nombre m'est encore annoncé ; je m'empresserai de « de vous les transmettre.

« Les membres du bureau du Congrès international de magnétisme « seraient désireux d'être entendus par la commission de l'exercice de la « médecine. Si cette faveur nous est accordée, je vous serais reconnaissant « de m'en faire donner avis.

« Veuillez agréer, monsieur le Président, l'expression de mes sentiments « de haute considération.

« Le président du Congrès international de magnétisme de 1889.

LE COMTE DE CONSTANTIN.

« 4, rue Pasquier. »

LE MAGNÉTISME ET LA LOI

« Supplique des membres du bureau du Congrès magnétique, à messieurs les sénateurs et messieurs les députés.

L'article 17 du titre V de la nouvelle loi sur l'exercice de la médecine, déjà adopté en deuxième lecture par le Sénat, classe parmi les personnes exerçant illégalement toutes celles qui sans titre ou mandat spécial « prennent part habituellement ou par une direction suivie au traitement des maladies ou des affections chirurgicales ». Ces termes vagues inviteraient les tribunaux, et peut-être les obligeraient à condamner les gens de bien qui, mus par une compassion ardente pour les membres souffrants de l'humanité, cherchent à soulager ou à guérir leurs maux par le magnétisme humain.

Ces pratiques, *très différentes de celles des hypnotiseurs*, furent celles des premiers chrétiens de qui le Christ avait dit : *Super agros manus imponent et bene habebunt*. Elles sont encore celles d'une foule d'hommes convaincus de leur efficacité, soit parce qu'ils ont bénéficié personnellement de leurs effets salutaires, soit parce qu'ils leur ont dû mainte et mainte fois la consolation si douce aux nobles cœurs de rendre la santé à des malades, ou de calmer leurs souffrances.

Le Congrès international tenu à Paris en 1889 pour l'étude du magnétisme humain appliqué au soulagement ou à la guérison des malades, adoptait à l'unanimité la conclusion suivante :

Le magnétisme humain possède véritablement les vertus curatives affirmées par Mesmer et ses successeurs depuis plus d'un siècle (page 545 du Rapport Général). Le magnétisme humain appliqué au soulagement et à la guérison des malades. Paris, Georges Carré, éditeur, 58, rue St-André-des-Arts, 1890.

et encore ces deux autres :

L'influence de l'homme sur son semblable est suffisamment démontrée pour qu'il ne subsiste aucun doute sur la réalité des phénomènes magnétiques observés. (Page 550, ibid.)

Le magnétisme humain est un agent curatif d'une merveilleuse puissance et son application n'offre aucun danger pour qui se soumet à son action. (Page 551, ibid.)

Après ces affirmations, le Congrès demandait, également à l'unanimité, que la pratique du magnétisme curatif, dit mesmérien, fût absolument libre. (Même page et suivantes.)

Sans doute les vérités dont ce dernier vœu n'est que la conséquence logique, ne sont pas encore passées dans l'enseignement de nos écoles de médecine, mais l'histoire des progrès de l'esprit humain ne constate-t-elle pas un écart constant entre la science officielle de chaque époque et la science intégrale ? La vérité nouvelle n'a-t-elle pas toujours été condamnée à des stages douloureux dans la science d'avant-garde, avant de forcer la porte des académies ou des écoles de l'État ? Et, s'il fallait des exemples, en aurions-nous à chercher ailleurs que dans l'histoire même du magnétisme ? Les phénomènes de léthargie, de catalepsie, de somnambulisme, de suggestion, de télépathie, etc., dont on fait aujourd'hui tant de bruit, et dont la plupart sont universersellement admis depuis quelques années, n'étaient-ils pas naguère connus et produits par les seuls magnétiseurs à qui la science officielle opposait les mêmes mépris, nous dirions volontiers les mêmes colères, qu'elle leur oppose encore dès qu'il s'agit des effets curatifs de leur rayonnement vital ?

Ah ! si pour prononcer entre le magnétisme et la science officielle, on pouvait nous donner d'autres juges que la science officielle elle-même, si l'opinion publique, si les Chambres pouvaient suivre le débat sur le terrain de l'expérience et des faits, l'issue du procès ne serait pas douteuse ; et loin de se voir menacés d'être traités en malfaiteurs, les magnétistes qui se dévouent au soulagement et à la guérison des malades seraient honorés et récompensés comme bienfaiteurs insignes de l'humanité.

Mais nous ne pouvons demander aux Chambres de se former une conviction à cet égard ; cette conviction ne peut naître que de la pratique du magnétisme curatif et de l'étude de son histoire ; c'est seulement en constatant les faits qu'on découvre les causes de l'opposition acharnée faite par l'école officielle à Mesmer et à ses successeurs. On pourrait presque y trouver la préoccupation d'intérêts tout autres que ceux de la santé publique et cette longue série de mépris et de dénégations qu'on voudrait couronner aujourd'hui par l'écrasement des magnétiseurs sous les pénalités les plus dures, apparaît avec un caractère d'injustice et de déloyauté révoltant

Mais, si nous ne pouvons demander aux législateurs de s'instruire sur la valeur du magnétisme curatif, nous pouvons au moins les supplier de considérer que des hommes dont le nom, la position sociale garantissent les caractères sérieux, les lumières et le désintéressement, affirment hautement que l'étude et l'expérience leur ont démontré cette valeur.

Si ces hommes sont dans le vrai, les Chambres voudront-elles, en supprimant leur liberté d'action, assumer la responsabilité de tous les maux que leur intervention aurait soulagés ou guéris ? A supposer même qu'ils se trompent, croiront-elles juste de leur ravir, par des dispositions draconiennes, le droit de se soigner eux-mêmes comme ils l'entendent, ou de donner leurs soins à ceux qui partagent leurs convictions ?

Mais ils ne se trompent pas. La cause qu'ils défendent ici, c'est celle de la vérité, de la justice. Or, la vérité, la justice ne sont jamais écrasées que pour un temps. Une heure arrive toujours où l'humanité les reconnaît et les salue. L'indignation publique se retourne alors contre ceux dont les préjugés ou l'égoïsme les tenaient en échec. Peut-être le vote définitif de l'article 17, son application prochaine par les tribunaux, la publicité donnée à la condamnation des hommes les plus honorables et les plus philanthropes, le rappel retentissant qui pourrait être fait dans ces occasions de notre protestation méprisée provoquant les révoltes de la conscience publique, hâteraient-elles enfin pour le magnétisme curatif cet heureux moment de la pleine lumière.

Nous estimons pourtant meilleur qu'il en soit autrement.

En conséquence, appuyés par de nombreux pétitionnaires, nous supplions les Chambres d'intercaler au moins dans leur texte de loi sur la médecine l'article suivant :

« Art..... L'action magnétique et le massage, étant œuvres exclusivement « manuelles, restent dans le domaine de la thérapeutique naturelle au « même titre que les bains, l'air ou la lumière. Leurs partisans ne tombe- « ront pas sous le coup des lois ci-dessus tant qu'ils resteront dans leurs « attributions. »

« *Président d'honneur :* l'abbé A. de Meissas, du clergé de Paris, doc- « teur en théologie, chanoine honoraire, 66, rue Condorcet.

« *Président* : le comte de Constantin, 4, rue Pasquier.

« *Vice-présidents* : le docteur Huguet de Vars, ex-interne des hôpitaux de « Paris, 27, rue de Londres.

« Le docteur Gérard, de la faculté de Paris, 14, rue d'Amsterdam.

« Le docteur Foveau de Courmelles, Lauréat de la faculté de méde- « cine, Licencié ès sciences physiques et naturelles. Licencié en droit, « 26, rue Lepelletier (avec interdiction des expériences publiques).

« Fabart, publiciste, à Figuières, par Montdidier (Somme).

« Le trésorier Saintaraille, 5, rue des Beaux-Arts.

« Le secrétaire-général Millier, 13, place de la Nation. »

La seconde pétition dont nous avons fait l'expédition à nos lecteurs dans notre dernier numéro était revêtue de 4.000 signatures. L'envoi de ces pétitions continue.

SPIRITISME A BÉZIERS ET SAINT-THIBERY

J'ai le plaisir de vous envoyer la preuve de certains faits spirites, sur lesquels vous pouvez compter comme identité reconnue vraie, contrôlés par le guéridon et par le magnétisme, en présence de tout le groupe spirite qui se réunit chez moi, tous les dimanches. A nos séances il y a toujours dix membres au moins, et 20 au plus. Les faits d'esprits frappeurs qui se passent à Saint-Thibéry, *Hérault*, existent, se produisent encore, et durent toujours, les habitants de cette maison sont tous devenus de fervents spirites par notre intermédiaire ; Mme veuve Cavaillé, négociant en vins et liqueurs a acheté les livres de M. Léon Denis, à l'époque où nous n'avions pas de bibliothèque, elle fait beaucoup de bien ; elle est même un excellent sujet magnétique et lucide, ainsi que son amie, Mme Roques Antoinette, sujet lucide à incarnation. J'ai contrôlé, en leur absence, et avec des sujets inconnus d'elles et non prévenus de ces faits ; j'ai usé de toutes les ruses

et suspicions et malgré cela il m'est prouvé que ces faits sont vrais : d'autant plus que ces personnes sont prêtes à toutes les épreuves et enquêtes qu'on leur imposera.

Je ne puis faire le voyage ; puis ce serait peine perdue, ces faits ne se produisent jamais devant moi, à l'état de veille ; les esprits m'ont déclaré, par typtologie que j'étais magnétiseur, pas magnétisable et en effet l'expérimentation l'a démontré. Le fluide que j'émets est tout spiritualisé, il me vient des invisibles ; après une magnétisation de quinze minutes, aucun sujet ne m'a encore résisté, sauf les cas de fluide négatif comme je vous l'ai déjà démontré. En dehors de ma maison je ne puis rien promettre, mais dans la salle de nos séances, où il n'y a pas de courant d'air, sans autre ouverture que la porte d'entrée, le fluide semble aggloméré ; il immobilise qui que ce soit, malgré la volonté, à la condition de garder une tranquillité absolue.

Je suis moi-même magnétisé, et complètement immobilisé dans mon lit, par les invisibles ; je sens venir le courant magnétique par un bourdonnement d'oreille, bruit qui devient général pour moi seul ; je suis alors parfaitement éveillé, ces faits se produisent si je ne détruis pas ce courant par des mouvements de déplacement du corps.

Si je m'y prends trop tard, je me trouve dans un état très curieux d'immobilité complète, ce bruit dure toujours (bourdonnement), mais je suis lucide comme à l'état de veille.

Avant mon initiation au magnétisme, je considérais ces faits comme une dangereuse infirmité que je me rappelle avoir toujours eue, j'en avais même une peur atroce, parce qu'il me semblait que j'étais exposé à être enterré vivant ; actuellement je le comprends, j'étais destiné à faire un bon magnétiseur à l'aide du fluide spirituel et j'accomplis ma mission du mieux qu'il m'est possible, dans la mesure de mes forces. Je crois en un souverain moteur parfait, j'ai foi en lui, et loin de m'inspirer la crainte et la peur comme avant d'être spirite, je ne me crois pas à la hauteur de ces bienfaits et des jouissances qu'il m'accorde en cette vie toute pleine de ténèbres intellectuelles, ce qui fait que j'attends l'au-delà avec une quiétude parfaite.

Je vous donne ces détails pour le cas où ils pourraient vous servir. Je suis encore tout nouveau magnétiseur ; plus tard si mon savoir s'augmente, je vous donnerai d'autres faits, persuadé que le magnétisme offre une très grande diversité d'aspects, et que chaque sujet offre une étude nouvelle un fait nouveau à glaner dans cet immense inconnu.

Je vous envoie la pétition que j'ai fait signer par mes amis et connaissances ; j'ai distribué les autres dans le même but ; cela aboutira-t-il ? ce

n'est pas l'opinion de mon esprit familier ; il me dit par intuition, que l'esprit de la population, en France, est beaucoup plus malade que le corps à tel point que si le magnétisme n'était pas étiqueté et régenté par la loi, l'on ne croirait pas en lui avec la même confiance ; lorsque tout le monde y croira, le temps fera le reste. Il ajoute encore, que, étant donné notre esprit frondeur, la loi ne sera pas toujours observée, que ce que nous prenons pour un mal est un bien ; il s'agit, d'abord, d'amener les indifférents à croire au magnétisme, et comme celui-ci contient en germe, tous les secrets du spiritisme et ses bienfaits régénérateurs, il faut qu'il passe par la voie qui lui est naturellement tracée.

Salutations fraternelles de tous les membres du groupe à Mme Leymarie, de Mme Coste en particulier.

Les invisibles me frappent la pensée et par intuition ils me disent : l'ami dépêche-toi de faire savoir par la publicité que nous ne sommes pas morts, ce n'est qu'à ce prix que nous vous laisserons tranquilles ; mais nous sommes vexés d'être pris pour des morts, tandis que nous sommes plus vivants que vous, nos sens sont plus subtils, plus développés. Adieu et au revoir.

François Viguier.

Apparition a Saint-Thibéry, Hérault, 21 juin 1892. Monsieur Viguier, a Béziers. — Comme il avait été convenu dimanche dernier, lors de notre séance de spiritisme, je vous envoie les détails au sujet des phénomènes constatés par tous les soussignés. La première fois, il y a environ huit mois, nous avons été souvent réveillés par des bruits pareils à ceux que produit le clouement d'une caisse, ou le cliquetis des bouteilles se heurtant les unes contre les autres, et cela, pendant quelques nuits.

Un soir, après souper j'étais avec mes employés, dans mon magasin, nous mettions du vin fin en bouteilles (je suis négociant en vins) ; encore émue des bruits entendus pendant la nuit dans ma maison, je racontais ces faits, lorsqu'à notre grande surprise, nous les avons tous entendus à nouveau comme de grands coups de poing sur la table où se trouvaient les bouteilles ; nous nous regardâmes avec un sentiment de peur, et nous décidâmes de ne plus parler de ces bruits, espérant ainsi que tout serait fini.

Le soir même, les bruits ont changé et nous avons entendu aboyer un gros chien ; ma chienne lui a répondu avec furie, il nous a même semblé qu'elle se battait ; ce fait a duré pendant un mois et ma chienne en fut bien malade.

Un soir, ma cousine (une orpheline que j'ai chez moi) vit un gros chien

noir qui montait vers les chambres au premier; la nuit même, ma sœur étant couchée, vit à travers la vitre d'une porte qui est à côté de son lit, le même chien monter vers les greniers; depuis ces bruits nous avons une veilleuse dans le corridor et c'est à sa lueur que ma sœur a vu le chien noir; ce qui l'a le plus effrayée, c'est la couleur du chien dont la queue est longue; ma chienne a la robe gris blanc et la queue coupée.

Je ne voulais pas croire les récits de ma sœur et de ma cousine, et de là, grande discussion, ne voulant être persuadée que lorsque j'aurais vu et touché, comme saint Thomas.

A mon tour j'ai vu, et bien mieux, l'esprit qui hante ma maison est venu à moi, sans me faire le moindre mal, une nuit où étant couchée, je ne pouvais dormir; soudain ma chambre fut éclairée par une vague lueur, et il se forma comme des nuages gris qui tournaient en tout sens, formant, tantôt des figures, tantôt des chimères. Croyant être abusée par mes yeux, j'appelai ma cousine et ma sœur qui couchent dans ma chambre, et leur demandai si elles ne voyaient rien; toutes les deux me dirent ceci : « devant nos yeux, nous avons comme des nuages gris mis en mouvement, et formant des chimères »; soudain je sentis une grosse main me prendre le poignet droit, j'eus peur et voulus, avec ma main gauche, détacher cette grosse main de mon bras mais doucement, cette main si grosse me quitta.

Le lendemain, en pensant à ces faits, je fus convaincue, j'avais eu tort d'en douter.

Lorsque j'en voulus parler à mon amie, Mme Roques, celle-ci en rit de tout son cœur; une après-midi, nous étions ensemble dans mon salon, à travailler, en causant, je la priai de donner un ordre à l'un de mes employés, ce que cette dame s'empressa de faire; arrivée près de l'entrée de ma cave, elle vit devant elle une tête pâle, énorme, avec de grands yeux noirs et sa frayeur fut si grande qu'elle rebroussa chemin; elle revint, toute pâle, et je dus lui faire prendre un réconfortant pour lui donner du courage. Depuis ce jour cette dame n'a plus rien vu, mais elle a souvent entendu frapper dans ma maison, jamais dans la sienne.

Je ne vous donne pas d'autres détails, ce serait trop long; avec mes fraternelles amitiés.

Antoinette Roques — Adolphine Julien — Vve Cavallier,
Paul Réveille — Vve Castel — à Saint-Thibéry (Hérault).

BIBLIOGRAPHIE

SPIRITISME ET OCCULTISME

par Rouxel (Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, 0 fr. 50).

Qu'est-ce que le spiritisme? demande M. Rouxel en présence des définitions plus ou moins confuses, plus ou moins hasardées des non initiés. « Le spiritisme, nous dit-il, est une science d'observation, il va, suivant la méthode baconnienne, des choses aux causes, des faits aux lois. »

M. Rouxel ne se fait point faute de railler les journalistes, les dillettanti en science métaphysique, qui confondent souvent *spiritisme* avec *occultisme* et ne réfléchissent pas que ce sont deux choses bien distinctes. Si, en effet, ajoute-t-il, le spiritisme a pour objet d'étudier un ordre particulier de phénomènes dont les causes échappent à nos sens et paraissent en contradiction avec les lois établies ; s'il s'éloigne du système matérialiste, qui n'a pour lui que la négation ou l'affirmation gratuite, comme du spiritualiste, qui ne démontre son objet que par des témoignages et des raisonnements sans preuves, — l'occultisme, lui, semble placer au-dessus de tout l'autorité, la parole du « maître ». Il fait tout résider dans *l'occulte*, dans la science *secrète* des phénomènes, voulant échapper ainsi à la discussion et à l'expérimentation.

Or, M. Rouxel revendique pour lui toute liberté d'appréciation ; il tient à constater que cette façon de procéder, dans l'analyse des phénomènes, n'a absolument rien de commun avec le spiritisme qui n'admet que la méthode expérimentale.

Il conclut en affirmant que l'occultisme n'est pas une science dans le sens propre du mot, mais une religion qui peut avoir ses prophètes, mais qui n'aura jamais ses martyrs.

Cette religion vaut-elle le autres cultes, d'abord ? Non, c'est une religion à double face, qui partage ses adeptes en *profanes* et en *initiés;* elle prétend avoir une doctrine ésotérique, qui est le privilège exclusif des hauts initiés, des adeptes, des *supérieurs inconnus*; et une autre doctrine, dite exotérique, qui est en contradiction avec la première, et souvent aussi avec elle-même. Si donc cette doctrine *janusienne* était adoptée, selon M. Rouxel, ce serait la mise en coupe réglée, l'exploitation hypocrite du public « par une troupe de farceurs plus ou moins initiés aux fameux secrets et que certains engagements obligent à garder ».

M. Rouxel tient à dévoiler les pratiques établies : il souffle sur les prétendus *pouvoirs extraordinaires*, qui s'évanouissent au jour de la discussion : il enfonce « les cinquante portes de lumière », et s'emparant de la clé magique qui les ouvre, s'en fait un sifflet aigu. Les profanes, se saisissant à leur tour de cette clé des mystères, se félicitent enfin de ne plus être mystifiés.

De même, M. Rouxel s'explique sur la théorie cosmogonique des mages modernes, sur les *manvantaras* et *pralayas*, c'est-à-dire sur les jours et les nuits de Brahma, sur les oracles mahatmiques, les sept principes de l'homme, le corps astral, le *Kama-rupa*, le *manas*, le *devakan* et *l'avitchi*, le *nirvana*, etc... et il termine en disant que par son manque d'originalité, par l'absurdité de son système, la doctrine occultiste n'a rien de commun avec le spiritisme (il y insiste) qui, lui, est une science vraiment

d'observation. Si le spiritisme est expérimental, s'il procède par démonstration, l'occultisme est magistral et procède par affirmation ; l'un suit la méthode inductive, l'autre la méthode déductive. C'est du reste le jugement porté par tous les gens éclairés et de bonne foi.

Procurez-vous *Spiritisme* et *occultisme* de M. Rouxel, c'est la plus mordante satire que nous ayons lue de la doctrine occultiste, et nos abonnés se féliciteront de l'avoir parcourue. Journal *La Plume* : Eugène Rochetin.

SPIRITES, OCCULTISTES ET JOURNALISTES

A propos de l'article paru sous ce titre dans le numéro de juin de la *Revue*, notre collaborateur J. Marcus de Vèze a reçu un grand nombre de lettres de remerciements et de félicitations. Il a répondu à la plupart de ces correspondances; mais il peut se faire qu'il a aussi oublié quelques-uns de ses correspondants. Il les remercie par notre entremise, en les priant de vouloir bien l'excuser.

L'un de nos lecteurs lui demande aussi s'il ne fera pas également la critique de certaines pratiques et anomalies qui se passent en Spiritisme. Notre collaborateur prétend avec raison que le Spiritisme ne peut être rendu responsable de ce que peuvent faire certains de ses adeptes. Du reste dans une étude qui paraîtra dans quelques mois, c'est-à-dire après : « Les martyrs de l'Intolérance », notre collaborateur J. Marcus de Vèze répondra aux critiques qui sont faites à certains spirites.

La Direction.

LES OCCULTISTES CONTEMPORAINS

Sont-ils réellement les continuateurs des initiations antiques? Par G. Palazzi, 0 fr. 25. Traduction de A. Dufilhol, officier supérieur en retraite.

La publication de la brochure de M. l'ingénieur Palazzi, dont nous donnons la traduction, est pleinement justifiée par les prétentions, l'audace, les agissements incessants d'une certaine coterie dite occultiste. La préface du traducteur place la question sur son véritable terrain, et les pages de l'opuscule, — riches de preuves et d'arguments irréductibles, empruntés souvent à Eliphas Lévy, l'oracle des occultistes — démontrent à l'évidence que nos détracteurs intéressés s'attribuent, le plus gratuitement du monde, les titres d'omniscients et d'initiés.

M. Palazzi est un critique dont on ne saurait révoquer en doute l'impartialité ; il juge les opinions, les actes, et sa conscience se révolte. L'excessive bienveillance des spirites pour ces occultistes sans notoriété, — ces occulâtres — qui, avant le congrès de 1889, se proclamaient, à tout propos, leurs amis, leurs alliés, et, depuis, — leur boniment lancé, — les injurient chaque jour, s'imaginant réussir à les étouffer, a été, à juste titre, soulignée par l'auteur. Depuis, M. Marcus de Vèze, publiciste et occultiste des plus sérieux, a confirmé sur ce point les vues de M. Palazzi.

Le Spiritisme n'a rien à craindre de cette ridicule échauffourée qui, en définitive, lui profite ; preuve le groupe des *Indépendants lyonnais* qui, au récent anniversaire d'Allan Kardec, s'est rallié aux spirites. La brochure de M. Palazzi servira surtout à éviter aux nouveaux venus du spiritualisme, une perte de temps..., pour le moins. C'est à ce titre que nous en recommandons la lecture et la diffusion à nos amis.

La Rédaction.

NECROLOGIE

Messieurs : Je vous fais part de la désincarnation de notre confrère *Adrien Thomé*, entrepreneur de peinture bien connu à Rochefort-sur-mer, le 7 juin 1892, à l'âge de 55 ans; au service funèbre beaucoup de spirites et d'amis ; un protestant a rappelé, au cimetière, les qualités de cet honnête homme, sa vie de luttes et d'épreuves, sa douloureuse agonie, car il est mort d'une laryngite. Mme veuve Thomé fait toujours partie de notre groupe que ces départs successifs de membres fidèles diminue sensiblement ; espérons-le, ces vides se combleront avec des jeunes plus actifs et envieux de faire connaître nos doctrines. Que nos amis dirigent leur pensée sur Mme Thomé car elle a bien besoin d'être soutenue dans sa pénible épreuve.

A *Morienval* (Oise), est décédée *Julia Huet,* âgée de 14 ans, fille de braves gens, cultivateurs très estimés dans le Valois, spirites dévoués et éclairés; Julia, toute jeune était raisonnable et courageuse, pleine de cœur, et pendant la longue maladie de sa mère, non seulement elle a dirigé la ferme en parfaite ménagère, faisant face à tout et entourant de soins filials sa chère maman, mais elle avait pour tous de bonnes paroles; ses parents l'appelaient la petite sainte. Une maladie inattendue a détruit la gentille fillette en quelques jours. Tous les habitants de Morienval et des environs, des amis spirites venus de très loin ont accompagné le corps de Julia, et son père, ses frères, sa mère à peine remise d'une très longue maladie ont voulu suivre le cher petit corps. Mme Huet, toujours énergique, s'était promis de ne pas donner le spectacle d'une vaine douleur, et elle n'a pas pleuré au cimetière.

L'enterrement était spirite ; avant d'emporter le cercueil couvert de fleurs une dame a lu la prière pour ceux qui pleurent un ami, avec beaucoup de cœur, avec une diction franche qui a permis à tous de la bien comprendre; M. Leymarie a parlé de Julia, de ses mérites, de la chère maison que son corps animait, que sa physionomie rendait si attrayante, que son esprit reviendrait visiter pour la consolation de tous.

Au cimetière, la même dame a admirablement lu, avec savoir, la prière pour quelqu'un qui vient de quitter la terre, d'Allan Kardec, écoutée par tous avec recueillement; une jeune fille a prononcé un discours bien senti, au nom de ses compagnes toutes habillées de blanc.

Le président de la Société des Théophilantropes a parlé en homme de cœur mais en néantiste.

M. Leymarie a dit pourquoi la famille Huet était spirite, et éminemment religieuse, en respectant toutes les autres opinions qui relèvent simplement

de la conscience de chacun ; il a développé ce que c'est que le spiritisme de manière à être bien compris par tous les assistants, et il l'a été, s'il en juge par les poignées de main et leurs bonnes paroles ; il a eu ensuite une explication cordiale avec le président des Théophilantropes, et prochainement il se rendra à une réunion de tous les membres de cette Société, disséminés dans le Valois, pour causer avec eux au sujet du spiritisme et de ses conséquences morales et sociales.

Les spirites en général doivent honorer et estimer grandement les familles qui, dans leur pays, innovent cette coutume de se faire enterrer civilement et spiritement, avec le courage nécessaire pour braver les préjugés ; M. et Mme Huet ont la preuve que cet acte viril ne les a pas diminués aux yeux de leurs concitoyens, la foule émue et sympathique qui les entourait en est la preuve parlante.

L'ÉTAT ET L'ÉGLISE

La question des rapports de l'Église et de l'État préoccupe depuis longtemps l'opinion publique, mais elle a pris récemment un caractère plus aigu que par le passé, et il semble qu'il sera difficile de sortir de cette situation sans lui donner une solution catégorique.

Cette solution est difficile à dégager de la diversité des opinions régnantes sur la nature des religions, sur leur influence dans la société, sur leur rôle dans l'État.

Les républicains radicaux et, à plus forte raison, les socialistes de toutes sectes, qui sont généralement matérialistes, considèrent toutes les religions comme de pures superstitions qui ont fait leur temps. Nées de la fraude et de la crédulité, elles ont toujours été des instruments d'oppression et d'exploitation du public. Si elles subsistent encore, malgré le progrès des lumières, cela ne tient qu'à l'appui matériel que leur accordent les gouvernements, aux subventions et aux privilèges dont elles jouissent. Il fau donc supprimer ces privilèges, et les religions s'évanouiront, comme la rosée aux premiers rayons du soleil.

Les opportunistes, non moins matérialistes que leurs cousins les radicaux et les socialistes, admettent bien au fond du cœur que les religions ne sont que des instruments d'exploitation ; mais la conséquence qu'ils en tirent est toute différente. C'est précisément pour cette raison, d'après eux, qu'il faut les conserver, les protéger. Sans religion, les hommes seraient ingouvernables ; sans Église pas d'État possible, pas de gouvernement. Que cela fasse ou non l'affaire des gouvernés, peu importe : les opportunistes sont

gouvernants, il leur faut des prêtres au même titre que des juges et des gendarmes.

L'opinion des conservateurs en fait de religion n'est pas moins singulière que les précédentes. Les classes conservatrices soutiennent que la religion est impérissable, que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre la pierre de leur Élgise ; mais s'ils ont un vif désir d'en persuader les autres, il ne paraît guère qu'ils le soient eux-mêmes, puisque, d'autre part, ils regardent la protection de l'État comme essentiellement indispensable au maintien de l'Église ; sans cette protection, disent-ils, elle serait exposée à périr d'inanition.

Autre fait non moins caractéristique : ces mêmes conservateurs du trône et de l'autel n'admettent pas la concurrence en matière de religion ; la leur seule doit être non seulement autorisée, mais subventionnée, les autres doivent être rigoureusement proscrites. Les portes du ciel sont-elles donc moins solides que celles de l'enfer ?

Comment sortir de ce dédale d'opinions, car nous n'exposons que les principales ? Quelle solution donner à la question religieuse ?

Nous ne prétendons pas, pour le moment du moins, traiter à fond cette question ; nous allons seulement exposer et commenter la solution qui vient d'être proposée dans un livre récent par M. de Molinari, l'un des doyens de la science économique (1).

Pour l'auteur de *Religion*, les religions sont nées d'un besoin universel inhérent à la nature humaine ; elles sont par conséquent indestructibles.

La religion étant un besoin de l'homme, ce besoin a un objet correspondant. L'existence du sentiment religieux atteste celle de la divinité, ce'a ressort de l'étude des facultés de l'homme, qui répondent toutes à un objet réel, qui ont toute une destination utile.

Le besoin religieux a donc droit à sa satisfaction comme les autres ; et cette satisfaction est soumise à la même loi que celle des autres besoins. Cette loi est celle de la concurrence, de l'offre et de la demande.

« La concurrence, dit M. de Molinari, agit à la fois comme un propulseur et un régulateur. Elle oblige ceux qui y sont soumis à adopter les procédés les plus efficaces, l'outillage le plus perfectionné, à réduire le prix et à améliorer la qualité de leurs produits ou de leurs services, sous peine d'être exclus du marché ; et c'est grâce à ce stimulant énergique que les pays où la liberté industrielle et commerciale est la plus complète devancent tous les autres en activité et en richesse.

(1) Religion, par G. de Molinari, correspondant de l'Institut, rédacteur en chef du *Journal des Économistes*. In-16, Paris, Guillaumin et Cie.

Il n'en est pas autrement de la religion, des arts, des sciences etc., que du commerce et de l'industrie. Les pays où la liberté religieuse existe sont les plus riches en idées religieuses ; le besoin que le public éprouve de ces choses est satisfait d'une façon plus parfaite et à meilleur compte.

« Les effets salutaires de la concurrence religieuse sur le zèle et la conduite des ministres des cultes ont pu être constatés dans tous les temps et dans tous les pays, aussi bien que le relâchement et la corruption que produit invariablement le monopole. Ces phénomènes étaient tellement manifestes qu'aux époques où la religion se trouvait unie à l'État et protégée rigoureusement contre toute concurrence, l'Église comprenait la nécessité d'atténuer ou de corriger les vices du monopole en multipliant les ordres religieux, qui faisaient concurrence au clergé séculier et entre lesquels on voyait s'établir une lutte qui acquérait parfois,— lorsqu'ils s'adressaient aux mêmes classes de la population, — une vivacité extraordinaire. »

L'étude de l'histoire religieuse démontre, observe encore le savant économiste, que les religions, comme toutes les autres manifestations de l'activité humaine, se sont développées et ont prospéré en raison de l'indépendance et de la liberté dont elles jouissaient ; qu'elles ont décliné et se sont corrompues sous le régime du monopole et des privilèges, qu'elles se sont relevées et que leur action a été particulièrement bienfaisante sous le régime de la concurrence.

« D'où il est permis de conclure que la séparation de l'Église et de l'État, réclamée par les radicaux et les socialistes, et repoussée par les conservateurs comme destructive de la religion, aurait, au contraire, pour résultat d'étendre et d'améliorer la culture religieuse. »

On comprend d'après cela que M. de Molinari est partisan de la séparation de l'Église et de l'État, non pas pour tuer la religion, comme le veulent des gens à l'esprit étroit, mais, au contraire, pour lui donner un regain de vigueur, pour la mettre en état de se transformer et de s'adapter (ce qui lui manque) à l'état actuel de la civilisation, des sciences et des idées philosophiques.

Le rôle des religions n'est pas fini, et il ne sera, selon toute apparence, pas moins considérable dans l'avenir qu'il ne l'a été dans le passé. « Mais ce rôle, elles ne pourront le remplir, avec toute l'efficacité nécessaire, qu'à la condition d'être placées sous un régime qui leur procure l'indépendance avec la liberté.

« Ce régime est celui de la séparation de l'Église et de l'État, faite non pas contre la religion, mais en faveur de la religion. »

Telle est la conclusion de notre auteur.

Nous ne voyons pas bien clairement la nécessité du mot *en faveur*. Il nous semble que la séparation ne doit être ni pour ni contre la religion, et qu'elle doit être le résultat d'un commun accord entre l'Église et l'État.

Reste à voir qui doit prendre l'initiative de cette réforme.

S'il est vrai — et c'est absolument notre avis — que la liberté religieuse est profitable à tout le monde, à la religion, au clergé, au public, ce n'est pas à l'État de prendre l'initiative. L'État a plus de tendance à imposer qu'à proposer, — c'est d'ailleurs son rôle ; — or, une réforme de cette nature ne s'impose pas. Elle ne peut donc venir de l'État.

Pour l'opérer, c'est à l'opinion publique qu'il faut faire appel, c'est elle qu'il faut éclairer sur la question, c'est à elle qu'il faut dire et développer ce que nous venons de résumer : que le régime du privilège est aussi funeste à la religion qu'à l'industrie et au commerce, et que la liberté est la condition essentielle de sa prospérité.

Lorsque le public sera bien persuadé de cette vérité, le clergé, qui en fait partie, sera le premier, dans son propre intérêt, à renoncer au régime concordataire qui, sous l'apparence du privilège, n'est qu'un esclavage mal doré.

Le livre de M. de Molinari ne peut que contribuer à éclairer le public sur cette question importante ; c'est pourquoi nous avons cru bien faire d'appeler sur lui l'attention des lecteurs.

Le principe de la séparation admis, restent les voies et moyens.

Le besoin religieux est un besoin collectif. Il ne peut être satisfait d'une manière convenable et complète que dans des réunions d'hommes plus ou moins nombreuses. Il occasionne donc des frais.

Comment ces frais seraient-ils couverts ?

La question n'est pas embarrassante pour les personnes éclairées et de bonne foi. Comment le sont-ils dans les pays de liberté religieuse ? Par les offrandes, par les dons volontaires des fidèles.

Pour que ces dons aient tout leur effet, toute leur utilité, il faut que les ministres des cultes, les corporations religieuses puissent posséder des propriétés. La propriété est la condition et le complément de la liberté.

C'est ici que la question devient embarrassante. Beaucoup de gens qui admettraient volontiers la liberté religieuse, n'en veulent pas entendre parler, parce qu'ils craignent la reconstitution des biens de mainmorte, qui ont fait tant de mal sous l'ancien régime.

Ils ne font pas attention que la plupart des abus de la mainmorte proviennent précisément du régime de monopole religieux sous lequel ils ont été constitués. Ce régime supprimé, les abus de la propriété collective ne sont plus à craindre.

La liberté d'association est donc la condition *sine qua non* de la liberté religieuse. Il va sans dire que cette liberté d'association doit être générale, et non pas restreinte à l'Église ou aux églises.

La liberté religieuse établie, quelle sera la religion qui prévaudra ? Sera-ce le catholicisme, le protestantisme, le bouddhisme, le bardisme, le spiritisme ou quelque autre religion ancienne ou nouvelle à laquelle on ne pense même pas ?

Il est plus facile de poser cette question que de la résoudre.

Aux États-Unis, où la liberté religieuse est presque absolue, il paraît que le catholicisme se développe au détriment du protestantisme.

Cela prouve-t-il que la religion catholique soit absolument supérieure? Pas le moins du monde. Cela prouve seulement qu'elle est supérieure au protestantisme, qu'elle répond mieux au besoin du public américain. Mais on peut concevoir bien d'autres religions supérieures à beaucoup d'égards à la religion catholique, et, d'autre part, il peut se trouver des peuples dont les sentiments religieux soient différents de ceux des Américains.

Ce que l'on peut considérer comme certain c'est que, le culte ayant pour but de satisfaire les besoins religieux des hommes, les religions seront obligées, sous le régime de la liberté, de s'approprier au goût du public ; ce sont les consommateurs qui, en toute chose, règlent la production.

Les goûts de l'âme n'étant pas moins ondoyants et divers que ceux du corps, il y a tout lieu de croire que la liberté religieuse engendrera d'abord un grand nombre de sectes, une vive émulation entre les producteurs du service des cultes.

Mais sous cette diversité dans les détails régnera une uniformité dans le fond, qui a toujours régné partout et qui n'est contestée que par esprit de contradiction et par suite de l'union de l Église avec l'État.

Cette uniformité de principes, c'est l'existence de Dieu et de l'âme.

Sur ce thème broderont les diverses théologies. Pour les uns l'âme sera sur la terre en punition. Pour d'autres, la vie ne sera qu'une épreuve, et non un châtiment. Pour d'autres encore, elle sera une mission. Pour les plus raisonnables elle pourra être dans l'un ou l'autre de ces cas.

Cette diversité d'opinions n'a rien d'antisocial, tant qu'elle est libre ; au contraire, elle sera un objet d'émulation entre les diverses églises ou chapelles ; chacun s'évertuera à donner des preuves de son hypothèse, et, finalement, l'unité se fera de plus en plus, car nous tendons toujours vers l'unité, souvent trop, que nous le voulions ou non.

Faisons donc des vœux, avec M. de Molinari, pour que le clergé catholique comprenne, je ne dis pas seulement son devoir, mais son intérêt, et que lui-même demande la liberté des cultes. ROUXEL.

MARQUE DE FABRIQUE

On croit généralement, mais à tort, que les deux lettres S.·. I.·. dont certains occultistes affublent leur nom sont les initiales de ce titre qui sied si bien à leur modestie : *Supérieur Inconnu.*

C'est là, paraît-il, une erreur qu'il importe de ne pas laisser s'accréditer plus longtemps, chacun comme nous pouvant en être victime. Un *journal occultiste* de la rue de Trévise, du mois de juin, donne la clef de cette énigme et nous apprend que cela veut dire tout bonnement : *Sans Importance.*

Nous donnons acte à l'organe des Mages S.·. I.·. de son intéressant aveu et reconnaissons, sans nous faire prier, que cette marque de fabrique de l'Occultisme parisien est en tout point parfaitement justifiée.

Le Coche et la Mouche « occultiste »

Dans un chemin montant, sablonneux, mal aisé,
Etc...... ....

On sait le reste, je n'insiste pas ; à bon entendeur salut.

HENRI SAUSSE.

La *Revue* a parlé du cyclone qui a détruit une partie de la ville de PORT-LOUIS (île Maurice) ; comme nous ne pouvons pas faire une souscription pour les sinistrés, nos frères en croyance et anciens Français, nous engageons vivement les spirites à envoyer leur obole, en un bon postal, à M. Th. D. Galibardy, rue de l'Église, à Port-Louis (île Maurice) ; ce frère, et M. N. Ducasse, avoué à Port-Louis, distribueront les secours de leurs frères de France à qui n'a plus d'abri ni de pain, à celui dont la famille a péri dans le désastre sans précédent.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

// REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35e Année | N° 9. | 1er Septembre 1892.

ANNIVERSAIRE DE M. WISSELLE

Monsieur : Ayez l'obligeance d'insérer dans votre *Revue spirite* cette invitation :

Dimanche, 2 octobre à 2 heures 1/2, très précises, 1er *anniversaire de M. Léon Wisselle*, chef de groupe spirite, au cimetière *parisien de Pantin*, 79e *division*, *avenue des Marronniers à fleurs doubles*.

Nous comptons toujours sur votre concours, si vous pouvez venir vous nous ferez grand plaisir.

Recevez Monsieur mes remerciements, Vve Wisselle, 38, rue Amelot.

LES MARTYRS DE L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE

Jeanne Darc (1412-1431.)

Mieux que le Haubert et le Bouclier, la Sainte-Innocence défend la poitrine nue.
Dante ; *Jérusalem délivrée* VI, 29.

(*Suite*).

Nous ne parlons pas ici de l'héroïne qui sauva la France ; nos lecteurs connaissent son histoire, nous ne devons fournir ici que quelques renseignements et détails historiques pas assez connus, selon nous, sur le martyr de cette Sainte Fille.

Jeanne Darc surnommée la *Pucelle d'Orléans* naquit à Domrémy, le 6 janvier 1412 ; elle périt sur le feu du bûcher le 31 mai 1431, c'est-à-dire à l'âge de 19 ans.Cette fille réellement inspirée avait comme Socrate, comme Numa roi de Rome et tant d'autres personnages historiques, un Génie familier,qui lui dicta la ligne de conduite quelle devait suivre et quelle suivit dans sa brillante et glorieuse carrière.

Après avoir accomplit ses nobles et belles actions guerrières et avoir fait sacrer Charles VII, à Reims, Jeanne marcha sur Paris, malgré les plus vives oppositions des ministres de l'entourage du roi qui avait toujours contrecarré les projets de Jeanne. Un jour *ses voix* (c'est-à-dire son guide) qu'elle entendait par un sens intuitif existant seulement chez les bons médiums, fort rares du reste, ses voix lui dirent :

« Jeanne tu seras prise avant la Saint-Jean (24 juin), il faut qu'il en soit ainsi, ne t'étonne pas; prends tout en gré, Dieu t'aidera. »

Et Jeanne obéit simplement à son guide et ne craignit pas d'aller au devant de cette fin tragique, pour elle évidente, inévitable et pendant deux mois elle guerroya encore comme elle avait toujours fait auparavant.

Le 23 mai 1430, elle était devant Compiègne et dans une sortie contre les Anglais elle se vit tout à coup entourée toute seule d'un gros d'ennemis; elle eut beau déployer du sang-froid, de la bravoure et une intrépidité indomptable, la retraite lui fut coupée, et elle fut faite prisonnière. On présume qu'elle était trahie; quoiqu'il en soit, le 25, la nouvelle parvient à Paris et le 26 le vicaire-général de l'Inquisition de la foi séant au Jacobin écrit au duc de Bourgogne pour évoquer la cause de Jeanne accusée « d'avoir semé, dogmatisé et publié diverses erreurs contre l'onneur divin et notre saincte foy. »

De son côté l'Université de Paris demandait au duc « que cette femme dite *la Pucelle* fut mise aux mains de l'Église pour lui faire son procès dûment sur les ydolatries et autres matières à elle survenues, etc. »

Le 3 janvier 1431 des lettres patentes publiées à Rouen par le roi d'Angleterre Henri VII (alors âgé de 9 ans) ordonnèrent que la pucelle serait livrée par les officiers du roi à Pierre Cauchon évêque de Beauvais et à ses assesseurs pour être jugée.

Ce que fit cet odieux personnage, pour trouver des motifs de culpabilité et d'hérésie dans la conduite de Jeanne est inouï. Bien que sans preuve aucune, Pierre Cauchon fit condamner la pauvre martyre.

Voici la sentence qu'il prononça : « Nous te déclarons relapse et hérétique, rejetée et retranchée de l'Église, et te livrons à la puissance séculière, la priant de modérer son jugement à ton égard en t'épargnant la mutilation des membres. »

La main séculière, c'était le bailli, il était là présent sur la place sur l'échafaud où l'on jugeait, en face du second échafaud sur lequel se dressait le bûcher et sans prononcer le jugement il cria au bourreau : « Fais ton office ». Celui-ci s'empara incontinent de la Pucelle, la fit descendre du premier échafaud et l'entraîna vers celui du supplice où elle monta sans chanceler. Cet échafaud d'une grande hauteur était en maçonnerie avec une *estache* ou poteau-pilier en maçonnerie, autour duquel était amassé une grande quantité de bois; sur la faîte de ce pilier, un écriteau portait en gros caractère cette inscription: *Jehanne*, qui s'est fait nommer *la Pucelle*, menteresse, pernicieuse, abuseresse du peuple, dévineresse, superstitieuse, blasphémeresse de Dieu, malcréante de la foy de Jhésu-Crist, vanteresse,

ydolastre, cruelle, dissolue, invocateresse de diables, scismatique et hérétique. »

Attachée sur ce pilier, on plaça sur la tête de Jeanne la mitre des hérétiques ; le bourreau mit le feu au bûcher et comme le piédestal était très élevé, l'agonie de la pauvre sainte fut très longue ; enfin elle inclina la tête, elle avait cessé de vivre. Le roi Charles VII eut la monstruosité de laisser périr la pauvre fille qui avait sauvé sa couronne et son royaume ; cet homme lâche et vil ne fit aucune démarche auprès des Anglais pour racheter la libératrice de la France.

Quant à l'Église qui a accompli ce forfait odieux par son évêque Cauchon, elle a voulu essayer de racheter son crime en la faisant canoniser comme SAINTE.

SAVONAROLE (1452-1498.)

Ce célèbre réformateur naquit à Ferrare, le 21 septembre 1452, il fut étranglé et brûlé à Florence avec deux de ses compagnons le 23 mai 1498.

De bonne heure, Savonarole reçut une excellente éducation et se montra amant passionné de la solitude.

Un jour à Faënza, il entend un prédicateur augustin qui l'émeut vivement : il résolut dès lors de se vouer à la vie monastique, par amour de la *liberté* et du *repos*. En devenant moine il se trompa fort sur le résultat qu'il espérait, car il eut une existence des plus militantes, des plus tourmentée. Le 23 avril 1475, âgé de 23 ans il s'enfuit de la maison parternelle pour entrer chez les Dominicains de Bologne ; il ne laisse sur sa table de travail qu'un manuscrit sur *Le mépris du monde*. De Bologne, il se rend au couvent de Saint-Marc et commence bientôt ses prédications à Brescia, à Pavie, à Gênes, à Florence enfin, où sa parole éloquente attire une foule si considérable qu'il se voit obligé de réunir ses auditeurs dans le jardin du cloître. Il s'élevait bien fort contre les mœurs du clergé et du peuple ; Laurent de Médicis et Innocent VIII morts, ses prédications sont encore plus violentes.

Alexandre VI est à son tour attaqué par Savonarole : ce pape cherche à le gagner à sa cause en lui faisant offrir l'archevêché de Florence et le chapeau de cardinal ; il refuse en disant : « Je ne veux d'autre chapeau que celui de martyr rougi par mon propre sang. »

Bientôt l'illustre prédicateur prédit tous les événements qui vont fondre sur Florence ; l'expédition de Charles VIII en Italie commence à donner raison à ces prédictions. Le peuple irrité de ce que Pierre de Médicis avait vendu Florence à beaux deniers comptant] au prince français, chasse les Médicis à la suite d'un soulèvement général ; il envoie une ambassade au roi

de France pour l'apaiser. Parmi les délégués figure Savonarole qui revient avec un traité de paix comportant pour les Florentins des conditions honorables. Mais ce succès fait de Savonarole un homme politique, on le charge de donner une constitution et, par celle-ci, il organise un pouvoir démocratique. La constitution bien établie, Savonarole veut réformer les mœurs ; et Florence cette ville essentiellement païenne et dissolue qui menait, suivant une expression de Savonarole « une vie de pourceaux » fut complètement métamorphosée. Les Florentins délaissèrent le jeu pour la procession, les mascarades pour l'Église ; les Florentines renoncèrent bien plus qu'à leurs péchés mignons, aux paroles, aux danses, aux belles et licencieuses *canzones*, etc., etc.

Savonarole eut une idée bizarre, drôlatique, si l'on peut dire : il imagina d'enrégimenter des enfants au nombre de 15.000 environ qui formaient une milice sacrée, préposée à la garde des mœurs publiques ; ces miliciens étaient divisés en *paciaires*, *inquisiteurs*, *correcteurs* et *aumôniers* ; ils avaient pour mission de maintenir l'ordre dans les rues, d'appliquer des punitions, de faire des quêtes au profit des pauvres, de dénoncer les scandales privés et de supprimer des maisons tous les jeux de cartes. Un jeudi gras, Savonarole fit sur une grande place de Florence, un vaste autodafé de toutes les vanités mondaines, parures, tapis, ouvrages licencieux tableaux, statues, etc. (1).

Les réformes accomplies par Savonarole étaient trop radicales pour ne pas créer des mécontents ; ils furent nombreux. La ville se divisa en deux camps : *les blancs* partisans de la liberté et les *gris* partisans des Médicis ; d'un côté les *pleureurs*, (*piagnoni*) disciples de Savonarole et les *enragés* (*arabiati*) adversaires du réformateur.

La Seigneurie de Florence s'émeut des troubles et de l'agitation causée par les partis, elle fit comparaître le chef des agitateurs devant une réunion de Théologiens ; Alexandre VI fulmina contre lui et finalement Savonarole et deux de ses disciples, Buonvicini et Maruffi, jugés par une commission de seize membres furent condamnés à mort après avoir subi pendant deux mois d'horribles tortures. Le 23 mai 1498, Savonarole fut conduit sur la piazza della Signoria, sur laquelle s'élevait un immense bûcher, l'évêque de Vaison délégué par le Pape dit au réformateur avant de le livrer au bourreau : « Je te sépare de l'Église militante et de l'Église triomphante. » — « De l'Église triomphante ! Jamais » riposta Savonarole alors le bourreau l'attacha au gibet et l'on entendit le patient prononcer les seuls mots sui-

(1) Dans cet autodafé furent détruits un beau christ de Donatello et beaucoup d'autres chefs-d'œuvres, dont un marchand de curiosités avait offert 20.000 écus environ.

vants : « Ah! Florence! Florence! que fais-tu? » Il fut étranglé; puis, on alluma le bûcher. Ses partisans et ses amis voulurent recueillir ses cendres, mais la Seigneurie s'y opposa et les fit jeter dans l'Arno; ses deux fidèles disciples Buonvicini et Maruffi avaient péri dans les mêmes flammes que celles qui consumèrent leur maître et Prieur.

Dans de précédentes notices, nous avons donné les biographies de martyrs de l'Intolérance religieuse depuis l'antiquité jusqu'à la fin du quinzième siècle. — Aujourd'hui, nous commençons une nouvelle série qui comprendra les martyrs depuis le XVI[e] siècle, jusqu'à nos jours, car la persécution se poursuit encore.

Le seizième siècle fut un des plus féconds en martyrs; la simple nomenclature de ceux-ci formerait un très gros volume (1); dès lors le lecteur comprendra que nous ne puissions donner que de brèves notices sur les martyrs mêmes illustres de cette époque. Nous ne parlerons donc que de ceux qui eurent une grande influence sur le mouvement de leur époque, sur leurs contemporains; nous débuterions par KNOX, né en 1505, mort en 1572.

Jean Knox eut une influence considérable en Écosse, comme réformateur: suivant quelques historiens il naquit à Giffort, suivant d'autres à Haddington; quoiqu'il en soit, il reçut dans cette dernière ville une éducation soignée; puis il acheva à l'université de Saint-André ses études sous la direction de Jean Major, qui enseignait la doctrine de Gersowet et de Pierre d'Ailly, c'est-à-dire la suprématie des conciles généraux sur les papes. Etendant cette doctrine à la politique, Major ajoutait que l'autorité des rois dérive des peuples. C'est grâce à ces leçons que Knox, ami de Buchanam puisa les principes démocratiques qu'il s'efforça de faire triompher dans l'Église et dans l'État.

Reçu maître ès arts à vingt-deux ans, en 1527, il devint bientôt professeur de philosophie dans un collège de Saint-André, fut ordonné prêtre en 1530; aussitôt il abandonna l'étude de la théologie pure pour s'adonner à la lecture des pères de l'Eglise et de la Bible; il suivit bien vite les idées nouvelles prêchées depuis peu en Écosse par Patrik, Hamilton, Garvin, Lagie, Tyndal et Vishart, il les enseigna même dans ses leçons de philosophie. C'est pour cet enseignement qu'il fut poursuivi comme hérétique par ordre

(1) Le *martyrologe de Crespin* est un énorme in-folio qui donne des miliers de noms de martyrs, cet ouvrage est d'une extrême rareté; mais la *Société des livres religieux de Toulouse*, fait paraître une réédition de Jean Crespin, qui comportera 3 vol. in-8° jésus de 750 pages chacun. Les deux premiers volumes sont parus, le troisième est sous presse.

du cardinal Beaton. Ce prélat bientôt assassiné, les lairds ou seigneurs de Languidrie et d'Arniton entraînèrent Knox au château de Saint-André en 1547 ; ce château était au pouvoir des ennemis du cardinal Beaton ; mais vers la fin de juillet de cette même année 1547 le château fut obligé de se rendre aux marins de la régente d'Écosse appuyés par une flotte française placée sous le commandement de L. Strozzi.

Nous ne suivrons pas les diverses péripéties qu'eût à traverser Knox ; nous dirons seulement qu'après avoir été horriblement persécuté, mis au bagne, chassé de son pays, rappelé, puis chassé de nouveau, il eut une existence des plus malheureuse. Voici sa fin. — Après la déposition de Marie Stuart, l'assassinat de Darnley son époux, le mariage de la reine avec Bothwell, la ligue de la noblesse, l'arrestation de Marie et la nomination du comte Murray à la Régence, Knox se hâta de rentrer en Ecosse ; la réforme était triomphante et il songeait à donner quelque repos à son existence agitée. Mais tout à coup, l'évasion de la Reine (1568) et l'assassinat du régent (1570) jetèrent le royaume dans de grands troubles. Knox est obligé de recommencer ses prédications pour défendre plus vigoureusement la réforme, Il est frappé d'une attaque d'apoplexie; malade et souffrant, il quitta Edimbourg, quand Hamilton s'est emparé du château et n'y revient que quelques années plus tard, lorsqu'il sent venir la mort. Il réunit alors autour de lui les anciens de l'église d'Edimbourg et leur rend compte de ce qu'il a fait pour la Réforme durant la vie qu'il va quitter ; il termine son discours par ces mots : « Je me suis toujours efforcé d'être un fidéle dispensateur des mystères de l'Eglise et je puis dire avec vérité que je n'ai jamais trafiqué de la parole de Dieu, que jamais je n'ai cherché à plaire à qui que ce soit ni à servir les passions d'autrui ni les miennes et quelles que soient les calomnies de mes ennemis, ma conscience me justifie et m'absous. »

Il mourut le 24 novembre 1572 âgé de 67 ans. Sur sa tombe, le comte Morton se contenta de prononcer ces simples paroles comme oraison funèbre : « Ici repose l'homme qui ne craignit jamais la face d'aucun homme. » Comme tous les réformateurs, Knox a eu ses partisans et ses détracteurs, mais nous plaçant au-dessus de tout esprit de parti, nous reconnaissons que le réformateur possédait à un haut degré, toutes les belles et nobles qualités qui pouvaient assurer à l'Ecosse le triomphe de la liberté religieuse et de la liberté civile qui lui paraissaient inséparables. Sa haute raison le mit fort au-dessus des préjugés de son siècle, sa piété fut exempte de fanatisme et son amour pour l'indépendance en firent moins un théologien qu'un esprit cultivé désirant pour son pays des institutions d'une application facile et d'une réelle utilité.

Louis de Berguin (1490-1529).

Louis de Berguin, gentilhomme du pays d'Artois naquit vers 1490. Suivant son ami Erasme (1) il était seigneur du Vieux Berguin près d'Hazebrouck et conseiller du roi (2). Il se montra toujours ardent propagateur de la doctrine de Luther, il fit même de nombreuses traductions des livres du célèbre réformateur. Homme de grande érudition puisque Badius le qualifie d'*homme le plus savant de la noblesse*, il avait une activité dévorante, mais bientôt enrayée, car le Parlement le condamna le 13 mai 1523 à une abjuration publique. Cet acte répugnant à sa conscience, il s'y refuse, on le jette en prison, et il y serait mort certainement sans l'intervention de Marguerite et de François Ier. Les archers de la garde royale l'enlèvent de sa prison comme nous l'avons déjà dit (ch. IV 3e *partie*). L. de Berguin se retire alors à Amiens, et de là, il continue à écrire et à faire de la propagande en faveur du luthérianisme. Un nouvel arrêt le frappe encore en 1526, et l'intervention royale le garantit de nouveau contre les suites de cet arrêt; mais enfin le 22 avril 1529 (3) il est condamné à dix heures du matin à être brûlé et comme il veut en appeler au roi, absent de Paris, l'arrêt est rendu immédiatement exécutoire et à midi de Berguin est brûlé sur la place de Grève, à Paris.

Martin Luther (1483-1546).

Luther, le grand réformateur naquit à Eisleben le 10 novembre 1483, à onze heures du soir (4). Il reçut les premiers éléments d'instruction à Mansfeld; il continua son instruction à Magdebourg; enfin à 18 ans, il vint étudier le droit à Erfurt, université déjà célèbre. Il venait d'avoir vingt ans, quand une Bible lui tomba sous la main. « Cette bible latine, dit-il, que j'avais trouvée à la bibliothèque du couvent, devint ma lecture favorite et je la connaissais si bien, que tous les passages qui se gravaient dans ma mémoire y étaient bien fixés, mais encore j'aurais pu citer jusqu'aux pages, où ils étaient imprimés ».

La lecture de la Bible le frappa si fort qu'il résolut de se faire moine et le

(1) Liv. XXIV, let. 4.

(2) Liv. L, let. 4.

(3) Cette date n'est pas très certaine, Jean Crespin dit : « fut étranglé et brulé en place de Grève à Paris au mois de novembre 1529; la nuit suivante de l'exécution qui fut la veille de la Saint-Martin au mois de novembre, etc... (J. Crespin, Martyrologe, folios 96 recto et 97 rectetuers.

(4) Mélanchthon, *Vie de Luther*. — Voir ce que nous avons dit du réformateur chapitre premier, troisième partie.

17 juillet 1505, il se rendit à Erfurt chez les frères ermites de l'Ordre de Saint-Augustin et prit le nom de *Frère Augustin*. Il mena dans ce couvent une vie édifiante et remplie de mortifications, comme il nous l'apprend (1). « Quand j'étais moine, dit-il, je me mortifiai pendant près de quinze ans, je jeûnais, je veillais, je priais assidûment, convaincu que mes pratiques de piété me feraient gagner le ciel. »

Après deux ans de noviciat, il fut reçu prêtre. Jean Staupitz, vicaire général de l'ordre des Augustins s'intéressa vivement au jeune religieux qui montrait tant de zèle et lui fit obtenir une chaire de philosophie à l'Université de Witemberg, que venait de fonder Fréderic-le-Sage. Mais bientôt Luther veut enseigner la théologie, qu'il appelait « la reine des sciences » la théologie qui selon lui « sait extraire la noix de sa coquille, la farine du blé et la moelle des os. »

Non seulement il explique la Bible dans sa chaire de l'Université, mais encore sur les instances de Staupitz, il se fait prédicateur, ses cours et ses sermons attirent une foule considérable, et, dès ce moment, commence sa vie fiévreuse, agitée, persécutée. « J'ai besoin, dit-il dans une lettre (2), de deux secrétaires : je donne une bonne partie de ma journée à ma correspondance, je suis prédicateur au monastère, lecteur au réfectoire, je suis vicaire, prieur, inspecteur des eaux à Leizgau, magistrat à Torgau, commentateur de Saint-Paul et des psaumes. »

Le vicaire général de son ordre, le charge d'une mission à Rome auprès du pape et ce qu'il voit dans la Ville éternelle le scandalise fort, lui qui, dès qu'il aperçoit de loin la ville de Saint-Pierre la salue en se prosternant et se traîne sur les genoux pour gagner des indulgences; mais laissons lui la parole pour raconter les impressions qu'il éprouve à Rome (3) : « J'y visitais toutes les églises et me conduisais comme un saint ; mais je m'aperçus bientôt qu'on y méprisait Dieu et ses commandements. J'entendis un jour à table des prêtres se moquant de la messe; pendant la consécration, ils disaient : tu es pain et pain resteras, tu es vin et vin resteras (4). Ces paroles firent grand mal à un jeune et pieux moine comme je l'étais. Comment! me disais-je, on me trompe donc, moi qui vais si souvent à l'église? Ce qui m'avais déjà péniblement affecté, c'était de voir avec quelle prestesse on disait la messe, comme s'il s'agissait d'un tour de prestidigitateur ou d'une

(1) Commentaire du Psaume XIV, v. 11.

(2) Lettre à Lange en date du 26 octobre 1516.

(3) *Vinckelmesse*, opuscule sur la *fausse messe* 1533, in Walch. Œuvres de Luther, Tome XIX.

(4) *Panis est et panis erit, vinum est et vinum erit.*

corvée à se débarrasser. Je me rappelle encore qu'avant d'arriver à l'évangile, mon collègue de la chapelle voisine avait déja fini et me criait : de me dépêcher. » Il dit ailleurs (1) : « J'ai vu à Rome quelques cardinaux qui passaient pour des saints, parce qu'ils se contentaient du commerce avec des femmes. »

Quelque temps après son retour de Rome, Luther reçoit le grade de docteur en théologie, mais son voyage à la Ville éternelle fournit ample matière à ses réflexions. Un gros orage couvait dans la tête de notre moine, une goutte d'eau nouvelle suffira à faire éclater cet orage. Cette goutte d'eau fut que la construction de Saint-Pierre ayant vidé le trésor papal, pour le remplir le pape ne trouva rien de mieux que de vendre des indulgences, et dès lors se fit dans toute la chrétienté, un véritable trafic. Un dominicain nommé Tetzel parcourait toute l'Allemagne avec une caisse portant une vraie devise de mirliton : « Dès que l'argent dans la tirelire tombe, aussitôt l'âme du purgatoire au ciel monte (2). » Luther fut profondément scandalisé et il écrit à un grand nombre d'évêques pour les prier de faire cesser cet abus. On ne l'écoute pas; mais il devient furieux quand il voit ses pénitents se prévaloir des indulgences qu'ils ont achetées, et, le 31 octobre 1517, il fait afficher à l'église du château de Wittemberg 95 propositions contre les indulgences. L'en-tête de cette affiche portait cet avertissement : « Mû par le zèle le plus pur pour la vérité, le révérend père docteur Martin Luther de l'ordre de Saint-Augustin à Wittemberg, licencié-ès-arts, docteur en théologie, etc., va disputer et soutenir contre le frère Jean Tetzel, de l'ordre de Saint-Dominique, les propositions ci-dessous énoncées. »

Ces propositions ou thèses de Luther se répandirent rapidement dans toute l'Allemagne; dès lors la guerre avec Rome fut déclarée et, de part et d'autre, les coups portés furent terribles, et la haine implacable. Il faudrait sortir du cadre de notre récit, pour donner une idée au lecteur de toutes les luttes, polémiques, disputes qui éclatèrent, aussi terminerons-nous en disant que tant de travaux et de fatigue avaient ruiné la robuste constitution de Luther qui mourut à Eisleben au milieu des siens à l'âge de 62 ans, le 18 février 1546.

J. Marcus de Vèze.

PREUVES DE L'EXISTENCE DES ESPRITS

D'APRÈS LA SCIENCE, LA TRADITION ET LES FAITS

(*Suite.*) (Voir la *Revue Spirite* d'août.)

Lamennais, dans un ouvrage de philosophie, intitulé: *Esquisse d'une philosophie*, a écrit les lignes suivantes, pleines de vérité: « L'existence

(1) *Comment.* sur le premier livre de Moïse, In Walch, T. I.

(2) Sobald das Geld im kosten klingt, Die Seele aus dem Fegfeuer springt.

« d'êtres intelligents autres que nous et plusieurs même supérieurs à nous « est-elle également certaine de fait? Tous les peuples répondent affirmati- « vement. Quelle que soit l'origine de cette croyance, il n'en est point de « plus ancienne ni de plus universelle. On ne saurait nier que l'analogie ne « lui prête au moins un haut degré de vraisemblance. Lorsque l'homme « vient à se considérer tel qu'il est, relégué dans un point imperceptible de « l'Univers, atome rampant sur un atome, faible, ignorant, pouvant à peine « penser, agir sans rencontrer aussitôt la borne de son action et de sa con- « ception, quelque chose en lui répugne à supposer qu'il soit le plus intel- « ligent, le plus puissant, le plus parfait des êtres créés. La conscience du « genre humain repousse, non moins invinciblement que la réflexion phi- « losophique, cette hypothèse orgueilleuse. Notre chétive planète n'est pas « le séjour exclusif de la pensée, et d'autres êtres, nos aînés dans la création « probablement, nous surpassent et de bien loin, en puissance, en intelli- « gence. Au-dessous de nous, de nombreuses existences échappent à nos « sens, ne peuvent être constatées par l'observation. Pourquoi n'en serait-il « pas ainsi au-dessus de nous? Pourquoi dans l'immense série des êtres « créés, n'y en aurait-il point de plus élevés que nous? De très puissants « motifs induisent à présumer qu'il existe, en effet, de semblables êtres. »

Ainsi, la croyance aux esprits est aussi ancienne qu'universelle : elle se retrouve chez tous les peuples.

D'après l'histoire, les païens croyaient à l'existence des esprits, et la mythologie est également là pour le prouver. Le ciel, la terre, les vents, le feu, la mer, les fleuves, les bois, les champs, et bien d'autres choses encore, avaient leurs dieux ou « *génies* », que les anciens évoquaient, et auxquels, parfois, ils sacrifiaient. Disons, en passant, que ces dieux, qui présidaient à l'univers, doivent leur origine à l'ignorance des hommes qui ont dénaturé les traits de l'histoire sainte et de l'histoire profane, ainsi qu'à la corruption du cœur humain, qui a fait attribuer aux dieux tous les vices et toutes les faiblesses.

Des philosophes, tels que les Platoniciens, enseignaient à leurs disciples, l'existence des esprits, et affirmaient les rapports de ces êtres intellectuels avec l'univers et avec les hommes. Nous lisons, en effet, dans un ouvrage de saint Augustin : *la cité de Dieu* (chap. XIV, livre VIII): « Trois sortes d'êtres « selon les Platoniciens sont pourvus d'une âme raisonnable : les dieux, les « hommes, les démons. Les dieux occupent le lieu le plus haut, les hommes « le plus bas, les démons le milieu ; attendu que les dieux font leur demeure « dans le ciel, les hommes sur la terre, les démons dans l'air. Comme les « lieux qu'ils occupent sont différents, ils sont aussi de nature différente.

« Ainsi, les dieux sont plus excellents que les hommes et les démons, et les « démons le sont moins que les dieux et plus que les hommes. »

Maintenant, voici ce que dit Cacciari, dans ses *Exercices sur les œuvres de saint Léon le Grand* : « Bien que les païens fussent privés de la lumière de « la foi, Hésiode cependant, le premier de tous, reconnaît qu'il existe entre « Dieu et les hommes, des esprits immortels, doués de raison et d'intelli- « gence, qu'il appelle « *démons* ou *génies* », et que nous, de nos jours, nous « appelons « *esprits* ».

Platon, dans son ouvrage *le Timée*, Alcinoüs son interprète, Pythagore, Hostanes, Orphée, Thalites, Varron, Apulée, Porphyre, et bien d'autres savants philosophes, affirment l'existence des démons (lisez esprits).

« Nous voyons par le *Zend-Avesta*, que Zoroastre admet un nombre infini « d'anges ou *d'esprits médiateurs.* » (Bergier, Dictionn. théol. art. Ang.)

D'autre part, nous lisons dans les *Eléments de philosophie*, par Combalot, page 179 : « Le savant Huet a prouvé par une foule de témoignages tirés « des livres indiens, chinois, égyptiens, grecs et romains, que l'antiquité « tout entière a reconnu l'existence d'esprits inférieurs au Dieu suprême, « et créés par lui, pour présider à l'ordre de la nature, aux astres, aux « éléments, etc. »

Tous les pères de l'église admettent, sans la moindre contestation, l'existence d'esprits supérieurs aux hommes et habitant un monde plus élevé que le nôtre. D'ailleurs, si vous voulez des preuves manifestes de l'existence de ces intelligences supra-terrestres, ouvrez l'Ancien Testament, livre divin entre tous ! et vous y trouverez, dans un style clair et simple, le récit des apparitions d'« anges » ou de « bons esprits ». Vous rendrez alors grâce à Dieu qui a daigné, par là, soulever un peu le voile qui nous cachait le monde des esprits. Voici quelques exemples de manifestations spirites des premiers âges :

1° *Agar et l'Ange.* — Un ange apparaît à Agar, au désert de Beer-Sabah, où elle errait avec son fils Ismaël, mourant de soif, et lui dit : « Qu'as-tu Agar ? ne crains point, car Dieu a ouï la voix de l'enfant, *du lieu* où il est. » Et Dieu lui ouvrit les yeux, et elle vit un puits d'eau, et y étant allée, elle remplit d'eau la bouteille, et donna à boire à l'enfant. (Genèse, ch. XVI.)

2° *Les anges chez Loth.* — Deux anges venus, sur le soir, à Sodome pour châtier cette ville, apparurent à Loth qui se leva pour se rendre au-devant d'eux, et s'étant prosterné le visage en terre, il leur offrit l'hospitalité. (Gen. chap. XIX.)

3° *Visite des anges à Abraham.* — Abraham étant assis à la porte de sa tente (dans les plaines de Mamré), et levant les yeux, il regarda : — Trois

hommes parurent alors devant lui, et les ayant aperçus, il courut à leur rencontre, et se prosterna en terre. Et il dit : « Mon Seigneur, je te prie, si « j'ai trouvé grâce devant tes yeux, ne passe point outre, et *arrête-toi* chez « ton serviteur. Qu'on prenne, je vous prie, un peu d'eau et lavez vos pieds; « et reposez-vous sous un arbre. » Ils acceptèrent les offres du patriarche qui leur fit préparer un frugal repas. Quand ils eurent mangé, un d'eux dit à Abraham : « Je ne manquerai pas de retourner vers toi, en ce même « temps, et voici : Sarah, ta femme, aura un fils. » Sarah rit en elle-même, et dit : *Etant vieille, et mon Seigneur étant fort âgé, aurai-je cette satisfaction?* Mais l'ange reprit : « Y a-t-il quelque chose qui soit difficile à l'Éternel?» La prédiction s'accomplit, en effet, et Sarah eut un fils qu'elle appela *Isaac.* (Gen., chap. XXIII.)

4° *Abraham, Isaac et l'ange.* — Abraham ayant saisi le glaive, étendait la main pour égorger son fils. Mais l'ange de l'Éternel lui cria des cieux : « Abraham! Abraham! » il répondit : « me voici ». Et il lui dit : « ne mets « point ta main sur l'enfant, et ne lui fait rien; car maintenant j'ai connu « que tu crains Dieu, puisque tu n'as point épargné pour moi ton fils « unique. » (Gén. chap. XXII.)

5° *Songe de Jacob. L'échelle des anges.* — Jacob vit en songe une échelle dressée sur la terre, dont le bout touchait jusqu'aux cieux; et les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle. Et voici, l'Éternel se tenait sur l'échelle, et lui dit : « Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham ton « père, et le Dieu d'Isaac; je te donnerai et à ta postérité la terre sur laquelle « tu dors... » (Gen., chap. XVIII.)

6° *Lutte de Jacob avec l'ange.* — Jacob ayant passé le gué de Jabok, demeura seul et lutta, jusqu'au matin, avec *un être surnaturel.* Celui-ci voyant qu'il ne pouvait le vaincre, lui dit : « Quel est ton nom? » Je m'appelle Jacob, dit le patriarche. « Ton nom ne sera plus Jacob », reprit l'ange, mais *Israël*; car tu as été le maître *en luttant* avec Dieu et avec les hommes, et tu as été le plus fort. (Gen., chap. XXXII.)

7° *Balaam, son ânesse, et l'ange.* — Balaam, séduit par les présents de Balac, roi des Moabites, se mit en route, monté sur une ânesse, mais arrivé dans un lieu étroit, l'ânesse vit devant elle « l'ange du Seigneur » et refusa d'avancer. Comme Balaam irrité, frappait à coups redoublés sa monture, Dieu permit qu'elle parlât : « Que vous ai-je fait, pourquoi me frapper ainsi?» Aussitôt l'Éternel ouvrit les yeux de Balaam, il vit l'ange debout dans le chemin, armé d'une épée nue, et s'étant prosterné, l'ange lui dit : « Pour- « quoi as-tu frappé ton ânesse déjà par trois fois. Voici, je suis sorti pour « m'opposer à toi ; parce que ta voie est, devant moi, une *voie* détournée.

« Mais l'ânesse m'a vu et s'est détournée de moi, je t'eusse même déjà tué, « et je l'eusse laissée en vie. » Et l'ange de l'Éternel ajouta : « Va avec ces « hommes ; mais tu diras seulement ce que je t'aurai dit ». Balaam donc s'en alla avec les seigneurs envoyés par Balac. (Nomb., chap. XXII.)

8° *Tobie et l'ange Raphaël.* — Tobie devait se rendre à Ragès ville des Mèdes, mais ne connaissait pas le chemin qui menait dans ce pays. Aussitôt, se présenta à lui, un homme habillé en voyageur, qui s'offrit de le conduire. C'était l'ange du Seigneur, mais Tobie l'ignorait. Arrivés sur les bords du Tigre, il prit par les ouïes, « suivant les conseils de l'ange », un énorme poisson, et le tira sur le rivage, puis il fendit le poisson en deux, en garda soigneusement le cœur, le foie et le fiel. De retour auprès de son père, Tobie, d'après l'ordre de l'ange, prit le fiel du poisson, en frotta les yeux de son père aveugle, et la vue lui fut rendue.

9° *Moïse, le buisson ardent et l'ange.* — Moïse menant le troupeau de Jéthro, son beau-père, derrière le désert, vint en la montagne de Dieu jusqu'en Horeb. Et l'ange de l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu, du milieu d'un buisson, et il regarda ; et voici, le buisson était tout en feu, et le buisson ne se consumait point. (Exode, chap. III.)

10° *Josué et l'ange de l'Eternel.*—Josué étant près de Jéricho vit un homme qui se tenait debout vis-à-vis de lui et qui avait son épée nue en sa main ; et Josué alla vers lui et lui dit : Es-tu des nôtres ou de nos ennemis ? » Et il dit : « Non, mais *je suis le chef de l'armée de l'Eternel*, qui suis venu maintenant. » Et Josué se prosternant aussitôt lui dit : « Qu'est-ce que mon « Seigneur dit à son serviteur?... (Josué, chap. V.)

11° *Apparition de l'ombre de Samuel à Saül.* — Saül voulant connaître les volontés de l'Éternel, se rendit chez la Pythonisse d'Endor, et lui dit : « Je te prie, devine-moi par l'esprit de Python, et fais monter vers moi celui que je te dirai. » Aussitôt, l'ombre du grand-prêtre Samuel lui apparut et lui dit : « Pourquoi me consultes-tu ? puisque l'Éternel s'est retiré de toi, et qu'il est devenu ton ennemi... » (Samuel, chap. XXVIII.

12° *Zacharie et l'ange.* — Le prophète Zacharie voit et écoute un ange « J'eus une vison, de nuit, dit-il, et voici, un homme était monté sur un cheval roux, et il se tenait entre des myrtes ; et après lui, il y avait des chevaux roux, des chevaux pommelés et des blancs. Et je dis : « Mon Seigneur ! que *signifient* ces choses » Et l'ange qui parlait avec moi, me dit : Je te montrerai ce que ces choses? *signifient.* » Et l'homme, qui se tenait entre des myrtes, répondit : « Ce sont ici ceux que l'Éternel a envoyés pour parcourir la terre. » Et ils répondirent à l'ange de l'Éternel : « Nous avons parcouru la terre ; et voici, toute la terre est habitée et est en repos. » (Zacharie, chap. I, 8.)

13° *Gédéon et l'ange.* — L'ange de l'Éternel apparut, sous un chêne, à Gédéon, et lui dit : « Très fort et vaillant homme, l'Éternel est avec toi, et tu délivreras Israël de la main des Madianites. » Et Gédéon se prosternant le visage en terre, dit : « *J'ai vu l'ange de l'Eternel face à face.* » (Livres des juges, chap. VI.)

14° *Daniel et l'ange.* — Le prophète Daniel eut la vision d'un homme vêtu de lin, et duquel les reins étaient ceints d'une ceinture de fin or d'Uphaz. Et son corps *était* comme de chrysolite, et son visage comme la splendeur d'un éclair ; ses yeux étaient comme des lampes de feu, et ses bras et ses pieds, comme l'éclat d'un airain poli, et le bruit de ses paroles comme le bruit d'une multitude de gens. (Dan., chap. X.)

15° *Festin de Balthazar. Mane, Théoel, Phares.* — Le roi Balthazar, donnant un festin aux grands de son royaume, et buvant avec eux ainsi que leurs femmes, dans les vases sacrés du temple de Jérusalem, vit une main effroyable qui écrivait sur la muraille ces trois mots : *Mane, Thécel, Phares.* Daniel les expliqua ainsi : *Mane,* Dieu a calculé ton règne et y a mis fin ; *Thécel,* tu as été pesé en la balance et tu as été trouvé léger ; *Phares,* ton royaume a été divisé et transféré aux Perses et aux Mèdes. La prédiction s'accomplit la nuit suivante. (Dan., chap. V.)

16° *Ananie, Azarie et Mizaël dans la fournaise et l'ange.* — Pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor, les trois jeunes Hébreux, Ananie, Azarie et Mizaël furent jetés dans la fournaise. Dieu pour les récompenser de leur fermeté, leur envoya un ange, qui arrêta la violence du feu, en sorte qu'il ne consuma que leurs liens. Ils trouvèrent une douce rosée au milieu des flammes, et rendirent grâces à Dieu, en invitant toutes les créatures à le bénir avec eux, par le célèbre cantique : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.* (Dan., chap. III.)

Ainsi l'existence des esprits nous est souvent révélée par l'Ancien Testament. Dieu a voulu que le monde invisible s'entr'ouvrît à nos regards, et que des anges descendent de temps à autre, dans le cours des âges, pour accomplir diverses missions auprès des hommes. Devant de pareilles révélations, faites par les messagers célestes, « Ministres du Très-Haut » pouvons-nous, ô mes frères ! douter, un seul instant, de la nature de ces intelligences de l'au-delà, en réalité, supérieures à nous, qui constituons le degré le plus inférieur de la série des « *hommes-esprits* », tenant hélas ! généralement plus du côté de la matière que du côté de l'esprit ? quand donc se produira, dans nous, *la réaction* ? Quand donc *l'esprit* le remportera-t-il toujours sur *la bête* ? (1).

(*A suivre.*) GASTON DE MESSIMY, *Médecin à la Vacquerie* (*Hérault*).

(1) Joseph de Maistre, le philosophe, appelait le corps : *la bête,* par opposition à l'esprit.

MÉDIUMNITÉ A INCARNATION.

En décembre 1890 M. Leymarie, directeur de la *Revue Spirite*, m'envoya une invitation pour assister à une séance d'incarnation chez Mlle R..., fille d'un capitaine de sa connaissance. Ma femme et moi, nous fûmes émerveillés des hautes facultés de Mlle R... qui eut quatre incarnations avec des intonations de voix très différentes les unes des autres.

Depuis, j'assistai à d'autres séances et j'eus l'occasion d'entendre des morts connus de moi, ou d'autres personnes présentes; les voix ressemblaient parfaitement aux intonations que ces morts avaient de leur vivant.

Ce médium étant d'ailleurs absolument mécanique, parlait plusieurs langues qu'il ne connaissait pas: l'anglais, l'espagnol, l'allemand ou l'italien, s'il se trouvait à la séance des personnes de ces différentes nationalités.

Ces différents langages étaient plus ou moins purs et corrects en raison de l'élévation et du savoir de l'esprit incarné.

Mlle R... écrivait aussi mécaniquement et donnait la vraie écriture du mort, fait que nous avons vérifié par des lettres que nous possédions, de personnes décédées, lesquelles venaient écrire par son intermédiaire.

Voici comment la séance avait lieu habituellement: On abaissait la lumière; le médium s'asseyait dans un fauteuil, fermait les yeux, avait une respiration plus ou moins agitée, selon les esprits qui essayaient de s'incarner; elle se levait et tombait tout d'une pièce, au milieu du salon, sans jamais se faire du mal; puis, deux ou trois minutes après, sortaient, de sa bouche, quelques paroles dont l'intonation devenait de plus en plus forte, et enfin, la vraie voix du mort que nous reconnaissions lorsque ce dernier avait été connu de nous de son vivant.

Mlle R... ayant magnétisé deux fois Mme D... ma femme, cette dernière devint aussi médium à incarnations, mais elle était bien moins mécanique que Mlle R...; on reconnait toujours l'intonation de sa voix, modifiée cependant selon l'esprit qui vient parler en elle.

J'ai eu, seul avec ma femme (en 91), des séances presque journalières pendant trois mois consécutifs; et, depuis, quelques séances de temps à autre.

Je vais copier exactement quelques résumés très succincts que je faisais à la fin de chaque séance.

20 *janvier* 91. — Esprit: Mme Coulon grand'mère du médium.

— Je suis la grand'mère du médium.

Demande: Donnez votre identité; où étiez-vous, quand je me suis marié?

Réponse: A Poitiers.

D: Quelle rue et numéro?

R: N° 13... Ah! Que c'est bête, je ne me rappelle pas le nom de la rue.

D: Où était votre fille?

R: Rue des Basses-Treilles.

D: Allez-vous à Marseille?

R: Voir mon fils Michel... quelquefois. Je suis fatiguée, je n'ai plus de fluide et je m'en vais... je reviendrai.

Alors vient un soupir typique du médium; on a la sensation de la sortie d'une âme, comme en entendant le dernier soupir d'une personne quittant la vie sans douleur.

Le médium se frotte les yeux et se réveille, un peu étonné, ou bien, il reste endormi et certaines contractions de la figure et des mouvements des bras, avec une respiration un peu haletante, viennent annoncer qu'il se prépare une nouvelle incarnation.

Janvier 91. — L'esprit René, Parisien n'ayant jamais songé qu'à s'amuser, mais ayant un cœur généreux et bon, ce qui nous le faisait appeler le bon lutin, le farfadet de la maison, venait souvent et s'emparait très bien du médium.

Un soir ma femme ayant glissé de son fauteuil, comme cela lui arrivait souvent, la position horizontale étant plus favorable aux esprits pour parler, René me dit: Vous allez enrhumer votre femme; voyez donc, avec la main, à hauteur de sa tête? Vous feriez bien de mettre des bourrelets.

En effet, en approchant ma main, je sentis que le courant d'air, venant de dessous la porte et qui frappait sa tête, et je fis mettre le lendemain des bourrelets.

René s'incarne le lendemain et me dit: « j'ai vu votre ordonnance mettre les bourrelets, c'est un maladroit; ils ne touchent pas le parquet, c'est comme s'il ne les avait pas mis; vous auriez dû vérifier l'ouvrage. » En effet je regardai de suite et je m'aperçus que les bourrelets étaient placés trop haut, je les fis replacer le lendemain.

19 *février* 91. — Un esprit s'adressant à moi avec une voix de femme, voix saccadée, énergique et presque impérative:

Salut... je viens pour vous...; vous étiez mon mari...... sous Louis XIV... mauvais mari... coureur... avare...; vous aviez tous les vices, j'ai été bien heureuse quand j'ai été veuve.

D: Me suis-je amélioré, depuis?

R: Oui... une autre fois je serai plus précise... Salut.

28 *janvier* 91.— Le médium s'endort et cinq minutes après lance un soupir qui, de la part de l'esprit, semble indiquer qu'on peut l'interroger.

D: Qui est là?

Approuvez-vous la défense de Thermidor? (On venait d'interdire cette pièce à la Comédie-Française.)

R: Non.

R: Ah! Bien! J'ai connu Sardou (l'auteur de la pièce).

D: Vous étiez un littérateur?

R: Oui. J'ai vécu vieux, j'étais original... enfin je suis un homme connu.

D: Quel est votre nom?

R: Vous m'appellerez comme signe de reconnaissance: Vieux croûton. D'ailleurs, vieux croûton est le nom que m'appliquaient déjà mes amis depuis longtemps quand j'ai quitté votre monde.

Nota: Cet esprit m'a parlé longtemps, très sagement, en homme savant; ses expressions étaient choisies et délicates; cependant il m'a dit qu'il était obligé de se servir de périphrases parce que. certains mots ne se trouvant pas dans le cerveau du médium, et ce dernier n'étant pas assez mécanique, il ne pouvait les employer; il fallait le faire magnétiser par Mlle R... qui était une femme supérieure.

16 *mars* 91. — J'étais déjà couché, à 11 h. du soir, lorsque ma femme, prête à se déshabiller, s'assoit dans un fauteuil et s'endort. Au bout de quelques minutes, n'entendant pas sa respiration, je me lève avec une certaine appréhension, et je vais lui mettre ma main sous le nez, pour sentir si elle respirait.

Une voix sortit alors de sa bouche, me disant: — Allez vous recoucher, nous sommes plusieurs esprits qui faisons une expérience. — Je me recouchai.

Ma femme resta environ une demi-heure endormie et enfin, se réveillant, voulut aller dans la chambre des enfants. Elle ne put passer, le canapé glissant sur le parquet d'environ 0 m. 80, était venu s'appliquer contre le fond du lit et bouchait l'entrée. C'était l'expérience dont m'avait parlé l'esprit.

21 *janvier* 91. — Esprit inconnu: Ah! qu'il est difficile de parler — je suis un grand esprit quoique cette appellation ne doive pas vous paraître modeste.

D: Votre nom?

R: Inutile... la plupart ne peuvent ou ne doivent le donner; choisissez un nom qui vous convienne et je viendrai avec ce nom.

D: Victor?

R: Non, trop banal.

D: Prenez un nom dans l'histoire?

R: Choisissez vous-même.

D: Socrate...? Platon...?

Mettez Platon, si vous voulez, puisque j'étais un philosophe.

Ecoutez: Votre femme n'a pas assez de science (j'espère que je ne vous offense pas), assez de noms ou image de ces noms dans le cerveau pour que je puisse m'exprimer librement. Ce n'est pas un tort, car elle a tout ce que doit avoir une femme en fait de savoir. Quand elle sera plus formée comme médium nous viendrons.

En ce moment, c'est une corvée ; si on vous faisait casser la glace dans le bassin du Champ-de-Mars, cela ne vous amuserait pas ; je suis obligé de me servir de cette comparaison, quoiqu'elle ne soit pas juste, pour vous faire comprendre la peine que nous avons à venir dans un médium peu formé.

L'esprit a d'autant plus de gêne pour s'incarner, qu'il est moins matériel et plus élevé.

Remarque: Quelques jours avant, était venu s'incarner un esprit se disant peu avancé, ancien casseur de cailloux sur les routes, ne sachant ni lire ni écrire, et qui était très matériel et pouvait plus facilement former le médium ; lui ayant demandé son nom, cet esprit répondit qu'il s'appellerait Jacques, pour nous, comme signe de reconnaissance quand il reviendrait; il ne voulait pas nous dire le nom qu'il portait de son vivant, ne savait pas comment il était venu chez nous, et avait été conduit par un autre, en glissant, lui avait-il semblé, le long de nos escaliers.

A la question: Combien mettriez-vous de temps pour aller de Paris à Bordeaux? il dit que ce serait pour lui un voyage presque aussi pénible que de son vivant. Il dit aussi qu'il ressentait un peu les effets de la température, et que, lorsqu'il voyait manger, cela lui donnait une légère sensation de la faim.

Ayant demandé quelques jours après à un esprit cultivé, se disant ancien bon vivant et un vrai Parisien, d'ailleurs se trouvant plus heureux dans l'autre monde que celui-ci, s'il mettait beaucoup de temps pour aller de Paris à Bordeaux, il répondit: « C'est presque instantané, mais il me faut vouloir. En réalité, une minute peut-être me suffit, mais j'éprouve de la peine, tandis que des esprits plus épurés font le voyage instantanément et sans aucune fatigue. De même ceux-ci traversent la matière, vos murs, ce que je ne puis faire. Je glisse jusqu'à vous, comme une ombre passant par toutes les fissures. Les mêmes questions posées à un esprit que nous savions avoir été une personne vertueuse, obtinrent la réponse suivante:

« Mes occupations et le bonheur que j'éprouve à les accomplir sont des choses imaginables pour vous; mes voyages sur votre globe sont instantanés et sans fatigue. Je traverse toute matière.

Janvier 91. — Esprit Sophie : Brave femme qui, de son vivant, avait connu Mlle R... à Amiens, lorsque son père y tenait garnison ; elle y était marchande de légumes, ne savait pas lire et avait, à l'état d'esprit, en incarnation, un accent picard très prononcé, ce qui laissait une certaine gêne dans le gosier du médium, après son passage.

Aussi, lorsqu'il y avait plusieurs incarnations, venait-elle toujours la dernière ; elle terminait la séance, tout le monde le savait, soit chez nous, soit chez Mlle R...

Un jour qu'on lui demandait si elle avait trouvé son mari dans le monde des esprits, elle se mit à raconter que son mari l'avait souvent trompée, mais qu'elle lui avait bien rendu la pareille, pour ne pas être en reste avec lui ; elle ne savait où il était, elle était indifférente à son sort et n'avait pas envie de le chercher. Ce n'était pas cependant le souvenir de ses infidélités qui lui faisait dire cela, car elle ne lui en voulait pas, pour si peu !

A la question d'un des assistants : « Avez-vous vu Dieu » ? elle répondit : Est-ce que vous me voyez, vous ?

A la deuxième question du même :

« Voyez-vous votre ange gardien » ?

Si j'en ai un, je ne sais pas où il se niche, dit-elle ; puis voyez-vous, ajouta-t-elle, je vous dirai qu'il est, comment que vous dites ça, vous, les savants, plus *fluide* que moi, et un autre est plus fluide que lui, et mon ange gardien ne le voit pas à son tour, et un autre est encore plus fluide...... et Dieu est plus fluide que tous. »

Il faut avouer que cette démonstration est excessivement intelligente de la part d'un esprit ignorant.

Sophie me dit un jour : « Je suis venue aujourd'hui apprendre à lire, pendant que votre femme apprenait à vos petites, parce que, dans ma prochaine incarnation, je désire « *faire mon plongeon* » dans une famille qui puisse m'instruire un peu. »

Un autre jour, Sophie m'ayant dit quelques paroles un peu libres pour une femme, je m'autorisai de sa conversation pour lui parler avec plus de crudité ; elle me répondit avec un certain ton de femme offensée, que j'étais inconvenant.

Je me repris, dans mes paroles ; j'adoucis mes termes et je m'excusai bien vite afin de nous quitter bons amis.

Les esprits ne commettent pas habituellement des indiscrétions, mais comme Sophie, était selon son expression, très babillarde, il lui arrivait de dire des choses dont elle se repentait immédiatement, ce qu'elle tâchait de réparer.

En personne maladroite, au lieu de pallier, elle en arrivait à accentuer son premier dire.

Un certain soir je lui demandai des nouvelles de Mlle R..., dont elle était un des esprits familiers, cette demoiselle ayant écrit dans la journée à ma femme qu'elle ne pourrait venir chez nous parce qu'elle était malade. « La petiote, dit-elle, va très bien; elle a été ce soir en soirée chez Mme T... »

Puis Sophie se mit à ergoter sur ce qu'elle venait de m'annoncer et finalement me dit qu'elle s'était trompée.

Quelques jours après, Mlle R..., venant chez nous, dit à ma femme qu'elle n'avait pu venir le jour convenu, parce qu'elle avait été obligée d'accepter une invitation chez Mme T...

Quatre ou cinq fois, un Italien est venu s'incarner chez ma femme qui ne connaît pas un mot d'italien ; il tâchait de se faire comprendre, en mêlant des mots français avec des mots italiens; il parlait à la façon des étrangers qui ne connaissent que très peu notre langue: « *moi vouloir parler* », par exemple.

Il me dit que Mme D... avait été sa femme, à Naples, il y avait environ 200 ans; qu'il l'avait maltraitée; s'en repentait et que, présentement, il désirait parler par sa bouche, mais que l'absence de mots italiens dans le cerveau du médium était un grand obstacle, d'autant plus qu'il n'était pas assez formé, assez mécanique ; que cependant, si ma femme voulait apprendre l'italien elle aurait beaucoup de facilité pour un langage qu'elle avait déjà connu.

Un soir, Mlle R... s'endormit et prononça :*je cherche l'or*.—C'est un avare, dit un assistant, il regrette sa richesse.

Non, dit la voix, je cherche ma femme qui s'appelle Laure, depuis ma mort je n'ai pu la retrouver; pourriez-vous savoir son adresse et me la donner quand je reviendrai ? Je suis le capitaine de Br... mort dernièrement en Afrique, d'une chute de cheval. »

M'étant enquis près d'un capitaine qui connaissait cette famille, du nom de baptême de Mme Br..., j'appris, de ce dernier qui ne savait pas ce nom, que, après information, elle s'appelait Laure.

Un peintre connu, *Bastien-Lepage*, arriva, se mit à *blaguer* une foule de ses camarades, en donnant leurs noms, leurs qualités et surtout leurs défauts; enfin il nous dit: « Ma meilleure œuvre, qu'on n'apprécie pas à sa juste valeur, se trouve dans la deuxième salle du Luxembourg, contre la porte; allez la voir. » Le lendemain j'allai au Luxembourg, et la toile de Bastien-Lepage, se trouvait en effet à l'endroit indiqué, signé de lui.

Ma femme s'endormit et tomba sur le parquet. Une voix s'écria :*je suis le*

pére du médium. Je lui demandai, rue, numéro, ville, famille... enfin un certificat d'identité complet. Il me fut donné exact. Comme l'esprit se plaignait d'être fort dérangé pour parler, à cause de la toux nerveuse dont était affligée ma femme depuis un mois, je lui dis : Vous devez avoir des médecins, chez vous; pouvez-vous en envoyer un pour votre fille ?

« Je vais voir, dit-il, si je puis vous en trouver un. »

Une heure après, ma femme qui venait de se coucher, fut endormie magnétiquement par un esprit qu'elle voyait la magnétiser, et j'entendis ces mots : « Je suis le médecin, et je viens la guérir ; elle ne se réveillera pas, car je la ferai passer du sommeil magnétique, au sommeil naturel ; donc, quant à vous, ne craignez rien, et dormez.

Le lendemain, ma femme était radicaleme nt guérie.

Capitaine Tégrad.

COMITÉ DE PROPAGANDE.

Séance du jeudi 8 *juillet* 1892.

Président, M. Leymarie ; secrétaire, M. Lecomte ; sont présents : MM. Louis, Delanne, Boule, Mongin, Boyer, R. Souchet, Hatin, Tegrad Champrenaud, Dr Chazarrin, Warschawsky, Puvis.

Madame Poulain absente de Paris se fait excuser de ne pouvoir assister à la séance.

M. R. Souchet demande qu'il soit porté au procès-verbal qu'il s'est abstenu lors du vote du comité décidant : d'ouvrir une souscription pour l'expérimentation des phénomènes obtenus par l'intermédiaire du médium Eusapia et pour l'achat d'appareils scientifiques destinés à la bonne observation de ces phénomènes et d'autres similaires, s'il s'en présentait.

M. le président donne ensuite la liste des personnes auxquelles il a distribué des brochures de propagande se sont : MM. Tegrad, Mme Wisselle, M. Dérieul de Roland (Ile Bourbon) Mlle Dupleine.

M. le président donne ensuite lecture d'une lettre de M. Metzger qui émet le vœu : de voir former une caisse spéciale, alimentée pas des dons volontaires des particuliers, destinée à la location des salles de conférences et dans une certainc mesure, à une rénumération des conférenciers.

Le comité prend cette lettre en considération et ajourne à plus tard l'étude de cette ccmbinaison.

M. R. Souchet pour répondre à un vœu du comité, lit une petite brochure dont la principale utilité serait de donner la manière d'opérer pour écarter et délivrer des obsessions ; il demande au comité s'il veut accep-

ter la forme de ce manuscrit et voter qu'il en prendra un certain nombre d'exemplaires.

Le Comité de propagande fera une étude attentive de la brochure dont il s'agit.

M. Gabriel Delanne propose au comité de propagande la teneur de l'article que nous prions tous les journaux spirites de bien vouloir reproduire et qui a pour but : l'expérimentation rigoureuse des phénomènes observés en Italie par le Dr Lombroso et obtenus par l'intermédiaire du médium Eusapia Paladino.

« Le Comité de propagande à décidé qu'une souscription sera ouverte pour faire venir d'Italie à Paris le médium Eusapia Paladino, avec le concours duquel eurent lieu les expériences du célèbre docteur criminaliste Lombroso, dont toute la Presse s'est occupée.

« La souscription aura aussi pour objet de faire l'achat des instruments nécessaire au contrôle et à l'enregistrement scientifique de ces phénomènes.

« Les expériences auront lieu sous la surveillance d'un comité de savants nommé par le Comité de propagande. Lui seul fera les expériences et les souscripteurs sont prévenus que les cotisations ne donnent aucun droit à assister à ces expériences.

« Cependant une fois que les faits seront bien établis ces personnes seront admises à assister aux expériences qui auront toujours lieu sous la direction d'un des membres du comité.

« Le comité fait appel au « dévouement des spirites ; il espère que ces expériences, faites avec des savants en renom, donneront une vive impulsion à notre doctrine qui n'a qu'un tort : celui de n'être pas plus connue. »

Le Comité de propagande décide également de continuer à s'occuper du médium Eusapia tant qu'elle restera à Paris, d'assister et de veiller toujours aux expériences qui pourraient être faites par son intermédiaire, et cela, dans le but que des expériences mal observées, avec ou sans mauvaise intention, ne fassent par la suite interpréter faussement ce que le comité aurait observé.

Le Comité de propagande décide également de se faire représenter au Congrès spiritualiste de Chicago par un mémoire en plusieurs articles ; chacun traiterait d'une des forme particulières de la médiumnité.

Dans ce rapport M. Gabriel Delanne se charge de parler de l'écriture automatique et des matérialisations ; M. Tegrad de l'incarnation, le Dr Chazarain de la typtologie ; M. Chaigneau de la médiumnité voyante et auditive et M. Lecomte de la photographie des esprits.

Il est également rendu compte au comité de l'intéressante brochure de M. Rouxel : « Spiritisme et Occultisme », dans laquelle, l'auteur relève une partie des erreurs scientifiques qui fourmillent dans l'œuvre de nos suffisants contradicteurs en ésotérisme occultiste.

Dans le même but est également conçue la brochure de M. Palazzi, *Les occulistes contemporains*, traduite par le commandant Dufilhol :

« Les occultistes contemporains sont-ils bien les descendants des anciens occultistes. » M. Palazzi n'en est pas certain ; il en doute fortement, et pour cause, ils appuye son raisonnement sur les difficultés qu'éprouva Eliphas Levy, un maître inconstesté pour les occultistes, à retrouver quelques traces de l'enseignement des anciens et sur le peu d'autorité des maîtres sur lesquels s'appuient toutes les affirmations de l'école de la rue de Trévise.

Une motion d'ordre intérieur fait décider qu'à l'avenir les réunions du comité auront toujours lieu le deuxième jeudi de chaque mois ; les membres du comité sont priés d'en prendre bonne note.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire : A. Lecomte.

LETTRE DE M. THIBAUD.

Amis : Beaucoup de bruit dans Landerneau, en juin ; il y a quelques jours, à Bordeaux, X.., de la rue de Trévise, le grand X.... faisait annoncer à grand fracas son arrivée ; son nom éclatait en grosses lettres sur tous les murs, comme celui d'un acteur en renom ; dans tout le parcours des rues, aboutissant à la salle de la Croix Blanche, les affiches, de plus en plus nombreuses et pressées, semblaient dire au passant indifférent : Allez, allez, entendre le grand X...., vous savez l'incomparable X...., et le passant continuait sa route, toujours taquiné par de nouvelles, affiches, comme par une mouche importune et obstinée, et n'était débarrassé de cette obsession qu'après avoir dépassé le n° 95. De plus un grand nombre de billets de faveur gratuits avaient été largement distribués. A ces mesures préliminaires, qui semblaient devoir assurer au « *Conférencier de la salle des Capucines* », orné d'une foule d'autres titres, un auditoire, sinon nombreux, au moins satisfaisant, X.... ou son Barnum avait eu l'ingénieuse idée d'encadrer sa conférence dans deux parties de concert, comme on enveloppe un médicament désagréable, une pilule amère dans du sucre ou du papier d'argent.

Eh bien, malgré le nom de X..., malgré toute cette savante organisation, il y avait dans la salle une centaine de personnes dont les trois cinquièmes,

au moins, étaient de braves gens, qui, ayant reçu une invitation , s'étaient cru obligés d'y répondre; et d'ailleurs, il y avait le concért. En un mot, fiasco complet.

Les spirites ont eu le bon esprit de s'abstenir; on n'en voyait dans la salle que deux ou trois, parmi lesquels un autre X..., qui, en sa qualité de « chéf », comme il s'intitule pompeusement, avait une invitation personnelle.

Nous avons voulu y assister pour nous rendre compte du résultat de cette soirée, nous affirmons l'exactitude de l'appréciation du journal, la *Petite Gironde.*

Depuis nous avons eu dans l'ampithéâtre de l'Athénée municipal, et à la même tribune, où a parlé bien différemment notre ami Léon Dénis, une conférence de l'académicien Melchior de Vogué, sur l'état psychologique moderne, organisée par une société de jeunes gens ultra-atholiques et réactionnaires, s'intitulant *Cercle catholique Ozanam.*

Là il y avait foule, le ban et l'arrière ban des éteignoirs s'étaient donné rendez-vous, escomptant un énorme succès ; pensez donc : un académicien et un noble... Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, et ici le succès a fait défaut par l'insuffisance du conférencier, aussi les 3 ou 4,000 personnes entassées dans une atmosphère embrasée, se demandaient-elles, en sortant, pourquoi on les avait venir ?.... THIBAUD.

NOTA. — Dans son joural le grand X... a pourtant raconté son inestimable succès, ses lecteurs ont du le croire sur parole et le féliciter. De la coupe aux lèvres.... ? ?

LA MAGIE. « M. X.... mage de son état, c'est-à-dire prêtre du Merveilleux, est un collègue du Sâr, avec moins de cheveux, de fumisterie et de gloire. A Paris, il est quasi célèbre dans quelques salons où il initie les dames aux secrets de l'occultisme, et professe le surnaturel. Mais, en province, il est obscur, si bien qu'à la conférence donnée par lui, hier soir, à la salle des Soirées Intimes, rue de la Croix-Blanche, nous étions bien une centaine, tout en gros, — et pourtant il y avait deux parties de concert..!

« Après un morceau de piano exécuté par Mlle Berthe R..., un vaudeville, des romances et chansonnettes où se sont fait entendre MM. Lal'haud, Kind, Bime, Bourgeat et d'Andrin, la toile s'est relevée sur le mage. C'est un beau et gros garçon au teint bronzé, à la barbe en pointe, sans rien de satanique. Les dames ont paru à la fois intéressées et désillusionnées ..

« Après s'être excusé comme il en convenait de l'abstraction grande de son sujet, M. X.... a dit leur fait aux philosophies matérialiste et positi-

viste et proclamé l'existence d'un principe médiant reliant l'esprit et le corps.

M. X... a fait de louables efforts pour ne pas s'envoler dans le brouillard, et demeurer terre à terre. Son exposition à la fois trop simple et trop abstraite n'a rien appris ni aux uns ni aux autres.

« L'auditoire a paru légèrement étonné, mais il a applaudi à tout rompre à la fin, consciencieusement. Entre nous — et M. X... doit s'en douter un peu — quelques tours de magie... blanche eussent bien mieux fait son affaire! » (*La Petite gironde*).

OPINIONS D'UN SAVANT SUR LA VIE FUTURE

Une brochure : *Métaphysique et psychologie*, résumé de plusieurs conférences faites par M. le professeur Th. Flournoy, docteur en médecine, privat-docent de philosophie et titulaire de la chaire de psychologie-physiologique à l'Université de Genève, expose les différentes théories qui ont cours de nos jours sur — l'Ame et le Corps. — Après avoir développé dans les deux premiers chapitres, les — Principes de parallélisme et de dualisme psycho-physiques — et — Les principales hypothèses métaphysiques sur l'union de l'âme et du corps — il consacre le troisième et dernier chapitre à la question de — La vie future et de la liberté. —

Sans commentaires, j'aborde le sujet qui nous intéresse plus particulièrement et qui me semble donner la note exacte des opinions que professe actuellement la science officielle sur le spiritisme. Le conférencier, après avoir traité, sans se ranger à aucune opinion[1] particulière, les questions du spiritualisme, du matérialisme, du phénoménisme et du monisme, aborde celle de la vie future dans les termes suivants :

« La question de la vie future ne nous retiendra pas longtemps, car, « envisagé au point de vue strictement scientifique, son bilan est, je crois, « vite dressé et peut se résumer en ces mots : Rien pour elle, rien contre « elle.

« Rien pour elle d'abord. Dans tout le domaine des sciences physiques et « naturelles, il n'y a aucun fait qui parle en sa faveur.

« Mais en disant cela, je vois se dresser devant moi, avec des protestations « indignées, les adeptes du spiritisme, qui ne sont point une quantité négli- « geable de nos jours ; car rien que dans nos pays civilisés ils sont, paraît-il « au nombre de huit millions, comptant dans leurs rangs des étoiles scien- « tifiques de première grandeur et disposant de près d'une centaine de « journaux et revues pour propager leurs idées.

« Les spirites affirment, en effet, que la réalité d'une autre vie est prouvée

« de la façon la plus positive par un fait d'expérience : l'intervention maté-
« rielle des esprits dans le monde qui nous entoure. Cette intervention est,
« il est vrai, subordonnée à une condition qui n'est pas à la portée de cha-
« cun : c'est la présence d'un médium, c'est-à-dire d'un individu privilégié,
« à l'appel et grâce à l'aide encore mal expliquée duquel les âmes des tré-
« passés peuvent se communiquer à nous, N'est pas médium qui veut : du
« moins la plupart des gens ne le deviennent que médiocrement et seule-
« ment au bout d'un long apprentissage, sous la conduite d'un de ces heu-
« reux mortels qui le sont naturellement et d'emblée. Quoiqu'il en soit si
« jamais vous mettez la main sur l'un de ces derniers, qu'il soit bien disposé
« et que les esprits de leur côté ne fassent pas leur mauvaise tête, vous
« pourrez assister à des choses qui vous rassureront tout à fait sur votre
« existence future, au cas où vous en auriez jamais douté.

« En plein jour, dans une chambre bien claire, en présence de témoins de
« sens rassis et en possession de toutes leurs facultés critiques comme vous,
« vous verrez se renverser des meubles que personne ne touche, des tables
« monter en l'air jusqu'au plafond, des paravents se fendre en deux, etc,
« Des mains isolées vous apparaîtront dans l'espace, parfois même, mais ici
« une douce pénombre où la lumière artificielle semble de rigueur, ce sera
« un corps entier qui surgira devant vous et que vous pourrez palper et
« photographier. Y compris ses vêtements, s'il vous plaît! car la faculté de
« matérialisation des esprits s'étend heureusement à leur garde-robe, ce qui
« leur a permis d'éviter jusqu'ici les contraventions de police et le désa-
« grément de se montrer en public dans un trop simple appareil, (la plai-
« santerie est bien lourde) ; souvent aussi sans se laisser voir eux-mêmes,
« ils gratifient les assistants de quelques mots d'une calligraphie plus ou
« moins irréprochable. Un crayon posé à plat sur une ardoise hors de portée,
« se met soudain à écrire ; on entend son désagréable grincement, et l'on
« peut ensuite lire blanc sur noir les révélations de l'au-delà! Quelques
« esprits ont même daigné laisser l'empreinte directe de leurs mains ou de
« leurs pieds sur des feuilles de papier recouvertes de noir de fumée ; et ces
« vénérables traces des habitants d'un monde supérieur, reproduites par la
« gravure et publiées dans des revues, ont sans doute apporté à bien des
« âmes jusque là hésitantes, la preuve scientifique de leur immortalité.

« Malheureusement, avant de se rendre aux arguments du spiritisme, les
« natures récalcitrantes ne manquent pas d'objections derrière lesquelles
« se retrancher.

« En premier lieu ceux qui ont assisté à ces expériences sont loin d'être
« unanimes. Tandis que les uns en sont sortis parfaitement convaincus,

« d'autres n'y ont rien vu qui dépassât les bornes d'une séance de prestidi-
« gitation ou de physique amusante. Et dans les deux camps on trouve des « noms d'une égale autorité en matière de science. Les simples profanes « sont donc, pour le moment du moins, et sans préjuger l'avenir, en droit « de laisser ces faits en quarantaine et de ne pas prendre très au sérieux « l'épithète de « scientifique » dont le spiritisme les décore un peu préma-« turément.

« En second lieu supposons un instant que tous ces prodiges soient hors « de contestation. Peut-on en dire autant de l'interprétation que le spiri-« tisme en donne? Il ne faut jamais confondre les faits avec leur explication : « les premiers une fois admis, on peut différer d'opinion quant à la seconde.

« J'avoue que pour ma part — comme ces curieux évènements sont régu-« lièrement liés à la présence, à quelques pouces ou quelques mètres de là, « d'un personnage réel, visible et tangible, le médium — il me paraîtrait « encore plus simple de les attribuer à ce personnage lui-même qu'aux « habitants hypothétiques d'un monde inaccessible à l'observation.

« Sans doute ces phénomènes bizarres, supposés réels, réclament pour « leur explication d'autres façons d'agir que celles connues jusqu'ici; mais « il n'y a aucune nécessité à ce que ces forces nouvelles émanent d'êtres « nouveaux. En d'autres termes, plutôt que de recourir à l'intervention « occulte des esprits sur la nature desquels nous ne savons absolument « rien, il sera toujours beaucoup plus conforme à la méthode des sciences « naturelles, d'admettre que l'organisme humain lui-même possède déjà « dans cette vie des forces ou des modes d'action qui échappent d'habi-« tude à nos moyens de contrôle. Qu'on se souvienne des tables tournantes : « des imaginations mal équilibrées ont voulu aussi au début y voir la « manifestation des esprits; plus tard seulement on a compris que leur « explication scientifique devait être exclusivement cherchée dans les forces « déjà connues, ou encore ignorées des personnes présentes.

« Concluons : Le spiritisme qui prétend donner la démonstration expéri-« mentale de la vie future a jusqu'ici doublement échoué, et son argumen-« tation n'a rien de scientifique du tout; car, ni les faits qu'il invoque ne « sont encore à l'abri du tout soupçon, ni l'interprétation qu'il en propose « n'est conforme à l'esprit de la science. Quant il serait établi que le pro-« gramme des séances de spiritisme s'exécute bien par les esprits des tré-« passés, cela prouverait-il la vie future au sens que ce terme possède « réellement dans les aspirations profondes des peuples civilisés? La vie « future, telle que l'espère ou le rêve l'humanité, est malaisée à définir, « mais une chose est certaine, c'est qu'elle a un caractère de supériorité, de

« perfection, de liberté, qui font entièrement défaut à ce que le spiritisme « nons en apprend. (Le sait-il? La vie spirituelle est la conséquence de la « vie matérielle, là est la loi, la justice.)

« Que penser en effet de ces âmes assujetties à faire au service de leur « médium un métier analogue à celui d'un singe savant entre les mains « d'un baladin de foire? Que dire de ces esprits qui ne trouvent rien de plus « spirituel pour manifester leur présence que de bouleverser un mobilier, « crayonner des phrases d'une parfaite nullité, ou laisser l'empreinte de « pieds qui ne sont pas même indemnes des déformations infligées aux « orteils terrestres par la maladresse des cordonniers d'ici-bas! Non vrai- « ment, si le spiritisme démontrait quelque chose, ce ne serait en tout cas « pas la vie future comme l'entend la conscience morale ou religieuse de la « partie la plus relevée de l'humanité, mais je ne sais quel état d'infériorité « physique, intellectuelle et morale fort peu digne de nos espérances. . .

« ...L'idée de la vie future n'a aucun fondement, aucune raison d'être « scientifiques. Issue de motifs moraux, elle est par nature étrangère à « l'intelligence des faits observables que la science a pour mission de coor- « donner et de résumer en lois générales. Il faut donc se garder, sous pré- « texte qu'elle est logiquement possible, de lui faire jouer un rôle quel- « conque dans les recherches expérimentales. Ni négation, ni affirmation, « pas même prise en considération, mais ignorance absolue. »

Telles sont les conclusions de M. le Dr Flournoy!... Dès lors nous sommes fondés à lui demander : quelle est la raison d'être de sa chaire de psychologie expérimentale?

Sans doute les spirites peuvent se dresser devant lui avec des protestations indignées ; mais ils feront mieux en engageant ce savant professeur à contrôler patiemment, dans son laboratoire, avec les moyens d'investigation qu'il jugera convenable d'employer, les faits que ses devanciers ont constatés.

En admettant même que, selon lui, les Fechner, Zöllner, W. Crookes, Charles Russell Wallace, Aksakoff, et tant d'autres qui ne sont pas les premiers venus, se soient laissés leurrer par de faux médiums, — ce que nous contestons pour l'immense majorité des cas, — il lui appartient, en tout état de cause, et en vertu du mandat qui lui a été dévolu, non de laisser ces faits en — quarantaine — comme il le dit, mais de rechercher la loi qui régit cette force psychique, d'examiner comment elle peut produire des effets intelligents; si ces effets intelligents — quels qu'ils soient — doivent être scientifiquement attribués, soit au conscient ou à l'inconscient du médium, soit à une transmission de pensée des assistants, soit enfin à ces habitants hypothétiques de l'au-delà!...

Il nous a paru, peut-être à tort, que M. le Dr Flournoy cherche sa voie ; s'il en est ainsi, nous nous permettrons de lui faire remarquer que, contrairement à ses principes, il s'attarde à contempler des crevasses qu'il pourrait sauter pour aller de l'avant, et cela sans entrer dans les fondrières métaphysiques et aussi sans se laisser tirer en arrière par les influences de milieu ou — d'éducation — première.

Pourquoi ne s'appliquerait-il pas à rechercher ces preuves d'identité du moi conscient après la mort ?... Ses illustres devanciers, sceptiques pour la plupart, y ont trouvé leur chemin de Damas ! C'est ce que nous souhaitons qui lui arrive.

« Ni négation, ni affirmation, pas même prise en considération, mais ignorance absolue, » comme il le dit dans sa brochure, ne peut être, en fin de compte, « le mot d'ordre de la psychologie à l'égard du problème de la vie future. » Ce serait triste, cela n'est pas, et nous comptons sur M. le Dr Flournoy pour le démontrer *scientifiquement*, quoi qu'il en dise. BLOUME.

REMARQUES PAR M. A. MONGIN. — Nous ne pouvons certainement laisser passer l'intéressant article que notre ami M. Bloume a mis sous nos yeux, sans appeler l'intention du lecteur sur certains points de l'argumentation spécieuse de M. le savant Dr Th. Flournoy, sur l'inconséquence dont il fait preuve, comme savant, et sans avoir expérimenté ou observé « de visu » les phénomènes spirites, en prenant parti pour décider que le spiritisme est un trompe l'œil ; que, par conséquent, les esprits ne sont pour rien dans les phénomènes dits spirites : la force psychique seule, émanant du médium et des assistants suffisant, selon lui, pour l'explication du phénomène.

Nous nous permettrons de faire remarquer que M. le Dr Th. Flournoy paraît avoir fait une étude bien insuffisante des phénomènes spirites exposés par les auteurs (savants, spirites ou spiritualistes) qui ont écrit sur la matière, car il lui aurait été donné de voir que bon nombre des phénomènes spirites, d'ordre intelligent, ne pouvaient trouver leur explication dans l'existence et l'action de la force psychique seule, et qu'au contraire, l'intervention des esprits ou âmes des humains désincarnés, habitants de l'au-delà, souvent si près de nous, pouvait seule rendre compte de ces mêmes phénomènes.

M. le Dr Th. Flournoy s'étonne que les expérimentateurs en spiritisme soient obligés de se placer dans certaines conditions spéciales, et particulièrement dans l'obscurité, pour obtenir les phénomènes spirites (dits à effets physiques), ce qui du reste n'exclut pas les précautions à prendre pour se mettre à l'abri de la fraude et de toute idée de compérage :

M. le Dr Th. Flournoy connaît-il tous les états de la matière ? Peut-il nous

dire quelles sont, dans la nature, les forces cachées mises en jeu dans le grand laboratoire ethéréen universel, pour la transformation de la substance primordiale qui concourt à la formation ou création des mondes et des êtres? Connaît-il toutes les forces intelligentes qui régissent les mondes et les êtres dans l'ordre psychique pur, ou spirituel et moral ? N'a-t-il pas observé, en physique et en chimie, qu'il est lui-même obligé de se placer dans les conditions requises, sans lesquelles certaines opérations physiques ou chimiques ne pourraient se produire ; les lois qui en régissent le phénomène ne pouvant entrer en action que sous certaines conditions de chaleur, de lumière, ou d'obscurité ? — Que quelqu'un lui demande alors de faire son opération dans n'importe quelles conditions, sous prétexte qu'elle a été observée et constatée; pourrait-il la faire? Non ! Cependant là il ne sagit que de forces purement physiques et aveugles et il n'en est maître qu'autant qu'il se soumet à la loi qui régit le phénomène !

Quoi d'extraordinaire, alors qu'il s'agit de la mise en action de forces inconnues, impondérables, que l'expérimentateur spirite soit obligé également de se soumettre aux lois qui régissent physiquement le phénomène ?

N'y a-t-il pas des forces qui s'opposent à la condensation de certains fluides et à celle de la matière en général ? Est-ce que la lumière n'est pas proscrite dans certaines opérations de physique ou de chimie ? Nous en appelons à la bonne foi du savant Dr Flournoy, laquelle paraît avoir été surprise par un examen superficiel de la question.

D'autre part, M. le Dr Th. Flournoy s'étonne qu'on doive avoir recours à un médium pour l'obtention des phénomènes spirites, ou psychiques, comme il voudra !

Est-ce que tout le monde est magnétisable au même degré ?

Est-ce que tous les sujets magnétisés deviennent somnambules?

Est-ce que tous les somnambules sont lucides ?

Est-ce que tous les lucides ont les mêmes facultés dans leur lucidité ?

Est-ce que les sujets magnétisés, ou hypnotisés, sont suggestionnables au même degré ? etc., etc.

Poser la question, c'est la résoudre!

Eh bien ! en spiritisme, les médiums ne sont que les instruments, les sujets passifs, magnétisés par les esprits (la preuve en est faite pour tous ceux qui, sans parti pris, ont pu, avec persévérance, observer les phénomènes spirites pendant une longue suite d'années). Or, puisque tout le monde n'est pas magnétisable, tout le monde ne peut être médium ! et comme tout le monde n'est pas magnétisable ou sensible au même degré, tous les médiums ne peuvent être magnétisables et sensibles au même

degré dans l'action de magnétisation par les esprits, de là les différents genres des médiumnités.

Quant à l'interprétation donnée aux faits spirites, elle découle rationnellement des faits eux-mêmes et de la cause intelligente qu'ils accusent, laquelle s'affirme elle-même comme étant purement personnelle et étrangère à l'action intelligente des assistants, qui ne lui apportent que le moyen physique de manifestation, dans les phénomènes observés.

Enfin, nous ferons remarquer que M. le Dr Flournoy abandonne son rôle de savant, relativement à la phénoménalité spirite et aux conséquences morales qui en déroulent, lorsqu'il dit : « Ni négation, ni affirmation, pas même prise en considération, mais ignorance absolue. Or, dans l'humanité quel est le rôle de savant ? C'est d'être un chercheur et un apôtre de la vérité, de lui faire bon accueil, d'où qu'elle vienne, et de l'accepter lorsqu'elle lui aura été démontrée.

Le rôle du savant est de ne faire banqueroute à aucun des phénomènes qui se produisent dans la nature, puisque c'est de lui que l'humanité attend la vérité sur tous les problèmes physiques et moraux qui l'intéresse; et quelles que soient les erreurs, les conclusions hâtives des savants sur les phénomènes qu'ils sentent encore inexplicables pour eux, et qu'ils veulent expliquer tout de même de peur de se trouver au dépourvu, la galerie pensant que le savant doit tout savoir, nous dirons au savant Dr Th. Flournoy que la vérité est un diamant pur qu'on ne parvient à extraire de sa gangue que par un travail lent, soutenu, et qu'on ne saurait la payer trop cher. Là est le devoir du vrai savant, espérons que M. le Dr Flournoy n'y faillira pas.

MAGNÉTISME CURATIF ET SOMNAMBULISME

Un magnétiseur qui aura obtenu sur un sujet plusieurs phénomènes, n'est pas toujours certain de les reproduire à volonté et lorsqu'il le désire.

Dans le courant de 1892, en réunion, dans mon groupe spirite, à Nantes, je proposais à Mademoiselle E... de l'endormir. Elle accepta et en six minutes environ, elle fut entièrement plongée dans le sommeil. Je lui fis quelques passes sur le cerveau, et la vision ne tarda pas à se développer.

Après avoir hésité un instant, elle nous désigna les personnes qui étaient présentes à la réunion, au nombre de trois. Continuant mes passes et les questions, le sujet répondit qu'elle voyait en plus, dans l'appartement, quatre personnes inconnues; ce ne pouvaient être que des esprits. Je la réveillai en quelques secondes pour ne pas trop la fatiguer à cette magnétisation. Dix minutes après je la mis à nouveau en somnambulisme, elle

voyait les esprits, causait avec eux et nous transmettait leurs réponses. Pour bien m'assurer de sa vision psychique, je lui dis de se transporter chez la propriétaire de sa maison, ce qu'elle fit à l'instant; la dame était occupée à préparer le repas; on nous désigna les éléments dont il se composait et quelques instants après. la somnambule nous annonça qu'elle était assise à côté d'une table et lisant son journal, ce qui était exact; les faits furent vérifiés après le réveil du sujet.

Un mois plus tard je renouvelai l'expérience qui réussit à merveille; la jeune demoiselle F..., pendant une heure et demie, conversa avec les invisibles, nous donnant le signalement des esprits reconnus par les personnes présentes; elle nous transmettait diverses explications quant à des points d'interrogation sur la religion et la science. Le guide du groupe nous avait dit, au début de la réunion, que nous pouvions laisser le sujet endormi aussi longtemps que nous le voudrions, qu'il n'en résulterait aucun mal pour elle.

A la séance suivante, Madame M..., qui avait déjà, en mon absence, endormi plusieurs fois cette jeune personne, voulut la mettre en somnambulisme et ne put y parvenir. J'essayai, sans résultats. Le sujet éprouvait des frissons dans les bras et dans le dos, se réveillait au moindre mouvement. Nous demandâmes à l'esprit guide le pourquoi de cette impuissance et, paraît-il, l'esprit d'un fakir indien s'opposait à la réussite de nos expériences. Nous évoquâmes cet esprit; il prétendit qu'on ne l'avait pas évoqué au début et que le sujet devait être endormi par une autre personne du groupe; Mademoiselle R. fut désignée et y parvint assez bien en produisant la vision.

Comment avait procédé l'Esprit capricieux, pour empêcher Madame M... et moi de produire le somnambulisme, phénomène que nous avions obtenu plusieurs fois l'un et l'autre? Je l'ignore; mais tout nous porte à croire que cet invisible avait déjà pénétré de ses fluides l'organisme du sujet, sur lequel il produisait de petites convulsions qui troublaient son sommeil; dans ce cas nos émissions fluidiques devenaient impuissantes pour obtenir les effets désirés.

En février et mars derniers, j'ai appliqué avec succès le magnétisme au soulagement des malades. La première fois j'ai essayé, sur un ouvrier de la campagne; je voulais produire le sommeil, et ne l'ai pu après l'avoir actionné pendant douze minutes, en lui tenant les poignets, en fixant mes regards sur ses yeux, en lui faisant des passes. Quand j'eus cessé il s'écria : « je ne sens plus la douleur que j'avais à l'épaule droite; elle est partie.

Une jeune fille âgée de 20 ans, atteinte de rhumatisme aux genoux et

ayant manqué d'appétit, vint me trouver; elle était avec une dame. Je la magnétisai pendant une heure à l'aide de passes, de frictions magnétiques aux genoux, par des courants fluidiques, en mettant une main de chaque côté des genoux et en présentant le bout des doigts en pointe. Lorsque je remontais ou descendais les mains le long de la jambe, la patiente ressentait des courants chauds qui suivaient le trajet de mes mains. Je finis par une dizaine de passes à grands courants, de la tête aux pieds, pour chasser les mauvais fluides et rétablir la circulation du sang. Après l'opération, elle ne sentait plus ses douleurs, et par la suite, elle put manger deux fois plus que d'habitude, ses forces doublèrent. Plus tard j'ai guéri cette même personne, ainsi que son frère, les deux souffraient du mal de dents; après avoir porté fortement mon action magnétique sur la tête et sur les mâchoires, par des courants fluidiques, le mal disparut complètement, en une seule fois.

Une autre femme atteinte depuis dix ans d'un rhumatisme à une jambe, dont elle souffrait horriblement pendant la nuit et aussi le matin en se levant, et sa fille qui souffrait également d'un rhumatisme depuis deux ans, ont été guéries radicalement, en six ou sept séances.

Une autre personne âgée de 53 ans, avait la vue trouble; pendant dix séances soumise à l'action magnétique et à l'eau magnétisée pour laver les yeux, sa vue devint très claire, elle enfilait des aiguilles à coudre.

Une femme de 58 ans avait un relâchement de la vessie remontant à dix-huit ans; incontinence d'urine en marchant et dans son lit. Après six séances par des passes et des courants fluidiques, en appliquant une main sur le bas-ventre et l'autre sur le dos, avec la ferme volonté de resserrer le canal de l'urètre, et aussi en lui faisant boire de l'eau magnétisée, elle fut guérie radicalement.

Sur des personnes soumises déjà plusieurs fois à mon action magnétique, j'ai envoyé mes fluides à distance de plusieurs kilomètres; les sujets les ont parfaitement ressentis.

Dans mes opérations j'ai suivi les instructions de *Charles Lafontaine*, et celles contenues dans le *Guide pratique du médium guérisseur;* je m'en suis bien trouvé.

D'uue manière générale, surtout pour les rhumatismes, je saturais de fluide tout l'organisme du malade; ensuite je portais fortement mon action sur les membres affectés, soit par des frictions, soit par des courants, de façon à bien les pénétrer; pour terminer je faisais des passes vives à grands courants, de la tête aux pieds, pour entraîner les mauvais fluides.

Par conséquent je recommande l'emploi du magnétisme au traitement des maladies, car il guérit dans la plupart des cas et il soulage toujours, si

j'en juge par mes quelques expériences; je ne m'en attribue aucun mérite, l'honneur en revient tout entier au principe de toutes choses, sans lequel rien de bon ne se fait et aux bons esprits qui ont bien voulu m'assister dans mes évocations, dans mes appels à leur action soutenue, persistante et si efficace. Bernard Tournon.

Receveur des Contributions indirectes, à Challons, Vendée.

UN DÉMENTI

Château d'Areal, 10 août 1892.

Cher Monsieur Leymarie,

Lorsqu'il m'arrive de m'occuper des théories du groupe de la rue de Trévise, l'*Initiation* ne manque pas d'insinuer que j'écris sur commande, et de donner à entendre que vous dépensez de beaux deniers pour payer mes services, notamment à propos de ma traduction de la brochure de M. Palazzi.

Quelque invraisemblables que soient ces petites vilénies, il convient de les démentir une fois pour toutes.

Agréez, je vous prie, cher Monsieur Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments. Dufilhol.

N. D. L. R. — Nous ne relevons jamais les inexactitudes voulues d'une certaine presse, ce serait perdre son temps; il y a tant de choses intéressantes qui dévorent les heures du travailleur.

CHRONIQUE

La « *Rivista de Estudios psicologicos* » de Barcelone publie, dans sa chronique (numéro de juin, p. 114) les extraits suivants du journal politique espagnol *El Diluvio* intitulé : *Politique et spiritisme*.

« En Russie, toute la cour s'occupe de spiritisme. La famille impériale assiste fréquemment à des expériences médianimiques. Le Czar ne cache cache pas sa conviction; elle est complète. A la cour, dans les réunions, on fait tourner les tables, on interroge les esprits par de nombreux médiums. Quand les circonstances politiques sont graves, les grands-ducs, le czar lui-même, n'hésitent pas à consulter les esprits, et l'on n'en fait pas mystère. Il paraît que le czar a eu souvent le privilège de communications caractéristiques d'une telle élévation qu'elles ont provoqué en lui l'attention et l'intérêt le plus marqués.

. . . .

« Sous le règne de Guillaume Ier on s'occupait beaucoup de spiritisme à

Postdam et à Berlin. On n'a pas oublié que le monarque se croyait en communication suivie avec les génies tutélaires de la Patrie allemande. Sous le court règne de l'empereur Frédéric, le spiritisme resta en faveur.

. . . .

« La reine Victoria, qui a gardé une sorte de culte de la mémoire du prince consort, réunit en volume les communications d'outre-tombe qu'elle prétend avoir reçues de son époux défunt. Elle le consulte toujours quand de sérieux intérêts politiques sont en jeu, et prétend lui devoir des conseils d'une inestimable valeur. Du reste toute l'aristocratie anglaise se montre très portée aux recherches psychiques ; et pour n'en citer qu'un exemple, lord Lython, l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, était un spirite convaincu. »

On le voit, le monde invisible joue un rôle important dans la direction des affaires de notre planète. Les exemples remarquables cités par le *Diluvio* se réfèrent à l'action patente et avouée des esprits ; reste la part, et non la moindre, à faire à leurs influences occultes. Croit-on que les sombres drames de la Bulgarie, les intrigues anxieuses de Vienne, les agitations maladives du jeune César allemand, les obsessions guerrières de la cour de Rome restent tout à fait en dehors des suggestions d'outre-tombe. Pour si peu que l'on soit initié aux mystères de l'au-delà, il n'est pas un seu instant possible de l'admettre.

Commandant Dufilhol (*en retraite*).

LA REVANCHE DES SORCIERS

L'*Evénement* du 8 août : L'Esprit revendique toujours son droit d'occuper le meilleur de notre pensée et ce serait pour lui se trahir, déserter son propre terrain que se contenter des constatations des forces qui ont leur origine dans la matière.

Ne nous étonnons donc pas si, après tant d'années écoulées depuis que pour la première fois un *voyant* crut pouvoir chercher le signe visible et tangible de cet au-delà » qui nous hante toujours avec la même insistance, alors que nous croyons en être affranchi, nous nous trouvons encore et toujours préoccupé de la même question des forces psychiques opposées aux forces naturelles.

Le spiritisme n'est point mort ; il est trop directement fils du merveilleux pour que l'imagination des hommes le relègue dans le musée des vieilles lunes.

Jadis le baron Dupotet, que j'ai eu l'honneur de connaître, et plus près de nous le docteur Desjardins, qui vient de conquérir une nouvelle renommée

sous le nom de Paul de Régla, avec ses beaux livres sur Constantinople et son *Histoire de Jésus* (1), ont quelque peu ébranlé l'incrédulité des savants avec leurs merveilleuses expériences. Depuis, Charcot s'est emparé de leurs découvertes, et par lui, ce qui était traité de fable il y a un quart de siècle, est devenu comme point de départ d'une science nouvelle, quoique rien ne soit en réalité nouveau sous notre vieux soleil.

Cette fois, la suggestion et l'hypnotisme, la transmission de la volonté à distance, la soumission de l'être à un autre être se transforment et se déplacent. Un fait inexplicable vient de se greffer sur d'autres faits dont la raison humaine ne connaît pas le « pourquoi » et si l'autorité du nom qui nous entr'ouvre une fois de plus les portes du grand mystère ne suffit pas à convaincre sans discussion, elle impose du moins l'indispensabilité, l'honnêteté du contrôle.

L'*Envoûtement* !... Le lecteur a compris que je veux parler du colonel de Rochas, l'éminent administrateur de l'École polytechnique, lequel, on le reconnaîtra, ne saurait passer pour un rêveur, un mystique, un fou ou un charlatan.

Avant de vous raconter par le détail les extraordinaires expériences faites par M. de Rochas, que je dise d'abord que c'est un esprit très net, nourri presque exclusivement de mathématiques, un officier distingué, entre tous, que ses études antérieures ne prédisposaient guère à s'égarer dans le labyrinthe des imaginations extra-terrestres.

Les phénomènes de l'hypnose, aujourd'hui admis comme faits, mais toujours discutés, et Dieu sait avec quel acharnement au point de vue des conclusions à en tirer, ont eu en lui un énergique défenseur, et il est de ceux qui ont le plus largement agrandi le domaine de ces faits.

Cette fois, le colonel de Rochas nous fait franchir les dernières limites du possible et même du supposable. La théorie de la lumière des aimants ou plutôt la nature lumineuse des courants magnétiques qu'il a pu victorieusement démontrer après Raichenbach, n'apparaît plus que comme une vérité seconde. Sa nouvelle découverte a trait, en effet, à l'extériorisation de la sensibilité, c'est-à-dire à la constatation de la sensibilité hors du sujet objet des expériences.

« Sur un sujet endormi, dit un de mes confrères, le colonel de Rochas a étudié la question de savoir si la vie du sujet avait une certaine sensibilité *en dehors du corps*, et il a trouvé autour du corps des zones de sensibilité, au point que l'on appelle des nœuds dans les ondes sonores. »

Il n'est pas un de nous qui n'ait entendu parler des souffrances réputées

(1) Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais. 8 fr. port payé, gr. in-8°.

imaginaires de l'amputé qui souffre du membre et par le membre dont il a été privé à la suite d'une opération chirurgicale. Autrefois on disait : Imagination ! et la science se déclarait satisfaite. Il faut, vous le voyez, en rabattre quelque peu. Qui nous dit que cette imagination, dont la source nous est cachée, ne peut le reconstituer par des effets premiers et directs et cela par des moyens absolument matériels, physiques comme les résultats qu'elle produit.

C'est en somme toujours l'éternelle question du fluide exhalé de nous qui revient sur le tapis. De très gros savants, non plus en *us*, comme au temps de Molière, croient que nous vivons dans une atmosphère qui nous est propre, toute peuplée d'atomes invisibles qui tourbillonnent autour de nous et qui sont encore nous-mêmes; mais un nous, hors nous : tout comme le son de notre voix, qui n'en est pas moins notre voix alors qu'elle nous a quitté pour aller porter à un autre une sensation de notre esprit, qu'elle a matérialisée en quelque sorte pour la porter plus loin à travers les ondes de l'air, qui sont encore de la matière.

La théorie est charmante, reconnaissons-le, attrayante, enchantée comme ces beaux contes de fées qui ont ravi notre petite enfance. Qu'est-ce l'amour, qu'est-ce que la haine? La rencontre de molécules qui s'attirent ou se repoussent, qui s'arrêtent pour la vie née d'un baiser ou pour la mort issue du crime.

Les êtres passent, et le drame humain s'accomplit entre invisibles monères.

Donc, au cours des expériences les plus récentes du colonel de Rochas, il semblait au patient chercheur que la vie se dégageait sans nulle interruption autour du corps, ainsi que les ondes de son et de lumière — « comme ainsi s'en vont les petites vagues rondes à la surface de l'eau autour du caillou tombé.

Je vous en avertis, nous sommes en plein merveilleux. Souriez tant qu'il vous plaira, mais après avoir souri, allez voir. Voici en réalité ce qui se passa en cette fin du dix-neuvième siècle réputé le plus sceptique et en réalité le plus enragé de documentation.

Le colonel de Rochas pinçait son sujet à distance ; en d'autres termes, il pinçait à un mètre ou deux les ondes vitales supposées émanées de son corps, et le sujet souffrait comme si sa chair eût été réellement meurtrie par la pression des doigts de l'expérimentateur.

Il y a un quart de siècle — Victorien Sardou s'en souvient, j'en suis bien sûr — Desjardins se livrait exactement aux mêmes expériences dans le salon de la rue Duphot où tout Paris put le voir accomplir ces premiers miracles d'une science qui avait presque peur de se révéler.

Étant donné que l'extériorisation de la sensibilité existe, le colonel de Rochas devait être amené à rechercher si cette sensibilité placée hors de l'être pourrait être fixée, et plus tard définitivement fixée ; s'il serait possible de la retrouver au même lieu où elle fut transmise et à n'importe quel moment. Rien de plus logique au fond ; la créature gardant sa sensibilité qui est manifestation de sa vie doit la laisser à l'état permanent sur l'objet impressionné par cette même sensibilité, de même que l'image demeure à l'état permanent sur un cliché photographique.

Et c'est, en effet, cette indiscrète science de la lumière fixée sur une glace qui va nous permettre de constater un phénomène qui aurait valu, il y a trois siècles, un confortable bûcher au pacifique administrateur de l'École polytechnique.

Tout d'abord le colonel de Rochas, *cueillant* la sensibilité de son sujet, du bout des doigts, la répandit comme un pollen de vie à la surface d'un verre d'eau. Si la sensibilité adhérait au liquide, faisait corps avec lui, le problème était plus qu'à moitié résolu. L'épreuve fut concluante. L'eau se satura de vie humaine comme d'un parfum. Dès que l'expérimentateur agitait l'eau, le sujet criait ; « s'il la donnait à boire à un autre sujet, c'était pour celui-ci, et pendant plus de douze heures, une cause de souffrance atroce, accompagnée de vomissements, tandis que le premier sujet languissait et se plaignait, quoique réveillé ».

Voilà ce que la grave science a constaté en 1892. Ne croirait-on pas lire quelque fantastique récit du moyen âge, et n'est-il pas temps d'écrire sur de nouvelles bases l'histoire de la sorcellerie, où Belsebuth passe pour avoir joué le principal rôle.

Nous voici arrivé au point culminant de cette fantastique histoire dont le héros, je vous l'ai dit, n'est pas une vieille au chef branlant, chevauchant un manche à balai au-dessus des tourelles pointues d'une cité gothique, mais un savant de premier ordre, dirigeant un de nos premiers corps enseignant.

Après le verre d'eau sensibilisé, le colonel de Rochas a la pensée d'appliquer cette extériorisation de la sensibilité à la photographie. Il convoque à cet effet *deux membres de l'Institut* et un *savant* de ses amis.

Or, voici ce qu'il est advenu ; je laisse parler mon confrère Jean Regnier :

« Une première photographie du sujet endormi, prise simplement comme par un photographe quelconque, n'a donné, au toucher, aucune sensibilité chez le sujet. Une seconde plaque, légèrement chargée de sensibilité extériorisée, a produit, au toucher, après le développement, une certaine sensibilité chez le sujet. Enfin, une troisième plaque, fortement chargée, a

produit, après le développement, les singuliers phénomènes que voici :

« Si le colonel de Rochas appuyait avec le doigt sur l'image à l'endroit du pied, le sujet disait qu'on lui marchait sur le pied ; s'il appuyait sur le bras, le sujet se plaignait du bras et se frottait à cet endroit.

Alors, avec une fine aiguille, le colonel de Rochas traça deux petites raies sur l'image de la main. Cette fois, le sujet poussa un cri et tomba en catalepsie.

« Décontracturé et réveillé complètement, le sujet se plaignit de sa main, *et les personnes présentes aperçurent avec stupéfaction sur cette main, deux raies rouges sous la peau, correspondant exactement aux éraflures de l'aiguille sur l'image.* »

La dernière expérience du colonel de Rochas est donc, dans le sens le plus absolu, la démonstration scientifique de l'envoûtement pratiqué autrefois sur des poupées de cire. Les drames de cape et d'épée du romantisme nous ont donné d'amples détails sur la manière dont s'opérait cette vengeance à distance ; mon excellent et très docte ami et collaborateur Anatole Cerfberr ne serait pas embarrassé pour vous en donner la savante nomenclature et j'espère qu'il n'y faillira pas, car voici la magie redevenue actualité.

Mais la découverte du colonel de Rochas aura, j'en suis convaincu, une portée plus longue, et ce n'est point dans un retour en arrière qu'elle trouvera son intérêt. Elle marque un pas nouveau vers l'avenir, elle ouvre une fenêtre toute claire de nouveaux horizons sur le grand mystère de la vie initiale que ni Lamark ni Charles Darwin n'ont pu expliquer d'une façon satisfaisante, car elle constate la présence de la vie hors de l'être visiblement vivant, faisant ainsi un formidable accroc aux impérieuses lois du transformisme.

Puisque le rêve serait réalisé, que les chimères monstrueuses se domestiquent pour servir notre esprit, que tous les mensonges d'hier deviennent les vérités d'aujourd'hui, les plus frénétiques imaginations de nos pères tombent bien au dessous de nos modernes vérités, qui nous dit que notre consolant espoir d'une vie extra terrestre ne sera pas la certitude de demain !

GONZAGUE-PRIVAT.

NÉCROLOGIE

A Bondeno, Italie, est décédé le sénateur, comm. GIUSEPPO BORSELLI homme politique bien connu et grandement estimé ; spirite de la première heure, comme Mazzini et Garibaldi, il croyait à la pluralité des existences de

l'âme sur la terre, et fut un disciple fidèle d'Allan Kardec; Mme Borselli, littérateur distingué, fut un médium remarquable, avec son mari ils furent toujours en rapport avec les notabilités scientifiques italiennes qui se sont intéressé, à notre cause : non seulement nos frères Borselli ont écrit des œuvres spirites remarquables, mais avec M. le capitaine Valpi et le baron Daviso ils ont eu des photographies spirites et nous en avons un exemplaire qui rappelle nos très aimés correspondants. Un bon souvenir à ces vaillants esprits.

M. LOUIS LECOCQ, horloger de la marine très expert, spiritualiste et élève de l'éminent philosophe Alphonse Cahagnet, est décédé le 3 août 1892, à l'âge de 68 ans; de nombreux amis, des francs-maçons, des frères en croyance, les autorités d'Argenteuil, les horlogers de la marine savants constructeurs de chronomètres ont accompagné la dépouille mortelle au cimetière; tour à tour MM. Allar, statuaire, professeur à l'École nationale des Beaux-Arts, et M. Lecomte ancien constructeur, ont rendu hommage au spiritualiste éclairé, au patriote sensé, à l'homme qui aima tant sa famille, et très grandement l'humanité; il est regrettable que, faute d'espace, nous ne puissions donner la note émue et touchante des amis de Lecocq; son âme rendue à la liberté a dû remercier ses frères en spiritualite.

Après les discours des horlogers de la marine et des francs-maçons, M. P. G. Leymarie a rendu hommage à A. *Cahagnet* et à son école si intéressante, en faisant ressortir la puissance d'induction de Cahagnet, sa haute et sereine philosophie, son influence sur une foule de personnages haut placés en Europe, lesquels, le visitaient, dans sa petite maison d'Argenteuil; le philosophe était peu fortuné et ne recherchait ni l'argent ni les honneurs.

M. Leymarie a fait le parallèle entre cet ancien magnétiseur qui, en 1845, éditait ses *Arcanes célestes*, ouvrage méconnu par les scientistes français mais traduit en anglais (aux États-Unis il commença le mouvement spiritualiste devenu si important aujourd'hui puisqu'il est soutenu par 40 millions d'adhérents), et les hypnotiseurs de nos jours qui ont prudemment démarqué le magnétisme; il a donné la preuve que les Puységur, les Deleuze, les Du Potet, les Cahagnet et Allan Kardec connaissaient la suggestion, la transmission de pensée à distance, et dédaignaient le bas magnétisme des écoles d'hypnotisme.

Naturellement il en a déduit que Lecocq, homme très intelligent et très sérieux, avait ce quadruple mérite d'être un homme de libre pensée, un artiste exceptionnel en chronométrie, un philosophe pratique, un magnétiseur de la très importante école du spiritualisme moderne.

M. Van de Vall, nous annonce le dégagement spirituel de son fils unique

THÉO, à *La Haye*; ce jeune homme très courageux, mort de consomption, ne se plaignait jamais malgré ses souffrances intolérables; spirite, comme ses parents (et sa mère est un médium des plus intéressants), il s'est manifesté en déclarant que cette épreuve finie courageusement le place en un état très heureux, sous l'action de l'esprit guide : Blanche. M. et Mme Van de Vall prient leurs F. E. S. de penser à eux et à leur fils Théo.

Nous sommes en communion de pensées avec M. Van de Vall et la Société qu'il préside.

LA LIBERTÉ POUR SE GUÉRIR

Marseille, 5 *août* 1892. — Monsieur Leymarie : Je viens de lire dans la *Revue spirite* de ce mois l'article intitulé : Le magnétisme et la loi, et je me demande si nous sommes moralement beaucoup plus avancés en France que les gens du district de Guaymas condamnant à la fusillade la pauvre Santa Térésa comme sorcière.

Comment? Il n'est pas permis de se faire soigner selon sa fantaisie! C'est par trop moyen âge! Un âne diplômé a droit de vie et de mort par le seul fait de son diplôme! Je ne veux pas médire de tous les médecins, je sais qu'il en existe d'honnêtes, et les bons sont rares. Les autres... ah tenez! j'en connais deux exerçant dans une ville que je ne veux pas nommer, (ils seraient trop facilement reconnus); chacun, à ma connaissance, a tué dernièrement avec l'aplomb superbe qui les caractérise tous deux, un client qui ne demandait qu'à vivre s'ils ne s'étaient trompés grossièrement. Dame! que voulez-vous? L'homme n'est pas parfait! Ils étaient si occupés d'autre chose!

Lorsqu'un malade n'est pas assez pauvre pour obtenir une entrée à l'hôpital, ni assez riche pour se payer un médecin en qui, du reste, il n'aura pas confiance, de quel droit la loi vient-elle s'interposer? Chacun ne peut-il légalement se soigner sans intermédiaire ou en prendre un de son choix?

Que la Faculté donne des diplômes, bravo!

Que le diplômé se pare de ses qualités et brevets, bravo!

Mais que chacun soit libre de recourir à lui, au magnétiseur, au rebouteur, à la somnambule etc., etc., en connaissance de cause, sans garantie, comme il en est du docteur patenté.

Que la loi punisse sévèrement ceux qui se parent de titres qu'ils n'ont pas mérités, voilà son rôle. A chacun le droit de choisir un guérisseur.

La Faculté agit un peu trop comme le clergé : hors elle, pas de salut. Elle n'aime pas la concurrence, et c'est peut-être tant mieux pour ceux qui sont abandonnés à la nature.

Agréez mes plus cordiales salutations. E. SCHOPIN.

SONGES PROPHÉTIQUES

Un journal d'Odessa a reçu la communication suivante émanant d'un adversaire du spiritisme qui, néanmoins, a cru de son devoir de constater ce fait :

« L'artiste Skandovski mourut à Odessa, du typhus intestinal. Quelques temps avant sa mort un incident bizarre se produisit ; ce qui lui est arrivé appartient certainement au domaine du mystérieux et se distingue fort peu des récits qui remplissent les journaux spirites et psycho-physiques. Un de ses amis fit un songe étrange qui se trouva être prophétique ; cet ami de M. Skandovski était un homme impressionnable, nerveux et sujet aux hallucinations : il vit en songe M. Skandovski, très malade, et le génie de la mort lui prédit que l'artiste mourrait dans trois semaines ; il communiqua son rêve macabre à M. Skandovski. Quelques jours plus tard il fit le même songe, mais cette fois, à côté du génie de la mort, se trouvait un bon génie : « N'y a-t-il vraiment pas moyen d'éviter la mort? » lui demanda-t-il. « Oui », répondit le bon génie, et montrant un endroit de la maison habitée par Skandovski, il ajouta : « Si cette place était reconstruite, le malade se rétablirait.» Quelques jours plus tard M. Skandovski eut le typhus intestinal ; il est curieux que le docteur qui soignait le malade, sans rien savoir, naturellement, de ce songe de mauvais augure, exprima la supposition que la cause de la maladie était due à l'eau que l'on prenait à un robinet qui se trouvait à côté de la boîte aux détritus. C'était précisément l'endroit désigné par le bon génie.

GLANES

Bourges, 26 *juillet*. — Cher monsieur : Je vois que le *Harbinger of Light* a reproduit l'article de la *Revue* où vous avez publié le récit des expériences de A. Lincoln président des États-Unis, avec des médiums de Washington.

En présentant cet article, l'éditeur du Harbinger parle de la *Revue spirite* « hautement estimée » et éditée avec tant d'esprit de suite, par M. P. G. Leymarie vice-président du Comité de propagande, à Paris.— Vous voilà classé aux antipodes. — Bien des choses étranges se passent dans les pays lointains dont parlent ces journaux, — il est bon d'en prendre : *cum grano solo*.

M. Johnstone raconte dans le « Médium » (15 juillet) comment il a obtenu des photographies du nommé *Pardo*, dont il ignorait la mort à ce moment.

Le médium était M. A. Rita, qui n'a pas pris part à l'opération, qu'en se mettant devant l'objectif ; la chambre était complètement obscure. Une

plaque ayant été placée dans l'instrument, une « voix » près de M. J... annonça qu'il fallait 45 secondes de pose.

En développant le négatif, on trouva le portrait de M. Rita, et le profil du décédé Pardo.

M. J. assure que ni lui ni le médium ne pensaient à cette personne; le portrait a été parfaitement reconnu par plusieurs personnes, et par sa veuve qui a pu le comparer à un autre qu'elle possédait, et fait du temps où vivait son mari; M. Johnstone n'est pas un photographe de profession. M. Burns affirme que ni lui ni M. Rita n'ont aucune raison d'intérêt pour faire connaître ces expériences; il les publie après avoir obtenu leur autorisation; vous le voyez donc le « fait » se présente dans de très bonnes conditions.

Le *Banner of Light* (2 juillet) donne in extenso la conférence de M. *Léon Denis : Pourquoi la vie.*

Mlle Maynard, le médium du président Lincoln dont il est question dans votre article, est morte à *White Plains* (États Unis), le 28 juin dernier.

Mme Kati Fox une des trois sœurs qui ont eu les manifestations à l'origine du mouvement spirite aux États-Unis, est décédée également le 2 juillet à New-York.

UBSVARREUX.

BIBLIOGRAPHIE

La *Revista de Estutios psicologicos*, XXIVe année, organe de propagande et écho du mouvement spirite universel, paraît à Barcelone sous la direction de M. le comte de Torres Solanot. Voici le sommaire du numéro de juillet :

L'écriture directe. — La gnose et le spiritisme. — Inconséquence catholique. — La fraternité universelle. — Nouvelles Sociétés spirites. — Francs-maçons et spirites.— Nécrologie.— Chronique.— Au même numéro sont joints : le 6e fascicule (16 pages) de la traduction de l'important ouvrage : l'*Ame et ses manifestations à travers l'histoire, par Eugène Bonnemère* ; — et la 25e feuille de propagande, avec les articles :

Notions élémentaires de spiritisme, — Les prodiges du fakirisme, VII, — *Expiation.*

La feuille de propagande, tirée à 6.500 exemplaires, se distribue gratis. On s'abonne à Barcelone, Riera de Saint-Juan, 31, au prix de 10 pesetas par an, pour l'étranger.

LE TOCSIN DES DEUX SANTÉS DU CORPS ET DE L'AME (1). — Tel est le titre d'un

(1) Lausanne, chez les principaux libraires, et chez l'auteur, Charmettes, Paris, librairie Berthier.

petit volume de 175 pages qui vient de paraître à Lausanne sous la signature de M. Ed. Raoux, ancien professeur à l'Académie de Lausanne. Ce n'est pas un ouvrage composé tout d'une pièce, mais la réunion est un tout de fragments divers publiés ici et là selon les besoins et les circonstances. L'auteur lui-même le reconnaît, c'est un défaut au point de vue de « l'unité *littéraire* ». Il est vrai que la « variété » y gagne. Peut-être y gagne-t-elle trop, et risque-t-elle de devenir de la confusion. Plus d'une fois, on est tant soit peu dérouté à la lecture, parce qu'on ne saisit pas bien l'enchaînement des divers chapitres du livre. Toutefois l'importance des questions traitées et leur urgence font qu'on ne s'attarde pas à une critique de pure forme, pressé qu'on est de suivre l'auteur dans le développement de ses idées.

Un grand mal existe dans nos sociétés. L'intempérance va se propageant incessamment. On mange avec excès; on boit avec excès; on abuse des relations sexuelles. L'un de ces vices appelle l'autre, comme un abîme appelle un autre abîme. Il y a action et réaction de l'un sur l'autre. La double conséquence d'un pareil état de chose est fatalement un dépérissement organique et un affaiblissement des caractères, de la volonté. Les névroses se multiplient, l'anémie s'étend des villes aux champs, les sens se pervertissent, la folie gagne... Le mal est profond. Comment y remédier? Par une éducation mieux entendue, par l'observation plus stricte des lois de l'hygiène, etc., et avant tout par l'abandon de la nécrophagie.

Nécrophages, c'est-à-dire mangeurs de corps morts, de nourriture animales, si l'on préfère, nous le sommes à peu près tous en notre beau pays de France. Or. l'auteur pense, et il n'est pas le seul, que nombre de maladies, tant physiques que morales, n'ont pas d'autre cause que l'abus ou même le simple usage de la nourriture animale. Il pense aussi, et je crois qu'il n'a pas tort, qu'à cette nourriture se rattachent très directement l'alcoolisme et le libertinage. Une nourriture échauffante, trop épicée, donne soif. La boisson à son tour excite, énerve et provoque à d'autres désordres qu'on ne vaincra, de même que l'ivrognerie, qu'en modifiant du tout au tout notre régime alimentaire, en nous faisant *végétariens*. Telle est du moins l'opinion très arrêtée de M. Raoux.

A propos de végétarisme, je voudrais appeler l'attention des spirites sur ce fait: c'est que les fakirs qui accomplissent des choses si extraordinaires, en présence et par l'intervention desquels il se produit des phénomènes si singuliers, sont végétariens; c'est que la plupart des hommes éminents: philosophes, penseurs, fondateurs de religions, mystiques, thaumaturges, ont été végétariens: « Dans l'Inde antique, Bouddha; en Perse Zoroastre et le roi Cyrus; en Égypte, Osiris; en Grèce, à Rome et à Alexandrie: Hésiode,

Tryptolème, Orphée, Pythagore, Empédocles, Plutarque, Architas de Tarente, Platon, Socrate, Arcésilas, Carnéades, Épicure, Zénon, Cléante, Pittacus, l'un des sept sages, Épaminondas, Aristide le Juste, Diogène, Démocrite, Eschyle, Euripide, Anacharsis, le roi Numa, Cincinnatus, Pline l'Ancien, Sénèque, Marc Aurèle, Lucain, Virgile, Ovide, Juvénal, Ammonius, l'empereur Julien, Porphyre, Proclus, Apollonius de Thyane, Hypatie, etc. »

Et parmi les modernes : Mahomet, Saint-Bernard, Abélard, le pape Clément XIV, Bacon, Gassendi, Bossuet, Fénelon, Locke, Newton, Milton, Arnaud, Nicole, Pascal et toute l'école de Port-Royal, Volney, Anquetil, lord Byron, Monthyon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Franklin, Lamartine, etc., etc. »

Et je pose la question suivante : le végétarisme si favorable à la santé du corps et à celle de l'âme ne serait-il pas aussi une des conditions requises pour obtenir, pour faciliter tout au moins les manifestations spirites? Il vaudrait la peine peut-être, même indépendamment de toutes les autres raisons qui militent en sa faveur, que ceux qui ont à cœur l'obtention de phénomènes vraiment probants pour la diffusion de nos idées se missent à ce régime au moins pendant quelques mois pour voir si, sous son influence, leurs facultés ne se développeraient pas mieux que dans les conditions actuelles. Qui sait si nous ne trouverions pas ainsi les médiums qui nous font tant défaut ? N'y aura-t-il personne pour essayer ?

Quoi qu'il en soit de ce point de vue tout particulier, il y a dans le petit volume dont je parle nombre d'indications qui seront très utiles aux lecteurs assez sages pour en faire leur profit. Ils ne regretteront certainement pas le temps passé en compagnie de l'auteur sur les pages duquel j'appelle leur attention (1). D. Metzger.

Coup d'œil sur la magie au xixe siècle par U. N. BADAUD. (Dentu, éditeur). Ce volume est particulièrement intéressant parce qu'il réunit en un corps de doctrine plusieurs des découvertes les plus remarquables de notre temps. L'auteur n'est pas spirite; il rend cependant hommage à la sincérité et à l'intelligence avec lesquelles les expérimentateurs spirites ont dirigé leurs travaux. Il est à la mode, dans nombre d'organes soi-disant scientifiques, de plaisanter les expériences de William Crookes et les apparitions de Katie King. Rien que cette attitude de nos soi-disant savants révèle le parti pris de fermer les yeux du public à tout ce qui n'est pas inscrit dans le programme matérialiste à la mode.

(1) Voir aussi le *Végétarisme*, du Dr Bonnejoy.

L'auteur du *Coup d'œil sur la Magie* dédaigne cette étroitesse d'esprit ; il va jusqu'au fond des phénomènes, et, après avoir examiné leur probabilité, il conclut que rien n'est plus loyalement établi que le spiritisme.

Il a mentionné les célèbres manifestations enregistrées par M. Crookes : elles sont analysées excellemment et passées au crible d'une saine critique dans le *Coup d'œil sur la Magie*. Les spirites connaissent à merveille le détail de ces faits, mais le public les ignore, aussi est-ce œuvre utile que la vulgarisation de ces phénomènes.

*
* *

On connaît peu les expériences magiques que fit le comte de Laborde en 1828. Ce personnage, tout ce qu'il y a de plus officiel, — il mourut directeur général des archives, sénateur et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres — fut initié par un sorcier Égyptien aux secrets de la magie et obtint de superbes succès divinatoires. Lui-même a raconté son initiation et ses aventures dans une brochure aujourd'hui introuvable ; un amateur a offert vainement vingt-cinq louis d'un de ses 25 exemplaires primitifs, aujourd'hui hélas ! diminués de nombre, puisque la famille de M. de Laborde détruit ceux qu'elle découvre.

Le *Coup d'œil sur la Magie* a remis en lumière cette curieuse brochure et les nombreuses citations qu'il en fournit lui assurent un vif attrait de curiosité.

Outre les expériences de William Crookes et du comte de Laborde, les principaux traits de la vie merveilleuse du curé d'Ars sont examinés dans ce livre. L'auteur estime qu'aucun des trois témoins invoqués, le savant chimiste anglais, l'académicien français, le saint prêtre ne peut être taxé de mauvaise foi par un lecteur impartial. Il en conclut que ceux-là ont tort qui prétendent dénier la réalité des manifestations surnaturelles dans notre siècle.

*
* *

Une des pages les plus impartiales du livre est celle où l'auteur raconte les expériences de la Charité sur le transfert des souffrances et des maladies au moyen d'aimants. Les récentes découvertes du docteur Luys et de ses collaborateurs sont appréciées avec beaucoup de sagacité. Comment ces découvertes se lient-elles au faisceau des phénomènes spirites où les guérisons de ce genre sont communes ? c'est ce qu'il est intéressant d'approfondir.

Ecrit dans un style sobre et clair, le *Coup d'œil sur la Magie* est l'ouvrage élémentaire le plus récent qui résume l'état actuel des phénomènes surnaturels. Mentionnons encore le cas du peintre Tissot et du docteur Gibier

comme ayant fourni à l'auteur des arguments significatifs à l'appui de la réalité des phénomènes qui, en dépit des académiciens au front étroit, passionnent l'élite intellectuelle du monde et voient s'accroître le cercle de leurs patients observateurs.

Nota. — Le mois prochain, compte rendu de l'ouvrage si important de M. Rouxel : *Spiritisme et Occultisme,* 370 pages, 5 fr. grand in-8° carré. 1, rue Chabanais.

AVIS. — *Naples, le* 2 *août* 1892 : Le soussigné, pour éviter la mauvaise direction des échanges, prie, MM. les directeurs des Revues qui les ont acceptées avec la *Sfinge*, ou qui voudront bien échanger à partir de ce jour, d'avoir l'obligeance d'envoyer leurs périodiques à l'adresse suivante :

Corso Garibaldi, 285, Napoli (Italia).

G. PALAZZI.

OUBLI DES EXISTENCES ANTÉRIEURES

Dans mon étude sur la médiumnité à incarnations, j'ai dit que le cerveau n'était qu'un instrument entre « les mains » d'un Esprit qui le fait vibrer, rendre des sons. Ceci m'amène à faire voir comment l'homme, à l'état d'incarné, ne peut se souvenir de ses existences antérieures.

L'Esprit, en s'incarnant, prend un instrument neuf, le cerveau, centre de ses sensations.

Le cerveau est chargé d'emmagasiner tout ce que perçoit l'Esprit, par l'intermédiaire des sens, pendant toute la durée de son existence corporelle.

Les cinq sens sont les cinq fenêtres du corps au moyen desquelles l'esprit perçoit ce qui appartient à la vue, ouïe, odorat, goût, toucher.

L'homme de notre planète ne possède que ces cinq sensations.

Lorsqu'un homme veut se rappeler un acte, une parole, ce qu'il a entendu vu ou fait, il fouille dans les casiers de son cerveau, et celui qui le contient le fait sortir avec toutes ses conséquences; puis, n'ayant plus besoin de ce souvenir, il l'oublie de nouveau et lui laisse reprendre sa place jusqu'au moment où il lui sera encore nécessaire.

Au fur et à mesure qu'il recueille des faits et des paroles, le cerveau s'en imprègne, les emmagasine et le cliché reste fixé pour ne sortir qu'au moment voulu lorsque une occasion, une nécessité du souvenir le fera surgir de sa retraite.

Or, le cerveau ne contient que ce qui est venu l'impressionner durant

cette vie, et l'esprit qui le fait jouer ne peut lui faire reproduire que ce qu'il contient.

La connaissance des faits antérieurs à la présente vie, n'a jamais frappé le présent cerveau, qui n'existait pas, donc il ne peut les reproduire.

Et voilà pourquoi nous n'avons pas le souvenir de ce que nous avons été avant notre existence actuelle.

J'ajouterai cependant que chaque homme a des aptitudes spéciales, des idées innées, des qualités ou des vices qui se manifestent de bonne heure et qui ne sont que la conséquence de la valeur antérieure de l'esprit qui forme ou plutôt qui a façonné l'homme que nous considérons. — *Mens agitat molem.*

Le phénomène d'incarnation d'un esprit, dans le corps d'un médium, m'a été expliqué plusieurs fois par des Esprits ; et l'ensemble de leurs dires de même que ma propre expérience me font présenter la théorie suivante :

1° L'esprit du médium quitte son corps et s'envole dans l'espace avec des amis qui souvent viennent le chercher, et il va dans ses endroits de prédilection. Souvent on m'a dit : je profite de ce que votre femme a quitté son corps avec joie pour aller entendre de la musique.

2° Il est secondé dans cette opération par l'Esprit qui veut s'incarner et qui prend place au fur et à mesure que l'Esprit du médium se détache.

3° L'Esprit qui arrive s'empare tout d'abord de la tête, du cerveau, du piano autrement dit, dont il va essayer les cordes en articulant, après quelques soupirs, des mots comme : Bonjour... Salut... Attendez... C'est difficile... Je n'y suis pas encore...

Enfin la parole arrive.

4° Si on demande à l'Esprit comment il s'empare du cerveau et peut trouver les mots, il répond :

Je fais comme vous dans votre tête, comme le médium fait dans la sienne lorsqu'il est éveillé et que c'est son esprit qui parle. Vous en rendez-vous bien compte? Non ! ni moi non plus. Quand je veux dire des mots contenus dans le cerveau du médium, qui y sont imprimés, surtout ceux qui y sont photographiés par un usage journalier, mon esprit les pense, donne au cerveau une impulsion (semblable d'ailleurs, comme je vous l'ai dit, à celle que vous donnez vous-même) qui fait articuler le mot dictés par l'Esprit.

(*A suivre.*) *Capitaine* TEGRAD.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35e Année | N° 10. | 1er Octobre 1892.

Les séances spirites auront lieu en octobre, les 7 et 21, à 8 h. ½ du soir.

La réunion du *Comité de propagande*, aura lieu le Jeudi 13 octobre, à 8 h. ½ du soir.

DE LA PRATIQUE DE LA MÉDIUMNITÉ

La médiumnité est à la base du spiritisme. Sans elle, pas de phénomènes, et sans phénomènes, adieu les preuves à l'aide desquelles nous entendons corroborer la philosophie qui nous est chère. Son étude devrait donc nous intéresser au plus haut point, et toujours, dans nos expériences, nous devrions noter avec le soin le plus minutieux, les conditions de temps, de milieu, etc., comme aussi les dispositions des assistants, et du ou des médiums qui y prennent part. Pourquoi n'en fait-on rien? Il y a là une négligence, une indifférence impardonnables. Ne pense-t-on pas que le moment serait venu de remédier à un si grave défaut ? Compter sur le dieu hasard, tout attendre de l'invisible, se laisser mollement bercer au gré des flots favorables, ou aller à la dérive sur la mer démontée, selon le vent qui souffle, cela peut convenir aux esprits paresseux qui s'imaginent que le bien leur arrivera sans qu'ils aient à faire d'efforts personnels pour le conquérir. Mais nous qui croyons et disons qu'il sera donné à chacun suivant ses œuvres, nous n'avons pas le droit d'agir de la sorte. Chercheurs de vérités nouvelles, à la poursuite du mystérieux inconnu que nous cache la tombe, il nous appartient d'être attentifs, de n'avancer que pas à pas, d'être incessamment à l'affût de tout ce qui pourra faciliter notre marche en avant. Pour cela, j'y insiste, il faut que les expériences soient exactement contrôlées, les conditions où elles ont lieu, nettement décrites, et les résultats fidèlement rapportés.

C'est un premier point, et des plus importants. De la comparaison entre les conditions des expériences et les résultats obtenus, sortira peu à peu, si nous observons bien, la loi qui régit les phénomènes, au point de vue physique comme au point de vue spirituel. Et la connaissance, même partielle, de cette loi favorisera singulièrement la production des manifestations ulté-

rieures. Et n'est-ce pas cela que nous voulons, tant dans notre intérêt propre que dans celui de la société, dans son ensemble, qui se laissera d'autant plus vite et plus fortement influencer par nos doctrines que nous lui offrirons des faits plus probants et plus facilement renouvelables. Que les groupes donc qui existent, ou qui se formeront, se conforment à ces principes si simples ; qu'ils inscrivent dans un registre *ad hoc* tout ce qui concerne leurs séances sous les divers rapports ci-dessus signalés. Ils seront les premiers à s'en féliciter, et outre qu'ils se seront rendu service à eux-mêmes, ils auront été, en même temps, utiles à la cause qu'ils aiment et que nous voudrions voir triompher dans la mesure de vérité qui est en elle.

Il est un second point sur lequel je voudrais appeler l'attention de nos amis, parce que c'est un de ceux qui nous ont le plus nui dans l'esprit du public. Je veux parler de l'abus des grands noms dans les communications. Il est tel groupe couramment fréquenté par les plus éminents esprits : poètes, prosateurs, philosophes, hommes de science, théologiens ou autres, que l'humanité ait produits. Une platitude littéraire portera la signature de Voltaire ; un lieu commun de morale ou de philosophie se placera sous l'égide de Bossuet, Fénélon ou Descartes ; des vers de quatorze pieds auront pour auteurs Victor Hugo ou Lamartine ; Galilée, Képler, Laplace commettront des hérésies scientifiques dont ne se rendrait pas coupable un aspirant au baccalauréat ès sciences.

On me racontait, tout dernièrement, qu'il existe dans une grande ville de France — je ne la nommerai pas pour éviter jusqu'à l'apparence d'une personnalité — un groupe qu'on m'a dit composé d'éléments intelligents et instruits. Il paraît qu'on y rencontre des personnes ayant un certain mérite littéraire. Or, voici ce qui s'y passe : après la prière d'ouverture, un médium s'endort. Sous l'influence de l'esprit qui l'inspire, il parle et annonce à chacun des autres médiums, — médiums écrivains surtout, je pense — l'esprit qui se communiquera par lui. Vous, M. X..., vous aurez Rabelais ; vous, Mme T..., Fénélon ; vous, Mlle S..., saint Paul et ainsi de suite. Chacun entre en relations avec l'un quelconque des grands personnages du passé. On les cherche très loin, on les prend tout près. Le temps ni la distance ne font rien à l'affaire, pourvu qu'ils soient illustres. Eh bien, voyons, est-ce sérieux ? Se figure-t-on vraiment que de grands esprits viendront perdre leur temps et leur peine à nous dire des choses que le premier venu nous dira tout aussi bien ? Vous imaginez-vous Victor Hugo vivant, passant ses journées à apprendre à lire à des enfants au lieu de composer les œuvres admirables qui l'ont élevé si haut ? Ou Flammarion enseignant la numération dans une classe primaire, plutôt que de contempler les astres, et de

nous initier aux merveilles de la science astronomique? Ce serait un vol fait à l'humanité, un crime de lèse-humanité. De même pour les grands esprits d'outre-tombe. Qu'ils viennent vers nous lorsqu'ils trouvent des instruments assez parfaits pour rendre leur pensée, telle qu'ils la pensent, pour nous montrer par des communications frappées à leur cachet, que vraiment les morts reviennent, et reviennent avec leurs facultés intactes, grandies plutôt que diminuées, à la bonne heure, je n'y contredis pas, tout en croyant le fait assez rare. Mais qu'ils viennent à propos de tout et à propos de rien répondre des banalités à des questions banales, débiter des sentences philosophiques qui sentent leur Prudhomme à dix lieues, ou composer des vers boiteux, — se manifester, en un mot, sous une apparence qui nous obligerait à conclure à une immense déchéance de leur part, est-ce admissible? Ils iraient droit à l'encontre de leur but. Que peuvent-ils vouloir, en effet, sinon de nous instruire, d'élever notre pensée à des vérités supérieures de nous faire comprendre que la mort n'est pas la fin de l'être? Or, s'ils étaient diminués comme le feraient croire les productions qu'on leur attribue, la vie future cesserait d'être enviable, puisqu'au lieu d'être la réponse au besoin de progrès interrompu qui est en nous, elle serait plutôt une rétrogradation, une chute, une tendance vers le retour au néant.

Le spiritisme, dans ce cas, aurait rendu un assez vilain service à l'humanité. Et il serait superflu vraiment de perdre son temps à des expériences qui prouveraient que si l'homme survit à la tombe, c'est dans des conditions qui rendraient le néant préférable, et qui, forcément, d'ailleurs, y ramèneraient tôt ou tard. Mais il n'en saurait être ainsi. Il y a là un malentendu dont sont malheureusement victimes un trop grand nombre de médiums. Que l'on y voie l'expression de l'orgueil qui anime un certain nombre d'entre eux, ou que, par charité envers eux, on les suppose dupes d'esprits farceurs — et il est probable que les deux cas se présentent ; on est toujours fier d'être en rapport avec des illustrations, plus fier encore peut-être de se faire passer, ne fût-ce que momentanément, pour un personnage de poids — toujours est-il que nous sommes ici en présence d'un mal profond contre lequel la réaction, une réaction énergique et générale, s'impose. Nous avons été assez longtemps, et j'ajoute : avec raison, ridiculisés pour ce travers. Il est de l'intérêt et du devoir de tous de rappeler à l'ordre tous ces soi-disant grands esprits qui auraient désappris leur langue comme leur pensée, et dont la pullulation devient décidément gênante. Comment ne voit-on pas qu'ils se moquent de nous? Ils ne se montrent pas seulement inférieurs à eux-mêmes, ce qui serait grave pourtant, et serait la preuve d'un manque de tenue peu compatible avec le caractère que nous leur connaissions, ils se

contredisent encore d'une séance à l'autre, ou d'un médium à un autre médium, sans compter qu'il arrive qu'à la même heure et à la même minute tel esprit, mettons Allan Kardec, si vous voulez, se manifestera dans cinquante groupes différents, donnant dans chacun des communications qui ne se ressembleront guère plus que le jour et la nuit. Si l'on doutait de cette affirmation, je poserais cette question : supposez l'anniversaire du 31 mars; supposez tous les groupes de France se réunissant, chacun dans son local, pour honorer la mémoire d'Allan Kardec; pensez-vous qu'il y en eût beaucoup qui termineraient leur séance sans une communication *très authentique* du « maître » ?

Eh bien, je le répète, il y a là un mal dont il importe d'enrayer au plus tôt le progrès. Mais diront quelques médiums, directement intéressés dans la question : Comment voulez-vous que nous mettions à la porte les grands esprits qui daignent nous honorer de leur présence et de leurs enseignements ? Je ne vous dis pas de chasser de chez vous les vrais grands esprits, si vous en avez, mais ceux qui, s'affublant d'un nom qui ne leur appartient pas, viennent vous débiter, en se riant de votre simplicité, des lieux communs sans consistance.

De temps à autre, les journaux rapportent qu'un individu, généralement d'apparence distinguée, qui s'était fait passer pour baron, comte, duc ou marquis, et qui, grâce à un nom ou à un titre sonores, avait sans peine réussi à se faire ouvrir ici et là de larges crédits, vient de filer à la sourdine, laissant tous ses comptes en souffrance, ou d'être arrêté sous l'inculpation d'escroquerie. Les grands (!) hommes qui encombrent les groupes spirites, me paraissent de la même qualité que ces seigneurs de contrebande, et les médiums qui les reçoivent, sans en exiger les références de droit, me semblent tout aussi naïfs que les hôteliers qui, sur un nom ou un titre, hébergent et nourrissent des inconnus, s'apercevant trop tard, hélas ! qu'ils ont été les dupes d'habiles faiseurs. Seigneurs de contrebande et faux grands esprits se valent et méritent le même traitement. « Si tu me trompes une fois, dit un proverbe arabe, c'est ta faute ; si tu me trompes deux fois, c'est la mienne. » Qu'on n'oublie pas cette haute vérité. Continuer comme on a fait jusqu'ici, ce ne serait plus seulement être dupe, ce serait être complice, et l'on suspecterait, non sans raison, les médiums qui accepteraient de prétendus personnages illustres, les désespérantes vulgarités ou les inepties qu'ils viendraient leur débiter.

D. Metzger.

N. D. L. R. : Nous sommes en accord avec l'honorable M. D. Metzger ; il doit y avoir une sage mais énergique réaction contre l'abus des grands

noms, abus que le maître a déploré et qu'il nous signalait sans cesse avant sa désincarnation.

Comment contrôler les esprits qui se déguisent en prenant le nom des princes du savoir humain? Ne les écoutons donc pas (un esprit qui prend un grand nom vient le plus souvent pour nous tromper) mais recevons avec une faveur marquée les esprits de nos parents et de nos amis, ceux que nous reconnaissons facilement à leur langage, puisque nous avons vécu de leur vie terrienne. Ici, le contrôle est simple, naturel et mieux vaut saluer sa mère, ses frères, ses amis intimes, que Fénelon, Jules César, Gœthe, lesquels peuvent aller parfois dans un milieu à leur convenance et non chez un évocateur quelconque.

A chacun les siens, doit être notre règle; se renseigner prudemment par les rapports avec des intimes bien connus est cent fois préférable aux paroles et aux poésies données par de facétieux rieurs de l'erraticité, lesquels doivent bien s'amuser aux dépens de ceux qui leur accordent toute confiance.

Nous avons connu des femmes intelligentes qui recevaient des vers borgnes et boiteux d'un grand poète; l'une d'elles se faisait dicter le menu de sa table par l'auteur de Notre-Dame de Paris; et que d'autres abus!! Nous le croyons, les esprits fustigent ainsi notre vanité, notre moi si orgueilleux et c'est plus que mérité. Ces vaniteux qui se sont ainsi abusés en éloignant les esprits pondérés, s'apercevant de leur cas, s'embarquent alors dans l'occultisme et portent les médailles de plomb qui donnent l'amour ou la fortune, celles que vend si généreusement l'égérie des sept principes et de la clé des cinquante portes de lumière.

Le spiritisme est simple dans son enseignement, simple dans l'application qu'on en doit faire quant à la médiumnité, les hommes seuls l'ont compliqué selon la très antique habitude de nos éducateurs. La simplicité c'est la science suprême, la nature l'a écrit en toutes lettres dans ses œuvres et c'est en vain que des êtres complexes voudraient la travestir à leur image en démarquant son enseignement; fatalement et logiquement l'humanité revient aux notions les plus sages, celles qui portent l'empreinte de l'esprit de justice, marque distinctive de la divine simplicité.

LES MARTYRS DE L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE

MICHEL SERVET (1509-1553).

En parlant de Michel Servet, Saisset nous dit « qu'il essaya non sans génie une sorte de déduction rationnelle des mystères du christianisme » et qu'il fut « le précurseur inattendu de Spinosa et de Strauss. »

Il est difficile de mieux définir en si peu de mots la doctrine de Servet, de ce médecin philosophe, né en Espagne en 1509 à Villaneuva, en Aragon. A l'âge de 19 ans il vint à Toulouse pour étudier le droit, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à la controverse religieuse.

En 1530, nous le voyons à Bâle auprès d'Æcolampade et à Strasbourg auprès de Bucer et de Capito. Les idées qu'il développa à ces réformateurs touchant la Trinité et la nature du Christ les épouvantèrent ; ils considéraient Servet comme un *blasphémateur* et un *envoyé du diable*; Swingle le nomme le *méchant* et *scélérat espagnol* (1).

Voulant en appeler au jugement du public de l'anathème lancé sur lui par les réformateurs, Servet publie en 1532 un livre sur les *Erreurs de la Trinité* et en 1533 des *Dialogues* sur le même sujet. La doctrine professée par Servet dans ces deux livres fit un tel scandale qu'il changea son nom en celui de Michel de Villeneuve et qu'il résolut de revenir en France pour s'y adonner à une autre carrière. Il arrive à Lyon dans le plus grand dénuement, gagne sa vie comme correcteur d'imprimerie, puis les frères Trechsel, imprimeurs, lui confient la publication d'une nouvelle édition de la *Géographie de Ptolémée* qui paraît en 1535. Grâce à ce travail, il a pu s'amasser une assez forte somme ; aussi se rend-il à Paris pour y étudier la médecine sous Sylvius et Fernel ; il prend le bonnet de docteur, professe au collège des Lombards, découvre la circulation pulmonaire et ouvre ainsi la route à Harvey dans la découverte de la circulation du sang (2).

Après avoir quitté Paris en 1538, M. Servet mène une vie errante pendant plusieurs années et ses jours sont plus souvent tissés de fils de misère que d'or.

En 1541, il fait la rencontre à Lyon de son ancien élève Pierre Paumier, devenu archevêque de Vienne en Dauphiné. Apprenant sa situation, le prélat attache Servet à sa personne en qualité de médecin, il lui donne un logement auprès de son palais et là, entouré de la considération générale, notre médecin aurait pu couler des jours heureux, mais ses idées théologiques ne le quittent pas et il rêve d'ouvrir à la Réforme une nouvelle voie. Il compose sa *Restitutio christianismi*, sorte de restauration du christianisme. Mais avant de livrer cette nouvelle œuvre à l'impression, il veut la soumettre à Calvin. Par l'intermédiaire d'un libraire de Lyon, Freslon, Servet engage une correspondance avec l'auteur de l'*Instruction chrétienne*; les correspondants ne s'entendent guère, Servet accable Calvin de sarcasmes et celui-ci rompt

(1) Saisset, *Mélanges d'histoire, de morale et de critique*, p. 126.

(2) *Hist. de la découverte de la circulation du sang*, par Flourens, chap. I et V, 2e édition.

brusquement avec Servet; il écrit même à Farel (15 juin 1546) : « Il m'offre (Servet) de venir à Genève, si cela me convient; mais je ne veux pas engager ma parole; car s'il vient ici, je ne souffrirai pas, pour peu que mon autorité prévale, qu'il en sorte vivant. »

Sept ans après, abreuvé de dégoûts de toutes sortes et ne pouvant trouver nulle part la tranquillité, Servet arrive à Genève. Calvin qui trouve que l'hérésie de Servet a fait beaucoup de tort à la Réforme le fait arrêter; on lui intente un procès qui dure trois mois, au bout duquel Servet est condamné à être brûlé vif; le jugement est rendu le 26, et exécuté le 27 octobre 1553. — L'intolérant Calvin avait tenu sa promesse.

En voyant allumer le bûcher, le martyr pousse un cri déchirant et n'expire qu'une demi-heure après au milieu d'affreux tourments.

ÉTIENNE DOLET (1509–1556)

Etienne Dolet, typographe et humaniste des plus distingués, naquit à Orléans le 3 août 1509. Agé seulement de 12 ans, il arriva à Paris pour y étudier les belles-lettres; il eut pour professeur d'éloquence latine Nicolas Bérauld qui compta aussi parmi ses disciples les Coligny.

En 1526, il se rend à Padoue pour perfectionner ses études, et bientôt de Langeac, ambassadeur de France à Venise, l'attache à sa personne en qualité de secrétaire. Dolet revient en France en 1531; il s'adonna complètement aux lettres et à des travaux d'érudition, qu'il abandonna cependant pour aller à Toulouse étudier le droit. Son grand mérite lui attira l'amitié de nombreux étudiants sur lesquels il exerçait une grande influence, ce qui fut une des premières causes des persécutions qu'il eut à subir. Nommé orateur par les étudiants, il prononça le 9 octobre 1532 un discours dans lequel il blâmait vertement le Parlement de Toulouse d'avoir par un arrêt interdit les associations d'étudiants. Dès le 30 mars de l'année suivante, on le jette en prison et il n'en sort que par l'intervention de Jean Dupin, évêque de Rieux. Mais dès ce moment il est attaqué, calomnié, vilipendé par ses ennemis; on va même jusqu'à promener dans Toulouse un char sur lequel se trouve un porc portant à son cou un écriteau ainsi conçu : *Je suis Étienne Dolet.* Il se contente de répondre aux infamies par de virulentes épigrammes, si bien envoyées, que le Parlement l'expulse de Toulouse. Dolet se rend alors à Lyon, puis revient à Paris le 15 octobre 1534 pour y reprendre l'étude des belles-lettres. Un an après, il retourne à Lyon pour faire imprimer chez Gryphe, le savant typographe, son *Commentarium linguæ latinæ*, labeur immense, auquel il travaillait depuis l'âge de 16 ans, il avait alors 26 ans; il ne fit imprimer que les deux premiers volumes in-fol. (1536-1538). Le 6 mars

1536, il obtint de François Ier le privilège « de pouvoir imprimer et faire imprimer pendant dix ans tous les livres par lui composés, traduits et autres œuvres tant d'auteurs antiques ou modernes qui par lui seroient dûment revus, amendès, illustrés ou annotés, soit par forme d'interprétation, scholie ou autre déclaration, tant en lettre latine, grecque, italienne que française. »

C'était à cette époque une faveur insigne qu'un privilège aussi étendu, aussi un auteur a cru pouvoir en conclure que Dolet était le fils naturel de François Ier et d'une Orléanaise, nommé Cureau, ce qui peut paraître peu vraisemblable, car le roi n'avait guère que 15 ans le jour où naquit Étienne. Il est plus croyable que François Ier fut un ami de sa mère dans un de ses voyages à Orléans, après la naissance de Dolet.

Quoi qu'il en soit, en 1538, il commença d'imprimer. Ses éditions sont la plupart remarquables; malheureusement nous ne saurions en parler ici sans sortir de notre sujet, nous dirons seulement que sa marque est une doloire (petite hache) tenue par une main, dont le bras sort de nuages et menace la tige d'un arbre noueux; elle porte cette épigraphe pour les livres français: « Préserve-moi Seigneur des calomnies des hommes » et pour les livres latins celle-ci : « *Durior est spectatæ virtutis quam incognitæ, conditio* ».

Belle et noble devise qui causa peut-être sa perte.

Tandis que Dolet était livré tout entier à ses travaux, il se prit de querelle avec Sabinius qui avait écrit contre lui un libelle injurieux; le typographe riposta vivement, ses ennemis l'attaquent, l'accusent d'imprimer des livres empreints d'hérésie; Dolet est emprisonné à la Conciergerie, d'où il ne sort qu'après une détention de quinze mois, mais un arrêt du Parlement de Paris en date du 15 février 1543 condamne aux flammes treize ouvrages composés ou imprimés par Dolet. Ses amis prévoyant l'orage lui conseillent de quitter la France, il ne veut pas. Ses ennemis n'ayant pas de raisons plausibles pour le faire brûler comme hérétique emploient un moyen aussi grossier que perfide ; ils font venir de l'étranger deux ballots (de livres condamnés) portant le nom de Dolet. Il fut arrêté, condamné, torturé, étranglé et brûlé sur la place Maubert le 3 août 1546, jour anniversaire de sa naissance.

Voici le dispositif de l'arrêt en date du 2 août 1546 (1) :

« Ladite cour condamne ledit Dolet, prisonnier à être mené et conduit pas l'exécuteur de la haute justice en un tombereau depuis les dites prisons de la conciergerie du Palais jusqu'à la place Maubert, où sera dressée et plantée, au lieu le plus commode et convenable, une potence à l'entour de

(1) Les pièces de ce procès ont été publiées par M. Taillandier (*Procès d'Étienne Dolet*) telles qu'elles se trouvent dans les registres criminels du Parlement de Paris.

laquelle sera fait un grand feu, auquel, après avoir été soulevé en ladite potence, son corps sera jeté et brûlé avec ses livres, et son corps muet et converti en cendres, et a déclaré et déclare tous et chacun des biens dudit prisonnier acquis et confisqués au roi; que auparavant l'exécution de mort dudit Dolet, il sera mis en torture et question extraordinaire pour enseigner ses compagnons. Et néanmoins est retenu *in mentæ curiæ* que ou ledit Dolet fera aucun scandale ou dira aucun blasphème, la langue lui sera coupée, et bruslé tout vif. » « LIZET DE MONTMIREL. »

Dolet se garda bien, le pauvre malheureux, de faire aucun scandale et de dire aucun blasphème; il était moitié mort quand on l'attacha au bûcher.

Aujourd'hui, sur la même place Maubert, la ville de Paris lui a dressé une statue! Elle a été inaugurée le 1er mai 1889.

RAMUS (*Pierre de la Ramée*) (1515-1572).

Ramus a été une des nombreuses victimes de la science et de la vérité ; dans l'ordre scientifique, il a essayé une réforme analogue à celle que Luther et Calvin ont opérée dans l'ordre religieux, c'était un esprit encyclopédique, un travailleur infatigable voulant étendre sa réforme à toutes les connaissances humaines. Simple fils de laboureur, il dut faire des efforts inouïs pour atteindre à la haute situation qu'il obtint dans les lettres et les sciences. Il naquit en 1515 dans un village du Vermandois, à Cuth ; son nom était Pierre de la Ramée qui latinisé, comme c'était alors l'usage parmi les savants, devint Ramus. Il se rendit seul à pied, âgé seulement de 8 ans, à Paris, il y fut tout à fait misérable ; à 12 ans, il se plaça comme domestique chez un riche écolier du collège de Navarre ; pendant le jour il servait son maître et la nuit il l'employait à l'étude. A 21 an; il fut reçu maître ès arts sur cette thèse paradoxale : « que tout ce qu'avait dit Aristote n'était que fausseté » (1). Il dut déployer un singulier talent en soutenant sa thèse, car tous les professeurs bien que péripatéticiens furent obligés de l'applaudir. Dès lors, Ramus se livra à l'enseignement d'abord au collège du Mans, puis au collège de l'*Ave-Maria*, qu'il avait fondé avec deux de ses amis, enfin au collège royal où par le crédit du cardinal de Lorraine il obtint une chaire d'éloquence et de philosophie (1551). Il occupa cette chaire pendant dix ans, jusqu'au jour où dans sa réplique au colloque de Poissy, le cardinal de Lorraine avouait les abus de l'Église et les vices du clergé; dès ce moment Ramus adopta la Réforme et comme la première guerre civile éclata bientôt notre humaniste dut quitter Paris, car les cal-

(1) *Quœcumque al Aristotele dicta essent, comentitia esse.*

vinistes en furent chassés. La paix d'Amboise (1563) lui permit de reprendre sa chaire, mais la deuxième guerre civile le chassa de nouveau. A la conclusion de la paix en 1568, il revient à Paris, mais craignant de nouveaux orages, il demande un congé et une mission pour visiter les principales universités de l'Europe: Strasbourg, Bâle, Zurich, Berne, Francfort, Nuremberg.

Après le traité de Saint-Germain (1570), Ramus revient à Paris pour la troisième fois, mais un arrêt du Parlement lui enlève l'administration du collège de Presle, dont il était le principal depuis 1545 et qui lui devait son état florissant et prospère. De son côté, l'Université l'empêchait de professer, parce qu'il était calviniste. Ramus implore la protection du cardinal de Lorraine, mais celui-ci fait la sourde oreille et il serait mort de faim sans la protection du cardinal de Bourbon qui lui fait accorder le titre de lecteur royal et un logement au collège de Presles. A ce moment, Monluc évêque de Valence, propose à Ramus de l'emmener avec lui en Pologne, afin de soutenir les prétentions du duc d'Anjou au trône. Ramus refuse, ne voulant pas mettre ses talents au service d'un prince, ennemi de sa foi. Son départ pour la Pologne l'eût sauvé, car peu de jours après le départ de Monluc, éclate la Saint-Barthélemy; le troisième jour du massacre des égorgeurs se présentèrent dans la chambre de Ramus située au cinquième étage, l'un tira deux coups d'arquebuse et manqua le savant, un second lui passa son épée à travers le corps et comme il ne mourut pas sur le coup, les égorgeurs le jetèrent par la fenêtre; son corps fut traîné par les rues et finalement jeté à la Seine.

JEAN DE CHATELLAIN

Jean de Chatellain naquit à Tournay au commencement du XVIe siècle. Comme moine de l'ordre des Augustins, il prêcha non sans succès dans les principales villes de France et de Lorraine. Son libéralisme le fit accuser d'avoir manifesté des opinions favorables envers les religionnaires. Il fut arrêté, jugé et condamné à être brûlé vif comme hérétique et relaps et cela malgré la protection que lui accordèrent les magistrats de Metz (1). Crespin le désigne sous le nom de Jean Castellau, tournaisien, dégradé, exorcicé, brûlé vif en 1524 (2).

(1) Dom Calmet attribue à tort à Jean de Chatellain un volume en vers ayant pour titre : *La chronique de la ville de Metz*; ce volume est de Jean Châtel. 1 vol. in-12, 1698. Dom Calmet, Bibliothèque de Lorraine.

(2) Crespin, fo 87, verso

IORDANO BRUNO (1550–1600).

On ne connaît pas exactement la date de la naissance de J. Bruno; on sait, parcequ'il aime à s'appeler lui-même *le Nolain*, qu'il naquit à Nola, petite ville des environs de Naples, vers le milieu du XVI[e] siècle. On ne connaît rien sur les premières années de sa vie et sur le genre d'éducation qu'il reçut. « Après avoir cultivé longtemps les lettres, nous dit-il (1), j'ai été porté à la philosophie au libre examen, par mes guides mêmes, par mes supérieurs et mes juges. Ministres de la jalousie, serviteurs de l'ignorance, esclaves de la méchanceté, ils prétendaient m'assujettir à une vile et stupide hypocrisie. » Avec un pareil esprit d'indépendance, Jordano Bruno, qui était de l'ordre des Dominicains, ne pouvait manquer de s'attirer bien des affaires avec ses supérieurs. Aussi dans toutes les villes où il prêchait il avait de nombreux démêlés avec l'Église. A l'âge de 30 ans il se voit obligé de quitter l'Italie; il se rend d'abord à Genève où Théodore de Bèze avait remplacé Calvin dans ses fonctions et dans son intolérance religieuse. Il quitte donc la cité huguenote, se rend à Lyon, puis à Toulouse où il soulève suivant sa propre expression « *la fureur scolastique.* » Il arrive enfin à Paris, où il séjourne deux ans environ (1582-1583); il obtient du recteur de l'Université, dans un nouveau séjour qu'il y fit en 1586, l'autorisation d'instituer une lutte publique sur les principes d'Aristote. Ses idées avancées et ses opinions hardies l'obligèrent à quitter Paris, comme il avait dû abandonner l'Italie, Genève et Toulouse; il arrive en Angleterre, n'y peut longtemps rester et gagne l'Allemagne ; enfin, il retourne en Italie après dix ans d'absence, espérant qu'on aura oublié ses idées et ses principes libéraux. Il n'en est rien; les écrits qu'il avait publiés pendant son existence vagabonde l'avaient fait connaître dans son pays, à tel point que l'Inquisition le fit arrêter en septembre 1592 et qu'après avoir passé six années sous les plombs de Venise, il fut envoyé à Rome pour y être jugé par le Saint-Office. Il passa deux années dans les prisons de l'Inquisition et le 9 février 1600 il fut conduit au Palais du grand inquisiteur. Là en présence des cardinaux et des conseillers du Saint-Office, il entendit sa sentence qui concluait à le remettre au bras séculier pour être puni avec autant de clémence qu'il se pourrait et sans effusion de sang (2) ce qui signifiait dans un langage dépourvu d'hypocrisie, qu'il était condamné au supplice du feu. La lecture de

(1) In Christian Bartholmess, *Iordano Bruno.*

(2) *Ut quam clementissime et ultra sanguinis effusionem puniretur ;* telle était la forme consacrée.

la sentence terminée, Bruno fut solennellement excommunié et dégradé, et huit jours après brûlé au champ de Flore; ses cendres furent jetées au vent.

VANINI (1585–1619).

Le philosophe Vanini naquit à Taurisano, près de Naples, en 1585. C'est l'auteur de plusieurs ouvrages de valeur assez diverse. Il vint en France où bientôt il fut dénoncé pour ses idées hardies. Traduit devant le Parlement de Toulouse, il est déclaré coupable d'athéisme, lui qui avait cependant soutenu dans ses écrits l'existence de la divinité, notamment dans l'ouvrage qu'il publia à Lyon en 1615 sous le titre d'*Amphithéâtre de la Providence universelle*. Un an après il publie à Paris un autre ouvrage (1) dans lequel il déclare, ce qui est fort surprenant pour un philosophe, que dans un livre précédent, il a écrit des choses auxquelles il ne croit pas. Ainsi va le monde, ajoute-t-il avec assez de désinvolture (*cosi va il mundo*). Ce dernier ouvrage renferme des idées matérialistes assez accentuées, mêlées à une forfanterie outrée et de mauvais aloi. En somme Vanini était un esprit mal pondéré, mais ce n'était pas une raison pour le condamner à avoir la langue coupée et à être brûlé après strangulation.

La sentence, dont voici la fin, fut exécutée le samedi 9 février 1619 :

« Lequel (l'exécuteur) le (Vanini) traînera sur une claye en chemise et ayant la hart au col et portant sur les espaules ung cartel contenant ces mots : athéiste et blasphémateur du nom de Dieu ; et le conduira devant la porte principale de l'église métropolitaine Sainct-Etienne et estant illec à genoulx teste et pieds nuds, tenant en ses mains une torche de cire ardant, demandera pardon à Dieu, au Roy et à la justice desdicts blasphèmes ; après l'adménera en la place du Salin, et, attaché à ung poteau qui y sera planté lui coupera la langue et le stranglera ; et après son corps bruslé au buscher qui y sera apresté et les cendres jetées au vent; et a confisqué et confisque ses biens, distraicts d'iceux les frais de justice au proffict de ceux qui les ont expousés, la taixe réservée. »

CAMPANELLA (1568–1639).

Campanella naquit à Stillo en Calabre en 1568; il était dominicain et avait plus d'un point de ressemblance avec son compatriote et confrère Jean Bruno. S'il ne périt pas sur le bûcher, il n'en fut pas moins malheureux, car il fut persécuté d'une manière odieuse et incroyable; du reste, nous lui

(1) Julii Cœsaris Vanini *neapalitani, theologi philosophi et juris utriusque doctororis, De ad mirandis naturæ reginæ deæque mortalium arcanis, libri quatuor*, Paris, 1616.

(2) Victor Cousin, *Fragments de Philosophie cartésienne*, p. 86.

laissons la parole pour raconter ses tortures; voici ce qu'il a écrit dans la préface d'un de ses livres : l'*Athéisme vaincu :* « J'ai été enfermé dans cinquante prisons et soumis sept fois à la torture la plus dure. La dernière fois, la torture a duré quarante heures. Garrotté avec des cordes très serrées et qui me déchiraient les chairs; suspendu, les mains liées derrière le dos, au-dessus d'une pointe de bois aigu qui m'a dévoré la seizième partie de ma chair et tiré dix livres de sang; guéri par miracle, après six mois de maladie, j'ai été plongé dans une fosse. Quinze fois, j'ai été mis en jugement. La première fois, quand on m'a demandé : « Comment donc sait-il ce qu'il n'a jamais appris ? A-t-il donc un démon à ses ordres? » J'ai répondu : Pour apprendre ce que je sais, j'ai usé plus d'huile que vous n'avez bu de vin....., etc. »

Campanella passa vingt-sept années en prison; Urbain VIII le fit transférer à Rome, sous prétexte de le faire juger par l'Inquisition, mais en réalité pour lui donner la liberté. Une fois libre il se réfugie en France, où Richelieu lui fait une pension jusqu'au jour de sa mort survenue en 1639.

JEAN-ANTOINE LAGHORÉE (1635)

Jean-Antoine Laghorée, de Rhodes fut brûlé vif pour cause de magie le 22 mai 1635; ce fut la dernière victime de l'Inquisition en France. Le juge inquisiteur qui prononça le jugement se nommait Gabriel Ranquet.

GALILÉE (1564-1642)

Le grand astronome Galilée naquit à Pise le 18 février 1564. Tout enfant, il montra de grandes dispositions pour construire des machines; à 19 ans en 1583, il donna pour ainsi dire une preuve de son génie expérimental en découvrant l'*isochronisme* des oscillations du pendule ; il fit cette découverte en étudiant le balancement d'un porte-lumière en bronze suspendu à la voûte de la cathédrale de Pise. Nous ne parlerons pas ici des travaux et des nombreuses découvertes de Galilée, qui sont du reste connus de la plupart de nos lecteurs, mais nous analyserons ce que l'intolérance religieuse a reproché au savant mathématicien et les souffrances qu'elle lui a causées. Les premiers travaux de Galilée se portèrent sur le mouvement des corps, sur le centre de gravité des corps solides; il étudia ensuite l'optique, inventa le télescope, après avoir eu connaissance de travaux fort rudimentaires d'un Hollandais sur une lunette d'approche, et ceux de Bacon sur le même instrument; enfin ses travaux d'optique le conduisirent à étudier l'astronomie et à faire de grandes découvertes, dont les plus importantes furent la révolution de la terre autour du soleil et la pluralité des mondes habités. Ces

brillantes découvertes excitèrent des envieux à Galilée, c'est-à-dire des ennemis acharnés. Ils obtinrent du pape un décret en date de 1616 qui défendait de soutenir la doctrine de Copernic, c'est-à-dire, disait le décret, « que la terre se meut autour du soleil et que le soleil se maintient immobile au centre du monde sans se mouvoir d'Orient en Occident, cette doctrine est contraire aux saintes Écritures et par conséquent ne peut être ni professée ni défendue. » Grâce à sa situation et à de puissantes protections, Galilée trouva le moyen d'éluder le décret inqualifiable du pape; mais en 1632, il fit paraître des *Dialogues* qui soulevèrent les foudres de l'Eglise; l'Inquisition ordonna au libraire de suspendre la publication de ce livre et somma Galilée de se rendre devant le Saint-Office pour y être jugé, c'est-à-dire condamné. Le noble vieillard eut beau alléguer ses soixante-dix ans et ses infirmités, et donner quantité de bonnes raisons, il fut obligé d'obéir à l'injonction inquisitoriale; il arriva à Rome le 13 février 1633. Son procès dura quatre mois, et l'illustre vieillard fut menacé de la torture, aussi accorda-t-il tout ce qu'on lui demanda. Voici la fin de l'arrêt qui le condamnait et qu'il entendit à genoux à l'église du couvent de Minerve :

« Afin que cette grave et pernicieuse erreur ne reste pas impunie, et que tu sois pour les autres un exemple qui les détourne de tout crime de ce genre, nous décrétons que le livre des *Dialogues* de Galilée soit prohibé par édit public ; nous te condamnons à la prison du Saint-Office pour un temps que nous déterminerons à notre gré, et nous t'ordonnons de réciter à titre de pénitence, une fois par semaine, pendant trois ans, les psaumes de la pénitence, nous réservant de modérer, de changer ou de supprimer, tout à fait ou en partie, les peines et pénitences prononcées ci-dessus. »

Cette lecture faite, le grand génie, toujours à genoux, fut contraint de prononcer l'abjuration suivante, qui sera une éternelle honte pour la papauté et les bourreaux de l'Inquisition (1) :

« Moi Galileo Galilei, Florentin (2), fils de Vincente Galileo, âgé de 70 ans, constitué personnellement en justice, étant à genoux en présence de vous éminentissimes et révérendissimes seigneurs cardinaux, inquisiteurs généraux de toute la république chrétienne contre la méchanceté hérétique, ayant devant les yeux les saints Evangiles, que je touche de mes propres

(1) Voici les noms des *éminentissimes* et *révérendissimes* cardinaux qui avaient prononcé le jugement : F. cardinal d'Ascoli, G. cardinal Bentivoglio, F. cardinal de Crémone, Fr. Ant. cardinal de St-Onufre, B. cardinal Gypsius, F. cardinal de Varospi, M. cardinal Ginetti.

(2) Bien que né à Pise ?

mains, je jure que j'ai toujours cru, que je crois maintenant, et qu'avec l'aide de Dieu je croirai toujours à l'avenir tout ce qu'admet, prêche et enseigne la sainte Église catholique, apostolique et romaine... J'ai été jugé véhémentement suspect d'hérésie pour avoir soutenu et cru que le soleil était le centre du monde et immobile, et que la terre n'était pas le centre et qu'elle se mouvait. C'est pourquoi voulant effacer des esprits de vos éminences et de tout chrétien catholique cette suspicion véhémente, conçue contre moi avec raison, d'un cœur sincère et d'une foi non feinte, j'abjure, maudis et déteste les susdites erreurs et hérésies, et généralement toute autre erreur quelconque et secte contraire à la susdite sainte Église... Moi Galileo Galilei, j'ai abjuré comme dessus. »

On prétend qu'en se relevant Galilée aurait dit : *Epur si muove* (et pourtant elle se meut) ; ce n'est guère supposable, car après une pareille torture morale le pauvre vieillard, âgé de 70 ans, ne pouvait pousser un tel cri de révolte ; il put penser tout le temps de son abjuration à la vérité de la doctrine qu'il avait enseignée, mais il ne pouvait laisser supposer à ses bourreaux un soupçon de révolte, et c'est là le plus odieux des crimes. Certes l'Inquisition, nous l'avons vu, a commis des actes révoltants, mais cette abjuration forcée de Galilée est peut-être l'acte le plus immoral qu'elle ait jamais commis, car il n'est pas possible de pousser plus loin l'intolérance et l'oppression de la conscience humaine.

Le grand crime de Galilée, c'était d'avoir démontré la pluralité des mondes habités, cela renversait les théories de l'Église, et cependant deux siècles avant le savant mathématicien, comme nous le prouvons dans nos conclusions, citant les textes à l'appui, un prince de l'Église, le cardinal de Cusa, avait avancé le même fait ; mais les écrits du cardinal avaient passé inaperçus, tandis que l'œuvre de Galilée était connue du monde entier.

Après son abjuration, Galilée mena jusqu'à la fin de sa vie une malheureuse existence ; il perdit bientôt une de ses filles et lui-même devint aveugle en 1635 et mourut le 8 janvier 1642 à Arcetri, près de Florence.

JEAN CALAS (1698-1762).

Jean Calas a été une des plus malheureuses victimes du fanatisme religieux ; né d'une famille protestante en 1698, il avait épousé une jeune fille d'origine anglaise nommé Rose Anne Cabibel. Calas, père de huit enfants, était négociant à Toulouse et jouissait de l'estime générale. Ses deux fils aînés, Marc-Antoine et Louis, chagrinèrent grandement leurs parents, le premier fut même la cause involontaire de leurs malheurs. Au mois d'octobre 1761, après le repas du soir, Marc-Antoine n'ayant pu être reçu avocat, fut

trouvé pendu à la porte de la boutique de son père. Immédiatement des ennemis de Calas répandirent le bruit que ce jeune homme ayant voulu abjurer le protestantisme avait été étranglé par son père, puis pendu. Calas et tous les siens furent arrêtés, le capitoul David fit instruire le procès et huit juges contre cinq condamnèrent l'honnête Calas au supplice de la roue. Cette affreuse sentence fut exécutée le 9 mars 1762, malgré les supplications de Calas protestant de son innocence. On jeta au couvent les filles du malheureux supplicié, son fils Louis fut condamné au bannissement, mais des moines s'emparèrent de sa personne pour le faire abjurer sa foi. La veuve de Calas se retira en Suisse et fut assez heureuse pour intéresser à son sort Voltaire qui habitait Ferney ; le philosophe pendant trois années lutta pour obtenir la réhabilitation de l'innocent ; ses efforts furent couronnés de succès. Il faut lire dans Athanase Coquerel fils (1) la vie de ce martyr pour voir à quel degré d'infamie peut conduire le fanatisme religieux.

Nous voici arrivé à la fin de la quatrième partie de notre livre, nous nous arrêtons, parce que tout doit avoir une fin. Sans cela les martyrs de l'intolérance religieuse pourraient fournir encore une longue liste, soit pour le XVIIIe, soit pour le XIXe siècle ; ainsi peu de temps après Calas fut condamné Sirven, et si Voltaire dut s'épuiser en efforts pendant trois ans pour faire réhabiliter le premier, il ne lui fallut pas moins de neuf années pour obtenir la réhabilitation du second.

Et dans le XIXe siècle, dans ce grand siècle de lumières, combien de martyrs de l'intolérance dans les deux mondes ; encore en 1855 l'Inquisition fonctionnait en Toscane sous Léopold II ; les victimes se nomment : Bolognini, Calamendrei, Stephan Benelli, Daniel Mazzinghi, Charles Carasa, Natale Lippi Tecchetti, etc., etc.

Si d'Italie nous allions en Suède, en Russie, en Pologne nous pourrions encore former une longue liste de martyrs. Enfin dans notre propre pays, en 1871, l'intolérance religieuse s'est servi de la guerre civile pour exercer des vengeances, nous n'en parlerons pas, ces faits sont trop rapprochés de nous pour ne pas être connus ; du reste à quoi bon raviver les haines et les passions, elles ne sont hélas que trop vivaces dans notre pays. Nous préférons donc nous arrêter ici et étudier dans nos conclusions, l'ensemble de notre œuvre ; le lecteur pourra bien mieux saisir ainsi l'utilité de la tolérance et se rendre compte de la prospérité à laquelle arriverait un peuple qui serait essentiellement tolérant en toutes choses, mais principalement dans les questions religieuses et philosophiques. J. MARCUS DE VÈZE.

(1) Jean Calas et sa famille. — Cf. du même auteur : *Lettres inédites de Voltaire sur la tolérance*, 1 vol. in-12, Paris, 1863.

CHERCHONS OU VONT LES AMES

Les savants, les doctes professent un incurable mépris pour tout ce qui de près ou de loin a un faux air de spiritisme. Ces doctes, dans leurs ouvrages,daignent quelquefois faire au magnétisme l'honneur de le discuter, mais tout ce qui semble relever de la science spirite ne se discute pas, on se contente de hausser les épaules. Ne leur proposez pas d'assister à des phénomènes ou à des expériences, n'essayez pas de les convertir, ils ne vous écouteraient pas. Avez-vous un ami avec lequel vous êtes parfaitement d'accord et sur la politique et sur les questions artistiques, littéraires, scientifiques, il causera volontiers pendant de longues heures avec vous, il manifestera un souverain plaisir à votre conversation. Mais secrètement vous inclinez vers le spiritisme, vous demandez qu'on examine, qu'on expérimente certains faits qui frappent les intelligences les moins disposées à la crédulité, et tout doucement, avec des ménagements infinis vous amenez l'entretien sur ce sujet délicat. Tout aussitôt votre ami devient froid et sérieux, il regarde à sa montre, prend son chapeau et sa canne, une affaire urgente, dit-il, le réclame ailleurs, et le voilà parti. Et cependant, ce spiritisme dont le seul nom cause des impatiences et des agacements à certaine classe de gens, nous presse, nous enveloppe, nous pénètre de toutes parts. Il n'est pas nécessaire d'être grand observateur pour reconnaître qu'il y a un nombre considérable de faits singuliers qu'on ne sait comment expliquer qui relèvent de la science spirite et qu'on ne peut interpréter que par elle. Qui n'a entendu parler de ce fait bizarre du craquement très prononcé du lit sur lequel est étendu un malade qui vient d'expirer, et dont on n'a pu encore donner une explication acceptable? Toujours, lorsqu'il a lieu, ce craquement coïncide avec le dernier soupir exhalé par le moribond.

J'assistais, il y a plus de vingt ans, aux derniers moments d'une personne très estimable et vivement regrettée de ses proches et de ses amis. A peine avait-elle rendu l'esprit qu'un effroyable craquement se fit entendre et l'on put croire que la couche mortuaire allait s'effondrer. Plusieurs des assistants furent profondément impressionnés, on se regardait les uns les autres comme pour se demander ce que signifiait cet étrange phénomène. Pendant qu'on était sous l'influence de cet émoi, un nouveau craquement, mais sensiblement plus léger, se fit encore entendre, puis il lui en succéda quelques autres à peine perceptibles et ce fut tout. On n'entendit plus rien. Je n'ai jamais été superstitieux, et sans être aussi ému que les autres assistants, je ne laissai pas que d'être frappé et ce phénomène dont j'ai été témoin ne s'est jamais effacé de ma mémoire. Je sais que les gens réputés crédules, et ce qu'on appelle dédaigneusement *les bonnes femmes*, donnent

aux craquements une interprétation qui ne manque jamais de faire naître les sourires sur bien des lèvres. Elles prétendent, ces bonnes femmes, que ce sont les âmes des défunts qui, aussitôt après avoir rompu leurs liens avec le corps, vont se cantonner dans la boiserie du lit où elles doivent résider pendant quelque temps pour de là se répandre dans différents endroits de la maison qu'elles continuent d'habiter invisiblement jusqu'au moment où elles seront jugées dignes d'être reçues dans la gloire de Dieu. Cette croyance des bonnes femmes est non moins singulière que les craquements, et elle ressemble trait pour trait à celle que professent les théologiens des religions de l'Indoustan qui enseignent que les âmes des défunts séjournent dans les maisons où elles ont divorcé d'avec leur enveloppe charnelle, jusqu'à l'époque de leur réincarnation ou de leur absorption définitive dans le Nirvâna.

Les Bouddhistes enseignent aussi que quelques-unes de ces âmes, regrettant passionnément leur ancienne vie terrestre et impatientes d'y retourner, n'attendent pas toujours que l'heure de leur réintégration dans un corps nouveau ait sonné et que, bien souvent, elles se glissent furtivement dans un corps qui vient d'être abandonné par l'esprit qui l'animait et se substituant à lui opèrent de cette manière une résurrection. D'autres fois aussi elles condensent les fluides qui émanent des corps vivants pour se composer un corps d'une durée éphémère et hanter sous la figure de fantômes les maisons où elles avaient autrefois séjourné.

Si ceux qui prétendent tenir le sceptre de la science, au lieu de se donner exclusivement à la science officielle, consentaient à consacrer une faible part de leur témps, de leur intelligence et de leurs efforts à l'étude des phénomènes étranges, inexplicables qui se produisent chaque jour sous nos yeux, le cercle des connaissances humaines s'agrandirait bien plus vite et s'étendrait jusque dans le domaine du monde invisible qui est le monde réel, bien qu'ils nient obstinément son existence, parce qu'ils ne le sentent pas. Les sciences humaines, j'en ai la conviction, seraient moins stationnaires et feraient bien plus de progrès si, au lieu de nier systématiquement on mettait plus d'ardeur à chercher le pourquoi. Au moment où un être humain quitte cette vie, un craquement se produit dans le lit du moribond. Ce craquement a-t-il simplement une cause physique ? Cherchons cette cause physique. Est-ce une autre cause? Quelle est cette cause qui ne peut plus guère relever que du spiritisme? Cherchons encore, cherchons toujours; peut-être finirions-nous par *désourcer* la vérité (Tirer la vérité de son puits).

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé par les Montils (Loir-et-Cher).

LE SPIRITISME EN ESPAGNE

Dans son numéro d'août, la *Revista de estudios psicologicos*, de Barcelone, annonce qu'à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, un Congrès spirite international hispano-américain et un Congrès de la libre pensée s'ouvriront prochainement à Madrid.

La *Revista* adhère avec enthousiasme à ces deux Congrès; elle y sera représentée par son directeur, M. le vicomte de Torres Solanot. Son prochain numéro sera consacré à cet important événement, « *qui indubitablement fera époque dans les fastes du spiritisme et de la libre pensée* ».

Nul doute que les groupes spirites français, qui n'ont pas oublié l'éclat avec lequel nos frères hispano-américains ont participé à notre Congrès de Paris de 1889, vont dès à présent se préoccuper du prochain Congrès de Madrid, auquel ils s'empresseront d'adhérer fraternellement. Il importe qu'à ces assises du spiritisme latin, les spirites de France, compatriotes d'Allan Kardec, apportent leur concours et soient dignement représentés.

Nous sommes certains qu'ils sauront se montrer à la hauteur des circonstances.

DUPILHOL.

LE CONGRÈS SPIRITE DE MADRID EN 1892

Le quatrième centenaire de la découverte du *Nouveau Monde* provoque au delà des Pyrénées le réveil de prestigieux souvenirs. Que dis-je, un réveil, c'est bien mieux : une renaissance !

Les élans de la fin du XVe siècle, revivifiés au souffle de notre civilisation en travail, s'incarnent, sous leur forme rajeunie et affinée, en nos frères de la péninsule ibérique; et, il faut le dire à leur grand honneur, ce qui caractérise leur mouvement en avant c'est l'ampleur de vues, la hauteur de sentiment, la vive conception des processus de l'humanité terrienne vers la solidarité par les voies d'un Idéal supérieur.

Lorsque le *libre-penseur*, Christophe Colomb, triomphait de la science officielle et de la théologie du moyen âge, sa victoire, grosse de promesses, était le premier pas vers la réalisation, désormais parfaite, de l'unification matérielle de la terre. Quatre siècles après, le génie des nations fait retentir au-dessus des échos grandioses d'un âge évanoui, l'appel à la fédération universelle des peuples.

Au moment où le moine Juan Pérez — qui eut du moins le mérite de comprendre l'illustre Génois, — triomphait des dernières hésitations d'Isabelle, et où la souveraine, indignée de l'obstruction des courtisans, leur reprochait d'avoir *marchandé le salut de millions d'âmes*, cette reine, grande

à son heure, se faisait, à son insu, l'instrument du pire fanatisme; le temps n'était pas venu de la conquête des âmes; de ces tentatives extemporanées ne pouvaient sortir que deuils et massacres, au nom de ce catholicisme aveugle et meurtrier qui tenait sous son joug de fer, de flammes et de sang, les peuples et les rois.

Mais le monde a marché, la lumière se fait chaque jour plus pénétrante. Si l'Eglise, *dite catholique*, est encore debout, la brèche baye, irréparable,et bientôt praticable, aux flancs de ses bastilles croulantes; la ligue irrésistible des cœurs hauts et des esprits libres des deux mondes se prépare à l'assaut, et c'est sur les ruines universelles et définitives du cléricalisme que sera scellé le pacte régénérateur de la solidarité des peuples, affranchis enfin, après tant de misères, de souffrances et d'épreuves.

Les nations ibériques, qui éprouvent à un degré élevé le sentiment de cette solidarité mondiale, le manifestent en ce moment par des actes dignes d'être notés.

Des conférences sont faites à l'*Ateneo* (Société des gens de lettres) de Madrid où, entre tant d'autres, M. Castelar, l'éminent orateur ami de la France, vient se faire applaudir. Le *Centenario*, revue unique, créée pour 1892, et qui n'aura qu'une année, restera comme le mémorial élégant de ces fêtes madrilènes, si originales par leur mobile, leur style, leur couleur locale et historique. Mais ce qui est autrement significatif et suggestif que le côté artistique et pittoresque de ce centenaire, c'est l'attitude égalitaire et fraternelle de l'Espagne vis-à-vis de ces anciennes colonies. Les colons d'outre-Atlantique ne sont plus traités en rejetons qui ont fait souche ailleurs; *on les tient pour frères*. Partout, appel est fait à leur concours : on les écoute à l'*Ateneo*, on les lit dans *le Centenario*; ils sont de tous les congrès, toute différenciation est effacée entre eux et les citoyens de la mère patrie.

C'est un noble exemple que nos glorieux frères latins donnent au monde, et dont il est légitime de chercher la cause dans l'expansion si remarquable du spiritisme hispano-américain.

Parmi les congrès en perspective à Madrid, le congrès spirite qui s'ouvrira en octobre ou en novembre, — la date n'est pas encore fixée, — réclame donc toute notre attention. Il est profondément regrettable que son programme nous parvienne si tardivement. En dépit de ce contretemps, nous ne doutons pas que les spirites de France tiennent à honneur d'apporter à leurs frères réunis à Madrid, leur concours sympathique et efficace. Ce sera un juste retour de la bienveillance de plus en plus marquée que nous témoignent non seulement les Espagnols de marque, mais le peuple espagnol tout entier.

Ci-dessous les articles du règlement de ce congrès qu'il faut connaître :

Art. 3. — Peut se faire inscrire comme membre du congrès toute personne de l'un ou l'autre sexe qui en fait la demande, jusqu'à la veille de l'ouverture.

Art. 4. — Le trésorier de la commission d'organisation remettra à chaque membre une carte personnelle d'entrée contre le payement de dix *pesetas*. Il sera fait droit à toute demande de carte accompagnée du montant de la cotisation et des frais de poste.

Art. 5. — Toute délégation, groupe adhérent, directeur de journal spirite recevra gratuitement une carte d'entrée.

Art. 6. — Les séances du congrès dureront quatre jours.

Art. 8. — L'espagnol est la langue officielle du congrès; cependant les travaux et discours en portugais, italien, français, anglais, allemand y seront admis.

Art. 9. — Les travaux destinés au congrès sur les *sujets recommandés* ou autres devront parvenir, avant le 30 septembre, au secrétariat de la Société la *Fraternitad universal à Madrid* (1). . . . .

Sujets recommandés.

1° Etude psychologique de Christophe Colomb, au point de vue de la doctrine spirite.

2° Collection des communications de Christophe Colomb, obtenues dans les centres spirites.

3° Etat actuel du spiritisme en Amérique.

4° Nécessité de la doctrine spirite pour réaliser la fraternité humaine dans toutes les nations d'origine ibérique d'abord, et, par extension, à toute l'humanité terrestre (2).

5° Influence du spiritisme sur la vie sociale.

6° Corps de doctrine morale auquel le spiritisme donne naissance.

7° Influence qu'exerce le périsprit de l'être qui va s'incarner, sur celui de la mère, avant et après l'incarnation, en tenant compte avant tout des conditions auxquelles est soumise l'hérédité psychologique.

8° Recherche des lois psycho-physiques dont la concordance avec les bases de la philosophie spirite peut être établie.

(1) Nul doute que cette date soit reculée pour les adhérents français avisés trop tard.

(2) Cet article souligne la volonté de nos frères espagnols de prendre la tête du mouvement spirite, dans le but de commencer à réaliser l'unité du genre humain, comme leurs ancêtres ont été les instaurateurs de l'unité matérielle de la planète.

A. D.

9° Etude scientifique de l'extase.

10° Mécanisme psycho-physique de la médiumnité.

11° Description et usage d'instruments employés pour obtenir des communications spirites.

12° Phénomènes de médiumnité entre vivants.

13° Etude scientifique de la pensée humaine.

Commission d'organisation du congrès spirite hispano-américain international :

Président : D. Braulio A. Mendoza.

Secrétaire : D. Eduardo E. Garcia.

Nota. — Le nom du trésorier n'étant pas indiqué, il y aura lieu d'adresser les demandes de cartes et les envois de fonds ainsi que les communications et mémoires à M. le Président, au siège de la Société la *Fraternitad universal* à Madrid.

Vu : *La Rédaction.* A. DUFILHOL.

SÉANCE A BÉZIERS.

Dimanche 22 mai : 2 heures après midi. — Membres présents à la réunion : Mrs Crubizy, Lossinot, Cadelard, Fourés, Crubizy fils, François Viguier.

Mmes Madeleine Coste, Vves Cavaillé, Antoinette Roque, Crubizy, Codelard, Chichet, Mlle Chichet.

Après avoir attendu, jusqu'à 4 heures, notre sujet somnambule qui se faisait trop attendre, je proposai, après consultation à notre guéridon, de magnétiser Mme Antoinette Roque, désignée par l'esprit.

La peur de l'inconnu faisait éprouver à celle-ci quelques craintes que je finis par dissiper ; et nous commençâmes. Après huit passes, de la tête aux pieds, pendant cinq minutes ; nous constations sur le sujet une notable altération des traits ; Mme Roque présentait l'aspect d'une morte. Sur l'avis de l'esprit, en prenant sa main, j'établis un courant en posant l'autre main sur la table, et j'eus alors des secousses à me briser la main ; le sujet se mit à pleurer et je priai l'une de ses amies de la dégager, de faire cesser cet état pénible, mais il nous fallut entendre des révélations très curieuses.

Notre sujet quittait Marseille et, avec son pied droit, elle imitait avec une parfaite régularité le tic-tac du train en marche, mouvement curieux que nous avons écouté pendant sept minutes ; au moment d'arrêt, le sujet se trouvait en gare à Barcelone, et donnait des détails assez compliqués sur les voyageurs ; elle nous fit aussi quelques révélations intimes de famille.

Je réveillai mon sujet qui reprit sa fraîcheur et sa beauté, et le priai d'emporter le compte rendu de ce qu'il avait dit, dans son état somnambulique ; par délicatesse, nous ne voulions pas le garder. Le sujet se trouvait très bien, n'éprouvait aucune fatigue, mais il fut mécontent du compte-rendu et avait peine à y croire, malgré le témoignage du fait brutal.

Dans un but de propagande et de diffusions, j'admets le monde, sans distinction, à nos séances du dimanche; avec ce système je ne manque jamais de sujets, tandis qu'en m'en tenant à la limite des membres du groupe, occupés à leurs travaux, je me trouverais au dépourvu; l'indifférence naît de l'absence du renouveau.

Mon système à du bon, je pense, à vous d'apprécier ; c'est dans ce but que je vous soumets mes travaux.

J'agis tout autrement, le jeudi soir; ce jour là le triage est fait d'avance.

Un dernier détail concernant ma séance du 22; aux premières paroles prononcées par mon sujet en intérim, Raymonde, sujet habituel volontaire, faisait son entrée, et, par signes, s'excusait d'être en retard; après trois minutes, elle sortit pour ne pas tomber en sommeil magnétique.

Après le réveil de l'intérim, Raymonde demande à être magnétisée à son tour, et nous eûmes de nouvelles surprises et de nouveaux détails, très curieux; j'ai converti ainsi plusieurs personnes nouvelles ou, tout au moins la semence est jetée dans leur cerveau. Je le répète, avec des séances fermées, je n'aurais pas eu cette surprise de dimanche dernier et tant d'autres dont la relation est dans mon portefeuille et que je puis faire signer quand je le voudrai par de nombreux assistants.

Vos conseils seront toujours reçus avec un nouveau plaisir et suivis si vous me démontrez que j'ai tort.

Salutations amicales et fraternelles.

François Viguier.

LE CABINET HANTÉ DU DOCTEUR DARIEX

Quand je disais que nos bons journalistes feraient bien de lire la *Revue des sciences psychiques* dirigée par M. le docteur Dariex!

Ce n'était pas la peine de trouver si drôles les faits du boulevard Voltaire et de la rue du Couëdic, car décidément ces phénomènes courent les rues et il n'y a qu'à les ramasser à pleines mains.

Voici ce que nous raconte M. le Dr Dariex dans sa *Revue*, n° 4, de 1892, avec plan des lieux à l'appui : fenêtre sur le pont Saint-Louis, fenêtre sur la rue de Bellay, deux portes : l'une sur la salle à manger et l'autre sur le salon, une cheminée, une bibliothèque, un

secrétaire, un divan, une table et cinq chaises. Tel est le cabinet de travail du docteur.

Dans la nuit du 30 novembre 1888 une servante bretonne, connue depuis longtemps du Dr Richet et déclarée simple et honnête, entendit de sa chambre (elle couchait au dessus) du bruit dans ledit cabinet, bruit de pas, coups, etc.

Après examen, M. Dariex crut à des hallucinations. Le fait se renouvela, c'était toujours un vendredi entre 3 h. 1/2 et 4 heures du matin. Enfin M. Dariex recommanda à sa servante de le sonner quand elle entendrait quelque chose.

Or, le 21 décembre, le timbre raisonna ; aussitôt M. Dariex fut dans son cabinet et ne constata rien d'anormal, sauf quelques craquements de meubles (des meubles craqueurs).

M. Dariex attribuant ces craquements à l'esprit de bois, *désira* que quelque chose de plus démonstratif se produisît, tel par exemple *une chaise renversée*, et, à cet effet, pour faciliter la tâche de l'esprit, il en appuya une contre le secrétaire dans une position inclinée, de manière que le moindre effort puisse la faire tomber sur le dossier.

Vain espoir ! malgré les trépidations de la rue la chaise tint bon... même le vendredi ! !

Le 12 janvier 1889 au soir, M. Dariex, par acquit de conscience, mit la chaise en équilibre.

La nuit la servante entendit le bruit de la chute d'un corps pesant. M. Dariex fut au cabinet et trouva une chaise renversée, *mais ce n'était pas celle qu'il avait mise en équilibre !* et le docteur n'avait pas mis sa bonne au courant du résultat qu'il désirait obtenir.

Quelque esprit de singe, sans doute, se sera dit :

— « Ah ! tu veux des phénomènes psychiques, je vais t'en donner ; mais ce n'est pas celle-ci que je vais renverser, ce serait trop facile et tu ne serais pas content, je vais renverser celle-là. »

Le lundi 21 janvier, M. Dariex trouve sa porte barricadée par une chaise qui se cramponnait au parquet, et cependant il avait conservé les clefs sur lui.

Le mercredi 23 janvier, M. Dariex mit toutes les ouvertures sous scellés, sans que personne le sache, à minuit les scellés étaient intacts ; il en avait mis des quantités, les trous de serrures scellés aussi. Le lendemain matin *une chaise était renversée !*

Le 24 janvier, mêmes précautions, 2 chaises renversées ! !

Alors, après plusieurs constats du même genre, M. Dariex crut bon de faire appel à l'examen de quelques confrères, savoir :

MM. Barbillion, de la Faculté de Paris, 16, quai d'Orléans, Bessombe, employé des Ponts et Chaussées, 7, rue Boutarel, Dr Ménéault, de la Faculté de Paris, 51, rue Monge, Morin, pharmacien de 1re classe, 9, rue du Pont-Louis-Philippe. Et voici le rapport que ces messieurs ont signé sans restriction, avec M. Dariex :

« Pendant dix jours, du 24 janvier au 4 février, les soussignés se sont régulièrement réunis chez le Dr Dariex le soir à 8 heures, le matin à 8 h. 1/2...

« Chaque soir les précautions suivantes furent prises : volets en fer fermés, fenêtres clouées et scellés apposés sur les espagnolettes.

« Porte sur le salon fermée à clef en dedans, la clef dans la serrure et emprisonnée par une bande d'étoffe scellée, autres scellés sur cette porte à l'intérieur.

« Cette porte est restée condamnée tout le temps des expériences.

« Restait la porte sur la salle à manger.

« Les chaises du cabinet étaient disposées suivant un ordre convenu, mais toujours à la même place.

« On sortait du cabinet, M. Dariex le premier, et chacun, de la salle à manger, jetait un dernier regard dans le cabinet, afin de s'assurer une dernière fois que *les chaises étaient debout* et bien en place.

« Alors le Dr Barbillion fermait la porte à clef et gardait cette clef. Les scellés étaient posés et la bande d'étoffe sur le trou de la serrure.

« Sept ou huit cachets de cire étaient apposés à l'aide d'un cachet appartenant à M. Morin, lequel le gardait et l'emportait chez lui.

« *La forme et la disposition des cachets étaient notés avec soin.*

« Ces précautions ayant été régulièrement prises chaque jour à 8 heures du soir, nous nous réunissions le lendemain matin à 8 h. 1/2 pour la levée des scellés, laquelle était toujours précédée d'un examen minutieux des cachets et de la serrure.

« Voici les résultats :

« Les deux premiers jours, *néant.*

« Le troisième *deux chaises renversées.*

« Les quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième et neuvième jours, *néant.*

« Le dixième jour, *deux chaises renversées.*

Suivent les conclusions :

1° *Que nul n'est resté dans le cabinet;*

2° *Que nul n'a pu s'y introduire.*

Et les signatures. »

M. le docteur Dariex se creuse le cerveau pour trouver le truc, il n'en

trouve pas et il n'est encore pas content!? On découpait même des bandes partageant une ligne d'écriture, ces messieurs emportant une moitié pour voir si les lettres se correspondaient bien avec la moitié fixée par les scellés.

Tel est le récit de M. Dariex. Ce ne sont certes pas les esprits, si esprits il y a, qui viendraient passer leur temps à de pareilles fredaines, d'abord le contact de la vile matière leur répugnerait.

M. Dariex a désiré que ses chaises soient renversées et elles l'ont été, simplement parce qu'il l'a désiré; mais il est inadmissible que ce puisse être imputé à une intelligence occulte qui aura voulu lui mettre la puce à l'oreille en frappant son intelligence par quelque fait étrange corroborant ses désirs; non, si esprits il y a, ce ne peuvent être que des esprits de singe, ces animaux ayant la manie de renverser les chaises, *par paires*, et précisément celles-là qui sont bien d'aplomb sur leurs pieds.

Ne croyez pas cependant que ce soit un singe vivant qui ait passé par la cheminée, le rideau était soigneusement baissé, le tuyau de cheminée, très étroit, a 18 mètres de hauteur, et M. Dariex nous assure qu'une souris seule aurait pu trouver issue; il estime cependant que ce rongeur est incapable de renverser des chaises; toute l'Académie sera de son avis.

Mais M. Dariex et ces quatre poseurs de scellés constituent-ils un comité scientifique?

Non, dès lors qu'ils attestent de pareils faits! qu'on nomme donc une bonne fois une commission de véritables savants, prouvant clair comme le jour que tout cela n'est que racontars d'imaginations en délire!

A. Goupil.

N. D. L. R. : Ce qui précède est l'opinion personnelle du signataire.

PREUVES DE L'EXISTENCE DES ESPRITS, D'APRÈS LA SCIENCE, LA TRADITION ET LES FAITS.

(Suite.)

Maintenant si nous ouvrons le Nouveau Testament, nous trouvons dans les évangiles, les actes des apôtres et l'apocalypse, de nombreuses citations relatives aux apparitions d'anges, ou *angélophanies*, et d'autres faits spirites.

Saint Paul, l'apôtre des nations, nous révèle en quelques mots le plan divin de la création. Il nous apprend que « sous le Christ ont été créées toutes choses, et celles qui sont dans les cieux, et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles ; soit les *Trônes*, soit les *Dominations*, soit les *Principautés*, soit les *Puissances*. (Colos. ch. I, v. 16.) Aussi l'Église pro-

clame-t-elle la vérité sur la question des anges. Et le quatrième concile de Latran a dit que « Dieu par sa toute-puissante vertu, a créé de rien, au commencement du temps, l'une et l'autre créature, la spirituelle et la corporelle, c'est-à-dire l'angélique et l'humaine ensuite ». D'autre part, nous trouvons dans le catéchisme du concile de Trente : « En outre, Dieu créa de rien la nature spirituelle, et des *anges* sans nombre pour lui servir de ministres et assister devant lui. »

1° *Apparitions de l'ange Gabriel à Zacharie, puis à Marie.*— L'ange Gabriel, qui, cinq cents ans auparavant avait prédit la venue du Messie à Daniel, fut choisi par Dieu, pour aller annoncer que le temps en était arrivé. Il apparut à Zacharie, et lui dit que sa femme Élisabeth,qui jusqu'alors avait été stérile, concevrait un fils, qu'on appellerait Jean, et qui serait le précurseur du Messie. Puis, il apparut à Marie, qui, quoique épouse de Joseph, avait fait vœu de virginité, et lui annonça qu'elle serait la mère de ce Messie, sans cesser d'être vierge : « Je vous salue, dit-il, pleine de grâces ; le Seigneur, est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Marie fut troublée par ce discours, mais l'ange la rassura, lui disant qu'elle avait trouvée grâce devant le Seigneur, qui l'avait choisie pour être la mère du sauveur du monde. L'ange lui dit que « le Saint-Esprit surviendrait en elle, et que le Très-Haut la couvrirait de son ombre pour former dans son chaste sein le corps du fils de Dieu ». Et Marie répondit : « Je suis la servante du Seigneur qu'il me soit fait suivant sa volonté. » (Luc, ch. I.) C'est ainsi que la Vierge conçut le Messie.

2° *Songe de Joseph.* — Et Joseph, son mari, parce qu'il ne la voulait point diffamer, la voulut renvoyer secrètement. Mais, comme il pensait à ces choses, voici, *l'ange du Seigneur* lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de Dieu, ne crains point de recevoir Marie, ta femme, car ce qui a été conçu en elle est du Saint-Esprit. Et elle enfantera un fils que tu appelleras *Jésus*, car il sauvera son peuple de leurs péchés. (Luc, I, 31. Math. ch. I, v. 19. 20, 21.)

3° *Apparition d'un ange aux pasteurs. — Troupe d'esprits bienheureux.* — Lors de la naissance de Jésus à Bethléem, un ange apparut à des pasteurs qui veillaient à la garde de leurs troupeaux. Ils furent environnés d'une lumière divine, et entendirent *une troupe d'esprits bienheureux* qui louaient le Seigneur, en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Ces bergers allèrent aussitôt à Bethléem, et ils trouvèrent l'enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche entre un bœuf et un âne, comme l'ange le leur avait dit. (Luc, ch. II, v. 8, 9, 12, 13, 14, 15, 16.)

4° *L'étoile, guide des mages.* — Quelque temps après la naissance de Jésus, des mages (1) guidés par une étoile extraordinaire, vinrent de l'Orient à Jérusalem en disant : où est le roi des juifs qui est né ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer ? (Nomb. 24, 17.)

Alors Hérode ayant appelé en secret les mages, s'informa soigneusement du temps que l'étoile leur était apparue. Eux ayant donc ouï le Roi, s'en allèrent ; et voici, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, *allait devant eux*, jusqu'à ce qu'elle vint et s'arrêta sur le lieu où était le petit enfant. Quand ils virent l'étoile, ils se réjouirent d'une fort grande joie. (Math., ch. II, v. 2, 7, 9, 10)

5° *Songe des mages.* — Les mages étant divinement avertis dans un songe de ne point retourner vers Hérode, ils se retirèrent en leur pays par un autre chemin. (Math., ch. II, v. 12.)

6° *Joseph et l'ange du Seigneur.* — Or, après le départ des mages, *l'ange du Seigneur* apparut dans un songe à Joseph et lui dit : « Lève-toi, et prends le petit enfant et sa mère, et t'enfuis en Égypte, et demeure là jusqu'à ce que je te le dise ; car Hérode cherchera le petit enfant pour le faire mourir. » (Math., ch. II, v. 13.)

Mais après qu'Hérode fut mort, voici, l'ange du Seigneur apparut dans un songe à Joseph, en Égypte, et lui dit : « Lève-toi, et prends le petit enfant et sa mère, et t'en vas au pays d'Israël, car ceux qui cherchaient à ôter la vie au petit enfant sont morts. » (Math., ch. II, v. 19, 20.)

7° *Descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe.* — Lors du baptême de Jésus-Christ sur les bords du Jourdain, les cieux lui furent ouverts, et *Jean-Baptiste* vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe, et venant sur lui. (Luc, 3, 21, 22. Jean, 1, 32.) Et voilà une voix du ciel, disant : Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai pris mon plaisir. (Ch. 17. 5, ps. 2, 7.)

8° *Jésus tenté par le démon dans le désert.* — Quand Jésus eut jeuné pendant quarante jours et quarante nuits au désert, finalement il eut faim. Et le tentateur s'approchant, lui dit : « Si tu es le fils de Dieu, dis : Que ces pierres deviennent des pains. » Puis, *le malin esprit* le transporta dans la sainte ville, et le mit sur les créneaux du temple et lui dit : « Si tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit : Il ordonnera à ses anges de te porter en leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre quelque pierre. » (Ps. 91, 11, 12.) Le démon le transporta encore sur une fort haute montagne et lui montrant tous les royaumes du monde et leur gloire, il lui dit : « Je te donnerai toutes ces choses si en te prosternant tu

(1) On appelait ainsi les prêtres de la religion de Zoroastre en Perse.

m'adores. » Mais Jésus se défendit toujours contre chacune des attaques du *mauvais esprit*, par les passages suivants de l'Écriture : « L'homme ne vivra point de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. (Deut., 8, 3.) — « Il est aussi écrit, tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu » (Deut., 6, 16.) — « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. » (Deut., 6. 13.) Alors le diable la laissa et voilà, *les anges* s'approchèrent et le servirent.

9° *Jésus et les petits enfants.* — Prenez garde, dit Jésus, de ne mépriser aucun de ces petits, car je vous dis que dans les cieux *leurs anges* regardent, toujours la face de mon père qui *est* dans les cieux. (Ps. 34, 8.)

10° *Transfiguration de Jésus-Christ.* — *Apparition de Moïse et d'Elie.* — Jésus prit Pierre et Jacques et Jean son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne. (Marc, 9, 2.) Et il fut transfiguré en leur présence ; et son visage resplendit comme le soleil et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. Et voici, ils virent Moïse et Élie qui s'entretenaient avec lui. Et voici une nuée resplendissante qui les couvrit de son ombre ; puis voilà une voix qui vint de la nuée, disant : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai pris mon bon plaisir, écoutez-le. (Esa., 42, 1.) Ce que les disciples ayant ouï, ils tombèrent le visage contre terre et eurent une très grande peur. Jésus les touchant leur dit : levez vous et n'ayez point de peur. Et eux levant les yeux ne virent personne, que Jésus tout seul.

11° *Arrestation de Jésus.* — Lors de l'arrestation de Jésus, Simon Pierre portant la main sur son épée, la tira, en frappa Malchus, le serviteur du Prince des prêtres, et lui emporta l'oreille. Alors, Jésus lui dit : Remets ton épée au fourreau... Crois-tu que je ne puisse pas maintenant prier mon père qui me donnerait présentement *plus de douze légions d'anges* ? Mais, comment seraient accomplies les Écritures qui disent qu'il faut que cela arrive ainsi ? (Math., ch. XXVI, v. 51, 52, 53.)

12° *Jésus au mont des Oliviers.* — *L'ange consolateur.* — Jésus se trouvant au mont des Oliviers, fut en proie à une tristesse mortelle, il sentait que l'heure de sa passion approchait. Il pria trois fois son père de ne point lui faire boire ce calice : « Néanmoins, que votre volonté, père, soit faite et non la mienne ; ajouta-t-il. » A la troisième heure, il fut réduit à l'agonie, une sueur de sang coula de tout son corps. Et *un ange* lui apparut du ciel *le fortifiant.* (Luc, ch. XXI, v. 39, 41, 42, 43.)

13° *Prodiges (arrivés) à la mort du Christ.* — Le voile du temple se déchira en deux, la terre trembla, elle fut couverte de ténèbres pendant trois heures, les pierres et les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent, et *plusieurs corps des saints qui étaient morts ressuscitèrent,* et entrant dans la sainte cité, *ils se montrèrent* à plusieurs. (Math., ch. XXVII, v. 51, 52, 53.)

14° *Résurrection du Christ.* — Trois jours après avoir été mis au tombeau, le Christ ressuscita par sa propre puissance. La terre trembla dans ce moment et *l'ange du Seigneur* descendit du ciel, ôta la pierre qui fermait le tombeau et s'assit dessus tout brillant de lumière. Les gardes furent saisis d'une si grande frayeur qu'ils quittèrent leur poste. Marie-Magdelaine et Marie, mère de Jacques, et Salomé s'étant rendues au sépulcre, de grand matin, virent que la pierre — « du reste fort grande qui le fermait » — était roulée. Puis étant entrées dans le sépulcre, elles virent un *jeune homme*, assis à main droite, vêtu d'une robe blanche, et elles s'épouvantèrent. Mais il les rassura et leur dit : « Vous cherchez Jésus le Nazaréen, qui a été crucifié; il est ressuscité, voici le lieu où on l'avait mis. Mais allez et dites à ses disciples et à Pierre qu'il s'en va devant vous en Galilée; vous le verrez là, comme il vous l'a dit. (Marc, ch. XVI, v. 1. 2, 3, 4, 5, 6, 7.)

15° *Apparition de Jésus-Christ après sa résurrection.* — Jésus-Christ apparut premièrement à Marie-Magdelaine.

Voici en quelles circonstances : Marie se tenait près du sépulcre, dehors, en pleurant, et comme elle se baissait, elle vit dans le sépulcre *deux anges*, vêtus de blanc, assis l'un à la tête, et l'autre aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché. Et ils lui dirent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur dit : Parce qu'on a enlevé mon Seigneur. Et quand elle eut dit cela, se tournant en arrière, elle vit Jésus qui était là, mais elle ne savait pas que ce fût Jésus. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Elle, pensant que ce fut le jardinier, lui dit : Seigneur, si tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis et je l'ôterai. Jésus lui dit : Marie ! Et elle, s'étant retournée, lui dit : Rabboni ! c'est-à-dire mon Maître ! Marie-Magdelaine vint annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur. Et quand le soir de ce jour-là, qui était le premier de la semaine, fut venu, et que les portes du lieu où les disciples étaient assemblés, à cause de la crainte qu'inspiraient les Juifs, étaient fermées, Jésus vint, et fut là au milieu d'eux, et il leur dit : Que la paix soit avec vous ! (Jean, ch. XX, v. 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 19.)

16° *Ascension de Jésus-Christ.* — Jésus, après s'être montré à ses disciples depuis sa passion et les avoir convaincus par beaucoup de preuves qu'il était vivant, leur apparaissant durant quarante jours, non pas en esprit, car un esprit n'a ni chair, ni os, mais avec sa forme corporelle, leur parlant du royaume de Dieu et faisant en leur présence un grand nombre de miracles, fut élevé *au ciel*, eux le regardant, et une nuée le soutenant le déroba à leurs yeux. Et comme ils le regardaient monter au ciel, voilà que *deux*

hommes vêtus de blanc se présentèrent devant eux (Jean, 20, 12) et leur dirent : « Hommes Galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus, qui en vous quittant s'est élevé au ciel, en descendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. (Actes des apôtres, ch. I, v. 9, 10, 11, 1 Thess., 4, 16, 17.)

17° *Descente du Saint-Esprit sous la forme de langues de feu.* — Et comme le jour de la Pentecôte était venu, les disciples étant tous assemblés dans un même lieu, il se fit tout à coup un bruit venant du ciel semblable à un vent impétueux qui remplit de bruit toute la maison où ils étaient réunis. Et il leur apparut des langues de feu qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et commencèrent à parler diverses langues... (Actes des apôtres, ch. II, v. 1, 2, 3, 4.)

18° *La fin du monde. — Les anges.* — Mais que profiterait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il fait la perte de son âme? Ou que donnera l'homme en échange de son âme? (Marc, 8,36.) Car le Fils de l'homme doit venir sur les nuées du ciel, assis à la droite de la puissance de son Père, *avec ses anges*, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. (Math., ch. XXIV, XXX; Eccl., 12, 16; Rom., 2, 6.)

Et alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, alors aussi toutes les tribus de la terre se lamenteront en se frappant la poitrine... (Apoc. 1, 7.)

Et il enverra *ses anges*, qui avec un grand son de trompette assembleront ses élus, des quatre vents, depuis l'un des bouts des cieux jusqu'à l'autre bout. Or, quant à ce jour-là, et à l'heure, personne ne le sait; non pas même les anges du ciel, mais mon Père seul. (Math., ch. XXIV, v. 31, 36.)

Jésus a dit : « Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme. Et le champ, c'est le monde; la bonne semence, ce sont les enfants du royaume; et l'ivraie, ce sont les enfants du *malin*; et l'ennemi qui l'a semée, c'est le *diable*; la moisson, c'est la *fin du monde*, et les moissonneurs ce sont *les anges*. Le Fils de l'homme enverra *ses anges*, qui cueilleront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité. (Math., ch. XIII, v. 37, 38, 39, 41.)

19° *Vie et miracles de Jésus-Christ.* — La vie de Jésus-Christ est un exemple de toutes sortes de vertus. Enfant, il était docile et soumis à ses parents, et à mesure qu'il croissait en âge, il croissait aussi en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Il demeura jusqu'à l'âge de trente ans avec sa famille, passant pour le fils d'un charpentier, vivant du travail de ses mains. Il était doux et humble de cœur, souffrant patiemment sa pauvreté qui était si grande qu il n'avait pas où reposer sa tête. « Les renards

ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où il puisse reposer sa tête. » Paroles de Jésus. (Math., ch. VIII, v. 20.) Sa charité s'étendait sur tout le monde, et le nombre de ses vertus est infini. Jésus cherchait en tout la gloire de Dieu son Père ; et pour montrer qu'il parlait de sa part, il faisait une infinité de miracles, et guérissait toutes sortes de maladies. « Les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts sont ressuscités, et l'évangile est annoncé aux pauvres. (Esa., 35, 5, 6.) Le Christ était le plus puissant, et le plus accompli des MÉDIUMS, qui ont existé et de ceux qui existeront sur cette terre. Aussi pouvons-nous le considérer comme le Chef suprême et absolu, le fondateur de la VRAIE RÉPUBLIQUE fondée par sa Doctrine divine, confirmée par ses miracles, et sanctifiée par ses souffrances, par son sang répandu sur la croix, et sa résurrection.

20° *Conclusion.* — D'après ce qui précède et pour conclure, nous pouvons affirmer que, aux inductions de l'analogie, à l'enseignement des philosophes païens et à celui des Pères, s'ajoutent les angélophonies et la révélation du Christ pour proclamer hautement l'existence des *esprits angéliques.* Ces esprits sont tellement nombreux que le prophète Daniel, dans une vision de la majesté de Dieu, en vit mille milliers qui le servaient et dix mille fois cent mille qui l'assistaient. (Dan., ch. VII.) Et ce n'en était là qu'une partie. — Saint-Jean, dans l'Apocalypse (1), nous dit qu'il entendit la voix d'une multitude d' « anges ». — Saint-Thomas d'Aquin affirme que les anges surpassent, incomparablement en nombre les substances matérielles. « Ce que Dieu a principalement en vue dans la création des choses, dit ce grand théologien, c'est la perfection de l'univers. Plus une chose est parfaite dans la nature, plus elle doit être multipliée. Comme dans les corps, l'excellence se voit dans leur grandeur, de même dans les choses incorporelles l'excellence peut se voir dans leur multitude. Les corps incorruptibles, qui sont les plus parfaits entre les corps, surpassent considérablement en grandeur les corruptibles. D'où il est raisonnable que les substances immatérièlles surpassent pour ainsi dire, incomparablement en nombre les substances matérielles. » (S. Thom. d'Aquin, 1 p., q. 50, art. 3.)

Saint Denis l'Aréopagite, avant saint Thomas, avait déjà affirmé l'innombrable multitude des intelligences supra-terrestres. « Les bienheureuses armées des esprits supérieurs, a-t-il écrit, sont en une grande multitude qui excède la mesure faible et restreinte de nos nombres matériels. » (Cel. Hier., XIV.)

(1) L'Apocalypse est une révélation faite à saint Jean dans l'île de Pathmos, aujourd'hui Patmo ou Palmosa, île de l'Archipel (des Sporades).

Ne cherchons donc pas, mes frères, à connaître avec précision le nombre des esprits, nous perdrions notre temps, car leur multitude est la plus grande de l'Univers, le but de Dieu dans la création ayant été surtout de produire des intelligences capables de le connaître, de l'aimer et d'acquérir ainsi la vie éternelle, nous faisant participer à sa béatitude et à sa gloire et manifestant plus parfaitement sa bonté envers nous. Admirons donc, ô mes frères, la puissance et la sagesse de Dieu dans ses œuvres, et disons avec Job : « *Qui pourrait compter ses serviteurs ?* » (Ch. XXV.)

Comment ne pas nous courber devant de pareilles vérités, sanctionnées par des preuves aussi éclatantes, aussi manifestes? Ne soyons pas incrédules comme l'était l'apôtre Thomas après la résurrection de son divin Maître; du moins s'il se trouve parmi nos frères en humanités *des... Thomas* (leur nombre, hélas ! en est bien grand), mon Dieu ! qu'il ne s'en trouve pas de semblables à ceux dont parle l'Évangile, qui, mis en présence de faits patents, irréfutables, *Oculos habent et non videbunt, ores habent et non audient !*

Gaston de Messimy.
Médecin à la Vacquerie (Hérault).

(*A suivre.*)

ŒUVRE DES ORIGINES ET DES FINS (1)

RÉPONSE D'UN PHILOSOPHE SOCIALISTE SPIRITUALISTE

O humanité terrienne ! grande âme de la planète terre !

Tu n'as qu'un criterium l'amour universel !

Qu'un but à poursuivre, le juste.

Qu'une loi, qui résume toutes celles contenues dans tes codes : la solidarité !

Arrière toute subtilité, comme toute équivoque : même poids, même mesure pour tous.

Se pardonner, s'entr'aider et s'aimer ! Telle est la base des collectivités dont l'œuvre géante est à peine perçue.

O humanité terrienne ! ce n'est que par le ralliement des parcelles éparses de tes dualités que tu t'assimileras le vrai, celui seul qui peut t'ouvrir toute grande la voie encore inexplorée du bien général.

Le vrai ! qui seul peut t'assurer le bonheur, après lequel, essoufflée et meurtrie tu cours éperdue, drapée dans ton individualisme.

Ce n'est pas l'isolement de tes vaniteuses personnalités qui te feront découvrir les forces créatrices que tu portes en toi, ô humanité !

Visibles ou invisibles, tous nous sommes présents ! car tous nous faisons partie de la grande âme planétaire.

(1) 1 vol. in-12 de 160 pages. Prix : 1 fr. 50 à la librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais.

Forces encore inconnues du globe et de son humanité, dévoilez à tous les bons vouloirs réunis la précision de votre action bienfaisante!

Dites à tous que les sommets vénérés de l'humanité terrienne, qu'ils aient noms : Manou, Minos, Zoroastre, Moïse ou Jésus, ils ne sont autres que des dualités reconstituées, dont les unités réunies formeront la grande unité planétaire.

Aux invisibles de l'espace est dévolu le soin de guider, par l'inspiration, les parties d'eux-mêmes, en travail d'animation, travail auquel ils reviendront peut-être sous une forme visible, prendre part.

Que leur souffle puissant illumine l'ombre!

Que leurs voix soient mieux entendues, afin que la science, cette résultante de nos communs efforts, nous dévoile les étonnants secrets cause de tout progrès. O humanité terrienne! marche sans faiblesse vers tes hautes destinées, tu portes en toi la sagesse de l'avenir de ta planète.

O inspiration! voix des invisibles qui ne sont pas des absents, parle, nous t'écoutons attentifs et recueillis,

Religions, qui n'avez été jusqu'à ce jour qu'un moyen pour tenir dans la plus stupide des résignations, le nombre ignorant et crédule.

Vous n'avez jamais eu qu'un Dieu! *L'Or*. C'est pour en faciliter la possession à ceux, que, dans votre folie vous nommiez les prédestinés, que vous avez commis les plus odieux forfaits.

Les périodes humanitaires (si admirablement dépeintes par un savant polytechnicien) (1). La première : l'enfance de l'humanité; la deuxième : sa jeunesse; la troisième : son âge viril.

C'est cette dernière qui prépare son avènement, son unique loi : la solidarité! est annoncée par tous les voyants de bonne foi.

Religions, qui avez enserré dans des liens de fer et de sang le pauvre idéal, père de l'amour universel! vous, qui avez élevé à votre Dieu, *l'Or!* des pagodes, des mosquées, des temples et des cathédrales où le vrai Dieu, *le Juste!* ne pouvait trouver place, vous avez, en favorisant les arts, oublié la base solide de toute sociologie véritable.

Enfance et jeunesse de l'humanité terrienne, que de vils exploiteurs bernaient de fables et de légendes, l'heure sonne au cadran des âges; le vrai Dieu, le Juste! chacun l'adorera en soi, et l'honorera dans son semblable, en faisant pour lui ce qu'il voudrait qu'on fît pour lui-même.

Discordes civiles provoquées par la divergence de sectes, cessez d'être! Vous n'êtes entretenues que par *les adorateurs du faux Dieu*! Vos intrigues, votre exploitation, votre agiotage, forme hideuse du vol, toutes vos cruautés,

(1) Les forces inconnues du globe et de l'humanité, par Charles Richard.

au milieu des tracas et des douleurs de toutes sortes, ont fait leur temps.

La science, fille aînée du vouloir acharné à la tâche; l'art, forme de l'idéal, ont fait au milieu des tortures leur marche ascendante.

O humanité terrienne! tu as compris, enfin, que pour les grandes choses qui te restent à accomplir pendant la longue existence de ta mère, *la Terre!* l'harmonie t'est indispensable.

Enfance de l'humanité, tu as passé, comme celle de chacun de tes membres, serrée dans de grossiers langes. Jeunesse de l'humanité, tu fus en butte à toutes les erreurs, que lui cachait ta fougue encore désordonnée.

Tu vas, enfin, entrer dans l'âge viril! ta voix moins discordante s'élève de toutes parts, elle dit : droit à la vie, droit à la lumière et droit au repos pour les vieux ans de tous.

Que courbés sous le poids du jour l'homme et la femme aient leur rude tâche mesurée, pour que les envolées de leurs pensées puissent concourir au bien général.

Que le faible ne soit plus le jouet du fort, qu'il ne soit plus le bouc émissaire des vices sociaux.

Que le juste! seul vrai Dieu! le juste! que tu portes en toi, ô humanité, soit toujours présent à ta pensée, dans les plus petits actes de ta vie visible ou invisible, comme dans les plus grands.

Inspirateurs ou exécuteurs, groupements qui formez les personnalités, plus complets qu'aux âges passés, votre devoir est tout tracé.

Songe, humanité, que tu sèmes pour récolter, que chaque personnalité se dise que, lorsqu'elle quittera sa forme palpable mais momentanée, elle travaillera encore, qu'elle aidera ses frères, et qu'elle reviendra plus complète pour concourir à l'œuvre commune.

O siècle! toi qui as vu l'application de la vapeur, du gaz et du fluide électrique, pour lequel il n'y a plus de distance, tu nous annonces son corollaire, le fluide magnétique; c'est lui qui te donnera, ô humanité! la clef de ces susdits miracles qui ont étonné les âges primitifs.

Maux moraux et maux physiques qui avez rempli de souffrance et de crainte les deux premières périodes humanitaires, vous ne perdrez vos droits sur l'ignorance que par la connaissance parfaite du fluide magnétique. C'est grâce à lui que le visible et l'invisible se tendent une main secourable, en se comprenant, mais ils ne se percevront qu'en étudiant sans trêve sa nature et ses pouvoirs.

Attraction de l'idéal, fusion des deux grands courants : le vouloir et l'amour, vous serez la religion de l'avenir.

Foi! non plus aveugle mais raisonnée étalant au grand jour ses simples et sereines vérités.

Le fluide magnétique ne sera ni la propriété exclusive d'une coterie, ni celle d'indignes et avides exploiteurs. Étudié par tous, visibles et invisibles il répandra généreusement ses bienfaisants et salutaires effets sur l'humanité entière : il est la principale base de la grande force collective.

Troisième période humanitaire! âge viril de l'humanité terrienne! âge dans lequel ne sauraient régner les tyrans, la soif immodérée de l'or, l'écrasement du faible et les plus folles ambitions, reléguant le nombre dans le désespoir de toutes les ignominies et de toutes les douleurs ; l'exaspérant par tous les débordements et par les vexations les plus éhontées.

Paix sublime! désirée et attendue par tous, étends sur la grande âme planétaire tes rameaux bénis, seuls féconds!

Conquise par tous les maux dans lesquels a gémi la pauvre humanité terrienne, assieds-toi à tous les foyers, couvre de ton égide protectrice tous les humains.

Sois le guide aimé de chacune des personnalités qui forment ton grandiose ensemble.

Règne du Juste! seul vrai Dieu, tous t'appellent!

Les origines et les fins, dictées par l'invisible, t'annoncent!

Nous saluons ton avènement. Viens!..... Viens!.....

NÉCROLOGIE

MORT DU GÉNÉRAL REFUGIO GONZALÈS.

Un ancien Kardeciste, fidèle au drapeau du maître dont il fut l'élève fidèle, mais à tendances progressives et chercheur patient comme le voulait Allan Kardec, a quitté son enveloppe de chair, le 17 août, à 5 h. 35, à Mexico.

Ce fut un vaillant dans l'acception du mot, une belle âme qui se servit toujours de son corps, instrument passif, pour mieux connaître le monde extérieur; il dépensa son savoir intellectuel au bénéfice de tous ses frères en humanité. Prisonnier, lors de la guerre de l'empire au Mexique, il connut notre philosophie à Paris où il était interné; de retour à Mexico, il fonda une école spirite, un journal pour la soutenir et faire connaître les doctrines sur lesquelles elle s'étayait. La jeunesse intelligente se groupa autour du général.

Certes il eut des ennemis, et un changement de gouvernement le ruina ; aussitôt, laissant l'œuvre il reconstitua sa fortune comme un pionnier du travail seul le peut faire et, quelques années après, il fit paraître la *Illustracion Espiritista*, des volumes de polémiques, des traductions de nos œuvres

spirites principales, prouvant que le vieux lutteur était toujours sur la brèche, le drapeau en main.

Et ce fut ainsi, jusqu'à la fin ; le général Refugio Gonzalès a pu constater que les hommes les plus éminents du Mexique étaient des convaincus, grâces aux travaux incessants de cet homme de bien qui ne pensait qu'aux autres, jamais à lui.

Bibliothèques, fédérations, propagande, tel fut son objectif ; grâces à lui, il y a de tels germes déposés en terrain bien assolé, que la récolte se fera, abondante en glorieux résultats.

En 1873, à Paris, où il était venu passer quelque temps, nous nous étions intimement liés, et depuis, nous avons eu des rapports suivis et amis, car nous avions réciproquement confiance en l'avenir, notre but était semblable.

Cet esprit sera bientôt dégagé, il nous éclairera ; à sa famille, à ses nombreux amis, notre souvenir fraternel et bien cordial.

CHRONIQUE

LE SPIRITISME EN ITALIE.

Les spirites italiens viennent de faire une perte sensible dans la personne de M. le sénateur Borselli. La *Revue* a payé à cet homme de bien, spirite éminent et militant, un juste tribut d'éloges et de regrets. Il était président honoraire de l'Académie internationale de Rome pour les études psychologiques, et a concouru, par ses conseils et ses subsides, à la diffusion du spiritisme en Italie.

Il faut le reconnaître, son œuvre est loin de péricliter. L'Académie de Rome, dans une série de séances dirigées par notre distingué frère, M. Giovanni Hoffmann — dont le *Lux* publie les procès verbaux détaillés — obtient des phénomènes médianimiques très intéressants. Ces séances ont lieu au siège de l'Académie, dans des conditions parfaites. Les esprits *Esposito* et *Johnatan*, l'un des promoteurs du mouvement international spirite qui a son centre à Philadelphie, s'y manifestent entre autres.

Désintégration de la matière, transport à travers plusieurs pièces soigneusement fermées (voir le plan dans le *Lux* d'août) de lourds *presse-papiers* qui viennent tomber avec fracas sur la table d'expériences, souffles frais, chute de gouttes d'eau diversement parfumées, suspension de la table, lévitation du médium, transport et sonneries de clochettes, bruits variés, intenses, puis à peine perceptibles, écriture directe, lueurs psychiques, attouchements, pressions de mains des invisibles, etc., c'est la série, constante comme fonds, très diversifiée comme détails, des phénomènes par lesquels les

esprits ont coutume de nous signaler leur présence, pour convaincre de leur existence les négateurs les plus obstinés, et favoriser la diffusion du spiritisme.

Nos félicitations à nos frères italiens pour leur zèle et leur succès, si utiles à la cause.

BIBLIOGRAPHIE

PER LO SPIRITISMO (1), par le professeur ANGELO BROFFERIO.

« Aux vieux Spirites qui n'ont pas eu peur du ridicule, je dédie ce livre. »

Voilà deux lignes qui vibrent, pour les spirites de la première heure, comme le prélude de la justice que leur réserve l'avenir, et, d'un seul trait, placent celui qui les a écrites au-dessus et tout à fait en dehors de cette tourbe de snobs littéraires fin de siècle, dont le métier — facile d'ailleurs — se réduit à anonner sur ce qu'ils ignorent et à souligner leur sottises de plaisanteries d'almanach.

M. Brofferio, en effet, n'est pas le premier venu. Professeur de philosophie, auteur d'un récent *Manuel de psychologie*, qui lui a valu de l'*Osservatore cattolico* le brévet de matérialiste, l'étude approfondie de son sujet l'a conduit. de proche en proche, du magnétisme à la suggestion mentale, puis à la télépathie, pour aboutir au spiritisme. La logique, on le voit, a jalonné sa voie; mais, pour la suivre jusqu'au bout, il fallait à la fois science, patience et volonté, trinité rare qui distingue l'homme supérieur.

Et qu'on n'aille pas croire qu'il se soit vite rendu à ce qui, pour nous, est, depuis un demi-siècle déjà, l'évidence; ce serait méconnaître la valeur d'un tel champion. Vaincu par la force des choses, il s'est retiré pas à pas des sommets déjà conquis pour s'élever plus haut encore.

Un mois durant, il a suivi les expériences d'Eusapia Paladino, à Naples; puis, à Milan, a longuement travaillé avec des médiums aux facultés diverses. Enfin, fixé sur la réalité des faits, l'objectivité des phénomènes, il a abordé leur interprétation, scrutant les systèmes contradictoires, poussant le scrupule jusqu'à analyser les hypothèses les moins vraisemblables, « car, dit-il, il faut discuter même avec ceux qui ont manifestement tort ». C'est la probité d'une conscience sûre d'elle-même, le contre-pied de certains *non possumus* solennellement ridicules.

Citons un court exemple qui donne de sa méthode un plus juste aperçu que tout ce qu'on en pourrait dire :

(1) Milano, Domenico Briola, editore, un volume, 3 fr. 50.

« Etant donné les phénomènes, avant d'en induire que les morts se communiquent à nous, il faut voir si cette hypothèse explique les faits et si aucune autre ne peut les traduire aussi bien (cas auquel l'hypothèse spirite ne serait que probable); ou si elle l'explique encore mieux : 1° d'une façon plus satisfaisante, en rendant compte de plus de faits; 2° plus simplement, en supposant un nombre moindre de conditions; 3° plus naturellement, en supposant des conditions plus conformes à ce que nous savons déjà de la nature (auquel cas l'hypothèse spirite deviendrait improbable au plus haut degré). »

Bien entendu, l'hypothèse de l'*inconscient*, autour de laquelle nos contradicteurs mènent tant de tapage — après l'avoir empruntée, déformée, torturée pour les besoins de leur cause, — est l'objet d'une critique serrée, où l'auteur montre qu'après tant d'efforts, qui l'ont faite d'un compliqué et d'un merveilleux tout à fait antiscientifiques, elle reste vaine, et en arrive à expliquer... à peu près rien.

Quant à la doctrine spirite, elle sort de ces manipulations et de ces épreuves d'un maître philosophe — comme l'or de la filière, — affinée, souple et mieux liée, si c'est possible.

En finissant, l'auteur se demande si son nouveau livre ne se trouve pas en contradiction avec ses idées antérieures? — « S'il en était ainsi, ajoute-t-il, j'en viendrais à douter de mes opinions présentes. » — Et il constate qu'il n'en est rien. La méthode positive est, par excellence, celle du spiritisme scientifique; donc il reste positiviste : il n'a pas modifié son acquis, il l'a accru: et, plus que jamais, il se sent en paix avec lui-même pour avoir communiqué au lecteur ce qu'il a appris, ce qu'il croit être la vérité.

Il faut, comme l'écrit mon estimable ami M. le capitaine Volpi, se féliciter de compter au nombre des serviteurs de la cause une âme aussi belle et un caractère aussi ferme, quand il reste à produire une si énergique somme d'efforts pour faire pénétrer dans nos sociétés, si profondément matéralistes, le spiritisme régénérateur.

Nous recommandons vivement, à tous ceux qui suivent le progrès de nos idées en Italie, le livre de M. le professeur Brofferio.

DUPILHOL.

A PROPOS DE JÉSUS DE NAZARETH.

Nous avons lu bien des vies de Jésus et jamais aucune n'a pu nous satisfaire, car nous nous faisons du Christ un idéal qui nous paraît n'avoir jamais été bien compris.

Nous connaissions la vie de Jésus des allemands Strauss et Ewald (1); celles de Renan, de l'abbé Michon, du Père Didon; enfin tout dernièrement nous venons de lire la vie de Jésus par Paul de Régla (2). C'est dire que nous connaissons un peu le sujet que nous allons traiter.

Disons tout de suite que l'œuvre de Paul de Régla nous a tout particulièrement impressionné; la lecture de cette nouvelle vie peut, jusqu'à un certain point, dispenser de lire celles que nous venons de mentionner.

Que le lecteur ne s'effraie point de ces prémices, ce n'est pas le compte rendu d'un livre que nous allons faire; c'est plus, parce que nous allons présenter diverses observations importantes à ce sujet; c'est moins, parce que nous ne suivrons pas, par le menu, l'œuvre extrêmement fouillée, sincère et honnête de M. Paul de Régla, qui nous paraît un convaincu.

Le Christ est une grande et noble figure; ceci, qui a l'air d'une naïveté, doit être dit, car bien des auteurs l'ont par trop oublié dans leur livre.

Aussi cette grandiose figure ne peut être peinte que par un artiste hors de pair, et nous avouons n'avoir, jusqu'ici, jamais rencontré un portrait ressemblant du Christ, un portrait tel que nous nous le figurions dans notre esprit.

Eh bien! fait curieux, M. de Régla, aidé par la physiognomonie, la phrénologie, la chiromancie et autres sciences peut-être, est arrivé à nous représenter un Christ qui doit bien ressembler à son personnage.

On peut dire que si le portrait fait par de Régla n'est pas entièrement vrai, exécuté d'après nature, il est tout au moins vraisemblable; du reste, le lecteur pourra en juger lui-même, puisque nous le donnons à la fin de notre article.

Aujourd'hui, suivant le point de vue où se place un auteur, il existe trois genres de Christ : le Christ dogmatique, celui de l'Église, qui est bien fait à l'image de l'homme; le Christ absolument humain, sorte de prestidigitateur habile, celui de M. Renan, par exemple; enfin le Christ ésotérique, qui n'a été dépeint, croyons-nous, que par un jeune homme de talent, un penseur véritable, M. Albert Jhouney.

Du premier de ces Christs, M. de Régla n'en tient nul compte. A-t-il bien tort? Non, certes. Le Christ de l'Église a été absolument ravalé par les ministres de cette religion catholique, apostolique et romaine, mais nullement chrétienne. Le véritable Christ était une âme trop noble, trop grande, trop

(1) L'*Histoire du Christ* de cet auteur constitue le cinquième volume de son *Histoire du peuple d'Israël.*

(2) *Jésus de Nazareth au point de vue historique, scientifique et social*, 1 vol. in-8°, à la Librairie des sciences psychologiques. Prix : 8 francs.

libérale, trop charitable, pour être donné en exemple à des esprits qu'il s'agit avant tout de discipliner, de briser à de simples formules religieuses.

Aussi, nous nous plaisons à le répéter, le catholicisme a fait tellement un homme de son Christ, que c'est avec raison que M. de Régla nous dit que l'Église matérialise son Dieu « au point de le faire notre égal en faiblesse, en passion ; au point de le faire descendre jusqu'à nous, au milieu de la fange dans laquelle nous nous débattons, tout cela sous le singulier prétexte de lui faire racheter, par un sacrifice expiatoire, les fautes et les erreurs d'une humanité créée par lui telle qu'elle est, avec ses passions, ses erreurs, ses crimes, ses qualités et ses vertus ; bref, avec toutes les propriétés, bonnes et mauvaises, qui constituent son individualité collective !... Rabaisser Dieu jusqu'à la créature, c'est-à-dire *rapetisser l'idée Divine* à notre taille, ou nous élever dans les splendeurs majestueuses de l'idéal quintessencié !

« Devons-nous matérialiser l'idée de Dieu, en la faisant notre égale en passion ; ou devons-nous nous élever jusqu'aux plus hautes conceptions de l'esprit humain pour agrandir cette idée par nos moyens d'optique les plus énergiques ?

« En un mot, faut-il descendre ou monter ? » (*Avant-propos*, p. XVII.)

Et notre auteur, poursuivant son étude dans une envolée superbe, nous montre avec une grande élévation d'âme et un style élégant et plein de cœur, que l'idéal de l'homme ne saurait jamais trop s'élever en étudiant cette noble figure « du crucifié de Golgotha ».

M. de Régla nous dit aussi :

« Nous nous contentons d'étudier cette grande et belle figure de Jésus telle que l'histoire, la science et nos voyages l'ont fait concevoir sans aucun esprit de parti pris.

« En cela nous pensons faire œuvre humaine et loyale, car nous voulons empêcher l'esprit du matérialisme moderne de détruire, par une négation outrée, tout ce qu'il y a de grand, de pur et de véritablement majestueux dans la doctrine de Jésus de Nazareth. »

Puis l'auteur ajoute : « Ce livre n'est écrit ni pour les bigots, ni pour les fanatiques. Il s'adresse particulièrement aux hommes de bonne volonté, qui au milieu de la grande débâcle morale et religieuse, dont le sceau semble s'imprimer de plus en plus sur le dernier feuillet de notre XIXe siècle, scrutent du sein de ce naufrage de tant de croyances, la voie qui pourra nous conduire au port.

« Cette voie nous croyons qu'elle existe dans la philosophie de l'*Être* dont nous allons étudier la vie et l'œuvre.

« Est-ce à dire qu'elle existe également dans le catholicisme romain, grec,

arménien et dans leurs divisions aux branches multiples? Certes, non! Toutes ces religions, avec leurs pratiques surannées sont, au christianisme pur ce que l'ombre est à la lumière et la mort à la vie.

« L'Europe a été païenne, paulinienne, catholique, schismatique, protestante, mais elle n'a pas été chrétienne ou plutôt *Jésunienne.* »

Combien est vraie cette affirmation, et l'auteur la prouve irréfutablement dans son livre. M. de Régla est certainement un Essénien, c'est-à-dire un de ces hommes doux, bons, religieux, au milieu desquels vivait le Christ, quand il a vécu parmi nous ; ce qui est aujourd'hui une vérité incontestée.

Nous a-t-il quitté en tant que personnalité humaine? D'aucuns prétendent que non!

Est-ce que M. de Régla se douterait de ce que nous venons d'avancer. Le lecteur pourrait le supposer par la lecture de la page suivante de son livre (p. 341) que nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs, car elle peut fournir matière à de longues et sublimes méditations.

Écoutez plutôt : « Le *Jésunisme* vivifié par la mort apparente du Maître, appuyé sur la trilogie sociale de la *liberté*, de l'*égalité* et de la *fraternité* des individus et des peuples paraissait à tout jamais fondé.

« Il n'y avait plus qu'à laisser faire l'œuvre du temps. Jésus s'effaça et disparut dans l'obscur de la nuit.

« Désormais les Esséniens allaient aussi s'effacer pour faire place aux jésuniens, aux chrétiens et aux zélateurs.

« Le vieux monde allait s'écrouler et enfanter, de ses nombreux débris, un monde nouveau où, après avoir été étouffé par le *paulinisme*, le *christianisme* et le *catholicisme*, le JÉSUNISME toujours debout dans ses protestations, du droit et de la conscience contre la force et l'autorité, toujours vivant dans ses martyrs de la libre pensée, mettra dix-neuf siècles pour reparaître à l'aurore de l'émancipation du peuple et de la conscience humaine.

« Et maintenant, que devint l'Initiateur des peuples aux droits et aux devoirs de l'humanité?

« Que devint le Prométhée galiléen, l'enfant du peuple, le sans nom, le paria de la famille, l'homme qui parti de si bas sut s'élever si haut?

« Que devint celui qui força l'humanité à se prosterner pendant de longs siècles devant le signe abhorré des plus infâmes des supplices de la plus dégradante des tortures, devant cet épouvantable instrument de mort de l'époque Judéo-Romaine, dont on devait faire le signe et le symbole de la régénération, de la rédemption et du salut?

« C'est peut-être ce que nous dirons un jour. »

Si M. de Régla sait si bien ce qu'est devenu le Christ, il a bien tort de ne

pas nous le dire et de nous faire attendre. Il y a des choses qu'on n'a pas le droit de cacher quand on les sait.

Quoi qu'il en soit de cette promesse si dubitative de M. de Régla, il est un fait incontestable, c'est qu'en écrivant cette nouvelle vie de Jésus il a *commis* une bonne action, car il a fait une œuvre sincère et tout à fait originale, il nous a montré un Christ parfait en tout point et a relégué à son plan la Vierge Marie que l'Eglise catholique a par trop glorifiée, tellement glorifiée qu'elle a créée la *Mariolâtrie* en négligeant le divin Maître.

M. de Régla au contraire nous a parfaitement montré que Marie et Joseph n'étaient absolument rien, que de simples incidents dans la vie de Jésus; la légende de la visite de l'ange Gabriel pourrait bien être dans l'esprit de notre auteur une simple visite d'un soldat du nom de Pauther; M. de Régla n'en parle pas, mais à la rigueur il l'admettrait sans peine, car il suppose avec raison que Jésus a d'autant plus de mérite de s'être élevé si haut qu'il était parti de plus bas. Il n'ignore pas non plus le dédain qu'en diverses circonstances Jésus a témoigné envers sa mère.

Il est bien fâcheux que M. de Régla n'ait pas étudié le Christ au point de vue ésotérique, en admettant même son origine purement humaine.

Ici nous pouvons bien nous demander si Jésus est né de Marie, s'il ne se serait pas tout simplement incarné dans un jeune Essénien de douze ans arrivé déjà au terme de son existence terrestre.

Car enfin aucun auteur ne nous parle de l'enfance de Jésus, et M. de Régla qui a tout particulièrement étudié ce point historique ne peut rien nous apprendre, rien affirmer.

Tout au contraire, il nous dit : « Ici (p. 25) nous voudrions nous appuyer sur des preuves historiques et pouvoir écrire, de cette naissance, ce que les historiens ont écrit sur celle des grands hommes et des génies dont l'humanité s'honore. Malheureusement, il n'en est pas ainsi.

« Bon gré, mal gré, nous devons reconnaître que rien n'est aussi incertain, rien n'est aussi douteux et aussi contestable, au point de vue historique, que cette naissance du fondateur du christianisme. »

Est-ce assez clair, assez affirmatif? Eh bien cependant, M. de Régla ne se trouve pas satisfait puisqu'il continue : « Avouons-le, jamais le scepticisme n'eut aussi beau jeu que dans cette circonstance, car même en ne suivant que les autorités théologiques, en torturant les textes et les traditions les plus favorables aux assertions évangéliques, il est absolument impossible de fixer historiquement l'époque précise où naquit le fils de Marie, le Réformateur galiléen. »

Il est donc clair, évident qu'à quelques années près (huit à dix ans) aucun

historien ne nous dit directement ou indirectement l'époque de cette naissance de Jésus de Nazareth.

Nous ne voulons pas faire ici un parallèle entre le Christ bouddhique et le Christ nazaréen, mais nous tenons cependant à faire remarquer à nos lecteurs que, comme Jésus, Sakiamuni nous est inconnu avant ce même âge de douze ans; nous savons que le divin enfant s'égara à Jérusalem, qu'il quitta ses parents. Luc nous raconte cet épisode immédiatement après sa présentation au temple; de même, dans les *abhinis chkramana-sutra*, c'est dans la douzième année que le même événement s'accomplit pour le Bouddha. Les parents trouvent Jésus dans le temple « assis au milieu des docteurs, » absolument comme le père de Bouddha trouve son fils dans la jungle « au milieu des munis (sages) du passé » qui étaient descendus du ciel pour admirer et louer « le superbe ».

Ainsi donc Bouddha et Jésus, dotés tous deux de la même précocité, sont trouvés par leurs parents enseignant les savants.

Il y a là une coïncidence tellement curieuse qu'elle ne peut provenir du hasard. Suivant nous c'est bien la même légende bouddhique qui crée celle du Christ annoncé par Bouddha, et cela bien des fois: « Quand l'humanité l'exigera, un autre Bouddha apparaîtra, ce sera le Maitreya Bouddha, c'est-à-dire le Bouddha miséricordieux. »

Il avait prédit que sa doctrine à lui fleurirait pendant 500 ans; or il mourut l'an 477 avant J.-C. qui ne commença à prêcher sa doctrine qu'à l'âge de 30 ans environ, c'est-à-dire juste 500 ans après le Bouddha.

Notre supposition que Jésus a dû s'incarner dans le corps d'un jeune homme de 10 à 12 ans n'a donc rien d'invraisemblable.

Et poursuivant cette donnée jusqu'à ses limites extrêmes, ne pourrions-nous pas poser cette autre question: S'étant incarné dans un Essénien, Jésus serait-il d'origine sémitique ou aryenne?

Nous avons dans le temps étudié ici même dans cette Revue (1) cette origine qui changerait totalement celle du christianisme; nous n'insisterons donc pas à ce sujet, mais il nous sera bien permis de regretter qu'un homme de la valeur de Paul de Régla, si érudit, n'ait pas jeté un regard dans le domaine inexploré que nous venons de mentionner, lui qui a l'air de connaître si bien cette admirable secte des Esséniens, ces véritables précurseurs du christianisme, du jésunisme, du socialisme futur, qui apportera certainement un peu plus d'égalité et d'altruisme au milieu de notre société si aristocratique et si égoïste.

(1) N° du 1er août 1890. — N° 8 de l'année 1890.

En lisant attentivement tout ce que M. de Régla nous dit des Esséniens d'après Josèphe, on peut voir que le caractère de ces hommes vertueux est tout différent du Sémite, du Juif; pour nous il est parfaitement clair que ces hommes d'élite sont des Aryens, cela se voit par leurs mœurs, leur douceur leur bonté, leur charité.

Le lecteur ne doit point s'étonner de ce que nous avançons, s'il veut bien se rappeler la formation du peuple d'Israël qui est bien sorti de l'Egypte, mais qui pour cela n'était pas, n'appartenait pas à une seule race; nous n'ignorons pas que l'Egypte au moment du séjour des Hébreux renfermait des peuples orientaux venus de fort loin dans la terre des Pharaons; dès lors il est bien permis de supposer que tous les Hébreux qui quittèrent l'Egypte à la suite de Moïse n'étaient pas de même race.

Divers faits que nous relevons page 9 et suivantes prouvent bien d'après nous que les Esséniens étaient originaires de l'Inde.

C'étaient de « véritables anachorètes moraux... ils se mettaient en garde contre la légèreté des femmes.... ils méprisaient les richesses, vivaient en commun; leurs vêtements étaient blancs, si l'un deux était souillé par une tache de graisse ou d'huile, il était tenu de se purifier.... ils étaient d'une piété exemplaire... leur corps était entouré d'une ceinture de lin... ils étaient fort sobres et leur nourriture était plus végétarienne qu'animale... pour les ascètes et les thérapeutes la nourriture était entièrement végétarienne.... Les Esséniens se mettaient rarement en colère... Ils imposaient aux néophytes des épreuves très sérieuses avant de les admettre dans leur secte... etc., etc. Ne croirait-on pas lire une page d'un livre hindou parlant des sages munis de l'Inde antique. Mais pour nous ce qui conclut le plus en faveur de l'origine aryenne des Esséniens et par conséquent de l'origine aryenne de Jésus, c'est le portrait du Christ fait par Paul de Régla, portrait que nous avons mentionné au début de cette étude et que nous donnons ici en terminant, parce que le lecteur connaît maintenant par tout ce qui précède tout le sérieux de l'œuvre dont nous venons de lui faire connaître quelques points seulement à propos de Jésus. — Ce portrait le voici tracé de main de maître (voir page 112 et suivantes):

« Jésus avait alors 33 ans environ. Il était dans la plénitude de ses facultés physiologiques et psychiques. D'une grandeur un peu au-dessus de la moyenne, les épaules assez larges, la poitrine légèrement bombée, la taille mince, et tout le corps d'une pureté de lignes irréprochable, malgré une maigreur assez prononcée, il représentait bien ce type alerte et vigoureux, quoique délicat, du juif syrien, encore assez répandu dans les environs de Nazareth. Sa physionomie était empreinte d'une douceur remarquable, et

la pureté des traits était rehaussée par une pâleur mate à la teinte légèrerement bronzée par le hâle; son front était large, d'une élévation ordinaire mais un peu renflé au-dessus des globes oculaires. Son crâne qui réflétait à lui seul toute la haute valeur intellectuelle de Jésus, était symétrique dans sa forme arrondie et élargie vers les temporaux; le sommet,tout développé qu'il était, ne se terminait pas en pointe comme chez les fanatiques, mais s'arrondissait en une courbe des plus régulières pour rejoindre le cervelet,dont la base, siège de tous nos instincts, était assez prononcée, tout en se perdant graduellement et harmonieusement dans l'épaisseur du cou.Les cheveux d'un châtain clair, qu'il portait très long comme les Esséniens, étaient un peu ondulés sur les tempes et sur le sommet du front et se terminaient en nombreuses et capricieuses frisures sur les épaules. Les oreilles finement et vigoureusement ciselées, étaient petites, mais bien détachées. Les sourcils bien dessinés, bien arqués, étaient séparés à la racine du nez par un pli vertical, suffisamment creusé pour indiquer tout à la fois le travail considérable de la pensée et l'existence d'une volonté puissante. Ses yeux d'une moyenne grandeur, mais bien fendus, ombragés par des cils châtains, longs et soyeux un peu enfoncés dans leur orbite, étaient d'un bleu gris, dont la teinte se modifiait, suivant les impressions de son âme, pour présenter des nuances allant plus particulièrement vers le bleu ou gris châtain ; le regard dans son expression générale, était d'une douceur charmante, un peu perdue dans le vague de la rêverie ; mais lorsqu'il s'animait, lorsqu'il devait projeter toute la tension de volonté qui était en lui, il devenait absolument fascinateur, d'un éclat étonnant et d'une pénétration qui en rendait la puissance insoutenable.Le nez aquilin, plutôt droit que courbé se fondait dans deux narines dont la mobilité était presque aussi grande que celle du regard; les pommettes étaient un peu saillantes,sans rien d'aigu. La bouche admirablement dessinée, toute ombragée qu'elle était par une moustache assez épaissse, d'un châtain clair donnant sur le roux, était un peu grande et apparaissait encadrée par des lèvres charnues assez prononcées d'une superbe carnation. Les dents étaient très blanches, d'une forme régulière et moyenne. Le menton assez court suffisamment prononcé était plutôt carré que rond; quant à la barbe qu'il portait d'une moyenne grandeur, légèrement séparée du menton, elle était d'un blond châtain, donnant également sur le roux ; comme la moustache elle était un peu frisée. »

Voilà certes le portrait, nous pourrions dire le beau type de la race aryenne. Nous pensons que M. Paul de Régla dans une prochaine édition de son ouvrage, voudra bien satisfaire aux desiderata que nous venons de formuler au sujet de son œuvre qui déjà fort belle serait, suivant nous, ainsi remaniée, parfaite.

ERNEST BOSC.

PENSÉES DE MADAME CORNÉLIE

(Extrait du journal *la Pensée des morts*).

Le matérialisme qui, dit-on, cherche de nos jours à tout envahir, — je parle du matérialisme scientifique ou positivisme, — n'est point aussi dangereux pour la société en général qu'il paraît l'être au premier aspect.

Au philosophe idéaliste, qui espère et voit au delà du présent, il s'annonce, au contraire, comme une force immense. C'est même, à mon humble avis, la base la plus naturelle, l'assise la plus solide du spiritualisme.

Pour celui qui n'est pas de parti-pris, c'est — au moyen de faits palpables — la recherche, l'étude, le travail consciencieux, et presque constant de la pensée, pour connaître ce qu'il nous importe le plus de savoir. Etude très utile, qui doit certainement précéder une éclosion nouvelle et favorable de l'esprit.

Le positiviste procède ainsi, et nécessairement, sur les apparences, à cause de nos sens qui l'aident dans son labeur; et lorsque son idéal, malgré ses efforts, ne dépasse point le niveau terrestre, il ne saurait descendre plus bas; tandis que l'homme sans conviction, — dont l'intelligence insouciante reste inactive, — vit surtout de sensualisme, ce qui n'est pas vraiment la vie des êtres intelligents, mais une espèce de dégradation morale.

Celui donc qui, de tout effet cherchant à approfondir la cause, veut enfin se connaître lui-même, et, pour ne rien laisser au hasard, commence à fouiller au fond de l'abîme, ce travailleur, dis-je, y peut bien découvrir l'antre mystérieux où dorment les âmes (Darwinisme), mais, comme après le stage voulu, la science est depuis longtemps sortie de ce primitif où l'être conscient sommeille, il ne pourra d'abord se reconnaître.

S'il veut — d'accord avec son savoir et son niveau actuel — poursuivre son travail, il faudra qu'il cherche plus haut. Car en s'épurant, le germe naissant — être caché — est devenu chez lui le MOI pensant, conscient, soucieux, curieux, volontaire, chercheur, juge et arbitre, qui ne peut satisfaire la curiosité inquiète qui le poursuit sans cesse qu'en s'élevant sur les ailes du spiritualisme.

Chaque étude a son temps, sa période, chaque progrès a son heure. Or, si le spiritualisme prend aujourd'hui une base *granitique*, quelle science désormais pourra le renverser?

ÉCOLE PRÉPARATOIRE BLAISE PASCAL

A Nice (Alpes-Maritimes), 22, quai Place d'Armes, les pères de famille, nos F. E. S., peuvent placer leurs enfants s'ils veulent qu'ils acquièrent une instruction solide, et soient préparés au baccalauréat et aux écoles.

Le directeur, M. Georges Didiée (que nous recommande M. le comte de Penamacor dont le fils est élève de l'institution), perfectionne les étrangers dans l'étude de notre littérature, leur donne une instruction de premier ordre, les entoure d'un confort peu habituel dans les pensionnats. Il ne faut point oublier que M. G. Didiée est spirite, que les siens partagent nos croyances.

Prière à nos collègues du journalisme spirite et spiritualiste, de signaler cette institution. Le *Phare du Littoral*, qui paraît à Nice, signale que M. G. Didiée a présenté trois jeunes gens au baccalauréat, en juillet dernier, que tous ont été reçus avec félicitations du jury.

Au moment de mettre sous presse nous apprenons la désincarnation de William Stainton Moses (Oxon), éditeur du « Light » et premier président de l'Alliance spiritualiste de Londres. Nous donnerons la biographie de cet écrivain si regretté dans notre prochain numéro.

Le magnétiseur Ch. Lafontaine, est mort à Genève dans sa 90e année. Voici l'article que publie le journal de Genève :

« Il y a quelques jours, Genève perdait un homme qui avait joui d'une réputation européenne et que tout le monde connaissait et aimait à Genève, Charles Compant de La Fontaine. Très réputé comme magnétiseur, il avait été appelé dans notre ville en 1851, pour un cas de paralysie déclaré incurable; il avait eu le bonheur de guérir sa malade; dès lors, l'affluence des malades fut telle que, trouvant Genève si belle, s'y étant lié avec les célébrités médicales, il ne la quitta plus.

De France, d'Italie, de Russie, d'Angleterre on venait se faire soigner par lui. Il pratiquait son art sans aucun charlatanisme. Très bon et très généreux il soignait gratuitement beaucoup de malades, auxquels il s'intéressait en raison même des privations qu'ils avaient à endurer. Le nombre de ceux qu'il a soulagés ou guéris dans sa longue carrière est incalculable.

Il a publié plusieurs ouvrages, dont un, l'*Art de magnétiser*, est arrivé en 1890 à sa sixième édition. Pendant douze ans, il a dirigé et rédigé la publication d'un journal mensuel, *le Magnétiseur*; il a fait paraître aussi les *Mémoires d'un magnétiseur* (1866 et 1867), deux éditions rapidement épuisées, ainsi que d'autres petits ouvrages introuvables aujourd'hui.

Pendant de longues années, il a donné chaque hiver des cours de magnétisme, suivis par de nombreux élèves, dont plusieurs sont devenus de savants docteurs, et a été appelé à Lausanne, en 1869, pour répéter l'un de ses cours devant un nombreux public.

La lecture était son délassement favori; non seulement il se tenait au courant de tout ce qui paraissait de sérieux pour ou contre le magnétisme, qui était l'unique préoccupation de sa vie, et qui est si mal étudié et appliqué dans cette fin de siècle, mais il aimait aussi la vraie littérature; les bons livres étaient ses meilleurs amis, et ce n'est que dans les derniers mois de sa vie que, n'en ayant plus la force, il a dû renoncer à cette distraction.

Issu d'une très ancienne famille de la noblesse française, décimée et ruinée en 1793, il en avait hérité les qualités morales; c'était un homme de courage et un vrai galant homme, et il était resté profondément attaché à sa patrie.

Ses longs voyages, pendant lesquels il s'est trouvé en relations avec les savants et avec le monde diplomatique des pays qu'il visitait, lui avaient laissé d'intéressants souvenirs, dont ses intimes ne se lassaient pas d'entendre le récit.

Depuis quelques années, il vivait très retiré, souffrant d'une affection des bronches qui vient de l'emporter à l'âge de 90 ans. Presque tous ses contemporains l'avaient précédé dans la tombe. Tous ceux qui l'ont connu, de près ou de loin, auront appris sa mort avec un vif sentiment de regret, car il était bon pour tous, généreux de sa personne et de sa bourse, et il faisait beaucoup de bien.

— La Fontaine comme du Potet, comme tous les vrais savants, est mort relativement pauvre; avec sa grande barbe blanche, son œil vif et son front dénudé et chauve, il avait véritablement la tête d'un patriarche et d'un druide. »

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35e Année — N° 11. — 1er Novembre 1892.

Commémoration des morts. — Les spirites parisiens sont invités à la séance du 1er novembre, 1, rue Chabanais, à 2 heures précises de l'après-midi, selon l'usage établi par Allan Kardec, en l'année 1858.

Les séances spirites auront lieu en novembre, les 11 et 25, à 8 h. 1/2 du soir.

La réunion du comité de propagande aura lieu le jeudi 18 novembre à 8 h. 1/2 très précises du soir.

LE SPIRITUALISME

PAR

A. R. Wallace

Extrait du *Chamber's Encyclopédia*, page 645, de l'année 1892.

Le spiritualisme (appelé spiritisme sur le continent) est le nom donné à un grand nombre de séries de phénomènes anormaux causés par des êtres spirituels, ou supposés tels, auxquels se joint la croyance qui en dérive : *la communion des vivants avec ceux que l'on appelle morts.* La définition suivante, donnée par le « *Spiritual magazine* » de Londres, est, depuis plusieurs années, le meilleur exposé de la question fait en Angleterre : « Le spiritualisme est une science, basée exclusivement sur des faits ; elle n'est ni spéculative, ni imaginaire, puisqu'elle est basée sur des faits, rien que des faits, accessibles au monde entier. Grâce à un système de médiumnité très étendu et probablement illimité, il forme une physiologie substantielle fondée sur les déductions logiques les plus strictes; son principe cardinal, établi par des expériences et des essais faits par des millions d'hommes et de femmes, sains d'esprit, de tous les pays et de toutes les religions, est la croyance à un monde d'esprits et à la continuation de l'existence de l'esprit individuel, passant par l'éclipse momentanée de la mort, et disparaissant de la terre, pour réapparaître dans le monde spirituel et devenir un membre de la population éternellement grandissante des esprits. »

Le mouvement, connu sous le nom de « *Spiritualisme moderne* », est considéré généralement comme ayant dû commencer en 1848, par certains bruits et phénomènes mystérieux qui se manifestaient dans une maison occupée par M. Fox à Hydéville, dans l'état de New-York ; ses filles, Margaret et

Kates, âgées de 12 et de 13 ans, furent les premiers médiums, car, en leur présence, des phénomènes se produisaient. Il ne faut pas croire que ces phénomènes fussent nouveaux, car l'histoire constate des faits semblables ; tels furent les désordres à l'ancien palais de Woodstock, en 1649 ; ceux de M. Mompesson, à Redworth, en 1661 ; ceux de la cure de Ysworth, en 1716, dans la famille de M. Wesley, le père du fondateur du méthodisme ; le revenant de Cock Lane, examiné par les Dr Johnson, Bishop, Percy et autres gentlemen ; les faits extraordinaires, dans la maison de M. Jobson, dans le Sunderland, en 1839, qui furent étudiés et publiés par le Dr Clanny F. R. S., et certifiés authentiques par seize témoins, comprenant cinq médecins et chirurgiens ; il y a quantité de faits moins importants rapportés dans les ouvrages de William Hourtt, Robert Dale Owen, le Dr Eugène Crowell, et de plusieurs écrivains plus anciens; mais, aucun de ces faits, n'attira beaucoup l'attention, ni ne conduisit à aucune étude systématique du sujet.

Ce qui distingue surtout l'année 1848, c'est qu'elle a été le point de départ d'un mouvement qui a grandi et s'est développé considérablement, jusqu'à ce que, en dépit de faux rapports ridicules et de persécutions, il ait gagné des adhérents dans toutes les classes de la société, et dans toutes les parties civilisées du globe. Le spiritualisme se trouve pratiqué aussi fréquemment dans les hautes classes que dans les classes moyennes et pauvres ; il a une quantité suffisante de croyants dans les rangs les plus élevés des sciences, de la littérature, des arts, et dans toutes les professions.

Dans tous les pays de l'Europe, en Amérique et en Australie, il y a de nombreux journaux qui propagent la connaissance des phénomènes et des enseignements de la philosophie qui en découle ; c'est au spiritualisme que l'on doit la modification apportée par certains membres du clergé anglais dans les enseignements concernant la vie future. Ces faits et ces qualités caractérisent largement le spiritualisme comme étant très différent de tout ce qui a précédé, et lui donne des droits au respect.

Lorsque les bruits et les mouvements de meubles furent entendus primitivement, ils furent attribués à des farces, ou à tout autre cause naturelle ; et il y eut, dans chaque cas, et pendant toute la durée des manifestations, un fort préjugé contre toute explication différente. Lorsque la famille Fox ne put découvrir la cause de ces bruits, des voisins furent appelés, mais vainement. On remarqua bientôt que les sons et les mouvements les plus violents se manifestaient pendant la présence, ou dans le voisinage immédiat de l'une des deux petites filles, et toute précaution fut prise pour éviter une supercherie de leur part ou les surveiller de près ; on leur tint les pieds et les mains, on les lia dans des sacs, on les mit pieds nus sur des cous-

sins, tout fut inutile. Les coups précipités ou forts, sur les portes, les tables le plancher, le plafond, se manifestèrent tout aussi bien.

On remarqua que les bruits se manifestaient après une question, et comme réponse à des observations. Ensuite l'alphabet fut employé, et des réponses aux questions furent obtenues par des coups frappés à certaines lettres qui, notées, formèrent des mots et des phrases.

De cette manière on obtint la certitude que les bruits étaient le fait de l'esprit d'un homme assassiné dans la maison et enterré dans la cave; on y trouva des ossements humains mêlés à de la chaux et à du charbon de bois, preuves de ce meurtre; les habitants précédents de cette maison reconnurent qu'ils avaient également été dérangés par des bruits inexplicables.

L'excitation causée par ces faits fut si grande, que, pour satisfaire la curiosité des visiteurs, la famille Fox fut obligée de se soumettre à des manifestations publiques, et alors de remarquables phénomènes se produisant en présence de tous, la médiumnité en séances publiques commença.

A la même époque, d'autres médiums se découvrirent dans différentes parties du pays, un développement spécial de ce pouvoir anormal se manifestait.

En 1845, un jeune garçon sans aucune instruction, André Jackson Davis, fils d'un tisserand et apprenti cordonnier à Pouglkespsie, New-York, donna des preuves de pouvoirs remarquables, comme *Trance*, médium clairvoyant et guérisseur de maladies. Pendant ses trances, il faisait preuve d'un savoir si étendu, sur des sujets absolument en dehors de ses aptitudes habituelles, qu'il attira l'attention des hommes de science; sous leurs auspices, il fit, à New-York, 157 conférences qui furent ensuite publiées et formèrent un volume de 800 pages.

Ces facultés J. Davis les a exercées pendant une longue existence, et l'un de ses disciples, Thomas Lake Harris (q. v.) fit un poëme : *Lyric of the Golden Age* (*Chants de l'Age d'or*); il fut dicté en quatre-vingt-quatorze heures, et, de l'avis de William Howitt, il mérite cet éloge d'être presque à la hauteur de Milton.

A la même époque (1846-50), les frères Davenport produisirent les remarquables phénomènes qui intriguèrent tant d'observateurs dans toutes les parties du monde.

En 1846, le fameux médium Home, alors âgé de 13 ans, eût sa première vision, celle d'un ami, qui, à 300 lieues de distance, lui annonçait sa mort accomplie trois jours avant, à une certaine heure, fait prouvé et parfaitement exact.

Nature et ordre de Phénomènes.— Dans presque tous les cas, le médium

est une personne qui, dans sa jeunesse, a des visions et entend des voix qui souvent communiquent des renseignements sur des évènements passés, ou même futurs, inconnus de sa famille et de lui-même. A la suite de ces événements et probablement pour attirer l'attention d'autres personnes, des bruits se font entendre; parfois l'on perçoit des voix, parfois de la musique. Suivent des mouvements d'objets matériels, soit en plein jour, mais plus souvent dans l'obscurité, ou de manière à ce que le résultat seul soit vu. Des chambres et même des maisons sont parfois ébranlées, des sonnettes s'agitent violemment sans cause matérielle; des fleurs, des fruits ou autres objets sont apportés de loin, dans des chambres entièrement closes, objets parfois de nature particulière comme ayant été désirés au même moment par les personnes présentes.

Un autre phénomène curieux est celui de nœuds faits et défaits. Parfois le médium est noué de telle manière qu'il est absolument impossible qu'il se soit ficelé lui-même; lorsque d'autres personnes le nouent, et que les nœuds et les bouts de la corde se trouvent hors de sa portée, il est presque instantanément délivré. Des nœuds se trouvent aussi faits sur des cordes sans bouts, d'une manière humainement impossible, comme dans les expériences du professeur Zöllner.

Un phénomène fréquent est celui d'instruments de musique rendant des sons sans aucune intervention humaine, tels que sur un accordéon tenu par le médium ou par l'un des spectateurs. Parfois ce sont des pianos fermés qui jouent, tandis que des accordéons ou des tambours de basque planent dans les airs et s'accordent en créant une harmonie. Des écritures et des dessins sont souvent exécutés sans intervention humaine. L'écriture se produit sur des papiers tenus ou jetés sous la table, enfermés à clef dans des tiroirs, ou placés entre deux ardoises vissées ensemble. Les dessins sont de différentes natures; quelques-uns sont tracés sur l'ardoise, avec un crayon ou de la craie; d'autres sur du papier. Des dessins fort bons, au crayon, à l'aquarelle, ou à l'huile, sont exécutés avec une très grande rapidité, et dans des conditions qui rendent l'intervention humaine impossible. Un médium écossais, produisait ordinairement de petits paysages à l'huile, sur des cartes marquées au préalable par les témoins, et cela dans la plus complète obscurité; le résultat obtenu, les couleurs étaient encore fraîches. C'étaient habituellement des œuvres très correctes et très artistiques. Dans d'autres cas, l'espace, sous la table, était couvert par un large châle pendant sur le sol; des cartes marquées étaient jetées au-dessous, et, dans l'espace de 10 à 15 secondes, les dessins étaient terminés; bon nombre de ces dessins furent montrés à l'auteur de ces lignes, par M. Benjamin Coleman; l'un d'eux

était tracé sur du papier marqué par M. Coleman, à l'aide d'épingles passées au travers d'une mince bande de papier, laquelle restait maintenue comme preuve d'identité.

Le dessin, tracé sur ce papier, consistait en deux oiseaux tenant une guirlande de fleurs dans leurs becs : les deux trous formés par les épingles, représentaient les yeux, et comme ils correspondaient exactement avec le bout de papier, maintenu par les épingles, il était prouvé que c'était bien le papier donné par M. Coleman qui avait été employé ! — Lord Borthwick était présent à l'exécution de ces dessins, il confirma la déposition de M. Coleman devant le comité de la « dialectical Society » en 1869.

Un des phénomènes physiques les plus marquants, c'est la lévitation des corps humains qui s'est produite avec beaucoup de médiums, mais ce fait n'a jamais été si complètement attesté que par M. Dunglas Home. L'extraordinaire extension, en longueur, de son corps, a aussi été attestée par de nombreux et compétents observateurs ; en sa présence, ainsi qu'avec celle d'autres médiums, de lourdes tables se trouvaient soulevées à une hauteur considérable, ou inclinées à un angle d'environ 45° ; les nombreux objets placés sur la table, livres, verres, lampes etc, ne tombaient pas.

Un phénomène très extraordinaire, produit par M. Home et quelques rares médiums, c'est le pouvoir de neutraliser l'action du feu, tant sur leur personne que sur celle des spectateurs. Lord Lindsay. (Comte de Crawford depuis 1880), fit la constatation suivante devant la « *Dialectical society* : « J'ai souvent vu Home, alors qu'il était en France, aller à la cheminée et en retirer de grands morceaux de charbon rougis à blanc ; il les portait dans ses mains, les glissait sous sa chemise, etc. Huit fois, j'ai tenu, moi-même, un charbon chauffé à blanc, entre mes mains, sans me faire mal, alors qu'il me brûlait la figure lorsque j'élevais le bras.... Il y a quelques semaines de celà, j'étais à une séance, avec huit autres personnes ; sept, parmi elles, purent tenir des charbons brûlants sans douleur, tandis que les deux autres ne pouvaient en supporter l'approche. »

Lord Adare, M. Jencken et plusieurs autres, virent M. Home attiser le feu avec ses mains, et placer sa figure au milieu des charbons enflammés, les remuant comme s'il se fut baigné dans de l'eau.

M. S. C. Hall., le comte de Crawford et plusieurs autres personnes, virent M. Home placer un charbon ardent sur la tête de M. Hall, et rabattre ses cheveux blancs par-dessus le charbon ; il y resta plusieurs minutes. Lorsqu'il fut enlevé, il brûlait encore les doigts des personnes qui tentèrent de le toucher. Un certain nombre d'autres personnes, des plus considérées,

ont témoigné dans des circonstances semblables, à propos de M. Home.

Un phénomène encore plus extraordinaire, plus éloigné du pouvoir normal de l'homme, c'est la production de mains visibles et tangibles, qui soulèvent des objets, souvent écrivent et s'évanouissent. Production de figures, et même de personnes entières, dans des conditions qui rendent l'imposture impossible. Les fantômes aussi bien visibles qu'invisibles, ont eu leur objectivité prouvée en étant photographiés, et ceci a été accompli par des experts qui sont au-dessus du soupçon, et dans des conditions qui rendent la réalité du phénomène démontrable. Les mains, les pieds et les visages de ces fantômes ont produit des moules dans de la parafine fondue, dans des conditions qui mettaient l'imposture de la part des médiums hors de question.

Il y a encore, finalement, une série de phénomènes qui peuvent être définis : physiologiques ou spirituels ; ils consistent dans l'apparition d'esprits ou de formes éthérées, invisibles aux autres ; audition de leurs voix qui nous apprennent des évènements qui se passent à distance ; de faits inconnus de toutes les personnes présentes et vérifiés par la suite ; d'évènements futurs qui arrivent tels qu'ils ont été prédits — tous phénomènes dont il existe de nombreux exemples. Les personnes douées de ce don font souvent de longs et éloquents discours, ou bien elles donnent de l'écriture directe, en un langage élevé, sans aucune participation mentale et consciente de leur part ; par ces communications, nous obtenons les plus complètes connaissances sur l'enseignement et la philosophie du spiritualisme moderne.

(*A suivre.*)

LE SPIRITISME DANS L'ÉDUCATION

Conférence lue par Mlle Champury à la Société d'études psychiques de Genève.

Elever un enfant, c'est lui apprendre à se passer de nous.

Voilà une définition d'Ernest Legouvé qui, sous une forme un peu paradoxale, me paraît indiquer nettement le but poursuivi dans toute éducation Ce but, en effet, a toujours été le même : faire de l'enfant un homme, c'est-à-dire transformer un être faible, ignorant, incapable de rien par lui-même, ne vivant que dans le présent ou dans un avenir tout immédiat, en un nouvel individu, capable de juger, de comprendre sa propre raison d'être, ses rapports avec les hommes, ses devoirs envers eux, et doué d'assez de force personnelle pour se gouverner lui-même et se préparer son au-delà.

L'éducation est donc une influence constante, voulue, méthodique, exercée sur le développement physique, intellectuel, moral et religieux de l'enfant, avec tact, abnégation et renoncement absolu de la part de l'éducateur.

Pour réaliser un si beau programme, les systèmes ont abondé. Tous les penseurs ont touché plus ou moins à la question de l'éducation, sentant bien que l'avenir d'une nation est contenu en germe dans les années d'enfance de chaque individu en particulier. Ces systèmes ont varié selon l'époque, la race, le point de vue sous lequel l'éducation a été considérée et l'idée que le pédagogue s'est faite de la nature de l'enfant. Mais les principes fondamentaux sont demeurés essentiellement les mêmes et n'ont été modifiés que dans leurs applications. Ainsi l'on a toujours distingué la culture physique et la culture intellectuelle, mais l'un a plus particulièrement visé à développer les forces corporelles de l'enfant, tandis que l'autre donnait tous ses soins aux facultés de l'esprit.

Chacune des grandes étapes de la marche du progrès a été accompagnée d'une gerbe d'idées neuves. Notre époque semble marquer une de ces étapes; une moisson nouvelle se prépare; une fièvre de découvertes se propage; on sent l'insuffisance de tout ce que le passé a déjà fourni et la nécessité d'une réaction contre les théories matérialistes du siècle.

Le matérialisme a envahi peu à peu tous les domaines. Quelle a été, par exemple, la note dominante en pédagogie pendant un certain nombre d'années? La culture réale, manuelle, professionnelle. Elle correspondait au positivisme en honneur; tout y était dirigé dans le but de préparer l'enfant au combat pour l'existence. Mais on commence à comprendre que cet utilitarisme excessif est une erreur, même au point de vue pratique, et la réaction se fait déjà sentir, réaction qui deviendra intense et dont le spiritisme sera, croyons-nous, un des principaux agents. Il lance actuellement dans les branches épuisées de la philosophie, de la morale, de la religion, une vigoureuse poussée de sève; il en fournira aussi sa part à la pédagogie; et je n'entends pas seulement ici la science que l'on décore de ce nom, mais aussi et surtout celle qui se pratique dans la famille, celle qui agit plus qu'elle ne discute.

Le spiritisme a d'abord été révélé à des adultes: ses phénomènes physiques ne pouvaient être remarqués et étudiés avec fruit par des enfants, l'élaboration de sa doctrine philosophique réclamait des esprits déjà préparés par l'étude et des cœurs éprouvés dans leur foi. Mais il est temps que son domaine s'élargisse et que les nouvelles générations soient amenées dès l'enfance au spiritisme, afin qu'il se fixe et se propage. Il constitue d'ailleurs un auxiliaire éducatif précieux ; à l'éducateur, il fournit des bases nouvelles où s'appuyer; à l'enfant, il offre une religion qu'il peut comprendre parce qu'elle présente moins d'abstractions que les articles de foi admis jusqu'ici par l'Église.

Pour arriver à son but qui est de faire faire à l'humanité un pas de plus vers la vérité, le spiritisme met en relief certaines idées qui, si elles ne sont pas nouvelles, ont été jusqu'à présent éclipsées par d'autres; il n'était pas temps, sans doute, de les faire prédominer, ou plutôt elles manquaient des preuves à l'appui qui peuvent les faire accepter. C'est, du reste, le grand apport du spiritisme, de fournir des preuves à des théories auparavant hypothétiques, et c'est ce qui lui permettra de devenir populaire et universel.

Parmi les principes qu'il met tout particulièrement en lumière, en voici quelques-uns qui se rattachent d'une manière spéciale au sujet qui nous occupe:

L'immortalité de l'âme, qui implique comme conséquence la nécessité de l'éducation[1];

La pluralité des existences, qui garantit la continuité de cette éducation ;

La responsabilité et la solidarité, qui en constituent la partie pratique ;

Enfin l'insexualité de l'esprit (qu'on me pardonne ce néologisme), qui permet un développement absolument complet de cet esprit.

Pour qui n'admet pas l'existence de l'âme, l'éducation n'a qu'une bien faible raison d'être, puisque la tâche des parents et des maîtres se résume dans le développement physique de l'enfant.

Pour qui admet l'existence d'un principe intellectuel,mais sans avenir par delà la mort, la tâche doit être bien peu intéressante !

Pour qui admet l'âme, mais ne lui accorde que l'existence présente pour se préparer aux félicités du ciel et les mériter, la tâche doit être écrasante.

Aussi les philosophes ont-ils fait dès longtemps la part de l'âme et l'ont-ils déclarée immortelle. Mais ils ont trop considéré son avenir sans se soucier suffisamment de son passé. Le spiritisme a cherché le point de départ de cette âme dans un état tout à fait rudimentaire et nous la montre s'élevant graduellement par ses efforts, ses épreuves, ses expériences personnelles sur l'échelle du progrès, dans de nombreuses incarnations successives et sur des mondes très divers. L'âme a subi un certain nombre d'existences avant celle dans laquelle elle se trouve, et combien n'en subira-t-elle pas encore avant d'atteindre à la perfection qu'elle poursuit ! Donc l'enfant a un passé dont l'éducateur doit tenir compte, et l'avenir qui l'attend sera la résultante de l'existence présente.

L'enfant a un passé. Voilà certes une affirmation qui n'a rien de bien neuf, quatre siècles avant notre ère, elle était déjà professée par l'école platonicienne dont le chef avait dit : « Apprendre, c'est se ressouvenir ». Mais elle était tombée dans l'oubli, et la petite graine que l'antiquité avait semée

si elle n'était pas morte, était assez peu cultivée. Le spiritisme la reprend et la développe; il trouve en elle une des notions fondamentales sur lesquelles s'appuieront ses adeptes dans l'éducation de leurs enfants. Pour nous, en effet, ce n'est plus une petite âme neuve, sortant des mains du Créateur par un miracle spécial, qui entre dans la famille avec un nouveau-né; c'est un esprit déjà plus ou moins avancé qui vient s'y incarner pour réaliser un progrès, expier et réparer un mal commis, accomplir une mission, achever seulement peut-être une existence brisée trop tôt antérieurement. Et ce n'est pas par hasard qu'il s'est rapproché de ce foyer plutôt que de tout autre, car si l'esprit est avancé, il est libre même dans la naissance et c'est lui qui en détermine la condition; si son infériorité le rend incapable de ce choix, il est placé par de plus sages que lui dans le milieu qui lui convient. Si donc il a choisi ce père et cette mère ou s'il leur a été confié, c'est parce qu'ils pourront lui donner bien mieux que la vie matérielle, une éducation telle qu'il la lui faut pour que sa nouvelle existence soit productive. Peut-être est-ce une âme aimée autrefois qui, attirée par la sympathie et l'affection, vient renouer des liens rompus pour un temps; peut-être est-ce une épreuve qui se prépare pour la famille sous cette apparence angélique. Quel que soit d'ailleurs ce petit arrivant et le but de son incarnation, le fait à considérer tout d'abord pour entreprendre son éducation, c'est qu'il entre dans l'existenee avec tout ce qu'il a acquis dans ses vies antérieures; c'est un bagage précieux de connaissances variées, de penchants bons ou mauvais, d'aptitudes plus ou moins caractérisées, de facultés endormies qui s'éveilleront à mesure que les organes se prêteront davantage à leurs manifestations. C'ést à l'éducateur de découvrir ces puissances latentes qui ont besoin d'un appel, d'une excitation extérieure sans laquelle elles resteraient inertes. Sa tâche se trouve par ce fait modifiée profondément; ce n'est plus de former, en effet, qu'il s'agit, c'est de ressusciter pour ainsi dire des forces assoupies, d'aider à leur développement et leur donner une impulsion assez puissante pour qu'elles continuent à prospérer dans l'avenir jusqu'à leur complet épanouissement. La première des choses à faire est donc d'aider à ce réveil et d'étudier avec soin toutes les manifestations spontanées de l'esprit, afin de saisir et de grouper tous les indices qui peuvent montrer ce qu'il y a en lui à détruire d'une part, à cultiver de l'autre.

Semblable étude n'est pas toujours facile; certains enfants restent des énigmes pour les parents les mieux intentionnés; mais ce sont des exceptions, et même dans ce cas la tâche est facilitée à l'éducateur spirite par la netteté du chemin à suivre et du but poursuivi; la route peut être si

encombrée d'épines qu'elle paraisse impraticable ; il la voit néanmoins et il sait où elle conduit ; à lui de faire disparaître les obstacles qui l'embarrassent.

Il faut ensuite donner à ces forces découvertes une direction convenable sans laquelle il y aurait déformation, et maintenir un équilibre solide entre les diverses facultés. Sans effacer le trait distinctif d'un caractère, on doit chercher à le mettre en harmonie avec les autres faces de l'esprit.

L'être ne peut donc se perfectionner que par tout ce qui détermine l'éveil, la croissance et la direction.

Quand les traits caractéristiques sont suffisamment esquissés, aussi bien dans le domaine moral que dans le domaine intellectuel, il s'agit de tirer parti de tout l'acquis en le stimulant par le travail intuitif. Dès lors la tâche se répartit entre la famille et l'école. Elles doivent marcher de concert, s'entr'aider, se compléter ; mais le développement moral restera plus spécialement l'affaire des parents et le développement intellectuel celle du maître. Je n'ose pas aborder la question du spiritisme dans l'école. L'heure est encore lointaine, en Suisse au moins, où l'éducateur spirite pourra agir librement, où il ne sera plus contraint par un programme et un règlement qui l'empêchent de travailler comme il le voudrait au développement de ses élèves. Cependant n'est-ce pas déjà un progrès que l'engouement que l'on a depuis quelques années pour l'enseignement intuitif? Quelle en est la base, en effet? Faire trouver à l'enfant, l'amener de ce qu'il sait à ce qu'il ignore en le questionnant. On croit, à l'heure qu'il est, qu'on lui fait trouver ; en réalité n'est-ce pas plutôt retrouver qu'il faudrait dire ; il ressaisit peu à peu des connaissances antérieurement acquises, pour les développer par la suite.

La méthode intuitive est donc une première manifestation de la réaction antimatérialiste et un acheminement vers l'éducation spirite qui tiendra compte de tout l'acquis, et elle réalisera un progrès sensible quand on la cultivera en sachant tout le parti que l'on en peut tirer.

Mais restons du côté de la famille, d'autant plus que l'influence du spiritisme dans l'éducation se fait sentir plus profondément au point de vue moral que sous le rapport intellectuel, et que c'est dans la famille que doivent s'établir les bases solides de l'édifice.

Pendant les premières années, l'enfant est plus exclusivement confié à la mère ; c'est donc à elle à réaliser le premier travail d'analyse spirituelle. Et qui mieux qu'elle saurait comprendre ce qui anime ce petit être qu'elle aime comme seule une mère sait aimer, dont elle pressent les intentions, les désirs longtemps avant qu'il soit en état de les exprimer. Attentive, elle se rendra promptement compte des penchants antérieurs que trahira son fils

ou sa fille; tendre et ferme, elle mettra tous ses soins à faire prospérer ceux qui le portent au bien et à extirper sans merci les tendances contraires.

Cette éducation morale première et fondamentale sera-t-elle la même pour les enfants des deux sexes? A cela, le spiritisme répond oui, en vertu d'un autre de ses grands principes : l'esprit n'a pas de sexe. Par conséquent quel que soit le corps dans lequel il s'est incarné, il peut recevoir la culture que l'on considère comme l'apanage du garçon aussi bien que celle, plus modeste, que l'on réserve à la fille.

Les bases seront identiques, parce que chez l'enfant nous trouvons toujours ces trois dispositions particulières : l'amour, la confiance et la soumission, et parce que les mêmes vertus doivent animer tous les membres de la famille humaine, quels que soient leur sexe et leur position sociale.

C'est dans la pratique de ces vertus que se produisent les divergences, par le fait des vocations différentes auxquelles hommes et femmes sont appelés. Il sera de même sous le rapport de l'instruction. On constate actuellement que l'intelligence dite féminine est aussi apte que celle de ses frères à certaines études qu'on la jugeait incapable d'aborder avec quelque chance de succès.

Les pédagogues ont généralement admis que les mêmes règles peuvent être appliquées à tous les enfants jusqu'à l'âge de 7 ans, mais ils conseillent de ne développer pendant cette première enfance que le corps et les organes instruments des facultés. L'éducation spirite travaillera plus tôt au réveil des facultés elles-mêmes et pourra pousser au delà de 7 ans la limite de la culture identique pour les enfants des deux sexes. Il ne devra d'ailleurs se laisser guider que par ce qu'il aura observé et constaté dans le caractère d'un enfant ; les meilleures théories ne valent pas l'étude attentive et l'observation personnelle, car elles ne peuvent prévoir tous les cas qui se présentent à l'éducateur consciencieux. Celui-ci aura d'ailleurs le privilège inappréciable de trouver dans ses guides invisibles des conseillers judicieux et des auxiliaires dévoués. A lui de savoir se les attacher par sa conduite, la nature de ses pensées et de ses aspirations et son désir sincère du bien. Des parents qui prient pour que Dieu les éclaire seront toujours exaucés.

Ceci nous amème à parler de l'éducation religieuse ayant le spiritisme pour base.

Il existe, cela va sans dire, un rapport très étroit entre le développement religieux tel qu'on le conçoit en général et le développement spirite. Les règles émises pour le premier sont toutes applicables au second, mais elles sont insuffisantes, parce que la nouvelle doctrine crée envers les morts des

devoirs que la Réforme avait laissés de côté et que le catholicisme n'imposait qu'incomplètement, faute des lumières nécessaires.

Pour nombre de chrétiens, infiniment respectables d'ailleurs, le royaume des morts est sacré, y toucher est une profanation, tenter de soulever un coin du voile est un acte de curiosité inqualifiable. Pour les spirites, il n'en est point ainsi, le royaume des morts est devenu la patrie des vivants, et le voile est soulevé légèrement par des mains invisibles.

Nous savons que la pensée et surtout la prière sont les deux grands moyens que l'incarné a à sa disposition pour se rapprocher de ses bien-aimés disparus. La prière sera donc la base de la culture spirite comme elle l'est de la culture religieuse.

L'enfant apprend par la prière qu'il y a un Dieu auquel sa mère ne parle qu'avec respect et soumission, qu'elle remercie des bienfaits accordés, à qui elle adresse certaines demandes, en qui elle a une confiance absolue et qu'elle appelle Père. On objecte que l'enfant ne peut comprendre Dieu, que par conséquent il ne sait pas ce qu'il fait quand il prie. C'est vrai; mais ceux qui parlent ainsi ont-ils la prétention d'avoir compris Dieu et de s'être rendu un compte exact de la puissance de la prière ? Il est permis d'en douter. En cela, l'enfant devrait servir de modèle : il a confiance en sa mère ; il suffit qu'il acquière la conviction que cette mère croit en ce Dieu invisible dont elle parle, pour qu'il croit en Lui à son tour, et cette puissance de foi naïve est si forte qu'on ne peut s'empêcher de lui porter envie et qu'on répéterait volontiers avec une femme poète.

Mon Dieu, pour mieux t'aimer je voudrais être enfant !

La prière lui enseigne en même temps que les morts ne doivent pas être oubliés. En appelant les bénédictions divines sur les disparus aimés ou inconnus, il s'habitue à penser à eux autrement qu'on ne le fait en parlant d'eux d'ordinaire ; il comprend qu'ils vivent d'une existence différente mais bien réelle, qu'ils jouent encore un rôle dans le monde, qu'ils ont même une influence sur les vivants, une place au foyer familial, et que les inconnus ont droit aussi à l'intérêt de tous. Cette notion-là devient le germe du principe de la solidarité qui unit non seulement les hommes entre eux, mais l'humanité visible avec l'humanité invisible. Jamais on n'insistera trop sur cette importante loi universelle ; sans doute l'enfant ne la comprendra pas clairement non plus, dans toute sa beauté, dans toute son ampleur ; mais plus tard, dans la vie, cette pensée de fraternité se réveillera et il tendra une main secourable à l'inconnu qui aura besoin de son aide.

Il y aurait de l'imprudence avec certains enfants à l'imagination ardente à insister sur l'influence que peuvent avoir les désincarnés.

Il faut parler avant tout au cœur, y faire fleurir l'amour et la charité, avant d'aborder la question du rapprochement possible avec les soi-disant morts. Le premier deuil qui frappe la famille ou des amis intimes peut être l'occasion des premières données un peu positives sur l'existence de l'âme envolée. L'enfant accepte d'ailleurs sans peine cette idée d'une autre vie ; il n'est pas naturellement porté au doute ; au contraire, il aspire à l'avenir et l'étend votontiers au delà de l'existence présente ; s'il entend ses parents parler du défunt avec calme et affection, comme d'un ami ou d'un parent parti pour quelque long voyage mais qu'on est certain de retrouver tôt ou tard, il ne lui vient pas même à l'esprit de le considérer autrement. Si c'est un proche parent, un père ou une mère qui a été enlevé, on peut insister auprès de l'orphelin sur la persistance de l'amour qu'éprouvait le défunt à son égard, puis insinuer que celui que l'on regrette non seulement n'est pas à jamais perdu, mais n'est même pas tout à fait séparé de ceux qu'il a quittés, qu'il peut s'en rapprocher, les voir, les entendre et surtout qu'il continue à les aimer.

De là on passe à l'affirmation de la présence fréquente et du sentiment de joie ou de peine que doit éprouver ce témoin invisible selon que l'enfant se conduit bien ou mal. Cette idée est plus palpable, plus saisissante pour un jeune esprit que celle de la présence de Dieu, il lui est impossible de se représenter ce Dieu qu'on lui dit être partout ; cette notion est trop vaste, trop abstraite pour sa petite force de conception, tandis que sa mémoire lui retrace les traits du parent défunt et lui permet de donner pour ainsi dire un corps à sa conviction.

L'affirmation de la présence invisible de quelqu'un de connu et d'aimé pourra être un auxiliaire puissant à l'occasion, surtout si l'on a eu soin d'entretenir dans le jeune cœur le souvenir et l'affection. Parfois même on obtiendra par ce moyen un résultat que l'on aurait espéré en vain si les vivants seuls avaient été en cause, parce que dans ce cas la tendresse que l'enfant éprouve pour le témoin invisible et la crainte qu'il a de lui déplaire sont augmentées d'un sentiment de respect que la mort impose.

La survivance de l'esprit et la continuité de l'affection étant bien établies, il est aisé de passer à l'état dans lequel se trouve l'esprit désincarné. Il est même probable que l'enfant questionnera à ce sujet. On peut lui expliquer qu'un tel est heureux parce qu'il a bien accompli son devoir sur la terre ; que tel autre l'est moins parce qu'il s'est mal conduit. Il se fait ainsi quelque idée de la responsabilité de chaque individu et ce sera pour l'éducateur un précieux filon à exploiter. Ainsi à l'occasion d'une faute portant immédiatement ses conséquences fâcheuses, on peut généraliser ; ou bien faire

remarquer à l'enfant quel sentiment de joie et de paix il éprouve quand il a la conscience tranquille, et étendre ce principe aux heureux invisibles. Autant que possible, il faut développer la confiance dans l'avenir, dans le pardon et dans le bonheur, quand ce pardon et ce bonheur auront été mérités par un repentir sincère et un progrès soutenu dans la bonne voie. En éveillant cette confiance en un avenir plus heureux, on excite le désir d'y arriver, et ce désir à son tour sera un agent de progrès.

A propos des esprits malheureux, souffrant par leur faute, il faut rappeler à l'enfant qu'il peut leur venir en aide en priant et que c'est dans ce but qu'on lui a appris à appeler sur eux les bénédictions divines.

Il est probable qu'ainsi préparé l'enfant désirera en apprendre davantage sur les soi-disant morts ; tôt ou tard il demandera : « Où sont-ils donc ? »

Nous ne pouvons guère lui présenter la notion abstraite de la vie des esprits dans l'erraticité ; commençons donc par la fin, pour une fois ; prenons-le par la main, conduisons-le dans un endroit d'où l'on jouisse d'une grande étendue de ciel et disons-lui : « Quand ils ont accompli sur la terre tous les progrès qu'ils pouvaient y réaliser, ils s'en vont habiter les étoiles ; nous les y rejoindrons un jour. » L'enfant s'intéressera à ces demeures lointaines tout autant qu'aux capitales de l'Europe ou aux insectes de l'herbe. Ces astres sans nombre qui suivent éternellement et sans le moindre écart la route céleste que leur a tracée le Créateur, ces planètes qui ressemblent à la terre sous tant de rapports, ces mondes plus ou moins avancés, sur lesquels vivent d'autres humanités toutes différentes selon leurs conditions d'existence et leur degré de développement, tout cela le charmera à l'égal d'un conte de Perrault, et au lieu de lui avoir mis dans la tête des idées fausses qu'il faudrait détruire ensuite, on y aura placé les premières notions de l'astronomie, cette science splendide qui tend à prendre une place de plus en plus considérable, qui nous agrandit le ciel et ouvre à l'esprit les horizons sans bornes, le domaine de l'avenir.

Des merveilles que nous aurons fait contempler à l'enfant, ramenons sa pensée vers celui qui les a créées, ce même Dieu qu'il a appris à connaître. L'immensité de l'univers, les splendeurs de la création lui auront fait sentir en quelque mesure la toute-puissance de l'intelligence suprême; ce n'est qu'en contemplant et en admirant les œuvres qu'il se fera une idée un peu juste du Créateur, car pour lui les notions d'infini et d'immatériel sont absolument incompréhensibles.

Pour lui rendre sensibles jusqu'à un certain point les abstractions que nous ne pouvons éviter en traitant devant lui de semblables sujets, nous n'avons d'autre moyen que d'établir des comparaisons avec ce qu'il connaît.

Ainsi, pour lui faire comprendre cette échelle du progrès que tout esprit doit gravir de monde en monde et par une succession d'existences, on peut la comparer à cette autre ascension de l'élève qui monte de classe en classe, d'école en école, et qui, devenu un homme, continue librement à s'instruire.

A mesure que l'enfant apprend à mieux connaître le monde dans lequel il vit, sa curiosité s'éveille ; il questionne, il fait des suppositions, il tire des conclusions plus ou moins judicieuses.

La tâche se complique alors pour l'éducateur, car il ne s'agit pas de laisser la jeune imagination enfourcher un Pégase quelconque et s'en aller trop loin dans le domaine de l'invisible.

Mais avec quel intérêt profond et quelle satisfaction véritable ne voit-il pas l'esprit de son élève s'ouvrir de plus en plus à la lumière ! combien il est heureux et reconnaissant de pouvoir répondre aux questions par des vérités démontrées, au lieu d'être contraint

D'imiter de Conrart le silence prudent,

ou de recourir à des échappatoires qui ne satisfont ni l'un ni l'autre des deux interlocuteurs.

La tâche de l'éducateur devient encore plus délicate quand l'enfant possède quelque médiumnité. C'est une faculté à cultiver, évidemment, mais avec combien de tact et de prudence ! Dans ce cas, il est des écueils dangereux qu'il faut savoir éviter, entre autres l'orgueil, la fatigue et une curiosité imprudente. Le petit médium ne sait pas qu'il présente un caractère qu'on ne rencontre pas chez tous les individus de son âge et de sa taille. Laissons-le dans cette ignorance le plus longtemps possible, de crainte qu'il ne tire vanité de cette faculté naissante. S'en aperçoit-il, efforçons-nous de le convaincre que ce n'est rien d'extraordinaire et que les autres enfants sont mieux doués que lui sous d'autres rapports, ce qui rétablit une juste égalité. Ne le citons en aucun cas comme un petit prodige, il deviendrait orgueilleux, et c'est nous qui en porterions la responsabilité.

Un autre écueil redoutable, c'est la fatigue.

N'abusons sous aucun prétexte de la puissance médianimique que nous avons constatée ; laissons-la se manifester spontanément lorsque les invisibles le jugent bon, mais gardons-nous de l'exciter ; l'enfant en souffrirait physiquement, car il n'est pas capable de supporter fréquemment sans fatigue la forte émission de fluide toujours nécessaire à la production des phénomènes médianimiques.

Enfin inspirons-lui un profond respect à l'égard de tout ce qui se rapporte aux amis disparus et ne l'initions pas de bonne heure aux manifestations

matérielles, afin qu'il ne cherche pas à tenter en l'absence de ses parents des expériences dangereuses pour lui.

Faire la part du spiritisme dans l'éducation est donc un nouveau devoir qui s'impose aux parents et aux maîtres, mais leur mission est rendue facile par leurs convictions mêmes, car ils comprennent mieux ce qu'ils peuvent et doivent faire; leur but est plus nettement indiqué; le passé leur fournit des bases solides, la science des preuves que peut accepter la raison; enfin ils se savent secondés par les intelligences invisibles qu'ils ont appelées à la rescousse. Mais si la tâche est allégée, il n'en est point de même de la responsabilité, au contraire. Plus l'éducation est éclairée, plus il est responsable. Pécher par ignorance, c'est malheureux sans doute, mais jusqu'à un certain point excusable; pécher sciemment est impardonnable. C'est pour cela qu'il faut développer chez l'enfant, aussitôt que possible, le sentiment de la responsabilité; arrivé à l'âge de raison, il sera tellement pénétré de cette conviction qu'elle deviendra pour lui une précieuse force dirigeante.

Responsables et solidaires, voilà ce que nous sommes tous et ce que le spiritisme doit nous faire sentir et reconnaître chaque jour davantage.

Responsables, non seulement du petit être organisé sur la santé et le développement physique duquel nous devons veiller avec sollicitude, mais encore et surtout de l'esprit qui l'anime;

Responsables de son présent et de son avenir, non seulement envers Dieu qui nous l'a confié, mais envers l'enfant lui-même qui a choisi sa propre famille et qui serait en droit de dire tôt ou tard à son père : « Est-ce là ce que tu devais faire de moi? »

Responsables envers la société, envers l'humanité, qui réclame toujours plus de membres actifs, laborieux, instruits, dévoués;

Responsables enfin envers les esprits arriérés qui nous entourent et qui sont là pour profiter de l'éducation que nous donnons à nos enfants.

Cette responsabilité immense paraît presque hors de proportion avec notre faiblesse, et le sentiment en serait écrasant si nous ne savions que cette tâche auguste de l'éducation ne repose pas uniquement sur nos faibles épaules, mais qu'en vertu de la loi de solidarité universelle d'autres influences agissent concurremment à la nôtre et que, soit dans le monde matériel, soit dans l'invisible, nous avons des aides et des appuis qui ne nous feront jamais défaut si nous savons mériter qu'ils nous prêtent leur concours.

Nous sommes solidaires, avons-nous dit aussi.

Il y a d'abord une solidarité évidente mais restreinte, basée sur les liens du sang et de l'affection, entre les membres d'une même famille. Elle existait en principe dans la loi mosaïque.

Il y en a une, plus large déjà, entre tous les incarnés de la terre depuis que Jésus a prêché la charité, le pardon des offenses, l'amour des ennemis, et qu'il a dit : « Ce que vous faites pour l'un de ces petits, vous le faites aussi pour moi. »

Enfin il y a la solidarité universelle à laquelle le spiritisme refuse toute limite et qui unit indissolublement les vivants et les désincarnés. Elle exige la coopération de tous à la marche du progrès, une action réciproque entre tous les membres de la grande famille humaine; par conséquent, et pour rester sur le terrain pédagogique, il y a non seulement éducation des petits et des jeunes par les parents et les maîtres, mais ceux-ci à leur tour subissent une influence éducatrice de la part de leurs enfants. Le travail, l'étude, les sacrifices qu'ils s'imposent pour la nouvelle génération, leur sont un trésor à eux-mêmes; les qualités, les vertus qu'ils voient se développer en elle, leur sont des exemples qu'ils feront bien d'imiter; s'ils veulent redresser, corriger chez autrui, qu'ils commencent par agir sur leur propre nature s'ils veulent développer la foi, il faut qu'ils croient; s'ils veulent être aimés, que leur cœur déborde de tendresse. Soyons donc, pour le bien général, nos propres éducateurs. Nous savons qu'en franchissant la porte ténébreuse de la mort nous n'entrerons pas immédiatement dans un monde de repos et de paix, qu'il y aura encore à acquérir, à travailler, à expier; préparons-nous à cette nouvelle existence comme nous avons tenté d'y préparer nos enfants, en nous surveillant, en nous étudiant, en nous appliquant tous les principes dont l'expérience nous a appris à connaître l'utilité.

Ne disons pas, comme on l'entend trop souvent répéter : « J'ai achevé ma tâche, mes enfants sont élevés. » Non, la tâche n'est jamais achevée; elle s'est modifiée, transformée, c'est vrai; l'élève a, dès son adolescence, coopéré à sa propre éducation; devenu homme, il est maintenant le propre arbitre de sa destinée; mais l'œuvre se continue, car il y a toujours quelque progrès à favoriser dans le milieu qui nous entoure ou à réaliser en nous-mêmes. Travaillons-y sans relâche et sans faiblesse. Le spiritisme nous montre la voie sous sa radieuse clarté; il nous fait pour ainsi dire toucher du doigt nos devoirs tant généraux que particuliers; il nous aide à comprendre la raison de nos souffrances, les conditions de notre bonheur.

Ouvrons donc nos cœurs et nos intelligences à ses enseignements; non seulement nous en béneficierons, mais nos enfants surtout trouveront des forces vives dans l'atmosphère saine et bénie dont ils seront entourés, comme les fleurs de nos montagnes, baignées d'air pur et de soleil, tournent vers le ciel leur corolle plus éclatante et répandent autour d'elles de plus suaves parfums.

Ch. Champury.

DE L'ENLÈVEMENT DES POSSÉDÉES

La prison de Louviers, au moment où la possédée Françoise Fontaine y était détenue, comptait parmi ses hôtes forcés un prisonnier fait sur la Ligue qui la reconnut pour l'avoir vue à Bernay en service chez un nommé Quatremares, tailleur d'habits. Il raconte qu'une nuit, un malin esprit l'avait transportée du logis de son maître au cimetière où il l'avait fort tourmentée, et, à plusieurs reprises, « enlevée hors de terre », en présence de cordeliers et autres gens d'église, « chose fort effroyable à voir » d'après le ligueur. A peine aujourd'hui est-elle plaisante à raconter et à entendre.

La déposition eut pour effet d'amener Françoise à une confession générale, que, toute réconciliée qu'elle fût avec le ciel, elle était bien loin encore d'avoir faite ; cette confession remplit le dernier des procès-verbaux daté du 5 septembre 1591.

Elle y reconnaît qu'effectivement un malin esprit qui dès lors (je veux dire à Bernay, avant qu'elle ne vînt à Louviers) la possédait, l'avait une nuit enlevée et transportée dans le cimetière « ou estand il avait icelle iettée contre terre et grandement tourmentée ». M. de Moray ne fait à cela aucune allusion, sans doute parce que l'explication en est simple, évidente et reçue : c'est du rêve, c'est de l'hallucination. Nous parlions récemment, d'après le Dr Azam, d'une femme qui ne se sentant pas assise, parce qu'elle était insensible de la partie sur laquelle on s'asseoit, croyait voler ; sans être anesthésique, qui n'a fait, en dormant, le même rêve ? C'est un des deux que nous avons faits le plus souvent — des centaines de fois peut-être ; — l'autre était qu'on allait nous couper la tête, ce qui finit par nous amuser, parce que la répétition fit que nous eûmes en rêvant conscience de rêver. Françoise n'en sut jamais tant sur son compte. Et ce n'est pas le témoignage de sa folie qui corroborera celui de la crédulité du soldat ligueur.

Ce n'était déjà plus la première fois d'ailleurs qu'il arrivait à la pauvre fille d'être enlevée de la sorte. Elle était possédée avant d'aller à Bernay. Elle l'avait été à Paris, sa ville natale. C'était la possession qui lui avait fait quitter Paris, qui l'en avait fait expulser, qui allait la faire chasser de Bernay, qui bientôt après la ferait arrêter à Louviers et jeter en prison. Comparez la destinée de cette proscrite, de cette coupable imaginaire, de cette victime d'une époque ignorante et barbare, comparez-la au sort que ses pareilles rencontrent aujourd'hui, admises de droit, du droit de l'humanité souffrante, à l'hospitalité du peuple, entourées des soins des premiers médecins du monde. O siècle, qui est le nôtre, comment ne te louerions-nous pas ? *O te, seculum, laudamus*! Lumière, comment ne pas t'adorer? Progrès, comment ne pas te servir ?

Étant donc à Paris, où elle avait demeuré même pendant le siège, et M. le Légat ayant été informé de son état de possession, celui-ci « avait faict venir la dite Françoise à une procession générale qu'il fit faire, où la dite Françoise feust grandement tourmentée par le dit malin esprit et enlevée hors de terre par plusieurs fois devant tous ceulx qui estaient à ladite procession qui fut cause qu'elle fut chassée hors de ladite ville de Paris. » Aujourd'hui, si d'aventure pareil fait se produisait, on y verrait la manifestation de propriétés jusque-là méconnues ou inconnues que, dans des conditions à déterminer, la matière vivante serait susceptible de contracter, ce qui serait un sujet d'expériences. C'aurait été alors, au dire de Françoise, la cause de son expulsion. Mais la déclaration de la pauvre folle n'a évidemment aucune valeur, et c'est presque lui faire trop d'honneur que d'en faire la remarque.

Tout autre, bien entendu, était l'état d'esprit dans lequel l'honnête prévost Loys Morel recevait cette déclaration qu'il ne pouvait avoir l'idée de mettre en doute ; non seulement les croyances du temps le lui interdisaient, mais, bien plus impérieusement, son expérience personnelle acquise dans la cause même lui en faisait défense.

Je ne sais vraiment pas pourquoi M. le vicomte B. de Moray, dans sa belle préface, est allé chercher en dehors de son sujet particulier les faits relatés ainsi dans les lignes suivantes :

« Ainsi, dit-il, saint Hilaire raconte que les corps s'élevant d'eux-mêmes en l'air et les femmes étant suspendues par les pieds, leurs vêtements ne retombaient point sur leurs têtes et restaient fermes pour les couvrir, comme collés au corps, suivant l'expression de saint Paulin qui raconte une circonstance analogue ; et dans la vie de saint Martin par Sulpice Sévère, les vêtements des possédées suspendues en l'air par les pieds ne retombaient pas davantage, de peur que leur nudité ne blessât la pudeur, *ne faceret verecundiam nudata pars corporum.* »

Je ne sais vraiment pas pourquoi il va chercher si loin l'équivalent exact de ce qu'il avait sous la main. Il y a, en effet, dans le procès-verbal qu'il nous donne à lire, des faits (des faits ?) identiques aux précédents et auxquels il n'accorde pas la plus petite mention. Je ne puis admettre qu'il cite les premiers parce qu'il ne leur devait rien de plus qu'une citation, tandis qu'il n'eût pu citer les autres sans avoir à les apprécier d'une manière quelconque : qu'il leur fasse les honneurs de la préface ou qu'il les laisse dans le texte original édité par lui, l'obligation d'en dire son sentiment n'est-elle pas toujours la même ?

La première fois que dans le procès-verbal rédigé par le prévôt — dont

les aptitudes d'observateur ont été mises précédemment en relief — apparaît l'affirmation d'un manquement au fait universel de la pesanteur, la chose est de nature à faire hausser les épaules et rire de pitié.

C'était « le samedy matin dernier iour d'aoust ». Le prévost était à table, chez le sieur du Rollet, gouverneur pour Sa Majesté des villes et chasteau de Pont-de-l'Arche et Louiers. Il venait de s'y mettre en compagnie de nombre de seigneurs et autres prestz à dîner et n'avait encore rien pris quand arrive, pâle, défait, épouvanté et tenant en ses mains les clefs des prisons de la ville, le nommé Pierre Alexis dit la Prime, geôlier, lequel se jette à genoux et déclare « qu'il y avait ung sy grand estonnement dans les dites prisons, à raison du malin esprit qui tourmentait Françoise Fontaine, qu'il luy estoit impossible de la pouvoir plus garder, ny les autres prisonniers, qui voulaient rompre les prisons pour s'enfuir et eulx sauver ». En fait, elle était au plus fort d'une épouvantable attaque. Voici le prévost « n'ayant encores beu ny mangé, pour ce jour » (il était l'heure de midy) obligé de courir à la prison.

Je ne relève de ce qu'on lui raconte que ceci : Une grande et vieille porte était tombée sur Françoise (renversée sans doute par elle dans son attaque, c'est nous qui interprétons ainsi le fait), et avait couvert du même coup ung cuuyer (cuvier) à lessive et quelques possons vuides. Il n'avait pas fallu moins de sept à huit hommes unissant leurs forces pour relever la porte et aussitôt « ilz avaient veu lesdits cuuyer et possons s'élever en l'air avec ung grand bruit, chose qui les avaient grandement épouvantez ». C'est absurde et ridicule, raconté d'ailleurs par des gens que nous n'avons point l'honneur de connaître, dont un certain Anfreville, religieux qui « estoit enferré par les jambes » en attendant qu'on lui fît son procès.

Cependant Fontaine « estait tousiours comme esvanouye et ne se revenait aucunement, ayant la gorge enflée ». Ung médecin, ung apoticaire, ung « cirurgien » sont appelés. Que vouliez-vous qu'elle fît contre trois? Elle revint fort lasse et débille et se plaignant. Le prévôt la fit amener dans la salle du parquet de la juridiction du lieu pour l'entendre et interroger sur ce qui venait de se passer.

Or, comme assis dans la chaire du juge il commençait à dicter le procès-verbal, il avait vu Françoise s'enlever en l'air « environ deux pieds hors de terre, toute droicte, et aussytost était tombée à terre sur son doz, toute de son long ».

C'était de la gymnastique ; c'était même un saut périlleux, vu la superstition du temps. Non, c'était le début de crises d'une épouvantable violence et de celles-là mêmes dont la description vaut aujourd'hui à Loys Morel les

compliments de la médecine. Les passages cités avec tant d'éloges par M. de Moray sont, en effet, empruntés à cette partie du procès-verbal. C'est au cours d'une de ces convulsions que l'observateur exact, le narrateur fidèle, l'honnête homme, à qui nous en devons une peinture si ressemblante qu'on y reconnaît sans hésitation, après trois cents ans cette névrose : l'hystéro-épilepsie si récemment déterminée, déclare avoir vu ce qui va suivre, dont M. de Moray, pourquoi? ne souffle pas un mot.

Précisons bien les circonstances. Le lieu? La juridiction. Le moment? Entre une et deux heures de relevée, en plein jour. C'est la seconde attaque dont le prévôt est personnellement témoin depuis que, quittant avec un regret non dissimulé la table du gouverneur, il est entré dans la prison. Comme dans l'attaque précédente, qui n'a rien offert de plus qu'une attaque hystéro-épileptique ordinaire, Françoise est derechef tombée à la renverse et, les bras étendus en croix, elle se déjette çà et là. Le prévôt a l'idée de lire l'évangile de saint Jean si puissant contre les diables. Pendant qu'il lit « la dite évangille », Françoise, toujours dans la position indiquée, commence à se traîner par terre la tête en avant, décoiffée, les cheveux hérissonnés, et aussitôt... mais il faut laisser parler le témoin :

« Et aussy tost s'était le corps d'icelle Françoise, eslevé hors de terre de trois à quatre piedz de hault, de son long, la face en hault, et porté le long de ladite juridiction, sans toucher à rien, ni veu aucune chose qui la retint estant ledit corps ainsi en l'air venu droit à nous, qui nous a donné une tremeur (tremblement) et esté occasion qui nous sommes retirez dans le parquet de ladite jurisdiction et fermé la porte sur nous, continuant tousjours la dite évangille Saint-Jean jusques à la fin, lequel corps est toujours venu en l'air et nous a suivy jusques audit parquet, contre la porte duquel ledit corps a frappé de la plante des pieds, et, aussytost, a été remporté ainsi en l'air, la face en hault, la teste devant, hors ladite jurisdiction; qui a tellement espouvanté le geôlier, ses serviteurs, nos dits archers, et grand nombre de prisonniers qui estoient là présents avec plusieurs personnes du dit Louviers qui s'en sont fuys... et le corps de ladite Françoise avait esté enlevé hors de ladite jurisdiction et demeuré en l'allée de la dite prison... ce que ayant veu et considéré sommes demeurez fort estonné.

On l'eût été à moins. Il allait avoir des occasions de s'y faire. Sorti du parquet, il trouva Françoise couchée par terre dans l'allée, toujours « esvanouye » ; le reste de la journée n'importe pas à notre objet actuel. C'est ce jour-là qu'elle se décide à faire le premier aveu de ses relations avec le diable.

Le surlendemain elle est menée à l'église Notre-Dame pour y entendre la

messe. Devant tous marche l'exorciste, le curé Peller, vestu du surplis et de l'étole. Derrière le curé,Loys Morel ayant en main son baton de prévost. Escorte d'archers. Françoise est « enferrée des mains ». Ils se rendent à la chapelle de la Trinité dont l'autel a été accommodé pour la circonstance. Des bancs ont été mis devant l'autel. La possédée à genoux s'appuyant sur l'un commence à prier Dieu.

Me Jean Buisson, prebstre et chappelain, arrive revêtu des ornements sacerdotaux, fait allumer un cierge et se met à dire une messe basse. Douze cents personnes sont présentes. Le prévôt, près de Françoise, ne la perd pas un instant de vue. Le curé Pellet, qui doit la faire communier, a les yeux sur le prévôt afin que, « si elle feist quelque chose », il en reçoive l'avis instantané et puisse immédiatement voler au secours de la possédée. Cela a été ainsi convenu entre le curé et le prévôt. On voit par ces détails à quel témoin nous avons affaire dans la personne de Loys Morel. Tout va à peu près bien jusqu'au moment où « le dit Buisson », arrivant à l'action de grâces, « le dit Pellet » se met en devoir d'administrer le saint-sacrement à sa cliente. Mais alors, celle-ci est enlevée « fort espouvantablement ». Cinq ou six personnes la saisissent par ces accoutrements, et ce n'est pas trop de toute leur force pour la ramener à terre et l'y maintenir. On l'exorcise, et lorsqu'elle est « revenue à soy estonnée et débille », on lui fait renouveler son abjuration. Après quoi, la sainte hostie lui est de rechef présentée.

Mais la présentation n'a d'autre effet que de déterminer le renouvellement de la scène précédente. C'est pire à la troisième tentative, car c'est alors exactement comme dans la citation de saint Hilaire, saint Paulin et Sulpice Sévère, faites par M. de Moray et rapportées plus haut. Françoise finit cependant par communier.

De l'église Notre-Dame, la possédée est conduite en l'auditoire de la cohue de la ville. Le prévost ayant remarqué qu'elle a été comme enlevée par les cheveux et se souvenant de la nature du gage donné par elle au démon, a pris la résolution, au fond pleine de sens, de lui faire raser la tête. Roussel, médecin, et Beaugeois-Gautier, chirurgien, qu'il envoie quérir, comparaissent à l'instant. Il a fait également venir le curé Pellet et le prebstre Buisson avec de l'eau bénite. Le procureur du Roy est présent. *Item* dix archers, le geôlier et plusieurs autres. Aux fenêtres de la cohue, grand nombre de peuple qui regarde. La scène se passe en plein jour entre midi et deux heures.

Après un interrogatoire qui a pour but de la déterminer à se laisser couper les cheveux et peut avoir pour effet de la convaincre que sa délivrance est liée à cette opération, le chirurgien est requis d'abord, puis, sur

sa résistance, contraint par jugement d'y procéder, jugement que le brave prévost est obligé de rendre seul « parce que aucuns des juges et advocats dudit lieu ne nous ont voulu assister, pour la crainte qu'ils nous ont dict avoir du malin esprit. »

Françoise, assise dans une petite chaise, a une nappe autour du cou. Les dix archers qu'on nomme la maintiennent par les jambes, cuisses, bras et corps, ayant pour ce faire osté leurs espées et armes.

Il résulte de ces détails que ce qui va suivre se passera dans des conditions d'observations favorables pour celui à qui nous en devons le récit.

Or, comme Beaugeoys-Gautier baillait le troisième coup de rasoir (sur l'os coronal) :

« Ladite Françoise avait été enlevée entre les mains du dit chirurgien et de nos dits archerz qui la tenaient, lesquelz avaient été contraintz, pour celle reprendre, courir aprez, estant en l'air, l'ayant reprinse par ses accoutrements et icelle mise à terre, et contrainz de jeter sur elle, ayant la bouche ouverte, les yeux gros et renversez en la tête, se débattant de telle force que lesditz archers n'en pouvaient être maîtres. »

Trois autres fois, la chose se répéta au cours de la même séance, dans deux desquelles le spectacle fut pareil à celui que décrivent les saints précédemment cités. « Et n'a jamais esté veu aucune chose toucher ny tenir ladite Françoise à aucune des foys qu'elle a esté enlevée. »

La tête rasée, le prévost ordonna de les « esseller », et alors se produisit une attaque nouvelle, la dernière de toutes, et qui ne fut qu'une attaque ordinaire.

« Ayant à ceste fin faict asseoir ladite Françoise au dessoulz de la porte de ladite cohue, à laquelle nous avons commandé de se despouiller, ce qu'elle a faict; et aiant voulu oster son corset, comme elle a commencé à se deslasser, nous avons veu icelle prendre par les deux bras, que l'on lui a renversez par derrière le doz, et icelle jettée contre terre, et traynée sur le dos, de vitesse, la face en hault, dans le feu où faisions brusler les dits cheveux, sans veoir aucune chose ny persônne la tenir ni trayner, et sans le secours du dit curé, du dit Baugeois-Gautier, cirurgien, et de nos dits archers, qui y estoient accouruz et icelle prinse par les piedz, qu'ils avoient avec grande peyne retirée du dit feu, elle eust esté bruslée et estouffée parce qu'il y avait grand feu. »

C'est un de ces détails où le jugement porté par M. de Moray, sur l'ensemble du récit, trouve une application toute spéciale : « Toute l'histoire est si précise, si nettement circonstanciée que, même en dehors des preuves irrécusables d'authenticité, diplomatique on devrait croire qu'elle n'a pu être

inventée. Les caractères pathologiques sont d'une évidence trop complète. » Seulement, où nous voyons une tempête nerveuse, le prévost, avec son siècle, vit l'effet d'une force extérieure, d'une personne invisible, d'un esprit qui prend Françoise par les deux bras, les lui renverse en arrière, la jette sur le dos, la traîne, etc... C'est, d'ailleurs, toute la différence entre lui et nous. Nous ne saurions lui reprocher d'avoir les croyances de son temps: nous devons le louer d'être si complètement du nôtre, par l'exactitude de ses observations.

Mais si recommandable dans certaines parties de sa description, comment peut-il être méprisable dans certaines autres, étroitement enchevêtrées avec les précédentes, quand celles-ci et celles-là ne constituent qu'un seul et même fait qui tout entier se déroule et s'accomplit devant lui, sous sa main, et sur sa provocation? Cela nous paraît offrir bien des difficultés.

On dira que le reste est absurde et impossible! Sans doute. Mais toute découverte ou invention en dehors de l'expérience universelle n'est-elle pas d'abord impossible et absurde? Comment, le jour venu, leur possibilité se démontre-t-elle? Pas autrement que par l'évidence de leur réalité. Alors elles cessent si bien d'être absurdes que, fréquemment, ceux qui leur avaient refusé confiance en oublient de les admirer.

On montre la vérité sortant du puits dans le resplendissement de sa nudité. Jamais image n'a été plus fausse. La vérité sort de là comme on en peut sortir, fangeuse, défigurée, repoussante. Ce n'est qu'après un fort nettoyage qu'elle peut se montrer dans sa pureté. Et c'est pourquoi les illusions les plus flagrantes, les erreurs les plus avérées, les mensonges les plus impudents, les plus folles interprétations, si énorme qu'en soit l'amoncellement, ne nous autorisent jamais à penser et à dire que là où nous les rencontrons et prenons sur le fait il est démontré par cela seul qu'il n'y a pas de vérité.

(Tiré du *Rappel*.) VICTOR MEUNIER.

UN MÉDIUM DÉCOUVRANT LES SATELLITES DE MARS

Il est souvent demandé si des esprits peuvent révéler un fait important et tout à fait en dehors des connaissances humaines, ou des possibilités de la clairvoyance. En réponse à cela M. le major général A. W. Drayson, raconte ce qui suit: Lorsque sir William Herschel découvrit, en 1781, la planète Uranus, il remarqua que ses satellites paraissaient rétrogader; ils marchaient de l'est à l'ouest, au lieu d'avancer de l'ouest à l'est, comme font tous les autres satellites des autres planètes.

Laplace, l'amiral Smyth et tous les astronomes avant 1860, affirment que les satellites d'Uranus avancent de l'est à l'ouest.

Le général Drayson dit que lui, non plus, ne trouvait pas l'application de ce mystère et n'avait aucune théorie à offrir pour résoudre ce problème.

Un soir, en 1858, une jeune dame médium, qui demeurait chez lui et qui avait souvent des manifestations spirites, disait qu'elle voyait auprès de lui, un esprit qui se disait ancien astronome.

Le général lui demande s'il avait progressé dans ses connaissances astronomiques depuis qu'il avait quitté la terre. A sa réponse affirmative on lui demanda s'il pouvait expliquer pourquoi les satellites d'Uranus marchaient de l'est à l'ouest.

Ces satellites, répondit l'esprit, ne font pas comme l'on suppose une marche rétrograde, au contraire, ils sont comme la lune, et les lunes des autres planètes dans leur mouvement de l'ouest à l'est. La cause de l'erreur, est parce que le pôle sud d'Uranus était tourné vers la terre à l'époque de sa découverte, et comme le soleil vu dans l'hémisphère semble marcher de droite à gauche, et pas de gauche à droite, aussi les satellites d'Uranus semblèrent se mouvoir de gauche à droite; mais cela n'était point de l'est à l'ouest. Tant que le pôle sud a été tourné vers la terre, ses satellites paraissaient avancer de gauche à droite, et cette condition durant environ quarante-deux ans, pendant cette période les observateurs, par erreur, faisaient dire qu'ils marchaient de l'est à l'ouest.

Le général fit cette réflexion, qu'au bout de cette première période de 41 ans, on n'avait pas corrigé l'erreur.

Parce que les hommes ont copié leurs prédécesseurs, aveuglément, sans faire des observations indépendantes, ils ne pensaient pas pour eux-mêmes, mais ils suivaient les auteurs qui ont de l'autorité.

Le général, après avoir d'après ses calculs, reconnu la justesse de ce qui avait été dit, prépara, en 1859, un rapport imprimé qu'il déposa à l'institut de l'artillerie royale de Londres; en 1862, dans un ouvrage, il donnait l'explication de ce mystère astronomique. Ce ne fut que vers 1884, que les astronomes commencèrent à admettre que le mouvement des satellites susnommés était probablement dû à la position de l'axe de cette planète.

Le général Drayson ajoute que ce même esprit, par le même médium, en 1859, en réponse à sa demande s'il pouvait révéler un fait astronomique inconnu alors à l'homme, répondait que la planète Mars avait deux satellites.

Le général cherchait en vain ces corps célestes avec son télescope; quatre de ses collègues n'eurent pas plus de succès. Devant ce résultat

négatif il fut convenu de ne rien dire, craignant le ridicule s'ils affirmaient ce que l'esprit avait annoncé sans pouvoir en offrir la preuve. Monin-Sinnet était un de ceux qui était au courant de l'affaire.

Dix-huit ans après que l'esprit astronome eût déclaré l'existence de ces deux satellites, l'astronome Hall, à Washington, en 1877, les trouvait. — En lisant le récit de cette découverte de Hall, on est tenté de croire que l'esprit astronome y était pour quelque chose, car après une dizaine de soirées passées sans résultat, l'astronome de Washington fatigué et désespéré, allait abandonner la lutte, lorsque sa femme insista vivement et obtint qu'il consacrât encore une soirée à ses recherches. — C'était le 11 août, et après trois heures d'observation il crut apercevoir un petit point lumineux, ce qui fit battre son cœur.

Mais à peine entrevu, un nuage obscurcit le ciel et ce ne fut que cinq jours plus tard, qu'une éclaircie lui permit de constater enfin la présence des satellites.

Le lendemain il trouva la seconde et constata, en même temps, qu'il y avait bien là des satellites et non des petites planètes comme il le craignait tout d'abord.

La nouvelle fut télégraphiée aux astronomes du monde et, malgré le scepticisme du premier moment, tous ne tardèrent pas à confirmer ce fait par des observations ultérieures (1).

UNE GRAND'MÈRE QUI RAPPELLE UN DEVOIR

Je vous ai il y a quelques mois, exposé longuement dans une lettre privée mes idées sur le spiritisme. Aujourd'hui je veux vous raconter un fait qui s'est produit il y a une vingtaine d'années devant des témoins nombreux parfaitement dignes de foi.

Chez les Israélites, on a l'usage d'allumer, en souvenir des morts, tous les ans, le jour de leur décès, une bougie ou une petite lampe. Or, ma mère, Mme Charlotte Singer, (morte le 6 juillet 1888), était obligée de faire un voyage, justement le jour anniversaire de la mort de sa mère. Elle chargea ma sœur aînée, actuellement mariée avec Monsieur S. Hahndel, professeur au lycée à Baden (près Vienne, en Autriche), d'allumer la lampe sacrée; le matin ma mère pour être plus sure, éveille ma sœur, et lui dit : J'ai attaché un petit bulletin, au rideau d'une fenêtre, pour te rap-

(1) Stanton Moses (Oxon) publia dans le Light, la lettre du général Drayson, en novembre 1884.

peler ton devoir religieux. Mon père était également absent, et les enfants, avaient passé la journée dans la chambre du rez-de-chaussée.

A 9 h. du soir, nous montâmes tous nous coucher. Tout à coup nous entendîmes, très clairement frapper à trois fois sur un carreau. Effrayés, nous appelâmes nos voisins d'en face; étant le plus courageux, je descendis avec la bonne, pensant que quelqu'un avait fait une plaisanterie; personne dans la cour qui est traversée par un haut mur de fortification située en face de la fenêtre d'où était parti le bruit, à gauche le mur de la synagogue, haut de cinquante mètres; à droite l'autre aile de notre bâtiment.

Notre chambre se trouvant au premier ces coups ne pouvaient être produits que par un individu et nous avions très clairement distingué que c'étaient des coups obtenus à l'aide des doigts.

Il était impossible qu'une échelle fût vite cachée et je fermai les portes qui donnent sur la cour. Nous remontâmes avec nos voisins, et, aussitôt, les trois coups se répètaient sur le même carreau, et de la même manière. Nos appelâmes un sergent de notre communauté, âgé de 60 ans, et en sa présence les coups se répétèrent pour la troisième fois; nous regardions par la fenêtre, et nous ne vîmes personne. Le sergent fut obligé de passer la nuit avec nous.

Le lendemain nos parents n'étaient pas encore arrivés, et ma sœur Ernestine (elle avait alors 8 ou 9 ans) préparait le déjeuner, lorsque tout à coup, ses regards tombèrent sur le rideau où ma mère avait attaché un bulletin; elle se rappela sa mission. Et c'était justement du même carreau, recouvert par ce rideau, qu'étaient partis les coups entendus. Nous, enfants, nous nous sommes de suite expliqué ce fait: grand'maman avait voulu nous rappeler notre devoir religieux; comme nous étions tous petits, elle était venue avant minuit, pour ne pas nous effrayer. Nous nous rendîmes au cimitière pour lui demander pardon de ne pas avoir allumé une bougie. Toute la communauté fut émue de ce fait, et nos parents, quoique très religieux, se sont moqués de nous.

Je ne peux m'expliquer autrement ce qui s'est produit à Weisskirchen en 1866, que par les esprits qui veillent sur nous, et peuvent nous rappeler un devoir oublié.

I. SINGER,
Homme de lettres, 18, rue Ramey.

Pour paraître dans le prochain numéro de la Revue, la suite de l'article de M. Gaston de Messimy « *Preuves de l'existence des esprits d'après la tradition, la science et les faits* » et une lettre de M. Goupil à propos de l'article « *Le cabinet hanté du docteur Dariex* ».

FAITS RELATIFS A LA MATÉRIALISATION

J'ai fait la guerre au scepticisme et aux sceptiques, je ne les ai pas ménagés, je me suis efforcé de les éclabousser, de jeter sur eux des flots de mon encre la plus corrosive, j'ai emprunté les traits de la plus impitoyable satire, et je m'aperçois aujourd'hui que je suis moi-même un sceptique ou tout au moins que je suis légèrement teinté de scepticisme. On n'a pas traîné pendant des années ses chausses sur les bancs poudreux d'une université sans qu'il en reste des traces. Vainement je me suis converti, vainement j'ai abdiqué les vieux préjugés d'école, je ne suis pas complètement purgé de ma gale universitaire, de temps en temps le doute vient m'assaillir, ce doute cruel et poignant qui vient sournoisement miner vos plus chères croyances, celles qui vous tiennent le plus au cœur et sont le charme de vos vieux jours. Je n'ignore pas que sceptique et croyant sont à la fois deux choses parfaitement contradictoires. Je vais m'expliquer : je crois à ce que j'ai vu de mes yeux, ou à ce dont j'ai été témoin, à ce que j'ai fait moi-même, mais le doute, le doute difficile à déraciner complètement, revient prendre position dans mon esprit quand il s'agit de faits qui m'étonnent et me bouleversent et de la réalité desquels il ne m'a pas été possible de m'assurer par moi-même. Mon doute n'est pas absolu, il n'est pas tenace, il manque de solidité et d'assiette, un rien peut l'ébranler, il n'est que titubant, vacillant, surtout lorsqu'il est question de certaines expériences stupéfiantes, renversantes. Quand je lis par exemple le compte rendu de ces faits merveilleux qui ont été produits grâce à des médiums d'une grande puissance, tout mon être se sent profondément remué. Oh ! comme je désire passionnément qu'ils soient vrais, d'une vérité capable d'extirper les derniers vestiges d'un vieux scepticisme démodé et qui va s'affaiblissant chaque jour ! La croyance, la foi reprennent alors le dessus, mais pas pour longtemps, hélas ! Une voix, une voix malencontreuse, vient me chuchoter désagréablement à l'oreille : « C'est trop beau ! c'est trop « beau ! méfie-toi de ce qui comble tes désirs, de ce qui charme et flatte « ton imagination ? » Et de nouveau l'affreux doute bannit la foi et prend sa place pour répandre dans mon âme le désanchantement et la tristesse. Une réflexion néanmoins vient m'apporter un peu de baume, un peu de consolation. « Le fait que l'on raconte, me dis-je, est merveilleux, extraordinaire, « en complète contradiction avec ce que nous connaissons des lois de la « nature; mais des personnes éclairées, sérieuses, de haute intelligence, « ont pris toutes les précautions pour n'être pas trompées et y croient. Ce « même fait a été observé dans toutes les contrées civilisées de la terre, et des « hommes de science, des hommes longtemps sceptiques et auxquels il « est difficile, à cause de leur esprit prévenu et de leur incrédulité même,

« de donner le change, en attestent la parfaite réalité. Ils affirment haute- « ment ce qu'ils soutiennent avoir vu et n'hésitent pas à donner leur témoi- « gnage. Le doute est pour eux chose impossible. La raison ne nous com- « mande-t-elle pas de nous incliner en présence de telles assurances? Oui, « quelque incroyable, quelque invraisemblable que soit le fait raconté, il « doit être vrai, car il est certifié par des savants sceptiques et d'une valeur « incontestable. » Je me tenais précisément ce langage en lisant le *Light* du 6 février qui relate un fait de matérialisation des plus remarquables et qui m'a singulièrement intéressé. Je l'ai lu et relu plusieurs fois, le bienheureux *Light* sans pouvoir me rassasier de sa lecture. Je demande à mes lecteurs français la permission de mettre sous leurs yeux le passage où est raconté ce fait qui a transporté les lecteurs anglais. Je laisse la parole au narrateur que je me contente de traduire et au besoin d'abréger. « J'isolai « les médiums, dit le narrateur, et leur attachai solidement les pieds et les « mains à leurs chaises et les liai ensemble. J'avais tellement serré leurs « pieds et leurs mains que les cordes leur étaient entré profondément dans « les chairs. Ils étaient dans un coin de la chambre et je poussai en face « d'eux une lourde table de manière qu'ils étaient véritablement prisonniers. « De l'autre côté de la table étaient assises les personnes qui assistaient à « la séance. Je fermai soigneusement la porte à clé et Katie (l'esprit) se « montra au-dessus de la table près de laquelle nous étions serrés les uns « contre les autres pour mieux voir. On nous recommanda d'appliquer nos « mains sur notre bouche de peur que notre haleine ne fît disparaître l'ap- « parition qui était d'une substance bien plus éthérée que celle des appa- « ritions que nous avions l'habitude de voir. Je fixai deux fois mes regards « sur la face de l'apparition qui était devant nous à une distance d'environ « six pouces. Je vis d'abord un faible brouillard lumineux entourant un « petit visage de femme d'une grande beauté. Puis je vis ce visage plus « clairement, les traits étaient très bien marqués et la couleur des yeux très « distinctement visible. La face était éclairée par deux mains phosphores- « centes qui s'agitaient tantôt en avant, tantôt en arrière devant elle, comme « on fait passer une bougie devant un tableau dans une chambre peu éclairée. « On voyait le long des doigts des lignes phosphorescentes et fumeuses, « répandant une très perceptible odeur qui devint encore plus marquée « lorsque des lumières également phosphorescentes apparurent, accompa- « gnées par un bruit semblable à un claquement de doigts. J'ai conservé un « très vif souvenir de l'extrême beauté du visage de la plus âgée des deux « Katie, j'ai rarement vu, peut-être jamais vu son égal. Bien que l'autre Katie, « sa fille, fût également très belle, je n'hésite pas à donner la palme à la mère.

« C'était un visage qu'aucune âme vivante ne peut oublier. La vie et la « santé brillaient dans ses yeux. Les traits étaient d'une forme admirable. « Ses lèvres remuaient comme si elle tenait conversation. Je pus voir la « blancheur de ses dents, et une fois j'introduisis un doigt entre elles ; « elles le serrèrent de manière qu'il resta appliqué sur la langue. Enfin, « c'était une tête d'un dessin parfait. Le buste était posé sur la table, sur « laquelle il était physiquement impossible de trouver place pour le reste « du corps. Je passai ma main entre ce buste et la table, et je puis affirmer « qu'il n'y avait aucune trace de corps là où le corps aurait dû être. Dans « toutes les expériences auxquelles je me suis livré depuis, je n'ai été « témoin d'aucun fait qui ait produit une aussi durable impression. »

On remarquera que ce récit est des plus simples et complètement dépouillé des artifices de la rhétorique, ce qui prouve en faveur du narrateur. Malheureusement l'expérience est si belle, si belle, que malgré soi, le doute vient se glisser dans votre âme. Des raisons puissantes, cependant, plaident en sa faveur : l'extrême bonne foi de l'opérateur, les précautions prises à l'égard des deux médiums, ficelés comme des poulets, et cette considération que des expériences exactement semblables ont été faites dans des pays de toutes langues et attestées par des personnes éclairées et incapables d'en imposer.

Horace Pelletier, conseiller d'arrondissement,
à Candé-par-les-Montils (Loir-et-Cher).

D'OU VIENT LA THÉOSOPHIE

Sous ce titre Mme Van Calcar, dans la *Revue Néerlandaise* (*Op de Grenzen van twee Nerelden*) rend compte d'une conférence du colonel Olcott, donnée à Londres sous le titre : *Les premières pages de l'histoire de la société théosophique* :

« Le manuscrit de mon premier discours comme président fondateur de la Société théosophique à New-York, me remet en mémoire l'enfance de notre mouvement théosophique; c'étaient de beaux jours, pleins d'espoir, avec une confiance sans borne et des châteaux en Espagne, il renouvelle aussi en moi bien des illusions perdues, que nous partagions ensemble, nous les membres qui ont créé la Société théosophique.

« L'approche du quinzième anniversaire de la Société me porte à analyser l'enseignement que nous avons à en retirer.

« Quelques-uns de mes auditeurs doivent se souvenir que les premières réunions se composèrent de douze personnes, réunies chez Mme Blavatsky pour y entendre M. G.-H. Felt, lequel prétendait avoir fait des découvertes

surprenantes dans un livre ancien, que l'on disait perdu, où se trouvaient les théories de la belle architecture grecque, d'après lesquelles ils avaient construits leurs temples et forums ; le plus important de cette conférence (rendue plus intéressante par de superbes dessins) c'est qu'il assura être en possession du secret par lequel on pouvait dominer les esprits élémentaires; formules que l'on employait dans les mystères des temples et qu'il avait déchiffrées sur les hiéroglyphes; il affirmait avoir employé ces formules et les avoir reconnues exactes, expérimentalement.

Parmi nous se trouvaient quelques anciens spiritualistes, préparés à cette investigation, mais retenus par la crainte de déchaîner contre eux ces myriades de forces inconnues, lesquelles feraient sentir leur colère aux imprudents investigateurs qui chercheraient à pénétrer dans leur royaume.

J'avais vu Mme Blavatsky obtenir des phénomènes dans des conditions que je ne pouvais considérer comme médianimiques? J'étais convaincu de l'existence d'êtres élémentals' et du pouvoir humain pour les assujettir. J'avais appris aussi, par Mme Blavatsky, qu'il y avait des initiés et des adeptes aux Indes et en Égypte qui pratiquaient la magie; de là, me vint l'idée qu'à l'aide de M. Felt il nous serait possible de répandre dans le monde quelques lumières sur cette mystérieuse question; j'écrivis quelques mots à Mme Blavatsky pour avoir son avis et constituer une société théosophique; la réponse étant affirmative, je remerciai l'orateur et proposai de constituer, séance tenante, une société ayant pour objectif d'étudier les découvertes surprenantes de M. Felt. Je fis voir les progrès du matérialisme et la grandeur de l'œuvre de divulgation du spiritualisme. Nous attendions le concours des grands maîtres, les adeptes Indiens, lesquels avaient enseigné à Mme Blavatsky tout ce qu'elle savait.

Ma proposition acceptée, M. Felt nous *promît* son concours ; *il nous ferait voir* les élémentals et nous indiquerait les moyens et études nécessaires pour les subjuguer!

La société constituée fin d'août 1875, le comité se réunit pour élaborer les statuts, je fus président provisoire. Le 30 octobre tout étant réglé, la Société fut constituée officiellement.

Le premier article était : L'étude des sciences mystérieuses et philosophiques secrètes des anciens mages; leurs théories et leurs pratiques, afin de rendre cette science *universelle !*

Notre programme disait : Les fondateurs de la Société théosophique espèrent, en pénétrant plus avant dans les secrets des anciens, obtenir des preuves convaincantes de l'existence d'un infini invisible, et la connaissance des habitants de cet infini, leur nature, leurs lois et les rapports qu'ils

peuvent avoir avec notre monde ; en un mot notre espoir éiait de recevoir ces connaissances occultes avec l'aide de M. Felt et de Mme Blavatsky. Le premier paragraphe de notre programme prouve bien que nos idées étaient éclectiques et aucunement sectaires.

Les fondateurs déclarèrent que leurs tentatives ayant echoué pour l'obtention des connaissances occultes, ils se tournaient vers l'Orient d'où nous viennent les systèmes religieux et philosophiques.

Nous constatâmes l'impuissànce absolue de M. Felt à remplir ses promesses, notamment celle *de nous faire voir les Elémenlals!* Avec grand peine pûmes-nous obtenir de lui une ou deux conférences, mais jamais il ne parvint à nous faire voir seulement la queue d'un élémental ! Mme Blavatsky, absorbée jour et nuit par l'élaboration de son ouvrage : *Isis dévoilée*, refusa même d'assister à nos réunions, et nous ne pûmes parvenir à la faire consentir à nous prouver la moindre des manifestations à l'aide desquelles elle attirait l'attention des visiteurs de son salon ; en conséquence les principaux des membres spiritualistes abandonnèrent la Société, et je restai l'un des derniers, avec tout le poids et la responsabilité des séances. En remplissant ma fonction de président, j'assistais Mme Blavatsky pour son œuvre, et d'autre part, je faisais de mon mieux pour procurer aux membres d'intéressants sujets, tels que magnétiseurs, clairvoyants et médiums spiritualistes divers, à l'effet de leur donner à étudier la science psychique,pour les tenir en haleine et leur faire prendre patience.

Peu à peu, il y eut une importante correspondance, et l'année tirant à sa fin, j'eus à me préparer pour le rapport des travaux.

J'avais à traiter :

a. Du livre de Mme Blavatsky, lois publiées à New-York.

b. De la cérémonie publique des funérailles-rites, de l'un de nos membres le baron de Salm ; son cadavre fut incinéré, ce qui produisit un mouvement en faveur de la crémation.

c. La libération et le renvoi dans son pays, par les soins d'un de nos membres, de Edward Spaulding.

d. Un examen de la médiumnité de Slade, par des professeurs de Saint-Pétersbourg, et son envoi en Russie.

e. Essais faits par quatre des nôtres, afin de se faire voir à des amis absents. » (Ont-ils réussi? De cela il n'est pas question, et c'est cependant l'important).

Le colonel Olcott déclare qu'il ne peut dire si le plan de fonder une société théosophique doit être considéré comme un produit de son propre cerveau, ou bien comme une idée suggérée par un maître invisible ! Ques-

tion qui ne peut être tranchée que par les juges mystérieux : les adeptes, les Mahatmas ou bien par un jury composé de Chelàs !...

Mme Van Calcar fait suivre ce compte rendu des réflexions suivantes :

« Nul doute que le colonel Olcott n'ait été inspiré en cette occasion par la forte influence de Mme Blavatsky; ce qui le prouve, c'est sa crédulité naïve aux élémentals, qu'il avoue n'avoir jamais vus, pas plus que le tout puissant Koot-Hoomi ni les Mahatmas ; il semble avoir été absolument aveuglé par les quelques petits miracles qu'il acceptait de bonne foi, et avec une admirable naïveté. L'impuissance de Felt et le mauvais vouloir de Mme Blavatsky, pour prouver leur prétendu pouvoir, aurait certes dû lui faire ouvrir les yeux. »

La Société théosophique fut organisée avec beaucoup de puissance et de savoir faire par Mme Blavatsky. Elle nomma en tous pays les hommes les plus éminents et aussi les femmes comme membres honoraires. Ceux-ci par politesse, se laissèrent faire, et ainsi en peu de temps la Société put acquérir un renom scientifique quasi universel et en même temps remplir sa bourse convenablement.

Au reste rien de plus facile, à notre époque, que d'exciter la curiosité des moutons de Panurge, en leur faisant entrevoir de merveilleuses révélations, de splendides découvertes, de nouvelles vérités et une lumière resplendissante ! Mais de toutes ces promesses il ne resta aux membres enthousiastes de la première heure que déceptions.

Felt, le grand initiateur, disparut bientôt sans laisser d'autres traces que ses promesses impudentes ; Mme Blavatsky publia un livre également rempli — *de promesses*,— c'était aux Indes que se recueillait la lumière de l'occulte, car, dans ses temples, l'Inde conservait avec un soin jaloux ces mystères tant convoités.

Mme Blatvatsky se rendit donc aux Indes, avec le colonel, mais là elle prétendit avoir la mission de faire la lumière et se posa comme réformatrice. Le journal officiel de la Société se distingua des autres journaux spiritualistes en ce sens qu'il était plein de texte en langue indoue, en caractères étranges, absolument incompréhensible aux occidentaux. Il ne s'y trouvait que des articles des autres journaux spiritualistes, et quand aux mystères du temple ils restèrent aussi impénétrables que par le passé.

A tout prix il fallait avoir du nouveau, quelque chose d'inconnu aux spiritualistes, et Mme Blatvastky, qui avait été connue au Caire comme puissant médium à manifestations physiques, ne voulut plus entendre parler de cette médiumnité; elle s'attribua le pouvoir d'une prêtresse, d'un être supérieur, d'une initiée, commandant à une légion de gnômes; les fantômes de

33

ses amis orientaux entraient et sortaient de chez elle par la fenêtre; ils vinrent même aux funérailles du baron de Salm, mais qui les avait vus? Personne ne le pouvait dire! Cela devait être puisque le colonel Olcott l'affirmait!

Si Mme Blavatsky se fût contentée du rôle de médium, elle eût pu se rendre utile à la cause du spiritualisme; mais lorsqu'il y avait des coups frappés, des déplacements d'objets, des apports, comme avec la plupart des médiums de cet ordre, elle disait : c'est de la puissance magnétique, actionnée par mes commandements à des êtres étranges, inventée par une imagination malade, moitié intelligents, moitié idiots, qu'elle était parvenue à mettre à la mode.

Mme Van Calcar relate la conversion au bouddhisme de Mme Blavatsky et du colonel Olcott, et la cérémonie pompeuse qui se fit à cette occasion; puis vient le récit de toutes les apparitions, apports de foulards, écritures directes que nous connaissons et que Mme Van Calcar n'admet aucunement comme concluant en faveur de la thèse des Élémentals, en admettant même qu'ils fussent tous réels.

M. Olcott, à la première réunion des théosophistes disait : que les phénomènes du spiritualisme n'avaient pu donner jusque là des preuves positives de l'immortalité de l'âme, quoique Mme Blavatsky, à cette époque, racontât à qui voulait l'entendre les apparitions de son père, de son oncle, et d'autres parents; tout cela n'existait plus, et cependant les théosophes occultistes n'ont produit que ce que nous avions déjà vu par la généralité des médiums à effets physiques; au lieu d'un spiritualisme élevé, chrétien, ils prétendent à la science dégradante des sorciers du moyen âge, car ce n'est pas même la doctrine des adeptes Judiens, ni des anciens Mages, qui n'ont jamais enseigné pareille monstruosité, ces choses étranges n'ont pu éclore que dans un cerveau enfiévré et désorganisé.

Mme Van Calcar termine en montrant ce que peut et doit produire la nouvelle révélation du monde des Esprits : elle ne doit pas prétendre à la connaissance, par révélations, des systèmes solaires, des habitants des planètes, ni de leur manière d'être, choses qui pour le moment nous sont inutiles; mais bien nous aporter la consolation d'être en rapport avec nos chers disparus et un encouragement à supporter dignement nos épreuves afin de nous élever dans l'échelle des êtres.

Les théosophistes se sont mis en tête de trouver un nouveau bagage scientifique; dans ces conditions ils doivent devenir la dupe d'esprits inférieurs, puisque ce ne sont que ceux là qu'ils recherchent; lesquels s'amusent en les trompant graduellement à l'aide de fables les plus grossières.

Mme Van Calcar rend compte, comme étant d'*actualité*, après le discours du colonel Olcott, des révélations contenues dans la brochure parue en 1884 : « *Some Account of my intercourse with Mme Blavatsky.* » L'auteur, Mme la marquise Coulomb, y raconte d'abord comment elle fit la connaissance de Mme Blavatsky, au Caire, en 1872.

Recherchant les phénomènes de la médiumnité, elle fut invitée un soir par Mme Blavatsky; lorsqu'elle arriva, elle trouva la chambre remplie de personnages jurant et gesticulant, disant qu'ils avaient été trompés et réclamant leur argent; après leur départ, Mme Coulomb trouva Mme Blavatsky si malheureuse, si désespérée, disant qu'elle-même avait été la dupe du médium qui l'accompagnait, que Mme Coulomb en eut pitié, la prit chez elle et lui donna une certaine somme d'argent comme prêt.

Mme Coulomb s'étant mariée, accompagna son mari aux Indes; là, la fortune leur ayant été contraire, elle fut un jour agréablement surprise, en apprenant, par la voie des journaux, l'arrivée à Bombay de son ancienne protégée; elle s'empressa d'aller la voir et Mme Blavatsky raconta alors à son amie la constitution de la Société théosophique, ses voyages et le succès de son ouvrage. Bref, Mme Coulomb crut le moment favorable de lui réclamer l'argent prêté et lui fit connaître sa situation précaire. Mme Blavastky lui assura être absolument sans ressources personnelles, mais ajouta-t-elle, si vous voulez vous faire membre de la société théosophique, ainsi que votre mari, le colonel qui est riche n'aura rien à vous refuser.

Mme Coulomb fut installée, comme directrice gérante, au quartier général de la Société. Mme Blavatsky comptant sur le dévouement et la reconnaissance de Mme Coulomb, lui dit un soir : Dans le jardin, voyez le colonel, courez à lui, et dites que vous venez de voir un fantôme se promenant dans le jardin! — Mais je ne vois rien! dit Mme Coulomb. — Allez-y toujours, cela fera plaisir au colonel et nous rirons. Ainsi fut fait, et le colonel, satisfait, annonça à tous qu'une apparition s'était montrée dans le jardin. Entrée dans cette voie Mme Coulomb devint la complice active de Mme Blavatsky ; elle dit avoir brodé les initiales et signes indous sur les foulards; avoir fait une ouverture dissimulée adroitement au-dessus de la chambre à coucher du bon colonel et avoir envoyé par là, la nuit, la photographie d'un Yogï ; c'est encore elle qui représenta plusieurs fois « Koot-hoomi » et qui aida à convaincre M. A. P. Sinnett. Les révélations de Mme Coulomb furent, on doit le dire, la suite d'un différend entre son mari et le colonel, ce qui amena une séparation complète; elles eurent pour effet la dislocation de la section américaine; mais ayant fait de nouveaux adhérents, Mme Blavatsky put continuer son

œuvre à l'aide de Mme Caithness, chef de la section écossaise, laquelle imprima un caractère religieux à la Société par ses écrits mystiques.

Je n'ai fait que passer sommairement sur les divulgations de Mme Coulomb, lesquelles ne sont pas à dédaigner; mais vu le différend survenu, par là même elles sont sujettes à caution. Ce qui est plus intéressant pour nous, c'est l'examen critique du prétendu livre de *Dzyan*, par le Dr W. Emnette Coleman, que Mme Blavatsky prétend être le plus ancien livre du monde, perdu pendant des siècles, de sorte qu'il était inconnu de nos littérateurs, personne n'en avait jamais parlé! Ce livre contiendrait la doctrine secrète des adeptes, *la Sagesse divine*, et c'est à ce livre que l'on aurait emprunté pour l'écrire, les livres cabalistiques des Hébreux, le livre de Shu-King, en Chine, les écrits Hermétiques, en Égypte; les Puramas indous, les livres de Moïse, etc. D'après le Dr Coleman, tout cela est du roman, exactement comme la fameuse bibliothèque, au fond des cavernes de l'Himalaya, où se trouveraient réunis tous les livres ayant paru en ce monde!

Le Dr Coleman rend hommage au savoir faire, au courage et à la persévérance de Mme Blavatsky; mais en même temps, il est bien persuadé qu'elle ne croit pas un mot de toutes les fables qu'elle débite; non pas qu'il prétende qu'elle ait puisé la doctrine secrète dans sa propre cervelle, mais le tout n'est qu'un assemblage fantastique d'ouvrages connus, à chaque page il démontre le plagiat; c'est Paracelse, Fluded, Eliphas Lévi, Filalethes, c'est du bouddhisme et du brahmanisme confondus, mais surtout puisés à pleines mains dans le livre du médium Marie King (*Principles of nature*), et Böhme.

La doctrine secrète ne serait donc qu'un amalgame de fables grotesques, de fantaisies échevelées, le tout confondu avec des pensées élevées et des sentiments sérieux; le lecteur le mieux intentionné abandonne la partie, de crainte d'y perdre la raison.

Le Dr Coleman prétend que tout littérateur ayant quelque peu connaissance de ces ouvrages ne peut tarder un instant, s'il veut s'en donner la peine, d'être absolument convaincu de ce qu'il avance. Il dit en plus, dans le *Religio-Philosophical Journal*, que l'auteur ne connaît pas plus le sanscrit que le bouddhisme, ni le brahmanisme; qu'il piétine dans tout cela d'une manière sauvage, ce qui suffit pour en imposer aux pseudo-savants et aux ignorants, par un vernis de science dont elle ne possède pas le premier élément. Il se moque agréablement de sa création de l'Univers, il y a juste 311.040.000.000.000 ans et de ses sept périodes, absolument comme si Mme Blavatsky y eût été présente, ce qui, cependant, est en contradiction avec l'enseignement que lui a inspiré Koot-hoomi dans *Isis révélée*.

Dans cet ouvrage elle dit : La création est composée de trois éléments,

ainsi que la nature de l'homme; dans sa doctrine secrète, elle regrette ce système et dit que c'est un composé de sept. Dans *Lois*, elle combat la doctrine de la réincarnation, dans sa doctrine secrète elle l'accepte!! Que conclure? Je vous en laisse la tâche et vous salue bien affectueusement.

Voilà, mon cher M. Leymarie, la traduction *analytique* de la *Revue* de Mme Van Calcar; j'ai dû me limiter aux points les plus importants.

Ch. Fritz.

L'ÊTRE HUMAIN.

La science admet aujourd'hui que rien ne se crée rien ne se perd, tout se transforme. Cette définition ne précisant rien, il importe de faire les distinctions que la réalité des faits signale.

La transformation des êtres se fait d'après des règles que je vais exposer le plus clairement possible.

L'être humain est composé de trois parties bien distinctes. Ces parties sont : le corps, la force vitale et l'âme immortelle.

Le corps est composé de molécules, formées d'atomes inertes, passifs, immuables et indestructibles. Ces atomes entrent dans l'organisme par la respiration et l'alimentation. Ces éléments nouveaux apportés dans l'organisme corporel renouvellent continuellement les fibres, les tissus et toutes les parties du corps. Le corps humain se renouvelle donc continuellement. Les atomes vont continuellement d'un corps dans un autre, leur mouvement est perpétuel ; car en abandonnant un corps qui se désagrège ils vont contribuer à la formation d'un autre corps. Comme élément essentiel, ils passent continuellement du minéral au végétal et du végétal à l'animal. Ces évolutions se produisent dans tous les sens. Les atomes qui composent les molécules n'ont pas d'âge ni de forme. Ces infiniments petits sont indestructibles et forment la base de tous les éléments matériels et le principe de tous les corps qui existent dans la nature. Mais les molécules composées d'atomes sont essentiellement inertes et passives. Prises isolément elles sont privées de tout mouvement initial.

Ces éléments, qui forment la matière compacte sont mus par un deuxième élément appelé force vitale ou fluide vital, donnant à tous les corps la vie, le mouvement. La force vitale, qui est une parcelle de la force générale de l'univers, est l'élément de vie de tous les êtres. Elle se transforme continuellement comme la matière qu'elle anime.

La vie se transmet par la génération, elle entretient le corps dans son état normal ; elle est donc essentiellement organisatrice et conservatrice des corps. Quoi qu'il en soit, cette force se transformant sans cesse, les êtres

qu'elle anime ont un commencement et une fin. C'est pour cette raison que tous les êtres ont leur période de croissance et leur phase de décadence : c'est la loi de transformation constante produisant la naissance et la mort de tous les êtres et de tous les mondes.

La force vitale ou fluide vital, qui forme le principe de la vie, est souvent confondue avec l'âme immortelle qui donne la vie intellectuelle au corps inconscient par lui-même.

L'âme, cette troisième partie de l'être, constitue l'élément essentiel des facultés intellectuelles qui lui donnent la raison et la conscience. L'âme étant immortelle, immatérielle et spirituelle, est formée d'une essence inexplicable parce qu'elle est une émanation de l'infini. Se mouvant dans le visible et l'invisible, elle lie le passé au présent et le présent à l'avenir. Elle est le foyer de la chaleur intellectuelle, la source de la force morale et le principe pondérateur de la vie immortelle de l'esprit. L'âme est donc essentiellement active et progressive. Elle constitue la force mobilisante et génératrice de l'être. Ah ! l'âme, ce rayonnement de l'infini ne peut-être confondue avec les molécules atomiques qui forment le corps matériel inerte, ni avec la force vitale, dont la vie et le mouvement qu'elle imprime à l'être sont inconscients, et subordonnés aux phases de la vie de l'être et à l'attraction de l'âme pensante. La force vitale ayant son aurore, sa virilité et sa décrépitude, est sujette à la loi transformiste qui régit tous les éléments de l'univers.

La vie inconsciente et inerte du corps atomique émanant de la force vitale, peut exister sans l'âme qui, cependant, ne peut rompre le lien fluidique qui l'attache au corps. Pendant le sommeil l'âme peut quitter le corps auquel elle reste attachée par l'attraction qui l'unit à la matière corporelle. L'âme absente, le corps vit dans un état inconscient et automatique.

L'âme étant immortelle ne peut changer dans son essence ; elle ne peut donc vieillir ni devenir caduque ; elle vit dans une éternelle jeunesse. L'âme est l'élément essentiel de la vie intellectuelle ; elle donne à l'être humain la lucidité, le discernement, la raison qui l'éclaire et la conscience qui lui montre le droit et le devoir.

La force vitale, qui a pour principal élément la chaleur, constitue la vie végétative du corps qui lui est imprimée par la force universelle et centralisée par les rayons du soleil ; elle est subordonnée à la loi transformiste qui régit tous les êtres et tous les mondes. Mais cette force est inconsciente et purement végétative.

Le corps moléculaire la force vitale et l'âme immortelle forment les trois éléments composant l'être humain. Ces trois éléments sont indispensables à la vie.

On confond généralement l'impulsion ou force vitale avec l'action spirituelle à laquelle on attribue la vie du corps. On perd de vue que pendant le sommeil, l'âme peut abandonner le corps sans provoquer la mort; les végétaux vivent, et cependant il est évident qu'ils ne possèdent pas l'action spirituelle de l'âme qui leur est étrangère. On croit en général que le corps humain n'est composé que de l'âme et du corps.

Quand la force vitale ou la chaleur vitale cesse d'animer le corps, l'âme se retire et rentre dans le monde des esprits. Elle va dans la région que lui assigne son degré d'avancement moral.

Dans l'ordre du monde universel, chaque être reçoit le fruit de ses œuvres. C'est la loi de la justice éternelle, d'après laquelle rien ne se perd et toutes nos actions sont comptées. Mais Dieu, qui est la bonté infinie, accueille toujours avec tendresse le repentir de celui qui s'amende et désire sincèrement marcher dans la voix du progrès.

L'ordre et la vie qui règnent dans la nature sont admirablement coordonnés. Tout marche suivant les règles de l'harmonie universelle.

DÉCHAUD.

M. DE REGLA ET JÉSUS DE NAZARETH

Tiré de la *Religion universelle*.

La suprême consécration vient enfin d'être accordée au beau livre de notre confrère Paul de Régla ! *Jésus de Nazareth* est à l'index. Ceux qui n'ont point encore lu cette œuvre magistrale, où la grâce incomparable de la forme enclôt le fonds le plus puissamment substantiel, se feront désormais un devoir de lui offrir une place d'honneur dans leur bibliothèque, entre le Christ de Strauss et le Christ de Peyrat, mais bien au-dessus du Jésus de Renan, encore qu'il ait, lui aussi, obtenu le grand baptême !

Il est assez piquant de constater que cette mise à l'index du *Jésus de Nazareth* coïncide avec la traduction en allemand de cet ouvrage par une des grandes maisons de Leipsick.

Après avoir lu, dévoré, le *Jésus de Nazareth*, j'ai voulu me passer cette fantaisie bizarre de relire la *Vie de Jésus*. Merveilleux tableaux, délicieuses peintures de la Judée, style impeccable; oui, tout cela je le trouve dans Renan, mais rien de plus. Nulle science de l'histoire, nulle trace d'exégèse; la question des miracles n'y est pas même discutée. Rien ou à peu près rien sur la mort et la résurrection. Cet élégant narrateur semble à peine s'apercevoir de ces interpolations, si maladroites, qui donnent parfois aux livres saints l'apparence de ces feuilletons brossés entre deux vins, où l'on voit le héros se promener les deux mains dans ses poches en lisant son journal. Dire ce

qui manque au livre de Renan, c'est dire tout ce que contient le livre de P. de Régla. Rien d'attachant et de poétiquement enchanteur, comme son enfance de Jésus ! Cette partie se recommande particulièrement aux âmes tendres, aux femmes, à tous ceux qui se plaisent aux émotions douces, aux caresses berceuses du rêve.

Aux érudits s'adresse plus spécialement l'intéressante discussion sur les deux généalogies données par les évangélistes Luc et Mathieu. C'est l'esprit de Voltaire, moins son *hideux sourire*, et c'est aussi son lumineux style, la phrase nette et précise. P. de Régla est un maître psychologue, qui sait, dans ses études historiques, pratiquer le même infaillible diagnostic, dont il a tant de fois fait preuve, au cours de sa carrière médicale. Laissez-moi citer ici quelques-unes de ces lignes fulgurantes qui montrent avec quelle sûreté de main il sait arriver aux profondeurs de l'âme humaine :

« Avec l'âge, ses facultés géniales se développaient et produisaient des tiraillements plus ou moins nombreux avec les siens. Paraissant étrange, fantasque, capricieux, comme toutes les natures supérieures, qui, par le fait même de leurs conceptions, en dehors des lois ordinaires, ne peuvent se plier aux exigences mesquines et terre à terre des personnes qui les entourent, et sont, par cette sorte d'indépendance intellectuelle, fatalement destinées à être incomprises, critiquées et traitées en parias, Jésus se heurtait souvent aux angles étroits de la vie en commun avec ses sœurs et ses frères. Ces heurts, entre le génie et la médiocrité, constituent une loi immuable et inéluctable ; car, de même que les essences tendent toujours à se séparer des flegmes pour s'élever dans les espaces, de même les hommes issus du peuple sont repoussés par lui, quand ils tendent à s'élever par la propre puissance et la supériorité de leur fine nature. »

Les pages que l'auteur consacre à Jean le Baptiste sont d'autant plus attachantes, elles aussi, qu'il a, par faveur spéciale, visité le fameux château de M'Kaour, où se perpétra le drame hérodien, et qu'il nous apporte des détails absolument inédits jusqu'à ce jour. Du reste, tout ce qu'il dit des *Sabiens*, ces continuateurs du soi-disant Précurseur de Jésus, est également plein d'intérêt. Nous y avons trouvé, pour notre part, un argument de plus à l'appui d'une thèse qui nous est chère, à savoir qu'il y a dans le Christianisme deux courants absolument distincts ; la tradition des ascètes et la tradition jésunite, la première prêchant le néant de la chair, le triomphe exclusif de l'esprit ; l'autre, qui fut celle de Jésus, s'efforçant de concilier ces deux antinomies et admettant volontiers les soins corporels et les plaisirs matériels, témoin le miracle de Cana et l'épisode du vase de parfums.

La dernière partie du livre qui nous occupe trouvera certainement plus d'un adversaire. P. de Régla ne croit pas à la mort de Jésus sur la croix : ses dires sont d'ailleurs appuyés d'une discussion très savante, au point de vue pathologique. En ce qui nous concerne, nous devons avouer qu'elle nous a puissamment ébranlé sinon convaincu.

En général, les appendices ne se lisent guère plus que les préfaces : chez M. de Régla cette double lecture s'impose. Ce sont là de délicats hors-d'œuvre qui commentent et complètent merveilleusement cet exquis régal de l'esprit et de l'âme, qui s'appelle *Jésus de Nazareth.*

FABRE DES ESSARTS.

COMITÉ DE PROPAGANDE.

Séance du 13 *octobre* 1892.

PRÉSIDENT : M. Delanne ; SECRÉTAIRE : M. Champrenaud ; sont présents : MM. Mongin, Warchawsky, Louis, Tégrad, Chaigneau, Hatin

MM. Lecomte et Puvis, retenus par diverses occupations, se font excuser par lettres de ne pouvoir assister à la réunion, ainsi que M. Leymarie absent.

M. Louis, au nom de M. Charles, président de la Société fraternelle de spiritisme et du comité de cette société (183, rue St-Denis) remercie le comité de propagande et lui exprime sa reconnaissance pour les brochures de propagande qui lui ont été envoyées.

En outre, M. Louis appelle l'attention de l'assemblée sur un article paru dans le premier numéro du journal *Le Flambeau*, lequel accuse le Comité de propagande de ne pas s'être conformé aux statuts en choisissant lui-même des remplaçants aux membres démissionnaires.

Après délibération, M. le Président met aux voix l'ordre du jour suivant en réponse aux critiques de la *Fédération spirite* liégeoise :

1° Bien que le Comité de propagande n'ait qu'à répondre au congrès prochain de ses actes, il avertit les intéressés qu'il a cru devoir procéder au remplacement des membres manquants pour ne pas devenir une quantité trop infime, et paraître alors affecter la forme dictatoriale, ou ce qui eût été plus grave, renoncer à l'exécution de son mandat en procédant à sa dissolution.

2° Que les Spirites Parisiens n'avaient pas plus de droits que leurs frères de province et de l'étranger pour élire les membres d'un comité représentant un congrès international, et qu'alors il était matériellement impossible de plébisciter 40.000 membres représentés audit congrès.

3° Que le Comité, dans le choix qu'il a fait, a cru devoir s'adjoindre les spirites offrant un grand dévouement en faveur de notre cause et que jusqu'à ce jour aucune réclamation, sauf celle de la *Fédération spirite* liégeoise, n'est venue controverser les décisions prises par le Comité, lesquelles ont été toujours scrupuleusement relatées dans les procès verbaux de chaque séance.

Cet ordre du jour est adopté à l'unanimité, sauf la voix de M. Chaigneau, qui prend ses réserves, étant de l'avis que le Comité actuel doit remettre à un moment donné ses pouvoirs dans les mains d'un autre comité, lequel aurait pour tâche de procéder à la formation d'un nouveau congrès.

Des discussions qui ont suivi les paroles de M. Chaigneau, il résulte que :

Le Comité de propagande ayant reçu pour mission d'exécuter les décisions prises par le Congrès universel de 1889, et de préparer le nouveau congrès, il croirait faire acte de désertion en abandonnant son mandat et en confiant l'achèvement de sa tâche à un nouveau comité.

M. le Président lit une lettre adressée de Genève par M. Gardy, lequel expose que M. Léon Denis doit faire prochainement plusieurs conférences semblables à celles qu'il a faites en Belgique. A cet effet M. Gardy demande au Comité d'avoir l'obligeance de lui faire parvenir 500 brochures de *Pourquoi la Vie* et 500 *Spiritisme à sa plus simple expression* pour les distribuer aux auditeurs à l'issue des conférences.

Cette demande est acceptée à l'unanimité.

Une lettre de M. Dufilhol où diverses propositions sont énoncées, est également lue; le Comité charge le secrétaire de répondre à M. Dufilhol.

M. Mongin soumet au Comité la proposition suivante : Il pense que, devant le parti pris des savants de vouloir attribuer les phénomènes spirites uniquement à l'action de la force psychique émanant du médium et des assistants, à la transmission de pensée ou à l'inconscient, sans aucune intervention de la part des esprits, il serait utile que le Comité de propagande puisse, au congrès de 1894, apporter un faisceau de preuves d'identités, données par les esprits dans des conditions telles qu'il ne soit plus permis de mettre en doute leur existence ultra-terrestre.

Dans ce but il a préparé un appel du Comité de propagande et un questionnaire qui seraient adressés à tous les spirites en général ou au plus grand nombre et dont il va donner lecture au Comité.

M. Mongin propose, dans le cas où le Comité se rangerait à son avis, que MM. les Directeurs des Revues spirites et spiritualistes de la France et de l'étranger soient priés de vouloir bien reproduire ledit appel du Comité de propagande et le questionnaire qui y fait suite.

M. Mongin demande en outre, que le Comité veuille bien décider l'impression desdits appel et questionnaire, à un nombre suffisant d'exemplaires pour pouvoir être adressés aux mêmes directeurs des Revues spirites et spiritualistes de la France et de l'étranger, et à tous les chefs de groupe, qui en feraient alors la distribution à bon escient à ceux de nos F. E. S. qui voudraient bien apporter leur concours au Comité.

Le Comité agrée l'avis de M. Mongin, il adopte à l'unanimité ses propositions. Néanmoins M. le Président lui conseille de consulter l'ouvrage du docteur Dariex et d'ajouter, s'il y a lieu, différentes questions à celles énoncées par M. Mongin, réservant à la plus prochaine séance le soin de voter le nombre d'exemplaires à imprimer.

M. Delanne demande que la *Revue* publie un article très vigoureux incitant la presse spirite à faire l'appel adopté en précédente séance, lequel appel aurait pour but de faciliter la venue du médium Eusapia.

M. Mongin propose qu'à l'occasion de la Toussaint il soit fait une distribution de brochures de propagande à la porte des différents cimetières populaires parisiens.

Le Comité accorde à cet effet un crédit de 120 francs et charge M. Mongin de la réglementation de cette décision.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire, CHAMPRENAUD.

SOUSCRIPTION

POUR LA VENUE DU MÉDIUM

EUSAPIA PALADINO

Le Comité de propagande a décidé qu'une souscription sera ouverte pour faire venir le médium Eusapia Paladino, avec le concours duquel eurent lieu les expériences de Lombroso, qui firent tant de bruit dans la presse.

Il est bien entendu que les cotisations ne donnent aucun droit aux souscripteurs d'assister aux expériences, lesquelles auront lieu sous le contrôle d'un Comité nommé par le Comité de Propagande.

La souscription a aussi pour objet de faire l'áchat des instruments nécessaires au contrôle scientifique des phénomènes.

Le Comité fait un chaleureux appel aux spirites. Il espère que les conséquences qui résulteront de ces expériences, faites avec des savants renommés,seront considérables et donneront une vive impulsion à notre doctrine qui n'a qu'un tort celui de n'être pas plus connue.

1re liste de souscription.

Librairie spirite........................ 100 fr.
Tegrad.................................. 20 fr.

NÉCROLOGIE.

RENAN

Ernest Renan, administrateur du collège de France, est mort le 2 octobre.

Nous n'avons pas à retracer sa vie. ni à analyser ses œuvres. Ce que nous voulons. c'est noter. avec une respectueuse sympathie. le son que rend, dans tous les pays civilisés, l'existence de cet illustre, dont la renommée a fait le tour du monde.

Né à Tréguier. Renan était plus qu'un Breton du jour (1); un Celte. Le génie supérieurement religieux de l'antique race était en lui, par loi d'hérédité psychique ; sa famille y crut trouver l'indice de sa vocation à la prêtrise. Bientôt la théologie n'eut plus de secret pour le brillant séminariste dans lequel ses professeurs en soutane se plaisaient à voir un prédestiné. Ils comptaient sans la vigueur et la sincérité de cet esprit qui perça bientôt à jour leurs fictions, et refusa de se faire leur complice. Ce sera

(1) Le prêtre catholique abuse sans scrupule de l'instinct de religiosité des bretons, de leur attachement aux coutumes anciennes, favorisé par la langue dans laquelle il persiste à les sermonner et à leur enseigner un catéchisme approprié à une crédulité aussi inouïe que *pieusement* entretenue. Le progrès a peu de prise sur une population incitée sans trêve au mépris du *français mécréant*, et de son gouvernement, ennemi de Dieu et de la *Sainte Église*. C'est devant cet affligeant spectacle, — véritable monstruosité pour l'époque, — qu'on saisit mieux le côté providentiel du génie d'un Renan.
A. D.

l'honneur de Renan : il renonça à un avenir, *tissé d'or et de soie*, pour se rejeter, livré à ses seules forces, dans la mêlée de la lutte pour la vie. Il était agrégé de philosophie et professeur au Collège de France lorsqu'il publia sa *Vie de Jésus*, certain du *scandale* que lui ménageaient ses anciens admirateurs, et de la fermeture de son cours que ne pouvait refuser *à nos seigneurs* du moderne pharisaïsme, l'Empire dont ils étaient les soutiens intéressés et exigeants.

L'Église, dite catholique, a pour principal objectif le maintien, *per fas et ne fas*, de la foi au surnaturel, au miracle, dont la durée prolonge son agonie, au détriment du progrès.

Parmi les savants contemporains qui, armés d'une critique historique inflexible, d'une érudition et de connaissances philologiques très sérieuses, ont tenté de rouvrir aux consciences abusées les voies de la liberté, et de relever la dignité humaine, courbée depuis des siècles sous le joug clérical, Renan aura été le plus illustre. En face de l'Eglise, fondée sur la religion soi-disant révélée, il a ajouté une ferme assise à ce qu'il appelait « *le temple de l'esprit* », monument de la religion scientifique et laïque auquel travaillent les spirites, et dont le siècle prochain verra sans doute l'achèvement. Il a dit souvent, avec l'accent de la sincérité et la sérénité d'un philosophe, qu'il était certain de servir la cause de la vraie religion.

Il apprenait au peuple à rejeter avec dédain cette chimère mystique du Dieu universel fait homme, mort de la mort infamante des criminels pour racheter les fautes de l'humanité passées, présentes et futures. Il enseignait la responsabilité des actes qui fait seule l'homme libre.

« Le peuple, écrivait-il (1), n'est nullement matérialiste, on lui plaît par « l'idéalisme..... Il serait funeste de lui prêcher l'irréligion, il serait inutile « d'essayer de le ramener aux vieilles croyances surnaturelles. Reste un « seul parti, c'est de tout lui dire. » Il voulait, on le voit, la vérité pour le peuple.

Et plus loin : « Le peuple est religieux à sa manière : *quoi de plus touchant que son respect pour la mort* (2). » En un mot, il a stygmatisé en homme qui s'y connaît, « la domination des saducéens orgueilleux. »

Nous avons assisté, comme spirite délégué, à l'exhumation de la dépouille mortelle de Mikiwicz. L'élite de la colonie polonaise parisienne se pressait autour des restes de son poète national qu'étaient venus chercher en grande pompe des descendants du glorieux mort, des Polonais de Cracovie (3). A cette cérémonie imposante, plus encore par les sentiments qu'elle mettait en jeu que par son appareil, Renan était venu, au nom du Collège de France. Déjà il était visiblement souffrant, et lorsque sa parole émue, douce, pénétrante, frôlant le cercueil du grand collègue disparu, alla vibrer au cœur de la foule, groupée entre les tombes des exilés, — comme l'écho d'un idéal détaché de ce qui passe, il devint, hélas, trop facile de comprendre que l'illustre académicien nous quitterait à son tour bientôt. Ceux qui l'ont entendu ce jour-là n'ont plus eu le droit de douter de ses croyances spiritualistes, trop souvent cachées, dans ses livres, derrière les sous-entendus

(1) Préface de la *Vie de Jésus*.

(2) Nous avons souligné ce passage.

(3) Les spirites de Cracovie ont pris une grande part à la rentrée des restes de Mikiwicz dans sa patrie. Le génie des poètes est l'âme des peuples, et le gage de la persistance de leur vie à travers toutes les épreuves. A. D.

d'un scepticisme élégant; comme s'il eût hésité à montrer trop à découvert le sceau de noblesse de son âme.

Ceux qui se souviennent de la page touchante qu'il a adressée à sa sœur morte, savaient déjà que, pour lui, la mort n'était pas la fin de l'être.

Les spirites qui ont le culte de Victor Hugo, et le revendiquent, comme un puissant semeur des idées ayant en germe l'évolution prochaine, honoreront à juste titre la mémoire de Renan, le savant exégète, le libre penseur intransigeant, auquel la conscience devra un rayon de la lumière indispensable à son émancipation, objet de nos vœux et de nos constants efforts.

A. DUFILHOL.

L'anniversaire de notre regretté F. E. C. M. Tarlay, chef de groupe de la rue Fontaine-au-Roy, aura lieu le 13 novembre au cimetière du Père-Lachaise, allée principale, 58e division, premier chemin à gauche. Prière de le faire savoir dans tous les groupes de Paris.

L'anniversaire de M. Léon Wisselle a eu lieu, comme nous l'avions annoncé, le 2 octobre; malgré le mauvais temps une grande partie des amis de M. et Mme Wisselle s'étaient réunis au cimetière, M. Joly a lu les prières spirites; M. Boyer a bien voulu lire le discours de M. Leymarie absent, puis le sien. Ensuite les discours de M. Gubian, de Mme Gouge, Casse et Joly. M. Delacourcelle a terminé cette réunion par une prière.

Toutes nos sympathies à notre sœur, Mme Vve Wisselle, qui dirige toujours avec tant de zèle le groupe fondé par son mari.

M. STAINTON MOSES, l'éditeur du journal « Light » de Londres, est mort le 5 septembre des suites de l'influenza. Il était âgé de 52 ans.

M. Moses, après ses études dans le célèbre collège d'Exeter, à Oxford, avait été reçu comme pasteur dans l'église anglicane en 1865.

Amené par le Dr Stanhope Speer à étudier les phénomènes du spiritisme, il ne tarda pas à s'intéresser à la philosophie spiritualiste et publia des articles dans le «Light» sous le nom de M. A. (Oxon) longtemps avant d'être l'éditeur de ce journal.

Il fonda « l'Alliance spiritualiste » de Londres et écrivit plusieurs ouvrages pour expliquer et défendre le spiritualisme moderne. Il assura que son ouvrage « *Spirit Teachings* », enseignement des esprits lui avait été directement inspiré. Il était du reste médium écrivain et à effets physiques de premier ordre.

Par sa position comme professeur de littérature anglaise à Londres, par ses talents et son caractère franc et loyal, il fut en relation avec les premières intelligences de son entourage. Et si la question de spiritualisme a été relevée en Angleterre et exposée de façon à exciter l'intérêt et à commander le respect partout, cela est dû en grande partie à la distinction et au sérieux de ses écrits.

Universellement estimé et admiré, la perte de M. Stainton Mosès est très grande et on trouvera difficilement un défenseur des doctrines spiritualistes de sa force et de son talent.

JOHN CURTIS BUNDY. — L'éditeur du journal religio-philosophical de Chicago, est mort dans cette ville le 5 août.

Écrivain brillant et courageux, il s'est fait remarquer dans ces dernières années par ses articles dénonçant les faux médiums, qui exploitent le public. Il a beaucoup fait pour propager les vérités spiritualistes aux Etats-Unis, surtout à Chicago.

J. GREENLEOF WHITTIER, Le poète qui vient de mourir aux États-Unis, était connu partout où on parle la langue anglaise.

Les beautés de ses écrits poétiques le classent parmi les premiers auteurs des Etats-Unis. Quoiqu'il n'ait pas adhéré ouvertement au spiritualisme, ses œuvres portent l'empreinte des idées spiritualistes, et on sait que son frère était un zélé défenseur de la cause; sa femme était un médium très connu.

Le grand poète Percy-Bysshe-Shelly — mort en 1822 — était médium écrivain et spiritualiste. On disait de lui qu'il avait souvent des visions qui prenaient la réalité des choses et des faits actuels.

Dans son poème « Queen Mab » (« la reine Mab ») il décrit d'une façon précise le corps astral ou périsprit, ceci près de quatre-vingts ans avant qu'il fut question du spiritualisme moderne. Lord Byron disait de Shelly : « C'est l'homme le meilleur et le plus intelligent que j'ai jamais connu, sans égoïsme ni orgueil.

BIBLIOGRAPHIE

LE FLAMBEAU. — Nous saluons avec une véritable satisfaction, une sympathie sincère, la naissance du *Flambeau* (1), et félicitons nos frères belges pour l'initiative qu'ils ont prise en publiant un journal à un sou, à la fois spirite, scientifique, politique et littéraire.

Les faits spirites sont désormais assez patents, notre philosophie est assez vulgarisée, la formule politique et sociale qui en dérive, suffisamment dégagée. L'heure est venue pour les militants de sortir de la spéculation et d'aborder la pratique.

Le programme du *Flambeau*, les spirites dévoués et éclairés au concours desquels il a fait appel, nous donnent le droit d'espérer qu'il s'acquittera bien de sa tâche. Quand le grand public aura constaté la largeur de vues, l'indépendance, la réelle entente des principes, la sincérité et la netteté que les écrivains spirites apportent à la solution des problèmes économiques et politiques; lorsqu'il aura, avec son infaillible instinct, son bon sens proverbial, démêlé l'esprit nouveau qui point dans la littérature spiritualiste, il fera bon marché des calomnies et des sottises qu'on a accumulées à dessein entre lui et nous.

Il saura distinguer ceux qui partagent ses aspirations, et lui apportent les éléments de la force morale qui assure le succès. Avec sa droiture et sa simplicité de cœur, il comprendra que : *l'immortalité de l'être conscient*; *la pluralité et l'enchainement de ses vies successives et progressives*; *l'existence de l'humanité spirituelle*, *origine et fin de l'humanité terrestre*, *et l'étroite con-*

---

(1) Journal hebdomadaire, science, philosophie, politique, littérature; administration à Jemeppe-sur-Meuse, Belgique; 6 fr. par an.

nexion du monde visible et du monde invisible, vérités fondamentales trop longtemps dérobées au peuple et dont le spiritisme vient enfin lui démontrer la réalité, constituent la *charte naturelle* qui contient en principe et légitime ses revendications.

Cette lumière a brillé depuis longtemps pour les maîtres de la terre qui l'ont jalousement cachée afin de garder intacts leurs privilégés et leur domination. Les grands révolutionnaires de la fin du XVIII[e] siècle l'avaient en eux; les ardeurs et les drames de luttes de géants, poursuivies jusqu'à l'échafaud; la trahison et la contre-révolution les empêchèrent de la répandre. Un siècle plus tard, la voici qui reparaît, incoercible cette fois, car ce sont les invisibles qui la manifestent; l'homme terrestre n'en a été que l'indicateur. L'ésprit est notre porte-lumière; aucun pouvoir humain, si haut qu'il soit, si redoutable qu'il se montre ne peut l'atteindre ni l'éteindre. On pourra briser les corps de chair dans des hécatombes dont l'intensité dépassera tout ce que l'histoire a enregistré; soit! la lumière sera toujours là, éclatante, et les immortelles victimes renaîtront pour l'inéluctable triomphe.

Que les humbles, les deshérités, tous ceux qui souffrent et pleurent viennent au spiritisme rénovateur et justicier, car son avènement leur donnera, au banquet de la vie, la place que, depuis tant de siècles, on leur y dénie.

Les créateurs du *Flambeau* se sont, on le voit, donné une noble mission : après avoir constaté, avec tristesse, l'indifférence, — pour le moins, — de la plupart des grands, guider et soutenir ceux qui travaillent et peinent dans leurs efforts légitimes pour la conquête de leurs droits imprescriptibles d'hommes et de citoyens.

Ils n'oublieront pas, nous en sommes certains, que s'ils peuvent aujourd'hui, eux les jeunes, se mettre résolument à la besogne, c'est que, depuis quarante ans, leurs devanciers sont au labeur pour déblayer la voie. Leur attitude vis-à-vis des vieux lutteurs, tous d'accord quant au fond dans leur amour des peuples, leur haine du cléricalisme et du despotisme sous toutes leurs formes, sera celle de frères pour des aînés dont ils poursuivent l'œuvre en préparant l'organisation de la *ligue spirite internationale*, résolus à tout entreprendre, à tout supporter, pour assurer l'application de la loi naturelle à la reconstitution des sociétés humaines.

Donc, nos vœux et nos souhaits de bienvenue au *Flambeau de Jemeppe-sur-Meuse*. Espérons en même temps que l'exemple ne sera pas perdu, et que le journal spirite à un sou se multipliera pour le plus grand bien de la cause à laquelle nous sommes tout acquis. A. DUFILHOL.

LES LIMITES DE L'INCONNU.

On a mené grand tapage, tout dernièrement, autour de la si curieuse découverte de M. A. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité.

Dans *Les limites de l'inconnu*, une très instructive plaquette qui vient de paraître à la librairie Chamuel, notre confrère, M. Georges Vitoux, expose avec une clarté toute scientifique ce que sont exactement ces phénomènes mis en lumière pour la première fois par M. de Rochas, et quelles conséquences il convient d'en tirer pour l'explication de certains faits de sorcellerie, tels que ceux de l'envoûtement ou des communications télépathiques.

Les limites de l'inconnu (un petit vol. in-16, prix 1 fr.) complètent donc d'une façon fort heureuse *l'Occultisme scientifique* que M. Georges Vitoux a publié il y a quelques mois, (se trouve à la librairie spirite, 1, rue Chabanais).

Le réformateur, journal bimensuel, theurgie, hygiène, littérature, beaux-arts; rédacteur en chef le *Zouave Jacob*, Asnières, 7, rue du Bois. — 5 fr. par an, premier numéro, 8 octobre 1892.

The psychical Rewiew, organe de la *Société psychique* américaine à Boston; ce premier numéro contient des articles très intéressants, nous en parlerons dans la prochaine Revue.

AVIS.

La collection complète de la *Revue spirite*, depuis 1858, sera donnée à titre de prime à 2 fr. 50 le volume, port en plus, aux personnes qui prendront un abonnement pour 1893.

Nous rappelons que tous les abonnés de la *Revue spirite* ne paient les ouvrages d'Allan Kardec que 2 fr. 50 pris à notre librairie. Pour la province et l'étranger le port en plus.

Plusieurs conférences seront données à Genève, par M. Léon Denis, du 7 au 14 novembre prochain, dans la grande salle de l'Université à Lola.

Le grand ouvrage : *La planète Mars*, par Camille Flammarion, paraît au moment ou nous mettons sous presse. C'est une œuvre qui a demandé cinq années de travail à l'auteur si apprécié et tant admiré par tous les lecteurs de la *Revue spirite*. — Prix : 12 francs.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

// REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35e Année | N° 12. | 1er Décembre 1892.

Avis importants : Prière de renouveler l'abonnement *à la Revue spirite*, avant le mois de janvier. — Mandat à l'ordre de M. Leymarie.

Les séances spirites du vendredi, auront lieu les 9 et 23 décembre.

Souscription Eusapia, à ce jour; Librairie spirite. 100 fr. — Tegrad, 20 fr. — J. Tournier, 10 fr. — Solidarité spirite, 10 fr. — E. Stettler, 10 fr. — Amédée H. Simonin, 20 fr. — Princesse Anna Ghika, 40 fr. — M. B. Martin, de Bruxelles, 2 fr. — Mme Catala, 3 fr.

Le médium Eusapia, était à Milan ou des savants anglais, français, allemands, italiens et russes, l'attendaient pour expérimenter et bien connaître si les faits spirites étaient réels; nous donnerons le compte rendu de ces séances intéressantes et instructives. Le médium Eusapia Paladino, très surmenée par ces investigations scientifiques, se repose à Naples; elle ne viendra à Paris, nous écrit M. l'ingénieur G. Pallazzi, qu'après avoir repris des forces pour entamer une nouvelle campagne de propagande. Nos amis doivent nous envoyer leurs souscriptions, le Comité de propagande leur réservera des séances, car il veut satisfaire leur esprit de recherches; nous seconder dans cette campagne utile est indispensable pour le bien de la cause, nous voulons tous éclairer les hommes de bonne volonté jadis réfractaires aux idées que nous propageons.

LE SPIRITUALISME

PAR

A. R. WALLACE

Extrait du *Chamber's Encyclopédia*, page 645, de l'année 1892.
(*Suite*) voir la *Revue* du 1er novembre 1892.

CARACTÈRES DE CERTAINS MÉDIUMS

Ces classes nombreuses et distinctes de phénomènes offrent des modifications de détails infinis, suivant les médinms, et plusieurs raisons importantes s'opposent à ce qu'ils puissent être dus à l'imposture.

Premièrement, presque tous les médiums prouvent leurs aptitudes dans leur jeunesse ou même dans leur enfance, sans avoir eu aucune occasion d'apprendre les méthodes employées par des médiums de métier.

Deuxièmement, chaque médium fait preuve d'une individualité mar-

quante, et rarement, peut-être jamais, il n'offre une reproduction du phénomène qui se présente par l'intermédiaire des autres médiums.

Troisièmement, les phénomènes se produisent quelquefois dans des maisons privées, et le médium s'y rend sans aucun préparatif.

Quatrièmement, chaque série de phénomènes se produit aussi bien avec des médiums non payés qu'avec ceux qui font une profession de la médiumnité.

Finalement, un grand nombre de médiums, les plus remarquables, se sont soumis à des épreuves approfondies et sérieuses, de la part d'observateurs intelligents et savants, et ont obtenu des résultats entièrement au-dessus du pouvoir des évocateurs professionnels.

Pour apprécier l'importance de ces investigations, quant à la théorie que tous les phénomènes spiritualistes sont dus à l'illusion et à l'imposture, il est nécessaire de citer quelques-uns de ces investigateurs.

Le premier savant investigateur, peut-être, a été le Dr Robert Hare (q. v.) de Philadelphie, chimiste éminent connu spécialement par ses inventions d'appareils ingénieux ; comme tous les hommes sérieux et patients chercheurs, il commença, sous cette impression qu'il démontrerait l'erreur de tels faits ; mais, toutes ses expériences, toutes ses épreuves avec des appareils de sa propre invention, lui prouvèrent qu'il se trouvait en présence d'une grande réalité. En conséquence, il essaya de décider le gouvernement à nommer un comité pour examiner les expériences et en faire un rapport ; mais, ayant échoué dans ses démarches, il publia les résultats obtenus en un volume intitulé *Experimental examination of the spiritual manifestations.*

Le juge Edmonds, l'un des plus renommés et des plus laborieux hommes de loi des États-Unis, sacrifia des années à un examen approfondi des phénomènes, aidé par les hommes les plus savants et les plus instruits de son entourage ; il devint lui-même médium, ainsi que sa fille ; et cette jeune personne, quoique ne possédant que les connaissances ordinaires enseignées dans les écoles américaines, était capable, dans ses moments de trances, de parler plusieurs langues étrangères, y compris le grec moderne, et de soutenir des conversations avec les natifs des divers pays dont elle parlait la langue.

Les professeurs Mapes et Loomis, tous deux chimistes, aidés par deux médecins et d'autres amis, mirent les frères Davenport à l'épreuve, et trouvèrent que les phénomènes qui se produisaient étaient dus à la médiumnité. Ce verdict fut confirmé par plusieurs investigateurs en Angleterre, entr'autres par sir Richard Burton, le dernier des hommes à s'en laisser imposer par les évocations. Cependant il dit, dans une lettre qui a été

publiée : « J'ai assisté à présent à quatre séances sombres. Celles-ci étaient toutes faites dans des maisons privées — l'une d'elle dans mon propre appartement. Nous éliminâmes tous croyants et choisîmes les plus sceptiques et les plus endurcis de nos amis et de nos connaissances, dont quelques-uns avaient préparé les épreuves les plus difficiles. Nous nous mîmes soigneusement en garde contre l'immixtion de compères, et nous apportâmes nos propres cordes, notre cire à cacheter, notre lacet, notre diachylum, nos instruments de musique, etc... Des étincelles rouges et pâles sont tombées du plafond, quelquefois perpendiculairement, quelquefois au travers de la chambre. L'habit de M. Fay lui fut enlevé alors qu'il était solidement lié par les pieds et les mains, et une allumette souffrée fut allumée au même moment, nous montrant les deux messieurs fortement liés et l'habit dans les airs se dirigeant de l'autre côté de la chambre..., Ayant passé une grande partie de mon existence dans des pays orientaux, j'y ai vu bien des magiciens... J'ai lu et écouté tout ce qui a rapport aux « trucs » des Davenport présentés jusqu'ici au public, et si quelque chose pouvait me faire faire cet immense saut « de la matière à l'esprit » c'est l'absence complète de raisons, par lesquelles on explique les manifestations ».

Parmi les autres investigateurs dont l'intégrité et l'habileté sont connues, il faut citer Robert Dale Owen et le Dr Robert Chambers, qui étudièrent les phénomènes avec Kate Fox, à New-York ; ce dernier était l'ami de Home et écrivit pour lui le chapitre d'introduction et l'appendice à ses « *Incidents of my life* ». Le Dr Seurge Sexton, professeur et conférencier sérieux, fut converti par des phénomènes qui se sont produits dans sa propre maison, et par des médiums qui étaient des membres de sa famille ou de ses amis ; ensuite il étudia les phénomènes de matérialisation qui se produisaient avec Mlle Cook. M. Cromwell Varley, l'électricien, étudia les mêmes phénomènes à l'aide d'appareils électriques. Le Dr Lockhardt Robinson, après une longue expérience sur le traitement des fous, et après avoir été un violent adversaire du spiritualisme, comme étant entièrement fondé sur l'imposture et l'illusion, fut converti par des phénomènes qui se passèrent dans sa propre maison, en présence du médium américain Squire. Le professeur Zöllner, de Leipzig, dans son ouvrage *Physique transcendante*, a décrit les phénomènes les plus merveilleux se produisant dans son propre cabinet d'étude et dans les conditions d'épreuves les plus strictes, à l'aide du médium Slade, devant quelques-uns de ses collègues professeurs comme témoins. Finalement nous avons vu M. William Crookes, l'un des premiers chimistes et physiciens de l'Europe, lequel, durant plusieurs années (1870 à 1874), consacra une partie considérable de son temps à l'étude des phéno-

mènes et de leurs résultats. Avec plusieurs médiums différents, dans sa propre maison, on les soumettait aux conditions d'expériences scientifiques les plus rigoureuses ; il arriva à se convaincre de la réalité de toute la série de phénomènes cités plus haut.

En 1882, W. Cookes a publié ses notes sur plusieurs séances avec M. Home; dans l'introduction il fait cette importante déclaration: « La publication de ces notes prouvera en tous cas que je n'ai pas changé d'avis; que dans la revue impartiale que je fais de mes déclarations d'il y a bientôt vingt ans, je ne trouve rien à rétracter, ni à changer. Je n'ai découvert aucune erreur, ni dans les expériences faites alors, ni dans les raisonnements que j'ai basés sur elles.

LA VALEUR DE CES PHÉNOMÈNES

En présence de ces longues séries d'investigations par des hommes spécialement instruits dans les sciences, les spiritualistes concluent que les faits sur lesquels sont basés leurs croyances, sont des vérités hors de doute. On peut se demander, toutefois, comme plusieurs le font : « Quelle est la signification ou l'utilité de ces étranges phénomènes. Nous ne trouvons rien d'intéressant à des meubles qui se déplacent, à des corps qui volent, à des épreuves par le feu, a des écritures sur l'ardoise? » Voici ma réponse : pour un grand nombre d'intelligences, ces phénomènes physiques, si bas et si triviaux qu'ils paraissent, sont cependant les plus efficaces, et constituent souvent le seul moyen d'attirer l'attention sur la question, et ceci est surtout le cas avec les personnes saturées par l'enseignement de la science moderne.

Si ces scientifiques, sont convaincus que les phénomènes physiques considérés comme impossibles, se produisent, elles ont, par ce fait brutal la preuve que dans la question il y a quelque chose de plus que de l'imposture ou des erreurs ; des investigations nouvelles leur prouvent que cette catégorie de faits ne constitue que les *grandes lignes*, les *contours* du sujet. Tous les amateurs et les spécialistes en sciences physiques, qui sont devenus spiritualistes, (et ils se comptent par centaines, dans tous les pays civilisés), ont commencé leurs recherches parce qu'ils ont été convaincus que certains de ces phénomènes triviaux sont des réalités, et ce fait constitue une réponse complète à ceux qui affirment que ces phénomènes sont vulgaires, dégradants et anti-spirites ; s'ils sont tels, ils prouvent seulement que les hommes les plus instruits, et les mieux élevés, sont attirés par ces qualités.

L'ENSEIGNEMENT ET LA PHILOSOPHIE DU SPIRITUALISME

Mais si, laissant de côté ces phénomènes, nous examinons soigneusement les enseignements et la philosophie dont sont empreintes les communications écrites ou parlées des médiums écrivains, ou parlants, aussi les écrits

normaux de ceux qui ont accepté depuis longtemps ces doctrines. et se les sont assimilées, nous entrons dans une phase de la question que les personnes non prévenues ne trouveront ni banales, ni inutiles. La doctrine universelle des spiritualistes, est que le monde et tout l'univers matériel existe dans le but de développer les êtres spirituels; que la mort est simplement une transition de l'existence matérielle au premier degré de la vie spirituelle, et que, notre bonheur et le degré de notre perfectionnement dépendront entièrement de l'usage que nous aurons fait de nos facultés dans toutes les circonstances ici-bas. J'insiste sur ce que la vie actuelle présentera un nouvel intérêt, et aura une nouvelle valeur, lorsque les hommes ne seront plus élevés dans de vacillantes *croyances*, mais avec la *conviction* bien établie que notre existence en ce monde n'est réellement qu'un des rivages d'nne carrière sans fin, et que, les pensées que nous avons eues et les actions que nous avons accomplies, détermineront les conditions, la forme et l'expression organique de notre personnalité après cette vie.

Comme exemple des enseignements du spiritualisme moderne, donné actuellement par un des spiritualistes les plus intelligents, et l'un des médiums les plus respectables, voici les plus courts passages extraits du *Spirit Teachings* (*Enseignements spirites*) de M. A. Oxon; ils doivent suffire ici : « L'âme passe de la vie terrestre à la vie de l'esprit, telle qu'elle a vécu sur la terre; ses goûts, ses prédilections, ses habitudes, ses antipathies sont avec elles. Elle n'a point changé, sauf qu'elle s'est débarrassée de son corps. L'âme qui, sur terre, a eu des goûts vulgaires et a été impure, ne change pas de nature en quittant la sphère terrestre, pas plus que l'âme qui a été loyale, pure et qui a progressé, ne redevient basse et mauvaise par la mort... Le caractère de l'âme est un développement quotidien, de toute heure, et non pas une surcharge dont elle a pu se débarrasser; elle tisse ainsi l'envoloppe de son esprit, enveloppe qui devient partie d'elle-même et s'identifie avec sa nature, qui est inséparable de son caractère. Il est aussi impossible que le caractère se refasse immédiatement (sauf par un lent travail d'oblitération) que les métiers et leurs fils restent intacts lorsque une filature est brusquement abattue.

« Je dirais plus, l'âme a des habitudes acquises qui se sont greffées sur elle, à tel point, qu'elles deviennent des parties intégrantes de son individualité. L'esprit qui à cédé aux désirs d'un corps sensuel, finit par devenir son esclave; malheureux au milieu de la pureté et du raffinement intellectuel, il aspirerait vers ses anciennes habitudes devenues son essence même (page 13).

« Des lois immuables gouvernent le résultat de nos actions. Les bonnes

actions avancent l'esprit, tandis que les mauvaises le dégradent et le retardent. Le bonheur se trouve seul dans le progrès et dans l'assimilation graduelle avec le Divin, car, la perfection de l'esprit selon l'amour divin anime les actes, et les esprits trouvent le bonheur lorsqu'ils peuvent mutuellement se bénir. Pour eux point d'aspiration vers une indolente paresse, pas de fin à leur désir d'avancement et de science. Les passions humaines, les besoins et les souhaits humains sont partis avec le corps, et les esprits éclairés vivent d'une vie de pureté, de progrès et d'amour. Tel est leur ciel. Nous ne connaissons pas d'enfer, sauf celui de l'âme, un enfer nourri par la flamme d'impurs désirs, d'impures passions non satisfaites, entretenues par le remords, l'angoisse, la tristesse et les douleurs qui surgissent sans frein du résultat des mauvaises actions. Donc la seule délivrance consiste à revenir sur ses pas pour développer en soi les qualités que donnent l'amour de ses frères en humanité et la science de Dieu (page 77). — « Nous pouvons résumer ainsi les devoirs les plus élevés de l'homme; qu'il soit entité spirituelle qui embrasse le progrès, — qu'il ait la connaissance de lui-même et de tout ce qui aide au développement spirituel. Le devoir de l'homme considéré comme un être intellectuel, doué d'esprit et d'intelligence, se résume dans le mot « *Culture* » dans toutes ses ramifications infinies non seulement dans une direction, mais dans toutes, non seulement dans un but terrestre mais dans le but élevé de développer des facultés qui doivent se perpétuer en un développement éternel. Le devoir de l'homme vis-à-vis de lui-même, comme esprit incarné dans un corps de chair, c'est la pureté en pensées, en paroles en actions. Je résume sommairement ce devoir de l'homme vis-à-vis de lui-même, comme être spirituel, intellectuel, corporel, par ces trois mots : Progrès, Culture, Pureté (page 154). »

Ouvrages consultés pour écrire l'article ci-dessus : *The History of the supernatural*, par William Howitt (2 vol.); *Footfalls on the boundary of another world* et *The debatable land between this world and the next*, par Robert Dale Owen; *Planchette or The despair of science* et *The proof palpable of immortality*, par Epes Sargent; *Report on spiritualism of the Committee of the London dialectical Society; Primitive christianity and modern spiritualism*, par Eugène Crowell, M. D.; *Researches in the phenomena of spiritualism*, par William Crookes, F. R. S.; *Miracles and modern spiritualism*, par l'auteur de l'article *Physique transcendante*, par Zöllner (traduit en anglais par C. C. Massey); *Spirit teachings*, par M. A. Oxon; D. D. Home : *His life and mission*, par Mme Dunglas Home; et une revue de cet ouvrage par le professeur W. F. Barrett et F. W. H. Myers, dans le *Journal of the Society, for physical research.* Juillet 1889.

RÉINCARNATION

On sait avec quelle obstination jalouse les spiritualistes anglo-saxons se sont longtemps opposés à la *réincarnation*, enseignée par Allan Kardec. Il semblait qu'il s'agît là d'une idée monstrueuse, qui montait pour la première fois au cerveau de l'homme, quand, en réalité, on reprenait tout simplement une croyance qui avait été celle de toute l'antiquité : Grecs, Egyptiens, Indous, Gaulois, tous appuyaient leur foi en l'immortalité de l'âme sur celle des vies successives. L'homme devait, par une longue série d'efforts et d'épreuves, d'expériences douloureuses et de chutes répétées, échelon par échelon, gravir les hauteurs où règnent la justice et la vérité dans l'amour et le bonheur.

Il est curieux d'observer comme depuis un certain temps, en Angleterre, en Amérique, en Australie même, on se hâte vers l'acceptation de plus en plus générale de la doctrine réincarnationiste, la seule qui rende compte des différences énormes existant entre les hommes, et qui justifie Dieu des accusations blasphématoires auxquelles ces différences donnent lieu. Citons quelques exemples :

Voici d'abord une partie des conclusions d'une conférence : « *Leçons de l'heure présente* », donnée à New-York, devant la première société de spiritualistes, par Mistress Milton Kathbun, le 5 juin dernier. Le spiritualisme moderne enseigne :

« L'existence de Dieu, intelligence directrice, loi vivante, âme de l'univers, unité suprême à laquelle aboutissent et dans laquelle s'harmonisent tous les rapports, centre de perfection d'où rayonnent et se diffusent dans l'univers infini toutes les forces morales — justice, sagesse, amour ;

« L'immortalité de l'âme, essence spirituelle qui contient le germe de toutes les facultés, de toutes les puissances de l'âme, est destinée à développer par ses travaux en s'incarnant dans des mondes matériels, et en s'élevant, à travers une succession infinie de vies, pas à pas, depuis les formes inférieures et rudimentaires de l'être à la perfection dans la plénitude de l'existence ;

« La communion des vivants avec les soi-disant morts, et l'action réciproque des uns sur les autres ; la permanence des relations entre les deux mondes ; la solidarité de tous les êtres, identiques quant à leur origine et leur destinée, et dont la situation ne diffère que provisoirement, les uns vivant à l'état d'esprits, libres dans l'espace, les autres étant revêtus d'une enveloppe périssable; mais tous passant alternativement d'un état à l'autre : la mort n'est qu'un temps de repos entre deux existences terrestres ;

« Le progrès infini, la justice éternelle, la sanction morale. L'âme, libre d'agir à sa volonté et responsable, crée elle-même son avenir. Selon son état moral, les fluides grossiers ou affinés qui composent son périsprit, et qu'elle a attirés à elle par ses habitudes et ses penchants, ces fluides, agissant sous la loi universelle de l'attraction et de la gravitation, l'entraînent vers les mondes inférieurs, les mondes de la souffrance, dans lesquels elle souffre, expie et rachète le passé, — ou bien, à l'inverse, l'enlèvent vers les sphères heureuses où la matière domine moins, ou règnent l'harmonie et la félicité. L'âme, dans sa vie supérieure et parfaite, collabore avec Dieu, crée des mondes, dirige leurs évolutions, veille au progrès humain dans l'accomplissement des lois éternelles (1). »

Dans le *Harbinger of Light* (Melbourne, Australie) du 1er août 1892, une communication intéressante, obtenue dans un groupe intime, s'appuie sur l'idée même de la réincarnation pour expliquer les diverses phases de la médiumnité. Dans la ou les premières vies de l'esprit ne se manifesteraient guère que les degrés médianimiques inférieurs. Puis à mesure que l'âme grandirait dans ses existences successives; qu'elle se rendrait mieux compte du comment et du pourquoi des choses au milieu desquelles elle vit ; qu'elle renoncerait aux superstitions grossières sous lesquelles elle s'est longtemps courbée ; qu'elle se ferait de Dieu et de l'immortalité des idées plus justes ; qu'elle serait moins égoïste et s'attacherait davantage à l'accomplissement des devoirs de charité et de solidarité qui doivent hâter son ascension spirituelle, — à mesure de tous ces progrès, des médiumnités d'ordre de plus en plus élevé se développeraient. L'homme se rapprocherait toujours plus du monde des esprits avec lequel il établirait des rapports plus intimes, plus fréquents et plus probants qu'il ne pouvait le faire dans ses vies antérieures.

Ce n'est pas tout. Il n'est guère de numéros du *Harbinger of Light* ni du *Banner of Light*, où, sous une forme ou sous une autre, tantôt plus ouvertement, tantôt en termes plus discrets, cette idée ne perce plus ou moins. On peut dès à présent entrevoir le moment où la réincarnation sera un fait généralement admis.

On hâterait sans doute le triomphe définitif de cette doctrine si, aux raisons philosophiques et morales très frappantes qu'on en donne, et, qui suffisent à la plupart, on pouvait ajouter quelques preuves plus tangibles, *des faits* comme ceux sur lesquels nous nous basons pour affirmer les communications entre le monde des vivants et celui des soi-disant morts. Ces faits existent-ils ? J'ai quelque raison de le croire. On m'en a raconté un

(1) Banner of Light du 16 juin 1892.

certain nombre qui m'ont paru assez topiques. Pourquoi ne les communique-t-on pas aux revues qui traitent de ces questions ? Une fois la marche ouverte, sans doute, en arriverait-il ici comme des fantômes des vivants : on les croyait très rares, tout à fait exceptionnels. Mais lorsqu'on a voulu en faire la statistique, on s'est trouvé singulièrement étonné d'avoir à les enregistrer par centaines et par milliers. De toute manière, il me paraît extrêmement désirable que les faits obtenus de côté et d'autre soient connus des spirites comme des non spirites. On en apprécierait ainsi exactement la valeur, on y trouverait matière à réflexion, et qui sait si nos amis d'outre-tombe ne nous aideraient pas — si nous entrions dans cette voie — à la solution pratique du problème, je veux dire à sa preuve par des faits bien contrôlés.

Je soumets l'idée à qui de droit. Peut-être estimera-t-on qu'elle vaut qu'on la prenne en sérieuse considération. D. Metzger.

P. S. — Ces observations étaient écrites, lorsque j'ai lu dans le *Banner of Light* du 15 octobre 1892 ce qui suit : *The globe Democrat* (St-Louis, M°.), et après lui le *Brooklyn Eagle*, ont publié le récit suivant : « M. Isaac G. Foster raconte qu'il y a environ douze ans, il a perdu une fille de 14 à 15 ans dans le comté d'Effingham, Ill. « Un an après la mort de l'enfant il alla s'établir dans le Dakota où, deux ans plus tard, il lui naquit une seconde fille à qui l'on donna comme nom de baptême celui de Nellie. Quand la fillette fut assez grande pour pouvoir parler, elle dit qu'elle ne s'appelait pas Nellie, mais Marie. Or, Marie, c'était le nom de la morte. Il n'y a pas longtemps, M. Foster revint à son ancien home, dans l'Illinois, amenant Nellie avec lui. C'était la première fois qu'elle voyait le pays. On dit cependant qu'elle reconnut la demeure dans laquelle sa sœur avait vécu, qu'elle appela par leur nom plusieurs des anciennes amies de celle-ci dès qu'elle les aperçut. Elle demanda à voir l'école que sa sœur fréquentait habituellement. Arrivée dans la salle de classe, elle alla droit au pupitre que sa sœur avait occupé et dit : C'est le mien ».

L'histoire est-elle vraie ? Je n'en sais rien pour le moment et ne veux pas m'en porter garant. Mais si l'on pouvait en établir la stricte vérité, elle serait d'une importance capitale. En tous cas, l'on voit, par cet exemple, comment il serait possible d'obtenir des preuves de la réincarnation. D'autres moyens, sans doute, existent. Qu'on n'en néglige aucun. Qu'on cherche, qu'on observe, qu'on note, et qu'on publie ce qu'on aura appris. De cette façon, la vérité dont il s'agit sortira peu à peu du domaine des spéculations pures pour entrer dans celui des faits constatés et contrôlés.

D. M.

COMMÉMORATION DES MORTS

Allocution par M. P.-G. Leymarie, président de séance, qui fait la nécrologie de l'année, avec commentaires sur chaque désincarné.

Prières et méditations, lues dans le volume qui porte ce nom :

1° page 88. — Commémoration des morts (par Allan Kardec).
2° page 90. — Prière donnée par l'esprit de Carita.
3° page 21. — Pour nos enfants.
4° page 22. — Pour les enfants pauvres.
5° page 29. — Espérance.
6° page 27. — Croyance.
7° page 55. — Pour un enfant qui vient de naître (par *Allan Kardec*).
8° page 62. — Pour ceux qui viennent de mourir. d°
9° page 67. — Pour les personnes que l'on a affectionnées. d°
10° page 69. — Pour les âmes souffrantes qui demandent des prières d°.
11° page 109. — Prière pour tous (par Victor Hugo).
12° page 107. — Prière tirée des commentaires de *Drovyo*.

Lecture des communications obtenues, en nombre de six.

Communication de l'esprit de Refugio Gonzalès (*le général*) : Vous avez pensé à moi, vieil et fidèle ami, merci ; à Curytaba, à Mexico, à Matzatlan, à la Vera-Crux, etc., dans toutes les villes du Mexique dont les habitants ont fait l'étude du spiritisme, mes élèves ont parlé de l'esprit qui, sur la terre, fut le général Refugio Gonzalès.

Bien vivant, vous en avez la certitude, mon ami, je me suis manifesté autant que ma puissance spirituelle me l'a permis ; avec les mêmes accents dictés par mon âme, je viens à vous, à votre appel si fraternel et je vous bénis et je vous aime tous, comme le fait le beau soleil de mon pays, chaleureusement et amoureusement.

Si le soleil, au Mexique, rayonne au ciel profond et azuré où il trône pour réchauffer toutes choses, pour les entourer d'électricité magnétique par laquelle elles vivent, grandissent et donnent les fruits admirables du sol terrien où les créations multiples de l'esprit, de même mon âme vous entoure pour vous animer et vous donner la résistance qui fait les forts, l'aménité qui attire les cœurs, l'intelligence qui découvre les secrets divins, l'amour qui féconde, la science qui communie avec l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Frères de la belle et attirante France vivez dans l'esprit de justice, celui qui comprend la véritable solidarité et la responsabilité effective et fatale des actes ; ainsi faisant vous direz adieu à la vie terrestre en la bénissant comme le meilleur des biens puisqu'elle fut l'école nécessaire, la seule en

accord avec la logique et pour laquelle, si le corps est mortifié, le moi conscient est ennobli.

De l'autre côté de cette vie, cet esprit de justice une fois bien acquis vous permettra de mieux embrasser toutes les phases de vos épreuves successives sur la terre; et ces œuvres, vous en ferez le tri conscient et éclairé. Tel le semeur a écarté l'ivraie du bon grain avant de le confier au sillon. Vous reviendrez, tout illuminé par votre savoir, dans un milieu à votre choix auquel vous donnerez une impulsion intellectuelle en rapport avec vos mérites; vous aurez acquis des galons laborieusement gagnés, c'est-à-dire plus de science de la vie et de ce que c'est que l'harmonie universelle.

Frères de l'Europe, n'oubliez pas les travaux et l'œuvre du vieux Gonzalès au Mexique; il y a donné le meilleur de son moi, luttant, là-bas, contre le vieux monde qui veut submerger le nouveau sous ses antiques préjugés. En philosophie, en morale, en science, en sociologie politique et religieuse, le spiritisme peut, seul, être l'artisan des sages et nécessaires transformations, l'instrument de tous les devoirs.

Je vous donne ce qu'il y a de bon en moi, ce qui fit vibrer le cœur d'un véritable soldat du progrès; celui d'un général qui fit la guerre et la détesta en préférant la bataille des idées qui purifie et sauve le monde.

Médium Pierre.

Médium M. Boyer : L'amour est comme un flambeau étincelant, lui seul peut éclairer le monde spirituellement parlant; on peut le dire, l'amour est un mot divin.

Celui qui ne connaît pas cet amour des autres est sujet à une foule de déboires et de plaintes amères; l'égoïste ne voit dans ses semblables que des vivants à exploiter, il ne peut concevoir que ce soit des frères issus du même père et entourés par lui de la même sollicitude, car le faible et le fort, le pauvre et le riche sont les fils du grand œuvre.

Seulement le riche a, sur cette terre, le plus lourd des fardeaux à porter; s'il ne sait écouter les bonnes inspirations qui lui viennent des esprits désincarnés, et qui lui répètent sans cesse de tendre une main secourable à qui souffre, à son tour il revivra dans l'amertume et le besoin et saura ce que c'est que d'espérer et de ne rien recevoir; et il bénira celui qui lui sera secourable et fraternellement bon.

La misère vaillamment supportée, c'est la juste réparation des fautes antérieures commises dans une vie précédente; frères qui m'entendez, ne méprisez pas celui qui en est affligé, aimez-le bien, soutenez-le, et si vous ne le savez faire avec intelligence, c'est que vous n'êtes pas prêts à posséder

cette richesse divine, l'amour fraternel; tous les biens de la terre sont incapables de la donner à qui reste froid devant la peine d'autrui. L'amour sauve le monde. *Un frère de l'espace.*

Médium Mlle A. Billoux : Priez; enfants et amis incarnés prions, car, la pensée bien sentie va à son adresse, rapide comme l'éclair. Pour bien prier il faut aimer et c'est une faculté intellectuelle qui n'est parfaite que chez les esprits bien pondérés, qui ont du cœur. En ce jour, prions.

Celui qui sait prier et qui en a le parfait entendement est un être moral bien grand; ceux qui ne le savent faire sont semblables aux microbes qui cherchent leur vestige de vie.

Dieu, l'être unique, personnel et circonscrit, n'existe pas; car, il n'est ni la beauté, ni la justice, ni la science, mais le générateur du mal, du néant, de la foi absolue et sans contrôle, de l'ignorance mère de tous nos maux.

Mais je crois à Dieu fluide universel intelligent, qui se sert de la matière ou fluide inintelligent pour se manifester, qui meut les mondes avec logique et ne peut faire autrement que les soumettre à une marche harmonique, en accord avec les lois mathématiques; à cette règle fatale, Dieu fluide universel intelligent ne peut échapper: c'est par elle qu'il pénètre tout, que son action est permanente dans tout ce qui vit et s'agite, que les esprits qui font partie de son être enfantent le mal pour arriver au bien et l'ignorance pour arriver à la science; ils imitent le Dieu que je comprends, en créant, en légiférant, en se transformant par le travail et la méditation.

On me prendra pour un audacieux, mais la vérité pèse plus dans la balance de la justice que toutes les épithètes et les préjugés de votre monde.

Pour aimer les autres soyez selon la justice et sachez la distribuer en soumettant tous vos actes à la froide raison; l'abus du don appartient au domaine du sentiment. Il faut vous intelligenter, vous associer pour être forts, énergiques et bien connaître ce qui est sage et éminemment nécessaire à tous les hommes vos frères, sans distinction de races. C'est le labeur intellectuel indispensable à la bonne marche de l'humanité vers ses hautes destinées.

C'est ce labeur que les bons esprits veulent réaliser sur la terre et dans les mondes sidéraux. *Un invisible.*

Mme J. Colin a prononcé les paroles suivantes :

« Les morts sont des vivants mêlés à nos combats. »
VICTOR HUGO.

« Pour beaucoup d'entre nous c'est un pieux devoir de nous retrouver au sein même de notre Société, où le spiritisme en même temps que l'Église évoque le souvenir de ceux qui furent des militants, des dévouées à l'auguste

et noble cause de l'humanité. C'est donc aussi notre devoir, à nous autres Spirites, qui reprenons en l'agrandissant, la sainte affirmation de la prédominance de l'esprit, contre toute négation de vie immortelle, contre toute aventureuse spéculation de matérialisme néantiste ou autre.

En ce jour, se rappellent le nom, la vie, les œuvres et les services rendus à notre cause par les disparus de l'année. Et ils sont de tous rangs, de toutes conditions, ceux que notre souvenir évoque et salue d'un fraternel et reconnaissant souvenir.

Parmi eux, beaucoup dont la vie entière fut absorbée par la rigueur des exigences de chaque jour, pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille, et cela, dans d'incessants labeurs, d'obscurs et ignorés dévouements. Ceux-là ont été les simples soldats, les combattants toujours sous les formes,apportant l'appoint de leur nombre, la sincérité de leurs convictions et celui du bel exemple donné par l'acceptation de leur sort dans la pratique des plus humbles, des plus difficiles vertus, en s'élevant au-dessus des plus noires misères, pour de nobles espoirs, pour des récompenses ultra-terrestres aussi fortement acquises que longuement méritées.

Par l'affirmation de leurs croyances, autant que par l'austère devoir accompli, ils ont été des apôtres et des serviteurs dévoués de la doctrine spirite et en ont cimenté la base inébranlable s'étendant au plus profond de la société.

Mais il en est d'autres dont les noms brillent parmi ceux dont les hommes se plaisent à glorifier les grandes actions ou les courageux, inlassables et triomphants travaux de la science et de la pensée. Chacun d'eux à son rappel, par ordre de date de sa désincarnation, où se déclinent et sa personnalité et aussi les services rendus, quand, de convictions acquises, ils passèrent aux actes de foi, car ce ne fut pas seulement une raison de sentiment qui fit d'eux des adeptes de la doctrine qu'Allan Kardec mit en pleine lumière, mais bien la résultante d'une patiente et passionnée recherche de la vérité. Et, quand ils l'eurent atteinte, ils s'en firent les champions dévoués, les promoteurs ardents et écoutés Et c'est bien quelque chose que ce reflet de gloire et d'illustration pour une doctrine que l'on ne tentait rien moins que d'étouffer et d'anéantir sous la dédaigneuse inculpation de ne pouvoir être admise et adoptée que par des ignorants ou des faibles d'esprit (ce qui ne serait déjà pas si misérable, en ce que ce serait le bien du plus grand nombre et non pas seulement l'orgueilleux apanage de quelques rares privilégiés), et enfin d'autres incriminations de même valeur et de même courtoisie. Malgré cela les faits n'en continuaient pas moins à s'imposer et à se multiplier dans les circonstances les plus inattendues et les milieux les plus

divergents. Mais cela ne faisait que passer, se renouveler, sans laisser aucun lien, aucune solidarité entre ceux qui étaient favorisés de l'expérimentation de ces phénomènes et ceux qui en désiraient jusqu'à la possibilité ou qui n'y apportaient que l'attention d'une banale et stérile curiosité. Ce n'était pas assez pour la cause de la justice ni pour celle de l'humanité. La vérité doit parler de haut, car elle est le bien social par excellence que nul caprice, nul arbitraire ne peut briser. Pour cela, elle doit à la fois éclairer et rassurer les consciences et offrir des garanties, approfondies, acceptées et proclamées par ceux qui sont en tête du grand mouvement intellectuel, scientifique et social de notre XIX[e] siècle.

Ce n'est donc pas faire acte de congratulation vaniteuse que de les nommer parmi les nôtres, et si c'est un honneur que nous revendiquons pour nous de les reconnaître comme porte-drapeaux et porte-paroles de l'irréfutable réalité du Spiritisme, c'est un honneur qu'ils se sont fait à eux-mêmes que de rechercher toujours plus haut et toujours plus loin, que dans les sentiers battus, quelles relations supérieures, bien que mystérieuses et parfois voilées, établissent l'enchaînement ultime et providentiel des humaines destinées.

Et cela ne témoignait ni de médiocres intelligences encore moins que de faibles cœurs, car, pour beaucoup d'entre eux, il leur fallait renier de trop superbes et hâtives affirmations et revenir sur un passé où la négation même du fait spirite, leur avait confirmé le titre d'élus de la science officielle du monde savant, et provoquer plus qu'un étonnement, dont ils ne pouvaient être que fort discrédités, parmi ceux qui avaient été leurs pairs, leurs rivaux et même les disciples de théories, désormais par eux-mêmes abandonnées.

Mais nulle considération d'intérêt personnel ou de prépondérance acquise ne put arrêter leur loyale et vaillante initiative. Seule, leur certitude d'être enfin dans le vrai, leur donna le courage de franchir toutes les barrières conventionnelles du parti pris intéressé, du préjugé à courte vue. Ils le firent et entrèrent résolument dans la lutte : par eux se créèrent des revues, des journaux, des livres, des opuscules, faisant jaillir la lumière de toutes les parties du monde, appelant tous et toutes aux mêmes recherches, d'où naîtraient les mêmes convictions.

En cet appel, qui fut un apostolat, ils ont donné tout ce qu'ils avaient de cœur, d'intelligence, de généreux dévouement, et, fidèles jusqu'à la dernière heure, ils ne sont morts qu'en pleine activité, en plein combat.

Mais la mort n'est qu'un mot, pour nous autres spirites, et encore comme le grand poète, nous dirons :

« C'est un prolongement sublime que la tombe », on y entre pour un devoir plus grand, une mission plus haute, plus étendue, plus bienfaisante, pour faire partie de cette grand famille de nos chers invisibles, qui, pour avoir quitté leur enveloppe mortelle, n'en restent pas moins sur la brèche et défendent, soutiennent, protègent les grands principes par lesquels l'humanité fait sa lente, difficile, mais sûre ascension vers les sommets sacrés.

C'est donc notre devoir de les saluer en ce jour, en les comptant toujours parmi les nôtres et de continuer avec eux et par eux l'œuvre grandissante et jamais interrompue ». J. Colin.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 10 *novembre* 1892.

Président, M. G. Delanne ; secrétaire, M. Champrenaud ; sont présents : MM. Leymarie, Mongin, Laurent de Faget, Auzanneau, Tegrad, Louis, Boyer, René Souchet, Puvis, Mme Poulain.

M. Lecomte, en voyage, se fait excuser.

M. le président donne lecture d'une lettre de M. Chaigneau dans laquelle il s'excuse de ne pouvoir assister à la séance ; il y expose qu'il désire réserver la légitimité de la question agitée par lui dans la précédente séance, trouvant à la réponse faite à ses paroles un caractère trop formel. Ayant recherché dans le volume du congrès de 1889 les passages se rapportant au Comité de propagande, il n'y a trouvé rien de précis sur les pouvoirs qui sont alloués au dit comité pour la formation du congrès de 1894. A son avis, considérant les crises survenues dans l'intervalle des deux congrès, il serait plus légal que le prochain ait pour base des mandataires de fraîche élection, plutôt qu'un comité d'origine déjà lointaine qui, par ses éléments anciens, ne représente plus l'esprit de ses électeurs.

M. Mongin fait observer que lorsque ces questions ont été précédemment traitées, il a été dit qu'il serait envoyé, aux membres composant l'ancien congrès, une circulaire dans laquelle il serait demandé à chacun d'eux leur vis sur la forme la plus propice que devrait affecter le nouveau congrès. Qu'alors le Comité de propagande n'agirait qu'au nom d'une majorité absolument nouvelle, et dans ce cas, il devient parfaitement inutile de procéder à l'élection d'un nouveau comité, lequel ne pourrait, mieux que l'ancien, se conformer plus impartialement aux vœux de ses électeurs.

Une lettre de M. Dufilhol soumet à l'assemblée les propositions suivantes :

1° Le médium Eusapia Paladino parlant le patois napolitain, il est néces-

saire qu'elle ait aux séances un interprète spécial ; cette proposition est adoptée.

2° Profiter de l'envoi aux directeurs des revues spirites, spiritualistes, chefs de sociétés, fédérations, groupes, de France et de l'étranger, du questionnaire de M. Mongin, pour leur demander en même temps de faire parvenir au Comité un programme détaillé des questions à mettre à l'ordre du jour du Congrès de Bruxelle. Les cahiers, contenant les vœux des spirites du monde entier, formeront la base la plus large, le memento le plus autorisé pour les travaux de nos États généraux de 1894. Ils serviront de pièces à l'appui de l'ordre du jour définitif du congrès à élaborer par notre comité, sans rien retrancher à son initiative, ou à ses attributions, en les étendant au contraire jusqu'aux limites de cette consultation mondiale. Le Comité discutera les ordres du jour particuliers, et aura le droit d'écarter, à la majorité des voix, les questions qui ne lui sembleront pas devoir être soumises au congrès, suivant avis motivé au procès-verbal. Les délais devront être calculés de manière à permettre à nos frères d'Australie de nous faire parvenir leurs réponses.

L'ordre du jour définitif sera porté à la connaissance des intéressés qui auront de la sorte le temps d'étudier les questions et d'en préparer la discussion. Leur nombre et leur importance permettront au comité de déterminer la durée du congrès.

Cette proposition venant justement à propos répondre à la lettre de M. Chaigneau, le Comité adopte à l'unanimité de faire imprimer le programme demandé, non à la suite du questionnaire de M. Mongin, mais isolément, et qu'il soit envoyé à tous les représentants composant l'ancien congrès.

Une lettre de M. Monclin est également lue ; il demande d'encourager les auteurs français traitant de nos idées ; de cette manière, le Spiritisme se ferait grandement connaître, il y aurait à son acquit plus de bien, ou autant, que par les expériences des médiums fameux malheureusement trop rares.

A cette question le Comité répond que jusqu'à ce jour il s'est toujours efforcé de favoriser les ouvrages qui lui semblaient les meilleurs pour la propagation de notre doctrine, et qu'il espère, par la suite, continuer à satisfaire ceux qui voudront contribuer à sa propagation par leurs écrits.

M. Martin, de Bruxelles, demande également par lettre : 1° Qu'il soit fait la plus grande publicité possible pour les séances du médium Eusapia Paladino. Il fait parvenir son obole à la souscription ouverte dans ses colonnes.

2° Il croit que le compte-rendu des faits seuls, ceux qu'on pourra recueillir en vue du congrès de 1894, ne convaincront pas les négateurs et les incré-

dules de parti pris ; il serait plus efficace d'inviter à nouveau Mme Eusapia, et préparer de nouvelles séances auxquelles assisteraient les membres du congrès.

En réponse à cette lettre, M. Mongin dit que les preuves d'identité telles qu'elles sont formulées dans son questionnaire, auront plus d'effet sur certains savants que les faits mêmes, car ils les interprètent en les attribuant vaguement à l'extériorisation de la force psychique.

Ces preuves leur démontreront l'existence d'une individualité absolument indépendante des expérimentateurs.

En outre, M. L. de Faget fait observer qu'on ne peut faire assister aux séances du médium tous les membres du congrès, attendu qu'une assemblée trop nombreuse nuit à la puissance des phénomènes.

A l'occasion de la venue du médium Eusapia, M. Auzanneau demande : 1° Qu'à la prochaine séance il soit fait la vérification des fonds dont le Comité dispose. 2° Qu'il soit écrit à Mme Eusapia Paladino une lettre lui demandant :

1° Si elle peut venir. 2° A quelle époque. 3° Combien de temps elle pourra nous accorder. 4° Quelle somme elle désire pour son déplacement et sa rémunération.

M. Delanne demande à nouveau,et d'une manière instante que, par la voie de *tous les journaux spirites*, il soit ouvert la souscription en vue de la venue du médium. Le Comité de propagande se joint à lui pour solliciter cette faveur, ajoutant qu'il fera tout son possible pour faire assister aux séances de Mme Eusapia le plus grand nombre des souscripteurs.

Le Comité évalue à 1.500 francs les frais de ces expériences pour deux mois de séjour du médium à Paris.

M. Mongin rend compte de la mission qui lui a été confiée au sujet de la distribution des brochures de propagande le jour de la Toussaint. Il remerci chaleureusement Mesdames Leymarie, Poulain et Wisselle, du gracieux concours qu'elles ont bien voulu lui prêter. 2.000 brochures ont été données à l'entrée des cimetières de Pantin, Ivry, Bagneux et St-Ouen.

M. Mongin lit ensuite l'appel et le questionnaire qu'il a préparé. Le Comité adopte à l'unanimité l'arrêté des termes de M. Mongin et se réserve, lors de la clôture de la souscription en faveur du médium Eusapia, de voter la somme nécessaire à leur impression ainsi que celle du programme conçu par M. Dufilhol.

M. Delanne annonce à l'assemblée, que la Société de spiritisme scientifique dont le siège est à Paris, rue St-Denis, 183, dans sa séance du mardi 8 novembre, sur la proposition de la Société fraternelle de spiritisme, a éla-

boré le projet de formation d'une fédération spirite universelle, dont la première réunion aura lieu le dimanche, 20 novembre, 13, rue Aumaire. En conséquence, la dite société sollicite du Comité de propagande son appui pour mener à bonne fin cette entreprise.

Le Comité approuve à l'unanimité cette proposition et la secondera par tous les moyens dont il peut disposer (M. Chaigneau mentionne dans sa lettre citée plus haut qu'il ajoute sa voix à celle des membres du Comité en vue de cette décision).

Le Comité adopte pour sa prochaine séance l'ordre du jour suivant :

1° Mise à l'étude des conditions expérimentales à apporter aux séances du médium Eusapia. 2° Discussion sur la réponse du médium. 3° Questions relatives à la Fédération Universelle.

La séance est levée à 11 heures. *Le Secrétaire :* CHAMPRENAUD.

RAPPORTS DU MAGNÉTISME ET DU SPIRITISME

La librairie spirite offre à ses lecteurs un nouvel ouvrage de *M. Rouxel*, notre intelligent collaborateur ; ce vol. grand in-8 de 360 pages, donne une étude consciencieuse, du plus haut intérêt, et nous ne saurions mieux en faire comprendre la valeur, qu'en insérant, in extenso, la préface de M. Rouxel :

PRÉFACE : Avant d'entrer en matière, et moins pour me conformer à l'usage que pour expliquer l'origine et le but de ce livre, je présente aux lecteurs ces quelques lignes de préface.

1. J'ai souvent, tant dans la conversation que par écrit, combattu le *savantisme*, c'est-à-dire l'abus d'une des meilleures choses, et le matérialisme, c'est-à-dire la plus gratuite en même temps que la plus absurde et la plus dangereuse des hypothèses.

J'ai soutenu que beaucoup de savants, notamment les hypnotiseurs, ne sont rien de plus que des plagiaires et des faussaires scientifiques.

Que les fondateurs du magnétisme ont observé avant les hypnotiseurs et mieux qu'eux, avec plus de méthode, de talent, et surtout de sincérité, les mêmes phénomènes dont ceux-ci s'attribuent la découverte, et beaucoup d'autres encore.

Que l'explication de ces phénomènes donnée par les magnétiseurs est incomparablement plus logique, plus scientifique que tout ce qu'ont pu imaginer les corsaires du magnétisme : les pontifes de l'hypnotisme.

Que le magnétisme est et ne peut être que spiritualiste et que, par les phénomènes du somnambulisme, il nous conduit au spiritisme.

De sorte que ces deux sciences se fondent et peuvent être réunies en une seule que j'appellerais volontiers et qui est déjà nommée : *Spiritualisme expérimental*.

La *Société de spiritisme scientifique* m'ayant offert de lui donner une conférence sur ce thème, je pris pour sujet un magnétiseur trop peu connu : Chardel. Cette conférence a été publiée dans la *Revue spirite* (septembre 1891 et suiv.) ; elle est reproduite en tête du présent volume.

Je ne pensais pas, dans l'état actuel des esprits, donner sitôt une suite à cette première tentative de réhabilitation du magnétisme et du spiritisme, lorsque la *Société spirite d'études psychologiques* m'invita à continuer l'analyse des œuvres des principaux magnétiseurs et à développer ainsi mes idées, qui sont en général les siennes. J'acceptai.

Les auditeurs ayant manifesté le désir de voir réunie en un volume la substance de ces causeries, je me suis mis à l'œuvre et c'est ainsi que le présent ouvrage a pris naissance.

2. Le magnétisme, l'hypnotisme, le spiritisme et leurs congénères sont à l'ordre du jour. Tout le monde parle de ces sciences et des phénomènes plus ou moins merveilleux qu'elles présentent à notre examen ; mais bien peu les approfondissent dans leurs principes et cherchent à suivre ces principes dans les conséquences auxquelles ils conduisent.

Le moyen de bien connaître les faits et les théories et de se faire une idée exacte de leurs conséquences, de leurs rapports entre eux et avec nous, c'est de les étudier dans les sources, d'en voir l'origine et d'en suivre les progrès dans les ouvrages des principaux auteurs qui en ont traité, surtout dans ceux qui ont découvert les phénomènes typiques et qui, les premiers, en ont proposé des explications rationnelles.

Les fondateurs du magnétisme, la première en date de ces diverses sciences, sont nombreux ; les ouvrages de la plupart d'entre eux sont devenus rares. C'est donc rendre un réel service aux chercheurs et aux curieux que de leur en présenter des extraits choisis, de résumer les principaux, de leur indiquer les sources où ils pourront puiser de plus amples renseignements s'ils le désirent, d'analyser et de soumettre ces travaux à une critique plus ou moins compétente, c'est au lecteur d'en juger, mais,en tous cas, impartiale et raisonnée. C'est ce que nous nous sommes proposé de faire dans ce volume.

Ce n'est donc pas ici une histoire complète du magnétisme et des magnétiseurs : il faudrait plusieurs volumes pour un pareil travail. Ce n'est pas non plus, *a fortiori*, un traité didactique où les théories seraient exposées par ordre et dans tous leurs détails.

C'est seulement un recueil de ce qu'il y a d'essentiel en magnétisme et en hypnotisme, extrait des principaux ouvrages des auteurs les plus notables. Ce sont des matériaux pour construire l'histoire, si cette entreprise tente quelque laborieux publiciste, et des principes généraux, desquels il est facile à tout homme expert dans les sciences spéculatives de déduire les principes particuliers.

Les lecteurs studieux trouveront dans ce livre assez de faits et d'idées pour se diriger dans leurs lectures et dans leurs recherches, s'ils veulent approfondir l'histoire et la doctrine, et pour se trouver en mesure de se faire une opinion sur la valeur scientifique du magnétieme et de l'hypnotisme, et de soutenir cette opinion par des arguments solides.

Si cela ne paraissait pas trop prétentieux, j'appellerais volontiers ce volume : *la bible du magnétisme spiritualiste*, en attendant qu'une autre complète et mieux ordonnée soit présentée au public. On pourrait même y trouver deux testaments : l'ancien, le magnétisme ; et le nouveau, l'hypnotisme.

3. Je n'ai cru devoir rien changer d'essentiel à ces conférences, et je les publie dans l'ordre où elles ont été faites ; car il n'est pas facile de concilier la méthode historique, qui domine ici, avec la méthode didactique. Il n est peut-être même pas utile ni désirable de chercher à le faire. Ce que le livre perdra ainsi en unité, il le gagnera en variété, ce qui vaut peut-être mieux pour la majorité des lecteurs.

A vrai dire, de ce désordre apparent, il résulte quelques répétitions qui auraient pu être évitées ; mais si les choses plusieurs fois répétées ne plaisent pas à ceux qui savent, elles instruisent ceux qui ignorent ou qui ne connaissent que superficiellement, et qui ont besoin de revenir à plusieurs reprises sur les mêmes idées pour les bien digérer et se les assimiler.

Au reste, je me propose, si ce premier essai est bien reçu du public, de résumer et développer la partie théorique et pratique du *magnétisme spiritualiste*, dont toutes les données fondamentales sont ici éparses, dans un ouvrage spécial, dans un *traité*, proprement dit *théorique et pratique de magnétisme spiritualiste* ou de *spiritualisme expérimental et rationnel.*

Pour terminer cette entrée en matière, je prendrai la liberté d'appeler particulièrement l'attention des lecteurs sur les conséquences et les applications physiologiques, morales et sociales qui découlent des idées et des faits exposés dans tout le cours de cet ouvrage, et surtout dans la dernière partie : le *Spiritisme* et dans la *Conclusion générale.*

Dans la situation actuelle des choses, dans l'état de désarroi où se trouvent les esprits et les cœurs des peuples civilisés, ces considérations sont d'une importance capitale ; et j'avoue que c'est cette conviction : que la question

sociale ne peut trouver sa solution scientifique que dans le *spiritualisme expérimental*, qui m'a soutenu dans mes travaux et qui m'a déterminé à présenter au public une partie des résultats auxquels je suis arrivé. »

N. B.— Ce vol. grand in-8, se trouve, 1, rue Chabanais, librairie spirite ; prix : 5 fr. franco.

OCCIDENTAUX ET ORIENTAUX.

En dépit du progrès qui cependant, fait son chemin, le préjugé continue à régner despotiquement dans notre siècle comme dans les siècles précédents. De quelque côté que vous vous tourniez,vous vous trouvez face à face avec le préjugé. Vivez-vous au milieu de personnes pratiquant leur religion vous y voyez le préjugé prendre mille et mille formes. Dans l'espoir de l'éviter vous passez dans le camp des sceptiques, des incroyants, et tout aussitôt son spectre multiple vous apparaît. Quoique vous fassiez, de quelque côté que vous vous tourniez, il vous est de toute impossibilité de lui échapper. Ces jours derniers il m'a pris fantaisie de me livrer à des lectures édifiantes qui ont produit sur moi une vive impression. Je me sentais charmé, transporté et j'ajouterai bouleversé, renversé. J'avais déjà fait le rêve insensé de devenir un thaumaturge ou un magicien et cette fois, influencé par mes lectures, j'ai rêvé de devenir un saint. Hélas ! je ne serai ni un thaumaturge, ni un magicien, ni un saint, il n'y a pas d'étoffe en moi, je suis condamné à n'avoir jamais le don des miracles, j'éprouve néanmoins le besoin de parler des saints. Je sais que je vais soulever de terribles tempêtes, le préjugé multicolore, le préjugé aux mille faces va mugir, rugir, aboyer, hurler contre moi. Les sceptiques vont m'accuser de m'encapuciner de passer aux jésuites, de m'enrôler sous les drapeaux du cagotisme. De leur côté, les âmes précieuses, qui, sous prétexte que j'exhale une affreuse odeur de roussi, ne m'abordent jamais sans tortiller leur appendice nasal ne manqueront pas de m'accuser de ne toucher aux saints que pour les souiller et les profaner. N'importe, je me sens fort, inébranlable comme un roc, je nargue le préjugé quelle que soit sa couleur, je nargue effrontément les incroyants et les croyants, et j'aborde hardiment mon sujet. Qu'est-ce qu'un saint, un vrai saint? c'est, tout simplement, un thaumaturge, car le fait d'un thaumaturge est d'opérer des miracles; or, pour mériter d'être compris dans le catalogue des saints, il est nécessaire, il est indispensable d'avoir perpétré des miracles, c'est une condition *sine quâ non*. Donc, un saint est un thaumaturge, un faiseur de miracles, θαυματοποιος disent les Grecs. Ce qui procure aux saints la facilité de produire des miracles, ce n'est pas seulement leur piété qui leur concilie les bonnes

grâce de la divinité et du monde invisible, c'est, surtout, leur régime austère, ascétique, leur renoncement aux commodités et aux délices de la vie, qui permettent à la partie spirituelle de leur individu de dominer la partie charnelle. L'esprit en eux dompte la chair, ils sont plus esprit que matière. Cela semble si vrai qu'on a vu des thaumaturges profanes, qui avaient reçu de la nature le don des miracles, et qui avaient encore développé augmenté ce don précieux par une vie austère, sinon le perdre complètement, tout au moins en voir très sensiblement diminuer les eflets, parce que, las de leur régime sévère, ils avaient adopté un genre de vie plus confortable et s'étaient plongés dans les délices. Un régime d'une implacable sévérité paraît être le vrai moyen d'augmenter le don naturel des miracles, et même suivant nombre d'auteurs qui ont traité ce sujet à fond en dépit de leurs dispositions naturelles de l'acquérir. Si les Fakirs et le Yoguis de l'Indoustan opèrent eux aussi, des miracles, c'est parce que, à l'instar de nos saints d'Occident, ils mènent une vie d'austérité et d'ascétisme.

Les miracles opérés par les uns et par les autres sont presque toujours les mêmes.

J'ai raconté après avoir lu le *Mysteriis chaldœorum Œgyptiorum* de Jamblique, philosophe du temps de l'empereur Julien l'Apostat, et les récits des voyageurs modernes que les Fakirs marchaient sur des charbons ardents et tenaient dans leurs mains des barres de fer rouges sans se brûler. Plus d'un saint de notre Occident a fait exactement la même chose et plus d'un aussi, comme les Yoguis orientaux, s'est signalé par sa double présence, c'est-à-dire s'est montré visible à la fois dans deux endroits différents. La lévitation, ou faculté de s'élever en l'air et de s'y maintenir, n'est pas particulière aux thaumaturges de l'Orient, plus d'un de nos saints, notamment saint Joseph de Copertins, et sainte Christine, dite l'Admirable, ont plané dans les airs. Comme nos anciennes druidesses de l'île de Sayn, nos saints ont apaisé ou soulevé des tempêtes. Un prêtre de Spolète, réputé pour sa sainteté, a soulevé une tempête, tandis que saint François Xavier en a apaisé une autre étant sur un vaisseau en vue du détroit de Ceylan.

Les saints de l'Occident ne le cèdent en rien aux Fakirs de l'Orient, ni aux druidesses, comme on vient de le voir et quand leurs prodiges n'ont pas entre eux une exacte ressemblance, il y a toujours quelque rapport.

Les Fakirs, grâce au fluide vital, ou à la force psychique qui surabonde en eux, font germer une graine, et en moins de deux heures, on voit croître une tige qui porte des feuilles et des fleurs, quelquefois même des fruits.

On raconte que saint Aldhelm planta en terre son bâton qui devint une tige pleine de sève et chargée de branches et de feuilles, tout cela en une heure.

Parfois nos saints répètent certains miracles mentionnés dans le Nouveau Testament; c'est ainsi qu'Elisabeth de Hongrie, qui se contentait, à ses repas, de pain sec et d'eau, le duc son mari arrivant pendant qu'elle consommait sa maigre pitance voulut, en signe d'amitié, boire dans son verre et fut surpris d'y trouver un vin délicieux. Il demanda à l'échanson, d'où provenait ce vin, et celui-ci lui répondit qu'il n'avait versé que de l'eau.

Elisabeth de Hongrie avait, tout simplement, pour être agréable à son époux, renouvelé le miracle de Jésus-Christ aux noces de Cana.

On voit, en comparant les hauts faits des thaumaturges occidentaux avec ceux des thaumaturges orientaux, que les uns et les autres ont un égal pouvoir, que leurs miracles se ressemblent généralement, et quand il y a des différences, cela vient de ce que les Occidentaux accomplissent certaines choses que ne font pas les Orientaux, tandis que ceux-ci à leur tour, produisent certaines merveilles que les Occidentaux n'ont pas cru devoir produire.

Les saints de l'Occident ne reconnaissent aucun caractère divin aux exploits des Fakirs et des Yoguis; ils prétendent que ceux-ci n'opèrent que par l'intermédiaire des démons, et les Fakirs et les Yoguis disent de leur côté exactement la même chose des Occidentaux; selon eux, nos saints se font aider par les mauvais esprits.

Les deux partis se renvoient donc la balle, j'ai essayé de rendre à chacun la justice à laquelle il a droit.

Ai-je bien fait? n'ai-je pas commis une imprudence? J'entends crier d'un côté, à mes oreilles, par les sceptiques: « *A bas le jésuitisme, à bas le cago-o-ot!* » et de l'autre, par les âmes pieuses : « Au bûcher! au bûcher! le sacrilège, l'héréti-i-ique, le suppôt du démo-o-on! »

Voilà ce que l'on gagne à vouloir être juste et impartial: on se met à dos les deux partis contraires.

HORACE PELLETIER.

LA MAISON HANTÉE A AMBALAGODA

(Extrait du *Médium and Daybreack*, 7 octobre 1872)

Pendant cinq à six mois de l'année 1890 l'habitation d'un agent de police, dans le village de Kooliegoda, fut constamment bouleversée jour et nuit, au point que les locataires eurent à endurer maints grossiers ennuis. L'agent de police me déclara que plusieurs de ses objets enfermés dans son armoire lui étaient dérobés, et quand des recherches vaines étaient faites pour les découvrir, on les retrouvait le lendemain ou le surlendemain sur le plancher. Nulle espèce de nourriture ne pouvait être également conservée, et même sous clef et verrou, elle était enlevée portant encore l'empreinte des doigts. Les meubles étaient renversés et pendant le repos, une odieuse cendre

ou quelqu'autre ordure était répandue sur les mets. Généralement ces phénomènes avaient lieu à 6 heures du soir, parfois cependant en plein jour. Cet agent me montra la colonne de lit qui avait été fixée au plafond pendant son sommeil; il me communiqua une foule de choses désagréables que lui et sa famille devaient supporter. Il fit exorciser sa demeure pensant mettre un terme à cette œuvre diabolique, mais depuis les perturbations redoublèrent de fréquence et d'intensité. Assisté d'autres témoins je me rendis à son domicile, mais par deux fois, ma curiosité fut stérile en résultats constatés.

Une solennelle conjuration contre ce prétendu démon s'effectuant un certain soir, vers cinq heures, par un influent personnage de Ratnapura, j'y fus. Une demi-heure plus tard la fille dans la cuisine s'écriait que les mets qu'elle préparait venaient d'être jetés sur le sol. Nous y courûmes pour le constater. Surpris, l'homme de Ratnapura murmurait : « que veut donc signifier cet acte stupide » et il se tint sur le seuil, nous en face. En ce même instant une gousse de noix de coco et de riz lui furent invisiblement lancés; suivirent ensuite une multiple quantité de sable, cendre et graviers, toujours projetés de cette pièce et nous dûmes, pour nous y soustraire, la quitter hâtivement.

La femme de l'agent et sa fille restèrent auprès de cette table, mais surprenant était l'assaut de ces projectiles qui poursuivaient partout ces deux infortunées.

Tous nous vîmes un lourd madrier, semblable à un léger oiseau, se balancer légèrement le long de la muraille, effleurer la femme et s'abattre auprès de nous.

Des briques furent également projetées hors de la maison; puis enfin une grosse lampe de bronze. En vérité tous ces objets paraissaient transportés par magie. Plusieurs personnes étaient postées près du corridor. mais à l'exception de la cendre et du sable, nul autre objet ne les avait touchés. Certainement si ces briques ou ces petites pierres eussent été lancées par des mortels au moins un ou deux crânes eussent été fracturés. J'observai à loisir que chaque lourde chose nous frôlait habilement dans l'espace et tombait violemment sur le sol. Je quittai cette demeure vers huit heures, quand ces phénomènes s'affaiblissaient.

Encore un mois durant après cette dernière cérémonie conjuratrice, les locataires furent légèrement dérangés ; depuis la maison est redevenue paisible.

LES SHAKERS

(Tiré de la *Revue Illustrée.*)

Nous arrivons à la secte communiste la plus connue en dehors de l'Amérique : les « Shakers ». Cette commune est la plus ancienne, la commune

mère, Mont-Libanon, près d'Albany, dans l'État de New-York, ayant été fondée en 1792. Les Shakers ont fondé depuis, dix-huit communautés qui se trouvent dans dix-sept des États de l'Union. Chacune de ces communautés se partage en plusieurs familles, dont chacune est indépendante, excepté en tout ce qui touche l'argent et la propriété. L'on peut donc dire qu'à l'heure qu'il est les Shakers sont deux mille sept cent quinze partagés en cinquante huit communautés et possesseurs de cent mille acres (1) de terrains. Ils s'occupent presque exclusivement d'agricultures, sont spiritualistes et se croient toujours en rapport avec les habitants du monde des esprits. Ils croient, en outre, que le Christ est déjà revenu une seconde fois sur la terre et disent que leur église est la seule vraie, la seule qui prépare pour le nouveau ciel, car elle s'appuie sur le spiritualisme, le célibat, la confession, la communauté des biens, l'obéissance ou « non résistance », la paix, les miracles, la santé et la séparation du monde. Ils croient enfin qu'une paysanne anglaise, Ann Lie, morte en 1787, est l'être dans lequel le Christ est revenu pour la seconde fois sur la terre. Toutefois, Ann Lie et Jésus-Christ ne sont pas adorés dans leur église. Les Shakers ne les considèrent que comme « les plus vieux » de leur culte, d'où sont également exclus, le principe de la Trinité, la croyance à la résurrection et la peur de l'enfer, la punition des péchés n'existant pas.

Ils ne considèrent pas le mariage comme un crime, mais simplement comme un état d'abaissement social, digne, « du monde extérieur », c'est ainsi qu'ils nomment le monde, leur communauté formant le monde intérieur.

Chaque colonie ou famille de Shakers compte de trente à quatre-vingt-dix personnes, demeurant toutes ensemble dans une grande maison au second étage de laquelle se trouvent des dortoirs de quatre à huit lits. Un large couloir sépare les chambres des hommes de celles des femmes. La maison d'habitation est entourée de plusieurs bâtiments : le « sisters'schop » où l'on vend des vêtements et des paniers, le « brothers'schop dans lequel les hommes fabriquent des balais et des brosses ; puis le lavoir, le moulin et la tannerie.

Les Schakers exercent diverses industries, telles que la vente de graisses, de fruits secs ou confits, de chaises en paille, de caisses et de boîtes. Ils fabriquent également eux-mêmes leurs vêtements et leurs chaussures ; ils placent leurs économies en terres, sur lesquelles ils bâtissent des fermes qu'ils louent, le produit de cette location revenant à la communauté, puisque l'argent nécessaire à l'achat de la terre vient de la communauté.

Les hommes vont au champ dès le matin, conduits par un « care taker ».

Les femmes les y accompagnent rarement, n'allant aux champs que pour des travaux faciles, tels qne la cueillette des fraises. Du reste les shakers travaillent peu, ils n'ont pas besoin d'augmenter la richesse déjà acquise, et avec leur frugalité n'ont que peu de besoins; ils ne travaillent donc que quelques heures par jour.

Ils mangent dans un réfectoire commun, les hommes à une table, les femmes à une autre, les enfants à une troisième. Toute conversation est défendue pendant les repas, très simples et très courts. Les Shakers sont végétariens, la plupart se privent de lait, de beurre et d'œufs.

Les Shakers n'ouvrent pas leur communauté à tous ceux qui en font la demande. Tout novice doit vivre au moins trois ans dans une famille, avant d'être admis ; mais pendant ce laps de temps, il demeure seul, mange seul, travaille seul, et n'a de rapports avec les autres membres de la famille, que pendant les exercices de piété. L'aspirant Shaker veut-il, à l'expiration de son noviciat, entrer dans la commune ? Alors il dit adieu au monde, paye ses dettes s'il en a, rompt avec sa famille, et, s'il est marié, apporte le consentement de sa femme ; ce consentement doit être donné de plein gré pour être valable. Si le néophyte a des enfants, il lui faut prouver qu'ils ne manqueront de rien. Puis après une confession complète faite devant deux Shakers, un homme et une femme, le novice est admis.

Le célibat absolu étant la loi fondamentale des Shakers, ils sont obligés d'adopter des enfants, car le nombre des novices adultes diminue tous les ans; ces enfants demeurent dans des maisons spéciales où leur éducation toute shakerienne est faite par des « care takers ».

JACQUES SAINT-CÈRE.

MAISON DE RETRAITE SPIRITE DE GENÈVE

Cher monsieur Leymarie, me voici de retour en Algérie. A la pension spirite, la saison qui vient de s'écouler a été, de tout point, des plus encourageantes et j'aperçois le jour où nous parviendrons à atteindre notre but.

Le moment me semble choisi pour donner une sérieuse impulsion à l'œuvre et la faire entrer dans la vie de la réalisation; j'ai bien reçu d'un grand nombre de spirites des offres de concours, mais je ne sais pas exactement sur quelle somme je puis compter.

En conséquence, je supplie ceux qui m'ont écrit dans le sens d'une adhésion, de transformer leur sympathie, forcément platonique jusqu'alors, en un engagement *ferme*, sous la réserve exprimée dans le modèle ci-dessous, que je vous prie d'insérer dans la *Revue* la plus prochaine.

J'ai beaucoup parlé de cette maison de retraite avec mes amis et reçu, à ce sujet de très intéressantes idées, de bienveillants correspondants; après mûre réflexion, je m'en tiendrai au projet dont les spirites ont été entretenus dans les *Revues* de 1889, 1890, 1891 et 1892. Les statuts à élaborer devront laisser place à toutes les améliorations que l'expérience rendrait nécessaires.

Sitôt que j'aurai atteint le chiffre minimum indiqué dans le bulletin de souscription, je m'occuperai de la création d'un comité de surveillance, d'exécution et de contrôle, avec lequel je ferai les démarches en vue de l'installation de la maison.

Je fais un nouvel et pressant appel aux bonnes volontés de tous : qu'on se souvienne du bien à accomplir, moyennant un très léger sacrifice; que la solidarité spirite ne soit pas un vain mot et, bientôt, je l'espère, nous aurons la joie de savoir que plusieurs de nos frères et sœurs isolés ou souffrants sont à l'abri des privations et de l'abandon, dans un milieu vraiment fraternel.

MODÈLE DE SOUSCRIPTION

pour la Maison de retraite, projetée à Genève (Suisse)

par Mme ANTOINETTE BOURDIN.

Je soussigné (nom, prénoms, domicile), m'engage à souscrire à actions de 250 francs, destinés à la fondation d'une maison de retraite spirite à Genève, sous la réserve que le montant de cette souscription sera exigible seulement le jour où la somme de 20.000 francs, nécessaire pour commencer le fonctionnement de cette fondation, aura été entièrement souscrite.

A le 189

(Signature).

NOTA. — Adresser les bulletins, sous enveloppe affranchie à 0, 15 c., à Mad. ANTOINETTE BOURDIN, à l'Ecole de filles du quartier sud, Sidi-Bel-Abbès, département d'Oran (Algérie).

GLANES ET FAITS DIVERS

LE CHAMANISME.

Certains points des rivages du Baïkal, et notamment de l'île d'Olkhone, servent de refuge aux derniers sectaïres d'une religion en train de disparaître, le chamanisme. Il nous serait fort difficile d'assister à un sacrifice de chevaux, égorgés sans qu'il se répande une goutte de leur sang, — ou aux ébats d'un de ces prêtres chamanes que leurs rares coreligionnaires croient

en rapport avec l'autre monde, que les colons sibériens fuient comme des démons ;allez au musée d'Irkoutsk et vous admirerez leur costume,sorte de cuirasse formée de plaquettes et de pendants en cuivre ou en fer, que terminent des serpents de cordes descendant le long des jambes, comme une jupe. Sur la tête un casque en cuivre garni de peaux et de breloques métalliques ; à la main un petit tambour de basque.Tout en frappant sur sa cuisse, tout en criant à pleine voix, le chamane se livre à des sauts fantastiques, secoue sans interruption sa robe de métal, évoque les esprits, les voit, parle avec eux, raconte à l'assistance cette conversation mystique, prend du feu dans ses mains sans se brûler, se perce de coups de poignard sans souffrir, et finalement, après deux ou trois heures de cette scène, tombe épuisé, sanglants, les yeux ouverts, fixes et sans vie.

Académie des inscriptions et belles lettres. — Éloge par *Alexandre Bertrand.*

« E. Renan avait soif de vérité.

« A cette noble passion il a tout sacrifié. Elle a été l'idée maîtresse, l'idée directrice de sa vie, le mobile de toutes ses actions. Il y a puisé la force d'accomplir une tâche sous laquelle tout autre aurait succombé.

« Un jour,les grandes et merveilleuses découvertes qui feront du dix-neuvième siècle un des plus extraordinaires de l'histoire l'ont ébloui. Comme Littré, cet autre grand esprit, cet autre grand homme de bien, il a cru voir poindre l'aurore d'un monde nouveau dont l'approche. depuis cinquante ans, trouble tant de nobles âmes. Une voix intérieure lui parlait, comme à Socrate parlait son génie familier, une de ces voix qui se font impérieusement entendre à quelques âmes privilégiées au jour des grandes crises de l'humanité. Il s'en est fait l'écho retentissant.

« Nous n'avons point ici à juger sa doctrine, mais nous, les témoins de sa vie laborieuse, désintéressée, de la sincérité de son âme, de la sérénité de sa conscience, nous ses amis et ses admirateurs, nous lui devons le pieux témoignage de notre affectueux respect. »

« La Société Psychique américaine a été constituée au mois de mai 1892 à Boston, dans le but d'une investigation scientifique des phénomènes du spiritualisme moderne. Près de 300 personnes ont déjà demandé à faire partie de la nouvelle Société... parmi eux un nombre considérable de pasteurs de diverses églises, des médecins, des physiciens, etc.

On va établir une bibliothèque de littérature concernant ce sujet pour les études de la Société, qui édite aussi une Revue « The Psychical Rewiew »,

dont le premier numéro contient un discours du Rév. M. Savage, si connu aux États-Unis pour ses conférences spiritualistes.

Parmi les membres, nous notons : l'écrivain M. Hamlin Garland, élu président de la Société ; Dr Phillips ; le Rév. Heber Newton ; C. Flammarion ; B.-O. Flower, éditeur du journal *l'arène* (« *The Arena* ») ; les trois Révérends : J., M. et W. Savage ;l'écrivain J. Wetherbee ; le colonel J.-W. Dairdson ; le Rabbin Schindler, etc., etc. La Société se propose de suivre la méthode du célèbre prof. Robert Hare, c'est-à-dire de se servir des appareils dans l'espérance d'arriver à l'explication des causes des phénomènes,tels que l'écriture sur ardoises, les coups frappés, etc.

Le programme dit :

Il n'y a pas de problème qui importe autant à l'humanité, en général, que celui que la Société va chercher à résoudre. Si tous les phénomènes spiritualistiques sont des illusions, c'est un triste spectacle de voir tant de milliers sinon de millions de personnes, si complètement égarées, soit en Amérique, soit en Europe.

Si, d'un autre côté, des recherches faites avec soins ont pour résultat le faire constater la vérité des explications par l'hypothèse des apparitions, nous le croyons profondément, le monde a besoin de le savoir, d'avoir des explications qui seront sans doute données plus tard, par les étudiants de la science psychique.

Dans la troisième réunion de la Société psychique américaine — de président le Rév. J. Minot Savage raconta les faits suivants, et se porta garant de la parfaite véracité et honorabilité des personnes en question.

Deux dames de sa paroisse — deux sœurs dont une, la mère d'un médecin de ses amis — avaient tous les lundis des séances avec une dame de leurs amies, un médium. Un jour la mère du docteur part par le bateau qui va de Boston et Savannah.

Le vendredi matin ce bateau faisait naufrage — et le docteur apprenant la nouvelle par les journaux du soir partit de suite — il revint le samedi soir sans avoir pu retrouver le corps de sa mère parmi ceux rendus par les vagues.

Le lundi suivant, il consulta un médium — pour chercher à avoir quelque trace de sa mère.

Presque de suite sa mère répondit et la première chose qu'elle dit était « j'ai pu changer ma cabine ».

Le docteur savait seulement qu'elle avait demandé ce changement, mais sans résultat. — Et puis elle ajouta — le jeudi soir nous étions tous à jouer au whist — et elle donna les noms de ceux qui faisaient la partie avec elle.

Ensuite elle disait — ne croyez pas que j'ai été noyée — j'ai été dans ma cabine — j'ai entendu le choc — effrayée je sautai de mon lit et en sortant du passage je fus frappée à la tête — dans une seconde tout fut fini — et je n'ai pas souffert.

Le docteur appris plus tard, par quelques survivants du naufrage qu'en effet elle avait réussi à changer sa cabine — et qu'elle avait également fait la partie de cartes avec les personnes qu'elle avait nommées, mais la chose la plus surprenante c'est que le docteur, le lendemain de cette séance — avec un ami sur les lieux du naufrage — et après une longue recherche finit par retrouver le corps de sa mère. — Tout le côté droit de la tête était écrasé, comme par un coup formidable, vérifiant ainsi les affirmations faites auparavant et que personne n'avait pu connaître.

Parmi les traditions des sauvages de la tribu des Senecas, se trouve celle-ci :

Lorsqu'une jeune fille sauvage meurt, on met en cage un jeune oiseau que l'on garde en sa prison jusqu'à ce qu'il commence à essayer ses ailes et à chanter. Alors ils le chargent de leurs plus tendres caresses, et, messager d'amour, ils le laissent en liberté sur la tombe de la morte, et ils croient fermement que l'oiseau ne se reposera pas dans son vol, avant d'avoir été trouver dans le monde des esprits la jeune fille, pour lui apporter sa charge précieuse d'affection et d'amour.

Le professeur J.-J. Watson écrit dans le *Banner of Light* du 8 octobre un article où il relate ses souvenir d'avec Mme Underhill, qui était Mlle Leah Fox, l'une des trois sœurs si connues comme premiers médiums des États-Unis, pour le spiritisme moderne. Parmi les milliers de personnes qui consultaient ces médiums célèbres, Mr Watson cite : Georges Bancroft, écrivain d'histoire ; Horace Greely, éditeur et politique ; Bayard Taylor ; M. L. Garrison ; le poète Wm. Cullen Bryant ; le juge Edmonds ; le philanthrope Peter Cooper ; le président des Etats-Unis général Garfield ; l'écrivain Robert Dale Owen ; le Révérend Pierpont ; le gouverneur Tallemadge ; l'écrivain U.-M. Thackery ; les professeurs Brittan, Agassiz et Mapes, Fenimore Cooper, Dr Gadner, etc., etc.

Mme Underhill raconte qu'un jour elle lisait chez elle, lorsqu'elle entendit le signal que les esprits donnaient lorsqu'ils voulaient communiquer par l'alphabet ; elle écrivit les lettres désignées, et trouva que cela faisait : G. AG. CBAG AGEFEF AGFEFGFE DAGGCEDGGCBAGCCDBC Ne pouvant pas lire cela, elle jeta de côté le papier en se disant que c'était là, peut-être, un essai d'un esprit qu'elle avait connu idiot avant sa mort, et à

qui l'on avait cherché, en vain, à faire connaître l'alphabet. Mais le signal ayant été de nouveau donné, elle reçut une autre communication, et cette fois elle lut : « Appliquez les lettres à votre piano ». Ceci fait, à sa grande surprise, elle trouva une douce et charmante mélodie.

M. Henry Lacroix est à Paris depuis quelque jour; il habite le n° 5, rue de la Banque, chez Mme Roger, et revevra chaque matin, de 9 heures à midi les personnes qui viendront le consulter comme médium.

RECTIFICATION

A propos de l'article « *Le cabinet hanté du Dr Dariex* » pages 455 et 456 de la *Revue Spirite* d'octobre 1892, vous faites suivre mes réflexions de la note suivante : « Ce qui précède est l'opinion personnelle du signataire ».

Pas le moins du monde ; en disant que M. Dariex et les quatre personnes qu'il a convoquées pour poser des scellés, ne constituent pas un comité scientifique, il est manifeste, si on s'inspire du reste de l'article, et de l'article de la précédente revue : « Une enquête s'il vous plaît », que je parle par ironie contre ces critiques qui réclament à cor et à cri des enquêteurs nouveaux, dès lors que les derniers enquêteurs se rallient aux anciens pour proclamer la réalité de ces phénomènes.

Si j'ai relaté le récit de M. Dariex, c'est que j'estime que cette personne et ses quatre collaborateurs ont toutes les qualités nécessaires pour procéder à une investigation absolument scientifique et que celle-ci écrase tous les doutes au sujet des phénomènes dits « *de maisons hantées* ».

J'estime en outre, par déduction, qu'on trouve la trace dans les faits consignés au rapport, de l'intervention d'une intelligence occulte agissant, il est vrai, très baroquement, suivant son habitude, mais agissant d'une manière raisonnée, mais peut-être pas raisonnée à notre façon et à nos points de vue. Dans tous les phénomènes affectant le caractère véritablement spiritique, il semble que l'intelligence occulte a pour objectif de frapper les intelligences dans une mesure restreinte, sans vouloir se livrer complètement à nos investigations.

Selon la logique humaine il semblerait plus rationnel, si intelligence occulte il y a, et si elle a pouvoir de renverser des chaises, qu'elle prît simplement une plume et donnât par écrit les preuves de son existence, de ses désirs, ou de sa volonté. Mais tout cela est raisonner humainement et la logique d'êtres étrangers à l'homme peut différer étrangement ; leur situation est toute différente et les facultés aussi ; par suite, autres prévisions, autres manières de voir. Cela a lieu déjà dans l'espèce humaine entre gens

d'âge, d'instruction et de situations différentes; la manière dont nous raisonnons avec nos enfants en bas âge n'est pas celle que nous employons avec les personnes de notre âge ; nous leur cachons certaines choses, soit parce qu'ils ne les comprendraient pas, soit parce qu'il serait prématuré qu'ils les sachent.

Toujours nous avons tendance à voir nos pareils dans les esprits, et comme ils ne sont pas nos pareils et que d'autre part ils ne peuvent se manifester à nous que par des actes analogues à ceux des hommes, tout en gardant de grandes réserves, il en résulte le baroque et l'originalité de leurs manifestations.

Voilà ce qui paraît se détacher assez nettement de l'ensemble de tous les phénomènes spiritiques et des instructions assez énigmatiques qu'il fournit par ci, par là, par l'intermédiaire des facultés médianimiques. GOUPIL.

NÉCROLOGIE

A *Londres*, est décédé *M. William Stainton Moses* (*M. A. Oxon*), savant bien connu de tous les hommes remarquables de la Grande Bretagne ; élève de la fameuse école d'Oxford, ayant obtenu tous ses grades universitaires, il se fit pasteur de l'église reformée, mais resta toujours en dehors des sectes autoritaires de son pays. Homme libre, Stainton Moses, esprit investigateur et résolu, cherchait le vrai dans toutes les sciences; il eut la certitude de l'avoir trouvé, après avoir longuement étudié les phénomènes du spiritualisme moderne, en compagnie d'estimables savants, des plus hauts gradés de l'armée anglaise, des hommes de la plus haute aristocratie, y compris des membres de la famille royale.

Sous le nom de M. A. Oxon, il composa divers volumes très remarquables sur ce sujet si intéressant, le spiritualisme moderne; ces ouvrages font autorité. Depuis fort longtemps il dirigeait le journal qu'il a créé, *Light*, avec un talent d'écrivain maître de sa pensée et en véritable philosophe. Il poursuivait, avec ardeur, la réalisation d'une alliance spirite universelle, il se buta toujours contre l'égoïsme national de chaque peuple, chacun voulant faire un centre d'action par soi-même, sans l'ingérance d'une autorité quelle qu'elle soit ; cette idée se réalisera un jour; nous l'avons inutilement tentée pour les pays latins: Belgique, France, Italie et Espagne ; des intérêts mesquins qui s'interposèrent, annihilèrent les efforts accomplis pour cet objectif.

Un bon souvenir à l'esprit de l'homme de bien et du grand philosophe spiritualiste Stainton Moses (*M. A. Oxon*).

A *Chicago*, s'est désincarné une autre autorité en fait de spiritualisme moderne, le brave et honorable *Colonel M. D. C. Bundy*, fondateur du *Religio the philosophical journal*, grande publication hebdomadaire très estimée aux Etats-Unis, par son indépendance et la largeur de vue qui la caractérise. M. Bundy, homme énergique qui avait gagné son grade de colonel à la guerre de Sécession, donnait au *Religio* une allure militante très large ; il faisait une guerre inexorable aux médiums trompeurs, qui trafiquent des morts, trompent les assistants à leurs séances et subissent une *exposure*.

De cette personnalité, souvenons-nous, car il faut honorer les hommes de bonne volonté, les bienfaiteurs de la cause, tels que Stainton Moses, *M. D. C. Bundy et le général Refugio Gonzales*. Tous les trois désincarnés le même mois! Que les jeunes essayent d'imiter ces trois littérateurs, ce sera bien.

Avec le *Dr Elliott Coues*, le colonel Bundy avait préparé pour l'exposition de Chicago un congrès international de psychisme; il nous y avait convié personnellement. L'organisation de ce congrès est nettement déterminée, la *Revue* en a parlé ; le Dr E. Coues le présidera. Le *Religio the philosophical journal*, dirigé par *Mme Mary, veuve E. Bundy*, est rédigé par MM. le Dr E. Coues et B. F. Underwood.

M. Boivinet, après neuf années passées au chevet de sa pauvre femme malade, a eu la douleur de la perdre, le 27 octobre 1892 à Livry, Seine-et-Oise; le deuil de notre ami est grand et s'augmente d'autant plus qu'il est seul, les siens étant absents, bien loin de lui ; il s'était absolument consacré à sa chère morte; M. Boivinet demande à ceux qui partagent ses croyances spirites (et cela bien ardemment), une prière fervente pour la pauvre femme dont la vie fut un long martyre.

N'oublions pas d'envoyer à notre ami et frère notre meilleure pensée, en désirant qu'elle le fortifie moralement, et qu'il puise en elle la résistance voulue pour supporter son épreuve.

LA PLANÈTE MARS ET SES CONDITIONS D'HABITABILITÉ

M. Camille Flammarion vient d'écrire un livre extrêmement curieux sur *La Planète Mars et ses conditions d'habitabilité*. Qui se serait douté que la science fût assez avancée pour fournir sur ce sujet un grand ouvrage de 600 pages, avec 580 vues télescopiques et 23 cartes géographiques de cette planète ? Ce beau livre, qui contient toutes les observations faites sur ce monde voisin depuis plus de deux siècles, a été édité avec luxe. On y voyage véritablement sur un autre monde, dont on connaît les dimensions, le poids, la densité, l'atmosphère, les saisons, les climats, les continents et les mers, les cours d'eau eux-mêmes et jusqu'au calendrier de chaque jour ! C'est

la première fois que l'humanité terrestre a entre les mains la description d'un autre monde, assez semblable à celui que nous occupons pour laisser croire qu'il est actuellement habité par une race peut-être supérieure à la nôtre, et dont il semble que l'on aperçoive déjà certaines manifestations dans plus d'une forme bizarre observée à la surface de Mars. Cette nouvelle publication aura certainement un succès égal, sinon supérieur, à celui des autres œuvres de l'éminent astronome.

Broché : 12 francs, relié : 15 francs.

Le cahier prochain donnera le compte-rendu de cet ouvrage.

CATÉCHISME DUALISTE

Essai de synthèse physique, vitale et religieuse, par A. Alhaiza. 2e édition, revue et corrigée, in-12°. Paris. Librairie des sciences psychologiques (1, rue Chabanais), 1892.

I

La première édition de cet ouvrage a paru à Bruxelles en 1889, sous le titre de *Catéchisme naturaliste* (par Jean Chambon). Cette seconde édition est augmentée de nouvelles notes essentielles à la théorie dualiste.

« Cette théorie, dit l'auteur, qui réunit en un même système où tout se tient étroitement, les aspects les plus divers de l'universalité des choses, nous ne la produisons pas sans quelque trouble en songeant combien, dans notre insuffisance, il a été téméraire à nous d'affronter une si haute tâche. Aussi nous hâtons-nous d'ajouter que nous n'avons entendu donner ici qu'une ébauche, une simple indication d'un tableau d'ensemble que nous n'avons fait qu'entrevoir, mais que d'autres mieux armés approfondiront et compléteront par des preuves qui pourront être aussi innombrables que le seront, sans exception aucune, tous les faits naturels véritablement analysés et compris ; car telle est la grandeur du cadre entrevu, que toute chose, toute question physique ou morale, s'y trouve d'avance avoir sa place et ses rapports certains avec tout le reste ».

Le *Catéchisme dualiste* est divisé en trois parties : 1° De l'univers et de la vie ; 2° De l'homme ; 3° De la religion naturelle. Ecrit par demandes et réponses, ce livre n'a guère du catéchisme que le nom. L'idée que l'on se fait communément d'un catéchisme consiste en ce que les réponses y sont presque aussi brèves, aussi laconiques que les demandes. Or, ce n'est pas ici le cas : la plupart des réponses occupent plusieurs et même un grand nombre de pages. Il n'était d'ailleurs pas possible de faire autrement dans un sujet si ardu ; mais il n'était pas nécessaire de donner à cet ouvrage le titre de catéchisme.

Nous ne parlerons pas longuement de la première partie. L'auteur admet la théorie, ou plutôt l'hypothèse transformiste et cherche à la concilier avec

son dualisme. Le transformisme n'étant nullement défini, chacun entendant par ce mot une chose différente, c'est véritablement perdre son temps et celui du lecteur, c'est discuter sur la dent d'or, que de s'arrêter à l'examen d'une pareille théorie, pour le moment.

Il est toutefois à remarquer que M. Alhaiza admet l'existence d'un principe supérieur se dirigeant, et sa prééminence sur la matière. Il ne croit donc pas que la matière puisse se mouvoir, s'informer, végéter, sentir, penser d'elle-même. Le fait est que, si quelque matière pouvait réaliser ces phénomènes, toute matière le pourrait : il n'y a pas de raison, la matière étant une, pour qu'il en soit autrement. Tous les êtres du monde seraient alors, non seulement semblables, mais identiques.

Et cependant, M. Alhaiza considère la matière comme la seule et unique substance de l'univers. Avant de poser un pareil principe, il aurait fallu réfuter l'idéalisme, ce que l'auteur ne fait pas. Comment la matière serait-elle la substance universelle, puisqu'elle ne se soutient pas elle-même. Dès que la vie, qui n'est pas matière, l'a abandonnée, elle tombe en dissolution, elle s'évapore, elle s'évanouit, elle échappe à nos sens aussi bien et même mieux que l'esprit ; nous ne savons ce qu'elle devient par aucun moyen positif.

II

La seconde partie est de beaucoup plus importante que la première, quoiqu'elle ne soit pas à l'abri de toute critique.

« L'homme, dit M. Alhaiza, est la plus haute expression des perfectionnements réalisés par la vie terrestre, mais rien ne l'autorise à s'attribuer l'honneur d'une origine à part. Les luttes séculaires de la concurrence vitale ont creusé entre lui et les autres espèces un fossé profond, mais l'homme ne diffère des animaux que par la grandeur de ses progrès, par la perfection et la concrétion des idées qu'il a su fixer dans le langage, et surtout par la conscience de l'immatériel qui se fait jour en l'espèce humaine, déjà assez avancée en progrès vital pour qu'apparaisse en elle une certaine lueur supérieure du principe ultra-substantiel.

« Quant à son intelligence, l'homme ne peut la revendiquer non plus comme une propriété purement humaine, puisque l'intelligence est un attribut immanent à la vie en général et se manifeste sur la terre en même temps que naît la sensibilité.

... C'est une cause intelligente qui dirige l'animal dans les voies qui doivent lui être propices ; qui donne à la plante même une sorte d'instinct.

«... S'il y a une infinité de degrés dans l'épanouissement terrestre de l'intelligence, néanmoins l'*intelligence est une* et inhérente au principe de vie qui est unique également. »

Il y a dans cette théorie de l'homme une part de vérité, mais aussi une part d'erreur qu'il serait bon, mais long, de réfuter entièrement. Bornons-nous ici à quelques indications.

L'origine de l'homme est la même que celle des animaux et de tous les êtres. Rien n'est plus certain : tout dans l'univers émane du principe que l'auteur appelle ultra substantiel. Mais il ne suit pas de là, comme l'insinue M. Alhaiza et comme l'affirment positivement les transformistes, que l'homme dérive de l'animal, et qu'il n'y ait pas solution de continuité dans le monde naturel.

Dans un livre récent (1) M. Russel Wallace reconnaît cette vérité.

« Il y a au moins trois étapes, dit-il, dans le développement du monde organique où quelque cause ou puissance nouvelle doit nécessairement entrer en scène. »

« La première, c'est le changement de l'état inorganique a l'état organique... La seconde étape est encore plus merveilleuse, encore plus complètement inexpliquable par la matière, ses lois et ses forces. C'est l'introduction de la sensation ou conscience, qui constitue la distinction fondamentale entre le règne végétal et le règne animal... La troisième, c'est l'existence chez l'homme, de plusieurs de ses facultés les plus caractéristiques et les plus nobles, celles qui l'élèvent le plus au-dessus des brutes, et lui ouvrent des possibilités de progrès presque indéfini. Ces facultés n'auraient jamais pu se développer au moyen des lois qui ont déterminé le développement progressif du monde organique en général et de l'organisme physique de l'homme. »

Il y a une différence essentielle, — non seulement de *quantité*, mais de *qualité* — entre l'intelligence humaine et l'intelligence animale.

« C'est une cause intelligente, nous dit-on, qui dirige l'animal dans les voies qui doivent lui être propices. »

Assurément; mais cette cause intelligente est, en quelque sorte, extérieure à l'animal, tandis qu'elle est intérieure chez l'homme. Elle dirige l'animal *nécessairement* et l'homme *librement*.

Chez l'animal, cette lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne la connaissent pas ; chez l'homme, elle luit aussi dans les ténèbres, mais les ténèbres la connaissent.

On nous dit encore que toutes les espèces animales sont perfectibles à quelque degré par l'éducation, « preuve évidente de leurs facultés intellectuelles ».

(1) *Le Darwinisme*, par A. Russell Wallace, trad. par H. de Varigny. (Paris, Lecrosnier et Babé, 1891.)

« Cette assertion est encore exacte, et l'homme a cela de commun avec le singe; mais, quoique ce soit le seul terrain que l'école cultive et puisse cultiver, ce n'est pas le meilleur.

L'animal ne peut être éduqué que par un être supérieur à lui, par l'homme; il ne s'éduque pas lui-même en dehors de ses besoins naturels.

L'homme, au contraire, ne se contente pas de recevoir l'éducation, il s'*induque*, il invente, et cela, indépendamment de ses besoins naturels, souvent même en opposition avec eux.

Une analyse superficielle de l'intelligence peut seule faire confondre les facultés de l'homme avec celles des animaux.

La preuve la plus manifeste que la concurrence vitale n'est pas la cause efficiente, mais seulement la cause occasionnelle du développement intellectuel de l'homme, c'est que ce développement est très souvent indépendant et même en opposition avec les lois de la concurrence vitale.

M. Alhaiza nous représente l'instinct comme un résultat de l'intelligence, comme de l'intelligence fixée par l'habitude.

« Ce que nous nommons *instinct*, dit-il, est toujours de l'intelligence, mais une intelligence concrétée dans le mécanisme sensitif, par la répétition constante d'une même action réfléchie correspondant à des appels et des excitations toujours semblables. Les animaux, dont le genre de vie est à peu de chose près la répétition des mêmes actes, montrent plus d'instinct que d'intelligence, c'est-à-dire plus de réactions machinales consolidées par l'habitude, que de délibérations intellectuelles fortuites et changeantes; néanmoins beaucoup d'espèces témoignent en même temps dans les cas difficiles, d'une intelligence fort déliée et en rapport avec leur mode particulier d'existence; d'ailleurs toutes sont perfectibles et capables de s'élever au-dessus de leur niveau actuel. L'homme aussi a sa large part d'instincts enracinés par l'habitude et dont les imitations l'emportent même souvent sur les lumières de l'intelligence délibérante et militante. »

Si l'instinct était réellement de l'intelligence « fixée par l'habitude », et si la théorie transformiste était vraie, les animaux, moins évolués que l'homme devraient avoir moins d'instincts que celui-ci et plus d'intelligence, ce qui est précisément l'inverse de ce que l'expérience nous démontre.

De ces considérations il nous semble résulter que M. Alhaiza n'a pas gagné à s'inspirer des théories modernes.

Nous ne pouvons et devons emprunter à la science matérialiste que ses faits, — encore faut-il les contrôler avec soin, car elle ne regène pas pour les fausser afin de les adapter à ses idées préconçues et préjugées. Quant à ses hypothèses, il ne faut les prendre que pour ce qu'elles sont.

Heureusement il y a de meilleures choses dans le *catéchisme dualiste*.

III

C'est ainsi, par exemple, que, pour expliquer certains phénomènes humains très importants, les sympathies, le magnétisme, etc., M. Alhaiza admet, à titre d'hypothèse, une atmosphère vitale et un pouvoir de rayonnement vital de l'homme et de tous les êtres animés.

L'idée n'est pas nouvelle : elle a été admise de toute antiquité et c'est encore la théorie professée par la majorité des magnétiseurs. L'atmosphère et le rayonnement vitaux ne sont pas seulement des hypothèses, mais des réalités démontrées par l'expérience aussi bien que par le raisonnement.

Notre auteur n'a donc pas la gloire de l'invention, mais il a le mérite de tirer un très bon parti de ce qu'il regarde comme une simple hypothèse, d'apporter à l'appui un grand nombre de faits intéressants, et d'en tirer des conséquences aussi sages que logiques.

En voici quelques-unes que nous soumettons volontiers aux méditations du peuple souverain.

« Un faisceau de rayonnements étroitement rassemblés est une puissance avec laquelle le simple individu doit toujours compter. Réuni à la foule, il ne possède plus l'indépendance de son initiative et de sa valeur propres, absorbées ou empêchées par la masse. Il subit passivement des entraînements irraisonnés et participe inconsciemment à des sentiments, des passions, des violences, qu'en particulier chaque individu faisant partie de cette foule répudierait s'il était rendu à lui-même, mais qui fermentent, naissent et s'imposent au milieu de l'être collectif qui représente non pas la somme, mais plutôt la résultante des volontés réunies et fusionnées dans une atmosphère commune d'irradiations comprimées les unes dans les autres.

Les intelligences les plus alertes et les plus lucides en leur particulier, se trouvent aussitôt empêchées au milieu d'une assemblée nombreuse et ce seront même les aptitudes les plus amples et généreuses qui s'en trouveront le plus entravées, comme donnant plus de prise au milieu ambiant, tandis que les facultés courtes et sans portée conserveront davantage leur liberté d'allures.

De nombreux penseurs, Montesquieu, Mme Roland, etc., ont fait la remarque : dès que les hommes s'assemblent, leurs têtes se rétrécissent et que plus il y a de têtes dans un cénacle moins il y a d'esprit.

Dernièrement M. Lombroso a fait de ce phénomène le thème d'une étude (publiée dans la *Nouvelle revue* du 1er mars), où il montre que, même au point de vue de son propre intérêt pécuniaire, une assemblée est extraor-

dinairement aveugle et faible ; il cite à ce propos plus de trente banques populaires italiennes qui arrivèrent à la faillite complète et frauduleuse, et qui se ruinèrent grâce aux votes enlevés, presque toujours à l'unanimité, aux actionnaires contre leur propre intérêt.

Espérons que les sociétés spirites n'imiteront pas les banques populaires italiennes ; mais ne perdons pas de vue que, dans les assemblées, dans les congrès, dans les comités, etc., les plus intelligents ne sont pas les plus bruyants, et *vice versa*.

Ce phénomène de la prédominance des parleurs sur les penseurs de la rhétorique sur la logique, M. Aihaiza l'explique très bien par le rayonnement vital.

IV

Il cherche aussi, mais avec moins de succès, à expliquer, par la même théorie, les phénomènes spirites.

« Il est un autre genre de phénomène magnétique où l'auteur du rayonnement vital se manifeste d'une manière tout à fait éclatante et montre qu'elle est aussi une force comme l'électricité en est une. Ce phénomène est si extraordinaire qu'en présence de ses effets les moins contestables, on doute encore et l'on croit à une erreur des sens. Il faut toute notre foi profonde pour oser rappeler et présenter ici comme une preuve de rayonnement vital, l'exemple de ces objets matériels et inertes que réussit à mettre en mouvement l'action combinée des volontés d'un groupe de personnes qui forment autour de ces objets une chaîne continue, en s'abstenant de toute action musculaire autre que la simple apposition des mains.

« Tout le monde s'est occupé des tables tournantes et ces deux mots pourront amener le sourire sur bien des lèvres ; mais le phénomène n'en mérite pas moins la plus sérieuse attention. Premièrement le fait est réel et facile à vérifier avec un peu de patience par les plus incrédules ; deuxièmement les prétextes trouvés pour expliquer un mouvement qui ne serait autre qu'un résultat d'impulsions inconscientes données par les mains énervées des expérimentateurs n'ont pas de base sérieuse, car si nous sommes susceptibles de mouvements involontaires et inconscients, ce ne saurait être le cas dans un moment où l'application et la volonté surveillent de trop près les moindres tensions musculaires, pour que nos mains puissent agir à notre insu.

« Le fait palpable est le branle imprimé à un corps inerte sans autre cause apparente que le simple toucher et la volonté, c'est-à-dire la production par les acteurs de cette expérience, d'une énergie appréciable, non musculaire

qui ne peut avoir d'autre source réelle que l'impulsion effective produite par l'irradiation fluide s'accumulant comme une charge électrique dans la masse inerte, jusqu'à ce que cette énergie de plus en plus accrue dépasse la résistance matérielle de l'objet actionné et l'entraîne.

« Ici nous constatons, plus sensiblement encore que dans les exemples précédents, les effets physiques d'une pression exercée par des ondes fluides multipliées en nombre et en puissance et dirigées en un courant circulaire ininterrompu par un groupe d'individus, que réunissent comme autant d'éléments de force, la chaîne des mains et le lien d'une même volonté. »

Pour apprécier à leur juste valeur cette explication des phénomènes spirites, résumons les éléments supposés de causalité, puis nous les comparerons aux effets.

La cause apparente se réduit au simple toucher et à la volonté : Apposition des mains, formation de la chaîne, action combinée des volontés.

La cause inapparente consiste dans l'irradiation du fluide vital, qui s'accumule jusqu'à ce que cette énergie dépasse la résistance matérielle de l'objet actionné,

L'effet avoué par l'auteur se borne à un mouvement circulaire de rotation imprimé à l'objet.

Si tous les effets obtenus se réduisaient à des mouvements rotatoires, on pourrait admettre que l'irradiation fluidique accumulée dans l'objet et dirigée par l'uniformité des volontés, détermine ce mouvement; mais celui-là seulement, encore faut-il y mettre de la complaisance.

Dès que le mouvement cesse d'être circulaire et uniforme, l'explication devient fautive. En effet, par qui ou par quoi sera dirigé le fluide pour que l'objet tourne en sens inverse, pour qu'il avance ou recule, pour qu'il se soulève et retombe, etc. ?

Il est évident qu'à chaque changement de direction du mouvement doit correspondre un changement de direction de toutes les volontés concurrentes.

Cette modification se fait-elle inconsciemment ? S'il en était ainsi, on obtiendrait toujours quelque chose; or, il arrive très souvent que l'on n'obtient rien du tout ; sans parler des cas où l'on obtient toute autre chose que ce que l'on désire.

Il suffit d'être un peu au courant de cet ordre de phénomènes pour savoir :

1° Que la chaîne n'est point nécessaire à leur obtention ; elle serait plutôt nuisible, car, plus on est nombreux, plus il est difficile d'obtenir le concert des volontés, qui ne suffit pas pour produire les phénomènes, mais qui est nécessaire pour ne pas les empêcher de se produire.

2° Que, sans chaîne, on obtient beaucoup d'autres phénomènes, physiques ou psychiques, qui ne peuvent rentrer dans l'explication proposée.

La théorie de M. Alhaiza n'est donc pas adéquate au phénomène. Elle n'en contient pas moins une part de vérité : c'est que l'irradiation fluidique est une condition fondamentale du phénomène, c'est précisément parce que cette irradiation n'est pas la même chez tous les individus, que tout le monde n'est pas médium.

Mais le fluide irradié n'est que la cause instrumentale, matérielle, du phénomène. La véritable cause, c'est une entité quelconque douée d'intelligence et de volonté.

Voilà la moindre induction que l'on puisse tirer de ces seuls faits : que la table se meut quand et comme elle veut, qu'elle répond intelligiblement et intelligemment aux questions qu'on lui adresse, et même qu'elle dit spontanément des choses aussi sensées qu'imprévues.

Quant à ces faits s'en ajoutent d'autres tels que le suivant : la table donne les nom, prénoms, âge, date de sa mort, nature de sa maladie, profession, domicile, parentée, etc.,d'une personne,absolument inconnue des assitants. On va aux renseignements : ils sont exacts.

Comment expliquer ce fait, et bien d'autres analogues, autrement qu'en admettant que c'est l'âme de ce défunt elle-même qui nous a révélé ces choses ?

C'est ici ce que ne veut pas admettre M. Alhaiza. « Quant à nous occuper, dit-il, des interprétations mystiques ou des plaisanteries funèbres qui ont discrédité un phénomène déjà suffisamment merveilleux par ce qu'il a de réel, cela nous paraît oiseux et superflu. »

M. Alhaiza nous semble ne posséder qu'une connaissance superficielle des phénomènes spirites. Espérons qu'il les examinera plus attentivement et qu'il reviendra sur ce jugement sommaire. L'auteur du *Catéchisme dualiste* est un esprit éclairé, indépendant et même audacieux, qui ne reculera pas devant les faits, et qui n'hésitera pas à réformer sa sentence quand il en aura reconnu la nécessité.

V

Nous devrions et voudrions bien parler maintenant de la troisième partie de ce livre : la religion naturelle ; mais cette analyse est déjà bien longue, et puis, le temps nous presse. Prenons donc congé du lecteur en le prévenant de ne pas juger de l'ensemble du livre par nos critiques.

Dans l'intérêt du lecteur, et même de celui de l'auteur, le critique littéraire doit relever les défauts d'un livre plutôt que ses qualités. Celles-ci, les

lecteurs intelligents savent bien les trouver d'eux-mêmes, il est inutile de leur mettre le nez dessus.

C'est même parce qu'ils les trouvent si bien que les défauts leur échappent souvent, les uns, emportant les autres; c'est pourquoi il convient de les avertir afin qu'ils se tiennent en garde.

Dans la *Synthèse physique, vitale et religieuse* que nous avons sous les yeux, les qualités l'emportent de beaucoup sur les défectuosités. Nous pourrions en donner pour preuves un grand nombre d'extraits; mais il faut relimiter. Bornons-nous donc à reproduire les paroles suivantes qui terminent dignement le volume :

« Tout le sentiment religieux est dans cette voix intérieure qui porte plus loin que ce monde, précisément parce que ce monde ne remplit qu'incomplètement nos destinées, et qu'il nous révèle une existence immatérielle planant dans des régions sublimes, nous appelant et nous attirant à elle, en nous faisant gravir tous les degrés du perfectionnement moral. S'élever plus haut que l'état actuel de ce progrès moral, devancer la nature et devenir meilleurs que ce qu'elle nous a faits, c'est en vérité se rapprocher de l'Être suprême en suivant la voie qui ramène à la pureté originelle vers laquelle remonte la vie. Sans cet idéal, y aurait-il les héros et les martyrs du devoir, de la science, de la vertu, de la foi ?

« Au fond de tous les grands ébranlements de l'âme, se trouve toujours, indestructible, le sentiment religieux. Ceux qui ont profondément aimé et souffert ; ceux qui ont vidé la coupe d'amertume des misères humaines et de tous les désenchantements de ce monde inférieur ; ceux qui ont senti tout leur être refluer jusqu'aux fragiles attaches de l'âme dans les élans des grandes pensions ; ceux-là ont en quelque sorte déjà repris contact avec le foyer immatériel, source éternelle de nos fugitives existences ; et ceux-là sont profondément religieux dans le sens le plus vrai de ce mot ineffaçable, car ils ont entrevu au-delà de l'existence terrestre, et ils ont senti le prix des rapprochements que la religion seule procure, entre l'âme qui soufre et espère, et la voix divine qui console et promet ; entre l'imperfection humaine actuelle qui cherche sa voie, et la perfection ultra-terrestre qui est le terme dernier ou l'absolu de l'Être suprême.

« C'est aux exaltations et aux douceurs de ce commerce ineffable que la religion réédifiée conviera de nouveau tous les hommes, dans une universelle communion de croyance et de culte. » ROUXEL.

ADDHA-NARI
ou
L'OCCULTISME DANS L'INDE ANTIQUE
par Ernest Bosc. (1)

En attendant de faire un compte rendu de la nouvelle œuvre de notre collaborateur qui vient de paraître, nous donnons aujourd'hui la table sommaire et analytique des chapitres.

Avant-Propos.

PREMIÈRE PARTIE

Littérature hindoue. — Linguistique. — Œuvres Sanskrites. Ecritures Sacrées.

Chapitre premier. — *Généralités.* — L'Inde berceau du genre humain. — Antiquités des livres hindous. — Védisme, Brahmanisme, Bouddhisme.

Chapitre II. — *Védisme, Védas.* — Les quatre Védas: Atharva, Rig, Sama Yaour: yaour blanc, yaour noir. — Le septasindhu. — Asuras. — Agni. — Doctrine védique. Littérature hindoue.

Chapitre III. — *Le Mahâbhârata. — Aux Ruines d'Ankor-Wat.* — Etymologie de Mahâbhârata. — Narration de ce poème qui comporte dix-huit chants. — Bagavad-Gita. Analyse de ce poème. — Harivança.

Chapitre IV. — *Les Puranas. — Le Gita Govinda.* — Les Puranas sont au nombre de dix-huit et fournissent 1.600.000 vers. — Analyse de ces poèmes. — Gita-Govinda. Analyse du poème.

Chapitre V. — *Le Râmayâna.* — Cette épopée repose sur un fond historique. — Analyse de l'œuvre. A propos de l'art Khmer.

Chapitre VI. — *La Belle Ménaka Çakuntala.* — Analyse de la légende de la belle Ménaka. — Traduction littérale de divers passages de cette œuvre, d'après la traduction Tamoule.

Chapitre VII. — *La légende de Çakuntala, d'après le Mâhabhâratâ.* — Analyse de ce drame. — Sa poésie. — Traduction de P. Nève.

Chapitre VIII. — *La légende de Çakuntala, d'après Kaliadsâ.* — Analyse de l'œuvre.

Chapitre IX. — *Le Zend-Avesta.* — Ce terme désigne les écritures sacrées des Parsis — Première traduction de cette œuvre. — Analyse de l'œuvre. — Ormuzd et Ahriman. — Les Darvands. — Les Izeds. — Les Ferouërs. Les Deva ou Dévas.

Chapitre X. — *L'Oupnckat. — Les lois de Manu.* — L'Oupnekat est le résumé des Brahmanas et des Upanishads. — Qu'est-ce que Manu? Haute antiquité des lois qu'il a formulées. — Analyse de l'œuvre de Manu.

DEUXIÈME PARTIE

Mythes. — Symboles et Religions de l'Inde antique.

Chapitre XI. — *Trimourti; Brahmâ, Vishnu, Civa. — Les Trinités.* — La Trinité hindoue. — La génération des triades égyptiennes. — Brahmâ. — Ses créations. —

(1) A la librairie des sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, Paris. 4 fr.

Surnom de Brahmâ. — Vishnu. — Ses incarnations. Ses noms et surnoms. — Civa. Son double aspect de reproducteur et de destructeur. — Ses surnoms. — Ses représentations figurées. — Le Lingam. — La Yoni. — Le Somâ. — Khem ou Ammon générateur. — Aum. — Triades Egyptiennes. — Triade chrétienne. — Les Triades ou Trinités. — Emile Burnouf et son histoire des Religions. — La théosophie Bouddhiste d'après Lady Caithness. — Trinité Esotérique.

Chapitre XII. — *Bouddha.* — Signification de ce nom. — Sa vie. — Bouddha régent de la planète Mercure.

Chapitre XIII. — *Mythes et Symboles hindous.* — Addha-Nari. — Sa représentation figurée. — Amrita. — Ganéça. — Garoudha. — Krishna. — Lakshmi ou Cri Mulaprakriti. — Prithivi ou Parvati. — Subrahmanya. — Surya. Les Gandharas. — Les Raghini. — Les Kinnaras. — Les Apsaras.

Chapitre XIV. — *A propos des religions de l'Inde.* — Définition de Dieu d'après le Mahâbhârata. Le Védisme. — Le Brahmanisme. — Le Mulasthanum. — Le Bouddhisme. — Le Jaïnisme.

TROISIÉME PARTIE

La Doctrine Esotérique ou l'Esotérisme à travers les âges.

Chapitre XV. — *Prolégomènes.* — La doctrine ésotérique.

Chapitre XV. — *Les Cosmogonies comparées.* —Une citation de Creuzer; de Demetrius. — Cosmogonie hindoue. — Le Shastab. — L'Ekoummesha. — Genèse de la Bible Mosaïque. — La nuit des mondes d'après le Rig-Vêda. — Cosmogonie Egyptienne. — Cosmogonie Iranienne. — Cosmogonie Hébraïque. — Cosmogonie d'après Manou.

Chapitre XVII. — *Création de l'homme.* — D'après les Vêdas. — Adima-Héva. — Le péché originel.

Chapitre XVIII. — *De la nature de l'âme.* — Attribut de l'âme. — Son existence. — Les matérialistes : Cabanis, Broussais, etc. — Opinion du professeur Ch. Richet. — Activité psychique de l'âme. — Force psychique. — Système nerveux. — Les physiologistes.

Chapitre XIX. — *De l'immortalité de l'âme.* — Preuves de cette immortalité. — L'Ecole matérialiste — Un dilemne. — Diverses théogonies. — Traité de l'âme de Porphyre. — Platon. — J. Simon. — Eugène Pelletan. — Citations à l'appui de l'Immortalité. — Spiritualisme expérimental.

Chapitre XX. —*Les Pérégrinations de l'âme.* — Doctrine Spirite. — Une lettre de Georges Sand. — Diverses doctrines.

Chapitre XXI. — *Devakan et Avitchi.* — Les Occultistes et l'état devakanique. — Personnalité et Individualité. — Manvantara. — Avitchi. — Trois principales sphères ascendantes.

Chapitre XXII. — *Pluralité des existences de l'âme.* — Le traité de Pezzani. — Opinion d'Origène sur la pluralité des existences; de Lessing, *le Diderot de l'Allemagne.* — Sa notice biographique.

Chapitre XXIII. — *Phénomènes spirites ou psychiques.* — La Bible au sujet de ces manifestations. — Une lettre de Victor Hugo. — Opinion d'une spiritophobe. — Opi-

---

BIBLIOGRAPHIE

Troisième édition de M. P. de Régla ; il fait paraître l'intéressant ouvrage : *Les bas fonds de Constantinople*, revu et corrigé (il est l'auteur de *La Turquie officielle* et de *Jésus de Nazareth*).

C'est bien l'œuvre la plus vivante et la plus étrangement documentée, qui ait été écrites sur les mœurs si ignorés des peuples divers, dont les passions grouillent dans les bas fonds de Constantinople.

Femmes turques, grecques, arméniennes et levantines, prêtresses de Sapho, mangeuses et mangeurs de baschich, chefs de voleurs et de mendiants, chiens des rues, colonies étrangères, diplomates, espions et conspirateurs, s'y coudoient dans une suite de scènes et de tableaux, où, avec une verve et un esprit critique, souvent endiablé mais toujours correct, l'auteur se montre aussi bon observateur que psychologiste.

Avec M. Paul de Régla point n'est besoin de quitter Paris pour connaître l'Orient et ses mystères les plus cachés : quelques heures, d'une lecture toujours facile et entraînante, en apprendront davantage au lecteur qu'un séjour de plusieurs mois dans la capitale ottomane.

Mais d'une bien autre importance et d'une bien autre utilité pour notre pays est le livre de M. *Paul de Regla* — le médecin orientaliste qui a découvert que Jésus n'est pas mort sur la croix. — La *Turquie officielle* est à la quatrième édition, augmentée et corrigée, œuvre la plus intéressante, la plus vivante, la plus vraie qui ait été publiée sur l'empire ottoman, en outre, tout imprégnée de patriotisme. Ce livre, bien français, écrit en dehors de tout parti pris, laisse entrevoir la possibilité d'une alliance entre la Russie et la Turquie, il est digne du succès qui lui est venu malgré tout.

— Les spirites de Paris s'agitent. Dans une réunion qu'ils ont tenue hier, sous la présidence de M. Laurent de Fagey, ils ont jeté les bases d'une fédération dont le but sera de réunir tous les spirites du monde entier et de les rallier à un programme qui consistera dans l'expérimentation des phénomènes spiritiques.

Or, sait-on combien la fédération réunira d'adhérents si tous les spirites s'y rallient? Pas moins de 400.000. Et si la fédération s'étend aux spirites étrangers, le chiffre des adhérents atteindrait alors, d'après les statistiques de 1889, le chiffre énorme de dix millions.

Tant que ça, me direz-vous ? Parfaitement. Le spiritisme est fort à la mode, et si vous aviez assisté à la réunion d'hier, vous auriez pu y voir un grand nombre de personnalités appartenant au monde des lettres.

Le problème de la Mort, par L. BOURDEAU. (1 vol. in-8°, 5 fr.

L'idée de la mort est assurément une de celles qui ont le plus préoccupé, on peut dire obsédé, l'esprit humain. Aux questions que soulève cette éventualité redoutée, les religions et les philosophies ont proposé les réponses les plus diverses et voulu dominer la vie par l'interprétation de sa fin. M. Bourdeau étudie les doctrines relatives à la vie future, les preuves de la survivance de l'âme et les modes d'activité de l'existence future, tels que les divers systèmes philosophiques les admettent. Il examine ensuite s'il ne serait pas préférable d'instituer une morale positive, scientifique et universelle, abstraction faite de toute croyance religieuse et des conjectures sur une autre vie.

— Au moment où les esprits semblent agités par l'hallucination religieuse et par l'inconnu hypnotique ; où des dilettanti en philosophie et en littérature, et le pape lui-même, affirment qu'il se produit un retour marqué vers la foi catholique et l'Eglise dominatrice ; à l'heure où disparaît Renan, le grand initiateur de la religiosité nouvelle comme de l'irréligion croissante : n'est-il pas d'un haut intérêt d'entendre la confession sincère d'un esprit ferme et honnête, rigoureux et éclairé, qui a passé par les alternatives de la foi aveugle, du doute, de la négation, pour trouver un refuge dans la science pure, et qui, avant de s'éteindre, a voulu analyser le travail qu'il a subi, pour servir d'exemple aux autres et leur épargner ses tourments?

Telle est la portée des *Confidences d'un ancien croyant*, œuvre posthume d'un jeune médecin de la marine, le Docteur J.-B. LEFÈVRE, mort avant 30 ans (1 franc).

— Pour faire suite au *Lendemain de la Mort*, ou la *Vie future selon la Science*, ouvrage qui fit, il y a vingt ans, une si grande impression dans le monde philosophique, et qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, M. Louis Figuier vient de faire paraître les *Bonheurs d'outre-tombe*, où il nous montre, en opposition avec les malheurs et les tristesses de la vie d'ici-bas, les félicités qui, selon lui, nous attendent au delà du tombeau.

Chacun voudra lire ce curieux volume dans lequel sont établies, en s'appuyant sur les faits scientifiques, la perpétuité de l'être humain et la série d'existences nouvelles qui se dérouleront pour lui, au sein de l'espace éthéré.

Ceux qui ont perdu des êtres aimés trouveront dans la lecture de ces pages tou-

chantes la consolation de leur douleur, et tous y puiseront des motifs certains pour envisager sans effroi l'idée de la mort.

1 vol. in-18, avec frontispice gravé. Prix : 3 fr. 50.

ÉTUDE HISTORIQUE. — SPIRITISME. — *Un nouveau parti*, comment il se forme et ce qu'il pense, ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale, par P. F. Courtépée, 190 pages in-jésus, 1 fr. 50. Librairie Lessard, rue Mercœur, à Nantes, avec cette épigraphe : *Hier n'est plus, aujourd'hui passe, demain se montre et se survivra. — L'homme sème, au temps fugitif, pour la moisson éternelle.*

— Prochainement le compte rendu de *La foire aux Mariages*, de l'esprit *Rochester*. Prix : 1 fr. 50.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XXXVe VOLUME

ANNÉE 1892

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.